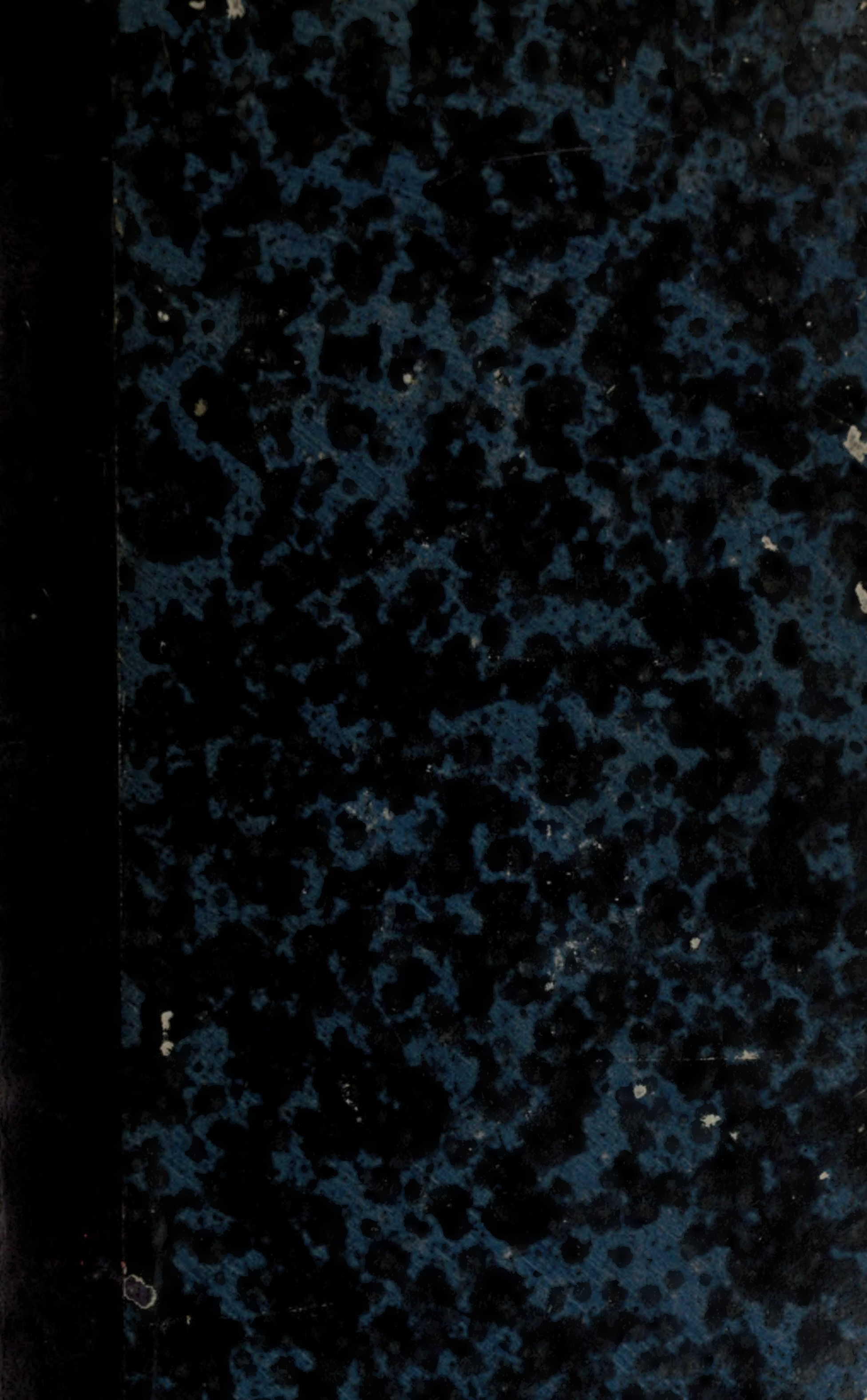


REVUE SUISSE

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

TOME XXIV

NEUCHATEL,

AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE.

Librairie E. Klingebeil, Grand'rue.

BALE.
Librairie H. Georg,
à côté de la Poste.

GENÈVE.
Librairie H. Georg,
Corraterie, 9.

Imprimerie de Fritz Marolf.

1861.

ESQUISSE

DE LA

VIE DE THÉODORE PARKER

Fragment d'un ouvrage inédit devant paraître prochainement sous le titre d'*Album de Combe-Varin*[1].

Nous ne saurions avoir la prétention de rendre compte de la vie d'un homme dont le nom est l'un des plus populaires des Etats-Unis. C'est à ses concitoyens, à ses paroissiens, à la jeunesse qu'il a instruite, aux opprimés dont il a si puissamment plaidé la cause, qu'il appartient de dire quel a été son rôle et comment par ses études, ses doctrines, ses prédications, ses publications, ses bienfaits, ses luttes, ses succès, sa vie enfin il a réagi sur son pays et sur son époque.

Mais M. Parker a été l'hôte aimé et vénéré de Combe-Varin. Les quelques semaines qu'il y a passées compteront parmi les plus mémorables de ce séjour et resteront gravées dans la mémoire de ceux qui ont pu jouir de sa société et apprécier les trésors de science, d'érudition, d'aménité, de

[1] Combe-Varin est un chalet de la vallée des Ponts (canton de Neuchâtel), où se trouvaient réunis, pendant l'été de 1859, un certain nombre de naturalistes et gens de lettres. Deux des plus éminents, M. le Dr Küchler, de Heidelberg, et Théodore Parker, de Boston, ont été peu de temps après moissonnés à la fleur de l'âge. Les survivants, pour honorer la mémoire de leurs deux amis, sont convenus de préparer, chacun dans sa spécialité et à son point de vue, un travail littéraire ou scientifique, le tout formant, sous le titre d'*Album de Combe-Varin*, une collection destinée à rappeler les entretiens et les discussions du chalet. C'est une dernière offrande déposée sur la tombe de ceux qu'ils ont aimés et honorés.

dévouement qui étaient cachés sous cet extérieur simple et modeste. C'est à ce titre et parce que nous avons eu le douloureux privilége d'assister à ses derniers moments, de recevoir ses derniers adieux, que nous nous croyons autorisé à consacrer les quelques pages qui suivent à la mémoire de notre célèbre ami.

Théodore Parker est un véritable Américain. Fils d'un paysan de la Nouvelle-Angleterre, descendant en ligne directe des Puritains de 1621, il joignait à une vaste érudition et à une ampleur de vue remarquable toute la persévérance et l'énergie de sa race. Ses parents étaient trop pauvres pour lui donner une éducation en rapport avec ses facultés; mais en républicains de la vieille roche, ils lui avaient inculqué de bonne heure l'amour du travail, le sentiment de la dignité humaine, le respect de la vérité et le dévouement à la patrie. Quant au reste, ce fut à lui d'y pourvoir. Ce que la fortune lui avait refusé, il devait le conquérir par ses propres efforts. Si jamais homme a été le fils de ses œuvres (selfmade man), c'est à Théodore Parker que revient ce mérite. Qu'on me permette de citer à l'appui de cet énoncé le trait suivant. Un jour que je parcourais avec lui les magnifiques séries de sa bibliothèque, il retira de l'un des rayons, un volume assez usé, qu'il me présenta comme l'un des bijoux de sa collection. « Vous n'y voyez rien d'extraordinaire, ajouta-t-il. En effet, ce n'est ni un incunable, ni un Elzevir, mais c'est un volume que j'ai acheté avec mes premières épargnes, quand je n'avais que sept ans. » Il me raconta alors que ses parents, comme la plupart des campagnards, ne possédaient guère, en fait de livres, que quelques traités religieux et une Bible d'un volume considérable qu'on regardait comme trop sacrée pour permettre aux enfants de s'en servir à leur guise. Le jeune Théodore brûlait d'envie de posséder une Bible dont il pût user à son gré, et comme ses parents n'étaient pas disposés à en faire les frais, il décida par devers lui qu'il y pourvoirait. Au lieu d'aller jouer sur la pelouse, il s'en fut à la forêt cueillir des mirtilles, qu'il alla vendre à Boston; petit à petit son tire-lire augmenta, et quand il eut réuni la somme nécessaire, il acheta le volume tant ambitionné, qu'il porta en triomphe à ses parents.

L'énergie et la persévérance qui se révèlent dans ce trait de la vie de l'enfant ne se sont pas démenties pendant toute sa carrière. A part sa grande érudition, ce qui distingue M. Parker, c'est son inébranlable courage à défendre ce qu'il avait une fois reconnu pour vrai et juste. Après avoir acquis la conviction que le puritanisme orthodoxe, malgré ses beaux éléments, était une entrave aux aspirations et au progrès de notre siècle, il ne se contenta pas d'y renoncer pour embrasser la doctrine unitaire représentée par Channing; il fit plus et devint lui-même le chef d'une église encore plus libérale, qui, en dépit des luttes qu'elle eut à soutenir, n'a fait que grandir jusqu'à sa mort, si bien qu'elle était devenue en peu d'années la paroisse la plus nombreuse de Boston.

Mais M. Parker n'était pas seulement prédicateur et théologien, il était aussi homme politique. La politique, aux Etats-Unis, on le sait, se concentre aujourd'hui dans une grande et unique question, celle de l'esclavage. Or l'esclavage était à ses yeux plus qu'une injustice; c'était une insulte faite à l'humanité, un outrage à la religion chrétienne, qui proclame que tous les hommes sont frères. Ceci admis, il ne pouvait plus être question pour lui de pactiser avec l'iniquité. Les sophismes des temporisateurs du nord, pas plus que les menaces des planteurs du sud, ne purent l'empêcher de flétrir hautement et en toute occasion cette odieuse institution. Il ne pouvait se contenter, comme tant d'autres, de déplorer le mal; sa nature l'obligeait à le combattre : il devint l'un des chefs du parti de l'abolition.

Est-il étonnant qu'avec la puissance qu'il possédait, s'attaquant à la fois aux préjugés et à la cupidité des hommes, M. Parker ait trouvé sur son chemin bien des obstacles à surmonter, bien des ennemis à combattre? Il devait avoir et eut en effet pour adversaires naturels, les partisans des anciennes doctrines orthodoxes, représentées par l'Eglise anglicane, toutes les sectes dissidentes des Calvinistes, Méthodistes, Anabaptistes, même une partie des Unitaires et des Universitalistes, tous les planteurs et possesseurs d'esclaves, beaucoup de négociants des cités et ports de mer du nord qui, sans être avoués partisans de l'esclavage, sont les ennemis naturels de tout ce qui peut gêner les relations commer-

ciales entre le Sud et le Nord, tous les hommes politiques (whigs ou démocrates) qui subordonnent les intérêts de la morale à ceux de leur parti, enfin la grande majorité des ecclésiastiques de toutes les églises. Il est difficile de se faire une idée en Europe de la violence des attaques qui furent dirigées contre lui. Les uns l'envisageaient comme l'homme le plus redoutable du pays, l'ennemi de l'Union, le destructeur de la propriété, tandis que pour d'autres il était tout simplement le Diable incarné, l'Antéchrist. On ne se bornait pas à le haïr, à le dénoncer; on appelait encore, dans les prières publiques, le courroux et le châtiment de Dieu sur lui[1].

C'est qu'aux Etats-Unis, l'intolérance orthodoxe et la doctrine de l'esclavage sont des alliés naturels. Le clergé orthodoxe n'a fourni que quelques exceptions honorables à cette règle, parmi lesquelles se range en première ligne le Révérend Ward-Beecher, frère de Mme Beecher-Stowe. Aussi étaient-ils, lui et sa sœur, quoique orthodoxes, les amis intimes de M. Parker.

Une hostilité aussi profonde envers un homme qui ne faisait que suivre ses convictions, sans en retirer aucun profit

[1] M. Lesquereux, qui certes n'est pas suspect de sympathie pour M. Parker, rapporte ce qui suit dans sa nouvelle série de Lettres sur l'Amérique (*Revue Suisse*, 1858, p. 435). Théodore Parker peut lire chaque jour, pour sa propre édification, les prières prononcées à son intention, et que les journaux répètent. Voici quelques citations que nous empruntons à *L'Abeille de Boston*. Ces lambeaux de prières ont été prononcés dans l'église méthodiste de la rue du Parc à Boston! Il vaut la peine de les conserver comme curiosités historiques dans l'étude des manifestations religieuses de notre époque.

« O Seigneur! (a dit un laïque) si cet homme (Parker) peut encore être rappelé sous le pouvoir de la grâce, convertis-le et amène-le sous la domination de ton cher fils. Mais s'il est en dehors de toute influence du salut de l'Evangile, mets-le de côté, et que son souvenir périsse avec lui. »

Un autre a dit: « O Seigneur! si cet homme continue à parler en public, porte notre peuple à s'éloigner de lui et à remplir ce temple et non le sien. »

Un troisième a prié Dieu de l'attaquer dans ses travaux et de brouiller son intelligence: « O Seigneur! mets la confusion et la distraction le soir dans son cabinet d'étude et empêche-le de finir les préparations de son travail pour demain. Ou s'il essaie de profaner le saint jour du sabbat, mets en lui une telle confusion, qu'il lui soit impossible de parler. »

Un autre encore a adressé à son sujet ces paroles qui sont d'une naïveté remarquable: « O Seigneur, nous savons que nous ne pouvons le convaincre par nos arguments, et plus nous parlons contre lui, plus le peuple s'en va l'écouter, l'aime et le révère. Que deviendra Boston si toi-même ne te charges de ta propre cause? »

personnel, serait chose presque inouïe en Europe. En Amérique, elle étonne moins, quand on a pu juger de l'intolérance des sectes orthodoxales et de la haine qu'excite toute tentative pour améliorer la condition des esclaves. Mais ce qui a lieu de surprendre davantage, c'est que bon nombre de gens de lettres et de savoir se soient laissés influencer par ces clameurs. C'est ainsi que l'Académie de Boston n'a pas eu le courage d'admettre M. Parker dans son sein, bien qu'elle convînt qu'aucun de ses membres ne le surpassait en capacité et en érudition. Mais M. Parker voulait l'abolition de l'esclavage. Il n'en fallait pas davantage pour lui fermer les portes du sanctuaire[1].

Mais un homme de la trempe de M. Parker ne compte pas ses ennemis. Son talent n'était égalé que par son courage et son dévouement. Aussi était-on sûr de le trouver à la brèche, toutes les fois qu'il y avait une cause juste à plaider, un opprimé à défendre, une lâcheté à flétrir, une défaillance à prévenir, au forum, au sénat, dans les halles des villes et sur les pelouses des campagnes. Aucune considération de personne ni de position n'avait chance de l'influencer, lorsqu'il s'agissait de rendre hommage à la vérité ; et tel était le respect qu'il inspirait, que jamais nul n'a essayé de le corrompre. Les hommes les plus éminents n'ont pas échappé à sa censure, témoin son sermon sur Adams, dans lequel il n'a pas craint, tout en rendant justice au mérite, d'exposer les faiblesses et les fautes de son héros. Quand on a le courage de dire la vérité à ses amis, il n'y a pas de raison pour qu'on la cache à ses adversaires. On comprend dès lors que M. Parker se soit montré quelquefois sévère envers ceux qu'il envisageait comme les corrupteurs de la nation, surtout ceux qui, par des motifs d'égoïsme, travaillent au maintien ou à l'extension de l'esclavage, ceux qui ne craignent pas d'invoquer la Bible pour défendre cette institution, et ceux, plus méprisables, qui viennent mettre leur science à son service, en cherchant à prouver que la race africaine est d'une organi-

[1] Il est vrai que l'hommage qui lui était refusé dans son pays lui fut rendu largement à l'étranger. Nous croyons savoir que la Suisse n'aurait pas manqué de s'y associer par l'organe de l'une de ses institutions les plus vénérables, s'il avait été donné à M. Parker de vivre quelques mois de plus.

sation inférieure. J'admets, me disait-il un jour, que, l'intérêt et le préjugé aidant, on puisse avec quelque chance de succès plaider devant un auditoire d'Américains la cause des blancs contre les nègres. Mais que des savants européens qui n'ont aucun de nos préjugés, qui à Paris, à Londres, se sont peut-être assis à la même table qu'un Africain, consentent pour quelques milliers de dollars à venir aider à dépouiller toute une race des droits les plus sacrés de l'homme, voilà ce que je n'ai jamais compris ! M. Parker, bien que l'ami du peuple et sorti de ses rangs, n'en était pas pour cela indulgent pour ses travers, témoin son discours bien connu « sur les péchés du peuple. » L'ivrognerie, cette plaie des races saxonnes et germaines, a trouvé en lui un impitoyable adversaire, et pour qu'on ne l'accusât pas de prêcher ce qu'il ne pratiquait pas, il prit rang, comme tant d'autres, dans les sociétés de tempérance.

Enfin M. Parker ne craignait pas non plus de s'attaquer aux lois de son pays, lorsqu'il les jugeait surannées et incompatibles avec la raison. Les dispositions du code à l'égard des femmes étaient de ce nombre. Chose étrange, la femme qui aux Etats-Unis jouit d'une liberté sans bornes, qui y est entourée d'égards et de respect plus que partout ailleurs, y est maintenue, au point de vue légal, dans une étrange infériorité, si bien qu'elle n'a pas la libre disposition de son propre patrimoine, la loi l'assimilant, dans nombre de cas, aux enfants et même aux idiots. Cette anomalie est surtout choquante dans certains centres industriels et scientifiques, où il est de tradition que les pensions (*boardinghouses*) sont tenues par des dames, veuves ou célibataires. Comme elles ne manquent ni d'activité ni de savoir-faire, il est rare qu'elles ne réussissent pas. Et pourtant elles n'ont pas un mot à dire ni dans les affaires de l'Etat ni même dans celles de la commune, et sont obligées d'abandonner la discussion de leurs intérêts à leurs employés et subalternes M. Parker, qui avait vu une foule de nobles femmes à l'œuvre, qui avait été témoin de leurs efforts et de leurs succès, n'hésita pas, malgré la vénération que lui inspiraient, comme à tant d'autres de ses concitoyens, les anciens codes, de s'associer aux projets de réforme qui se préparaient et à leur prêter l'appui de sa

parole et de son influence. Il devint l'un des champions de l'émancipation des femmes Ici aussi son activité a porté ses fruits.

M. Parker n'avait qu'un seul luxe, celui des livres. Comme il leur consacrait une partie du produit de ses cours (l'autre partie était destinée à des œuvres de bienfaisance, et surtout à venir en aide à de jeunes gens studieux mais pauvres), il avait vu sa collection s'accroître rapidement, au point de compter parmi les plus belles de Boston[1]. Sa bibliothèque était en même temps son cabinet de travail. C'est là qu'il recevait ses amis et qu'il aimait à leur montrer les ouvrages nouveaux ou les curiosités bibliographiques qu'il recevait régulièrement d'Europe. C'était son délassement, après les rudes travaux de la semaine. Contrairement à l'habitude de la plupart des prédicateurs, il consacrait de préférence le samedi à ses amis, et afin d'avoir l'esprit plus libre, il s'arrangeait de manière à ce que son sermon fût prêt dès le vendredi soir. Ce jour (samedi) on pouvait aussi rencontrer chez lui des proscrits de presque toutes les nations dont il était le protecteur naturel, ainsi que des esclaves échappés des états du Sud. A ceux qui ne partageaient pas ses goûts pour les vieux livres, il montrait avec orgueil une arme qui était suspendue au-dessus de la porte de son cabinet. C'était le mousquet que son grand-père avait porté à la bataille de Lexington, qui fut le point de départ de l'indépendance américaine.

Tel est, en peu de mots, l'homme que nous avons connu aux Etats-Unis, aux jours de ses plus grandes luttes et de sa plus grande activité. Il avait alors quarante ans. Ses sermons avaient acquis une vogue telle, que bon nombre de journaux avaient pris l'habitude de les reproduire; quelques-uns y envoyaient même des sténographes pour les avoir plus tôt. De cette manière, tous ceux qui s'intéressaient au succès de l'église de M. Parker, pouvaient en suivre les phases jusqu'aux confins de l'Union. Il nous est arrivé à nous-même, en rentrant de quelque expédition lointaine, d'être étonné et réjoui de trouver, en tête du premier journal qui nous tom-

[1] M. Parker a légué sa bibliothèque à la société de l'*Athenæum*, où des salles particulières lui seront consacrées.

bait sous la main (au Lac supérieur), un fragment de sermon de Th. Parker. On a calculé que certains sermons se sont ainsi trouvés imprimés et répandus à plusieurs centaines de mille exemplaires dans une semaine.

Des sermons pareils ne devaient ni ne pouvaient ressembler aux sermons ordinaires. C'étaient des traités plutôt que des homélies, des dissertations approfondies sur des matières très-variées de doctrine, de morale, de philosophie, d'économie politique, d'histoire, ou bien des biographies d'hommes marquants représentant une tendance, une époque, une nation.

Les forces d'un homme, quelque actif et bien doué qu'il fût, ne pouvaient suffire à la longue pour une prédication de cette sorte, surtout lorsqu'elle marchait de front avec des travaux de plus longue haleine. Aussi avait-il été décidé qu'il cesserait sa prédication à l'âge de 50 ans, afin de vouer le reste de sa vie à ses travaux de prédilection et surtout à un grand ouvrage qu'il préparait sur les origines des religions parmi les races dominantes du genre humain. Ses paroissiens qui avaient ainsi l'espoir de le posséder jusqu'en 1860, avaient consenti, bien qu'à regret, à ce compromis qui semblait dicté par la nécessité. Il ne lui fut pas donné d'arriver à ce terme.

Au commencement de janvier 1859, M. Parker fut atteint d'une violente hémorrhagie des poumons. Comme un frisson de mauvaise augure, le bruit s'en répandit aussitôt dans toute l'Union et de là parmi ses amis d'Angleterre et du continent. Les principaux médecins de Boston furent appelés en consultation et il fut décidé qu'on expédierait le malade sur-le-champ aux Antilles, pour le soustraire à la fois au climat rigoureux de la Nouvelle-Angleterre et à ses travaux trop absorbants. Il lui fut interdit d'emporter avec lui aucun livre ni aucun des nombreux ouvrages qu'il avait en chantier. C'était dur; mais il se résigna et partit pour la Havane d'abord, et ensuite pour la Trinité, où il séjourna jusqu'au printemps. Le climat des Antilles fut propice. « La température ici, nous écrivait-il de Frederiksstadt, ne varie que de 5° Fahrenheit ($2\,^3/_4$ ° C.) pendant le jour; le maximum que j'ai observé a été de 82°, et le minimum de 72° pendant la nuit. »

C'était bien ce qu'il fallait pour un homme fatigué et malade de la poitrine! Mais il aurait fallu pouvoir en jouir à son aise. On était parvenu à le soustraire à ses livres; il fut impossible de le soustraire à l'habitude du travail. N'est pas fainéant qui veut! Aussi bien, tout en suivant consciencieusement le traitement qui lui était prescrit, trouva-t-il le temps, sous le prétexte d'une réponse qu'il devait à sa paroisse, d'écrire sa biographie sous le titre de : « Expérience d'un ministre, avec quelques détails sur sa première jeunesse »[1]. Cet ouvrage restera comme l'un des plus remarquables et des plus édifiants de sa carrière.

Le ciel de la Trinité est si beau, son climat si doux, qu'il soulage même les moins dociles. Aussi quand, à la fin de mai, M. Parker se prépara à quitter ces latitudes pour échapper aux chaleurs de l'été, se sentait-il réellement mieux. L'air de la Suisse allait faire le reste, et tout en renonçant à une guérison complète, il pourrait, espérait-il, vivre encore quelques années, assez longtemps pour achever au moins son ouvrage principal de l'origine des religions.

Ce fut vers la fin de mai 1859 que M. Parker, après une traversée assez heureuse, débarqua à Liverpool. L'amitié l'y avait devancé. Telle était l'affection qu'il savait inspirer que l'un de ses paroissiens, M. J. L . . . . ., riche négociant de Boston, s'était rendu à Liverpool avant lui, pour l'y recevoir, l'accompagner dans ses courses et lui servir de guide en Europe, ce dont il s'acquitta avec un rare discernement, en sorte que le malade put s'en remettre complétement à lui. Aussi l'appelait-il plaisamment son gouverneur. M. Parker et son gouverneur, accompagnés de M[me] Parker et d'une amie, furent s'installer d'abord à Montreux, où se trouvaient déjà quelques-uns de ses paroissiens, puis vinrent passer le reste de l'été au chalet de Combe-Varin.

L'été de 1859, on s'en souvient, fut excessivement chaud, si bien que la solitude de la vallée des Ponts, qui d'ordinaire est redoutée pour son excès de fraîcheur, se trouva offrir cette fois les conditions les plus avantageuses pour un convalescent. Une société composée d'hommes de lettres, de négo-

[1] Theodore Parker's Experience as a minister with some account of his early life and education for the ministery. Boston 1859.

ciants et de savants de tous les pays s'y était donné rendez-vous. Les éléments divers que tous ces hôtes apportaient avec eux, les discussions auxquelles leurs opinions très-diverses en matière de science, de philosophie, de religion, d'économie politique donnaient lieu, les conférences qui furent demandées et données sur divers sujets, l'entrain et la bonne humeur qui régnaient, en dépit de controverses quelquefois très-animées, l'exercice que l'on ne pouvait se dispenser de prendre, sollicité que l'on y était par le calme des lieux, la fraîcheur des prés ou l'ombrage des grands sapins, les courses que l'on faisait de temps en temps dans les endroits renommés du voisinage, tout cela avait exercé une heureuse influence sur la santé de M. Parker. Il avait senti ses forces renaître, au point de pouvoir s'exercer à des travaux manuels soutenus.

Comme tous les campagnards américains, M. Parker avait dans sa jeunesse travaillé à la forêt. Celle de Combe-Varin allait lui fournir une occasion de s'exercer de nouveau dans l'art du bûcheron. Ses amis essayèrent de l'en dissuader, mais ce fut en vain. Tout ce que nous pûmes obtenir fut qu'il ne consacrerait qu'une heure par jour à cet exercice et qu'il ne s'attaquerait qu'à de petits arbres. Au bout de quelques jours cependant, il nous annonça qu'il se sentait la force de faire mieux et qu'il allait abattre un grand sapin. C'est ce qu'il fit en effet avec une adresse extraordinaire, au grand étonnement des assistants. Au bout d'une demi-heure le sapin tombait dans la direction qui lui avait été indiquée par la hache exercée du bûcheron Parker[1].

Ces exercices, quoique violents, semblaient avoir fait le plus grand bien à notre ami. Il n'avait pas seulement gagné des forces à ce régime, il avait retrouvé son entrain et sa gaieté d'autrefois, et, de plus, il avait augmenté de six livres. Un semblable symptôme chez un homme malade de la poitrine était de nature à justifier l'espoir, sinon d'une guérison radicale, du moins d'un arrêt dans la maladie. Etait-il éton-

[1] Il fut décidé qu'on découperait en planches le sapin que M. Parker venait d'abattre pour en faire un banc couvert, où l'on se promettait de se réunir l'été suivant. Mais quand on voulut essayer de conduire le tronc à la scie, on s'aperçut qu'il n'était sain qu'à sa base. Le cœur était malade : c'était de mauvais augure!

nant que lui et ses amis se livrassent à de douces illusions ? qu'ils se sentissent heureux de la perspective qui semblait s'ouvrir devant eux ?

Que la présence d'un homme comme M. Parker, dans des conditions pareilles, au milieu d'une société de gens voués au culte des choses intellectuelles, ait été à la fois un stimulant et un bienfait, on le comprend. La règle de Combe-Varin étant la plus grande liberté pour tout le monde, on ne se réunissait guère qu'aux repas. Dans les intervalles, chacun s'en allait de son côté, cherchant qui des fleurs, qui des fruits, qui des mousses, qui des fossiles, tandis que d'autres allaient faire quelque lecture sous les arbres de la forêt. Le soir, après le souper ou dans le jour, lorsque le temps n'était pas favorable, on se réunissait autour de la table du chalet, pour discuter quelque question d'un intérêt général. C'était M. Parker qui était le plus zélé, et tel était son désir de connaître, qu'il obtint facilement de tous les assistants des communications sur les sujets qui leur étaient le plus familiers. C'était quelquefois des dissertations assez approfondies, et les articles qui composent ce volume prouveront, je l'espère, qu'elles n'étaient dépourvues ni d'intérêt ni de valeur scientifiques.

Il était naturel que celui qui embrassait le champ d'études le plus vaste et qui était en même temps maître dans l'art d'exposer ses idées, apportât aussi son contingent à ces récréations. Nous avons en effet eu le bonheur d'entendre plusieurs communications de notre ami défunt, la plupart sur des sujets sérieux, religieux, philosophiques ou historiques, tels qu'ils se trouvent exposés dans ses ouvrages, ou bien des fragments de ses œuvres inédites[1]. Quelquefois aussi des sujets moins graves étaient à l'ordre du jour. Bien que la société se composât en bonne partie de professeurs et de gens de lettres, on ne s'y faisait nullement illusion sur les imperfections des méthodes, ni sur les travers ou les faiblesses des prêtres de la science. M. Parker, plus qu'aucun autre, avait l'œil sûr et le jugement exercé, lorsqu'il s'agissait d'apprécier la valeur réelle des hommes et des choses.

[1] Il est à espérer que ces ouvrages paraîtront prochainement, sinon au complet, du moins par fragments.

Simple dans sa tournure d'esprit, comme dans ses allures physiques, il détestait par-dessus tout les théories creuses, les doctrines d'occasion ou de complaisance et se riait volontiers de ces théologiens et philosophes naturalistes qui se croient appelés à se faire à tout propos les interprètes de la sagesse, de la puissance et de la bonté divines. Les Anglais, dans leurs traités de Bridgewater, ont fait un singulier abus de ces appels intempestifs à la Providence et compromis ainsi la cause qu'ils prétendaient servir. C'est qu'on ne glorifie pas Dieu sur commande. Que les Américains, par habitude ou par calcul, eussent renchéri encore sur les Anglais dans leurs traités à l'usage du peuple, il n'y avait là rien de bien étonnant, mais que des savants venus d'Europe fussent tombés dans le même travers, comme l'atteste un ouvrage récent sur l'histoire naturelle des Etats-Unis, c'est ce qui devait paraître au moins étrange. C'est à cette manière d'étudier la nature qu'il est fait allusion dans l'histoire d'un congrès antédiluvien des Bourdons, histoire que M. Parker nous raconta un soir avec une verve charmante et qu'il a bien voulu rédiger plus tard pour cet album. Ce fut sa dernière œuvre.

Ainsi s'étaient passées ces six semaines que M. Parker aimait à compter parmi les plus belles de son séjour en Europe, parce qu'au milieu de l'air frais de nos montagnes, entouré de personnes qui toutes avaient appris à l'aimer et à l'apprécier, il croyait avoir recouvré la santé, tout en vivant de cette vie intellectuelle qui lui était indispensable et après laquelle il avait tant soupiré pendant son séjour aux Antilles. Il avait d'ailleurs recontré parmi les hôtes de Combe-Varin des personnes qui lui étaient très-sympathiques, particulièrement M. le Dr Küchler. Tous deux dissidents, l'un en sa qualité de ministre d'une congrégation unitaire, l'autre en sa qualité de chef de l'église catholique allemande de Heidelberg, ils s'étaient tendu la main par-dessus les formes et les rites de leurs confessions respectives. Il y a au bord de l'avenue de Combe-Varin un sapin qui porte aujourd'hui le nom de Parker. C'est à l'ombre de ce sapin que les deux amis allaient tous les jours passer quelques heures qu'ils consacraient à l'échange de leurs idées et de leurs expériences en matière

de religion et de ministère. Un sentiment naturel de discrétion retenait d'ordinaire les autres hôtes à l'écart, mais ceux qui en passant ont pu assister à ces entretiens intimes en ont retiré une satisfaction et une édification réelle. S'ils différaient sur quelques points de détail, ils étaient d'autant plus d'accord sur les questions principales. L'un et l'autre étaient opposés aux dogmes de l'ancienne théologie qui veut que l'homme soit naturellement pervers. M. Parker et M. Küchler avaient tous deux foi en l'humanité ; ils admettaient que l'homme a été créé pour le bonheur et qu'il peut et doit y arriver, sans qu'il soit nécessaire pour cela de sang expiatoire, à la seule condition de développer les bons éléments qui sont dans le cœur de tous les hommes. Ils différaient aussi quelque peu sur la valeur des facultés dont notre espèce est douée et par conséquent sur la manière de les diriger. M. Parker était plus théologien que M. Küchler ; les facultés religieuses étaient pour lui tout aussi positives que les facultés intellectuelles, affectives ou morales. C'était, selon lui, la plus belle prérogative de notre être et celle qui méritait par conséquent la plus grande sollicitude, comme étant la plus propre à élever l'homme, en le rapprochant de la divinité, tandis que, mal dirigée, elle devenait un instrument redoutable entre les mains de l'obscurantisme et de la réaction. M. Küchler faisait surtout appel aux facultés affectives, qu'il considérait comme plus primitives, puisqu'elles sont la base de la famille et partant de la société. De là quelques différences de vue dans la direction à imprimer à l'éducation et sur le rôle que la religion peut et doit y jouer.

Quand M. Küchler prit congé de Combe-Varin, ce ne fut pas sans avoir obtenu de M. Parker la promesse qu'il irait lui rendre visite à Heidelberg et qu'il le tiendrait au courant de tout ce qui le pouvait concerner, particulièrement de sa santé. Il ne se doutait guère que lui, l'homme robuste et plein de santé, serait le premier à quitter ce monde. Quand, le lendemain matin, arriva la fatale nouvelle de la mort de Küchler, ce fut un deuil général à Combe-Varin, mais personne certainement ne l'a pleuré plus sincèrement que son ami Parker.

Les relations de M. Parker avec les autres hôtes de Combe-Varin, sans être aussi intimes que celles qu'il avait nouées

avec M Küchler, n'en étaient pas moins amicales. Peu lui importait qu'on fût matérialiste, panthéiste ou orthodoxe, pourvu qu'on fût de bonne foi. Il aimait et admirait cette tolérance de notre ancienne Europe qui admet tous les points de vue et tempère tous les contrastes. Entre lui et Moleschott la distance était grande sans doute, mais ils se savaient, se sentaient animés l'un et l'autre de l'amour de la vérité. Or cela ne suffisait-il pas pour amener la confiance et cimenter l'amitié?

En attendant, l'automne commençait à s'annoncer. Il importait que M. Parker fît choix d'un climat plus doux pour l'hiver. Les avis étaient partagés. M. Moleschott recommandait Madère, d'autres penchaient pour l'Egypte, d'autres encore pour l'Algérie ou le midi de la France. Lui au contraire opinait pour Rome; les trésors scientifiques, artistiques et surtout bibliographiques de cette capitale avaient pour lui un irrésistible et fatal attrait, et telle était la fermeté de sa volonté qu'aucune considération ne put le ramener de ce projet. Il partit plein d'espoir, en dépit des appréhensions de ses amis.

M. Parker n'était pas seulement philosophe et théologien, les phénomènes de la nature avaient aussi pour lui un très-grand charme. Aux Etats-Unis déjà, il avait fait de longues courses pour venir assister et participer à nos recherches sur les grands dépôts de houille des Alleghanis. Il avait étudié l'aspect des côtes et l'association des plantes et des animaux sur les différentes plages du littoral américain. Il aimait à se rendre compte des cultures dans leurs rapports avec le sol. Il avait suivi avec intérêt nos études sur l'orographie du Jura. Il avait éprouvé un véritable bonheur à écouter les exposés brillants de M. Martins sur la météorologie, et particulièrement son beau travail sur le froid des montagnes, qui forme le sujet de l'un des articles de cet album. Plus tard il écouta avec non moins d'intérêt les communications de M. Schœnbein sur l'ozone et les profondes considérations que le savant professeur de Bâle y rattachait sur l'avenir de la chimie. Enfin, il n'y avait pas jusqu'aux observations détaillées de M. Gressly sur les mœurs des animaux marins, qui ne le captivassent, tant par les faits nouveaux qu'elles

révèlent que par les observations originales dont elles se trouvent assaisonnées.

Mais tout cela ne lui suffisait pas. Au nombre des grands phénomènes naturels qu'il n'avait pas vus, se trouvaient les volcans et le désert. Nous devions les visiter ensemble, en commençant par le Vésuve. Je lui avais promis que j'irais le rejoindre à Rome pendant l'hiver, pour de là nous rendre à Naples. Cet espoir paraît avoir soutenu son courage, en dépit du mauvais temps qui commença de bonne heure et dont les fâcheux effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Ce qu'il avait gagné en force et en embonpoint à Combe-Varin, il le perdit bientôt à Rome. Les misères du régime papal, de concert avec le climat humide et quelques ennuis, avaient singulièrement influé sur son état, et quand, après des retards indépendants de ma volonté, je pus enfin le rejoindre au commencement d'avril, je le trouvai vieilli de dix ans. Ce n'était plus le Parker de Combe-Varin, c'était un vieillard. Entouré des soins les plus tendres de la part de sa femme, de ses amis, M. Apthorp et sa famille qui étaient venus exprès s'établir à Rome pour lui tenir compagnie, traité avec une sollicitude fraternelle par son médecin M. le Dr Appleton, qui fut en même temps son ami et son confident, il était le seul qui n'eût pas perdu courage. Il n'avait pas même renoncé entièrement à la perspective de profiter de son séjour en Italie pour en étudier la flore et la structure géologique. A cet effet, il s'était, selon son habitude, entouré de tous les manuels et documents accessibles sur la matière. Il était impossible d'être mieux préparé par la tête et par la mémoire; malheureusement le corps n'était plus à l'unisson. Après avoir fait quelques courses en voiture dans l'intérieur de la ville, il devint évident pour tout le monde que le voyage projeté n'était pas possible. Lui-même ne tarda pas à le reconnaître. En attendant, le beau temps sur lequel on comptait depuis si longtemps se faisait toujours attendre. Le mois d'avril, d'ordinaire si beau à Rome, fut froid et pluvieux. A l'espoir déçu succéda le malaise et un désir maladif de quitter Rome et son affreux climat, pour gagner Florence. Son état avait tellement empiré que nous conçûmes des inquiétudes sur l'issue du voyage. Lui au contraire ne voulut pas entendre

parler d'ajournement. Un jour que je me trouvais seul près de son lit, je crus de mon devoir de lui faire part des appréhensions que m'inspirait ce voyage. — « Et si vous alliez succomber en route... Mourir dans une auberge ! » Il sourit, et, m'invitant à m'asseoir tout près de lui, il me prit la main et me dit : « Ecoutez-moi, mon ami. Vous savez que j'ai quelque empire sur moi, que j'ai quelquefois fait preuve de volonté. Eh bien, je ne veux pas mourir ici ; je ne veux pas laisser mes os dans cette terre maudite ; je veux aller à Florence et j'y arriverai, je vous le promets. » Puis, reprenant d'une voix moins accentuée, il ajouta : « Mais quand je serai sur mon canapé chez Mme Molini à Florence, il arrivera ce qu'il pourra ; je ne promets plus rien au-delà. » Il eût été imprudent et cruel de s'opposer à un désir aussi prononcé. Le lendemain nous partions pour Florence par la voie de Pérouse, non sans que le médecin appelé en consultation, M. le Dr Sarjent, eût approuvé notre projet.

Le voyage de Rome à Florence par Vetturino dura cinq jours, pendant lesquels notre patient fit preuve d'une admirable résignation ; il était trop faible pour visiter avec nous les sites et localités célèbres qui se trouvaient sur notre passage. Quand nous arrivions à l'hôtel, son premier et presque son seul besoin était de se reposer. Mais il tenait à ce que nous, ses compagnons de voyage, visitassions tout ce qui était accessible et surtout à ce que nous ne perdissions rien par égard pour lui. Quand nous rentrions, il aimait à entendre en détail nos impressions et à se faire raconter nos observations sur la nature et les accidents du sol, les particularités de la flore, les aspects du pays et de ses habitants. Il s'indignait avec nous toutes les fois que nous avions été victimes de quelques-uns de ces nombreux stratagèmes que la police de Sa Sainteté sait si habilement exploiter au détriment des voyageurs. Cela ne faisait qu'augmenter encore son impatience de sortir de ce pays doublement maudit, selon lui, par la tyrannie politique et la tyrannie cléricale. Aussi nous recommanda-t-il chaudement de l'avertir lorsque nous franchirions la frontière et de ne pas craindre de le réveiller s'il était assoupi. C'est ce que nous fîmes. Quand, après avoir quitté le dernier bureau de la police papale, je lui fis remar-

quer de loin, au bord de la route, un poteau rouge, vert et blanc fraichement peint, il se réveilla comme électrisé, ses yeux me jetèrent un de ces regards éclatants et éloquents qui ne procèdent que d'un cœur profondément ému. Quand on a tant fait pour la liberté, on aime à la retrouver sur son chemin. En effet, c'était là que commençait le royaume d'Italie, et M. Parker savait que, s'il mourait, ses os du moins reposeraient dans une terre désormais libre.

Arrivés à Florence, il en advint comme il l'avait prévu et prédit. Accablé par les fatigues du voyage, il n'éprouvait qu'un besoin, celui du repos; il gagna son lit pour ne plus le quitter. A l'assoupissement succéda une surexcitation qui ne lui laissa plus que par intervalles le libre exercice de ses nobles facultés. Ce fut dans un de ces rares moments, quelques jours après notre arrivée à Florence, qu'il m'appela près de son lit pour me faire part de ses dernières volontés, concernant ses funérailles. Ces éclaircies ont malheureusement été bien rares; mais même le délire d'un grand homme est digne d'intérêt. Son esprit, toutes les fois qu'il n'était pas préoccupé par le besoin de quelque soulagement physique, se reportait de préférence sur les grandes questions qui l'avaient occupé toute sa vie. Un trait particulier de ce délire, c'est qu'il existait dans son esprit deux Th. Parker, l'un, disait-il, était à Boston, où il était à la brèche, faisant son œuvre (doing well), tandis que l'autre était malade et mourant à Florence. Il s'éteignit le 10 mai, sans douleur et sans agonie, à l'âge de 49 ans et 9 mois.

Deux jours après nous enterrions ses dépouilles mortelles à l'ombre d'un cyprès dans le beau cimetière protestant de Florence; les funérailles eurent lieu en la manière qu'il avait prescrite. Il m'avait spécialement recommandé, ainsi que préalablement à sa femme, d'éviter toute espèce de cérémonie religieuse. Six de ses amis avaient été désignés par lui pour l'accompagner à sa dernière demeure; on ne devait y faire ni prière, ni oraison funèbre, mais l'un des six devait lire sur sa tombe, sans commentaire, les versets 3 à 12 du Sermon sur la montagne.

Telles furent les funérailles que nous fîmes à notre ami, le 13 mai, à 4 heures du soir, heure qui correspond à celle à

laquelle il avait l'habitude d'adresser lui-même la parole à son troupeau. Une simple pierre de grès avec son nom, la date de sa naissance et celle de sa mort, indiquera désormais le lieu où repose, sous le ciel d'Italie, celui qui fut de l'autre côté de l'Atlantique le promoteur des lumières, l'ami du progrès, le défenseur et le soutien des opprimés, et l'une des plus belles gloires de son pays.

E. Desor.

LA FÉE AUX BULLES

Une mère ne savait que trouver pour distraire son enfant, quand elle aperçut s'agitant dans une carafe, sous un rayon de soleil, la Fée aux bulles avec sa belle robe irisée dont le reflet se projetait en riantes couleurs sur la tapisserie de la chambre.

La mère battit des mains en reconnaissant la charmante fée qu'elle aimait tant autrefois. Elle prépara tout ce qu'il fallait pour jouer avec la Fée aux bulles, et bientôt, grâce au savon mousseux, de beaux globes d'écume s'élancèrent majestueusement dans l'air que pas un souffle n'agitait.

L'enfant admirait tour à tour et les belles teintes changeantes et le miroitement du soleil et la marche silencieuse de ces ballons qui montaient en tournoyant, allaient de part et d'autre, plus indécis sur la route à suivre que le papillon fourvoyé dans les rues d'une grande ville, et disparaissaient dans le ciel, au-dessus du toit, perdus dans les rayons de lumière.

Pour accompagner le plus longtemps possible dans leur course vagabonde ces beaux mondes créés par son haleine, l'enfant tendait son corps toujours... toujours plus en avant, puis il se sentit attiré doucement hors de la fenêtre... et il tomba.

Au bruit de la chute, la mère, qui travaillait dans la chambre voisine, s'écria :

— Que fais-tu donc?

— Ne crains rien, bonne mère, répondit-il; je ne tombe pas... non je ne tombe pas... mais je vais voyager avec la belle fée en son pays des bulles.

En effet, vingt globes d'écume, dix de chaque côté, liés entre eux par des fils presque invisibles, soutenaient la tête du petit blessé, vingt autres globes soulevaient les jambes de la même manière, et le reste du corps reposait dans un hamac formé par les fils qui unissaient plus de cent bulles disposées en nombre égal, à droite et à gauche.

Et l'escorte des globes de savon entraîna l'enfant dans les hautes régions de l'air, bien plus haut que les toits, plus haut que le pays des cheminées, et bien au-dessus des tours qu'habitent les grosses cloches. Il se laissait conduire avec joie, sans regret, et il souriait à la belle fée qui marchait devant lui pour montrer le chemin. Dans la course rapide elle tenait son visage tourné vers l'enfant. Un riche collier entourait son cou, collier de bulles plus riches de teintes que rubis, topazes, émeraudes ou saphirs... et quand ces perles d'écume s'entrechoquaient, elles rendaient des sons mélodieux comme une céleste musique. Sa robe semblait un miroir flottant, et les plis frissonnant au souffle d'une légère brise répétaient tour à tour avec plus d'éclat les images passées. Sa tête était ornée d'une couronne d'écume, et jamais pape ou roi n'aura tiare ou diadème pareil, car, à chaque instant, variaient forme, dessin et couleur de cette couronne merveilleuse.

La fée arrêta l'attelage à la surface d'un globe nouveau qui n'était lui-même qu'une énorme bulle transparente. Quand l'enfant se fut un peu reposé du voyage, la fée souriante lui dit :

— Regarde à travers l'écorce si ténue de ce monde?

D'abord il ne vit rien, puis il aperçut quelque chose comme un petit noyau nageant au milieu d'une légère vapeur....; enfin, à force de diriger ses yeux sur ce point, il y reconnut distinctement les environs de sa ville natale, les maisons, les rues désertes, et, parmi ces rues, celle sur laquelle s'ouvrait la fenêtre d'où il s'était élancé pour voyager dans le pays des bulles.

Il voyait tout, si bien et de si près, lui semblait-il, qu'il ne put s'empêcher de crier :

— Mère, me vois-tu ? Je suis ici tout en haut avec la bonne fée; je reviendrai bientôt vers toi, ne sois pas inquiète.

Mais aucune voix ne lui répondit.

— Mon bon ami, lui dit la fée, comment veux-tu que l'on t'entende ? Ta voix est trop faible... puis, d'ailleurs, nous sommes aux limites de l'air, car mon royaume d'écume sépare du vide l'atmosphère qui entoure le monde des hommes. Viens, je veux te faire connaître mon empire.

Elle fit monter l'enfant dans un léger carrosse, et ils partirent avec une excessive rapidité.

Ils virent couler d'immenses fleuves pourpres au milieu de prairies d'émeraude, ils arrivèrent sur les bords d'un océan bleu-violet comme les fleurs de pensée; les vagues venaient frapper une côte d'un vert-jaunâtre... puis bientôt ils aperçurent au loin d'immenses champs de moissons dorées... ailleurs de magnifiques incendies projetaient de tous côtés des gerbes de feu, des volcans entraient en éruption et l'on bombardait de splendides cités. Sur cette bulle gigantesque, les climats et les saisons ne se reconnaissaient qu'à la couleur variée des cieux.

Ce qui surprenait le plus l'enfant, c'était de voir se détacher de la surface inférieure de ce globe, incessamment et par milliers, des essaims de petites bulles, qui de tous les points se dirigeaient vers le noyau central... vers la terre.

— Bonne fée, dit le petit voyageur, pourquoi ces bulles quittent-elles ton pays ?

— Ce sont mes sujettes, répondit-elle; toutes voyagent d'après mes ordres, et plus il en part, plus nombreuses elles naissent dans mon empire, et plus grand nombre aussi devra partir à son tour.

— A qui sont ces bulles brillantes que l'on voit, le soir, marcher dans le ciel ?

— Parles-en avec respect; ce sont les planètes, les bulles de Dieu, bulles blanches de vraie lumière, plus scintillantes que le diamant. Les miennes ne sont auprès d'elles que nacre, simple agate ou perle commune.

— Et ces points blancs si brillants, si nombreux, qui ne changent pas de place ?

— Ce sont d'immenses globes lointains, les étoiles fixes.

— Moi qui croyais que le ciel était un voile bleu, et que ces points brillants étaient des trous à travers lesquels se montrait le bon Dieu dans toute sa lumière !

— Tu as beaucoup à apprendre, reprit la fée ; mais cependant n'apprends pas trop.

— Que vont faire vos bulles sur la terre, et comment appelez-vous ces voyageuses ?

— Tu es trop petit pour connaître tout cela. Sache seulement que ces bulles s'appellent des *Illusions*... Mais je n'ai pas le droit de t'expliquer ce que ce mot signifie. Sans cette pluie bienfaisante de bulles légères, chacun serait bientôt dégoûté de la vie... C'est la vraie rosée qui revivifie la plante humaine

— Combien chaque homme en reçoit-il ?

— Que sais-je... peut-être un millier !

— Et jen recevrai comme tout le monde, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Mais, comme je t'aime, je te réserve une bulle meilleure que toutes les autres.

— Bonne fée ! détachez pour moi beaucoup de perles de votre collier ; je n'en laisserai point perdre et je vous les rendrai toutes, je vous le jure, quand vous me les demanderez.

— Enfant ! pauvre enfant ! tu ne sais pas combien elles deviennent fragiles sur la terre, où l'air pèse si lourdement sur leur enveloppe, où il y a tant d'allants et de venants qui ne se font aucun souci de les tuer en passant, et où les vents soufflent de tous côtés et si fort pour les emporter... Mais voici l'heure : rapprochons-nous de la planète des hommes.

La fée enferma l'enfant dans un petit globe, pour qu'il descendît plus doucement et sans danger.

— Voici, lui dit-elle, une fois le voyage terminé, voici la ville que tu habites. Mais, avant que je te quitte, regarde ces promeneurs ?

— Oh ! je n'avais jamais vu chose pareille. Toutes ces personnes marchent, la tête entourée d'une auréole de bulles, mais pas une auréole qui soit complète ; voyez plutôt ces grands vides ?

— Remarque bien aussi quelle différence il y a, dans la

démarche, entre ceux qui ont perdu presque toutes leurs bulles et ceux auxquels il en manque une ou deux seulement

— Oui, je le vois bien maintenant ; ceux dont l'auréole est dégarnie marchent la tête basse, et les autres au contraire s'avancent gaiement le nez en l'air.

— Cela vient de ce que les bulles légères sont attachées à la tête comme des ballons captifs, au moyen de fils ténus, mais solides. En voulant s'élever pour revenir dans mon royaume, elles allégent l'homme de tout leur effort pour quitter la terre, les fils se tendent et maintiennent la tête haute et les paupières ouvertes, tandis que chez celui dont les bulles sont mortes, rien ne s'oppose à la pression de l'air, et, tout naturellement, le corps se voûte et la tête tombe sur la poitrine.

— Combien j'aimerais, reprit l'enfant, voir toujours les hommes et les femmes parés de leur gracieuse coiffure d'Illusions?

— Cette auréole accompagne toujours les êtres de ton espèce ; tu peux la voir maintenant, parce que tu es toi-même enfermé dans une bulle, mais sitôt que je t'aurai rendu la liberté, tout vestige de la couronne aura disparu pour toi.

L'enveloppppe du globe d'écume éclata, l'enfant tressaillit, et tout rapport entre notre terre et le royaume des bulles devint invisible.

— Oh ! le beau papillon ! s'écria le jeune protégé de la fée en essayant d'étendre les bras...

Mais il n'était plus dans l'heureuse région où il n'y a pas besoin de marcher pour arriver, ni de vouloir pour saisir, et où voir c'est avoir.

L'effort qu'il fit pour atteindre le papillon lui arracha un cri de douleur, et aussitôt il reconnut, près de son lit, sa mère angoissée et le docteur attentif.

— Pauvre docteur ! pauvre docteur qui n'a point d'auréole autour de sa tête chauve !..

— Encore un peu de délire, dit le médecin : vous continuerez de donner la potion.

— Non, non, s'écria l'enfant : je veux être soigné par la Fée aux bulles.

— Toujours cette maudite fée, dit la mère en soupirant.

Elle est cause de tout le mal ; je suis bien punie de t'avoir parlé de ce vain fantôme... Tu m'as fait grand plaisir en m'appelant deux fois pour me rassurer, car je te croyais perdu pour moi. Dors maintenant, dors, je suis heureuse... et je veille auprès de toi, mon enfant chéri. Dors paisiblement : j'écarterai de ta couche les mauvais rêves.

—

Le souvenir de la Fée aux bulles poursuivit souvent le petit voyageur, même après qu'il fut tout à fait rétabli des fâcheuses suites de sa chute, mais la fée ne revenait pas l'inviter à monter dans son léger carosse. Quelquefois, en regardant depuis la fenêtre le seul coin de ciel bleu qui se montrât au-dessus des toitures, il pensait à son merveilleux voyage, puis il observait dans la rue l'allure des passants, mais chacun allait et venait risquant son auréole au milieu des embarras d'une cité populeuse. — Sans doute que tous liens étaient rompus maintenant entre la terre et le royaume des bulles. Peut-être aussi que la fée était morte... cas possible, même probable, puisqu'elle ne donnait aucun signe de vie. Il fallut se consoler, et ce ne fut pas difficile, car la mère affirmait que non-seulement la fée était bien enterrée, mais encore qu'elle n'avait jamais existé.

Des rêveries d'un autre genre avaient remplacé celles du monde d'écume, lorsque le soir de la Saint-Laurent, par une belle nuit du mois d'août, au retour d'une promenade, l'enfant qui ne s'était jamais trouvé si tard en rase campagne, vit pour la première fois le phénomène des étoiles filantes.

— Je savais bien que la fée n'était pas morte, pensait-il. Oh! une bulle, une bulle! encore une bulle qui descend!

— Dès que tu verras tomber une étoile, lui dit sa mère qui l'accompagnait, hâte-toi de faire, avant qu'elle ait disparu, le souhait que tu voudrais voir se réaliser le plus tôt... une balle, un cerceau, des friandises,... que sais-je? Tous ces souhaits s'accomplissent, et peut-être demain déjà seras-tu satisfait.

Une étoile brillante descendit du ciel, et l'enfant, suivant le cours de ses pensées, s'écria :

— La Fée, la Fée aux bulles!

— Que dis-tu, maître sot? reprit la mère, chagrine de voir

perdue l'occasion de faire à son fils un de ces présents indirects qui éveillent chez les enfants une si plaisante curiosité, à l'endroit du donateur inconnu. Oui, oui, ta fée aux bulles reviendra, sois-en sûr, ajouta-t-elle, et cette fois elle ne se contentera pas de te casser une jambe, mais elle te coupera les bras, la tête, et t'écorchera tout vif.

La Fée aux bulles ne manqua pas à l'appel que l'étoile filante venait de lui transmettre. Elle monta dans son léger équipage et arriva juste au moment où l'enfant venait de s'assoupir. Le bruit des grelots le réveilla bien vite, et la fée, penchée sur sa couche, lui dit de sa voix la plus douce :

— Tu veux donc, malgré la fatigue de cette journée, voyager encore avec moi cette nuit?

— Je le voudrais de tout mon cœur.

— Eh bien, partons! J'ai encore différentes affaires à terminer en ville, tu m'accompagneras et nous monterons ensuite dans mon royaume. Tu vas voir combien sont fragiles les bulles de l'auréole... Voici fort à propos un homme, pauvre diable s'il en fut. Il s'avance d'un air joyeux et confiant.

— Pas une bulle ne manque à son auréole.

— Je le sais bien, mais j'ai la triste mission de l'en dépouiller complétement.

Aussitôt la fée prit au vol toutes les bulles du pauvre homme et les jeta sur le pavé de la rue : elles s'y brisèrent en rendant un son plaintif.

Au comble du désespoir, le malheureux disait :

— Maintenant, que me reste-t-il? rien, plus rien qu'à mourir. Dans cette lettre insignifiante, ces mots que je n'avais pas lus, ruinent tout d'un coup mes beaux projets.

— Oh! que vous êtes cruelle, Fée aux bulles. s'écria l'enfant; rendez à cet homme les Illusions qui le faisaient vivre!

— Ne t'inquiète pas mal à propos. Vois-tu reparaître sur le front de ton protégé cette petite bulle verte,.. c'est le grelot de l'espérance... Ecoute, il tinte déjà Regarde, regarde bien : vois ces bulles nouvelles qui sont sitôt accourues et qui déjà se rangent en cercle. L'homme, un peu plus allègre qu'auparavant, va reprendre vivement sa course inutile. Heureux sont ceux dont le cœur possède assez de vie pour faire fleurir de nouvelles guirlandes de bulles autour de leur tête, une fois détruite la première couronne!

La fée conduisit son petit compagnon dans bien des endroits. Il voyait souvent, au milieu des causeries, les bulles des uns et des autres s'entrechoquer et quelquefois crever en même temps.—Ailleurs, c'était un malin personnage qui trouvait un cruel plaisir à piquer les bulles de ses voisins — et les éclats d'une bulle piquée font venir bien souvent les larmes aux yeux. On eût dit que dans le monde chacun prît à tâche de détruire les bulles de son prochain.

Combien de bulles mortes d'une seule journée, que d'illusions perdues, et quelle perte immense, car n'est-ce pas richesse majeure?

—

L'équipage de la fée remonta rapidement vers le royaume d'écume. Les voyageurs parcoururent cette fois la surface inférieure de ce globe, celle qui regardait la terre.

En traversant une sorte de brouillard laiteux, en tous sens agité, la Fée aux bulles dit à l'enfant :

— Sais-tu ce que c'est que ce nuage qui nous entoure et qui s'écoule vers le petit noyau qu'habitent les hommes? Vois, il se reproduit sans cesse.

— Comment le saurais-je, bonne fée? Je crois apercevoir ceci, cela... puis, un instant après, cela paraît tout autre, et là-bas les hommes ont l'air de passer leur temps à attirer sur eux quelque parcelle de ce nuage.

— Mon enfant, cette matière ténue qui se meut en tous sens, qui se tord, se replie, s'étend et se retord, c'est l'avenir qui cherche à prendre forme.

— Pourquoi donc, bonne fée, ce côté-ci de votre monde est-il lisse et poli comme un miroir?

— Comme un miroir, tu dis juste en effet. Tu sais que la terre est au centre de mon empire, environnée de tous côtés par cette sphère creuse. Tout ce qui se fait et tout ce qui se pense à chaque instant sur votre planète vient se peindre au dedans de ce globe d'écume, et l'empreinte du passé reste marquée pour l'éternité. Sans cesse une surface nouvelle apparaît au-dessous de celle qui s'est chargée du dessin et reçoit à son tour l'image historique de la dernière minute écoulée. Les moindres actions des hommes, les plus faibles intentions, les plus obscures pensées et les plus futiles pa-

roles ne peuvent tomber dans l'oubli. Aussi faut-il se conduire de manière à n'avoir jamais honte de soi-même, puisque rien ne se perd et que l'on conserve non-seulement ce qui fut, mais encore ce qui aurait pu devenir. L'épaisseur de ce globe d'écume n'est formée que par l'entassement continu du passé. Souvent, surtout pendant la nuit, un reflet de ce qui fut et de ce qui s'en va, redescend en droite ligne à travers les couches de ce qui sera bientôt, et ce reflet du passé, parfois mélangé des vapeurs de l'avenir, vient éclairer le visage de l'homme endormi, qui dit en s'éveillant : Cette nuit j'ai rêvé. C'est une bulle qui porte ce reflet, et, à défaut du soleil, c'est elle qui prête ses vives couleurs au songe qui marmotte une scène de vie.

— Oh ! dit l'enfant, combien les rêves sont différents les uns des autres. Je viens de voir une bulle riante et dorée se diriger vers la ruine où couche le pauvre homme sans logis et sur le palais du roi s'est abattue lourdement une bulle maladive au teint de plomb...

— Et qui pèse tout autant sur la poitrine que si elle fût massive, c'est un cauchemar. Tu aurais pu voir aussi des bulles jaunâtres terreuses, couvertes de points et de larmes noirs comme au moment où elles vont mourir, car elles portent leur propre deuil un instant avant leur trépas... Mais voici le matin, tout le monde va se réveiller, et les bulles d'illusions doivent assister au lever de chacun. La rosée scintille parmi les herbes... Viens avec nous sur terre... Cependant, avant de te quitter, je dois accomplir ma tâche.

De ses belles mains la fée serra négligemment à la volée un grand nombre de petites bulles qui s'attachèrent par des fils invisibles tout autour de la tête de l'enfant et lui formèrent une couronne splendide, puis ils descendirent doucement à la surface du monde des hommes.

—

Aussitôt que le protégé de la fée se retrouva dans son lit, il s'étira, passa la main autour de sa tête pour s'assurer que son auréole n'avait souffert aucun dommage, puis il ouvrit les yeux, et un rayon de soleil vint caresser son visage, mais la reine des bulles était partie et les livres d'école s'offrirent seuls à son premier regard du matin.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'il y ait moins de danger à étudier l'ennuyeux A B C qu'à lancer dans la rue des bulles de savon, et pourquoi la bonne fée n'est-elle pas la maîtresse de l'école ?

Tristesse et regrets sont de courte durée dans l'âge tendre. La belle souveraine du royaume d'écume fut bientôt oubliée. Les billes succédèrent aux bulles, et dès lors nul souci de l'auréole déjà bien dégarnie.

Pendant bien des années les étoiles tombèrent sans que l'enfant, devenu jeune homme, y prît garde, quand un certain soir il vint se promener le long du chemin qu'il suivait avec sa mère, lorsqu'elle lui apprit le pouvoir merveilleux des étoiles filantes... Il sourit en se rappelant le vœu qu'il avait exprimé alors, et comme pour répéter par plaisanterie cette petite scène d'enfance, à la première étoile qu'il vit tomber il murmura :

« Fée aux bulles ! Fée aux bulles ! ! »

Aussitôt il entendit un bruit lointain de grelots, les étoiles semblèrent briller plus vivement au ciel, et la fée apparut revêtue d'une robe lumineuse, tissée par les vers-luisants.

— Je m'empresse d'accourir à ta voix ; tu le vois, dit-elle, je ne t'ai pas oublié : viens voyager une dernière fois dans mon empire, et tu emporteras en souvenir de moi la belle bulle que je te destinais, mais que je ne t'ai pas encore donnée parce que c'était trop tôt. Viens, partons vite, tu auras bien des choses à voir, et les nuits sont courtes.

Le chariot d'écume traversa la nuit noire, puis la région crépusculaire ; enfin, il les transporta dans une partie du globe aux teintes changeantes que le jeune homme n'avait pas visitée dans ses précédents voyages.

A perte de vue s'élevaient dans la plaine et sur les monts des milliers de châteaux, semblables à ceux que chacun possède en Espagne ; on y voyait aussi de modestes chaumières et de somptueuses villas.

Ils traversèrent la Ville aux Millions, toute en colonnades de pièces d'or empilées. Les rues étaient pavées d'écus, pour remparts on avait entassé des coffres-forts bardés de fer. Des portefeuilles ouverts couvraient les maisons ; au souffle du vent frissonnaient d'étranges rideaux faits de billets de ban-

que collés les uns aux autres. Un monstrueux porte-monnaie bâillait d'ennui devant une fenêtre, montrant son énorme mâchoire d'acier et le fond de sa bouche, rouge de sang. On lisait sur les murs : Impasse du jeu, — place de la Bourse, — rue de la Loterie, — porte des trésors cachés, — Boulevard des rentes ; et de bien loin on entendait le froissement des écus sous les pas de rares promeneurs.

— Et pourtant, dit la fée, cette ville serait de toutes la plus populeuse... si...

— Comment avez-vous pu amassser tant de richesses ? lui demanda son compagnon de voyage.

— Sans aucune peine. Ce sont les hommes qui me procurent de quoi fonder chaque jour une ville semblable ; en effet, chaque fois qu'ils disent :

« Si je trouvais un trésor, — si je gagnais le gros lot, — si j'avais des rentes, — si j'héritais de cet homme... »
Quand ce désir ne se réalise pas pour eux, c'est à moi que reviennent de droit le lot et l'héritage, les rentes et le trésor.

—

A quelque distance de cette ville on apercevait un immense palais, de coquette architecture, construit au pied d'une montagne de toutes couleurs.

— Quel est, bonne fée, le nom de l'heureux propriétaire ?

La fée sourit à la question.

— Regarde, dit-elle.

Les murs étaient faits de bijoux et de friandises Des miroirs remplaçaient les fenêtres. Balcons et jalousies n'y faisaient défaut... Et combien de vagistas ? — Des guirlandes de perles couraient en corniche autour du bâtiment. Devant la porte s'étendait une pelouse de velours, les arbres étaient de satin, d'une fontaine coulaient des flots de rubans, et la montagne voisine n'était formée que par l'entassement des robes de la dernière mode passée. Grâce aux miroirs, on ne pouvait regarder dans l'intérieur du palais, et l'indiscrète curiosité revenait éconduite sous la forme de votre propre reflet, tournant le dos à la muraille par excès de délicatesse. Ce palais et son enceinte renfermaient tous les caprices non satisfaits des femmes et toutes leurs fantaisies impossibles à réaliser.

— Ce coin de mon royaume, dit la fée, me donne grand souci. Je pressens le moment où je ne saurai plus dans quel endroit loger tout ce qui me vient de ce côté... car combien de fois une femme dit-elle : *Si*, dans la journée?

Les voyageurs traversèrent ensuite une vaste province couverte de chaumières, au-dessus de la porte desquelles on voyait deux cœurs enflammés en guise d'écusson. Dans les prairies paissaient de beaux troupeaux bien soignés. Les semailles pleuvaient du ciel sur un sol que le vent s'était chargé de labourer. Contre les arbres étaient appuyées des houlettes à rubans roses; des flûtes, des hautbois, des flageolets pendaient aux branches, et en différents endroits étaient disposées des jattes à crême où vaches, chèvres et brebis allaient se traire elles-mêmes.

— C'est ici, dit la fée, le pays des souhaits de bonheur champêtre — « Une chaumière et votre cœur. » — Tout cela se serait réalisé sur la terre, *si*...

— Combien est grand votre empire, Fée aux bulles; notre monde semble, auprès de lui, n'être qu'un pepin à côté d'une pomme.

— La distance est infinie, en effet, entre ce qui aurait pu être et ce qui est, entre ce qui pourrait devenir et ce qui sera, . . . mais voici devant nous une ville curieuse à visiter.

Toutes les constructions sont des arcs de triomphe; en fait de verdure on ne voit que le feuillage des lauriers... C'est la Ville de Gloire... Entends-tu ces fanfares de trompettes, ce vacarme de tambours passant sous des voûtes sonores... et les acclamations du peuple : Vive ! vive ! bravo!... notre libérateur !.. notre sauveur !.. Portons-le en triomphe, ses pieds ne doivent pas toucher la terre... Honneur ! honneur au plus grand des hommes !.. Il revient vivant, et cent mille hommes ont mordu la poussière... Il a détruit cent villes et ravagé le pays ennemi... Gloire à lui !.. Gloire à nous !

Dans cette cité pleuvent sans cesse couronnes, croix, médailles, étoiles et bouquets...

Et quels habitants ! regarde-les marcher gravement avec leur piédestal, ce sont les statues de gens qui auraient pu devenir des héros, *si*...

— Combien, au contraire, cette ville là-bas paraît silencieuse?

— C'est la Ville des inventions manquées, des théories savantes égarées ou en chemin, des systèmes échoués,.. mais le silence n'est pas absolu, car écoute ce que disent ces rouages inutiles, écoute ce que chante la liqueur qui bout dans cette fiole, et ce livre que dit-il ?

— Les rouages, la fiole et les phrases ne font que répéter : si, si, si.

— Tu le vois, il ne manquait que *si* pour que tout marchât à souhait.

— Visitons, s'il vous plaît, bonne fée, cette autre grande capitale ?

— Volontiers, mais ne touche à rien.

— Quelle est cette fontaine d'où coule un lait rosé ?

— C'est la fontaine de Jouvence dont l'eau rajeunit.

— A quoi sert cet anneau suspendu à ce crochet ?

— C'est l'anneau de Gygès qui rend invisible.

— Et la liqueur contenue dans cette urne ?

— C'est l'or potable qui fait braver le temps, la maladie et la mort.

— Cette racine ?

— C'est celle qui fait trouver les trésors enfouis.

— Cette pierre jaunâtre ou plutôt rougeâtre ?

— C'est la pierre philosophale qui change les métaux en or pur.

— Ces lunettes ?

— Permettent de lire dans la pensée de chacun.

— Ce globe qui représente la terre ?

— En fixant les yeux sur un point de cette sphère, on voit ce qui se passe dans le moment même en ce lieu de votre monde.

— Ce diamant à quoi sert-il ?

— Il vous donne l'amour de qui vous le souhaitez.

— Cette lampe ?

— Obéit à vos moindres désirs.

— Et cette pièce de monnaie ?

— Elle garantit la victoire à qui la possède. Toutes ces importantes inventions de la rêverie humaine ont été transportées dans cette ville si elles ne sont pas dangereuses. — Nul ne songe à s'en servir le premier, parce qu'au même

instant, tous les autres habitants jouiraient de la même puissance. Il suffit ici qu'un seul être demande un de ces objets pour que la propriété s'en répande instantanément sur tous ses semblables. Or à quoi bon se rendre invisible si tous le deviennent en même temps ? A quoi bon fuir la mort puisque l'on perdrait ainsi toute chance d'héritage. A quoi servirait à une vieille personne de se rajeunir, puisque chacun participerait à cet avantage. — Pourquoi celui-ci voudrait-il faire beaucoup d'or, sachant que tous en pourraient faire autant que lui. Qui se servirait d'une lampe satisfaisant ses moindres désirs et communiquant à tous la même facilité? Quel avantage y aurait-il à pouvoir lire dans la pensée de son prochain, alors que le prochain pourrait lire pareillement dans la vôtre ?

La recherche de ces dons n'avait de valeur que pour l'homme égoïste qui pensait s'en réserver l'usage à lui seul au détriment de ses semblables, et l'on a fait sagement de s'en priver. Dans cette ville où ces pouvoirs sont à la portée de chacun, nul ne s'en soucie. L'anneau se corrode,... la pierre philosophale tombe en poussière qu'emporte le vent,... l'eau de la fontaine se putréfie et la lampe est déjà pour toujours hors de service.

Je t'ai montré les richesses de mon empire, ce qui aurait pu être si... Maintenant tu vas me quitter, tu ne reviendras plus jamais dans le monde où je règne, parce que tu dois vivre de vie humaine et non pas de vie imaginaire. Les bulles de ton auréole disparaîtront l'une après l'autre, mais comme je t'aime, je veux te faire présent d'une perle d'écume qui ne te quittera jamais et qui te rendra la vie heureuse. Grâce à cette bulle, tu seras toujours jeune, de cœur cela s'entend.

La fée détacha de son collier une petite bulle et souffla dessus délicatement.

— Bulle! Bulle opaline, dit-elle, vers lui vite chemine. Garde son cœur enfantin, de l'aube au soir et du soir au matin.

Et maintenant adieu... je te verrai toujours, mais tu ne me verras jamais, jamais plus...

— Et si je me mariais avec vous, je deviendrais roi des Bulles, et il faudrait bien alors que je revinsse ici pour gouverner mes sujets ?

— Oui, *si*, comme tu le dis, mais *si* la fée ne veut pas se marier... Les bulles n'ont jamais que des reines et point de rois. En me mariant je perdrais ma puissance, et je ne serais plus la fée SI, la *seule fée grammaticale*.

Le globe d'écume perdit ses riches nuances, la couleur bleue du ciel reparut; on vit de nouveau scintiller les étoiles, l'ami de la fée se retrouva couché sur le bord du chemin, et, joyeux de son dernier entretien avec la reine des Bulles, il regagna paisiblement son logis.

Depuis ce jour, les bulles de l'auréole disparurent l'une après l'autre, mais il ne s'en faisait pas grand souci; n'aurait-il pas toujours l'appui de sa mère, de cette fée consolatrice, la plus généreuse de toutes, de cette fée qui consacre tous ses instants et toute sa puissance à fixer le bonheur sur la vie qu'elle a donnée?

Cependant sa mère était malade, mais il ne s'en apercevait pas, parce qu'elle avait pour lui le même sourire qu'autrefois. Un soir, au retour d'un petit voyage, il se sentit tout à coup saisi d'une angoissante tristesse sans savoir pourquoi. Les larmes coulaient abondamment de ses yeux. Devant lui semblait osciller une bulle aux riches teintes purpurines et, comme un médaillon, cette bulle renfermait le portrait de sa mère. Bientôt, après avoir reflété les belles couleurs de la santé, le globe d'écume se couvrit d'une teinte terreuse livide; une nuance d'ardoise vint cacher l'image chérie, des points noirs se répandirent rapidement à la surface comme des vers rongeurs, et la bulle fut aussitôt anéantie.

A son retour il apprit la nouvelle de la mort de sa mère, et dès lors il dut s'avancer seul le long des chemins dangereux de la vie, mais la perle d'écume que la fée lui avait donnée le garantit du découragement et du dégoût de l'existence. Toujours jeune de cœur il suivit les années et les rides du souci ne vinrent pas s'inscrire en profonds sillons sur son visage.

Ses parents, ses associés, les marchands le trompèrent à qui mieux mieux, car il était sans malice... les bulles de l'auréole tombaient l'une après l'autre, il secouait alors tristement la tête, mais, pensait-il bientôt après : Seraient-ils

capables de me tromper?... Non, non. Je n'ai fait tort à aucun; dans ce cas-ci, certainement c'est moi qui me trompe. Ils connaissent mieux que moi la marche des affaires. Si quelque fripon le prenait pour dupe : Erreur n'est pas mensonge, disait-il, et ces mots le consolaient.

S'étant épris d'une jeune fille qui lui semblait avoir avec sa mère quelques traits de ressemblance, il fit preuve de l'amour le plus respectueux.

— Vous la remplacerez pour moi. Il me semble que c'est elle qui revit en vous, lui disait-il, combien je suis heureux de vous avoir rencontrée!

Mais la belle, lasse de ne s'entendre dire aimée que pour un motif de ressemblance, congédia *vertement* notre homme, qui s'en alla disant :

— Je m'étais trompé, ce n'est pas là l'image de ma mère. Cette jeune fille me plaît par sa franchise. Bien peu de ses semblables auraient consenti à me faire reconnaître mon erreur.

Une autre fillette qn'il aima follement l'abandonna bientôt après pour épouser un malotru. L'amant éconduit se retira en murmurant :

— Combien je la plains; elle s'est trompée de tous points à mon égard. Hélasl si elle avait su quel était mon amour.

Les amis, par contre, ne lui faisaient pas défaut; chacun prétendait à son intimité. Sa bourse était largement ouverte à tous et partout on l'appelait : le bon enfant; ce surnom lui souriait et il cherchait toutes les occasions de s'en rendre digne.

A la suite de quelques pertes d'argent, de prêts mal placés, de cautionnements hasardeux, il se vit abandonné de tous.

Je suis content, pensait-il, que cela se rencontre si bien; mes amis n'ont besoin de rien juste à point au moment où j'aurais de la peine à leur rendre service... Est-ce le hasard ou une excessive délicatesse qui les tient ainsi sagement à l'écart?

Mais bientôt les méchantes gens ne se contentèrent pas de l'avoir abandonné; ils prirent un plaisir extrême à détruire ses dernières illusions et à le discréditer dans le monde.

Son auréole fut bientôt entièrement dépouillée de ses

bulles, et pourtant son corps n'était pas voûté; sa tête ne s'inclinait pas sur sa poitrine, son regard avait conservé toute sa sérénité, c'est qu'il était soutenu par la bulle d'éternelle jeunesse. Si quelques traces des années apparaissaient sur son visage, ces rides semblaient plutôt l'embellir, car c'étaient les rides souriantes de la bienveillance.

En se voyant évité de ses anciens amis, il répétait : « Je vous attends; vous reviendrez; erreur ne fait pas compte. »

Après avoir vécu quelques années solitaire avec ses souvenirs, il se rapprocha des enfants et bientôt ceux-ci furent pour lui de vrais amis : il leur racontait l'histoire de la Fée et leur envoyait depuis sa fenêtre des bulles de savon. Aussi l'appelèrent-ils : *le Père aux Bulles*.

Et devenu un vieillard, il disait, en participant aux plaisirs du jeune âge : « Fée aux Bulles, ne donnez que l'auréole à ces enfants sournois qui délaissent le jeu parce qu'on n'y gagne rien, ou parce que tous y sont égaux, petits et grands. Rien que l'auréole! Mais détachez de votre collier deux de ces perles qui gardent le cœur jeune et donnez l'une à cet enfant qui poursuit en l'admirant ce globe d'écume et croit pouvoir l'emporter intact sur son vêtement de laine.

«Une perle semblable à cet autre qui pose son chapeau sur le mobile reflet de soleil que projette un miroir. Quelle joie naïve! il croit tenir son prisonnier, il reconnaît son erreur et ne se lasse pas néanmoins de chercher à saisir l'insaisissable reflet. Une demande encore avant que je vous paie ma dette de vie : N'épargnez pas la rosée salutaire qui revivifie les cœurs desséchés, et si pour tous verdit la prairie sans bornes de l'espérance, animez sans cesse sa monotone étendue en la parsemant de vos légères fleurs globuleuses, si variées et si riches de couleurs. Poussez à l'émigration sur notre terre les nombreux sujets de votre empire; que notre monde tombe sous vos lois, les bulles d'Illusion seront alors respectées et vous serez bénie de tous, Fée aux Bulles, ou pour vous saluer de votre nom véritable :

« Bénie serez-vous, reine des Bulles, seule fée du Bonheur. »

John Bedot.

HISTOIRE DE GENÈVE

FRAGMENTS INÉDITS DE J.-J. ROUSSEAU

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

On sait que le philosophe Genevois avait, à plus d'une reprise, conçu le projet d'écrire l'histoire de sa ville natale. Ce travail est demeuré à l'état d'ébauche, dont nous avons retrouvé les pièces principales parmi les manuscrits déposés à la bibliothèque de Neuchâtel. Nous offrons ces fragments à nos lecteurs avec la persuasion qu'ils ne tromperont pas la curiosité qu'ils ne manqueront pas d'exciter. J. S.

Genève est une ville très-ancienne. César y vint et n'en parle pas comme d'une ville récente. Mais ce n'est pas l'histoire de cette ville que j'entreprends d'exposer ici.

Après la destruction de l'empire romain, les abbayes dont Genève faisait partie tombèrent sous la domination des rois de Bourgogne. Après la destruction des rois de Bourgogne les vainqueurs envahirent leurs états qu'ils ne purent prendre ou conserver dans l'anarchie. Enfin la puissance de Charlemagne ayant passé comme un éclair, toutes les parties de ce vaste empire tombèrent éparses en mille mains et achevèrent de se détruire entre les mains qui se les arrachaient.

Les gouvernements modernes n'ont pas été, comme ceux des anciens peuples, formés d'une pièce et fondés, pour ainsi dire, en un seul jet. Jadis, les états nouvellement nés

ou renaissants par des révolutions subites, se donnaient quelquefois un maître et quelquefois une constitution. Un seul homme dont les fonctions étaient bien au-dessus de celles des rois, était dans ce dernier cas chargé de l'entreprise, et son travail, adopté par la nation, formait un système régulier dont toutes les parties faites l'une pour l'autre concouraient à la même fin.

Ce n'est plus cela chez les modernes; tous nos gouvernements, bâtis successivement de pièces rapportées, moins selon les besoins publics que selon ses vues particulières, ne montrent, dans leurs irrégularités, que la bizarrerie des événements qui les causent. Le nom de législateur n'est plus parmi nous qu'un nom abstrait, plus propre à représenter celui qui donne force aux lois que celui qui les rédige. Il n'y a plus d'autre législateur que la force, ni d'autres lois que l'intérêt du plus puissant. Et si quelquefois on voit passer chez un peuple un corps de lois sorti d'une même main, ce ne sont plus que des lois civiles qui n'ont aucun trait au gouvernement.

Il suit de là que pour bien étudier les lois politiques d'un état moderne, il ne faut point commencer par les prendre en corps pour les analyser ensuite, mais qu'il faut, au contraire, les prendre à leur origine et suivre l'ordre de leur composition. Car on n'en peut bien pénétrer l'esprit qu'à l'aide des circonstances qui les ont produites et des effets que ceux qui les ont faites s'en sont promis.

Cela est vrai, surtout des petits gouvernements qui, comme celui de Genève, toujours agité, mais à l'abri des violents orages, ont duré dans des mouvements continuels, sans éprouver de grandes révolutions.

Et nous savons en effet que la plus importante qu'ait eue cette ville, celle qui a donné naissance à la république, l'a laissée à plusieurs égards telle qu'elle était auparavant et n'a élevé la liberté même que sur la base du gouvernement épiscopal. Je suis donc obligé, pour expliquer le gouvernement présent, de remonter à sa source et d'éclaircir souvent ce qui existe par ce qui s'est passé depuis fort longtemps. Mon dessein n'est pourtant pas de m'enfoncer dans les antiquités; je laisserai tout ce qui n'est que recherche de criti-

que ou d'érudition pour me borner à ce qui tient de plus près à mon sujet.

Genève était soumise quelquefois à deux sortes d'autorité entre lesquelles la souveraineté était comme partagée, savoir celle des évêques et celle des comtes. Ces deux autorités émanaient également des concessions impériales; mais elles différaient dans l'ordre d'ancienneté et dans l'usage qu'en faisaient les concessionnaires. Les comtes, qui n'étaient d'abord que des officiers des empereurs et dont la dignité n'était qu'à vie et même amovible, profitèrent des troubles de l'empire pour la rendre héréditaire et indépendante.

Les empereurs, alors trop faibles et trop occupés ailleurs pour pouvoir réprimer cette usurpation, aimèrent mieux aliéner à l'évêque la souveraineté qui leur échappait que de l'abandonner à des rebelles.

Et la faveur du peuple étant pour son pasteur, il fut facile à l'évêque d'assurer, au moins dans la ville, un pouvoir qu'il avait légitimement acquis; tandis que le comte, maître des châteaux et de la campagne, ne conservait pas moins aisément celui qu'il avait usurpé.

De là le partage naturel de leur puissance, de là les fréquents différends entre l'évêque et le comte, de là les jugements souvent contradictoires de la cour impériale, selon que l'une ou l'autre y était plus en faveur. Car le droit suprême de l'empire ayant toujours été réservé, jamais aucun des deux concurrents n'osa nettement le méconnaître, et le plus faible s'en faisait toujours une ressource pour arrêter les entreprises du plus puissant.

Il paraît aussi que ce peuple avait acquis ou conservé des droits dont on ne voit pas l'origine dans l'histoire, mais dont on peut la trouver par induction. Car il me paraît peu probable qu'il n'eût pas perdu, sous tant de maîtres, l'usage d'un droit que tous les peuples ont naturellement.

Voilà donc un perpétuel débat entre trois parties dont la mieux fondée était ordinairement la plus faible. Ce qui par une espèce de compensation ramenait l'équilibre entre toutes et prolongeait les dissensions sans qu'il fût possible d'en voir la fin. Tel fut à peu près l'état politique de la ville de Genève durant près de cinq siècles, depuis la fin du second royaume de Bourgogne jusqu'à l'extinction de l'épiscopat.

C'était assurément une prudence à l'évêque de balancer ainsi les pouvoirs qu'il était forcé de conférer, ne les pouvant exercer lui-même. Mais il ne put rendre cette balance assez égale pour établir un bon équilibre. La ville était trop petite, le territoire était trop grand pour pouvoir résister au comte animé d'un si grand vouloir. Avec des possessions plus bornées les évêques se seraient mieux maintenus; leur puissance elle-même fut l'instrument de leur ruine.

. . . .

. . . .

On peut se faire, d'une manière assez simple, une idée exacte de ce gouvernement sans entrer dans l'examen des faits disputés entre les parties. Il suffit pour cela de supposer que les évêques ont d'abord joui de la puissance absolue, que ce soit, comme il est plus vraisemblable, par concessions des empereurs, ou par leur propre usurpation, il n'importe. Il n'importe pas même que le fait soit vrai. Il suffit que de cette pure hypothèse bien suivie on puisse déduire tout le système de la constitution. Si l'on ne sait pas ainsi comment elle s'est établie, on saura du moins très-exactement ce qu'elle était, et c'est l'unique objet que je me propose dans cet écrit.

Que l'autorité souveraine ait donc été tout d'abord tout entière entre les mains des évêques, je dis qu'elle dut naturellement se diviser et se tempérer comme elle fit; car l'évêque, par son état, ne pouvant tenir lui-même le glaive militaire, ni le glaive criminel, dut remettre en d'autres mains l'un et l'autre, mais de manière toutefois que les dépositaires n'en usassent que sous son autorité.

La manière dont se fit ce partage tient aux temps, aux lieux, à la situation du pays. Quand l'autorité temporelle des évêques fut établie, ils n'avaient pas pour voisins de grands princes, mais des seigneurs assez puissants pour s'en faire craindre, sans l'être assez pour les subjuguer. Pour garantir de ces pillards leur territoire, ils en donnèrent la garde à celui qui pouvait le plus les protéger ou leur nuire, et pour l'intéresser à leur défense, il fallut lui céder une partie de leurs droits. De là ceux des comtes, lesquels exerçaient dans l'Etat la puissance exécutive, mais sous l'autorité de l'évêque,

dont ils se reconnaissaient feudataires et auquel ils rendaient hommage comme à leur suzerain, car l'évêque lui-même était vassal de l'empire.

Le diocèse de Genève était grand, cela rendait le pouvoir du comte très-redoutable, et sous le nom de *défenseurs* (c'est ce qu'on appelait en d'autres lieux l'avoué, *advocatus* de l'église), il en pouvait être aisément l'oppresseur.

En bonne politique il fallait donner un contre-poids à sa puissance. Ce contre-poids ne pouvait être que la ville même, seul asile où la force du comte ne pût s'étendre à la faveur des châteaux et des forts qu'il occupait dans le pays. Mais la ville était petite, à proportion du territoire, et l'évêque, trop faible pour tenir tête au comte armé d'un si grand pouvoir, fut contraint de souffrir qu'il l'exerçât dans la ville même. Avec des possessions plus bornées, les évêques se seraient mieux maintenus, leur puissance, placée en d'autres mains, fut un des instruments de leur ruine.

Il y eut une autre cause dans la différence de l'état isolé, précaire et individuel de l'évêque, celle due à l'état du comte qui, par son pouvoir temporel, par sa famille et ses alliances, avait une base solide et permanente que n'avait point l'épiscopat. Si les évêques eussent été mariés, il est à présumer qu'alors leur puissance devenue héréditaire, se serait mieux soutenue et qu'ils n'auraient pas eu besoin des comtes, ou qu'ils les auraient maintenus dans leur dépendance. Mais le célibat des prêtres, qu'on croit si utile au clergé, lui a souvent été nuisible, surtout dans les occasions semblables à celle dont il s'agit : car vis-à-vis d'une maison toujours subsistante dont les intérêts ne changeaient point et dont les projets et les vues se transmettaient du père aux enfants, les évêques, pris successivement de divers pays, de diverses familles, et dont les intérêts, les sentiments, les maximes changeaient à chaque mutation, ne purent soutenir longtemps une concurrence trop inégale et rentrèrent insensiblement eux-mêmes dans la dépendance où ils avaient d'abord mis les comtes. Il est vrai que les premiers comtes étaient à vie, ainsi que les évêques, et même amovibles, ce que les évêques n'étaient pas ; mais la dignité des comtes étant, durant l'affaiblissement de l'empire, devenue hérédi-

taire, leur puissance augmenta d'autant plus rapidement qu'ayant souvent le crédit de faire choisir les évêques dans leurs familles, ils en étaient alors favorisés dans leurs usurpations.

Ce double défaut dans l'autorité souveraine, défaut qui tenait d'un côté au local du territoire, et de l'autre à l'état épiscopal, ne pouvant être corrigé, força donc le prince à s'étayer toujours de la partie la plus faible contre la plus puissante et d'opposer la ville au comte dans toutes les usurpations de celui-ci. De là le système assez constamment suivi par les évêques de favoriser le peuple en toute occasion et de lui rendre en détail ce qu'ils avaient usurpé tout d'un coup sur les empereurs. De là les grandes concessions qu'ils lui firent, les franchises qu'ils lui donnèrent ou confirmèrent en divers temps, et qui rendirent la ville libre et presque républicaine sous l'autorité d'un souverain. Il me paraît du reste assez peu raisonnable de faire remonter ces franchises à des temps antérieurs aux évêques, nul monument digne de foi n'autorise cette opinion. Quels droits auraient pu réclamer des peuples accoutumés depuis plusieurs siècles à porter constamment le joug du plus fort? Il n'y avait alors que des nobles et des vilains, c'est-à-dire des conquérants et des peuples conquis. Genève, ainsi que toutes les anciennes villes, était toujours dans la dernière classe, et l'on ne voit pas dans ces malheureux temps vestige d'une seule république. Ainsi l'idée d'aller chercher quelque image de liberté sous les rois de Bourgogne et sous Charlemagne est chimérique. La liberté ne germa que sous l'épiscopat, et les évêques que le peuple de Genève regarde comme les anciens tyrans de sa patrie, en furent en effet les pères et les bienfaiteurs.

Cependant toutes les mesures des évêques, ni l'espèce de ligue qu'ils avaient avec la ville, ne purent les garantir des usurpations des comtes dont les entreprises devenues insupportables forcèrent les évêques à se chercher un appui contre la tyrannie de son vassal.

Ici commence à figurer dans l'histoire de Genève la maison guerrière et sage dont la noble origine se perd dans la nuit des temps, dont la généalogie offre une suite continuelle de

grands hommes, et qui, depuis huit siècles, marche à pas lents et sûrs vers une élévation dont on ne voit point le terme.

Après de longues guerres presque toutes au désavantage des comtes de Genevois, le dernier d'entre eux vendit son héritage et ses droits au célèbre Amédée VIII, duc de Savoie. Les princes de Savoie longtemps rivaux et enfin successeurs des comtes genevois, surent alors étendre et faire valoir si bien leurs prétentions, fortifiées du vicariat de l'empire, qu'ils étaient sur le point de se rendre tout à fait souverains de Genève, et cela serait infailliblement arrivé malgré l'assistance des Suisses, et surtout du canton de Fribourg, si les révolutions imprévues qu'amena la Réformation n'eussent délivré cette ville au moment qu'elle était déjà sous le joug.

Voilà la clef de l'ancien gouvernement de Genève : exposons maintenant le système qn'elle ouvre, et entrons dans le détail de l'administration.

Celle de la ville et celle du territoire furent toujours distinctes et séparées, la justice ne s'y administrait ni de la même manière, ni par la même autorité. Le pays était soumis à deux différents pouvoirs : celui de l'évêque et celui du comte. On ne reconnaissait non plus d'abord que deux autorités dans la ville, savoir celle de l'évêque et celle de la communauté. Dans la suite le comte y introduisit aussi la sienne et on y reconnut trois autorités. L'évêque était bien partout seul souverain, mais l'exercice de son pouvoir était partagé et il n'en pouvait réclamer les parties aliénées à d'autres.

(La suite à un prochain numéro.)

IMPRESSIONS DU JOUR DU JEUNE.

16 septembre 1860.

Que la foi parmi nous est faible et peu profonde!
Partout l'amour de Dieu cède à l'amour du monde;
C'est en vain qu'il nous presse et nous attire à lui,
Nous lui tournons le dos et marchons sans appui.
Qui croit vraiment au Dieu que révéraient nos pères,
Au Sauveur, dont, tout bas, nous racontaient nos mères?
En voit-on se charger d'une pénible croix
Et vivre pour Jésus mort pour nous sur le bois?

L'ouvrier de vingt ans rit de la Providence;
Il a payé sa pite aux caisses d'assurance!
Et quand Dimanche vient, grâce aux trains de plaisir,
Vole à toute vapeur où le pousse un désir;
Le savant orgueilleux, brouillard scientifique,
Dès qu'il a soulevé le rideau théorique,
S'érige en demi-dieu des demi-vérités
Dont il ne sert souvent qu'à voiler les clartés;
Le riche, boursoufflé, adore son grand-livre,
Et pense qu'ici-bas il n'a plus qu'à bien vivre
Dès qu'il a fait la part d'un misérable écu
Au pauvre qui gémit sur la paille étendu,
Et l'homme qui reçut le don de bien écrire,
Ne nous donne jamais d'autres choses à lire
Que ces livres malsains, tout remplis de poison
Qu'un père n'ose pas faire entrer au salon.

Où pourrait-on trouver une noble famille
Qui se groupât le soir près du feu qui pétille
Pour adorer son Dieu, pour entonner ces chants
Qui faisaient le bonheur des anciens protestants?
On se trouve enroué pour chanter des cantiques,
Quand, le cœur échauffé de refrains impudiques,
Au sortir de l'auberge on revient au logis,
Mécontent de soi-même et le pas indécis;
L'esprit est trop léger et l'âme est trop étroite,
Le cœur, trop vide et sec et trop petite boîte,
Pour qu'il y puisse entrer un amour généreux
Pour ce Dieu tout-puissant, mort pour nous rendre heureux.

La foi qui peut sauver est cette foi vivante
Qu'avaient aux premiers temps de la foi protestante
Gaspard de Coligny, Duplessis, Dumoulin,
Les pasteurs du Désert prêchant dans un ravin;
Et ces héros sans nom, conduits à la potence
Pour n'avoir pas voulu renier leur croyance.
On quittait, dans ce temps, sa patrie et ses biens,
Et les bagnes comptaient d'humbles galériens
Qui priaient en ramant, innocentes victimes,
Et pardonnaient à ceux qui se couvraient de crimes
En les persécutant. — Ah! quand la sombre voix
De l'airain du clocher Saint-Germain-l'Auxerrois
Vint frapper les échos de nos froides montagnes,
D'horreur et de pitié frémirent nos campagnes,
Et nos pères émus, se pressant à l'autel,
Consacrèrent un jour de jeûne solennel
Où le peuple courbait son front dans la poussière
En élevant à Dieu sa fervente prière;
Comment donc se fait-il qu'en ce jour fédéral
On ait changé le deuil en gala général?
Sans doute encor, du haut de la chaire sacrée,
Descend en mots pompeux l'ordonnance imprimée;
Sans doute on voit encore un peuple bien vêtu
S'empresser à l'église, et, d'un air abattu,
Ecouter vaguement la voix forte et sincère
Du pasteur qui dévoile à chacun sa misère;

Mais sitôt que du temple il peut sortir enfin,
Il court se mettre à table où l'attend un festin;
Le plus pauvre, en ce jour, croit devoir à lui-même,
Un repas succulent tout de moëlle et de crème;
A l'avance on abat les moutons et les bœufs,
On pétrit la farine et l'on casse les œufs;
Puis, le peuple repu, lorsque le soir arrive,
On dirait, à le voir assoupi sur la rive,
Un boa digérant quelque malheureux daim
Englouti tout entier pour assouvir sa faim.

De quoi pourrait servir le jeûne et la prière,
A qui ne change point, se couche dans l'ornière,
Et s'endort en pensant que, s'il est un pécheur,
Il n'est point adultère, ivrogne ni voleur?

O Dieu, fais nous sortir de notre léthargie,
Redonne à notre foi du nerf et de la vie,
A nos cœurs engraissés, donne un peu de ferveur,
Affranchis-les du mal dont ils n'ont point d'horreur,
Et de l'opinion qui les tient à la chaîne;
Et que ton saint Esprit nous saisisse et nous traîne,
Humbles et repentants, éperdus, aux abois,
Aux pieds de Jésus-Christ torturé sur la croix!

***

PROFILS PARISIENS

Mais, avant tout, un avertissement. Ces pages ne sont pas la *Chronique*. En aucune façon. Elles ne lui succèdent pas non plus. La *Chronique* se repose, repos bien gagné par un labeur non interrompu de vingt-trois années; mais, en attendant son retour, la Revue lui garde et sa place et le juste souvenir reconnaissant qui lui est dû.

Ces pages sont des notes de voyage, des croquis détachés d'un album de touriste. Rien de plus, rien autre.

I.

Paris, — afin de commencer par le mot magique, — Paris est un rêve, un idéal, un mirage, toujours suspendu devant l'imagination de ceux qui ne le connaissent pas. C'est le paradis de Mahomet. Le voir un jour, s'abreuver à ses fontaines d'Ambroisie, est pour beaucoup d'hommes une idée fixe, un ardent désir. Quels regards d'envie on jette sur les mortels favorisés qui en arrivent; avec quelle avidité on les écoute! Ces élus bienheureux ne manqueront pas, il est vrai, d'entretenir et d'exciter encore de pareils sentiments par leurs récits. Outre qu'il est toujours flatteur de se donner un peu d'importance et de se parer des plumes du paon, Paris, on ne peut le nier, laisse souvent au cœur un irrésistible attrait, une morsure incurable. On le quitte blessé, meurtri de ses coups, et bientôt on revient à ses pieds lui demander un sourire, au prix d'une nouvelle souffrance. Semblable aux syrènes antiques et modernes, on peut le haïr, on ne peut

s'en détacher. Son souvenir a le charme d'un magnifique orage. On veut revoir la foudre et les éclairs, dût-on en être frappé.

Cependant il est des hommes plus sages, plus heureux, qui, l'ayant connu et habité, savent l'abandonner et n'en garder aucun regret. J'en connais même, vivant fort bien sans le connaître et sans avoir la moindre envie de le visiter.

Si vous êtes, chers lecteurs, dans l'une ou dans l'autre de ces deux catégories, je vous en félicite. Je n'ai pas cet avantage, ce qui me procure, par compensation, le plaisir de vous adresser ces feuilles avec le timbre imposant de la grande reine des cités. Mais, troc pour troc, je changerais bien, vous donnant ma place, plume, encre et papier, et prenant la vôtre pour vous lire à mon aise, le dos au feu, et non sans user du droit de me plaindre si vous ne saviez pas, chose impossible, m'amuser et me plaire.

The world is a stage, a dit Shakespeare; le monde est un théâtre, mais on ne choisit pas son rôle; on l'accepte, on le subit. A vous le vôtre, à moi le mien. Le grand Critique, après la pièce, distribuera les *feux*[1]. Faisons pour le mieux, nous efforçant *d'aimer* tout ce qui est un *devoir* et de tirer un bien de la sagesse, même de nos distractions d'esprit. La *Revue suisse* se rend, en passant, ce témoignage qu'elle a toujours eu ce but, et ce n'est pas la faute de ses collaborateurs, du moins sans leurs efforts et sans leurs intentions, s'ils ne l'ont pas atteint, s'ils ne l'atteignent pas, pour les lecteurs et pour eux-mêmes.

Courage donc! Déjà le régisseur nous crie: « A vos entrées! » Y êtes-vous, chers abonnés, lecteurs bienveillants, troupe fidèle et nombreuse, y êtes-vous? M'y voici.

A l'opposé de maître Petitjean dans les *Plaideurs*, « ce que je sais le *moins*, c'est mon commencement. »

Par quel trait saisir d'abord un Protée à mille faces, un caméléon toujours changeant? Par quel côté le prendre ce Paris où tous les contrastes se confondent; monstre affreux, enchanteur sans pareil, cratère immense où tous les maux et toutes les joies sont pêle-mêle en perpétuelle ébullition?

Il y en a, comme on dit, pour tous les goûts; c'est là son mérite; mais tous les goûts s'y pervertissent à la longue, plus ou moins, c'est là son écueil.

Saturne dévorait ses enfants, la Sybille frappait de mort

[1] On appelle feux au théâtre les bonifications payées aux acteurs en dehors de leurs appointements, chaque fois qu'ils paraissent sur la scène.

ceux qui ne pouvaient deviner son énigme; ainsi fait Paris. Son air vicié, chargé de miasmes, le rendrait désert en moins d'un siècle, si la province ne lui renvoyait pas sans cesse de nouvelles recrues, grandies à l'air plus sain des campagnes. Et ceci n'est pas vrai seulement pour les corps, le même fait se reproduit dans l'ordre intellectuel et moral. *Mens sana in corpore sano*..... La brillante réunion de talents dont Paris se vante est presque exclusivement fournie par la province. En réalité, c'est l'élite de la France : Paris n'en est que le rendez-vous.

Voyez la liste des grands écrivains, des grands artistes, des grands médecins, des savants, des inventeurs, des penseurs, combien sont nés à Paris? Pas un sur cent.

Cela se comprend :

D'une agglomération aussi considérable de cette matière humaine, si merveilleuse et si imparfaite, ne peut manquer de naître une fermentation extraordinaire, féconde et mortelle en même temps.

On ne vit pas longtemps à Paris sans en ressentir l'influence, et il ne faut qu'y passer trois heures pour en reconnaître partout la trace. Partout on devine *l'excès*, le mal de l'exagération, la souffrance du trop. La première impression de surprise agréable que donne le mouvement de la circulation se change bientôt en malaise. Personne ne marche; tout le monde court, se hâte, se presse, se coudoie; on croirait assister à une *fantasia* gigantesque de l'humanité ou à une de ces luttes effrayantes entre les steamers du Mississipi. La fièvre, le délire empourprent les physionomies, plissent les sourcils, contractent les muscles. Chacun parle, gesticule, dit *la messe basse* le long des rues, et l'empreinte d'un cauchemar incessant finit par se graver sur presque toutes les figures.

Malheur aux simples et aux faibles. Rien ne se gagne qu'à la pointe de l'épée, nul ne s'en tire la vie sauve sans un ferme poignet, des jambes de cerf et une grande souplesse de corps et d'esprit. Il y a foule partout, queue partout. On a beau doubler la circonférence, élargir les issues, ouvrir des canaux, le flot monte, envahit, couvre toutes les voies, tous les chemins ; cohue et encombrement à tous les carrefours, à tous les confluents, gâchis, embarras, bruit de voitures à rompre le tympan, voilà sans paix ni trêve le tableau de Paris. On ne rentre pas sans migraine et sans éclaboussures.

Cependant Paris se transforme, se métamorphose, il fait

peau neuve. Il est revu, corrigé, augmenté, et plus heureux que le Dictionnaire de l'Académie, sa nouvelle édition avance à vue d'œil. Déjà il est méconnaissable pour ceux qui l'ont quitté depuis dix ans. Certes, en fait de progrès, celui-là au moins ne peut se nier; il a toutefois un petit inconvénient. A force de se perfectionner, Paris devient inhabitable. Lorsqu'il sera achevé, personne n'y pourra plus vivre à moins d'être archi-millionnaire. Tous les mérites nouveaux ont pour condition première et dernière conséquence l'argent : ou plutôt l'or, puisqu'il n'y a plus d'argent.

Avec ce vil métal, on est mieux logé, mieux traité; sans lui on est beaucoup plus mal sous tous les rapports, et pas logé du tout.

Les loyers sont vraiment fabuleux. Pour beaucoup de magasins et de cafés, ils égalent annuellement le capital d'un bon propriétaire rentier d'autrefois, quarante, soixante, cent mille francs. Un simple appartement se paie de trente à cinquante mille francs. Le préfet de la Seine vantait l'autre jour l'avantage qu'offre la capitale de n'exiger aucun impôt sur les loyers de 250 fr. et au-dessous; seulement, aurait-il dû ajouter, il n'y en a plus à ce prix, sauf peut-être quelques mauvaises chambres mansardées.

Ces chambres, froides l'hiver, brûlantes l'été, c'est-à-dire en toute saison détestables, et vulgairement dites à *tabatière*. à cause de leur fenêtre qui est un seul carreau ouvert sur le toit, se louaient jadis de 30 à 50 francs. Elles servent habituellement de logis aux domestiques. Ils se réunissent là dans les combles en petites républiques où les règles humanitaires des mormons, à l'endroit conjugal, sont trop souvent admises. Il ne faut qu'un mauvais sujet dans une maison, et dans quelle maison n'y en a-t-il pas au moins un? pour pervertir tous les autres. Leurs heures de repos et de liberté se passent à faire des commentaires en action sur la morale de la fable :

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Maîtres et serviteurs, au lieu d'être des alliés mutuellement utiles, sont en guerre perpétuelle, et cette distribution mauvaise des maisons en est une des causes les plus actives.

Ce point n'est pas le seul défectueux dans les constructions parisiennes. On prodigue le marbre, le palissandre, l'é-

rable,— en peinture — on dore les plafonds, les corniches, et les choses les plus essentielles manquent, l'utile ne se trouve nulle part, le confortable est inconnu. Pourquoi se priver du superflu, quand on peut se passer du nécessaire ?

Un appartement complet est resserré aujourd'hui dans un espace moins grand que le vestibule d'une ancienne demeure bourgeoise. Que voulez-vous ? La place est si chère !

Les petits ménages sont refoulés aux antipodes de la banlieue ; la vie de famille, si facile, si douce, en province même, et surtout, dirais-je, pour les artisans laborieux, n'est plus ici dans ces conditions qu'un fait accidentel, un rare phénomène. Le temps qui pourrait être consacré à la femme, aux enfants, est pris par les allées et les venues, et les économies s'en vont en frais d'omnibus, de chemins de fer... ou autres. Un vieil employé calculait ainsi la distance : De mon domicile à mon bureau, disait-il, il y a deux cigarres et trois petits verres.

Malgré cela, Paris semble de plus en plus le point de mire de toutes les ambitions, de tous les besoins, la ville sainte des croyants. Point de salut si l'on n'y fait un pèlerinage. Aussi, pauvres et riches s'y rendent de toutes parts en longues processions. L'espérance crie à tous : en avant ! ailleurs on végète ; là seulement on existe. Voyez tels et tels, n'ont-ils pas réussi ? Pourquoi ne réussirions-nous pas à notre tour ?

Un médecin — de comédie — vantait sa profession par cet aveu dépouillé d'artifice : « C'est la plus belle ; tout la favorise. Tandis que la terre et l'oubli s'empressent de couvrir nos défaites, le soleil resplendit sur nos victoires. » Paris a le même avantage.

Ses triomphes éblouissent tous les yeux ; ils surnagent, à cause sans doute de leur légèreté spécifique, mais les flots engloutissent tous les mécomptes. Le malheur a du plomb à ses pieds ; les vaincus se cachent, et seuls les plongeurs savent ce que le fond de cette mer brillante recèle de désespoirs et de misères. Ils auraient beau le dire, on ne les croirait pas. Tant pis pour ceux qui succombent ! c'est leur faute assurément, et nous ne serons pas si sots, pensent les nouveau-venus. Oh ! non ! Nous avons de l'intelligence, nous, et du savoir-faire, et de la résolution ! Gare aux niais qui se trouveront sur notre chemin !

L'expérience d'autrui ne sert à personne, on le sait, et les dangers de l'Océan n'ont jamais retenu à terre aucun marin, au contraire. Pour les Parisiens, comme pour les matelots, les tempêtes, les vents et les écueils ont un charme entraînant.

L'agitation leur est devenue un besoin, l'imprévu une nécessité. Les habitants de la rue Saint-Denis ne dormiraient pas en paix si le fracas incessant des charriots de la halle ne venait ébranler leur alcôve.

Un des grands priviléges de Paris, privilége unique, incontestable, inappréciable, c'est de n'avoir jamais le moindre arrêt dans son activité. Il n'a point de dimanches comme Londres, et point de nuits comme partout ailleurs. Non, à la lettre, point de nuits, ni le nom, ni la chose, ni le repos, ni l'obscurité.

Sortez, allez, venez de minuit au matin et du matin au soir, peu importe. Aucune rue n'est sombre ou déserte. Vous trouverez toujours des voitures sur les places, des cafés et des restaurants ouverts, et, ce qui est mieux, des humains, trottant, circulant pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs.

A la campagne, au village, dans les petites villes, que faire le soir, pendant la saison mauvaise?

Le ciel est sans étoiles, les maisons closes, pas un chat dehors. Les pauvres vieux quinquets, ternes et fumeux — quand il y en a — donnent le frisson; on dirait des lampes funéraires dans un tombeau. Ceux que la nécessité force à sortir se glissent comme des ombres le long des murs. A peine de loin en loin une trace brillante, s'échappant à travers les volets mal joints, annonce-t-elle un dernier signe de vie. C'est la lampe de la ménagère vigilante; elle tricote des bas près du lit de ses enfants en attendant le mari, arrêté par ses travaux, si ce n'est hélas! au cabaret.

Je ne parle pas des chemins défoncés où le pied glisse à chaque pas. En fait de boue, Paris peut soutenir la comparaison avec la plus petite ville ou la dernière bourgade. Il a même l'avantage d'en posséder en permanence, grâce aux arrosements des temps secs. Un écrivain, Mme de Girardin je crois, a dit: ce qui distingue l'été de l'hiver à Paris, c'est que la boue est naturelle dans une saison, artificielle dans l'autre.

Mais sur tout le reste, quelle différence! Aussitôt que le jour s'assombrit, des milliers de becs de gaz s'allument d'un bout à l'autre de la ville, dans ses deux mille rues. L'éclairage des boutiques est plus splendide encore; elles donnent aux principaux quartiers un air d'illumination. Chaque marchand veut surpasser son voisin. La lumière attire les mouches et la clarté les acheteurs. Les grandes rues, les boulevards, le Palais-Royal, les quais, dont les lumières paraissent

doublées en se réfléchissant dans le fleuve, présentent jusqu'à minuit un coup d'œil féérique. A cette heure-là, un à un se ferment tous les magasins, s'éteignent les reverbères particuliers, mais ceux de la ville brûlent comme des phares jusqu'au matin, et mêlent leurs feux protecteurs aux premiers rayons du jour. Quand on arrive à Paris par une nuit obscure, le ciel au-dessus de lui montre de loin des vapeurs rougeâtres, semblables à un dais enflammé: on croirait marcher vers un incendie.

Ainsi le soleil est toujours à l'horizon des Parisiens ; pour eux le soleil ne se lève ni ne se couche. Leur jour est perpétuel comme celui des pôles pendant une partie de l'année. Minuit, midi, c'est la même chose. Les travaux et les plaisirs ne sont intermittents que suivant les goûts et les besoins individuels. Jean finit sa tâche, Jacques la commence. Tout le monde se met au lit cependant — je le suppose au moins — et passe la moitié de la vie à dormir ou à essayer de dormir. Seulement on est affranchi de l'obligation de le faire tous aux mêmes heures. Coq ou hibou, allouette ou chat-huant, animal diurne ou nocturne, à votre choix, Messieurs et Mesdames. La vie extérieure ne cesse jamais. Le mouvement semblait autrefois se retirer un instant vers le centre ; maintenant par les chemins de fer, l'activité se maintient également sur plusieurs points de la circonférence. Là, en effet, de tous les côtés de la France — et du globe — arrivent les denrées nécessaires à la nutrition de cet ogre insatiable ; tout, l'indispensable et l'inutile, le frugal ordinaire du philosophe et le luxe des Sardanapales — en abondance, avec profusion. D'innombrables charrettes transportent ces produits des gares aux halles centrales; aux halles, ils se vendent à la criée, par l'intermédiaire d'agents de change spéciaux, nommés facteurs, et sont ensuite reportés par les acheteurs dans tous les quartiers. L'imagination ne peut se faire une idée de l'importance de ce double courant. Il faut y assister ; il faut aller une fois voir les montagnes de comestibles nécessaires à l'existence d'une journée de la capitale et les milliers d'hommes et de chevaux occupés chaque nuit à la pourvoir.

La nature est inépuisable et la mort engendre la vie, on le sait, et pourtant on a peine à comprendre, en voyant ces hécatombes d'êtres vivants sacrifiés à l'appétit de quelques mortels, comment les mers ne sont pas épuisées de poissons, les forêts de gibier, les prairies de troupeaux et les fermes de volailles. Ce spectacle, fort rassurant pour les habitants de la

ville, ne laisse pas sans inquiétude sur les repas de ceux qui vivent *extra muros*. Que peut-il leur rester après nous avoir fournis si amplement?

Ils ne meurent pas de faim, mais le fait est certain : leur régime est très limité par les exigences du nôtre. Les bourgeois de Dieppe et du Hâvre sont obligés de racheter à Paris les turbots et les soles que nous ont vendus leurs pêcheurs, et les heureux propriétaires campagnards seraient privés souvent de légumes et de fruits si *Chevet* ou *Potel et Chabot* ne prenaient soin de leur en réexpédier.

Le labeur de la nuit ne se borne pas, toutefois, à ce travail colossal d'approvisonnements. Pendant qu'une armée de fourmis amène à la cité les moyens de vivre vingt-quatre heures de plus, une autre armée, non moins nombreuse, non moins active, la débarrasse de tous les détritus que l'existence matérielle rejette sur ses pas. Cet effort égale l'autre... naturellement; tout se compense ici-bas; il n'y avait pas besoin des quatre volumes de M. Araïs pour le prouver.

J'éprouve, je l'avoue, une sympathique compassion pour ces ouvriers de la dernière heure, si tristement occupés à l'envers de la vie humaine. Il est difficile surtout de ne pas faire des réflexions un peu socialistes, lorsqu'au sortir d'une fête, vers le matin, on rencontre de rue en rue les escouades des balayeurs. On quitte une atmosphère tiède, chargée d'émanations enivrantes; les airs de danse et les riants propos vous chantent encore leurs refrains dans le cœur; l'imagination est pleine d'images voluptueuses, de souvenirs, d'espérances... Et voilà tout à coup, sous vos yeux, la misère, la privation, dans leur plus triste réalité! Quel contraste! Et qui ne ferait, à ce tableau, un retour sérieux sur les vanités de ce monde?

La plupart des balayeurs sont vieux, infirmes; ce sont des vaincus de la destinée. On pense involontairement, en les voyant, à la retraite de Russie. Ils grelottent, sous le givre et la pluie, mal enveloppés de loques en lambeaux. Par quels détours infinis, par quelles fautes ou quelles trahisons, leur existence, peut-être heureusement commencée, a-t-elle abouti à cette dure condition?

J'ai vu, dans cette « dolorosa gente, » des femmes dont la figure portait encore des traces de jeunesse et de beauté. N'ont-elles pas eu des maris, des enfants? n'ont-elles pas connu les douceurs d'un intérieur aisé? Où sont leurs fils? Où sont leurs soutiens? Hélas! pour beaucoup de ces malheu-

reuses une seule *consolation* reste... c'est le petit verre. Je plains moins les chiffonniers, ces Diogène des vieux papiers. En héritant de la lanterne du grand cynique d'Athènes, ils ont gardé au moins son humeur indépendante et sa liberté! Métier pour métier. le leur en vaut un autre; ils font de bonnes journées, ou plutôt de bonnes nuits. Bon an, mal an, le profit suffit à leurs désirs. On le voit à leurs mines satisfaites; elles ne sont pas toujours très avenantes, mais dans leur rudesse, il y a de la franchise et de la gaieté. Les balayeurs, au contraire, paraissent abattus, découragés, à bout de force et d'énergie; on dirait des condamnés, traînant leur chaîne à perpétuité.

Bien différents des uns et des autres sont les cureurs d'égoûts; leurs costumes offrent les derniers vestiges de pittoresque qu'on peut trouver dans les habillements parisiens de notre siècle. Grands et beaux gaillards d'ordinaire, ils ne manquent pas d'une certaine tournure imposante, avec leurs grandes bottes, longues comme un pantalon, leurs chapeaux à larges bords et leur blouse serrée à la ceinture par une corde, à laquelle est suspendue la lampe de mineur. On les rencontre peu, et, de fait, cette lampe m'autorise seule à les classer parmi les travailleurs nocturnes. C'est pendant la journée qu'ils parcourent incessamment les longs souterrains de leur domaine sombre, domaine immense de plus cent lieues d'étendue. Autant de rues, autant de canaux; plusieurs sont des fleuves navigables, mais je ne vous souhaite pas, cher lecteur, d'y voir flotter votre barque.

Dans la population utile qui veille au profit de tous, n'oublions par les patrouilles municipales, les rondes grises et ces nombreux sergents de ville, sans lesquels Paris serait moins sûr (et il l'est quelquefois malgré eux) qne la forêt de Bondy, de classique mémoire. Leur rencontre est douce au cœur du paisible bourgeois, retardé par hasard, et qui, tout tremblant, regagne son logis, pressé à la fois de la crainte des voleurs et de la peur d'être grondé pour cette escapade inusitée.

Cependant la circulation de la nuit ne se borne pas à cette foule déjà considérable de travailleurs forcés. Loin de là. Il y a des passants de bonne volonté, je vous l'ai dit, à toute heure, en toute saison; des promeneurs, somnambules par caprice, des flâneurs, amis de la lune et des étoiles, ou des raffinés, des esprits à rebours, qui trouvent une saveur particulière à renverser l'état naturel des choses. Ceux-ci se lè-

vent vers le soir, déjeûnent quand les autres dînent, dînent à trois heures du matin et vont se coucher aux premières lueurs du jour.

L'essaim habituel de ces phalènes et de ces bombyx crépusculaires est immanquablement grossi d'une foule de gens jetés par hasard hors de leur voie ordinaire.

Une hygiène contestable recommande, comme principe de santé, un excès par semaine. Beaucoup de Parisiens prennent ce conseil à la lettre et le mettent en pratique. Puis lorsque tous ces hommes de la *veille* ont disparu, aussitôt apparaissent ceux du *lendemain*. C'est la règle. Jamais une raison impérieuse ne m'a fait sortir avant l'aube sans que j'aie rencontré d'honnêtes promeneurs, aspirant le frais en fumant leur pipe ou leur cigare. Nul autre soin ne les préoccupait assurément.

Le calme d'une bonne conscience et du sommeil profond dont ils sortaient se montrait encore dans l'expression sereine et bienveillante de leurs figures. Quand on est vertueux on aime à voir lever l'aurore, dit un axiome de mélodrame, inspiré sans doute par la vue de ces innocents amis du soleil levant.

Beaucoup d'entre eux ont toutefois une petite faiblesse que je ne puis passer sous silence. Ils s'imposent l'obligation de commencer leur journée en buvant un verre de petit vin blanc d'Argenteuil chez le marchand du coin (ou coing, calembour traditionnel). *C'est pour tuer le ver*, disent-ils. Voilà encore un de ces mots dont tout bon Parisien est l'esclave. Il se croirait malade et véritablement rongé par cet animal solitaire, s'il manquait un jour à cet usage. Que n'est-il efficace en effet? S'il suffisait d'une goutte de Lavaux, d'Yvorne ou de Neuchâtel pour détruire le *ver rongeur* attaché à toute vie mortelle, aucun de nous je pense ne repousserait la potion — mais le remède et le médecin sont ailleurs; ce n'est pas là qu'il faut les chercher.

On s'imagine volontiers en province — et les traits épars rassemblés dans ce croquis pourraient appuyer cette opinion —que l'imprévu, la fantaisie, l'inspiration soudaine forment le fond commun des existences parisiennes, une trame de soie sur laquelle des fées brodent à profusion des arabesques et des fleurs.

Il n'en est rien cependant. La grande loi universelle, la monotonie, domine à Paris comme partout. Les caractères les plus excentriques, les esprits les plus rebelles y sont égale-

ment soumis. Beaucoup de vies y sont régulièrement irrégulières, voilà tout. Les exceptions mêmes suivent un sillon profondément creusé, seulement ce sillon échappe aux yeux, dans les broussailles au milieu desquelles il déroule ses contours. Toute rivière a son lit, tout homme a son ornière et la mousse peu à peu en couvre les bords. Où serait le bonheur sans cela, ce pauvre petit bonheur terrestre, débris fossile des âges primitifs, introuvable, si ce n'est sous les couches profondes de l'habitude?

> Heureux quand nos destins peu dignes de mémoire
> Laissent dans quelques mots s'enfermer notre histoire.

Sous ce rapport Paris compte des gens heureux en grand nombre. *Les habitués* forment la grande majorité de ses habitants. Habitués de cafés, de cercles, de concerts, de théâtres, habitués de certaines places, de certaines rues, de certaines promenades. Chaque endroit et chaque moment de la journée a les siens. Les ours du Jardin des plantes ont leurs visiteurs quotidiens, et M. Saint-Marc Girardin, sur les bancs de la Sorbonne, peut reconnaître des vieux *élèves*, qui, depuis vingt ans, n'ont pas manqué une seule de ses leçons.

Ce sont peut-être de fanatiques amis de son talent, ou des amateurs passionnés de littérature? du tout, ce sont des *habitués*. De la Sorbonne ils vont au collége de France entendre un cours sur le syriaque, ou l'hébreu — peu leur importe; la salle est chauffée et ils sommeillent agréablement au bruit cadensé des périodes du professeur.

Regardez la pendule, il est onze heures et demie, n'est-ce pas? Précisement. Eh bien, nous allons voir passer sous nos fenêtres le plus heureux des mortels. Tenez, il tourne le coin de la rue; j'aperçois sa houpelande brune, son feutre plat à grands bords et son parapluie vert; c'est un marchand retiré des affaires. Il a vendu son fonds; il a marié ses filles, établi ses fils; plus rien ne le tourmente; il se met à sa guise, toujours invariablement de même et fait ce qu'il veut, invariablement aussi toujours la même chose. Je ne le connais pas, mais je puis vous dire, minute par minute, l'emploi de son temps. Jadis, il était debout avant tous les autres dans la maison, maintenant sa première joie est de faire grasse matinée; il se dorlotte sous la couverture pendant que sa ménagère prépare le feu, l'eau chaude, la robe de chambre, les pantoufles. Tout est prêt: le café est servi, le pain grillé à point,

il déjeûne en lisant son journal : le *Siècle* bien entendu, à moins que ce ne soit la *Patrie*. L'ordre avant tout.

Onze heures sonnant, il sort, suivons-le. Nous allons d'abord place de la Bourse ; il faut reconnaître si la montre est toujours d'accord avec l'horloge. Toutefois l'horloge elle-même peut varier — nous serons donc à midi précis au Palais-Royal, afin de vérifier au coup de canon solaire, la différence exacte du temps moyen au temps vrai. — Mais le ciel est couvert et le fameux canon n'existe plus. C'est égal, nous y passerons. On ne sait pas ce qui peut arriver, il y a des événements si extraordinaires dans le monde ! De là, traversant la rue de Rivoli — (les Anglais ont beau être fiers, ils n'en ont pas de pareilles) — et la cour du Louvre (il n'était pas manchot celui qui l'a bâtie), nous atteignons le Pont-Neuf.

Et c'est toujours avec un nouveau plaisir — pour me servir de la phrase de Louis-Philippe — que l'on se retrouve sur ce fameux pont. Paris a beau s'étendre sur l'ouest, transporter ses splendeurs de la Madeleine à l'Arc-de-l'Etoile, le Pont-Neuf conserve tout son prestige pour les vieux Parisiens. C'est là qu'ils ont leur Henri IV, et la Seine et le thermomètre de Chevalier, triple attrait, triple amour, qui se transmettent de génération en génération.

Nous saluerons donc notre ami, le roi vaillant, le diable à quatre : ce n'est pas ta faute, si tous les Français, le dimanche, n'ont pas la poule au pot pour leur dîner, ô grand homme !

En pensant ainsi notre promeneur aborde le thermomètre. Oh ! oh ! dit-il, deux degrés plus bas qu'hier ! M. Babinet a raison, l'hiver sera rigoureux. Demain, je m'achèterai des galoches et des gants fourrés.

Néanmoins, les deux coudes sur le parapet, une longue station est obligatoire. Mon Dieu, que de charme à voir l'eau couler ! On y resterait sans y penser et sans penser du matin au soir. Le flot succède au flot, toujours différent, toujours pareil. C'est la variété dans l'uniformité, le grand secret *du beau* en toutes choses. N'est-ce pas aussi l'image de la vie ? nos jours ne vont-ils pas, comme cette onde fugitive, se perdre dans le grand océan ? etc., etc.

Enfin, il faut s'arracher à ce spectacle philosophique ! Suivons le fleuve au moins. En même temps que la Seine nous enseigne la rapidité de l'existence, le Louvre reporte les souvenirs vers les scènes passées. Tiens ! voilà un calem-

bour! je le dirai ce soir à ma femme. Il n'est vraiment pas mauvais, Grassot en sera jaloux. Oui voilà bien la fenêtre d'où ce tigre de Charles IX a tiré sur le peuple. Un père sur ses enfants! Le monstre!

Nous gagnons le jardin des Tuileries. Ici, tout parle de paix, d'innocence et d'amour. Les moineaux sont tendres, mais pleins de décence. Les tourterelles roucoulent sur les rameaux des antiques marronniers et ne s'effarouchent point de la présence des bipèdes sans plumes; elles viennent sans fausse honte, manger dans la main. De même la payse ne refuse pas au galant caporal l'hommage d'un sucre d'orge! Puis les fleurs, les enfants, les statues, les nymphes de marbre et le beau Spartacus!

Cependant l'heure avance, il faut se hâter; Françoise est de mauvaise humeur si l'on fait attendre son diner. Encore une petite flânerie le long des boutiques, un coup d'œil aux constructions nouvelles du boulevard surtout, et la révolution quotidienne de l'astre sera accomplie.

Il rentre et ses récits animent le repas. Semblable aux héros d'Homère, il décrit les choses qu'il a vues et raconte les événements dont il a été témoin. (Voir les faits divers, journaux du soir.)

Une partie de cartes avec sa femme complète à la fois la journée et le bonheur de cet homme aimé des dieux. Ah! monsieur, s'écriait-il un jour avec une conviction entraînante: c'est le dieu des ménages qui a inventé le *besigue*. D'autres préfèrent le domino; mais ce goût annonce déjà une légère perversion des sentiments. Il faut au double six l'éclairage du gaz, le bruit de la foule et l'atmosphère des cafés. Au coin du feu conjugal, il végète, s'étiole et meurt bientôt comme une noble plante des tropiques transportée sous un ciel trop froid. C'est un fruit de la famille des ananas par la multiplicité de ses agréments. A son charme naturel se mêlent heureusement le plaisir de sortir de chez soi, celui de fumer à son aise, celui de prendre sa demi-tasse, son grog, sa *chope* aux dépens d'un ami. Consommer et jouer la consommation, voilà la véritable puissance de ces petits morceaux d'os, tachés de points noir. On peut perdre, il est vrai, mais l'espoir survit et la passion demeure. Passion innocente après tout et pleine de pures délices. Elle fait à elle seule, en un soir, plus d'heureux que toutes les autres ensemble. La gloire de Palamède, l'inventeur des échecs, dure encore, et l'on ignore le nom du créateur des dominos. Voilà l'injustice de la renommée!

Les bienfaits d'une vie régulière, les douceurs des mœurs paisibles ne sont pas le privilége des petits rentiers et des gens de loisir. Ce bonheur est à la portée de tous les hommes, et tous finissent également par se tracer sur le pavé de la capitale un petit sentier dont ils ne sortent jamais, ou le moins possible. Ces sentiers parcourent naturellement des zônes différentes suivant le rang, la fortune ou les penchants. Ils s'embranchent, se croisent, se divisent de mille manières, leur inextricable écheveau semble l'œuvre du hasard ou de la fantaisie. Observez bien cependant sur la même ligne: vous verrez toujours les mêmes figures, et pour avoir une idée de la puissance de l'aimant qui les attire, de la chaîne qui les attache, essayez de les entraîner d'un autre côté!....

Il y a plus : cette manière de voir, arrêtée, définitive, ce pli pris qui s'impose aux Parisiens comme aux pauvres habitants des petites villes, n'est pas davantage pour eux le résultat d'un libre choix, d'une indépendance inconnue ailleurs.

Le libre arbitre humain est partout singulièrement limité, et sans le contester en aucune façon, il est bien permis de dire que peu d'hommes ici-bas ont fait et font ce qu'ils veulent.

Laissant de côté les conditions primitives hors de notre pouvoir, l'organisation, la naissance, la famille, l'éducation, ne sommes-nous pas tous conduits, tantôt par des événements sérieux, tantôt par des circonstances futiles, et, quelle que soit l'énergie d'un homme, n'a-t-il pas toujours à compter avec l'avenir qui ne lui appartient pas encore, et le passé qui ne lui appartient plus.

L'homme s'agite et Dieu le mène. — C'est vrai partout. On est peut-être plus agité à Paris, mais on n'est pas moins mené. Si les penchants individuels impriment leur cachet sur les habitudes parisiennes, elles se ressentent aussi de mille causes, étrangères, indifférentes et pourtant puissantes. Le hasard—ou ce que nous nommons ainsi—a part en toutes choses. Un exemple, un mot, un conseil, une rencontre inattendue décident d'une carrière. Jean passe à droite; il rencontre Louise et la vie est changée. S'il fût resté à gauche, il ne l'eût jamais connue. Avantage ou inconvénient, une grande ville offre plus de chances d'accident, d'incidents, plus de *casuel* — passez-moi le mot — et l'action des volontés préméditées se trouve par cela notablement diminuée. Il y a toujours des circonstances atténuantes.

On se plaint beaucoup en province de l'esclavage du qu'en

dira-t-on. Nulle démarche n'échappe à l'œil curieux du public et les moindres propos deviennent le texte de commentaires sans fin. Tout passe au contrôle de l'opinion; chacun vit sous la haute surveillance de la police mutuelle. Grand ennui, servitude stupide, soit. Ce mal, qui est souvent un bien, un frein utile, surgit en tous lieux. C'est une juste et naturelle conséquence de la solidarité humaine. Paris n'en est pas exempt. L'étranger peut ne pas le découvrir et s'en croire affranchi. Le Paris des oiseaux de passage diffère de celui des races sédentaires. Leurs rôles aussi sont opposés. L'un est l'oiseleur, l'autre le gibier. On lui dissimule les filets sous le chenevis et le grain, et lorsqu'il part, à demi plumé, boiteux, traînant l'aile, son histoire court la ville. Qui l'a trahi? Personne; tout le monde. On est toujours connu de quelqu'un; ce quelqu'un en connaît un autre. Avant six mois, on sait le nom de toutes les personnes qu'on voit passer, leur position, leur caractère, et par réciprocité on est, sans le savoir, l'objet des observations d'une multitude de flâneurs.

L'incognito n'existe pas à Paris.

Un motif secret, une bonne action, je suppose, vous pousse un soir vers un quartier reculé. Vous avez pris soin de vous envelopper d'un manteau couleur de muraille, à la manière des conspirateurs d'opéra-comique; arrivé devant une petite porte obscure, vous regardez encore avant d'entrer: la rue est déserte...

Eh bien! le lendemain, le premier ami venu vous aborde avec ces mots : Où donc alliez-vous, hier, d'un air si mystérieux?... C'est bon, c'est bon! On vous connaît, beau masque. On sait vos allures... Mais nous n'en dirons rien : nous sommes discret... Oui, et vingt-quatre heures après l'aventure circule chargée d'une infinité de variantes. Vous ne mettrez pas le pied dans une maison sans qu'aussitôt un mot détourné ne fasse allusion à votre promenade nocturne.

Ainsi tous les salons vivent d'habitudes, d'habitués et de commérages — absolument comme en province. — Le *whist* à deux sous pour les hommes sérieux, la bouillotte pour les jeunes gens, le nain jaune pour les petites filles et les *cancans* — passez moi le mot — pour tout le monde, voilà le régime ordinaire de cette société parisienne si brillante et si enviée. Ce fameux esprit tant renommé, cet esprit qui court les rues et fait de loin venir l'eau à la bouche rien que d'en entendre parler, se perd à broder éternellement le vieux thème usé des banalités de la pluie, du beau temps et des bruits de

ville. A travers les fissures de son vernis breveté (s. g. d. g.) apparait bientôt la vulgarité de l'étoffe, et on ne tarde pas à regretter l'entretien un peu lord, mais sérieux et sincère, de son voisin de campagne. Rien n'est plus rare qu'une conversation grave et suivie sur un sujet intéressant. Toutes les discussious tournent brusquement, dès le début, vers le côté plaisant, et un bon mot — ou ce qu'on croit tel — les termine. On rit, puis on oublie, et on passe à autre chose. Cette légèreté est un mérite, au moins pour les propos méchants et les petites calomnies de société. Chacun son tour; la succession est rapide et une indulgence générale, dont chacun réclame le bénéfice pour son propre compte, émousse tous les traits. On court serrer la main à l'homme dont on vient de dire le plus de mal.

Le Parisien est bon enfant, de relations faciles, ami de tout le monde, comme Sosie; il lui suffit d'avoir eu l'occasion d'échanger quelques paroles avec vous pour se déclarer votre intime. Les hommes célèbres, surtout, sont toujours de sa connaissance. Il les a vus passer, donc il les connaît; il ne s'agit que de s'entendre. S'ils meurent, cette connaissance superficielle se change ordinairement en relation étroite, et cela sans parti pris, sans intention de tromper, par la seule transformation des souvenirs.

En venant ici je me trouvais seul en wagon avec un fort aimable voyageur. L'aventure Poinsot n'avait pas encore détruit le charme de ces tête à tête imprévus. Ce voyageur était bavard, je le suis moi-même, cette causerie le prouve, de sorte que l'entretien fut très animé. Après maint sujet, nous en vînmes aux artistes et aux écrivains de la capitale. Mon interlocuteur paraissait lié avec tous : j'enviais bien son bonheur. Chateaubriand, Nodier, Delaroche, de leur vivant, étaient ses amis; il parlait de Scribe, d'Auber et de vingt autres avec la plus naturelle familiarité. — Et M. X,.. lui dis-je, le voyez-vous? — Souvent, presque tous les jours. Grand talent! beau caractère! chose rare!

Dans ce cas, je me félicite doublement d'avoir une lettre de recommandation pour ce personnage; j'aurai sans doute le plaisir de vous rencontrer chez lui. — Oh! je vais vous dire, reprit mon touriste sans le moindre embarras, je n'ai pas précisément des rapports directs avec lui; je le connais par un camarade, dont le cousin a un frère qui est son élève!

La plupart de ces prétendues relations n'ont pas de meil-

leure base. C'est ainsi que le sergent du 101e connaissait le pâté de foie gras : approximativement.

Le fait est que Messieurs les grands hommes, faux ou vrais, sont d'un accès peu facile. On les voit se promener à leurs heures fort régulièrement, comme de simples mortels; leur nom est répété sur leur passage, mais du reste ils n'ouvrent leur porte qu'à bon escient. En quoi ils ont mille fois raison.

Cependant on ne lit pas les gazettes à Carpentras, à Quimper — pour ne pas mettre Yverdon ou Payerne — sans pousser un gros soupir de convoitise à la pensée de cette félicité suprême réservée aux habitants de Paris, de voir, de toucher tout ce dont parle l'oracle quotidien : tout, les hommes et les choses, depuis les actes officiels du *Moniteur* à la dernière annonce.

O sancta simplicitas ! La vérité vraie est précisément le contraire. Paris est une très belle et très grande cité, incomparable extérieurement; moralement, c'est une réunion de petites villes, de petits cercles, de petites sociétés, avec tous les défauts y *attachés*, suivant le mot de Gavarni. En dehors de son orbite, nul ne voit rien, ne sait rien. Sans les journaux, on ne saurait pas que son voisin s'est jeté par la fenêtre, et que deux maisons ont brûlé à dix pas de la vôtre. Point de grands hommes visibles à l'œil nu; éclipse totale et permanente de tous les astres, à moins d'avoir à sa disposition les lunettes de l'Observatoire. Idées non moins rares. — La politique ? cela ne regarde que le gouvernement; — la religion ? affaire de vieilles femmes et d'esprits faibles; — la philosophie ? vieux dada, *hobby-horse* poussif de quelques songe-creux.

La Bourse et l'Opéra, le théâtre et l'argent; les mémoires de Rigolboche et la Chronique du *Figaro* — après cela, rien : « Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé. » Faites donc comme nous, bonnes gens, lisez les journaux. Nous n'en savons, nous n'en disons, nous n'en pensons pas davantage.

Maintenant, pour finir, un bon conseil d'ami.

Paris vous tente ? Venez-y bravement, hommes de loisir, jeunes femmes élégantes et riches. Avec de bonnes lettres de change, *acceptées* par Rothschild, vous ne trouverez que des sourires; minette fera patte de velours, gardant ses griffes pour ceux dont la bourse est trop peu garnie. Mais vous, pauvres humains, laborieux ouvriers dont le travail journalier est l'unique fortune, ne quittez pas à la légère la terre

natale, où vous vivez en paix. Sans recommandation précise et sûre, sans appui, sans argent, ne venez pas à Paris. Il serait pour vous le Loup du Petit Chaperon rouge :

> Vous avez de belles dents, grand'mère ! —
> C'est pour mieux te croquer, mon enfant.

JEMAND.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

HÉLÉNA, par Juste OLIVIER.

Nous avons annoncé dans notre numéro de décembre la récente publication de M. Olivier. Aujourd'hui c'est un devoir pour la *Revue Suisse* d'en entretenir ses lecteurs ; aussi nous empressons-nous d'accorder une place aux deux articles suivants, où le poème d'*Héléna* est l'objet d'appréciations un peu différentes, mais qui se complètent l'une par l'autre. C. A.

Cette nouvelle est un poème écrit en strophes rapides. Le récit court comme Atalante ou vole comme l'hirondelle, et le vers l'accompagne d'une aile preste, vive, jamais fatiguée.

Des sommets de nos Alpes, où l'auteur place ses personnages, sa pensée monte, s'élance, plane aux plus hautes sphères et ne s'arrête qu'après avoir franchi les portes de l'Eternité.

> Ils étaient trois sur la montagne,
> Voulant tout voir.

Ulric, Héléna, Raoul, l'inséparable trinité de ce pauvre monde: l'amour, la joie, la souffrance, Adam, Eve et le serpent.....

Mais nous n'osons pas toucher par l'analyse à cette œuvre toute d'inspiration et de foi.

Un souffle puissant emporte le poète, et le lecteur se sent à son tour entraîné, comme en un songe, à demi perdu dans ces hauteurs inaccoutumées.

L'antique histoire, hélas toujours nouvelle, que nous raconte M. Olivier, en traits si délicats, si poétiques et si fermes pourtant, est bien en effet le rêve triste et sublime de l'humanité: les réalités de la terre mêlées aux célestes espérances, nos bonheurs, nos misères, passager tourbillon se perdant au sein de l'infini.

On est au bout de ce petit livre en un quart-d'heure, et cependant on a traversé tout l'espace que notre âme peut embrasser.

Il en reste d'abord un sentiment de vague effroi, d'émotion in-

certaine et douloureuse, semblable à peu près, je l'imagine, à ce qu'on peut éprouver dans un premier voyage en ballon.

La vue se trouble à mesure qu'on dépasse le niveau de la demeure des hommes, et les grandes lignes des horizons aériens ne laissent dans l'esprit qu'une image indécise. Mais tout change si l'on recommence.

Raffermi, plus sûr de soi, plein de confiance dans son guide, on s'élève sans crainte à ses côtés, on l'écoute et les magnifiques perspectives que sa parole nous découvre réjouissent nos yeux rassurés. Tout s'éclaire, se précise et se grave dans l'esprit en impérissable souvenir.

Il en est ainsi de ce livre. Relisez-le. Vous y trouverez, je n'en doute pas, à chaque lecture nouvelle, de nouvelles beautés, et vous suivrez le poète, d'une oreille attentive, d'un cœur ému, comme Dante suivait Virgile, de la grotte profonde où glisse le pied de la blonde Héléna jusqu'au jour où le rayon divin efface ses larmes et sa faute. Vous respirerez avec lui l'air pur et fortifiant des cimes, et longtemps après le livre fermé, votre imagination, soutenue dans ces hauts domaines, ira chercher, par delà les pics inaccessibles, le mystère de nos larmes et de nos destinées.

Ce besoin de retour pour *tout voir*, tout comprendre, est peut-être de ma part défaut et faiblesse de vue, je n'en veux pas disconvenir ; mais en tous cas, j'affirme qu'il n'est point le résultat d'une absence de qualité chez l'auteur. J'entends, au contraire, en faire un éloge pour lui, fût-ce à mes dépens. Vite fait, vite lu. Rien n'est plus vrai. Je ne sais pas d'œuvre d'art vraiment belle, qui se livre d'emblée tout entière. Plus le sentiment qui l'a produite est grand, plus il faut y revenir pour en pénétrer l'étendue.

La muse de M. Olivier est sérieuse ; elle aime les sommets de neige, mais son pied ne s'y pose que pour monter plus sûrement au ciel. C'est là qu'elle tend et qu'elle revient toujours, et toujours ce nous semble d'un élan plus vigoureux et d'un plus ferme essor.

Héléna est une sœur de ces jeunes filles dont les Chansons lointaines nous ont si bien dit la légende. Comme elles, pâle fleur des montagnes, la brise du matin l'a frappée, et sa plainte recueillie aussi par le poète restera chère à tous ceux qui l'ont entendue. Elle a des accents d'une tendresse et d'une mélancolie pénétrantes, puis elle s'éteint à la source de toute consolation et de toute force : la charité et le pardon.

Toutefois ce livre a un grave défaut. C'est un poème, poème nouveau, notre contemporain et notre compatriote. Quelle chose invraisemblable ! Une bonne poésie née au milieu de nous ! Ah ! si ce chant nous venait de l'orient ou seulement d'outre-Rhin, cela vaudrait la peine d'y regarder. Ou encore s'il était traduit du slave, du serbe ou du morlaque, comme l'a dit M. Vinet, à pro-

pos de quelques morceaux du même auteur, certes, on ne manquerait pas de l'admirer, même sur parole.

Ainsi nous sommes faits. Cependant il faut bien le reconnaître, pour être, comme nous, citoyen suisse, au XIXe siècle, M. Olivier n'en est pas moins un vrai poète, de grande race. Il a les titres pour l'avenir dans mainte et mainte page des Chansons lointaines — et le chant d'Héléna en est un de plus, qui ne lui sera pas contesté. X.

De nos jours, les publications d'un intérêt exclusivement littéraire tendent à devenir de plus en plus rares, et l'on voit s'approcher le moment où elles feront presque l'effet d'anachronismes. *Héléna* est une protestation contre cette abdication des lettres descendant peu à peu au rôle de simple instrument. Cette œuvre mériterait d'ailleurs un accueil sympathique, par cela seul qu'elle repose l'âme fatiguée des préoccupations journalières d'un siècle tourmenté, et réveille des besoins assoupis, sources négligées de jouissances tombées dans l'oubli. A ce titre, *Héléna* doit être saluée comme l'est une touffe de verdure sur le bord d'un chemin qui traverse un pays difficile et brûlé du soleil. Point de fruits pendant à la branche, point de provisions amassées de main d'homme, mais un peu de fraîcheur, un filet d'eau vive, quelques petites fleurs: en voilà assez pour rompre la monotonie du voyage et ranimer les esprits du pèlerin. Peu importe d'ailleurs que cette oasis de l'âme nous rappelle en tout les régions qui nous sont familières, ou soit comme un lambeau détaché d'un monde inconnu.

Le poème d'Héléna est en effet une conception qui ne tient à ce monde que par un côté. D'abord entièrement soumise aux lois de la nature, l'action ne tarde pas à se rapprocher des limites assignées à leur empire, pour glisser sur un autre terrain où doit s'accomplir le dernier acte de ce drame plutôt rêvé que raconté. La logique et la vraisemblance n'ont rien à faire dans un rêve; l'imagination, délivrée de leurs exigences, est, comme un roi constitutionnel, au bénéfice de l'irresponsabilité, à charge pour elle d'étonner par son éclat et ses magnificences. L'auteur échappe ainsi à quelques petites questions indiscrètes qu'on pourrait lui adresser, comme celles-ci, par exemple: Pourquoi les acteurs conservent-ils tant de sang-froid au milieu d'une situation si tragique? Pourquoi l'amour si ardent, si dévoué, expire-t-il à l'heure suprême sous l'étreinte d'une jalousie farouche? Pourquoi ce cœur est-il fermé à la pitié et impose-t-il à la vie qui s'en va le tourment du désespoir? Et ces pâtres si indifférents, de quels pays sont-ils? Que signifie le dévouement allié à l'idiotisme; serait-il moins touchant pour être plus intelligent? Faut-il n'y voir qu'un élément de plus préparé pour le grand acte final, où tout est transfiguré, où la douleur, la vertu et le crime sont arrachés aux caprices d'un sort aveugle pour tomber sous la loi suprême de la justice et de la miséricorde!

Quoi qu'il en soit, l'auteur s'est ménagé une grande ressource en plaçant par delà les limites de la vie, cette rémunération du bien et du mal que le cœur humain réclame et qui surgit si rarement des situations tragiques. L'inspiration poétique ne peut que gagner à rouvrir franchement la mine abandonnée de l'intervention divine dans les affaires humaines comme guide ou comme juge. On n'ignore pas quel parti les anciens ont tiré de la colère des dieux et des arrêts du destin. Nos idées chrétiennes, quoique moins concrètes, ne laissent pas que d'offrir à l'invention poétique des ressorts d'une grande puissance.

La critique, désarmée à l'égard des matériaux d'une création toute fantastique, ressaisit tous ses droits quand il s'agit de la forme qu'elle revêt. Sous ce rapport *Héléna* offre des beautés incontestables comme aussi des défauts très-sensibles. D'abord, l'auteur en conviendra, la coupe si rigide de ses vers, très-propre, dans certains cas, à dessiner nettement les gracieux contours de sa pensée, n'en est pas moins une prison trop étroite pour ne pas la gêner souvent dans le cours d'un récit d'aspect si varié. Il en résulte de charmantes strophes, comme celle-ci :

Que voulez-vous ? j'ai barbe grise
Et vieux manteau ,
Répond Ulric : à mon réseau
C'est bien assez de l'avoir prise,
Sans couper l'aile à cet oiseau.

Mais il arrive aussi que la pensée, lorsque son mouvement acquiert de l'ampleur, est contrainte, pour rester exactement dans les limites de ce joli cadre, de prendre des allures un peu forcées.

Rendre un peu de liberté à la pensée en faisant violence au langage, c'est guérir un mal par un autre mal. Ce genre d'expédients, outre qu'il nuit considérablement à l'impression, offre encore le désavantage de faire réagir l'expression sur la pensée, qui en devient d'autant moins lucide et moins nette. Ce défaut se présente quelquefois sous la forme de tournures hasardées, ou d'ellipses forcées peu en harmonie avec le génie de notre langue, qui est trop analytique pour se passer facilement de ces articulations dont elle a fait les liens essentiels des éléments de nos conceptions. Il faut cependant reconnaitre que l'auteur à cherché à éviter l'écueil autant que le permettait le genre de versification si rigoureusement délimité dont il avait fait choix. Il aurait probablement mieux fait de s'accorder tout d'abord plus de latitude : il se serait privé du mérite de la difficulté vaincue, mais il ne l'aurait pas acheté au prix d'imperfections palpables.

En somme, Héléna est une production qui n'est pas irréprochable et n'en a pas la prétention, mais qui offre l'attrait du goût, de l'émotion et de l'originalité.

P. Bise.

ANGLETERRE

LE TRÈS-HONORABLE

BENJAMIN DISRAÉLI[1]

Conseiller privé, Chancelier de l'Echiquier, auteur de *Vivian Grey*, du *Jeune Duc*, de *Contarini Fleming* (roman psychologique), de *Comingsby*, de *Henriette Temple* (histoire d'amour), etc., etc.

PREMIER ARTICLE.

Depuis 1826, M. Disraéli offre à la curiosité un spectacle auquel ni les applaudissements, ni les murmures n'ont manqué, celui d'un esprit vigoureux se frayant lentement sa voie à travers les oppositions, repoussé sans être découragé, terrassé sans paraître déchu, mettant sa gloire à se relever de chaque chute. Rejeton de la race méprisée, il a livré pour son propre compte et en son nom la bataille de sa race. Il a vaincu. On l'a vu, l'autre jour, tendre, à travers le banc des ministres, une main pour la première fois agitée, au baron de Rothschild, «le roi des Juifs, » désormais le membre le plus puissant de la Chambre des communes

Le *Times* l'a appelé « l'incarnation du génie sans la con-

[1] Des circonstances tout à fait indépendantes de notre volonté nous ont forcé à remettre jusqu'à aujourd'hui la publication de ce travail, commencé avant la chute du ministère Derby. (*Réd.*)

science; » on lui a jeté à la figure de sévères épithètes, peut-être méritées; il a eu un mot pour tous : O'Connell même, qui l'a traité de « Juif impénitent, » se prend un jour à le craindre, presqu'à le respecter. La Chambre des communes croit assez faire d'étouffer son premier discours sous des éclats de rire! Lui, trouve dans les profondeurs de sa conscience ce cri devenu si célèbre : *Je m'assieds maintenant, mais le temps viendra où vous m'écouterez !* Quelques années passent : ce membre méprisé parle alors à une assemblée haletante, gouverne les tories, chasse sir Robert Peel. Deux ans de plus, il est le très honorable chancelier de l'Echiquier; le triomphe semble faire partie de son existence; de quelque côté que ses regards s'abaissent, il reconnaît un ennemi ou devine une jalousie implacable; les journaux enregistrent chacun de ses mouvements; les jeunes gens copient de plus belle ses attitudes et ses gilets. Gloire littéraire, triomphes oratoires, haines et pouvoirs politiques, il a tout réalisé, et tout réalisé en dépit des circonstances.

Quel que soit désormais son sort et celui de ses spéculations, que la postérité le range dans le nombre croissant des aventuriers toujours prêts à monter n'importe quelle opinion, à condition qu'elle les porte au pouvoir, ou à côté de Burke, parmi les patriotes désintéressés; qu'elle lui fasse un caractère composé d'intentions droites, d'aspirations généreuses, et des divers ressorts d'une ambition désespérée, sa carrière sera toujours l'un des faits remarquables de notre temps.

En essayant ici d'en indiquer les phases, nous nous efforcerons aussi bien de nous tenir à l'écart des mots d'ordre politiques que de ces jugements ambulants auxquels tout homme de marque est exposé, et dont l'acuité satisfait le monde. Nous saurons nous souvenir que le simple soldat littéraire, pour être en état de presser la détente à propos, n'est pas forcément à la hauteur des grandes manœuvres. Faite ainsi, avec impartialité, sans prétentions à l'omniscience, nous savons que la critique devient aussi difficile que l'art, et plus ingrate; mais si nous échouons, M. Disraéli aura toujours la consolation de se dire qu'on ne sert pas son pays impunément.

* * *

Il descend d'une famille de marchands, chassée de l'Espagne, il y a quatre siècles, par l'inquisition. A Venise, où elle se réfugie, elle échange son surnom gothique pour le nom de Disraéli, « afin que son origine soit reconnue à jamais. »

En 1748, le grand-père de notre héros « croyant l'Angleterre favorable à la liberté religieuse » vient se bâtir une charmante maison de campagne près de Enfield. — Cinq ans après, les Communes obéissent à la clameur publique en déniant formellement aux Juifs l'exercice de leurs droits civils. M. Disraéli n'en vit pas moins tranquille jusqu'en 1817, et laisse à sa mort un fils, Isaac, dont la mémoire est chère aux causeurs littéraires. Son père voulait faire de lui un marchand : il préféra rester un rêveur. Honorable écrivain de la vieille école, dévoué aux lettres en esprit et en vérité, sa vie s'écoula dans l'enceinte de sa bibliothèque. Homme paisible, il fut paradoxal en même temps, mésalliance moins rare qu'on ne pense. Ses *Curiosités de la littérature*, prétendues découvertes dans les champs de la nature et de l'histoire, sont le plus souvent des nullités ingénieuses. Sans avoir, de son propre aveu, jamais été capable de saisir le fil de la diplomatie anglaise de son temps, il n'hésite pas à interpréter les événements politiques de deux siècles antérieurs. Il feuilleta de vieux livres pendant des années pour arriver à des conclusions qu'une plus grande connaissance des hommes n'aurait pas autorisées, car il ne suffit pas de lire beaucoup pour comprendre l'Angleterre et son histoire : entr'autres conditions il faut être Anglais, c'est-à-dire sympathique aux préjugés anglais. Isaac Disraéli ne l'était pas. Bien que converti au christianisme depuis peu, il n'avait pas non plus la moindre sympathie pour l'enthousiasme religieux des puritains. Il les traite mal, mais trouve en revanche que Laud est un brave homme. — Du moins il croyait à ses paradoxes et les exposait de bonne foi. De là à exhumer de l'histoire des doctrines offensives et défensives à l'usage de toute espèces d'hostilités, il y a un pas.

Le très-honorable Benjamin Disraéli (fils d'Isaac) n'a donc pas subi, dès le berceau, l'influence de ces principes héré-

ditaires qu'on se transmet d'une génération à l'autre. Il lui a fallu chercher à tâtons une opinion dans le labyrinthe de la politique anglaise : position difficile, dont nous devrons toujours lui tenir compte dans le narré de ses variations. En attendant, il est permis de sourire de l'impatience d'un adolescent qui révèle au monde la teneur de ses convictions à mesure qu'elles se forment.

M. Disraéli se donna ce ridicule à vingt-un ans, dans le *Représentatif*, journal tory, fondé pour tuer le *Times*. A cette époque (1826) l'Angleterre commençait à se relever de la torpeur où elle était tombée depuis Waterloo; la réaction contre les principes constitutionnels avait fait son temps; le peuple en savait déjà plus sur les attributions de la Chambre des communes que les ministres, dans leur horreur des révolutions, ne lui savaient gré d'en savoir. Des questions indéfiniment ajournées agitaient les masses. Quand Burke dénonçait la révolution, c'était à bon escient : la monarchie venait d'être renversée et Louis XVI exécuté. Quand Perceval, Liverpool et Sidmouth faisaient la même chose pour s'opposer à la réforme, un monarque légitime florissait sur le trône de France, à la place du héros de Sainte-Hélène. Ils perdaient leur temps. Fanatiques de Burke cependant, ces magnifiques seigneurs oubliaient que, tout en cherchant à préserver son pays des crimes de la révolution, ce grand orateur s'était déclaré en faveur de l'émancipation des catholiques et contre la politique de Pitt; qu'il avait stigmatisé celle des souverains continentaux, etc.

Le *Représentatif* professait d'abominer l'agitation des catholiques et de s'opposer aux tentatives de nature à leur ouvrir le Parlement. Il allait trop loin en pleurant sur les ruines du code pénal irlandais, en doutant « si les hommes d'état occupés à démolir le code de fer de l'Irlande faisaient bien de gratifier la bigoterie ou la vanité d'une génération aux dépens des intérêts d'un peuple. » Telle est la philantropie de la persécution. Le *Représentatif* prodiguait les éloges à un système d'oppression qui avait fait des Irlandais les coupeurs de bois et les porteurs d'eau des tripotiers politiques. Arrivé le 3 juillet, après cinq mois d'existence, vers la fin de sa carrière mortelle, moment solennel où les écrits

périodiques, comme les êtres humains, devraient parler plus doucement, il s'écrie encore : « On a reproché à l'Angleterre de gouverner l'Irlande d'après des principes trop despotiques; dans notre humble opinion elle a perpétuellement donné dans l'excès contraire ! » Il rendit l'esprit le 24 du même mois, emportant dans la tombe, à défaut de regrets, une somme ronde de quarante mille livres sterling.

Initié, paraît-il, par cette courte collaboration, aux mystères littéraires, politiques et sociaux, M. Disraéli se sentit mûrir rapidement au rayonnement de quelques haines généreuses qu'il devait à son passage dans la presse. Les cendres du *Représentatif* à peine refroidies, il comprit la nécessité de conclure, — il conclut. Ainsi le talent ramène la victoire sous les drapeaux qu'elle a délaissés, ainsi le géant Antée reprend des forces en touchant la terre. Nous eûmes un roman politique.

A ces mots, notre sang se glace dans nos veines . . .

Pourquoi, mes amis? le talent politique n'a pas d'âge; voyez Pitt;—d'ailleurs il y a un rapport intime entre la politique et le roman, quand même le roman se tait sur les affaires de l'état, car le roman est à sa manière une carte de la vie, et comment concevoir un homme politique naviguant sans carte. Attendons, pour blâmer le futur ministre d'avoir débuté par un roman, et l'adolescent par un roman politique, de savoir comment M. Disraéli s'est tiré d'affaire.

*
* *

M. Vivian Grey est le fils d'un auteur éminent, si peu soucieux de politique contemporaine que de ne jamais mettre le nez dans un journal. Dévoué à ses livres, le père abandonne l'enfant à sa mère, espérant qu'elle n'en fera pas un barbouillon de papier. Grâce aux soins de cette excellente femme, le caractère du jeune homme se développa rapidement. A l'âge de 15 ans, il stipule qu'il ne sera pas envoyé à Rugby : « Cette école est si diablement canaille ! » Soit, mais il ira dans le pensionnat du révérend M. Dallas.

Il y va « Au bout de peu de jours, Vivian est décidément l'individu le plus populaire de l'école... car l'influence du

caractère n'est nulle part aussi sensible que là ; les qualités individuelles n'y ont pas à lutter contre les circonstances extérieures. » En moins de rien ses compositions excitent l'admiration de ses camarades ; au bout d'un semestre et demi il est expulsé pour avoir fait des traits au pion.

Echec grave ; Vivian en prend son parti en pensant avec le Victor de Marc-Monnier que les bons étudiants ne sont ordinairement que des imbéciles. Revenu sous le toit paternel, il s'appliqua à l'étude de Platon et des platoniciens..... Ici M. Grey père, entre en scène. Après trois pointes à la Macaulay sur le philosophe grec : «Mon fils, dit-il, de quelle utilité le grec vous sera-t-il dans ce monde ? » —Vivian se dévoue dès lors aux langues et aux littératures modernes. Ayant bientôt dévalisé l'histoire et la politique, il se décide à gouverner les hommes en se prêtant à leurs préjugés et en servant leurs passions. Sa théorie — il la croit neuve — est que des philosophes sont morts dans des taudis, que des hommes d'état n'ont jamais gouverné, que des guerriers n'ont jamais vaincu, simplement parce qu'ils ont négligé de se mêler à la foule. — « L'humanité, voilà mon jeu, dit-il. Combien de puissants seigneurs n'ont besoin que de mon génie pour être ministres ? Moi je n'ai besoin que de leur influence. Et des gens si nécessaires les uns aux autres ne se chercheraient pas, ne se trouveraient pas ! Je passerais ma vie dans un vieux château, parce que ma naissance contrarie les projets de mon ambition ! »

Parler d'Oxford à un jeune homme imbu de pareils sentiments, est l'insulter sans profit. Dans un moment où la société est si active, et où un esprit aventureux a tant de chances, qu'irait-il faire dans une classe ? L'idée le fait rire. M. Grey, *senior*, lui donne en vain de judicieux conseils : — « Vivian, prenez garde de vous trop dépêcher d'être un grand homme ; souvenez-vous de la parabole de Bacon intitulée *Memnon* ou un adolescent trop pressé. Vous parlez des activités sociales, eh bien ! si l'esprit social est actif, n'avez-vous point peur qu'il ne vous distance, M. Vivian Grey ? Voyons, mon garçon, vous ne gagnerez pas la partie en négligeant de mûrir votre esprit. Notre siècle est celui des opinions incertaines et des principes convertis... On reconnait ses tendan-

ces spéculatives dans les mesures mêmes de l'administration. — Je sais ce que vous allez me dire, mais, s'il vous plaît, laissez Turgot à M. Canning et à la Chambre des communes. Je ne suis pas bigot, vous le savez, ni de ceux qui s'opposent à l'application d'une philosophie pure aux affaires ordinaires de la vie. Notre race est capable d'amélioration, j'espère, mais quoiqu'on nous parle de cuisine à vapeur, la nature humaine en est, j'imagine, à peu près au même point qu'il y a quelques milliers d'années, quand des hommes non moins vertueux que nous, se promenaient sur les bords de l'Illyssus. Vive la perfectibilité de l'homme, pourvu que sa puissance morale s'accroisse en proportion de sa puissance physique : alors des flâneurs respectables, comme vous et moi, se promèneront dans les rues de Londres sans qu'on leur marche à tous moments sur les pieds. Alors il ne sera pas impossible de réaliser ce que nous désirons sans que beaucoup de mal n'arrive... Dans dix ans, peut-être, la fièvre sera tombée, et votre intelligence sera mûrie... Au lieu de déraisonner sur les activités sociales, ne devriez-vous pas vous féliciter de ne pas être engagé dans le système qui tombe, et vous préparer pour celui qui se prépare ? »

« Ah ! mon cher Vivian, ajouta-t-il en voyant passer le magnifique équipage de Mme Ormolu, c'est *ceci* qui vous tourne la cervelle. Chacun s'efforce aujourd'hui de faire une immense fortune, et, ce qui est plus terrible, de la faire en peu de temps. Cette soif de richesses soudaines, c'est le démon de Frankenstein grimaçant dans la solitude de nos cabinets. »

Néanmoins notre Machiavel imberbe saisit la première occasion de mettre sa théorie en pratique. Que je vous introduise ici un marquis de Carabas ministre d'état par la grâce des bourgs pourris, mais ministre sans portefeuille, et réduit à la vulgaire ambition d'un fauteuil académique. C'est le seigneur qui a besoin du génie de Vivian Gray. Comme il a besoin aussi du vote de son père dans une élection de la société royale, il vient faire une visite de rigueur au vieil auteur. On prend la liberté de l'inviter à dîner quelques jonrs après en nombreuse compagnie. Sa seigneurie accepte. Au dîner elle laisse échapper un certain nombre de platitudes immédiate-

ment relevées par les convives. Pas moyen de les soutenir décemment, le *sherry* lui a embrouillé les idées. Dans cet instant la voix d'un jeune homme qui ne manque pas de confiance dans ses facultés, s'élève au bas bout de la table. — D'après mon opinion, dit Vivian Grey, sa seigneurie n'a pas été comprise, et comme toujours, c'est d'un léger malentendu sur un mot qu'est née la divergence des opinions.

Les yeux du marquis étincelèrent... sa bouche s'ouvrit sans rompre le silence.

Vivian continua avec sang-froid, commenta des expressions, subtilisa des mots, insinua des opinions, et finalement cita un passage entier de Bolingbroke pour prouver que l'opinion du très-noble marquis de Carabas était la plus saine, la plus sage, la plus convaincante des opinions. — Le marquis rajusta ses manchettes : — Juste ce que je voulais dire, exclama-t-il. Ebahis et pleins de vin, ses adversaires lui cédèrent le terrain.

Vivian s'était posé pour règle de ne jamais avancer son opinion comme étant la sienne. A 19 ans il connaissait trop les hommes pour ne pas savoir que les opinions d'un adolescent, quelque correctes qu'elles puissent être, ont peu de chances d'être adoptées par des gens moins forts, mais plus âgés. Il la donnait pour celle d'un personnage éminent et considéré. Il avait aussi le talent d'improviser des citations, c'est-à-dire d'habiller ses idées du style de tel ou tel auteur ; de cette façon, il passait dans le monde pour avoir une mémoire gigantesque. A peine une discussion dans laquelle il ne gagnât son point, grâce aux noms qu'il enrôlait ainsi sous ses drapeaux. Au fait de cette tactique, M. Grey l'interrompit au milieu de sa péroraison. — « Dites-moi, je vous prie, dans quel volume de Bolingbroke vous avez pris l'éloquent passage que je viens d'entendre ?» — « Demandez à M. Hargreaver. (Se tournant vers M. Hargreaver.) M. Hargreaver, vous avez la réputation de connaître mieux que personne nos écrivains politiques, voulez-vous répondre à mon père.

M. Hargreaver balbutia un titre : c'était un homme faible. Le premier pas est fait ; le second ne coûte rien à notre héros, qui a conquis le noble marquis du premier coup. M. Disraéli nous montre comment il réussit, en quelques visites, à per-

suader à sa seigneurie qu'il ne tient qu'à elle d'être premier ministre, et comment il tire les ficelles des pantins politiques dont l'adhésion est nécessaire. Introduit partout, il se lance ; il fournit à l'un une nouvelle recette pour faire du punch ; il guérit la chienne de l'autre : afin de détourner l'attention de trois jeunes nobles pleins de moyens, il les rend amoureux fous de demoiselles. Le charme de ses manières, la profondeur de ses vues, la variété de ses connaissances lui valent des amitiés précieuses. Des fermiers jugés inacessibles, des agents électoraux même s'y laissent prendre. Dans une grande occasion, il fait à un professeur d'ornithologie la description minutieuse d'un oiseau péruvien, dont le bonhomme n'a pas entendu parler au Pérou. Enfin il réussit, il est accepté.

Qui sera mon ennemi demain, se demande-t-il un soir. Trop expérimenté pour cultiver les gens inutiles, il se dit : « Qu'un sourire pour les amis et un ricanement pour les indifférents » est une maxime destinée à jouer un grand rôle dans sa carrière. Il nage là-dedans. Enfin « l'aurore aux doigts de rose entr'ouvre les portes de l'Orient : Deux lords et un baronnet, travaillés en secret, viennent s'entendre au château du marquis sur la marche à suivre. Il s'agit de leur faire accepter dans la prochaine combinaison le portefeuille de quelques ministres « qui n'offrent pas assez de garanties. » La tâche n'est pas difficile, mais on prévoit des difficultés.

Vivian prend la parole ; sa recette est simple : chacun des puissants seigneurs présents dispose à la Chambre d'un certain nombre de votes ; que ces votes aujourd'hui dévoués au ministère passent demain, ou au premier moment décisif, à l'opposition, la partie est gagnée ; le gouvernement abdique.

— Encore nous faut-il un chef aux Communes, observe le baronnet. Parmi les quarante gentilshommes campagnards dont la voix est le souffle de ma poitrine, il n'en est pas un capable de dire *bou* à une oie. Si M. Vivian Grey était membre, — il ne l'est pas encore, — plusieurs le regarderaient comme un homme nouveau. Moi j'ai la plus haute opinion de ses capacités.

— Il est propre à tout, dit le marquis.

— Etonnamment habile, dit lord Courtdown.

— Etonnamment habile, répète lord Beaconsfield.

— Milords, dit Vivian, votre bonne opinion m'élève à mes propres yeux. Quels que soient mes talents, ils sont à votre service. Cependant, si vous m'en croyez, vous ne confierez pas notre grande affaire à des mains inexpérimentées... Je suis prêt à suivre le premier chef qui jouera son rôle d'une manière convenable.

— Noble cœur ! s'écria le marquis. Il ajoute : je connais l'homme qu'il nous faut, Frédéric Cleveland.

— Cleveland !

— Cleveland !

— Autant le diable ! dit lord Courtdown.

— Ou vous-même ! dit sir Berdsmore.

— Qui prétend que Cleveland n'est pas capable de renverser le gouvernement? demande le marquis avec force.

— Personne. On prétend qu'après avoir été trahi une fois comme nous l'avons fait, il ne voudra pas se laisser trahir une seconde. Souvenez-vous ! Après qu'il eut amené, par son éloquence, les tories aux affaires, nous le plantâmes là. Rien pour lui que des sourires et des poignées de main, pas le plus petit emploi inamovible et tranquille. Un député ne pardonne pas ces choses-là. D'ailleurs on le dit devenu sauvage, pur, — quoi, absurde !

— C'est un homme, interrompt Vivian. Dans dix jours d'ici je vous l'amène à dîner, pieds et poings liés.

Il l'amène.

*
* *

Regardez, la roue tourne. Notre homme d'état, un homme d'état de cette trempe encore, a compté sans les femmes !

Cela fait pitié. L'histoire n'est pas mauvaise. — Après avoir mené avec succès une vie qui aurait flétri pour jamais la réputation d'un personnage vulgaire, l'honorable Félix Lorraine, frère du marquis de Carabas, la couronna en ruinant aux cartes un jeune et riche gentleman. Ebruitée, l'affaire paraît forte : on le chasse de son club. Peine plus grave ! il est forcé de renoncer à la main de miss Mexico, sur le million de laquelle il comptait pour pensionner sa maîtresse et

souscrire en faveur de la société pour la suppression du vin. L'auteur lui fait accepter le poste de tambour-major aux Barbades ou de percepteur des contributions dans l'île de Ceylan, je ne sais plus. N'importe, l'important est qu'il épouse en Allemagne, « en passant, » la fille d'un baron du saint empire romain. Six semaines se passent de la manière la plus normale, après quoi l'honorable Félix Lorraine quitte l'Europe et oublie d'emmener sa femme.

Il oublie aussi de répondre à ses lettres, pratiquant en ceci l'exemple de ses parents, lesquels s'abstiennent généralement de répondre aux siennes. Que fait la pauvre délaissée ? Elle vient implorer en Angleterre la protection de sa nouvelle famille. On ne veut pas la voir... elle insiste. On résiste, elle persiste. On la voit enfin ; dès ce moment la maison du marquis est à ses ordres, et le séjour qu'elle y fait la plus grande des faveurs.

Sa beauté cependant n'est pas ce qu'on admire : elle a le teint mauvais, des traits communs, des yeux insignifiants ; c'est son talent. Mais quel talent ! A la première rencontre, Vivian lui est comme un livre ouvert, elle le voit venir d'un mille. Ils conjuguent ensemble le verbe intriguer. Passons quatre chapitres. Ils sont déjà effrayés l'un de l'autre quand Cleveland, le beau, l'irrésistible Cleveland arrive. Un jour Vivian la surprend aux pieds du nouveau venu au moment où celui-ci la repousse avec dégoût ; dès cet instant elle jure de les perdre tous deux. Milords Courtsdown, Beeconsfield et Carabas sont mis au fait du ridicule de leur rôle ; Cleveland est persuadé qu'il n'a été qu'un instrument dans les mains d'un collégien. Vivian croit tout tenir ! à la onzième heure tout lui échappe ; Carabas dépouillé de sa sinécure le chasse, Cleveland le soufflette en public. Du moins il ne se laissera pas escamoter sans vengeance de la scène du monde. A l'œuvre il a reconnu l'ouvrier. — « Ah ! madame ! vous me preniez donc pour un imbécile. Quelle faute ! quelle cruelle faute ! Ecoutez ceci, écoutez cela ! Vous le voyez, j'avais mes petits renseignements sur vous, mon ange. Ce n'est pas tout, ces renseignements sont maintenant du domaine de la publicité, les journaux en sont pleins. Voulez-vous voir ! Horreur ! elle pousse un cri sauvage en s'affaissant sur elle-

même; un vaisseau s'est rompu dans sa poitrine. Vivian lui administre des premiers soins, hélas inutiles! — Le lendemain il tue Cleveland en duel, sans le vouloir...

Nous le retrouvons en Allemagne, guéri d'une fièvre: là ses idées se modifient un peu, son tempérament se calme; il croit aimer; sa fiancée meurt dans ses bras, — la philosophie et la cuisine le consolent; son égoïsme apprend à se dissimuler sous une phraséologie renouvelée de Wilhelm Meister; comme tous les grands voyageurs, il oublie bien des choses qu'il a vues, et se souvient de bien d'autres qu'il n'a pas de raisons de savoir; et quand la toile tombe, c'est sur le plus satisfaisant, le plus beau, le plus sociable, le plus profond, le plus désappointé des jeunes intrigants sans avenir de ce monde.

Fusion d'impossibilités, énigme tout le long de l'ouvrage, ses actes s'ignorent les uns les autres, il est tour à tour le maître et l'esclave des femmes, le maître et l'esclave de lui-même. Ambitieux, il ne fait que des imprudences; clairvoyant philosophe, il donne dans des panneaux trop connus Il posséde et ne jouit pas; comblé des trésors de l'intelligence, il est pauvre, misérable, aveugle et nu, parce qu'il manque de cœur. De grandes choses passent inaperçues devant lui; en revanche, quelle vénération il nourrit pôur tous les attributs extérieurs de la puissance, tout ce qui procure une position sociale élevée, excepté l'exercice des vertus difficiles, en définitive le moyen le plus sûr d'arriver! Ce n'est pas lui qui consentira à mourir dans un grenier plutôt que de se charger de nos faiblesses. Avec quelle merveilleuse facilité d'adaptation il se les assimile! Néanmoins il perd la partie sans retour, et qu'est-il pour le reste des hommes? un prodige ou un monstre, une chose qui ne réussira, qu'on n'aimera jamais!

Sa jeunesse ne l'excuse pas, car ses fautes sont de celles que la jeunesse évite instinctivement; il n'y a rien en elles de généreux: la rouerie y tient la place de la grandeur, et l'impertinence celle du courage. On comprend un vieillard misanthrope, mais que dire d'un Chesterfield de vingt-deux ans pour lequel l'infamie est préférable à l'obscurité? Chose curieuse, M. Disraéli nous présente son héros comme la vic-

time des circonstances : — « Je suis sûr; dit-il après la débâcle, qu'après la lecture des tristes aventures de Vivian, toute âme généreuse murmurera ce soir une sainte prière pour son retour à lui-même et à la société.[1] »

Il n'est pas besoin de le dire; notre analyse ne pouvait rendre justice aux admirables qualités d'exécution déployées dans les cinq volumes de cet ouvrage, aux paradoxes éblouissants, aux sarcasmes, puissants comme la mort, semés à profusion sur chaque page. Dans ce coup d'essai d'un lycéen, il y a plus d'aliments pour la pensée que dans les œuvres complètes de Walter Scott. Il y dissèque ses pseudo-expériences de la vie avec une apparence de méthode philosophique, il y est plein d'incidents, de sous-ententes, de théories et d'axiomes, tellement qu'à la fin du livre « toute âme généreuse et tendre, » impatiente d'essayer la vie à tout hasard, peut croire que le secret de l'existence lui est révélé! A vingt-deux ans M. Disraéli, le satyriste le plus redoutable de son temps, fut proclamé l'un des plus grands maîtres dans l'art d'écrire. Vivian Grey, répéta-t-on dans les clubs, c'est LUI, les hommes et les femmes de Vivian Grey ce sont ses compagnons à *lui*. Carabas est un tel, Beaconsfield un tel autre, etc.

M. Disraéli a trouvé convenable depuis (1853) de faire des excuses au public à propos de ce premier succès. « Les livres écrits par des adolescents qui ont la prétention de peindre leur siècle, dit-il dans la préface d'une nouvelle édition de Vivian Grey, sont nécessairement fondés sur l'affectation. Tout au plus le résultat de l'imagination agissant sur des faits qui ne sont pas d'expérience personnelle, l'exagération s'y allie au mauvais goût et au manque d'entente artistique pour les rendre détestables... Quand les auteurs disparaissent, le mal n'est pas grand; mais s'ils deviennent éminents ensuite, leurs premiers ouvrages sont recherchés pour des causes étrangères à leurs mérites.

C'est vrai : on cherche alors à entrevoir ce qu'ils ont été à travers ce qu'ils ont dit.

*

* *

Un an plus tard, le *Jeune Duc* entra dans le monde sous

[1] Ce passage est supprimé dans les dernières éditions.

les auspices d'une préface où se trouvaient ces mots heureux : « Faire la caricature de ses contemporains n'est pas une chose difficile, il s'agit seulement d'avoir une petite proportion de talent jointe à une grande proportion d'impolitesse.[1] » Le second héros de M. Disraéli n'a de commun avec Vivian Grey que d'être jeune, beau, peu scrupuleux comme lui, et d'avoir été chassé de son collége. D'un côté, ses moyens pécuniaires sont ineffablement plus grands (deux cent mille livres sterling *de rentes*, un demi-million sterling disponible à la banque, des palais partout, des mines de charbon, etc.) de l'autre ses moyens intellectuels sont moindres. Ambitieux, Vivian trébuche au milieu de son élan vers la puissance; riche et puissant, le *Jeune duc* s'épuise à bondir de voluptés en voluptés. L'un était un monstre, l'autre est un sot.

Le duc de Saint-James est orphelin : après l'esclandre d'Oxford, son oncle, le noble lord Fitz Pompey, pense qu'un tour sur le continent est nécessaire au développement de ses heureuses dispositions... Depuis longtemps la politique de cet oncle vénérable a été de soustraire son neveu à la beauté de miss Dacre et à l'influence de l'honnête tuteur, M. Dacre. Pour cet effet, on l'a invité à passer vacances sur vacances auprès du bon enfant d'oncle, qui a une délicieuse petite cousine du même âge que le cousin, qu'on lui apprend à appeler sa femme dès l'âge un peu tendre de huit ans ! On n'a négligé ni jeux innocents, ni permissions d'embrasser la jolie Caroline, en qualité de cousine, pour réchauffer la glace héréditaire de son cœur. — Le lecteur est appelé à sympathiser avec ces Fitz Pompey, dont l'attention est rivée sur leur riche proie, et dont chacun des mouvements est un coup.

Quiconque a reçu le titre d'homme du monde en échange de sa vie perdue, pourra nous dire les voyages du jeune duc. Il joua à Paris, il mangea à Vienne, il étudia les beaux-arts en Italie. En tous lieux, ses hommages au beau sexe furent ceux d'un héros : duchesses parisiennes, princesses autrichiennes, comtesses italiennes, parlèrent en termes enthousiastes de la noblesse anglaise. Au bout de trois ans, le duc de Saint-James eut acquis, sinon une grande connaissance de l'humanité, du moins celle de ses manières ; il eut visité toutes les cours,

[1] Cette préface a été supprimée dans les dernières éditions.

brillé dans les cercles les plus brillants. Il revint en Angleterre avec un cuisinier français, un page grec, un *jäger* allemand, des grâces personnelles, des façons polies, et par dessus tout avec un goût raffiné.

L'ingénuité de son jeune âge avait disparu : rien d'artificiel, d'étudié comme sa conduite. Lord Fitz Pompey pompa en vain un baquet vide... Un air bienveillant, une disposition à un sourire qui n'éclatait jamais, indiquaient que le duc de Saint-James était parfaitement satisfait des choses et de lui-même. En naissant duc, ce jeune homme remarquable avait volé un tailleur au monde. Après bien des consultations, l'oncle et la tante prirent leur parti de ne pas se mêler de lui et laissèrent à la Providence et aux charmes de Caroline le soin de leur grande affaire.

Elle en avait tant, de charmes! Quand elle revit le duc, son bras blanc et délicat s'arrondit autour de son cou avec une élégance avide; ses grands yeux bleus rayonnaient l'affection; la rougeur légère qui s'éleva sur ses joues contrastait doucement avec les flots pressés de sa chevelure noir-brun. Le duc fut frappé, presque étourdi. En appuyant ses lèvres sur les siennes, il se souvint de leurs amours enfantins, et regretta d'avoir refusé l'hospitalité de Fitz Pompey.

— Cet hôpital, un palais! s'écria-t-il douloureusement à l'aspect de la résidence séculaire de ses ancêtres. Où sont les cabinets latéraux, les escaliers dérobés, les boudoirs consacrés à la statue d'une nymphe ou à la maîtresse d'un peintre? Hélas! — Un honorable architecte, sir Carte Blanche, sympathique aux émotions de Sa Grâce, lui offrit des consolations et des devis... Sur les ruines de cette absurde masure s'élèvera un temple digne de sa divinité, quelque chose de majestueux et de composite, avec des tourelles gothiques et des colonnes corinthiennes. Mille ouvriers se mettront à l'œuvre immédiatement : quant à la dépense, deux ou trois cent mille livres sterling... — « N'en parlons pas, dit le duc. »

Du même coup, il autorise sir Carte Blanche à réparer sa royale maison de ville. Ce sera des salles à peindre et à meubler de nouveau, deux ailes à bâtir, etc., soit cinq cents ouvriers de plus, pendant trois ans. Ennuyé bientôt de ce qu'on persiste à le tenir pour un simple membre de la société, il

aspire à être la société elle-même ; une cour devient indispensable à cet être magnifique. Il loue, pour la recevoir, l'habitation somptueuse d'un diplomate en activité de service, prend tout : vins, cuisiniers, domestiques, chevaux ; lady Fitz Pompey dresse les cartes d'invitation.

Dès son début, il fait la connaissance d'une de ces rares personnes dont la beauté défie l'examen, d'une de ces Vénus qui se lèvent devant nous dans le tumulte de la vie comme des étoiles hors de la mer. Notre première impression n'est rien moins que charnelle : muets, une sorte de frisson nous parcourt ; une sorte de douleur, étrangère à la terre, s'allie en nous à un plaisir intense, et ce n'est qu'après nous être remémoré avec effort les lieux communs de l'existence, que nous recouvrons notre maintien ordinaire. Visions rares, sentiments jeunes, je l'avoue, propres à la partie torrentielle de la vie : à mesure que la rivière avance vers le port, nos yeux s'obscurcissent et notre sang se refroidit.

Le duc détourna les yeux pour se recueillir, puis les ramena : mieux préparé cette fois, il réussit à former un jugement. Elle est appuyée contre la paroi : un jeune homme lui dit quelque chose de peu intéressant. Elle est grande et jeune, mariée, à en juger par sa tiare, éblouissamment blanche et pâle ; ses cheveux sont ondoyants et noirs comme la nuit ; sa figure exprime la résignation, ou le repos, ou le chagrin, choses rares dans un salon, se dit le duc. Elle a le regard égaré d'un génie invisible à la foule, portant le deuil de sa dégradation...

C'est lady Aphrodite Grafton, femme de sir Lucien Grafton, roué infâme, camarade d'école du duc.

Elle reçoit notre héros d'une inclination de tête, sans paraître à beaucoup près aussi frappée de son importance que la plupart de ceux auxquels il a été présenté pendant la soirée. Le duc, plein de tact dans le commerce des femmes, aperçoit aussitôt que les sujets ordinaires d'une intrigue de diligence doivent être écartés, il se fait doux, modeste, piquant et rationnel. La réserve de lady Aphrodite se dissipe : elle refuse de danser, mais parle avec plus d'animation. Les femmes se regardent, les hommes parient. Cependant sa Grâce concerte en vain mille plans pour se ménager un tête

à tête. Sur le point de retourner à la charge, il entend sa belle compagne demander sa voiture. — Plus une minute à perdre ! Il commence à parler avec acharnement de son ancien camarade d'école, sir Lucien Grafton, « faisant en cela preuve de sens, car les femmes, dit M. Disraéli, aiment à vous voir entrer chez elles comme l'ami de leur époux. » Elle exprima la conviction que sir Lucius serait on ne peut plus charmé de renouveler connaissance avec le duc de Saint-James.

Sir Lucius Grafton est un Antinoüs descendu, ou plutôt tombé de son piédestal : sa bouche a quelque chose de cruel, qui tranche sur la mollesse voluptueuse de ses traits. Dévoué au plaisir, il s'était acquis avant l'âge de vingt-cinq ans une réputation peu enviable à tous les points de vue. C'est alors qu'il rencontra lady Aphrodite Maltravers dans le monde et s'en fit aimer. — Un an après le plus beau jour de la vie, elle se réveilla ; l'idole sur laquelle elle avait répandu l'encens de son innocente affection s'humanisait de plus en plus. Elle essaya d'en appeler à son cœur, elle le trouva froid, calleux.

Notez que personne ne paraissait plus attentif auprès de sa femme que sir Lucius Grafton, que personne n'avait autant de respect pour la vieillesse, et n'affichait avec autant de probabilité une attitude respectable. Cet époux connaissait le prix des apparences. Le monde s'émerveillait de l'influence gagnée par la femme sur les habitudes du dandy. — Seule, lady Aphrodite pleurait sa misère ; en public, elle obéissait à l'instinct des femmes trahies, en s'efforçant de la cacher. On discernait pourtant le peu d'intérêt qu'elle portait à la scène à laquelle elle était mêlée. Elégante et solitaire au milieu de ses espérances détruites, elle ressemblait à une colonne debout parmi les ruines d'un temple. Comme elle méprisait les hommes ! En apparence, tous étaient inférieurs à sir Lucius, tous étaient les mêmes au fond...

Un étranger paraît sur la scène : frais comme la rosée, rayonnant comme l'étoile du matin ; son pas est gracieux, sa figure est un espoir, sa voix une musique ; toutes les langues l'applaudissent. Un tel être est-il né pour tromper et être trompé ? La noblesse de son âme est évidente dans ses yeux.

Plût à Dieu qu'elle eût un frère pareil à avertir, à guider, à aimer !

Quand une femme permet à une telle idée de la toucher au cœur, il est curieux de voir avec quelle rapidité elle se trouve adoptée par son cerveau. Toutes les expériences, toutes les angoisses d'Aphrodite s'évanouirent en un instant, en une nuit. Elle éprouva la conviction délicieuse qu'un chevalier, un héros digne d'une si belle aventure. était enfin venu à son secours ; son image remplit son esprit, elle l'aime incontinent avec l'enthousiasme de l'adepte d'une foi nouvelle. Tous les amants et amantes de M. Disraéli aiment ainsi, à l'orientale ou, comme nous disons. à première vue. Malgré quoi, quand le duc s'approche d'elle, quand il parle et qu'elle réplique à cette bouche qui l'a fascinée avant de s'ouvrir, elle est froide, réservée. — « Quelques-uns parlent des joues brûlantes et des yeux ardents de la passion, dit M. Disraéli, mais si je n'étais pas un homme tranquille et tenais à ces choses, je dirais : donnez-moi la femme qui me traite avec dédain quand je l'approche, et tremble en affectant de me dédaigner. »

La tête appuyée sur sa main, lady Aphrodite passait des heures délicieuses à songer à sa bonne fortune. — Sa soubrette, jolie suissesse, dont la vertu républicaine avait été corrompue à Paris, se permettait d'encourager des espérances déjà brûlantes...

Le duc de Saint-James la vit souvent à l'heure où il pouvait espérer de la trouver seule, et la pendule à langue d'argent sonnait plus d'une fois pendant ses visites. Lady Aphrodite l'intéressait. mais, galant de profession, il commençait toujours par feindre un peu plus qu'il ne sentait. Elle, au contraire, qui aimait réellement, dissimulait beaucoup. Cependant, elle était loin d'être gênée ; elle causait et écoutait bien, déployait un goût délicat, non-seulement dans la conversation, mais dans son costume. Passionnée pour la musique et les fleurs, elle *lui* chantait des romances... et lui donnait des roses...

Ignore-t-elle où elle va ? Eh non ! et son mari non plus. Sachant qu'elle se perd, elle ne s'en perd pas moins avec délices. Bientôt sa « délicatesse innée » se révolte à la pensée

de vivre plus longtemps sous le toit conjugal avec un coquin d'époux qui, non content d'abuser de son état civil pour emprunter au duc des sommes impayables, cherche sournoisement à se ménager un flagrant délit dont il se fait fort d'extraire un divorce flanqué de dommages-intérêts. Avec des détours invisibles comme des cathédrales, elle insinue à son amant la convenance d'un enlèvement, s'étend sur les attractions d'une retraite au désert, etc. Malheureusement le cœur de Saint-James, pétri de boue, n'est pas à la hauteur de cette conception... Au fait, il a trois autres intrigues, des bâtisses et un harem sur le dos; comment quitterait-il la place sans manquer à tous ses devoirs? Ainsi la neige tombe sur la flamme de lady Aphrodite; ainsi le vent de la mort souffle dans ses ruines; de guerre lasse, elle prête l'oreille aux protestations d'un magnat hongrois, M. de Whiskerbourg, circonstance que les incertitudes de la vie du duc lui empêchent de remarquer.

Sa vie! océan de jouissances, dont chaque vague renferme une perle! Quelle vanité que le bal où il ne paraît pas! Sa présence dans les jardins supplée au manque de fleurs, sa vue dans le parc au manque de soleil. Et combien son absence est autrement remarquée dans un concert que celle d'une cantatrice!

Comme il est généreux aussi! Ses festins, d'une magnificence assyrienne, rappellent les assemblées des immortels au lever de Jupiter! Il perd cent mille livres sterling au jeu sans observation; il distribue à ses maîtresses boisseaux sur boisseaux de bagues, de montres, d'épingles et de colliers de diamants, témoigne auprès des hommes politiques du respect pour les libertés religieuses et civiles, et accorde un sourire à des veuves sauvages pour les rendre heureuses. Hélas! au moment où son apparition quelque part est calculée avec une exactitude astronomique, une lettre de son banquier va lui apprendre que, sans argent, l'honneur est une maladie trop courte de beaucoup.

Il est ruiné! Ses maîtresses disparaissent sans lui dire bonjour; lady Aphrodite, l'ingrate lady Aphrodite, oublieuse des serments passés, se laisse emmener

Dans un château d'Hongrie, ho lau la!
Dans un château d'Hongrie!

Et lady Caroline Fitz Pompey se marie avec un gentleman d'avenir.

Que faire? Préparé par ses fortes études, le duc de Saint-James se décide à entrer dans l'arène parlementaire. Disons-le tout de suite : il y paraît en maître. Son premier discours, chef-d'œuvre achevé, décide les lords en faveur de l'émancipation des catholiques. Triomphe plus doux ! il lui vaut le cœur de la fille de son tuteur, jeune, riche, éblouissante coquette, qui s'est moquée de lui tout le long des trois volumes. Tout finit bien ! Il est père de famille ! « Quatre ans sont passés maintenant, conclut M. Disraéli, depuis son union avec May Dacre : pendant cette période, il n'a pas cessé un instant de se tenir pour le plus heureux des hommes. Sa vie se passe dans l'exercice des devoirs de sa position, et sa carrière actuelle est le meilleur argument possible en faveur de l'existence d'une aristocratie. »

Le titre de la seconde production de M. Disraéli était :

LE JEUNE DUC,

CONTE MORAL, MAIS GAI.

Voulez-vous savoir la manière de Disraéli : Je veux ouvrir le livre au hasard, et vous donner, sur l'honneur, le premier paragraphe qui me tombera sous les yeux. Tenez :

« La salle d'un banquet est souvent le théâtre d'un plaisir exquis, mais ce plaisir n'est pas excité autant par la satisfaction d'un palais délicat que par les magnifiques effets de lumière et d'ombre, les belles femmes, les diamants, les costumes, les verres coloriés, les vins ardents, la vaisselle glorieuse. Tout est trop chaud, trop rempli, trop bruyant pour que le gourmet puisse saisir un fumet, analyser une combinaison, se balancer sur une nuance. Pour manger réellement, il faut être seul, dans un appartement éclairé d'une lumière douce, avoir un vêtement léger, et un seul plat — à la fois. Oh ! les heures que j'ai passées ainsi ! Heures de bonheur ! heures de vertu ! car qu'y a-t-il de plus vertueux que le sentiment intime des bénédictions de la nature? Un bon mangeur doit être un brave homme, car il jouit d'une bonne digestion, et une bonne digestion est l'indice d'une bonne conscience ! »

Il y avait assez d'originalité dans les premières productions de M. Disraéli pour que la troisième fût attendue avec impatience. *Contarini Fleming* a les qualités de détail et les vices de conception de ses aînés. L'auteur se propose de tracer le développement du « caractère poétique » : à cet effet, il fait passer son héros, dont la position sociale est en conflit constant avec les instincts, par des métamorphoses aussi nombreuses que celles d'Ovide, et souvent aussi *objectionables*. Au point de vue psychologique, Contarini Fleming est douloureusement manqué, mais la beauté de l'héroïne, beauté marquée par cette fatale auréole qui plane sur les êtres condamnés, des descriptions ravissantes, des scènes d'amour auxquelles nous ne voyons rien de comparable comme style dans notre littérature, sinon les quelques pages intitulées « Délire » à la fin de la nouvelle Lelia de George Sand, une exubérance d'images, des élans poétiques, une puissance de brosse et de couleur qui étalent devant nous d'un seul coup les ondes empourprées de l'Adriatique avec leurs gondoles et leurs rivages de palais ; un charme inconcevable qui nous entraîne après l'auteur dans des régions méridionales et embaumées, des mouvements de passion où la royauté du génie resplendit comme l'éclair, toutes ces choses font de Contarini un livre superbe, malheureusement peu propre à être distribué en prix dans les pensionnats de demoiselles.

J'aimerais à en scruter ici la théorie, si cela ne devait me prendre huit pages. — « Je veux, dit Contarini Fleming, écrire un livre qui sera vrai de tous points, dont la passion, la pensée, l'action, le style même jailliront de moi tout entiers. — Quand je tourne les pages d'un métaphysicien, je vois la science des mots usurper la place de celle des faits ; des axiomes arbitraires conduire à des résultats absurdes ; des principes imaginaires établir des systèmes contradictoires au sens commun de l'humanité ; partout le dogme s'étaler à la place de la démonstration. Fatigué, je jette le volume loin de moi. »

Quelle différence quand je creuse ma poitrine pour y suivre les développements de mon intelligence et les phases de

formation de mon caractère ! Là, tout est lumière et ordre, le certain succède à l'incertain, et ce qui est praticable à ce qui est impossible ; je ressens cette satisfaction exquise, inhérente à la découverte de la vérité.

Je me suis résolu par conséquent à écrire l'histoire de ma vie, parce que c'est le sujet dont j'ai la connaissance la plus sûre.

Triste sujet et triste histoire, même à côté de celles d'Obermann et de Werther. Misérable pygmée de Contarini, il se croit assez fort pour vivre dans le monde selon ses instincts, comme une brute! Tour à tour poète, romancier, homme d'état, capitaine de brigands et capitaine de pirates, parce qu'il a trouvé moyen de ne pas être pendu, et d'hériter au premier chapitre une grande fortune, il se croit le droit de proclamer à la fois le néant de la morale et ce qu'il appelle « le triomphe de la nature sur la société. »

Fait avec grand soin, après de profondes méditations au sein d'une belle nature, ce livre fut publié sans nom d'auteur au milieu d'une révolution (1831-1832) ; il semblait qu'il dût mourir. Mais il a gagné graduellement la sympathie des intelligences d'élite ; il a eu le bonheur d'être aimé par de grands hommes ; et je l'offre maintenant sous mon nom à une génération nouvelle, parce que, après l'avoir examiné avec soin, je crois qu'il a accompli mon idée. [1]

. . . .

Le Jeune duc et Contarini Fleming, nous allions oublier de le dire, furent écrits en voyage en Suisse et à Venise, à Munich et à Jérusalem. A Jérusalem ! Là, M. Disraéli se rappelle qu'un sang oriental coule dans ses veines. Lui aussi est de ce peuple élu auquel les nations européennes « ont emprunté leur religion et leurs lois ! »

Il arriva un jour au bord du Nil, ce fleuve dont les eaux assistèrent à la formation de tant d'états, « à l'invasion de tant de croyances, » et coulent encore avec la même bienfaisance sereine.

Son pas retentit dans les salles des Pharaons, dans ces galeries impériales, supportées par des milliers de colonnes et gardées par des formes colossales assises sur des trônes ; il

[1] Préface de l'édition de 1845.

passa sous des portes faites pour recevoir le char de triomphe des Titans ; il contempla ces obélisques, dont les hiéroglyphes affectent de cacher les secrets des cieux. Quelque part qu'il jette les regards, ce sont de vastes avenues de sphynx et des groupes de rois avec des visages de lions.

Où sont les créateurs de tous ces mystères, de toutes ces magnificences, se demande-t-il?... Il pense... Les royaumes de la terre passent devant lui, depuis celui des Pharaons jusqu'à ceux qui sortirent du chaos féodal ; il compte les générations des hommes depuis Rhamsès-le-Grand jusqu'au pèlerin solitaire qui viole la sainteté de son sépulcre. Et il trouve que l'histoire de la race de l'homme est celle d'une dégénérescence graduée...

Dans l'angoisse de son cœur, il lève les mains vers le ciel sans nuages et dit : n'y a-t-il plus d'espoir ! Qu'est-ce que la science, et qu'est-ce que la vérité? Comment y gagnerai-je la sagesse?

Le vent se leva, le désert s'émut : des piliers de sable tourbillonnèrent dans la plaine ; des bruits plus effrayants que le tonnerre fondirent sur son oreille ; les temples et les palais, les autels et les trônes disparurent de sa vue ; et l'orage, en passant sur sa tête, enfouie dans le sable, sembla lui dire : ENFANT DE LA NATURE, APPRENDS A OUBLIER !

Il trouva des journaux d'Europe au Caire ; quelques semaines après, il était mêlé aux luttes politiques de l'Angleterre.

(A suivre.) ***

LETTRES DU COMTE DE GOLOWKIN

à M. Nicolas Chatelain.

NOTICE

La publication des lettres du comte de Golowkin ayant été depuis longtemps préparée par feu M. Nicolas Chatelain, nous n'avons que peu de chose à ajouter à la notice dont l'aimable littérateur de Rolle a fait précéder ce recueil. Il suffira qu'en appelant l'attention sur les détails curieux et charmants que le spirituel et grand seigneur russe nous donne de la société lausannoise du commencement de ce siècle, sur les réflexions très-remarquables et parfois profondes que lui inspirent les faits dont il est témoin, et surtout sur son style piquant, spirituel, sarcastique, nous fassions comprendre et accepter l'opportunité de cette publication.

Reçu comme tant d'autres étrangers de distinction, que retinrent sur nos rivages la splendeur du pays et l'hospitalité traditionnelle de ses habitants, le comte Golowkin fréquenta pendant de longues années cette brillante société de la rue de Bourg, à Lausanne, des de Seigneux, de Cottens, d'Hermenches, d'Aruffens, Van Muyden, Polier, de Cergeat, etc. S'il y trouva des amis et des plaisirs dignes de lui, il y recueillit aussi bien des ridicules, et l'on trouvera dans ses lettres plus d'une épigramme qui, aujourd'hui même, n'aurait rien perdu de sa verdeur et pourrait encore, au besoin, arriver assez directement à son adresse. Mais, au fond, on sent que la bienveillance n'abandonne jamais le spirituel

écrivain et que les lazzis ne sont que des fleurs de la pensée dont il n'a su dissimuler les épines.

Quant à M. Nicolas Chatelain, son correspondant, nous le supposons assez connu des lecteurs de la Suisse française pour n'avoir pas à refaire sa biographie.

Rappelons-en cependant les principaux traits pour ceux qui, par hasard, ne seraient pas tout à fait familiarisés avec cette intéressante figure, qui n'a jeté qu'un jour modéré, délicat et fin sur notre littérature.

M. Nicolas Chatelain, quoiqu'ayant passé la plus grande partie de sa vie dans le canton de Vaud, n'était pas Suisse. Il était né à Rotterdam, le 23 novembre 1769, d'une famille d'imprimeurs-libraires à laquelle on doit quelques-unes de ces belles éditions hollandaises qui font l'ornement des bibliothèques. A dix-huit ans il quitta la Hollande, fuyant l'invasion prussienne, qui venait y restaurer le stathouderat et le parti orangiste. Après avoir visité l'Italie, il se fixa définitivement à Vevey, qu'il quitta en 1812 pour se rapprocher de sa sœur, Mme Eynard-Chatelain, et habiter la petite ville de Rolle.

L'étude des écrivains français des XVIIe et XVIIIe siècles fut l'occupation favorite de sa vie, pendant soixante ans. Rolle formait, au moment où il vint s'y établir, un petit centre littéraire, qui se groupait autour de la famille du duc de Noailles, proche parente et voisine de la société de Mme de Stael, à Coppet. Aimé de tous pour son urbanité et aussi pour la chaleur de son libéralisme, M. Chatelain reçut de la ville de Rolle le don de la bourgeoisie et ne cessa de s'en rendre digne, soit par sa bienfaisance, soit par les lumières qu'il répandit autour de lui. Nous avons éprouvé nous-même la bienveillance de cet esprit ouvert aux moindres manifestations littéraires de son pays d'adoption, et nous conservons avec un sentiment de fierté et de gratitude la lettre charmante qu'il nous adressa pour nous remercier de l'envoi d'une brochure sans importance.

Son histoire du *Synode de Dordrecht*, qui retrace la querelle théologique des arminiens et des gomaristes, est un livre sérieux qui le classe dans l'école des philosophes affirmatifs du XVIIIe siècle, à la façon de Diderot et de Rousseau,

plutôt qu'à celle de Voltaire. Mais ce qui constitue l'originalité d'esprit de M. Chatelain, c'est son talent d'imitation. Il s'était si bien identifié avec la manière de penser de certains littérateurs célèbres, qu'il osa publier sous le titre de *Lettres de Voltaire à Mme du Deffant*, un pastiche tellement parfait du grand écrivain, que les plus habiles y furent pris. Les *Lettres de Livry*, supposées écrites par Mme de Sévigné, le *Rubis du Père Lachaise*, opuscule dans lequel cette femme célèbre est censée faire le récit d'une visite au confesseur de Louis XIV, une lettre qu'il fait écrire par Benjamin Constant avec un tel succès que M. Vinet y fut trompé et la donna dans sa *Chrestomatie* comme un modèle de style épistolaire, et enfin ses *Pastiches* ou *Imitations libres du style de quelques écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles*, témoignent d'un talent remarquable d'assimilation et d'une pénétration digne certainement d'un but plus original. Si M. Chatelain se fût livré à ses propres inspirations plutôt que de se borner à imiter les auteurs qui le charmaient, il est hors de doute qu'il fût parvenu à produire des œuvres distinguées. Quelques passages du recueil de morceaux choisis qu'il a intitulés : *Du goût sous ses faces diverses et dans ses rapports avec la société*, trahissent une plume pleine d'esprit et d'atticisme. Mais telle était la pente de sa nature, et nous n'avons pas à la discuter. M. Chatelain mourut à Rolle, le 27 septembre 1856, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

La notice inédite qu'il a consacrée au comte Golowkin nous dispense de rechercher quels furent les rapports qui le lièrent à son correspondant, mais ce que nous devons regretter ce sont les lettres de M. Nicolas Chatelain lui-même, qui eussent complété le recueil que nous offrons au public, et éclairé quelques points obscurs de celles du comte. Ce dont nous disposons suffira, il faut l'espérer, à intéresser vivement cette partie éclairée du public lecteur de la Suisse française qui ne croit pas déroger en détournant quelquefois son attention des littératures de l'étranger, et en la portant sur la vie intellectuelle du pays même. D'ailleurs à ceux qui croiraient que l'auteur des lettres dont il s'agit n'aurait eu de notoriété que relativement au petit centre de la société lausannoise, nous rappellerons ce qu'il en dit lui-même dans sa lettre du 5 octobre en parlant de ses succès à Paris : *Vous voyez que*

les bontés dont on m'honore dans votre bonne Suisse ne sont pas des procédés de province.

WILLIAM REYMOND.

Fédor Golowkin, issu de l'illustre maison des comtes Golowkin, l'une des plus anciennes de la Russie, naquit à la Haye le 10 octobre 1766. Son bisaïeul, Ivan Michælowitz, fut élevé aux premières dignités par Pierre-le-Grand, qui lui témoigna toujours la plus haute confiance. Dans une circonstance particulière, on vit d'une manière frappante l'ascendant que cet homme vertueux et intègre avait pris sur un maître d'ailleurs si jaloux de son pouvoir. En 1710, le czar fit le projet d'assiéger Wiborg, capitale de la Carélie, et l'une des clefs du territoire suédois du côté de la Baltique. Mentchikow eut l'ordre d'approvisionner la flotte; il présenta cet ordre au sénat qui, d'une voix unanime, résolut que les approvisionnements seraient fournis par les cultivateurs du gouvernement de Nowgorod, le plus voisin de Wiborg. Cette résolution fut soumise à Pierre, quand il parut dans le sénat. Il n'y aperçut point la signature de Golowkin, qui était absent et qui aussitôt fut appelé. Celui-ci lut le papier et le déchira. Pendant que les autres sénateurs éprouvaient les plus vives craintes et que l'empereur se livrait à la colère, Golowkin traça ces mots avec le plus grand sang-froid : « Il est injuste d'imposer de nouveaux fardeaux au peuple, déjà trop accablé; les sénateurs qui possèdent des villages entiers aux environs de Pétersbourg peuvent aisément fournir de leurs greniers les choses nécessaires. Je m'inscris pour dix mille mesures de seigle. » Il passa le papier à son voisin et aucun des sénateurs n'osa refuser sa signature. Le monarque irrité fut apaisé aussitôt, et rendit justice à Golowkin. Il appréciait tellement les vertus et les services qu'il avait rendus à l'état, qu'il fit frapper en l'honneur de ce magistrat une médaille ayant pour inscription ces mots : *consilio* et *ro-*

bore. Une particularité plus remarquable encore c'est que, par ordre et sous les yeux de son souverain, il avait posé la prémière pierre de la ville de Saint-Pétersbourg.

Un autre des ancêtres du comte fut employé dans la carrière diplomatique et passa plusieurs années en Suède, en qualité de ministre de la cour de Russie. Il devint ensuite président du collége de l'amirauté. En 1741, l'impératrice Elisabeth s'étant rendue à Moscou, elle remit l'administration générale au comte Golowkin, dont elle connaissait le zèle et les talents. Celui-ci eut quatre fils; l'un, ambassadeur de Russie auprès de Frédéric II, épousa à Berlin la fille du célèbre baron de Mosheim, laquelle se remaria à Jean-Paul, duc de Noailles, pair de France. [1] Un second épousa la fille du comte Schouvalow, [2] favori de l'impératrice Elisabeth. Un troisième avait épousé mademoiselle Van-Streyen, qui fut grande-maîtresse de la maison de la princesse d'Orange. Le quatrième et dernier, père du comte Fédor, était ministre plénipotentiaire de Russie auprès des états-généraux. Par sa mère, le comte descendait de l'ancienne maison de Marquette, la seule en Hollande à laquelle fût attaché le titre de marquisat. A la mort de Mme la baillive de Bondely, sœur de Mme Golowkin, la maison de Marquette se trouvant éteinte, les armoiries de la famille furent, selon l'usage, rompues en présence de témoins et les débris enfermés dans le cercueil. Triste et singulier rapprochement des misères humai- et des vanités féodales!

Le comte Fédor arriva fort jeune en Russie, et obtint aussitôt un grade militaire. Une figure distinguée, jointe à un esprit vif et délié, le fit remarquer de l'impératrice Catherine II, qui le nomma gentilhomme de la Chambre et l'admit dans sa société intime.

Le lecteur ne sera pas fâché, nous le présumons du moins, de rencontrer ici quelques détails concernant cette grande souveraine, qui nous ont été rapportés par le comte lui-même.

Le jeune Golowkin était, à l'âge de quatorze ans, une sorte de chambellan sans fonction particulière ou office

[1] Fils aîné du maréchal Louis de Noailles.
[2] Madame Golowkin était une des six dames du portrait.

d'obligation. Il allait, venait, entrait dans le palais impérial et en sortait avec la plus grande liberté, comme l'enfant de la maison. Quelquefois il se permettait de perfectionner la couche impériale, faisait gonfler les oreillers, rangeait le couvre-pieds, etc., etc. — Un jour l'impératrice lui dit : « En vérité, M. le comte, je crois que vous surpassez encore la meilleure servante hollandaise. » Plus tard il fit habituellement partie de la société choisie que Catherine réunissait à l'Hermitage. Là, toute contrainte et étiquette étaient bannies ; elle ne permettait point, comme l'on sait, qu'on l'appelât autrement que *Madame*. Les parties de wisth s'arrangeaient comme dans un salon, et l'impératrice, quand elle ne jouait pas, s'amusait volontiers à conseiller les joueurs. Lorsqu'elle jugeait que la soirée s'était assez prolongée (c'était d'ordinaire à neuf heures), placée derrière une table à jeu, elle regardait à sa montre, et d'un ton affectueux disait à la société : « Je crois qu'il est temps de nous retirer. » C'était là le premier coup d'œil, plein de grâce et de bénignité. On en attendait un second ; il ne tardait pas. Celui-ci, accompagné d'un mouvement de tête majestueux, laissait dans les esprits le souvenir de la toute-puissance, car, disait-elle quelquefois : « le dernier regard doit être celui de la souveraine. » Et le comte ajoutait : On ne se fait pas d'idée combien ces deux manières de saluer laissaient à la fois de respect et d'amour.

Dans le but de conserver d'autant plus d'empire sur ses sujets, elle allait jusqu'à se prescrire à elle-même des privations. Une des plus grandes jouissances pour moi, disait-elle, serait de faire des promenades aux environs de Pétersbourg, mais je me les interdis. Si l'on me voyait souvent, mon apparition deviendrait vulgaire ; il faut que ce soit un événement de voir sortir l'impératrice.

Catherine avait l'habitude de faire sa partie ; elle y admettait parfois de petits princes allemands, dont sa cour foisonnait ; mais voulant que, parmi les joueurs, tout se passât dans une parfaite égalité, elle tenait à lever les cartes à son tour. Cependant l'un de ces princes, croyant remplir un devoir de politesse envers les dames et aussi se faire valoir, ne manquait jamais de se précipiter sur les car-

tes. Ennuyée de ces civilités, l'impératrice croisa les mains sur la table et dit en articulant lentement (c'était son usage) : « Monsieur le prince, c'est par préférence que je lève moi-même les cartes; si c'était une peine, je pourrais en charger un page. » Ce qui peindra encore mieux la hauteur naturelle et calculée de l'autocratrice, c'est qu'un jour un prince allemand (peut-être le même que celui dont il vient d'être question) eut l'extrême gaucherie. au moment de sa présentation à l'impératrice, de vouloir se faire un titre de je ne sais quelle alliance vraie ou prétendue. « Je crois, dit-il en s'inclinant profondément et souriant de son mieux, que j'ai l'honneur d'être un peu parent de Votre Majesté. » L'impératrice, à ce propos, se redressant et espaçant plus que jamais ses paroles, répondit : « Monsieur le prince, je ne me connais point de parents. »

Quelques années après son début à la cour, l'impératrice conféra au comte Golowkin l'ambassade de Naples; mais elle dut l'en rappeler, parce qu'il s'était attiré la disgrâce de la reine. En le nommant ambassadeur à Naples, Catherine avait donné au comte une marque éclatante de sa faveur. Mais elle n'avait pas songé que ce ministre était bien jeune pour remplir un poste de cette nature, et elle avait peut-être trop présumé de sa prudence. Son goût dominant, la passion de faire effet par ses mordantes et spirituelles plaisanteries, lui firent bientôt oublier ce qu'on doit à une tête couronnée auprès de laquelle on réside. Il se permit, dans une partie de plaisir dont il faisait les frais et l'ornement, de chanter des couplets qu'il avait composés, et où la fille de Marie-Thérèse[1] se trouvait gravement compromise. Ces couplets étaient d'autant plus inexcusables que le fond en était vrai.

Il paraîtra peut-être curieux de faire ici un rapprochement d'une circonstance toute pareille à celle où se trouva le comte Golowkin, et qui concerne un gentilhomme fort connu au XVII[e] siècle, le comte de Bussy-Rabutin. Des couplets et une indiscrétion causèrent aussi la longue disgrâce du cousin de M[me] de Sévigné. Jamais Louis XIV ne put de bon cœur pardonner au satirique. De même le comte Fédor,

[1] Caroline, reine de Naples.

après cette terrible esclandre, ne put recouvrer les bonnes grâces de sa souveraine.

A notre regret, nous n'avons pu nous procurer une copie des malheureux vers qui bouleversèrent la carrière de Fédor. Ceux où Mlle de La Valière, alors maîtresse en titre, était traduite en ridicule, ne nous sont parvenus que par ce seul fragment :

Que Deodatus est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui, d'une oreille à l'autre va.
. . . . Alleluia.

Il est déplorable que cet exemple, qui ne pouvait manquer d'être connu du comte, n'ait point influé sur sa conduite en lui servant d'avertissement.

Peu de temps après ce rappel, l'impératrice mourut [1], et Paul Ier étant monté sur le trône, le comte Golowkin fut revêtu de la charge de grand-maître des cérémonies et créé commandeur de l'ordre de Malte. A cette époque, l'empereur de Russie était l'ennemi déclaré de la France, et comme il mettait de la passion en tout, il en mit beaucoup à son antipathie. Mais un revirement aussi prompt qu'inattendu eut bientôt lieu dans les opinions de l'empereur à l'égard de la France et de Napoléon. Ce changement inopiné dut être attribué à une attention des plus obséquieuses de Bonaparte pour l'autocrate. Après avoir prodigué aux Russes, faits prisonniers à la bataille de Zurich, des traitements qui dépassaient de bien loin ceux de la simple humanité, Napoléon les renvoya sans rançon à leur maître. Aussitôt le parti français triompha à Pétersbourg. Le comte Golowkin, qui avait suivi avec attention les événements, ne vit dans la tactique de Napoléon qu'une sorte de ruse de guerre, et dans la conduite de Paul Ier qu'une suprême inconséquence. Ennemi irréconciliable de la France depuis la révolution, le comte ne pouvait admettre l'idée que Paul se fît le champion de Bonaparte ; que l'autocrate de toutes les Russies traitât d'égal à égal avec un aventurier de gloire ; il le trouvait d'autant plus mauvais que Paul Ier avait débuté par être aussi hos-

[1] 26 novembre 1796.

tile à la révolution française que la dignité de sa couronne l'exigeait. Cette manière de voir du comte Fédor étant parvenue aux oreilles de l'empereur, il en fut exaspéré au plus haut degré et dit : que, s'il le rencontrait sur son passage, il le ferait jeter par les fenêtres. Ce propos fut, à son tour, rapporté au comte. Maintenant écoutons celui-ci nous raconter à ce sujet la scène qui eut lieu entre son souverain et lui. Inexorable sur l'étiquette, tant qu'elle concernait les honneurs dus à sa personne impériale, il aimait assez à s'en affranchir quand il n'était question que de lui-même. Il allait surprendre à l'improviste les seigneurs de sa cour. Nul n'avait précisément le droit de s'attendre à sa visite, mais personne non plus n'était absolument sûr de n'en pas être honoré.

« Un jour qu'il y avait grand monde chez le comte ***, je m'y trouvai, » me dit M. Golowkin, « lorsque tout à coup les portes s'ouvrent à deux battants et l'on annonce l'empereur. Impossible à moi de m'esquiver et, quoi qu'il pût en arriver, je sentis qu'il fallait faire bonne mine à mauvais jeu. L'empereur ne tarda pas à m'apercevoir et vint droit à moi avec un air de colère le plus terriblement concentré qu'on ait vu, et s'exprimant, selon son usage, par circonlocutions et par détours : « N'est-il pas vrai, M. le comte, me dit-il, que lors-« qu'on s'est proposé d'avoir un plaisir, il est infiniment pi-« quant et fâcheux d'être payé par un refus, et qu'on ne « pardonnerait point à un homme qui vous mettrait dans « le cas de vous causer une humiliation, en récompense « d'une grâce que vous lui auriez demandée ? » Ne voyant pas trop où il en voulait venir, ne comprenant rien à ce long préambule, qui me parut obscur et que ma position ne servait pas à rendre plus clair. — « Certainement, répondis-je, « la chose est comme Votre Majesté l'envisage, mais je ne la « comprends pas tout à fait. » — « Je veux dire, Monsieur « le comte, reprit-il d'un ton un peu moins doucereusement « farouche, que, si je vous priais de me faire le plaisir de « souper avec moi, apparemment vous me refuseriez. Je dois « me garder de vous le demander. Je sais d'ailleurs qu'il est « des personnes *plus favorisées* que moi qui jouissent habi-« tuellement du bonheur de vous posséder, et ce serait fort « injuste de les priver plus longtemps de votre présence. »

A ces mots il me fit une légère inclination. Je répondis par une profonde révérence. Le cercle s'étant incontinent ouvert pour me faire place, j'en profitai, Dieu sait! avec autant d'empressement que le cérémonial pouvait le permettre. Je reculai jusqu'à la porte, faisant mes trois révérences. Oh! que je trouvai l'air qu'on respire dans les corridors et sur l'escalier pur et suave! Je m'en régalai à longs traits. » Voilà comme le comte me fit assister à cette scène. Il est certain qu'on est présent à tout ce qu'il raconte.

Dans nos conversations particulières, M. Golowkin est revenu plus d'une fois sur cette histoire qui, certainement, n'était pas de nature à être oubliée de sa part. « Vous ne vous faites pas d'idée, » disait-il, « de ce que c'est que de sentir son visage effleuré par l'haleine de quelqu'un qui s'est promis de vous faire jeter par les fenêtres. Paul était un homme à tenir sa parole, et il y avait là, parmi ses courtisans, des gens qui m'aimaient assez pour exécuter les volontés du maître. Sorti du palais, je me trouvai comme une mésange qui a échappé à la serre du vautour. » Puis, s'apitoyant sur la fin déplorable de ce malheureux prince: « Paul, » continuait-il, « avait de l'esprit, mais il en faisait un mauvais usage; au lieu de s'en servir pour se concilier l'affection, il ne s'en servait que pour se l'aliéner. » Enfin, à propos de cette mort même, précédée dans la famille impériale de plusieurs autres morts violentes, le comte observait qu'une nation qui traite ainsi ses souverains est loin de pouvoir prétendre au titre de *nation civilisée*. Il estimait encore, à propos des destinées actuelles [1] de la Russie, et du développement de puissance qu'elle est peut-être appelée à atteindre dans l'avenir, qu'à tout prendre, Pierre-le-Grand n'avait pas bien entendu ses véritables intérêts: « Limitrophe entre l'Europe et l'Asie, dans une partie de son vaste territoire, la Russie fournissait au monde le spectacle d'un peuple commerçant qui échangeait, entre les deux continents, les productions indigènes de son sol et toutes celles que leur industrie réciproque pouvait y ajouter. Pierre I[er] a voulu nous faire jouer un autre rôle; il a voulu que nous fussions dans le cas de nous immiscer dans toutes les grandes querelles de l'Europe, et je croirai toujours qu'il a eu tort. Ce n'est pas Saint-

[1] 1805.

Pétersbourg qui aurait dû devenir le centre de la puissance moscovite, mais Nowgorod-la-Grande et la commerçante; elle eût réuni à elle seule Francfort, Leipsig et Beaucaire. »

Frappé d'une disgrâce complète pour ses propos indiscrets contre le gouvernement, M. Golowkin ne reparut à la cour que plusieurs mois après l'avènement de l'empereur Alexandre. Ce souverain ayant conféré dans la suite la charge de grand-maître des cérémonies au comte Georges Golowkin, cousin germain de Fédor, celui-ci se détermina à demander son congé. Après avoir parcouru l'Allemagne, il se fixa à Dresde où, par une conformité de goût pour les lettres et pour les arts, il se lia avec le comte d'Entr'aigues et le baron d'Armfeld. Après la signature de la paix de Tilsitt, le comte, qui était rentré en Russie au commencement de la guerre, se rendit à Paris en 1811, et de là à Genève. En 1814, il était à Lausanne. Il quitta momentanément cette ville pour aller s'établir dans une délicieuse petite île du lac de Thoune. Pendant sa résidence dans cet ermitage, comme depuis son retour à Lausanne, il ne cessa de cultiver la littérature et les arts. M. Golowkin possédait plusieurs langues, dessinait avec goût, écrivait avec élégance, et surtout lisait parfaitement ses ouvrages. Dans les dernières années de sa vie, il fit plusieurs voyages en Allemagne, en France, en Italie, et finit par se fixer à Lausanne, où il mourut au mois de mai 1823, âgé de 57 ans. Son esprit avait un caractère remarquable, celui de planer pour ainsi dire sur les matières qu'il traitait. Accoutumé à voir de fort haut, il exprimait son opinion avec un ton de sarcasme et de persifflage qui manquait rarement de philosophie et qui laissait beaucoup à penser. Cette supériorité d'esprit, au reste, ne l'empêchait pas de viser à une certaine bonhomie qui, tout en augmentant son amabilité, laissait percer son extrême malice. Cette fausse bonhomie était parfois un peu intéressée; il aimait à dire des choses flatteuses dans le but de s'en faire adresser, et même pour relever le prix des éloges qu'il accordait, il ne dédaignait pas toujours de les accompagner de compliments un peu acerbes. Bien des fois aussi il arrivait que l'expression de ce qu'il venait d'éprouver lui échappait involontairement. Tout homme d'esprit qu'il était, il se trahissait. Toutefois sa médisance, étant générale, n'avait rien d'inquiétant pour l'amour-propre de ceux qui en étaient l'objet.

Ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient *mordus*.

Ses méchancetés rappelaient les gens qui jouent faux à jeu découvert. Il se plaisait à dire à ses amis : « Je le sais, on me trouve méchant, mais on a tort; je ne le suis point, je suis un miroir où les objets se peignent tels qu'ils sont; puis il ajoutait gaîment :

Est-ce ma faute à moi, si ces traits sont les vôtres?

Dans tout ce que le comte disait et écrivait, on lui voyait afficher une sorte de supériorité dominatrice, prétention, il faut l'avouer, souvent fondée. Le ton qu'il aimait le plus à donner aux choses, c'était le ton facétieux, mêlé d'une certaine philosophie de grand seigneur. Il faut convenir cependant que si le bouffon et le burlesque peuvent être maniés avec grâce, il entendait ce point admirablement. Son goût naturel, une mesure et un tact inimitable ne l'abandonnaient jamais dans ses plus fortes plaisanteries; il n'offensait point et n'était jamais grossier. Il y avait entre ses bouffonneries et celles de Scarron la même distance qu'entre les contes licencieux de La Fontaine et ceux de Grécourt. La muse du bonhomme était une Grâce, celle du chanoine un Satyre.

Personne, je pense, ne tira jamais plus agréablement parti pour les autres et pour lui-même que le comte Fédor, de tout ce qui tient aux talents d'agrément et à ce qui s'y rapporte; et, cependant, lorsqu'il se trouva dans le monde, au sein d'une de ces brillantes réunions où il semblait être dans son centre, où il était fêté, gâté, caressé, consulté, où il n'était question que de tableaux, de musique, de poésie, entouré de ces brillants prestiges, de ces séductions du siècle et du goût, qu'arrivait-il? un certain sentiment de sa dignité personnelle et intérieure, une sorte de conscience de sa valeur morale ou plutôt intellectuelle se réveillait et l'avertissait qu'il était fait pour quelque chose de mieux, pour quelque chose de plus relevé qui se rattachât plus directement aux véritables destinées de l'homme. « Je suis tombé malade, » disait-il, « au sortir de ma lecture de la princesse d'Amalfi. Quoiqu'elle fût singulièrement bien reçue par les difficiles Genevois, ce n'est pas l'orgueil qui m'a morbifié. Je la risquerai encore une fois, parce qu'on lui fait trop la cour pour

ne la point mettre à portée d'augmenter les suffrages; mais si vous saviez comme ce genre de succès me chagrine et m'humilie, je vous ferais pitié. J'ai été malheureusement élevé pour d'autres succès que ceux d'un salon, je n'ai pas l'esprit de l'oublier, et j'ai mal au cœur de ce qui remettrait celui du prochain. »

Nous citerons encore à l'appui de ce que M. Golowkin dit lui-même, ce qui lui échappa tout naïvement après avoir été loué avec effusion de cœur par un ami sur un morceau charmant qu'il venait de lui lire : « Oui, tout cela est fort bien, mais ne me suffit pas. Vous avez là en ce moment, à Lausanne, deux cents manants qui discutent des lois à faire pour le pays. Eh bien ! au lieu de tous ces compliments de salon qu'on me fait à satiété, j'aimerais beaucoup mieux qu'ils m'envoyassent une députation pour me consulter. » M. Golowkin aimait en effet à être consulté, et donnait souvent d'excellents conseils; mais vivant dans une république, il ne devait certes pas s'attendre à voir des campagnards législateurs venir lui demander des directions et le mettre de moitié dans leurs affaires. Il était trop homme du grand monde pour inspirer aux magistrats vaudois ce genre de confiance, et d'ailleurs l'abus qu'il faisait de son esprit était trop bien connu pour ne pas éloigner l'idée de toute déférence de cette nature. Aussi l'a-t-on comparé dans les moments où ses brillantes facultés semblaient être hors de proportion avec les petits intérêts de salon, dont il s'occupait faute de mieux, à Achille à la cour de Lycomède. Une grande idée politique venait-elle à paraître, à sourdre de son propre fond ou de celui d'autrui; une pensée solide et belle, une conception neuve et hardie luisait-elle inopinément à son esprit au milieu des frivolités et des choses légères dont on l'entretenait, c'était l'épée étincelante qui brillait sous des fleurs et sous de la gaze; il s'en saisissait par un attrait d'instinct, il s'en emparait par une conformité de nature, il l'agitait en tout sens et il ne la quittait pas plus que le fils de Pélée n'abandonna le glaive qui bientôt devait le signaler au camp de Troie. De même que cet acier fut à la fois la cause de la gloire et de la perte du héros, de même aussi dans un projet généreux et vaste, le comte trouva plus d'une fois un sujet de disgrâce et de célébrité. Comme homme du monde, M. Golowkin

était infiniment remarquable. Il avait des connaissances en tout genre; il en avait qu'on ne lui aurait pas soupçonné. Pendant quelque temps il fut investi par la cour de Saint-Pétersbourg d'un emploi qui semblait peu fait pour lui; nous entendons l'inspection générale, l'intendance suprême de l'université de Moscou, et spécialement en ce qui concerne les études ecclésiastiques, la doctrine évangélique, l'orthodoxie [1]. On pourrait s'étonner qu'un emploi aussi grave, aussi important, ait été confié alors à un homme aussi jeune; mais ce qui suffit pour motiver de pareilles dispositions de la part du gouvernement, c'est que M. Golowkin, porté par son esprit scrutateur vers ce genre d'études et de connaissances, avait lui-même pris ses grades théologiques à Iéna. Nous croirions n'avoir donné qu'une idée incomplète de l'esprit et des vues du comte Golowkin si nous ne le faisions connaître à nos lecteurs que par les lettres charmantes que nous offrons comme modèles de grâce, de finesse et de style épistolaire; il doit encore être apprécié comme moraliste, économiste, politique et poète. Sans entrer dans l'analyse de ses diverses productions, nous en citerons quelques fragments propres à remplir notre but.

Les deux principales de ses productions, M. Golowkin les publia à peu près vers la fin de sa vie. Dans la première il eut pour but de prendre sincèrement le parti de la restauration, ainsi que de montrer en combien de points l'on s'était trompé pour la faire agréer au peuple français. Or, comme il arrivait presque toujours dans les discussions que le comte entreprenait pour examiner une affaire, que la partie acerbe et critique l'emportait sur celle qui lui était opposée, de même en fut-il cette fois dans ce tableau du retour des Bourbons, et des bienfaits que ce retour amenait à sa suite. Je me rappelle à ce sujet que le duc de Noailles me dit : « En vérité, on ne voit pas trop quel a été le but du comte en publiant cet ouvrage; s'il a voulu faire le panégyrique des Bourbons, il s'y est bien mal pris, car, au lieu de les louer, il les rend ridicules. » Le besoin de critiquer était si irrésistible chez le comte, si inhérent à sa nature, que je suis persuadé que, s'il avait eu à faire un éloge académique de son père, il n'eût pu résister au plaisir de le terminer

[1] Ceci eut lieu avant son ambassade à Naples.

par quelque phrase digne de Juvénal. Citer quelqu'un de ces passages nous entraînerait trop loin, lui-même étant fort détaillé. Nous renvoyons donc le lecteur à l'ouvrage même, qui a pour titre : *Considérations sur la constitution morale de la France.* Mais si l'auteur s'est fourvoyé dans la partie politique de son livre, il y en a d'autres où il a mieux atteint son but. Il proclame de hautes vérités: on voit qu'il a étudié Bernardin de Saint-Pierre, et que dans sa misanthropie philosophique il approche même de Rousseau. « Une erreur bien générale et bien bizarre est que la civilisation n'a qu'un beau côté, c'est-à-dire qu'elle est la seule des choses humaines qui n'apporte à la société que des avantages. Ah! quand la civilisation sera parvenue en France au plus haut degré... Ah! si la Russie, si l'Irlande étaient civilisées... Ah!... Mais il en est des lumières comme de tout ce qui tient à notre existence, et la civilisation, ainsi que le monde entier, s'avance entre deux séries d'avantages et d'inconvénients, qui croissent parallèlement entre elles et avec elle. Il est aussi insensé de prévoir à cet égard un dernier degré de perfection, que d'aspirer à la paix perpétuelle et à la pierre philosophale. Le coup d'œil le plus fugitif sur l'esprit humain suffit pour en convaincre, et nous en extrairons de préférence les traits les plus saillants.

« Quelle belle invention qne celle de la navigation, surtout unie à celle de la boussole! On peut dire que l'art de joindre quelques morceaux de bois, de les gouverner avec quelques morceaux de toile, de les guider avec une petite aiguille de fer, tripla le monde. Certes, l'homme en acquit le droit de présumer beaucoup de son génie; ses relations allaient s'étendre, ses travaux l'enrichir, tous ses vœux, tous ses soins se tourner du côté de la paix; mais quels en ont été les résultats? Des richesses funestes, force besoins et des vices monstrueux. L'Espagne et le Portugal, pour avoir été les premiers à faire flotter leurs pavillons au-delà des tropiques, virent en peu de temps se fondre leur population et disparaître l'industrie et l'agriculture, et leur puissante jalousie préserva seule d'autres états d'une si rapide déchéance. Que de crimes ont souillé la conquête des deux Indes! que de bassesses ont fait voir que le courage et le génie ne sont trop souvent que les satellites de l'ambition

et, qui pis est, de la cupidité? Après avoir immolé des millions d'innocents dont la plupart songeaient à peine à disputer ce qu'on était venu de si loin leur enlever, on a établi des marchés de chair humaine, et l'orgueilleux Européen, l'homme civilisé par excellence, n'a pas senti qu'entre le marchand d'esclaves et le cannibale l'avantage moral était entièrement du côté de ce dernier, puisqu'il avait du moins l'excuse du besoin et de l'habitude immémoriale.[1] »

Dans le second ouvrage de M. Golowkin, intitulé : *De l'éducation dans ses rapports avec le gouvernement*, on trouve une excellente définition du désir de se rendre utile aux malheureux.

« Faire la charité est une belle et noble habitude fondée sur un devoir sacré, mais elle est ordinairement trop dépouillée de réflexion et d'intention, et perd ainsi son plus grand mérite. En croyant venir au secours de la vertu malheureuse, elle aide trop souvent au vice. Il faut donner, et donner tant qu'on peut; mais donner n'est rien si l'on ne sait ce qu'on donne, ni à qui, pourquoi et comment on donne. Soulager le pauvre est un bon mouvement, mais il n'est que passager comme l'effet qu'il produit, et ce n'est pas de la bienfaisance. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle se rend et se fait rendre compte de ses sacrifices, qu'autant qu'elle s'assure que leur emploi est conforme à ses intentions. La bienfaisance du riche doit être non le revenu, mais le capital du pauvre; c'est-à-dire que son but ne doit pas être seulement de soulager le mendiant, mais d'extirper la mendicité au moyen du travail qu'elle lui fournit et de la moralité qu'elle lui inspire[2]. »

Voilà quant aux ouvrages en prose de Fédor. Il y aurait encore bien des choses intéressantes à dire de ces poésies fugitives qui lui échappaient de temps en temps, et dont on formerait un recueil qui ne manquerait pas d'intérêt. Nous prendrons pour échantillon *Le Petit Coq*, où, plusieurs années avant la chute de Napoléon, il a si bien exprimé ses appréhensions sur un retour de fortune.

[1] Page 43-45.

[2] 211-212.

LE PETIT COQ.

Et vigil et pugnax.

Dans le vaste empire des bêtes
S'étaient glissés les troubles désolants,
Les révolutions, les publiques tempêtes.
On y voyait encore griffes, cornes et dents,
Mais on n'y trouvait plus de têtes.
Sire Lion gisait dans le mépris,
Sans majesté; l'aigle rasait la terre,
Et les renards, les serpents, les fourmis
Par les oisons portés au ministère,
Et le coq d'Inde et l'âne établis à la cour,
Et les fils du trident commandés par les grues:
Les singes accueillis et bannis tour à tour,
L'éléphant sans honneur, se traînant dans les rues;
Tout annonçait dans ce désordre affreux,
Que le plus grand malheur est de vivre sans maître.
En vain les animaux invoquèrent les dieux.
A la céleste cour, on les envoya paître.
Alors naquirent cent projets,
La plupart un peu bêtes.
On essaya, mais sans succès,
Au milieu des pompeuses fêtes,
De proclamer l'égalité.
Chacun obtint des dents, des griffes et des cornes;
Mais le pouvoir est sans utilité
Lorsque le bien public n'en fixe pas les bornes;
Et le désordre ici s'en augmenta.
Le tout fut de se montrer crâne
Et l'esprit du jour se borna
Au coup de pied de l'âne.
Toute la terre en peu de temps s'émut :
On ne rêva partout que congrès, que diète,
Et dans son humeur inquiète
Chaque animal exigea qu'on l'élût.
« Il faut rétablir la balance, »
Criaient partout les importants.
« Plaçons notre bonheur et notre indépendance
« Sur de solides fondements.
« Oui, qu'avant tout aux différentes races
« On accorde des voix pour plaider au Sénat.
« Que la raison fixe nos places,
« Que nos vertus sauvent l'Etat. »

O noms sacrés que je profane
En ce récit naïf ; Raison, Vertu, Talent,
Vous ne serez jamais dans la bouche d'un âne,
Des mots de ralliement !
Mais sans paraphraser, allons au dénouement.
Hurler, beugler, hennir, siffler, bêler et braire
Composent à la longue un fort méchant concert.
Ne pouvant engager les bêtes à se taire,
Les dieux furent en corps s'en plaindre à Jupiter.
« Il suffit, » leur dit-il, puis entraînant Minerve,
Jusqu'au fond de son cabinet,
Il lui dit : « Je me sens en verve,
« Et vais te confier un important secret.
« Dans cette basse-cour, pensif et solitaire,
« Pallas, ma chère enfant, vois-tu ce coq mignon ?
« — Ouida ! — Je l'ai couvé sous ma main tutélaire.
« Et c'est ce petit compagnon
« Qui va finir la grande affaire.
« Je le ferai grandir, et tant il grandira
« Que toute bête en frémira.
« La valeur et la vigilance
« Seront ses attributs ;
« Il rouvrira la porte à l'espérance.
« On reverra bientôt les antiques vertus. »
Il grandissait, il grandissait,
Et toute la gent animale
Déjà semblable à des grains de millet,
Attendait qu'à ses pieds sonnât l'heure fatale.
Minerve dit : « Mon père, c'est assez.
« Non, je veux qu'encor il grandisse.
« Je veux punir tous les crimes passés.
« Que la peur désormais devienne leur supplice. »
Il grandissait ! il grandissait ! ! !
« Père Eternel, ce sera trop peut-être ?
« Non, ma fille, non, non. Dis-moi qui le craindrait
« S'il n'avait pas le bec et les ergots d'un maître ?
Mais lorsqu'enfin du haut de son palais,
Il vit le coq qu'animait un beau zèle,
Etendant l'une et puis l'autre aile,
Lui cacher à la fois Varsovie et Calais,
Il suspendit la force progressive.
Et dévouant le grand coq à Pallas :
« Il est à toi, ne l'abandonne pas. »
Sa force n'est pas excessive

Si ma fille en règle l'emploi ;
Un peu d'ambition sied fort bien au génie ;
Et lorsqu'il faut donner la loi,
De la donner il faut avoir l'envie. » —
Les animaux depuis, vaincus par la terreur,
Vivant en paix, heureux du reste,
Bénissent leur père céleste
Et son coq pacificateur.
Si ce conte en courant le monde
Rencontrait le coq par hasard.
Comme en sapience il abonde
Il le prendrait en bonne part.
S'il arrivait, la chose est fort probable,
Qu'à d'autres il déplût,
Je dirais que c'est une fable,
Et qu'à bon entendeur salut!

Après avoir rapporté plusieurs détails sur la personne et la maison de cet homme remarquable, qu'il nous soit permis de dire un mot qui nous concerne, attendu qu'il se rattache au sujet principal. Il est fâcheux qu'on n'ait pas au moins quelques-unes de nos lettres à M. Golowkin; toutes médiocres qu'elles eussent paru, elles auraient eu le mérite de rétablir le lien naturel entre les idées des deux correspondants; mais tout en avouant leur infériorité, qu'on nous permette ici un petit mouvement d'amour-propre. « Votre conversation est souvent décousue, me disait-il, vous ne savez pas toujours ce que vous dites, mais vous savez toujours ce que vous écrivez; aussi n'ai-je jamais jeté le moindre chiffon que vous m'ayez adressé. »

Pour résumer en deux mots les divers mérites du comte Fédor, nous ne croyons pouvoir mieux terminer que par quelques vers d'une épître que le prince de Ligne lui adressa et où il fait ainsi son portrait. Nous demandons grâce au lecteur pour quelques irrégularités de versification.

Quel plaisir de voir cette face,
Où règne la sérénité;
Où la malice et la grâce
Disputent avec la bonté ;
Où l'on voit l'aimable sourire,
Mais avec l'air de dignité,
Souvent sans rire faisant rire,
Par sa plaisante gravité.

Je vois d'ici l'heureux mélange
De plusieurs pays différents.
La figure et le cœur d'un ange.
Mais avec bien plus de talents.
Je vois, j'entends l'esprit du Slave,
La légèreté du Français,
Le plus gros bon sens Batave,
Et la profondeur de l'Anglais.

Maintenant on demandera peut-être, indépendamment du plaisir frivole de parcourir quelques pages contenant des particularités assez piquantes, à qui cette vie si tumultueuse, si brillante, si occupée, si interrompue, si reprise, et finissant enfin par être si cachée, si effacée, à qui dis-je, ce tableau moral et politique pourra-t-il être d'une véritable utilité? Nous répondrons qu'il pourra l'être spécialement à ces enfants de famille à qui tout rit en entrant dans le monde, à ces jeunes seigneurs particulièrement destinés par leur condition à la diplomatie, et qui, débutant sur la scène de la vie où tout semble leur promettre jouissances et honneurs, détruisent néanmoins, dès l'entrée de leur carrière, par une grave imprudence ou une haute indiscrétion, cet édifice de succès et de prospérité que la nature et la Providence semblaient leur avoir destiné, et qu'ils ne seront plus jamais capables de relever. Peut-être encore que cette lecture pourrait être instructive pour ces souverains d'une humeur trop altière, trop exigeante à l'égard de choses de peu de conséquence, de ces princes qui, ne voulant permettre à leurs sujets la moindre liberté d'opinion, surtout lorsqu'eux-mêmes se sont plus ou moins compromis par leur conduite, s'entourent de désapprobateurs, se font des ennemis, et par là se préparent de longue main des dangers qui les conduisent parfois jusqu'à la plus funeste catastrophe.

N. Chatelain.

CHRONIQUE BERLINOISE.

Berlin, 4 février 1861.

SOMMAIRE : Une ville sans peuple. — L'Allemagne succursale de la France. — L'individualisme berlinois. — Danger de l'industrialisme et de la littérature frivole en Allemagne. — Une promenade à Berlin. — Sociétés scientifiques. — Salon de Fanny Lewald. — Suites du Jubilé de Schiller. — Le roman en Allemagne. — *Le serrurier du tonnerre*. — M. Paul Heyse. — Poésies posthumes de Henri Heine. — Un nouveau mangeur de Français. — L'amnistie et le *Kladderadatsch*.

Puisque c'est mon tour de parler, après *Jemand (quelqu'un* que je connais), laissez-moi d'abord envoyer un bonjour et un souvenir à mon collégue le Parisien. L'heureux homme! Dans un but charitable il vous a entretenu des misères de la capitale et il a su intéresser et séduire. Parions que les splendeurs de Berlin, que j'entreprends de vous décrire, auront bien de la peine à lutter d'intérêt avec les misères de Paris. Mon collègue *Jemand* me comprendra à merveille. Il sait d'où je viens et il devine où je suis.

Pour qui vient de Paris, en effet, Berlin serait une ville magnifique, s'il n'avait pas l'air d'un village. Belle ville, sans doute, bien bâtie, régulière comme un damier, larges rues, beaux monuments; mais pas de vie, pas de boulevard, pas de peuple; quelques équipages, beaucoup de *droschkes*. d'officiers, de messieurs en pelisse, et de dames en capuchon, et c'est tout!

Pas de peuple! ai-je dit. Voilà la vraie lacune. Berlin a cinq cent mille âmes, une société éclairée, des savants en quantité, quelques centaines d'étudiants et quelques milliers de docteurs, mais pas de peuple. Le peuple n'existe que là où il est émancipé, là où, comme à Paris, il prend part à l'industrie, au commerce et au plaisir, là où il est l'égal de tout le monde. Ici, s'il est quelque part, c'est dans les cuisines, dans les caves, dans les arrière-boutiques, sous terre.

— Il est encore à l'état de servage, il disparaît derrière le gentilhomme, derrière le bourgeois, il ne compte pas, on l'oublie.

On ne se figure pas en Suisse, où le peuple est partout, ce que peut être une ville où le peuple manque. On pense sans doute qu'elle y gagne en élégance, en distinction, que la vue exclusive de gens bien mis est de nature à réjouir l'œil, à flatter *la petite bête*. Eh bien! on se trompe. Berlin, avec ses beaux messieurs et ses belles dames qui se suivent mélancoliquement et se ressemblent, me fait l'effet d'un tableau sans ombre, d'une peinture chinoise où manque la perspective, le lointain, le fond et le relief. « Les grands ne sont grands que parce que le peuple est à genoux », a dit Chamfort (si je ne me trompe). Je n'en demande pas tant, au contraire! Mais si l'on veut que le beau monde ressorte, encore faut-il que le peuple soit là.

Quoi qu'il en soit, prenons Berlin pour ce qu'il est. Là-dessus encore nous nous faisons en France et en Suisse d'étranges illusions. Au mot d'Allemagne nous adoptons immédiatement l'idée d'un monde plein d'originalité, d'une érudition immense, tempérée par une poésie fantastique, d'une grande richesse intellectuelle mêlée à une bonhomie naïve, et, dans notre époque d'industrialisme, l'Allemagne nous apparaît comme l'arche sainte de l'idéalisme, à travers les fumées du tabac et de l'abstraction.

Erreur! et amère désillusion! Savez-vous la première chose que j'ai vue à la devanture des libraires d'outre-Rhin? — Des photographies de danseuses parisiennes et les *Mémoires de Rigolboche*, c'est-à-dire: la même corruption, moins la gaîté.

L'Allemagne n'est plus l'Allemagne, c'est une succursale de la France — mais ne généralisons pas. J'ai vu à Munich, à Ulm, à Leipzig même, des bourgeois silencieux qui fumaient leur pipe devant une chope de bière; de véritables bourgeois à la Jean-Paul,...... et j'espère encore. Là se conserve comme dans une boîte à thé, hermétiquement fermée, le véritable esprit germanique; là fermente cette vapeur qui en éclatant donnera le jour tôt ou tard à une nouvelle philosophie et à un nouveau parlement de Francfort!

Mais Berlin n'est plus l'Allemagne. Les Berlinois n'ont ni la lourdeur rêveuse des Souabes, ni la franche gaîté des Saxons, ni la bonhomie épicurienne des habitants du Rhin. — Les Berlinois rient tout les premiers de ces petites faiblesses nationales. Ils sont trop civilisés pour les partager.

Leur ambition est plus haute. Ils aimeraient bien que Berlin devînt la capitale de l'Allemagne, et ils pensent que la science suffit. Ils se trompent. Pour exercer une influence, une *hégémonie* véritable, il faut plus que de la science; il faut du caractère, et les Berlinois n'en ont pas.

Tout fiers d'être appelés *les parisiens de l'Allemagne*, les Berlinois font leurs efforts pour se débarrasser de la lourde encolure germanique et pour prendre un air dégagé. Ils ne réussissent qu'à moitié, et, flottant entre les deux extrêmes, ils se composent une manière d'être conventionnelle, froide, compassée, qui n'est ni de la distinction, ni de la rondeur. Le Berlinois est un personnage complétement artificiel, amalgamé avec soin, par l'effet d'une volonté digne d'éloges, des éléments les plus divers. Prise individuellement, c'est un phénomène intéressant, il faut le reconnaître, que cette étude constante, obstinée, éclairée, qu'exerce un homme sur soi-même, que cette police vigilante du savoir sur le caractère et l'instinct, que cette aspiration continuelle vers un idéal insaisissable. L'individualisme berlinois est une conséquence évidente du protestantisme et de la philosophie de Fichte ou de Hégel. De cette tendance sortent çà et là des hommes remarquables, à larges vues, tels que Humboldt, Michelet, Rosenkranz, Adolphe Stahr et d'autres. Mais il n'en sortira jamais une nation.

Grâce aux chemins de fer, au télégraphe et à l'industrialisme envahissant, la Prusse est tourmentée avec le reste de l'Europe de cette soif de nouveauté que rien n'apaise, de cette fièvre du présent qui ne permet plus à la pensée de se fixer sur un sujet spécial et de l'approfondir. Dans un pays d'improvisateurs comme la France, cette agitation peut encore produire des fruits. Et la preuve, c'est la prépondérance intellectuelle de la France au siècle où nous sommes. Mais pour l'Allemagne, c'est vraiment une maladie d'une haute gravité. Car ici plus que partout ailleurs, plus que dans le pays de Buffon, « le génie c'est la patience ». Une fois envahie par les romans de Dumas, de Feydeau, de Ponson-DuTerrail, l'Allemagne ne peut produire que les pointes (*Witze*), du *Kladderadatsch*, des *Fliegende Blätter*, ou des *Possen* (Farces) de faubourg. Sur le terrain de la production littéraire facile, hâtive et légèrement immorale, l'homme de lettres allemand est vaincu par les étrangers. S'il s'y risque, il tombe dans la vulgarité, dans le bas-comique, faute de goût et de mesure.

C'est peut-être à cet impitoyable railleur d'Henri Heine,

qu'on doit l'abaissement de l'idéal en Allemagne. L'Allemand croyant était un grand homme, l'Allemand ironique n'est plus qu'un singe. Henri Heine a fait rougir ses compatriotes de leur adorable naïveté, de leur sentimentalité exquise, de leurs plus chères illusions. Il s'est plû à faire sauter devant eux les marionnettes séduisantes de l'immoralité parisienne; il leur a présenté le mauvais côté de la civilisation, et ils ont fini par douter d'eux-mêmes, par imiter ce monde suspect, par s'assimiler ces idées malsaines. En France on peut se relever de ces chutes, grâce au ressort de l'esprit national. En Allemagne, où le ressort est plus mou et moins bien trempé. on doit craindre qu'il ne se brise.

Une autre cause du déclin momentané de la littérature en Allemagne, c'est la révolution de quarante-huit. Jusqu'alors le bon peuple allemand vivait comme une seule famille. Il se croyait grand parce qu'il avait aidé ses nombreux souverains à regagner leurs trônes sur Napoléon; et ses souverains lui en témoignaient leur reconnaissance en se prélassant de plus en plus dans leur despotisme paternel. Tout allait pour le mieux dans la meilleure des Allemagnes possible, lorsque tout à coup quelques brouillons s'avisèrent de mettre en question les droits paternels de leurs potentats. L'orage grandit et éclata. Un an après, rien n'était changé en Allemagne: il n'y avait qu'un souvenir de plus. Mais ce souvenir répandit partout une défiance profonde. Les classes s'exclurent plus que jamais, la réaction sévit avec la dernière rigueur, les hommes de talent et d'initiative qui appartenaient presque tous au parti démocratique, s'enfuirent à l'étranger. L'Allemagne humiliée fit d'abord le poing dans sa poche, puis désillusionnée en politique, se jeta dans le mouvement industriel et ajourna ses rêves à des temps meilleurs. Adieu la poésie nationale, la poésie inspirée des Freiligrath, des Herweg, des Kinkel! Plus de rêves d'unité, plus de germanisme flamboyant, plus d'enthousiasme à la bière (*Bierschwrœmerei*). Ajoutons : plus d'œuvres marquantes! Gœthe a dit avec raison: « Un livre important, de même qu'un dis« cours, sont les produits de la vie. L'écrivain, pas plus que « l'homme d'action, n'amène les événements sous l'influence « desquels il vit et travaille. Chacun, même le plus grand gé« nie, souffre, sur quelques points, du poids de son siècle, « de même que sur d'autres il en retire des avantages, et « l'on ne peut demander un excellent écrivain national qu'à « une *nation*. »

— Mais, allez-vous me dire, tout cela n'est qu'un prétexte

pour faire excuser le peu d'intérêt de votre chronique. Les lecteurs de *la Revue Suisse* ne se paient pas d'aussi mauvaises raisons. Dites ce que vous savez sans tant d'ambages. Nous recevons des catalogues de Leipzig qui contiennent des milliers de titres. Nous ferez-vous croire qu'il n'y a rien là-dessous ?

Soit. Je m'exécute — mais auparavant faisons un peu le tour de Berlin.

Si l'on en excepte la célèbre rue *unter den Linden* (sous les Tilleuls), avec les rues avoisinantes et la Place du Château, qui forment le quartier élégant, et la *Kœnigstrasse* qui est le quartier du commerce, tout le reste de cette ville immense n'est qu'une série de faubourgs. — On devinerait, si on ne le savait pas, que Berlin a doublé de population depuis le commencement de notre siècle, et que les rues ont succédé aux rues, les maisons aux maisons, avec une régularité toute moderne et sans présenter, comme dans les vieilles cités, de ces points de repère, de ces quartiers caractéristiques qui rappellent une époque ou un fait historiqne. — Il est telle rue écartée de Berlin où, en s'éloignant du centre, on voit peu à peu les maisons s'abaisser, se rapprocher, les trottoirs dégénérer en rigoles, et où l'on se croit déjà à la campagne, lorsque tout à coup la rue s'élargit, se borde de maisons splendides qui s'étendent à perte de vue et forment tout un nouveau quartier fort éloigné du centre, ennuyeux et désert comme le reste de la ville, et cependant peuplé jusqu'aux combles. C'est un faubourg qui s'est étendu en raison des exigences de l'accroissement de population. Il y a ainsi tout autour du petit noyau dont j'ai parlé, une étendue immense de rues nouvelles admirablement bâties, mais sans monuments, sans point central, véritable image de l'abstraction allemande et de l'infini.

Les monuments sont réservés à la rue des Tilleuls, à la place du Château, et à la Place des Gendarmes, la plus belle de Berlin.

Sous les Tilleuls, les palais se succèdent presque sans interruption. C'est d'abord le château, masse énorme, hardiment campée, de biais, au fond de la perspective qui commence à la porte de Brandenbourg. Vis-à-vis est la colonnade du vieux Musée, toute bariolée de fresques d'un goût équivoque, et entre les deux un jardin public orné d'une fontaine jaillissante. Pour arriver sous les Tilleuls, on traverse un pont bordé de groupes de statues qui seraient d'un bel effet si elles n'étaient supportées par des piédestals de granit trop

hauts et trop étroits, et sans proportions architectoniques. Une fois sous les Tilleuls nous avons en face l'admirable statue équestre du Grand Frédéric, chef-d'œuvre de Rauch; à droite, l'Arsenal, superbe monument renaissance, et l'Université, avec ses deux larges ailes; à gauche, les palais du prince de Prusse et celui du roi actuel; l'Opéra, avec sa colonnade corinthienne, la Bibliothèque royale, etc. Enfin, derrière les *Linden*, on rencontre sur la place des Gendarmes un phénomène d'architecture assez curieux. — C'est le théâtre royal (*Schauspielhaus*), flanqué de deux églises qui en forment pour ainsi dire le cadre ou les appendices. C'est le contraire de la croix du Golgotha. Cette fois c'est le brigand qui se trouve placé entre deux saints.

Si je me suis embarqué dans la nomenclature des monuments de Berlin, c'est que je savais d'avance que j'aurais bientôt fini. Berlin n'a pas une église réellement monumentale. Le génie de Schinkel l'a enrichie de quelques monuments modernes, tels que le nouveau Musée, l'Ecole d'architecture et deux ou trois églises imitées du gothique. Schinkel, qui était de l'école de Winkelmann, de Lessing, de Gœthe, chercha à ramener en Prusse le goût antique dans toute sa pureté (entr'autres dans le nouveau Musée, le nouveau poste (*neuewache*, le Palais du roi actuel), mais il oublia le sol sur lequel il bâtissait. Il oublia que Berlin n'a d'autres matériaux que la brique. Aussi les monolithes sont des mensonges. Lorsque le plâtre en tombe, la brique rouge reparaît. Le vrai seul est beau, et son école d'architecture, toute en briques non badigeonnées, en est la preuve. Mais ce qui fait le charme de Berlin, c'est le *Thiergarten*, véritable forêt qui commence à la porte de Brandenbourg et se termine trois quart de lieue plus loin, à Charlottenbourg.

En été, le Thiergarten est sillonné d'équipages et de promeneurs qui vont jouir de la musique dans les restaurants avoisinants. — En hiver, les lacs du parc sont le rendez-vous des patineurs et des patineuses, dont le nombre s'est accru cet hiver dans des proportions effrayantes.

Mais c'est assez de description. J'ai voulu vous indiquer le lieu de la scène. Il est temps de passer aux acteurs. Je m'attendais, je l'avoue, à trouver à Berlin ce que j'avais vu ailleurs, à Kœnigsberg, par exemple, le goût de la société. Et cependant, le croirait-on? il n'existe pas même de Cercles quotidiens dans la capitale de la Prusse. La société y est groupée en coteries qui se rassemblent de quinze en quinze jours pour entendre de la musique ou pour danser. Les savants,

les artistes, les littérateurs et les officiers se sont constitués en sociétés spéciales et se réunissent pour lire des travaux et pour souper. Tout est là! Moi-même j'ai été reçu dans la *Société pour l'étude des langues vivantes*. — Jusqu'à présent je ne faisais partie que de la *Société d'histoire de la Suisse romande*. Et encore! il y a si longtemps que je n'en ai entendu parler? Maintenant du moins je pourrai ajouter à ma signature: membre de plusieurs sociétés savantes.

Depuis la mort de Rahel et de Varnhagen, Berlin manquait d'un centre littéraire, d'un *salon*. Grâce à M. le professeur Adolphe Stahr et à sa femme, la célèbre Fanny Lewald, cette lacune est comblée. J'ai dû à d'anciennes relations d'être introduit sur le pied le plus amical dans ce monde d'élite. Les lundis de M. et Mme Stahr sont le rendez-vous de la jeune littérature, de la littérature de l'avenir, qu'ils se partagent avec les jeudis de M. Franz Dunker, éditeur de la *Volkszeitung*, et frère du célèbre Max. Dunker, l'historien de l'antiquité. J'y ai rencontré le fameux romancier Berthold Auerbach, le compositeur Hans de Bulon et sa femme, fille de Liszt et de la comtesse d'Agout (Daniel Stern), et (un nom qui va vous étonner), l'ancien gouverneur de Neuchâtel, le vénérable général Pfuel, qui, non seulement fréquente cette société d'un libéralisme si prononcé, mais qui en partage, dit-on, toutes les idées.

C'est du sein de ce monde-là que je vous écrirai, c'est là que je pourrai glaner à votre profit des jugements sains et lumineux sur l'état actuel de la littérature allemande.

En attendant, je vous signalerai quelques-unes des productions les plus importantes des derniers mois.

Le Jubilé de Schiller a amené une certaine recrudescence dans les publications littéraires. Mais le mouvement s'est borné à la biographie de Schiller, à des recherches nouvelles sur sa vie et ses œuvres, à des appels plus ou moins poétiques en faveur d'une souscription destinée à couvrir les frais d'un monument qu'on se propose de lui ériger, devant le théâtre royal de Berlin, à des parallèles entre l'auteur de Guillaume-Tell et d'autres poëtes, à des révélations sur sa vie intime, etc.

Une fois le ton donné, on s'est mis à en faire autant pour Gœthe, Lessing, Uhland, Humboldt, Arndt, Hebel (dont le jubilé a été fêté à Bâle, le 10 mai 1860). Après tout, dans une période où l'inspiration manque, ce qu'on a de mieux à faire c'est d'étudier les ancêtres et de les remettre en lumière.

Les œuvres des grands hommes étant épuisées, c'est dans leur correspondance qu'on va fouiller. Au risque de commettre les plus graves indiscrétions ou les plus lourds anachronismes, on nous livre ainsi les pensées intime d'un homme d'un autre âge. Hélas! « les morts vont vite! » Combien de choses se sont passées depuis qu'ils ont vécu! Lessing, Schiller et même Gœthe appartiennent à un passé presque fabuleux, tant nos préoccupations actuelles diffèrent des leurs. Dans leurs œuvres ils ont posé leurs *Exegi monumentum*. C'est là que nous retrouvons des idées éternelles, des idées de tous les temps. Mais leurs lettres se restreignent presque exclusivement aux intérêts de leur époque, et ont perdu pour nous tout le piquant de l'actualité.

On sait cependant l'immense impression produite dans le courant de l'an passé par la publication des *lettres de Alexandre Humboldt à Varnhagen*. — Tout le monde n'a pas eu à se féliciter de ces révélations piquantes et un peu rudes, pour dire le vrai mot. La cour même de l'empereur des Français en a été ébranlée. Une nouvelle publication intitulée: *Correspondance et conversations d'Alexandre de Humboldt avec un jeune ami* [1], est venue dernièrement compléter la physionomie du grand philosophe-naturaliste, et nous montrer toute la bienveillance et la grâce de cet esprit encyclopédique.

Mais cette dernière publication rentre dans le cadre de notre époque, car elle s'étend de 1848 à 1856, et se meut dans la nouvelle ère qui s'est ouverte pour la Prusse avec la révolution de mars.

Le roman est encore, de toutes les branches de la littérature, la plus cultivée en Allemagne. Les noms de Gustave Freytag, Hackländer, Otto Muller, Max. Ring, A. Meissner, de Sternberg, se rencontrent encore au premier rang. Mme Louise Mülbach (Mme Théodore Mundt), continue ses études sur le premier empire, dans son roman intitulé: *L'Impératrice Joséphine*. M. Théodore Mund publie une étude historique pleine de mouvement sous le titre de: *le Czar Paul*.

Il a paru dernièrement une œuvre posthume de Johanna Kinkel, *Hans Ibeles*. C'est le tableau des luttes et des déboires d'une famille de réfugiés allemands à Londres. On sait que l'auteur du livre en a été la victime. Le poëte Freiligrath, faisant allusion à la vie pénible de Johanna Kinkel, a dit entre autres dans une poésie adressée à ses mânes. « L'exil est

[1] Briefwechsel und Gespräche Alexander von Humboldt's mit einem jungen Freunde. — Berlin 1860.

aussi un champ de bataille, et tu y as succombé! » Mme Kinkel a prodigué, dit-on, dans ce roman, des détails d'intérieur qui rappellent un peu trop la photographie.

C'est un reproche qu'on a adressé aussi, fort injustement à mon avis, à Mme Fanny Lewald, la George Sand de l'Allemagne. Elle a publié récemment un premier volume de l'histoire de sa vie, sous le titre de: *das Vaterhaus* (la Maison paternelle). J'avoue que ce qui a beaucoup contribué au plaisir que j'ai eu à le lire, c'est que j'y retrouvais la description de Kœnigsberg, où j'ai passé quatre années, de la maison Lewald, où j'étais reçu en qualité d'ami, et du père de Fanny Lewald, une des physionomies les plus nobles que j'aie connues, et qui, sous une plume inspirée par l'amour filial, se revêt des traits les plus élevés et les plus vifs. Mais ce livre n'est point seulement intéressant pour un initié comme moi. Il ne cesse de se mouvoir dans une atmosphère morale supérieure, et sous ce rapport il peut être considéré comme un véritable traité d'éducation. L'enfance y est observée avec une pénétration, avec une sollicitude des plus touchantes, et je ne connais pas de livre où ces caractères naissants et la fraîcheur d'impression de ces jeunes âmes soient peints, sans tomber jamais dans la puérilité, d'une touche plus vive, plus fine et plus exacte.

Fanny Lewald vient de publier un nouveau roman, *la Jeune Fille de Héla*, tout empreint de cette poésie de la vie de famille dont les Allemands ont le secret, et qui, après tout, est la seule qui nous reste, la seule vraie, la seule qui ne laisse après elle ni désillusions, ni amertume, la seule enfin qui ne périra jamais.

Personne n'en est plus pénétré que Berthold Auerbach, l'auteur des *Contes de la Forêt-Noire*, que l'école de Champfleury considère, avec Hébel, comme le chef du réalisme moderne. Auerbach a découvert le secret de sa poésie sous la cabane du paysan. Le calendrier qu'il publie toutes les années sous son nom, renferme dans son numéro de 1861 deux nouvelles charmantes, et dont le but évident, surtout le *Blitzschlosser* (le serrurier du tonnerre), est de déraciner le préjugé dans le peuple et de hâter son émancipation. Un savant qui veut doter l'Allemagne du premier paratonnerre, s'adresse à un serrurier, qui hésite longtemps avant d'entreprendre cette œuvre de Satan. Mais enfin, convaincu par la raison élevée du savant, il se décide. Dès ce moment tout le monde se détourne de lui, on lui retire la main de sa fiancée, et on lui prédit toutes les malédictions. Cependant le

grand jour arrive où le serrurier doit placer le paratonnerre sur le toit de la maison du savant. Une foule malveillante occupe les rues avoisinantes, et tremble d'avance des suites de cet acte de bravade envers la Divinité. Le brave ouvrier lui-même, au moment où il achève son travail, perd la tête, et tombe. Mais par un miracle inattendu, il ne s'est fait aucun mal, et est venu s'abattre aux pieds de sa fiancée. En faveur du miracle, l'opinion publique l'absout et lui permet d'être heureux.

Sous le titre de *Joseph im Schnee* (Joseph dans la neige), M. Auerbach vient de nous donner un nouveau roman qui touche les cordes les plus sensibles et les plus délicates de l'âme. Ce genre de poésie, qui a pour base la réalité la plus crue, la plus navrante, n'est pas toujours, sans doute, celui qui flatte le plus agréablement la fantaisie oisive des gens du monde, mais c'est celui qui remue le plus profondément les hommes de cœur, et qui est de nature à produire l'effet le plus bienfaisant sur les masses. Au point de la civilisation où nous sommes parvenus, il ne s'agit plus seulement d'amuser, il faut frapper fort et frapper juste. C'est ce qui fait la supériorité des écrivains réalistes, d'Auerbach comme de Jérémias Gotthelf, et il serait à souhaiter que la France retrouvât dans cette franchise et cette sincérité d'observation, la fraîcheur inspiratrice que lui a enlevée sa littérature immorale.

Un jeune auteur, qui s'est acquis depuis quelque temps une immense réputation et qui vient d'être décoré par le roi de Bavière, est M. Paul Heyse. J'ai eu le plaisir de faire cet été sa connaissance à Munich et j'ai pu me convaincre une fois de plus que :

La valeur n'attend pas le nombre des années.

C'est par la forme surtout, cette qualité si rare en Allemagne, que se recommande M. Paul Heyse. La grâce, l'élégance, le sentiment exquis dont il a su imprégner ses *Nouvelles* et ses poésies, lui ont fait une place à part, à laquelle le suffrage des dames a beaucoup contribué. Les hommes, de leur côté, n'ont pas toujours été aussi indulgents, et quelques critiques reprochent au jeune auteur de sacrifier trop souvent le fond à la forme. Mais cette critique est trop sévère pour un poète de l'âge de M. Paul Heyse, qui ne peut encore avoir sondé tous les abîmes de la grande poésie. Il suffit que la direction qu'il a prise le conduise sur les sommets pour que nous ne lui en voulions pas d'en être encore à mi-côte.

On parle beaucoup d'une espèce de mystification dont un ami de H. Heine se serait rendu coupable envers le public allemand. Il a paru à Amsterdam un recueil de poésies posthumes de Henri Heine, éditées par Steinmann. — M. Gustave Heine, frère du défunt, a énergiquement protesté contre l'authenticité de ces fragments qui, à la vérité, sont loin d'être tous à la hauteur des œuvres connues et admirées du grand poète lyrico-humoristique. Le même Steinmann, ancien camarade d'études de Heine à Bonn, a déjà publié un volume sous le titre de : *Henri Heine. — Mémoires et souvenirs de mes rapports avec lui*. Dans ce dernier livre, il annonçait déjà la publication qui cause maintenant tant de scandale. Aussi, malgré la protestation de M. Gustave Heine, il est cependant, dans le nouveau recueil, certaines pièces dans lesquelles on reconnaît la griffe malicieuse du maitre.

Voici entr'autres une description de la locomotive:

Etrange animal! est-ce un oiseau? est-ce un cheval? — Qui peut le reconnaître?
Il passe en sifflant comme celui-là, il hennit comme celui-ci.
Il coupe en deux les couches de l'air
Plus vite que la pensée allemande.
Anssi son père n'est-il point, à coup sûr, un citoyen de Reuss-Schleiz [1]
Ni d'aucune autre des patries allemandes.
Néanmoins on a aussi conçu, dans l'Allemagne unitaire,
Le projet audacieux
De lui bâtir des chemins et des sentiers de fer.
Mais tandis qu'on pesait et qu'on mesurait ici et là
Ceci ou cela,
Avec le véritable flegme allemand,
Déjà sur ton sol, ô Angleterre (Britannia)!
Mugissait le monstre! Et tandis que de ce côté du canal
On se cassait la tête
Pour savoir si l'on passerait par Kræwinkel ou par Schilda,
De l'autre côté, des centaines s'y étaient déjà cassé le cou.
Car, appartenant à la famille des oiseaux de proie,
Le monstre est gourmand, insatiable,
Il a des serres et des griffes de métal,
Et quand il vous tient, il n'y a pas de salut,
Vous devenez la proie assurée du dragon gigantesque.
Et celui qu'il heurte de son sabot de fer, gît écrasé,

[1] Petite principauté germanique.

Et celui que lèche sa flamme, se consume
En *coaks* et en cendre, comme jadis sur le chemin de fer de Versailles.

Il y a aussi toute une série de poésies sur les chemins de fer, qui se termine par ces trois stances :

Dans la salle d'attente numéro un
Se lorgnent les *beaux* à fine taille,
Dans la salle d'attente numéro deux
S'amuse la canaille.

C'est là la meilleure plaisanterie
De la comédie terrestre,
Que partout loges et galeries
Soient organisées.

Là où sont les gros sous *(groschen)*, toute dispute
Est d'emblée réduite à néant ;
Et il prend place dans la loge ou dans le coupé,
Celui qui paie plus que l'autre.

Mais les poésies de Heine veulent être lues dans l'original, car le plus grand charme de ce poète inimitable, c'est la grâce et l'harmonie du vers.

Puisque nous en sommes aux originaux, en voici un que je vous recommande : c'est M. Bogumil Goltz, auteur de plusieurs livres étranges et entre autres de celui-ci, qui a pour titre : *Der Mensch und die Leute* (L'homme et les gens, c'est-à-dire la canaille). — *Caractéristique des nations barbares et civilisées.* — Or, quelle est pour lui la nation civilisée par excellence ? Vous le devinez, c'est la nation allemande. — Mais si je demande à M. Goltz de me citer une nation barbare, il n'hésite pas : il cite la France ! Ecoutez-le :

« S'il y a un fait dans l'histoire qui soit de nature à ouvrir les yeux du penseur impartial sur la vraie nature de l'intelligence sensuelle, profane, du naturalisme populaire et du caractère élémentaire des Français, c'est la *Révolution* de 93 !

« De ces crimes qui souillent l'histoire, qui éloignent tout sentiment humain, on doit tirer la conséquence que *la civilisation du peuple français n'est que le voile, que le sommeil momentané de sa barbarie ;* que les Français sont un peuple sans sentiment et sans conscience, que leur conscience ne consiste que dans la réaction du sentiment contre la sensualité, contre le désir du moment. »

Une fois lancé sur ce terrain, l'auteur ne s'arrête plus et entasse injures sur injures à l'adresse de ces *barbares* des bords de la Seine. Il me suffira, pour vous donner une idée de la démence de ce gros volume qui passe pour sérieux,

de vous citer les titres des chapitres qui composent la partie intitulée : *Les Français.* — *Histoire de la barbarie des Français.* — *Athéisme français.* — *Nature féminine* (weibisch) *des Français.* — *Impersonnalités, esprit mécanique, fadeur et insolence françaises.*—*L'esprit français.*—Dans ce dernier chapitre vous croyez qu'il va enfin rendre quelque justice à cette qualité incontestable des nouveaux barbares. Or voici sa première phrase : « L'absurdité n'est jamais absolument absurde, le mal n'est jamais si mauvais qu'on n'en puisse faire quelque chose de bon. C'est ainsi que l'impudence, le *mauvais goût*, le sens profane, la légèreté, l'esprit superficiel et versatile, bref toute la nature perverse du caractère français qui ne tire sa force que de la métamorphose (?) et qui est par conséquent le manque de caractère, a mis au monde l'esprit, la *pointe* française. »

Décidément M. Goltz est incorrigible. Il me rappelle ce mot de Gœthe : « Qnand l'Allemand est poli, c'est qu'il est en train de mentir ! » Mais M. Goltz ne ment pas.

Vous voyez que l'Allemagne a encore quelques pas à faire pour se civiliser bien complétement. Peut-être l'amnistie générale, en permettant aux nombreux hommes de talent exilés de Prusse depuis quarante-huit, de rentrer, aura-t-elle pour résultat de hâter ce développement ? A ce propos, permettez-moi, pour terminer, de vous citer une excellente plaisanterie du *Kladderadatsch* de Berlin. C'est un dialogue entre Schultz et Muller, deux bourgeois typiques de Berlin :

SCHULTZ. — Dis-donc, Muller, cette amnistie, est-ce pour le passé et pour l'avenir ?

MULLER. — Que veux-tu dire par là ?

SCHULTZ. — Oui, par exemple, si je *commettais* quelque chose aujourd'hui.

MULLER. — Ah ! mon pauvre Schultz, je ne te le conseille pas, tu serais pincé.

SCHULTZ. — Alors, dans ce cas, j'y renonce.

MULLER. — Mais que voulais-tu *commettre ?*

SCHULTZ. — Oh rien ! j'aurais eu seulement un mot à dire sur la Chambre des représentants...

Il y a, sous la bonhomie apparente de cette plaisanterie, une audace qui doit vous montrer de quelle liberté jouit ici la presse. Sous ce rapport, il semble qu'il n'y ait plus en Prusse qu'un parti, tant on est généralement satisfait du régime actuel. Il n'y a que la *Gazette de la Croix*... Mais ne parlons pas politique ! Je vous vois d'ici froncer le sourcil.

WILLIAM REYMOND.

LES NATIONALITÉS

ET

LES ÉTATS DE L'EUROPE

EN 1861[1].

I

La distribution actuelle des nationalités de l'Europe est le résultat des grandes invasions de peuples qui caractérisent l'époque intermédiaire qu'on a appelée le moyen-âge; les dernières de ces invasions furent celles des Hongrois ou Magyars et des Turcs Osmanlis, deux peuples qui appartiennent à la même race (la race touranienne ou finno-tatare), mais dont l'un est entré complétement dans le grand courant de la civilisation européenne, tandis que l'autre lui est resté à peu près étranger.

Au moyen-âge, l'idée de race tenait à l'individu plus qu'à la nation; aussi les peuples n'avaient-ils alors aucune existence politique réelle. Les Etats se formaient des éléments les plus hétérogènes réunis par la conquête ou l'usurpation, ou par l'hérédité. Point de rapports entre les peuples autres

[1] Les données statistiques que renferme cet article sont tirées d'un ouvrage inédit qui doit paraître prochainement sous le titre de : *Manuel de Géographie statistique.*

que ceux qu'établissait la guerre. Dans les temps modernes, le principe de la solidarité des Etats se dégage peu à peu des luttes internationales et des progrès de la civilisation ; le système d'équilibre prend naissance, se consolide par la rivalité des grandes puissances, et fait de l'Europe une espèce de confédération de princes ; mais les peuples sont encore tenus en tutelle et ne prennent que très peu de part aux affaires publiques. Vient la révolution française : la scène de l'histoire change, et un nouvel acteur se présente qui doit jouer le rôle principal, c'est le tiers-état, autrement dit le peuple. L'Empire n'est pas un retour à l'ancien système ; c'est une transition entre les deux mondes. Napoléon essaie de réunir le droit divin au droit populaire ; il bouleverse la vieille Europe et fonde un ordre de choses factice, basé sur la force et aussi contraire à la légitimité qu'à la nationalité. Il opprime l'Allemagne, veut écraser l'Angleterre et rêve la résurrection des deux empires d'Occident et d'Orient : c'eût été rétrograder de plus de dix siècles. L'Europe échappe à cette restauration césarienne , mais pour tomber dans la restauration monarchique de 1815 : semi-restauration qui ne sut que replâtrer le vieil édifice. On méconnut le droit nouveau, le droit des nationalités, la seule base rationnelle de toute solide reconstitution de l'Europe. Après 1830, l'équilibre politique se maintient par l'opposition entre l'Occident constitutionnel (Angleterre et France) et l'Orient absolutiste (Russie, Autriche et Prusse). 1848 arrive et tout est remis en question : un instant les peuples triomphent, puis la réaction a lieu partout ; mais ce n'est là qu'un court point d'arrêt dans la grande évolution du siècle ; bientôt la guerre de Crimée vient affaiblir la Russie , briser les anciennes alliances et rompre l'équilibre ; dès ce moment l'Europe est entrée dans une voie nouvelle dont l'affranchissement de l'Italie a été la première étape.

Ainsi le principe des nationalités, méconnu ou refoulé pendant la première moitié de ce siècle, est aujourd'hui d'autant plus puissant qu'il se pose en principe d'ordre et qu'il a à son service les forces de gouvernements réguliers aussi bien que l'appui de la révolution. L'Italie rendue indépendante et libre par Victor-Emmanuel, Napoléon III et Gari-

baldi : voilà qui dit assez le chemin que l'Europe a fait depuis le congrès de Vienne et l'établissement de la Sainte-Alliance.

En fait, les guerres qui ont eu lieu à partir de cette époque ont presque toutes été des guerres nationales : ces luttes ont tourné à l'avantage des nationalités, soit en les affranchissant de la domination étrangère (Grèce, Belgique, Italie), soit en établissant entre elles des liens de solidarité pour l'avenir.

Mais en quoi consiste ce principe des nationalités qui occupe une si large place dans les agitations et les révolutions de l'histoire contemporaine? La question paraît d'abord bien simple; elle l'est en effet en théorie, mais dans la pratique elle se complique de préjugés ou d'intérêts qui lui sont étrangers.

Ainsi en France, par exemple, M. Thiers et d'autres publicistes ont rendu populaire l'erreur qui fait de la nationalité une pure entité géographique. Qu'en est-il résulté? c'est que chez nos voisins l'opinion publique, fourvoyée par l'étrange théorie des frontières naturelles, croit légitime la revendication par la France de toute la rive gauche du Rhin, c'est-à-dire de la Belgique et d'une partie de la Hollande et de la Prusse rhénane. Singulière frontière naturelle, il faut l'avouer, que ce vieux Rhin allemand, ce *Vater Rhein* dont toutes les rives, depuis sa source jusqu'à son embouchure, sont habitées par des rejetons d'une seule et même race, la race germanique! De ce faux principe sont sorties des erreurs sans nombre, propagées par l'ignorance et exploitées par l'ambition. Une étude, même superficielle, de la carte, montre pourtant que, s'il existe des limites naturelles pour les peuples, il faudrait les chercher avant tout dans les montagnes ou les collines qui, en même temps qu'elles séparent les grands bassins fluviaux, sont le plus souvent des frontières de langues et de nationalités. Les fleuves, au contraire, réunissent plus qu'ils ne divisent; leur territoire est habité par des populations de même sang, parlant la même langue, vivant de la même vie; ce sont les grandes artères des nations. Cela est surtout vrai de l'Europe occidentale, dont tous les fleuves importants ont ce caractère ethnographique

et peuvent être appelés des *fleuves nationaux* ou des *fleuves-nations;* ainsi le Rhin, ce Gange de l'Allemagne, le Weser et l'Elbe avec le Danube (jusqu'à Vienne); — la Seine, la Loire et la Garonne avec le Rhône; — le Pô, l'Adige, etc. Il est donc tout aussi absurde de prendre le Rhin pour limite naturelle de la France que de donner pour frontière à l'Allemagne le Pô ou la Seine. « Limiter les pays d'après le cours des fleuves, a dit un célèbre géographe, c'est vouloir fendre un homme du haut de la tête par le milieu des os et de la moelle; sa vie s'éteindrait comme celle d'un peuple à qui on enlève son complément nécessaire, la condition de son existence, la moitié de son territoire. L'Alsace a-t-elle rien produit d'indépendant depuis qu'elle est contrainte de suivre, contre sa nature, l'impulsion et la direction qui lui viennent de l'autre côté des Vosges? »

Chaque peuple, comme chaque individu, porte dans sa physionomie, ses mœurs, son langage, un cachet particulier qui le distingue des autres peuples et qui forme ce qu'on appelle sa *nationalité*. La nationalité se reconnaît surtout à la langue, non cette langue de convention qu'affectent de parler, dans certains pays, les hautes classes de la société, mais la langue du peuple, celle qui est la vie même de la nation et constitue son caractère propre.[1]

[1] La langue est en effet ce qu'il y a de plus tenace chez un peuple, ce qui résiste le mieux à l'action des mélanges et maintient le plus longtemps le caractère propre et primitif d'une nation. L'Europe offre plus d'un exemple de la persistance des races et de la vitalité des idiomes. Sans parler de ces races primitives de notre continent (Basques, Finnois, etc.) dont le contact des peuples dominants n'a pu changer le type ni transformer le langage, nous citerons deux cas plus récents et non moins curieux. Dans la Vénétie se trouvent deux districts qui forment comme deux îles allemandes dans le monde italien : au N. de Vérone, le district des Treize-Communes renfermant une population de 50,000 h., dont 1,800 parlent un allemand corrompu; au N. de Vicence, le district des Sept-Communes, peuplé de 40,000 h., dont 10,000 parlent allemand. Ils descendent probablement d'Allemanes et de Thuringes qui, en 496, fuirent la tyrannie de Clovis et se réfugièrent en Italie sous la domination de Théodoric (V. A. Fuchs, *die Romanischen Sprachen*, 1849, p. 82). Des réformés habitant les vallées vaudoises du Piémont émigrèrent en Allemagne, où ils obtinrent du duc Frédéric de Wurtemberg la permission de s'établir dans ses états, principalement dans le duché de Maulbronn. Ils fondèrent les villages de Corrès, Luzerne, Pérouse, Pinache, Grand- et Petit-Villars, Serres, etc. On n'y prêche plus en français, mais en allemand, quoique beaucoup d'entre eux, surtout les vieilles personnes, entendent encore le français. Tous ces villages sont à la frontière du pays de

Voilà la véritable base de la distinction des nationalités. Mais en fait cette théorie peut conduire à des résultats tout aussi étranges que celle des frontières naturelles. Pour être conséquent avec le principe, il faudrait faire violence aux peuples et obliger, par exemple, l'Alsace à retourner à l'Allemagne alors qu'elle désire être française, ou bien réunir à la France Genève, Vaud et Neuchâtel, qui ne veulent point de cette annexion et ne demandent qu'à rester Suisses !

L'absolu n'est pas de ce monde et il existe en politique moins qu'en toute autre chose. Le développement de l'humanité est avant tout un fait organique, et l'histoire se présente à tout esprit réfléchi comme une perpétuelle évolution dans laquelle ce qui a été est la cause génératrice de ce qui est et de ce qui doit être (du *devenir*, pour me servir du langage de la philosophie allemande). Ainsi un principe ne fait pas place à un autre sans qu'il y ait une transition; supprimer cette transition, c'est nier la loi fondamentale de l'histoire. Le droit des nationalités est un fait nouveau dont les racines plongent daus le passé, mais qui ne trouvera que dans l'avenir son complet épanouissement. Pour le moment, il serait dangereux de vouloir l'appliquer avec trop de rigueur. En réalité, les peuples vont beaucoup moins loin que quelques esprits systématiques qui transportent dans la politique la logique inflexible de leurs principes. Les nationalités s'affirment de nos jours avec beaucoup de force, mais d'une manière essentiellement concrète. La Suisse romande, par exemple, se rattache à la France par sa langue et sa littérature : voilà la nationalité abstraite; mais elle tient à la Suisse par son histoire et par tous les besoins de sa vie politique et morale : voilà la nationalité concrète, la véritable nationalité.

En résumé, si l'on ne veut pas trop accorder à l'utopie ou à l'esprit de système, il faut ramener le principe des nationa-

Bade. Pérouse tire son nom de la vallée de Peroza dans le Piémont; Pinache, du village Pinasca dans le même pays. (Griesinger, *Universal-Lexikon von Würtemberg*; 2te Auflage, 1843). Nous avons entendu nous-même causer ces Vaudois à moitié germanisés, mais dont le teint et les cheveux noirs annonçaient l'origine méridionale; leur idiome, mêlé de beaucoup d'éléments germaniques, avait une remarquable analogie avec notre romand de la Suisse française.

lités à cette formule bien simple : chaque peuple s'appartient et doit pouvoir disposer de lui-même, soit qu'il forme avec ses congénères une unité ethnographique et politique, soit qu'il ait lié ses destinées à celles d'un autre peuple différent d'origine et de langage. Cette formule exclut la centralisation, qui est oppressive de sa nature même dans les Etats où l'unité sociale est complète ; en revanche elle s'accommode parfaitement de la fédération, la forme politique la plus propre à sauvegarder tous les droits et tous les intérêts de nationalités différentes appelées à vivre d'une vie commune. C'est pour avoir oublié cette vérité que l'Autriche est aujourd'hui au bord de l'abîme ; c'est pour en avoir tenu un juste compte, dans sa reconstitution de 1848, que la Suisse est parvenue à un état de paix et de prospérité que l'on ne retrouve à aucune autre époque de son histoire. Ailleurs on parle beaucoup du respect des nationalités ; mais la Suisse est peut-être le seul pays du continent où l'égalité entre les langues soit une réalité et une réalité telle que la plus petite nationalité de l'Europe, les Romanches des Grisons, a son autonomie entière et peut se mouvoir librement dans sa sphère politique et sociale sans avoir à craindre d'être opprimée ou étouffée par les races qui l'environnent[1]. Que dirait-on aux chambres belges si un député de la partie flamande prononçait un discours dans sa langue maternelle? Que dirait-on surtout à Paris si un membre du Corps législatif s'avisait de prendre la parole en allemand, en italien ou en breton, sous prétexte qu'il représente l'un ou l'autre des départements de l'Alsace, de la Corse ou de la Basse-Bretagne? Or, en Suisse, la plus parfaite égalité existe, non seulement en droit, mais encore en fait, entre toutes les langues usitées dans les vingt-deux cantons. Dans les chambres fédérales comme dans les grands-conseils de Berne, de Fribourg, du Valais et des Grisons, chacun opine en son dialecte sans que cette liberté offusque

[1] On sait que les Romanches appartiennent à la famille romane ou néo-latine et qu'ils habitent l'Oberland grison, les vallées de Domleschg, de Schams, de l'Albula, d'Oberhalbstein, de Bergun et l'Engadine. Ils sont au nombre de 42,000 âmes, soit un peu moins de la moitié de la population totale du canton des Grisons. Le romanche se divise en deux dialectes : le romanche proprement dit et le ladin (dans l'Engadine). Il se publie trois journaux en cette langue.

personne. On astreint les enfants à étudier à l'école leur langue nationale, allemand, français, italien ou romanche; mais nos lois n'obligent pas plus le citoyen d'Uri que celui de Genève à apprendre une langue qui n'est pas la sienne; si cependant la connaissance de l'allemand et du français devient de plus en plus générale en Suisse, c'est que l'on en sent toute l'utilité ou la nécessité, et que chacun désire posséder un avantage qui lui permet en quelque sorte de vivre de notre double vie nationale.

Les réflexions qui précèdent justifieront aux yeux des lecteurs de la *Revue suisse* l'opportunité d'une étude comparée de l'Europe au point de vue des nationalités et des Etats : c'est ce travail que nous allons entreprendre dans un intérêt purement scientifique et sans aucun autre genre de préoccupation politique ou religieuse

II.

L'Europe est habitée par les Romans ou Latins, les Germains et les Slaves avec les Lettes, appartenant à la grande famille indo-européenne; — par des peuples secondaires, savoir : les Grecs et Albanais et les Celtes, sortis de cette même souche ariane, les Basques et les Finnois, restes des populations primitives de notre continent, les Magyars et les Turcs ou Tatares, les derniers venus en Europe; — enfin les Juifs, les Arméniens et les Tsiganes ou Bohémiens.

Les trois races principales comptent à peu près le même nombre d'habitants et forment les $^8/_9$ de la population totale de notre continent. Les peuples Latins occupent le sud-ouest, les Germains le centre et le nord, les Slaves et les Lettes l'est de l'Europe. Au milieu du territoire habité par les Slaves, entre les Illyro-Serbes et les Bulgares d'un côté et les Russes et Polonais de l'autre, se trouve une grande île romane (les Moldo-Valaques ou Roumains) et finnoise (les Magyars.) Il y a, en outre, environ trois millions de Germains (Allemands et Suédois) plus ou moins disséminés au milieu des Slaves, des Valaques, des Lettes et des Finnois. — A

l'exception des Magyars, les peuples appartenant aux races secondaires de l'Europe sont relégués aux extrémités du continent, les Basques et les Celtes à l'ouest, les Finnois et les Tatares au nord et à l'est, les Grecs et Albanais et les Turcs au sud-est. — Les Juifs, les Arméniens et les Tsiganes (ou Bohémiens) vivent dispersés en Europe. — En tout il y a en Europe 87 millions de Romans, 80 de Germains, 80 de Slaves et Lettes, 4 ½ de Grecs et Albanais, 8 de Celtes, ½ de Basques, 13 de Magyars, Finnois et Turcs, 4 de Juifs, Arméniens et Tsiganes. En dehors de l'Europe, on compte 48 millions de colons et descendants de colons européens, savoir 14 millions de Latins, 30 de Germains (y compris les Irlandais mêlés aux Anglo-Saxons en Amérique), et 4 de Grecs et de Slaves (en Asie).

La distribution des religions est en rapport avec celle des peuples. Le christianisme est professé par la presque totalité des Européens ; les autres religions ne comptent en Europe que 10 millions de sectateurs qui appartiennent en général à des peuples étrangers (Turcs et Tatares). Les chrétiens européens forment trois groupes, les catholiques, les protestants et les grecs, qui correspondent aux familles latine, germanique et slave. Les catholiques, en y comprenant les grecs-unis, composent à peu près la moitié de la population totale de l'Europe (136 millions d'âmes); les protestants et les grecs sont d'égale force numérique (en tout 131 millions en Europe). Un grand nombre de grecs-unis de la Lithuanie et autres provinces de la Russie, ont été obligés, sous le règne de Nicolas Ier, de passer à l'église grecque russe [1]. En revanche, l'année dernière, les chrétiens grecs de la Bulgarie se sont réunis à l'église romaine sans abjurer leurs rites, leurs coutumes et leur discipline particulière. — Hors de l'Europe, les catholiques sont au nombre de 44, les protestants de 30 ½ et les grecs orientaux de 12 ½ millions d'âmes [2].

Une ligne tirée de la presqu'île de l'Istrie à l'embouchure

[1] M. Despretz en évalue le nombre à cinq millions (?). *Revue des Deux-Mondes*, 1850.

[2] Pour plus de détails sur la distribution des peuples et des religions de l'Europe, voir mon *Manuel de Géographie statistique*.

du Niémen partage l'Europe en deux grandes parties qui reproduisent en petit l'opposition caractéristique de l'Ancien-Monde entre l'Orient et l'Occident. Cette ligne sépare les peuples civilisés de l'Europe latine et germanique des peuples moins cultivés ou à demi barbares de l'Europe gréco-slave.

L'Europe occidentale a un sud (Italie et presqu'île des Pyrénées), un centre (France et Allemagne avec Suisse et Pays-Bas) et un nord (Scandinavie et îles Britanniques). Elle est partagée d'une manière à peu près égale entre les deux races principales qui l'habitent, les Latins et les Germains. Le sud et la France sont le domaine des nations latines ; l'Allemagne et le nord appartiennent aux Germains : de là la division de l'Europe occidentale en Europe latine et Europe germanique. A l'Allemagne et à la France se rattachent, par l'histoire et la culture, l'Italie et l'Angleterre ; ces quatre grands pays, les plus peuplés du continent, sont le véritable centre de l'Europe et le foyer de la civilisation moderne.

L'Orient de l'Europe a aussi son nord (Russie), son centre (Hongrie et Pologne) et son sud (presqu'île des Balkans). Il est habité par une grande variété de peuples qui diffèrent entre eux, non seulement par la langue et la race, mais encore par la religion, les mœurs et les institutions politiques et sociales : les plus nombreux sont les Slaves, la race dominante en Russie, puis viennent les Roumains (Moldo-Valaques), les Magyars, les Turcs, les Finnois, les Grecs et les Albanais, etc. ; un curieux mélange de peuples très divers caractérise en particulier la Hongrie et la Turquie.

On distingue ainsi une Europe latine, une Europe germanique et une Europe gréco-slave ou orientale.

Les divisions politiques de l'Europe coïncident en général avec ces divisions ethnographiques ; toutefois l'Autriche forme une remarquable exception, une partie de cet empire (pays allemands et italiens) se trouvant dans l'Europe occidentale et l'autre (pays hongrois et polonais) dans l'Europe orientale.

La population totale de l'Europe est aujourd'hui de 277 millions d'âmes. Le tiers seulement de cette population se trouve dans l'Europe gréco-slave, dont la superficie est à peu

près le double de celle de l'Europe latine et de l'Europe germanique réunis.

Plus de la moitié de la population de l'Europe (149 millions d'âmes) est concentrée dans la zone centrale, qui s'étend de l'Italie aux îles Britanniques sur une superficie égalant à peine la cinquième partie du continent. Les pays compris dans cette zone se rangent dans l'ordre suivant sous le rapport de la densité de la population : Belgique - Hollande - îles Britanniques - Italie - Allemagne - France - Suisse. Les contrées qui entourent à l'est et au sud-ouest la zone centrale de l'Europe sont beaucoup moins peuplées ; leur population relative établit entre elles la gradation suivante : Pologne (autrichienne et russe) - Hongrie - Danemark - Portugal-Espagne-Roumanie (Moldo-Valachie) - presqu'île des Balkans - Russie - Suède, Norvége et Finlande. La population relative de la république des îles Ioniennes est quatre fois plus grande que celle des autres Etats de la presqu'île Hellénique, et elle dépasse même celle de l'Italie, l'un des pays les mieux peuplés de l'Europe.

Sous le rapport de l'accroissement proportionnel de la population, il convient de ne comparer que les contrées dont les conditions matérielles et la population relative ne sont pas trop différentes ; c'est pourquoi nous n'avons fait figurer dans le tableau suivant que les pays de la zone centrale, en basant nos calculs sur les recensements opérés pendant la dernière période décennale.

Pays.	Années.	Augmentation annuelle.
Angleterre	1851—59	1,26 p. 100
Ecosse	1851—59	1,01
Hollande	1853—59	0,47
Belgique	1856—59	1,04
Prusse	1855—58	1,04
Saxe royale	1855—58	1,36
Suisse	1850—60	0,63
France	1851—56	0,14
Italie	....	0,81

Ce qui signifie, en d'autres termes, que pendant les années sus-indiquées l'Angleterre a gagné, en moyenne, 227,000, l'Ecosse 29,000, la Hollande 16,000, la Belgique

47,000. la Prusse 180,000, la Saxe 28,000, la Suisse 15,000, la France 51,000 et l'Italie 180,000 âmes par année.

De 1841 à 1846, la population de la France s'est accrue de 236,000 habitants par année ; de 1846 à 1851, l'augmentation a été de 76,000, et de 1851 à 1856 de 51,000 seulement. Il serait intéressant d'étudier les causes d'un pareil ralentissement dans le mouvement de la population. Un autre symptôme fâcheux que signale la statistique française, c'est que la population ouvrière des campagnes émigre en très grand nombre dans les villes.

Dans les Etats allemands autres que la Saxe et la Prusse, l'augmentation de la population a été beaucoup moindre (en général 0,3 pour cent), sans doute par suite de l'émigration. Quant à l'Irlande, la famine de 1846 et l'émigration qui en fut la conséquence ont amené une telle dépopulation que ce pays, qui, en 1845, comptait 8.344,000 habitants, n'en avait plus que 6,047,000 au 1er janvier 1856. De 1852 à 1854 l'émigration irlandaise a diminué de près de moitié ; en 1855, elle était tombée à 50,000 personnes. Cette diminution survenue dans l'*exode* (c'est le nom biblique que les Anglais ont donné à cette grande expatriation d'un peuple) provient entre autres de ce que la misère de l'Irlande étant principalement causée par une surabondance de population, l'émigration a tellement amélioré la situation des classes inférieures que le nombre des pauvres secourus, qui atteignait le chiffre énorme de 620,000 en janvier 1849, n'était plus que de 106,000 en janvier 1855. Néanmoins la population de l'Irlande n'a pas augmenté depuis ; elle était même descendue à 6,020,000 âmes au 1er janvier 1859. Du reste l'émigration continue ; mais ce ne sont pas maintenant les plus pauvres qui s'embarquent ; ce sont les ouvriers d'état et les domestiques, ceux qui ont une industrie ou un pécule, ceux dont le sort est assuré et qui cherchent une existence meilleure ; ce n'est plus la misère de l'Irlande, c'est la richesse du Canada, des Etats-Unis et de l'Australie qui provoque l'émigration irlandaise.

Dans des pays où les espaces sont vastes et libres, comme aux Etats-Unis et en Russie, l'accroissement de la population doit se produire avec une énergie toujours croissante ; aussi,

de 1851 à 1856, la population de la Russie s'est-elle augmentée de 900,000 âmes par année, c'est-à-dire de 1,52 pour cent. La progression est bien plus grande aux Etats-Unis où, de 1850 à 1860, la population s'est élevée de 23,191,000 à 31,375,000 âmes, c'est-à-dire de 3,53 pour cent annuellement ; il est vrai que la grande confédération américaine reçoit chaque année environ 250,000 émigrants d'Europe.

L'Europe envoie des émigrants non seulement aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord, mais encore au Canada, dans la Colombie anglaise, au Cap, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande et en général dans toutes les colonies de l'Angleterre ; un beaucoup plus petit nombre d'émigrants se rend dans les pays colonisés par les peuples latins, c'est-à-dire dans l'Amérique espagnole et portugaise. Les Indes orientales, qui renferment une population très agglomérée [1], appartiennent en grande partie à des puissances européennes, mais ne sont pas de véritables colonies ; aussi les Européens ne s'y trouvent-ils qu'en fort petit nombre et non pas comme colons, mais comme administrateurs ou négociants [2]. L'Algérie est dans une situation tout à fait analogue, et les essais de colonisation que la France a tentés dans ce pays n'ont obtenu jusqu'ici qu'un médiocre succès. Les émigrants de la Russie se portent à l'est et colonisent les vastes contrées soumises au tzar depuis Tiflis jusqu'à Petro-Pavlovsk et au-delà du détroit de Behring, dans l'Amérique russe.

Pendant la période de 1847 à 1854, l'émigration européenne, grâce à la famine de l'Irlande, avait atteint des proportions inconnues jusqu'alors ; en 1854, on pouvait l'éva-

[1] Nous avons évalué à 1350 millions la population totale du genre humain. Plus de la moitié de cette population est concentrée dans la partie du globe qu'on appelle l'*extrême Orient* et qui comprend d'un côté la Chine et le Japon, et de l'autre les Indes orientales, soit l'Inde, l'Indo-Chine et l'archipel Indien ou Malaisie.

[2] En revanche, les Chinois sont très nombreux dans l'Indo-Chine, les îles de la Sonde et les Philippines. Ils s'établissent soit dans les villes commerçantes, soit, comme à Borneo, à Banca, dans les districts de mines, et forment des sociétés régies par leurs magistrats d'après leurs lois propres. Les Chinois se rendent encore en grand nombre aux îles Sandwich, en Australie, en Californie, au Brésil, aux Antilles, soit comme émigrants libres, soit comme travailleurs engagés pour un certain temps au service des colons : ce sont ces derniers qui s'appellent *coolies*.

luer de 5 à 600,000 personnes; elle a baissé tout d'un coup du tiers et en 1857 elle n'était plus que de 352,000 individus (non compris les émigrants pour l'Asie russe) dont $^{5}/_{20}$ étaient Irlandais, $^{6}/_{20}$ Anglais, $^{7}/_{20}$ Allemands (Suisses, Hollandais), $^{1}/_{20}$ Scandinaves, $^{1}/_{20}$ Romans. Ainsi l'Angleterre et l'Irlande d'un côté et l'Allemagne de l'autre fournissent à elles seules les $^{5}/_{6}$ de la population émigrante de l'Europe. Si l'émigration a diminué en Irlande, elle s'accroît chaque jour en Allemagne, et rien n'annonce que ce courant colonisateur, sans précédents dans l'histoire, doive se ralentir de sitôt. D'immenses étendues de terre sont disponibles dans le Nouveau-Monde. Toute la partie occidentale des Etats-Unis, comprenant les Territoires et les nouveaux Etats du Texas, du Kansas[1], de la Californie et de l'Orégon, offre une surface exploitable grande comme la moitié de l'Europe, et elle n'a qu'un million et demi d'habitants, la moitié de la population de la ville de Londres; toute la vallée du Mississipi, qui pourrait nourrir 500 millions d'âmes, en compte à peine 15 millions d'après le dernier recensement[2]. L'Amérique anglaise du Nord, si l'on en excepte les pays colonisés du Canada et de la Colombie, est à peu près déserte. L'Amérique du Sud, comme l'Australie, ne sont entamées qu'à la circonférence; l'intérieur de ces deux continents forme d'immenses solitudes habitées seulement par quelques tribus sauvages. D'un autre côté, les facilités de transport s'accroissent tous les jours, et l'Europe devient ainsi, comme autrefois l'Asie, le foyer humanitaire d'où sortent les peuples nouveaux qui vont habiter les régions les plus reculées du globe et répandre partout les germes féconds de la civilisation moderne.

Depuis la dispersion des Aryens jusqu'à nos jours, l'œuvre de la colonisation s'est étendue, lentement et progressivement, du berceau primitif de notre race à l'Europe, de

[1] Le Kansas a été admis cette année même au rang d'Etat; c'est le 34me de l'Union, si toutefois on peut encore appeler de ce nom les Etats fort peu unis de l'Amérique du Nord.

[2] Les Etats-Unis ont des terres publiques à vendre pour plus de cent millions d'immigrants. Ces terres se trouvent dans les États de l'Ouest (avec la Floride), surtout dans les Etats nouveaux et les Territoires. Le prix de la terre varie de un à vingt dollars l'acre (le dollar vaut 5 fr. 16 c.).

l'Europe à l'Amérique, et aujourd'hui de l'Europe et de l'Amérique au monde entier ; mais à mesure que l'œuvre a grandi, elle s'est spécialisée et concentrée dans l'une ou l'autre branche de la race. Au point de départ, c'est-à-dire plus de deux mille ans avant J.-C. [1], la colonisation est le travail collectif de la race ariane qui étend ses rameaux des bords du Gange jusqu'aux limites extrêmes de l'Europe à l'occident et forme d'un bout à l'autre une longue chaîne de peuples sortis d'un même sang, mais ne se reconnaissant plus comme frères, ne se comprenant plus et se rencontrant en ennemis quand leurs migrations les rapprochent. A la seconde période, c'est-à-dire depuis la découverte du Nouveau-Monde, ce ne sont plus que les membres les plus occidentaux de la famille indo-européenne qui continuent l'œuvre commencée et font de l'Amérique une Nouvelle-Europe, c'est-à-dire une Nouvelle-Espagne et une Nouvelle-Angleterre. De nos jours le courant colonisateur est essentiellement germanique ; il se forme en grande majorité d'émigrants allemands, anglais et américains[2] ; les pays où il pénètre sont d'anciennes colonies anglaises, comme les Etats-Unis, ou de nouvelles régions que le génie de la race anglo-saxonne s'assimile en fort peu de temps, comme l'Australie, qui est devenue une seconde Nouvelle-Angleterre aussi prospère que celle de l'Amérique du Nord.

A la race germanique semble donc appartenir aujourd'hui la mission importante d'achever la colonisation du globe. Les Germains sont devenus les véritables pionniers de la civilisation ; partout sur la surface de notre terre se montrent les traces de leur libre et infatigable activité, partout on retrouve cette tenacité, cette ardeur persistante, cette forte volonté, cette patiente énergie, toutes les qualités enfin qui distinguent une race vigoureusement individuelle. Le monde germanique voit son horizon s'élargir à mesure que s'agrandit

[1] Deux mille ans avant notre ère la dispersion des Aryens était déjà accomplie. A. Pictet, *Origines indo-européennes*, introduction.

[2] En même temps que les émigrants européens se répandent dans toutes les parties de l'Union américaine, les Etats de l'Est versent à l'Ouest le surplus de leur population : il y a donc aussi une émigration américaine qui, dans la vaste région de l'Ouest, se confond avec l'émigration européenne.

le domaine de la liberté et du progrès. Voyez ces pauvres émigrants de l'Allemagne qui fuient la misère ou l'oppression : que vont-ils chercher au-delà de l'Océan ? Un sol libre qu'ils pourront cultiver en paix et qui les récompensera de leurs pénibles travaux. Pourquoi ne se rendent-ils pas de préférence dans ces contrées bénies du ciel qui sont en possession des descendants des conquérants du Mexique et du Pérou ? C'est que là le despotisme naît d'une anarchie sans cesse renaissante et que le despotisme, quelle que soit son origine, enlève partout au travail le principe de sa fécondité. Aux Etats-Unis comme dans les colonies anglaises, le colon trouve protection et sécurité : voilà pourquoi l'émigration européenne est attirée vers ces pays réellement libres auxquels elle apporte, de son côté, de nouveaux éléments de prospérité. « C'est un grand spectacle, dit un économiste français établi au Chili, M. Courcelle-Seneuil, c'est un grand spectacle que celui d'une société qui reçoit chaque année dans son sein, sans déclassement ni trouble, des centaines de mille hommes, dont un grand nombre sont ignorants d'esprit et de cœur, sans capital, sans industrie, et qui parvient à se les assimiler, à grandir par leur accession, en même temps qu'elle les instruit et les élève dans l'échelle morale [1]. » Voilà les prodiges qu'opère la liberté, et, fait digne de remarque, les colons européens qui arrivent aux Etats-Unis fuient en général les Etats où règne l'esclavage ; lorsqu'ils ne s'établissent pas dans les villes du Nord pour y exercer un état manuel, ils se répandent dans le *far west* où l'administration du domaine public, moyennant quelques dollars, leur fournit un lot de terre ; c'est ainsi que, de 1790 à 1840, les Etats libres ont absorbé les quatre cinquièmes de l'émigration et les Etats à esclaves seulement un cinquième. Notons encore que, dans la crise qui menace aujourd'hui l'existence même de l'Union, les Allemands, quoique appartenant en général au parti des démocrates, font cause commune avec les républicains et se montrent les adversaires déclarés de l'extension de l'esclavage.

L'émigration européenne ne contribue pas peu à l'accrois-

[1] *Traité théorique et pratique d'économie politique*, II. 510.

sement prodigieux des Etats de l'Ouest et à la prospérité générale de l'Union ; parmi les Etats qui ont grandi le plus rapidement figurent en première ligne l'Ohio, le Wisconsin, le Iowa, le Michigan, peuplés en grande partie de colons allemands. Le Wisconsin, qui n'avait que 31,000 habitans en 1840, en compte aujourd'hui 600,000 ; pendant la même période, la population du Iowa a monté de 43,000 à 550,000 âmes. Des cités considérables s'élèvent là où l'on ne trouvait, il y a quelques années, que les misérables huttes d'Indiens sauvages. « L'Ouest, dit un voyageur (M. J.-J. Ampère), semble dans un avenir peu éloigné devoir être le siége des plus grandes cités de l'Union et même du monde. Dans un siècle, les plus grandes villes de l'Amérique seront Cincinnati, Chicago, Saint-Louis. » Cincinnati n'avait que 25,000 âmes en 1830 ; aujourd'hui elle en compte 261,000 ; Chicago, la reine des lacs, qui n'existait pas avant 1830, a plus de 120 mille habitants, et cette ville est un des principaux marchés de l'Union et peut-être du globe entier. Saint-Louis a 120,000 âmes, Milwaukee 70,000, Détroit 40,000 et San-Francisco, qui ne contenait, en 1847, que quelques centaines d'habitants, a en ce moment une population de plus de 100,000 âmes, et son port est devenu l'une des grandes places de commerce du monde. Un seul pays nous offre des exemples d'un pareil accroissement de population, c'est l'Australie avec ses villes nées d'hier et dont quelques-unes, comme Melbourne et Sidney, rivalisent avec les grandes capitales de l'Europe.

Mais revenons à notre continent, et pour terminer ce court aperçu sur la colonisation, disons un mot de la situation respective des colonies européennes.

Ces colonies ont été établies, à différentes époques, par les Etats maritimes de l'Europe occidentale, savoir le Portugal, l'Espagne, la France, la Hollande et l'Angleterre (pour ne pas mentionner le Danemark et la Suède, qui n'ont que des possessions insignifiantes en Amérique). De ces cinq Etats, c'est l'Angleterre qui a fondé la plus grande puissance coloniale qui ait jamais existé ; ses possessions s'étendent aujourd'hui d'un pôle à l'autre, elles font presque le tour du globe et se trouvent dans toutes les zones et sous tous les climats. « Cette nation, disait le duc de Brabant au sénat

belge, le 17 février 1860, cette nation, dont la puissance politique, commerciale et industrielle va toujours croissant, est la seule dont le système colonial n'ait cessé de s'étendre et de se perfectionner. Depuis Elisabeth jusqu'à Cromwell, jusqu'à William Pitt, jusqu'à nos jours, l'Angleterre poursuit, avec une admirable persévérance, le développement parallèle de sa force politique et de sa force coloniale, appuyant la première sur la seconde. De 1688 à 1815, elle a soutenu 65 guerres et dépensé des milliards pour s'assurer la suprématie du marché de l'univers ; et dans ce siècle elle a acquis ou colonisé, tant en Europe qu'en Afrique, en Australie, en Asie et en Amérique, 28 possessions, dont plusieurs très importantes. L'Angleterre, réduite à elle seule, n'est qu'une nation de 28 millions d'âmes ; avec ses colonies, elle en compte plus de 200 millions, et partout sur le globe elle se trouve chez elle. L'Angleterre a peuplé de ses enfants la moitié du monde ; sa langue est celle de l'Australie, du Cap, du Canada et de l'Amérique du Nord. Toutes ces colonies, encore dépendantes de la métropole ou déjà émancipées, lui offrent des ressources, des débouchés et des avantages incalculables. »

Il est bien intéressant de voir aujourd'hui l'Angleterre préparer elle-même l'émancipation de ses colonies. Elle a établi le gouvernement constitutionnel au Canada, au Cap, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande et tout récemment dans la Colombie [1], et ces futures républiques, appelées peut-être aux plus hautes destinées, jouissent déjà des bienfaits de la liberté et du *self-government*. Qui peut prévoir ce qui sortira de la lutte engagée aux Etats-Unis entre le Nord et le Sud? Si la séparation se consomme, la question de l'esclavage ne serait plus un empêchement à la réunion du Canada, et les Etats libres pourraient compenser la perte du Sud par de nouvelles conquêtes du côté du Nord : cette grande confédération, ainsi reconstituée, se trouverait composée d'éléments bien plus homogènes, elle gagnerait en force morale et redeviendrait en peu de temps l'Etat le plus prospère du monde entier.

[1] La Colombie anglaise est située entre l'océan Pacifique et les Montagnes-Rocheuses ; elle possède des gîtes aurifères sur les rives du Fraser.

La Hollande a eu son époque de grandeur maritime et commerciale. Jean de Witt dit que, de son temps, les Pays-Bas pouvaient se vanter de posséder 10,000 voiles et 168,000 matelots. De 1651 à 1672, la valeur des marchandises transportées sur des bâtiments hollandais excédait, chaque année, un milliard. Ce fut cette puissance maritime, que les Provinces-Unies devaient à leurs possessions d'outre-mer, qui en fit un des Etats les plus importants de l'Europe, et leur permit de tenir tête à Louis XIV et à Charles II, coalisés contre elles. C'est encore grâce aux colonies qui lui sont restées et qu'elle administre avec beaucoup de sagesse, que la Hollande voit ses fonds publics se maintenir si haut sur toutes les places de l'Europe, sa dette s'amortir de jour en jour et ses impôts diminuer, malgré les immenses travaux publics projetés. En 1859, le produit net des Indes néerlandaises a été de 70 millions de fr. environ.

Les colonies des nations latines sont aujourd'hui bien réduites et ne sauraient soutenir la comparaison avec les colonies si étendues et si prospères de la Grande-Bretagne. L'Espagne a perdu la plupart de ses possessions d'outre-mer; mais celles qui lui restent (Cuba, Porto-Rico et les Philippines) sont encore les plus beaux fleurons de la couronne des Castilles. Au XVIe siècle, le Portugal était un Etat de premier ordre, grâce à cet empire puissant qu'il avait fondé dans l'Inde et dont Goa était le centre. La perte des colonies, enlevées par les Anglais et les Hollandais, fit crouler tout cet édifice de grandeur, et il ne reste plus maintenant au Portugal que quelques établissements peu importants en Afrique et dans les Indes. La France était autrefois l'une des premières puissances coloniales du globe; aujourd'hui elle n'occupe plus, sous ce rapport, qu'un rang secondaire, et la conquête de l'Algérie ne l'a point dédommagée de la perte de la plupart de ses anciennes possessions.

Quelques écrivains, frappés du contraste de la prospérité des colonies hollandaises et anglaises d'une part, et de l'état de faiblesse des colonies françaises de l'autre, ont attribué à la différence de race cette différence de fortune. Mais cette explication n'est pas complètement d'accord avec les faits. Si l'Angleterre colonise bien, si la France colonise mal, cela

provient moins de la différence de race que de la différence d'organisation politique et sociale. Le vrai génie de la civilisation, c'est le *self-government*. Celui qui ne sait pas se suffire à lui-même et qui attend tout du pouvoir constitué, celui-là est impropre à l'œuvre colonisatrice. La France veut trop gouverner; son esprit *autoritaire*, que les révolutions n'ont fait que développer, est la principale cause qui a entravé le développement de ses colonies. Les colonies anglaises, au contraire, sont florissantes, parce qu'elles ont été fondées par des hommes venant d'une société peu gouvernée et où l'initiative individuelle est toute-puissante.

En parlant de la colonisation nous n'avons pas cru sortir de notre sujet. En effet, les limites réelles de l'Europe — de l'Europe civilisée, chrétienne et progessive — ne sont pas où les place la géographie; aujourd'hui l'Europe s'étend bien au delà de ses frontières naturelles, aussi loin que s'étendent les peuples et les Etats nouveaux qu'a fait naître la colonisation. Quoique distantes de nous de plusieurs mille lieues, New-York et Boston, Sidney et Melbourne sont des villes bien européennes, presque autant que Paris et Londres et plus, sans aucun doute, que Moscou et Constantinople. Si la civilisation doit nous affranchir du servage de la nature, son plus beau triomphe sera de faire disparaître les antiques oppositions de races et d'effacer les vieilles démarcations entre les membres de la grande famille humaine; c'est à quoi notre siècle travaille, principalement par la colonisation et le perfectionnement des voies de locomotion. A mesure que chemine le progrès, le niveau général de l'humanité s'élève et son horizon s'agrandit; et des hauteurs où elle est parvenue actuellement, déjà elle ne voit plus ou distingue à peine les barrières que l'art — la politique — ou la nature avait tracées entre les peuples et les Etats; quelques pas de plus en avant, et ces barrières, jadis presque infranchissables, n'existeront plus qu'à l'état de souvenirs.

L'Europe n'est pas seulement dans l'Europe, elle est partout où est sa civilisation!

(La fin au prochain numéro.) C. Ayer.

HISTOIRE DE GENÈVE[1]

FRAGMENTS INÉDITS DE J.-J. ROUSSEAU

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE II

L'Evêque.

Les Romains, après avoir été le plus libre de tous les peuples, devinrent les plus esclaves; leur servitude fut celle de tout l'empire; l'idée même de la liberté s'effaça sous les empereurs. Il semble qu'elle aurait dû renaître sous les barbares. Point du tout: on ne vit que la domination de l'esclavage, des conquérants et des peuples conquis. La division d'Aristote revint en sens contraire. Les Grecs, les Romains furent de vils roturiers; les Goths, les Lombards furent des nobles; la loi naturelle fit place à la loi des vainqueurs. Le système féodal dégrada la nature humaine et il n'y eut plus d'hommes proprement dits.

Entre ces deux classes, l'une avilie et l'autre ennoblie, il s'en forma une troisième qui leur servit de liaison et sans laquelle cet étrange partage eût difficilement pu subsister. Cet état intermédiaire fut le clergé. Le christianisme s'établit à propos en Europe pour modérer la férocité des peuples prêts à la subjuguer. Si les Romains acharnés contre les chrétiens avaient eu le malheur de les détruire, ils auraient bientôt été détruits eux-mêmes par les barbares. Mais ce culte nouveau qu'ils persécutaient fut leur sauvegarde; la

[1] V. livraison de janvier.

loi de Christ, qui est la loi de l'humanité, pouvait seule contenir les hommes quand les gouvernements et leurs lois n'existaient plus.

Ceci fut l'une des causes de la grande autorité que prit le clergé dans ces temps-là. Médiateur entre les vainqueurs et les vaincus, il sauva souvent ceux-ci de la cruauté des autres. Dans les temps de calamité et d'oppression, le peuple n'avait pour protecteur que les prêtres; eux seuls savaient parler pour lui, une fonction si noble rendait leur état respectable, même aux païens; ils abusèrent de leur crédit pour étendre leur puissance, mais convenons qu'on ne pouvait la fonder sur un plus beau titre. Les chefs du clergé, plus écoutés des princes et plus en état de protéger les peuples, eurent la confiance des uns et des autres. Ainsi s'établit la grande autorité des évêques. Qu'on les appelle usurpateurs, j'y consens; mais qu'on avoue que sous leur usurpation, le peuple était cent fois plus heureux que sous les princes.

Ainsi se forma l'autorité temporelle d'un grand nombre d'évêques en Allemagne, et de ceux de Bâle, de Sion, de Lausanne et de Genève en Suisse.

La puissance de ces derniers, d'abord fondée uniquement sur le respect qu'on avait pour eux et sur la faveur du peuple, se maintint, s'accrut sous les rois de Bourgogne, par les troubles, les meurtres, les révolutions qui rendaient souvent l'interposition de ces prélats nécessaire. Enfin, sous Charlemagne et ses successeurs, elle prit une assiette fixe et légale par l'inféodation que leur firent ces empereurs de l'autorité temporelle sur leur diocèse dont ils les trouvaient revêtus.

Je ne parle ici que du temporel : je laisse à part l'autorité purement épiscopale commune à tous les évêques.

L'évêque de Genève était seul prince et souverain dans sa ville et dans son diocèse, relevant immédiatement de l'Empire dont son état n'a pourtant jamais fait partie active, puisqu'il n'a jamais été reconnu, à Genève, membre du corps germanique, ni admis à la diète soit en personne, soit par ses députés.

Son vasselage était même d'une espèce assez singulière : car bien qu'il reconnût l'autorité de l'Empire et les bulles

impériales, il ne prêtait ni foi ni hommage à l'empereur, n'en recevait point l'investiture, ne lui rendait même aucune obédience et ne lui faisait pas même part de son élection. Ceci paraît prouver en faveur des Genevois, qui prétendent que leur ville a toujours été libre et impériale. En effet, l'évêque, considéré non comme souverain, mais comme chef d'une ville impériale, n'avait pas besoin d'investiture et n'en était pas moins obligé de reconnaître l'autorité de l'empereur. Que si ses députés n'entraient point dans le collége des villes, c'est qu'elle n'était pas précisément membre de l'Empire, mais sous sa protection.

L'évêque, non-seulement comme évêque, mais comme prince, reconnaissait aussi l'autorité du pape, qui, par ses bulles, par ses commissaires ou par lui-même, prononçait assez fréquemment sur ses différends, tant avec le comte et les princes voisins qu'avec la ville. On portait souvent l'appel des affaires civiles au métropolitain et ensuite à Rome, et ces appels devinrent enfin si fréquents et si incommodes, que cet abus facilita beaucoup le progrès de la réformation.

Comme la puissance du prince était mixte, on ne savait pas trop à qui appartenait le droit de l'élire. Le clergé, le peuple et le pape y prétendaient. D'abord l'évêque était élu par le peuple, selon l'usage de la primitive église; il le fut ensuite par le peuple et par le clergé conjointement; ensuite par le clergé seul; et enfin l'élection se fit par les seuls chanoines. Le consentement et les bulles du pape étaient toujours nécessaires, il ne les refusait pas; mais quelquefois il nommait lui-même un évêque, et l'on vit trois évêques à la fois, l'un nommé par le pape, l'autre par le peuple et l'autre par le clergé. Le crédit et la brigue avaient, comme on peut le croire, toujours grande part à ces élections. Il semble qu'au commencement les comtes étaient à vie et, comme officiers des évêques, étaient choisis et nommés par eux, ou du moins par les empereurs à leur sollicitation, et alors il était naturel que le choix de l'évêque tombât sur ... ou sur quelqu'un de ses parents. Sitôt que le comté fut devenu héréditaire dans l'apanage d'une famille, il fut naturel que réciproquement le comte s'efforçât de faire élire évêque son fils, son frère ou quelqu'un de sa maison. A l'aide de cette poli-

tique, les anciens comtes de Genève avaient déjà beaucoup usurpé sur les droits du prince, mais ces usurpations devinrent plus grandes et plus rapides quand le comté de Genevois, passé dans la maison de Savoie, la mit à portée d'user de toute sa puissance pour disposer de l'épiscopat. Car alors les évêques, presque tous pauvres ou sujets des ducs, ne manquaient guère de favoriser leurs entreprises aux dépens de leurs propres successeurs.

Quoique la puissance réelle des évêques ait augmenté ou diminué selon les temps, ils ont constamment joui dans la ville des droits régaliens de la souveraineté : le droit de battre monnaie, celui de faire grâce aux criminels. La justice civile s'y exerçait en leur nom; ils avaient plusieurs officiers dont l'autorité supérieure était reconnue dans toute la ville, leurs prisons particulières comme princes et indépendantes de l'officialité; les lods, les confiscations leur appartenaient en grande partie; ils avaient le droit de faire assembler le conseil général, d'y faire proposer les matières qu'il leur plaisait et les syndics ne pouvaient le convoquer sans la permission de l'évêque.

Mais leur autorité spirituelle qui leur avait acquis la temporelle, la limita toujours. Ils n'eurent jamais de garnison dans la ville, ni de troupes à eux, ni l'autorité des armes; ils n'imposèrent jamais de peines capitales, ni par eux-mêmes, ni par leurs officiers immédiats. Leur seule voie de fait était l'excommunication, et l'effet qu'elle eut en 13 ..... contre la ville, prouve qu'elle était plus efficace que celle des armes; mais enfin leur souveraineté venue de l'autorité ecclésiastique y tenait toujours assez pour qu'en tout temps le prince eût été peu de chose, si l'évêque ne l'eût protégé.

Les prélats en devenant souverains ne voulurent pas cesser d'être évêques, et ils ne le devaient pas, puisque c'était leur autorité spirituelle qui leur en donnait une si grande dans le temporel. Or, dans ces siècles encore peu éloignés des premiers temps de l'Eglise, le clergé n'avait pas autant dégénéré qu'il fit dans la suite, les évêques, quoique puissants, respectaient les canons ou les lois de la cléricature; ils ne levaient pas des troupes, ils ne faisaient pas la guerre, ils ne jugeaient pas les causes criminelles de peur d'encourir l'irrégularité.

Il fallut donc faire exercer par d'autres ces parties de la souveraineté qu'ils ne pouvaient exercer eux-mêmes, et de ce partage commence l'ancien système de gouvernement établi dans l'évêché de Genève. Ces prélats divisèrent premièrement leur souveraineté en deux départements indépendants l'un de l'autre, savoir la ville et le territoire. La ville était encore plus petite qu'elle n'est aujourd'hui et beaucoup moins peuplée.

Mais le territoire de l'évêché était beaucoup plus grand que n'est de nos jours celui de la ville, et non-seulement il comprenait la province entière qui porte le nom de Genevois, mais il s'étendait fort au delà, comme il paraît par divers actes d'hommage faits en divers temps aux évêques, princes et autres vassaux pour les terres des châteaux, des fiefs, et même des villes fort éloignées de leur capitale.

Ils établirent dans la ville deux administrations différentes : l'une pour le civil, l'autre pour le criminel. Ils commirent l'administration de la justice criminelle à la communauté de la ville et aux officiers qu'elle nommait pour cet effet sous le nom de syndics, et quant à la justice civile, les évêques ne lui donnèrent point d'abord une forme constante, la faisant administrer quelquefois par leurs propres officiers et quelquefois par ceux de la ville, dont, par des concessions épiscopales, les droits municipaux s'établissaient insensiblement.

Le territoire avait besoin d'un défenseur, l'évêque en commit la garde à un officier militaire, qu'il se donna sous le nom de comte. On sait que ce nom devenu titre héréditaire, n'indiquait d'abord qu'un simple office à vie et même amovible à la volonté du prince qui l'avait donné. Les premiers comtes, sans excepter ceux de Genève, n'étaient que des officiers des empereurs, et il paraît par une lettre d'Eginard que les officiers n'étaient pas même à vie, puisqu'Eginard demande que l'un d'eux soit confirmé par l'empereur dans le bénéfice qu'il avait reçu de son aïeul; on voit aussi par les mêmes lettres que cette dignité n'emportait pas juridiction dans la ville, mais seulement dans le territoire, puisque le titulaire n'est pas appelé *comes genevensis*, mais *comes in pago genevense*. Cela se confirme encore par un passage de la vie de l'empereur Conrad, où l'auteur dit qu'étant arrivé

dans la ville de Genève, Conrad soumit Gérold, prince du pays; façon de parler qui montre assez que Gérold n'était pas maître dans la ville, et que la distinction de juridiction entre la ville et le territoire était bien établie dès ce temps là.

Les comtes reçurent des évêques deux juridictions sur le territoire, sauf l'appel pour les causes civiles par devant le prélat ou ses officiers; c'est de cette attribution que les officiers prirent le titre de comte du Genevois, c'est-à-dire du territoire de Genève.

Le comte était encore chargé de l'exécution des jugements criminels portés par le peuple et prononcés par ses syndics, lesquels faisaient exécuter le criminel aux yeux du comte avec copie de la sentence.

Les comtes de Genève n'étaient dans les premiers temps que ce qu'on appelait ailleurs les avoués de l'église, mais il n'en est pas moins vrai que les premiers comtes du Genevois dont il soit fait mention dans l'histoire, n'étaient point nommés par l'empereur, mais par l'évêque, et loin que l'office de comte fût héréditaire, il fallait une nouvelle nomination non-seulement à la mort du comte, mais aussi à la mort de l'évêque.

MÉMOIRES & DOCUMENTS

publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, tome XI.

—

HISTOIRE DU COMTÉ DE GRUYÈRE,

précédée d'une Introduction, par J.-J. Hisely.

Histoire, t. II. — Lausanne 1857 : 544 p. in-8°.

Il y a quatre ans, je rendais compte dans la *Revue suisse* (n° d'août 1856), du premier volume de cette histoire [1]. Je viens maintenant essayer le même travail pour le volume qui la termine. Trois ans se sont écoulés depuis qu'il a paru : mais le savant ouvrage de M. Hisely n'est pas de ces livres dont il faut se hâter de parler. Il a pris rang parmi les monuments de notre histoire nationale. Je n'ai donc pas à le recommander aux lecteurs de la *Revue Suisse :* je voudrais seulement achever d'en extraire les faits d'un intérêt général.

Le dernier volume de l'histoire de la Gruyère la conduit depuis le milieu du XVe siècle jusqu'en 1554-55, époque du partage du comté entre Berne et Fribourg.—Le sujet capital, c'est précisément cette décadence et cette chute de la famille de Gruyère, comme maison souveraine. L'intérêt du

[1] Quatre ans auparavant (n° de janvier 1852), nous avions analysé le volume d'introduction.

volume est donc analogue à celui que nous présentent ces chroniqueurs bourguignons qui ont raconté avec tant de tristesse la ruine de leur duc bien-aimé, Charles-le-Hardi. —Nous sommes à l'époque où la féodalité cède de toute part. En France, c'est devant la royauté; en Suisse, c'est devant les villes : comme je l'ai dit, notre pays s'étant trouvé éloigné des grands centres de reconstitution sociale, les communes ont pu s'y élever à l'entière souveraineté. Elles avaient devant elles des princes qui n'étaient pas de force à les arrêter : nous assistons maintenant à leur triomphe. Le comte Michel de Gruyère est une des victimes du temps.

Telle est la note fondamentale du récit qui nous occupe. Cependant, elle ne domine que vers la fin, quand la question se pose bien nettement, dans la Suisse française, entre les villes et les seigneurs, et que Berne étend ses conquêtes jusqu'à notre lac.

Avant cette époque, la Gruyère est en général avec les villes suisses : elle a des sympathies allemandes (surtout la Haute-Gruyère). — Cela se voit tout particulièrement dans cette guerre de Bourgogne, où les principes et les races furent aux prises. Une partie de la Suisse française a laissé voir récemment, par l'organe de M. de Gingins, qu'elle avait quelque sympathie pour le duc de Bourgogne : on s'est souvenu de quelle manière le pays de Vaud avait été traité par l'armée confédérée. Il y a eu toute une réaction dans le sens roman, et peut-être aussi un peu dans le sens féodal. L'histoire s'est passionnée, et la passion a éclairé ce qui était resté dans l'ombre. A Genève, nous avons vu une lutte pareille s'engager autour du grand nom de Calvin. — Mais je ne veux pas insister maintenant, et, pour en revenir à la Gruyère, elle prit alors énergiquement parti pour les Suisses contre Charles-le-Téméraire. C'était peu sage : mais les propensions de race paraissent avoir été pour beaucoup dans cette détermination. Le foyer du mouvement était à Château-d'Œx et à Gessenay[1]. — En 1475, nous voyons les gens de Vevey manifester par des caricatures et des satires leur haine contre ces *Allemands* du

[1] Comparez les faits relatifs à la guerre de succession qui eut lieu dans les premières années du XVI[e] siècle, p. 169.

Gessenay et du Simmenthal. Les montagnards voulaient *descendre* pour châtier Vevey : Berne les arrêta. Nous les voyons bientôt prendre et brûler le château d'Aigle, cette fois avec le concours des Bernois, qui gardèrent cette ville [1]. En 1476, les gens de Gessenay et de Gruyère pillèrent Montreux et saccagèrent Vevey, qui semble avoir été alors un vrai centre *welche*. Après la bataille de Morat, un parti de montagnards surprit Lausanne et le pilla.—En 1508, 140 Gruériens descendirent jusqu'à Lutry, où des gens du comte venaient d'être insultés. — Voilà des faits qui prouvent l'antithèse persistante entre la Gruyère et les plaines de la Suisse romande. Mais la question allait changer de face.

La Réforme venait de s'établir en Suisse et avait donné à la vie des communes une nouvelle intensité. C'est alors que nous voyons se produire la crise qui décida de nos destinées. Le pays de Vaud est conquis par les Bernois, et Genève s'émancipe [2] : le protestantisme se répand dans nos contrées. L'influence des villes suisses remplace définitivement celle de la Savoie.

Notre histoire date au fond de cette époque : c'est alors, en effet, que la vie spirituelle commence pour nous. Sans doute, nous avons rompu alors avec tout un passé. Genève se sépare bien décidément de la race aux destinées de laquelle elle avait participé jusqu'alors : mais c'est pour naître à une vie plus consciente et plus haute, et pour compter dès lors dans le développement intellectuel de l'humanité. Elle a payé cher cette dignité nouvelle; mais elle ne doit pas regretter les sacrifices qu'elle fit alors. — On ne comprend plus assez aujourd'hui le droit que se donne une idée religieuse et morale nouvelle : une civilisation ne se fonde pas sans beaucoup de luttes et de souffrances. Toute la question est de savoir s'il y a réellement progrès spirituel, et si le peuple agit librement. Or ces deux conditions se trouvent ici réunies, et j'avoue ne pas comprendre les colères qu'ont exci-

[1] A la même époque, le Bas-Valais fut conquis sur la Savoie par les Haut-Valaisans. — C'est le moment de la première extension de la Suisse allemande dans nos contrées (Orbe, Morat, Aigle, etc.). Pour ce qui concerne le Pays-de-Vaud, v. particulièrement Verdeil, tome Ier.

[2] Lausanne avait essayé d'en faire autant.

tées à notre époque les réformes de Calvin. — La liberté de la *nature* telle qu'on l'entend aujourd'hui, était impossible alors. Il fallait sortir de la corruption du moyen-âge. Il fallait opposer aux prétentions du prêtre la volonté divine: il fallait poser comme base de la civilisation nouvelle l'entière liberté de Dieu. Ce principe ne pouvait être limité que plus tard, et ce qui le prouve, c'est l'impuissance des philosophes *classiques* d'alors à rien fonder de durable. Toute civilisation a besoin d'une base divine : voilà le trésor inappréciable que Calvin nous a donné. Oui, il fallait rompre alors avec le matérialisme du moyen-âge : la *race*, qui est une chose purement *naturelle*, devait être dépassée, pour que l'*esprit* pût déployer ses ailes : la *forme* devait s'imposer à la matière. Avant la Réforme, nos contrées sont encore dans le chaos obscur de la vie instinctive : la Réforme les fait naître à la vie de l'esprit.

Cependant il est permis de regretter dans une certaine mesure ce passé plus modeste et plus local. Aujourd'hui encore, la Savoie ne nous rend-elle pas les souvenirs de notre enfance de peuple ? Pour nos romanciers, elle a été le type de la vie naïve, organique, telle que l'aime la poésie. Par l'organe de son grand théoricien, Joseph de Maistre, elle a défendu contre le rationalisme absolu de la Révolution les droits du passé et la fidélité aux souvenirs. Son roi, lui, a *oublié :* il a vendu le pays de ses ancêtres, et le clergé, en lui donnant son assentiment pour cette œuvre de trahison, a montré qu'il n'avait aucune foi politique.

Au XVIe siècle, la Gruyère reste fidèle aux vieilles choses : elle se décide contre la Réforme et contre les villes. Nous savons que le comte Michel, avant de régner, fit partie de cette confrérie féodale de la *cuiller*, dont le but était de ruiner la liberté de Genève. En 1529, nous voyons le comte Jean II décider contre les villes suisses, comme surarbitre dans la querelle entre Genève et le duc de Savoie. — La Gruyère reste attachée au catholicisme, avec Fribourg. — Plus tard, nous voyons (p. 464) le comte Michel conspirer contre les trois villes de Berne, Fribourg et Genève [1].

[1] Berne, ayant conquis le Pays-de-Vaud, prétendit se substituer au duc de Savoie, et demanda au comte l'hommage pour sa seigneurie. En droit

Mais le moment de la crise approchait. Ici apparaît une nouvelle cause, savoir l'élément financier. La valeur des seigneuries féodales avait diminué à mesure que s'étendaient les libertés locales : les sujets avaient racheté beaucoup de redevances. Nous voyons, par exemple, qu'en 1448, le comte de Gruyère avait vendu aux paysans de Gessenay tous ses droits sur eux, sauf la juridiction (p. 25); aussi, lors de l'adjudication du pays aux créanciers de Michel, la Haute-Gruyère se trouva-t-elle *valoir* beaucoup moins que la Basse-Gruyère (p. 496)[1]. D'autre part, les dépenses des seigneurs s'augmentaient avec les progrès du luxe. De là ces emprunts, ces hypothèques portant sur toute une contrée. On sait que le pays de Vaud avait été ainsi engagé aux Bernois. Ce furent également les dettes de la maison de Gruyère qui amenèrent sa chute. — Déjà, au commencement du XVI[e] siècle, le comte Jean I[er] se trouve dans une vraie détresse financière : il emprunte aux cantons de Fribourg et d'Unterwald, et il hypothèque Aubonne à Fribourg. Mais c'est surtout Michel, le dernier comte, qui est le type du seigneur endetté et besogneux.

Michel devait à tout le monde et particulièrement aux villes suisses. En 1549, il se fit cautionner par ses sujets de la Basse-Gruyère[2]. Ceci paraît d'abord singulier; mais il ne faut pas oublier qu'au moyen-âge le pouvoir féodal et la société avaient leurs sphères distinctes et pouvaient, par conséquent, contracter l'un avec l'autre. Un peu plus tard, Michel essaie de battre monnaie. Il avait voulu se faire de l'argent en servant François I[er]; mais ce dernier ne payait pas, et la Diète dut se mêler de l'affaire.— La situation financière de Michel s'aggrava tellement que la Diète dut nommer des commissaires pour la liquider au profit de ses

féodal, la question était douteuse, et Berne dut finalement se contenter de l'hommage pour les fiefs que les comtes possédaient dans le Pays-de-Vaud.

[1] En 1457, le comte de Gruyère, prononçant comme arbitre entre le prieuré de Rougemont et ses paysans, exempta ceux-ci de la *mainmorte, comme abaissant l'homme*. (V. p. 30 et suiv.)

[2] Gessenay et Château-d'Œx avaient refusé de cautionner leur prince. — Quelques années plus tard, Michel eut une longue contestation avec les *bannières* de la Haute-Gruyère. L'histoire de la querelle (p. 442 et suiv.) montre quel était l'esprit de cette vigoureuse race de paysans.

créanciers : l'historien Tschudi fut du nombre. Le comté fut adjugé aux créanciers; mais Berne et Fribourg, qui s'étaient mis d'accord, s'engagèrent à payer toutes les autres dettes, et le comté leur fut vendu pour la somme de 80,500 écus, soit environ un million de francs : les dettes se montaient à un million cinq cent mille francs.

Berne eut la Haute-Gruyère (Gessenay et Château-d'Œx); Fribourg eut la Basse-Gruyère. — Les franchises furent reconnues.— Mais un esprit de liberté s'était depuis longtemps développé dans la Haute-Gruyère, surtout à Gessenay, et ce pays voulut profiter de l'occasion pour former un Etat indépendant : il invoqua l'appui des cantons catholiques, mais la partie n'était pas égale, et Gessenay dut céder. La Réforme y fut violemment établie. — Dès ce moment, les destinées des deux Gruyères furent distinctes. Il est sûr qu'elles perdirent à ce changement de domination, en ce sens que l'autorité des villes était infiniment plus forte et plus pesante que ne l'avait été celle qu'elle remplaçait. Dès lors les paysans de ces vallées ne purent plus agir pour leur compte, comme ils l'avaient fait plusieurs fois pendant la période précédente [1]. Au total, cependant, il y eut progrès en fait de civilisation, surtout pour la partie qui devint protestante.

La catastrophe que nous venons de résumer est caractéristique au plus haut degré : c'est la victoire du travail et de la richesse sur l'oisiveté. D'autres diront : la victoire du prosaïsme sur la poésie. Peut-être : mais la prose représentait ici la civilisation et le progrès, comme dans la lutte entre Louis XI et Charles-le-Téméraire.

Cela dit, on ne peut s'empêcher de plaindre ce pauvre comte Michel, qui vit la ruine de sa maison, et qui dut aller mourir sur la terre étrangère. — C'était un esprit mobile et aventureux, comme il devait s'en produire beaucoup dans une époque de décomposition et de renouvellement. Les

[1] Nous en avons cité plusieurs exemples. En voici encore deux. Pendant la guerre de Bourgogne, les habitants de Gruyère et ceux de quelques villages firent la conquête d'une seigneurie, en commun avec les Fribourgeois. — Lors de la question de succession, au commencement du XVI[e] siècle, les habitants du pays prirent une part active à la querelle.

grands événements contemporains le sollicitent, et il est presque toujours hors de son pays. Nous le voyons tantôt au service de la France, tantôt à celui de l'empereur. — Lors du siége de Saint-Dizier, en 1544, il était dans le camp français, et Götz de Berlichingen dans le camp impérial. C'est une curieuse rencontre que celle de ces deux aventuriers.— Plus tard, il donne l'hospitalité à un autre noble en détresse, le duc de Liegnitz, qui lui emprunte et ne le paie pas. — Son existence est ce qui se peut imaginer de plus décousu. On sent qu'elle est déracinée. C'est une individualité d'un autre temps, qui, dans sa lutte contre les nécessités et les forces de l'époque, doit échouer.

Lorsque le comté eut été adjugé à ses créanciers, Michel dut quitter le château de ses pères : il se retira d'abord dans celui d'Oron, puis, cette seigneurie ayant passé aux Bernois, il abandonna le pays et vécut dès lors en France et en Flandre, obsédant les puissants de ses réclamations. Il voulait recouvrer son comté, et dans ce but il s'adressa, mais vainement, au cardinal de Granvelle et à l'empereur. Dans son testament, il institua héritier l'archiduc Venceslas, comme s'il avait pu encore léguer quelque chose. — On a discuté sur le lieu de sa mort : M. Hisely constate qu'elle arriva au château de Thalemey en Bourgogne, dans l'année 1576. Quand la nouvelle en parvint à Gruyère, le curé de la ville, qui était parent du comte, ordonna un service funèbre en son honneur. Il est probable que bien des souvenirs se réveillèrent alors et que bien des larmes furent versées sur le tragique destin de l'antique famille.

Les défauts du comte Michel sont évidents, mais cependant il intéresse. Il y a du sentiment dans les nombreuses lettres qu'on a conservées de lui, et on ne peut qu'être touché en l'entendant invoquer la pitié pour sa « vieille barbe. » —Il avait épousé en 1553 Madeleine de Miolans, veuve du baron d'Alègre, en Bourgogne. Elle témoigna toujours un dévouement absolu aux intérêts de son mari, et son nom revient souvent avec honneur dans le récit de ses infortunes.

Comme je l'ai dit, le comte Michel est un vrai type. C'est l'homme du moyen-âge, au milieu d'une époque où tout a

changé. Il vient se heurter et se briser contre des obstacles qui sont les puissances du temps : puissances morales, politiques, économiques. — Quel contraste, surtout, entre ce pauvre chevalier errant et le sérieux profond de la Réforme, entre sa misère et la richesse des villes, entre sa fantaisie chevaleresque et la solidité des institutions, soit monarchiques, soit communales du temps[1]. — Le moyen-âge était fini : la petite féodalité cédait de toute part devant le travail de concentration qui s'opérait. Les idées générales et *l'institution* commençaient à remplacer l'action individuelle[2]. Bientôt il ne devait plus y avoir de place pour la fantaisie : Cervantes n'était pas loin. Cependant, à toute époque, il y a des hommes qui s'attardent; ils sont nombreux au XVIe siècle, dans toutes les sphères. Le comte Michel est un débris de la féodalité, chassé çà et là par les orages du temps. — Aujourd'hui que la cause des institutions solides l'a emporté définitivement, nous pouvons sans danger jeter un coup d'œil de sympathie vers ces temps où l'action individuelle était encore libre et où *l'illusion* régnait encore. Il est bien que l'histoire honore ce passé d'un pieux souvenir.

Le vieux comte était oublié, et voilà qu'en plein XIXe siècle un savant protestant s'est épris de l'histoire de sa maison et l'a remise en lumière. C'est la piété de l'esprit : il est maintenant entièrement libre et il ressuscite ce qui était mort. Telle est la mission de notre temps : faire revivre sympathiquement le passé et reconstruire idéalement l'humanité, en coordonnant tous les moments de son évolution. C'est ainsi que notre moyen-âge a trouvé parmi nous de zélés historiens qui l'ont fait voir à sa place dans le développement humanitaire[3]. — Et ce que fait la science, l'art le fait

[1] Sous le règne de Michel eut lieu un enlèvement qui amena bien des difficultés. Le coupable était un seigneur de Rolle, parent de Michel. (V. p. 396 et suiv. les détails de cette romanesque aventure.)

[2] M. Hisely me fait observer qu'à cette époque les *chartes* sont remplacées par les *lettres*. Le droit public se forme et l'individu est rabaissé ; il se manifeste sous une forme purement *privée*. C'est là une révolution caractéristique. Elle se rattache aux commencements de la *diplomatie*.

[3] Il faut citer ici en première ligne l'étude de M. Ed. Secretan sur la *féodalité*.

aussi. Les possesseurs actuels du château [1] l'ont restauré et orné de peintures, ensorte que le vieux souvenir est honoré de toute manière [2]. Le passé est sorti de la réalité pour entrer dans le sanctuaire de l'esprit, comme de précieux restes qu'on embaume pour les soustraire à la destruction.

Oui, c'est bien là le sentiment que doit nous inspirer le moyen-âge. Nous devons le comprendre, mais comme un temps passé pour toujours, comme une phase qui a eu sa nécessité, mais qui a dû faire place à une civilisation supérieure. Nos démocraties peuvent être généreuses et sympathiques envers la féodalité ; elles peuvent regretter la bonhomie des vieux temps et de la vieille race romane. Mais nous avons quelque chose de mieux, c'est la vie de l'esprit, et nous la devons à la Suisse allemande et à la Réforme. Berne et Calvin, voilà nos initiateurs, nous ne devons jamais l'oublier. — M. Hisely a porté dans ses recherches cet esprit de sympathique impartialité qui doit animer l'histoire au XIX[e] siècle.

Il serait temps que tous nos savants voulussent bien se placer à ce point de vue. A Genève, surtout, l'esprit de parti est souvent beaucoup trop marqué dans les travaux historiques. Calvin a eu parmi nous des adversaires passionnés qui n'ont pas voulu comprendre la grandeur de son œuvre. Cette hostilité se conçoit d'autant moins que le principe du XVI[e] siècle comportait un progrès indéfini : l'opinion de Rousseau sur Calvin suffirait à le prouver. La réaction dont je parle serait tout simplement un recul de trois siècles. Mais je ne veux l'envisager ici qu'au point de vue de la science.

Elle me paraît méconnaître l'essence même du développement historique, et, si on la suivait, le passé perdrait toute saveur et toute signification.— La philosophie allemande de notre temps (et c'est une de ses meilleures conquêtes) est

[1] MM. Bovy, de Genève.

[2] J'en peux dire autant du château de Miolans, dans la vallée de l'Isère près de Saint-Pierre-d'Albigny. A la vérité, il ne rappelle pas d'aussi riants souvenirs que celui de Gruyère ; l'impression qu'il laisse est plutôt sinistre : on sait qu'il fut longtemps prison d'état. En visitant ses cachots, on pense avec un frisson d'horreur à la désolation des prisonniers quand ils voyaient le soir envahir de ses ombres l'immense et austère vallée.

arrivée, au contraire, à concevoir toute vie comme un organisme ayant ses lois et ses phases : et ainsi l'histoire a pu commencer à se constituer comme une science digne de ce nom.

J'ajoute que, par cela même, elle doit prendre une importance pratique et politique toute nouvelle. En effet, le devoir, pour chaque personnalité, soit individuelle, soit collective, est déterminé par la connaissance qu'elle a de sa nature intime et de son évolution [1]. L'individu doit incessamment se remémorer son passé, afin d'être conséquent avec lui-même et d'introduire dans sa vie cette unité qui, seule, peut lui donner de la grandeur. Ce qui est vrai des individus l'est encore bien plus des nations, puisque leur vie est plus compliquée et plus difficile à connaître.—La mission des historiens d'un pays doit être de le révéler ainsi à lui-même, de lui donner la conscience de sa propre nature.

L'éducation des jeunes gens devra prendre pour base cette même science du passé. Alors tous posséderont idéalement en eux la vie de leur nation, et ils pourront faire justice à tous les éléments de cette vie. Le progrès n'aura rien de radical : il respectera ce qui est respectable ; il ne froissera pas les cœurs ; il permettra cette sécurité qui est la condition même de toute vie normale.

Tel est le rôle de l'histoire dans les démocraties : elle doit leur permettre de remplir entièrement leur mission. Chaque peuple libre est responsable de lui-même à l'humanité ; il doit se faire justice et rester digne de son passé. L'histoire lui sert ainsi de *conscience ;* elle le met en possession de lui-même. Mais, pour cela, elle doit être complète et sincère, elle doit être réellement philosophique. — Le danger pour les démocraties, c'est l'esprit de parti qui ne voit qu'un élément, et qui, dans son intrépide logique, risquerait de décomposer l'unité nationale. Il est anti-historique au plus haut degré, nous le savons à Genève. L'histoire, sainement comprise, peut seule servir d'antidote. Elle peut seule nous sauver de toute tendance exclusive et obscurantiste, en nous

[1] Notre philosophie nationale a beaucoup trop négligé ce côté *objectif* de la vie morale, pour ne plus voir que la *liberté* et la *conscience*. Il est temps de réhabiliter le *devoir*, scientifiquement compris.

rendant toujours présente la majesté du passé et en donnant à nos horizons le lointain nécessaire.

Elle a encore cet avantage de nous faire voir le transcendant tout près de nous, en appliquant à nos luttes les catégories de l'esprit[1]. On dirait quelquefois que nous ne savons reconnaître la grandeur que dans l'histoire des pays matériellement grands. Quand nous avons une idée générale, elle revêt aussitôt un caractère radical, parce que nous ne savons pas la rattacher à la vie de notre pays.— C'est le défaut de notre philosophie, depuis Rousseau jusqu'à Vinet et Charles Secrétan, que d'être beaucoup trop idéale et de s'isoler beaucoup trop de l'évolution historique. Entre nos historiens et nos philosophes il y a un abîme: et cela est surtout vrai de l'individualisme vaudois. Une pareille antithèse est-elle naturelle, philosophique ? Poser la question, c'est la résoudre. L'anthropologie doit être essentiellement historique ; l'homme demande à être étudié avant tout dans les nationalités, car chaque peuple a, pour ainsi dire, sa méthode[2].

Les Vaudois sont peut-être plus près que nous du vrai point de vue, parce que les questions sont pour eux plus lointaines et qu'ils sont plus désintéressés. Ils n'ont rien dans leur histoire qui puisse les passionner, comme la lutte entre Calvin et l'ancien esprit genevois. Ils peuvent ainsi plus facilement dominer le passé et en reconnaître les lois. Il y a de la philosophie chez des historiens tels que MM. Vulliemin et Olivier: ils conçoivent le passé comme une *poésie*. Toutefois les Vaudois laissent aussi à désirer quant aux vues d'ensemble.

La philosophie de notre histoire est encore à faire. Le moment est venu de l'essayer, car aujourd'hui les peuples

[1] Ainsi celle de la forme et de la matière, ou de l'esprit et de la nature. — Où est l'essence d'une nationalité? Est-elle dans la race, le langage, ou bien dans l'esprit collectif? Voilà une question de philosophie de l'histoire à laquelle les événements contemporains donnent une singulière actualité.

[2] L'exclusisme dont je parle est frappant dans le livre récent de M. Serment sur le *Libéralisme*. Les intentions de l'auteur sont excellentes, et il plaide sa cause avec éloquence. Mais il ne veut voir que certains éléments : le christianisme dans l'ordre historique et la liberté individuelle dans l'ordre théorique. Il n'a aucune idée de ce qu'est la nationalité considérée en elle-même et dans son développement.

tendent de plus en plus à se reconnaître eux-mêmes et à se donner la conscience de leur originalité. Il faut aujourd'hui que tout apparaisse dans la lumière de l'esprit, sous peine d'être méconnu.—Ceci est vrai de la Suisse plus que d'aucun autre pays, car elle a une civilisation mixte et par conséquent éminemment idéale; elle a tout particulièrement besoin de se connaître et de se posséder, pour rester ellemême au milieu des tendances de *race* qui se partagent l'Europe[1].

Pour revenir, en terminant, à l'ouvrage de M. Hisely, je dirai qu'il peut être placé au premier rang parmi les matériaux qui serviront à l'édification de notre histoire philosophique.—Il est d'une entière impartialité, comme en général, ceux qui composent les recueils de nos sociétés d'histoire. C'est une excellente monographie, et, après l'avoir lue, on a une idée très-nette de ce qu'a été le comté de Gruyère, depuis ses origines jusqu'à sa chute, comme type d'une seigneurie féodale. — Nous savons que le savant auteur avait l'intention de publier le cartulaire qui a servi de base à son travail. Il serait à regretter qu'il ne donnât pas suite à ce projet. La société d'histoire devrait au moins publier les pièces qui ont un intérêt marqué pour le développement des institutions sociales et pour l'histoire de la Suisse romande dans son ensemble. Quoi qu'il en soit, nous félicitons de nouveau l'auteur d'avoir mené à bien un travail anssi considérable, et nous souhaitons vivement que l'état de sa santé lui permette bientôt de reprendre ses savantes recherches.

J. Hornung, *professeur.*

[1] Le *latinisme* et le *germanisme* nous sont également contraires : nous devons maintenir le droit de l'*esprit* vis-à-vis de ces éléments *naturels*.

PROFILS PARISIENS

II

Les habitants de Paris peuvent se diviser, comme le monde des oiseaux, en deux grandes catégories : les races sédentaires, les espèces nomades. Ceux-ci suivent le cours du soleil, c'est-à-dire leurs goûts ; ceux-là sont attachés par la patte au labeur quotidien. Absolument parlant, je ne crois pas qu'une classe soit supérieure à l'autre, en bonheur, en contentement, en satisfaction. Le bienfait des loisirs est sans doute une bénédiction particulière ; mais la peine du travail en est une meilleure. Il y a plus de chances d'être heureux à recueillir jour par jour le grain semé à la sueur de son front, qu'à vivre de cailles rôties tombant du ciel, ou de pâtés d'anguilles bien truffés sortant de terre, on ne sait comment. Cependant la vie des hirondelles fait bien des envieux, et celles qui fréquentent la grande ville semblent au premier coup d'œil jouir d'avantages incontestables. Les trois premiers mois de l'année sont leur belle saison, et, à vrai dire, leur année tout entière. Janvier représente le printemps, février l'été et mars l'automne. Après cela elles disparaissent; mais des naturalistes philosophes affirment qu'au lieu de retrouver sous d'autres cieux des fleurs et des parfums, la plupart se retirent dans quelque donjon, où, semblables aux chauves-souris, leur vie n'est plus qu'un assoupissement mêlé de regrets et d'espérances. Cette époque de fêtes commençait autrefois plus tôt et finissait plus tard. Maintenant les classes privilégiées prolongent leur villégiature jusqu'à la Saint-Sylvestre pour la

reprendre aux premières violettes d'avril ou de mai. L'amour des champs est devenu une mode, et le titre d'agriculteur ou d'éleveur donne aux fortunes trop neuves comme aux titres trop vieux, un certain air patriarcal fort bien porté. Les concours agricoles sont les joûtes et les tournois de nos modernes barons. Une médaille obtenue pour un porc Yorkshire bien réussi, ou pour un Durham de belle venue, les rend plus fiers que leurs ancêtres ne l'étaient en recevant de la main des dames le prix de la vaillance. L'étude du *Stud-Book* anglais remplace celle du blason, les lois du croisement des races ont fait oublier celles de la chevalerie. Les châteaux sont transformés en fermes, les parcs en prairies et les châtelains en paysans. Les châtelaines elles-mêmes acceptent cette influence utilitaire sans la moindre répugnance. J'en pourrais citer qui, par leurs soins intelligents, ont réalisé dans leur basse-cour tous les progrès du siècle...... en fait de volailles. Cela ne les empêche pas de rester avant tout des femmes charmantes et de faire à Paris les honneurs de leurs salons avec une grâce et un esprit incomparables.

Je suis pour mon compte fort partisan de ce retour aux goûts champêtres; ce qu'il a de factice finira peut-être par disparaître après avoir retrempé à l'air des campagnes les générations à venir. D'ailleurs Paris n'y perd rien; si le séjour de ville est plus court, il n'en a que plus d'éclat et d'animation. On dépense en trois mois les économies, d'argent et d'esprit, faites pendant les neuf autres.

Avez-vous vu jouer les eaux à Versailles ? Les cascades, les jets-d'eau sous toutes les formes jaillissent, coulent, tombent, écument; on les rencontre à chaque pas; on les voit scintiller de loin aux rayons du soleil, à travers les rameaux des arbres; ce ne sont que gerbes étincelantes, murmures et bruits joyeux; mais pour les voir il faut se hâter; tout cela ne dure qu'un moment. Les réservoirs remplis à grand renfort de temps et de soins sont bientôt à sec; tout s'apaise, tout s'éteint, et la tristesse des étangs va régner de nouveau sur ces bassins, un instant réveillés de leur léthargie chronique.

Il en est ainsi des salons de l'aristocratie parisienne. On peut dire encore que leurs fêtes ressemblent à un feu d'artifice; elles en ont l'attrait, l'éblouissement et la courte durée. Il a fallu des mois pour réunir, pour préparer les matières de ces fusées, de ces lampions, de ces *bouquets*, consumés si rapidement et qui ne laissent après eux qu'une nuit plus noire

et un peu de fumée. Ce spectacle n'en est pas moins, tant qu'il dure, très brillant et très curieux; il a de plus l'avantage d'être assez facilement accessible; avec un petit nombre de recommandations, un jeune homme ne peut suffire à toutes les invitations qu'il reçoit. Il n'y a que le premier pas qui coûte; malgré ma sauvagerie naturelle, je me promettais de faire à votre intention quelques croquis dans ce monde des mille et une nuits. Au profil charbonné que je vous ai crayonné l'autre jour, je voulais opposer la silhouette rose du carnaval.... et du carême. Car le carême n'est qu'un carnaval adouci où la dévotion se mêle fort naturellement à toutes les mondanités. On va le matin à l'église et le soir à l'opéra; la même foule se presse aux conférences du père Félix et aux bals costumés du ministère, et les appartements des plus vastes hôtels, comme l'immense vaisseau de Notre-Dame, se trouvent également trop petits chaque fois qu'on en ouvre les portes.

Mais il ne faut pas faire de projets. On ne sait jamais ce qui arrivera, ni où nous serons demain. L'époque des plaisirs est aussi celle des deuils inattendus. Tandis que les citadins redoublent d'efforts pour oublier les misères de la vie, la mort trouve, dans leurs distractions même, de nouvelles occasions de les rappeler vertement à la cruelle loi de notre condition terrestre.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!.. et de jeunes hommes!... Laissant donc dans leur enveloppe parfumée les cartes de fête, c'est au grand bal de la danse des morts, comme l'a peint notre vieil Holbein sur les murs du cloître de Bâle, que j'ai dû assister. Voulez-vous me suivre ? Ce ne sera pas gai, j'en conviens, mais peut-être y trouverons nous quelques traits caractéristiques de la physionomie parisienne, et en tout cas un souvenir préférable à celui d'une polka ou d'un quadrille.

Le premier de ces amis, frappé à l'improviste en pleine jeunesse, en pleine santé, est un de nos compatriotes de Genève. Il revenait d'un grand voyage par delà les mers, las et désenchanté des lointaines promesses. Son exil n'avait été qu'une suite de mécomptes. On ne saurait se lasser de le redire : la plupart de ceux qui se laissent entraîner vers les terres transatlantiques n'y trouvent que des déceptions et des mensonges. Avec la moitié de l'énergie nécessaire pour supporter — je ne dis pas pour vaincre — les difficultés accumulées d'un climat nouveau, souvent dévorant et malsain, d'une nature insoumise, d'une société à peine ébauchée, ils

arriveraient dans leur propre pays à un bien-être plus assuré et à des résultats au moins équivalents. Il y a à la fois trop et trop peu de courage dans ces émigrations sans retour; trop peu de confiance pour rester, trop de confiance pour partir; trop de foi pour l'inconnu et pour des renseignements, d'ordinaire intéressés et menteurs volontairement, trop peu de foi dans les ressources de la patrie; illusion déplorable sur les choses qu'on espère et non moins déplorable désillusion sur celles qu'on touche, qu'on tient, qu'on possède.

Nous ne connaissons plus sans doute, si ce n'est dans de rares exceptions, presque toujours peu enviables, ces fortunes rapides, ces succès inespérés dont l'Amérique et les Indes offrent encore de fréquents exemples; mais les désenchantements perpétuels, les vies entières consumées en labeurs effrayants, toujours stériles, nous sont inconnus aussi. Le travail courageux, persévérant, intelligent surtout — le seul d'ailleurs qui ait quelque chance de succès sur les rivages étrangers — ne reste guère sans récompense et sans fruit, et les charmes de l'air natal, de la famille, de l'amitié, de l'habitude, adoucissent au moins les épreuves inévitables!

O chers exilés, amis que les lueurs des cieux éclatants ou les perspectives sans limites du *Far-West*, ont séduit et retiennent maintenant, non pas tant par leurs splendeurs que par les liens de la tâche commencée et par les obstacles même sans cesse surmontés, sans cesse renaissants, parlez, dites s'il n'est pas vrai que la terre partout est dure, avare, et qu'aucune moisson, aucun honneur ne guérit la plaie du départ!

Ainsi nous parlait à peu près, l'autre soir — hier — ce jeune compatriote qui dort aujourd'hui de l'éternel sommeil. Ses peines, ses fatigues perdues, ses courses vaines n'étaient plus qu'un souvenir déjà consolé par sa présence au milieu des siens, et il en mêlait gaiment les récits aux projets de l'existence paisible et laborieuse qu'il venait redemander à la vieille Europe. Nous étions loin de nous en douter les uns et les autres, lui qui racontait, nous qui l'écoutions : ce joyeux entretien, le sympathique au revoir que nous échangeâmes en nous quittant devaient être un dernier adieu. Il prit froid et je ne l'ai revu qu'en soulevant son linceul.

Je ne vous dis pas son nom, qu'importe? Cette histoire sera peut-être la vôtre et peut-être la mienne. Elle est déjà, à l'heure qu'il est, celle de plusieurs qui ce jour-là pouvaient espérer encore de longues années. Bossuet dit que ces choses ne devraient jamais nous surprendre, mais, quoi qu'on fasse,

elles nous surprennent toujours et nous secouent comme un coup de tonnerre subit dans un ciel sans nuages. Tant qu'on se sent vivre, on ne peut croire à la mort. On le dit et on le sait, vaguement : il *peut* m'en arriver autant, je mourrai une fois... mais on n'en est pas bien persuadé, ou du moins on regarde cette possibilité comme si lointaine et si indéterminée qu'il ne paraît pas y avoir la moindre nécessité à agir en conséquence, et on vit sans plus y songer.

La prévoyance de la fin, disent les penseurs, est une marque de la supériorité de notre race, l'assurance de ses destinées futures. Savoir mourir est la vraie science et en elle gît l'art de bien vivre. A ce compte, les médecins, semble-t-il, devraient avoir sur les autres hommes un avantage assuré. Certes, ils ne peuvent garder des illusions sur la fragilité de nos organisations naturelles, et de vrai ils ne s'en font pas non plus.

Au retour précisément du convoi prématuré dont je viens de vous entretenir et sous l'impression vive que j'en rapportais, je rencontrai un mien ami, docteur des plus distingués, en grand train de monter aux plus hauts échelons de la célébrité. Lui ayant raconté la cause de mon émotion — « C'est cela, me dit-il, qui vous bouleverse... Un homme qui meurt, l'événement le plus simple, le plus ordinaire! L'âge n'y fait rien... Mais ne restons pas ici, exposés au vent. Rien n'est aussi perfide. On échappe à un coup de pistolet, un coup d'air ne vous manque jamais. Nous nous sentons tous les deux forts, robustes, sains, à peine dans la maturité. Eh bien! nous ne sommes pas plus assurés d'avoir une heure à vivre que les soldats grimpant à l'assaut de Malakoff. Vous, comme moi, moi, comme vous; cette belle dame en équipage, ce gros financier à cheval,— une simple chiquenaude, un souffle, dont je ne connais ni le parce que, ni le pourquoi, et... Mais, adieu; trois fluxions de poitrine, cinq gastrites, deux fièvres, et une infinité de grippes et de rhumes réclament ma présence; s'ils allaient guérir sans moi!..» Et il s'éloigna en riant... Celui-là encore, je ne devais plus le revoir. Peu de jours après, il fut pris de rhumatismes aigus, les douleurs augmentèrent, la fièvre vint, puis le délire, puis je ne sais quoi... Les chants avaient cessé. Une claire intelligence était étouffée dans son plein épanouissement, et les fruits nombreux qu'elle promettait, perdus sans retour, au moins ici-bas.

Cette flamme sitôt éteinte, s'appelait Aran. J'inscris son nom sur mes tablettes, à cause de sa valeur propre et aussi

comme un fanal indiquant les écueils parisiens contre lesquels il s'est brisé.

Le premier de tous, source des autres, est cette centralisation absorbante qui attire invinciblement toutes les supériorités et tous les talents sur un seul point. Il en résulte des rivalités implacables, une mêlée furieuse et par là sans doute des faits héroïques, des travaux extraordinaires qui, sans une pareille excitation, ne se seraient jamais produits peut-être, mais aussi l'anéantissement de bien des forces vives et de bien des individualités utiles. En somme, on peut douter si la perte ne surpasse pas le gain et de beaucoup.

Aran naquit à Bordeaux en 1817. Ayant montré de bonne heure une extrême ardeur dans ses études et un goût décidé pour la médecine, il fallut l'envoyer à Paris. Son père et sa mère, abandonnant leurs habitudes, y vinrent avec lui et dès lors commença pour cette famille une vie de sacrifices.

Aucun succès ne manqua cependant au jeune homme, mais ce que ses émules, souvent moins laborieux et moins capables, obtenaient sans difficulté, il était obligé, lui, de le conquérir, de l'arracher par violence. Chaque pas à faire, chaque position à prendre lui devenait l'occasion d'un siége et, après chaque victoire, un nouveau mur se dressait sur son chemin. Cela tenait à deux raisons qui se fortifiaient et se développaient mutuellement : la réelle supériorité qu'on était forcé de lui reconnaître, dont lui-même avait le sentiment, et un caractère vif, mordant, agressif, d'une franchise que rien ne put jamais soumettre.

Avec un talent plus ordinaire et un esprit moins fier, la moitié des obstacles qu'il rencontra se fussent aplanis d'eux-mêmes.

Dans le grand encombrement parisien, nul n'arrive aux places exceptionnelles sans de douloureux efforts et de longs combats, et ce n'est pas le tout que d'atteindre le sommet étroit, vacillant de la célébrité, il faut s'y maintenir au milieu d'attaques sans nombre. C'est pourquoi, subissant la loi impitoyable de la défense personnelle, les hommes *arrivés* — et les meilleurs — tendent volontiers la main à ceux qui les flattent et dont le mérite secondaire ne leur porte aucun ombrage; ils veulent bien admettre des satellites, et se faire une cour d'élèves et d'admirateurs qui appuie et rehausse l'éclat de leur nom, mais ils repoussent avec énergie toutes les jeunes ambitions dans lesquelles ils craignent des critiques et devinent des rivaux. Celui qui ne veut être le courtisan de per-

sonne, ni d'aucun système doit s'armer de patience et se condamner aux mécomptes, en même temps qu'au travail le plus opiniâtre. Aran a soutenu vaillamment près de vingt années cette lutte ingrate; il a pris l'épée de la parole, la plume aiguisée du journaliste, celle aussi des in-folio pleins de science, et c'est, en définitive, par ses livres et par ses articles qu'il a triomphé. Nié et méconnu à Paris, il était déjà renommé en Allemagne et en Angleterre; la réputation lui est venue par l'étranger. Il a été obligé de concourir trois fois avant d'être admis au bureau central des hopitaux, et trois fois aussi avant d'être nommé professeur-agrégé de l'école de médecine.

Cependant tous ces concours, on le proclame à l'envi maintenant qu'il est mort, portaient le cachet d'une capacité rare. Un seul fut trouvé faible, relativement à ce qu'on attendait de lui; il disait en sortant de l'amphithéâtre: Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, j'ai perdu le fil de mes idées. Cette fois au moins on peut me donner des boules noires sans trop d'injustice. — C'est vrai, lui répondit l'ami auquel il s'adressait, je ne t'ai pas reconnu, mais sois tranquille; cette défaillance te sauve. Tu as été au niveau de tes juges; ils n'auront plus peur de toi... En effet, il fut nommé. Dès ce jour, il marcha plus rapidement vers son but, mais il avait près de quarante ans!

Sa clinique à l'hôpital Saint Antoine devint le rendez-vous des étudiants les plus distingués, et tous ses élèves conservent —je le tiens de plusieurs — un souvenir plein de reconnaissance et d'admiration autant pour les qualités de son cœur que pour les brillantes facultés qu'il déployait dans cet enseignement. Par eux, tous les ans éparpillés aux quatre vents du monde, le nom du jeune professeur se répandait de plus en plus, et bientôt les portes du petit cénacle des maîtres de la capitale s'ouvrirent devant lui à deux battants. Le charme était rompu; l'un après l'autre, les grands docteurs venaient lui serrer la main en répétant le fameux : *Dignus est intrare.*

Aux épreuves de l'adversité allaient succéder pour M. Aran les épreuves du succès. A Paris, on marche toujours entre deux excès, entre deux périls. Ignoré, il faut combattre l'oubli, car l'oubli c'est la pauvreté avec ses souffrances; célèbre, on a à se défendre contre le bruit et contre tous les entraînements de la victoire. La grande ville étouffe parfois sous les fleurs ceux qu'elle n'a pu étrangler dans quelque impasse sombre.

Je ne voudrais pas jurer que ce petit calcul infernal n'entrât

pour une part dans les séductions de tous genres qui entourent les personnages renommés. Les louanges qu'on jette sur une tombe, hélas ! laissent souvent percer une secrète joie. Ainsi les hommes sont faits. Le malheur du prochain a toujours un côté qui ne nous déplaît pas. Qu'y faire ?

Aran ne s'abusait pas sur ce sujet, et lui-même était assez franc pour ne jamais jouer vis-à-vis des autres la comédie des sentiments qu'il n'éprouvait pas. On a trouvé parmi ses papiers la recommandation expresse de l'emporter sans bruit vers la terre natale. Ainsi il a quitté Paris, comme il y était venu, accompagné seulement par un petit nombre d'amis silencieux et sympathiques. Demain sa place sera prise et son successeur gardera une pieuse vénération.... pour la méningite aiguë qui lui à valu cet avancement inopiné.

Les obstacles accumulés sur la route d'un jeune docteur ne sont pas réservés à la seule carrière médicale. Toutes les vocations libérales en offrent d'analogues. Partout la foule est nombreuse, empressée sur les avenues qui conduisent à la gloire et à la fortune, que dis-je ? sur tous les petits sentiers où l'on peut seulement recueillir les miettes du festin; ni la boue, ni les épines n'arrêtent personne; les faibles s'accrochent aux habits des forts, les petits grimpent sur les épaules des grands, et partout ceux qui, de ruse ou de force, de droit ou de fraude, sont parvenus à entr'ouvrir les portes du sanctuaire, s'empressent de les refermer. Une fois entrés, ils usent autant d'énergie à défendre la forteresse qu'ils en mettaient à l'attaquer. Mes amis, il n'est point d'amis. Ils tirent sur leurs alliés de la veille, jettent de l'huile bouillante du haut des murailles et proclament comme sainte et sacrée la loi du vainqueur. Savants, écrivains, artistes, tous en sont là. Combien meurent à la peine, combien succombent, et des plus dignes ! On dit que les talents véritables finissent toujours par triompher. Je n'en crois rien. Les plus beaux fruits ont besoin de conditions favorables pour mûrir; les arbres les plus sains demeurent stériles si le soleil ne fait pas épanouir leurs fleurs. Aucun talent, aucun génie ne naît complet, tout armé et prêt à combattre, comme Minerve est sortie du cerveau de Jupiter.

Je suis persuadé au contraire qu'il en est des facultés humaines comme des graines jetées au vent. Pour une seule qui lève et produit sa plante, des milliers meurent inutiles faute d'un peu de terre, d'un peu d'eau, ou d'un peu de chaleur. Que de circonstances heureuses ne faut-il pas, non seu-

lement pour l'entière croissance d'un arbre majestueux, mais simplement pour qu'une anémone fleurisse et parfume un coin de terre d'un pied carré!

Une histoire toujours lamentable est celle du premier manuscrit. Certes, à voir les pièces qui se jouent et les livres qui s'impriment, il ne semble pas nécessaire d'avoir la tête de Molière ou la plume de Jean-Jacques pour trouver un directeur de théâtre charitable et un bienveillant éditeur. Cependant les aventures d'Ulysse à la recherche de son royaume, de sa femme et de son fils ne sont qu'une promenade d'agrément, en comparaison des odyssées fabuleuses d'un jeune écrivain. Elles durent quelquefois toute la vie. Il y a des compositeurs sexagénaires qui attendent encore la représentation d'un opéra comique, reçu depuis trente ans. Une comédie a la ressource de la collaboration. Il est parfaitement inutile de se présenter seul d'emblée, votre ouvrage fût-il un chef-d'œuvre, au plus grand, comme au dernier des théâtres. Chaque directeur est un monarque absolu, ou plutôt un petit dieu, dans son olympe, et deux ou trois Saint-Pierre en gardent les clefs avec un soin vigilant et jaloux. Le maître n'admet rien, ni personne sans leur signature. C'est à prendre ou à laisser; il n'y a pas d'autre alternative, se soumettre à un demi-suicide, à la mutilation — on appelle cela un arrangement — d'une œuvre conçue avec amour, exécutée lentement à force de veilles fiévreuses et de labeurs passionnés, ou bien la garder morte-née dans un petit cercueil de maroquin. Et encore ce sacrifice d'Iphigénie est-il une faveur, un bienfait, rarement obtenus sans une poursuite longue, acharnée et la protection des dieux. L'ouvrage admis enfin, ce n'est que le commencement d'une nouvelle série d'infortunes. Après les fatigues de l'odyssée viennent les périls d'une iliade interminable : il faut être prêt tous les jours à de nouveaux combats, à de nouveaux assauts. La *rampe* est une Troie bien défendue, on ne peut y monter qu'après avoir séduit les Hélène, les Créuse et vaincu tour à tour Priam, Ménélas, Pâris, Enée et Hector!

Un livre, un roman, n'ont pas une destinée plus facile. Les éditeurs, comme les directeurs, tiennent avant tout et seulement à une étiquette. Peu leur importe le contenu du sac; la marchandise se vend sur l'enveloppe, et, ils ne s'en cachent pas, ils ne sont et ne veulent être que des marchands — marchands de papier noirci. Bien ou mal, à tort ou à raison, poison ou nourriture saine, cela leur est indif-

férent, pourvu que cela se vende ; or, la vente, suivant eux, est une chose indépendante de toute considération et de tout mérite littéraire. Les bons livres sont quelquefois une bonne affaire, les médiocres toujours.... s'ils ont au dos un nom connu. Mais il faut pourtant débuter une fois; on n'existe pas avant de naître; les noms les *plus connus* et « de meilleur débit » ont été ignorés un jour; aucune auréole n'a signalé d'avance la réputation d'Alexandre Dumas et celle de Mme Sand. Ceci, répondent les éditeurs, ne nous regarde pas. Apportez-nous de la *copie* de ces auteurs et nous l'imprimerons les yeux fermés. Quant à vous, *nescio vos* — nous ne vous connaissons pas.

Quelquefois ces messieurs, cédant aux instances du pauvre solliciteur, ou pressés par de hautes recommandations, ou encore simplement pour adoucir un refus trop brutal, promettent de lire l'ouvrage qui leur est présenté. Laissez-moi votre manuscrit et je verrai !... Paroles bien douces au cœur d'un père ! Je verrai votre travail..., donc je l'aimerai, je l'apprécierai, je l'admirerai, je le publierai !... Revenez dans quinze jours. On revient... une fois, deux fois, dix fois, cent fois...—Je n'ai pas encore trouvé un instant de loisir... Le temps s'écoule, on prend patience, puis on est à bout de courage... On réclame son manuscrit et il ne se retrouve plus... On le cherchera et bienheureux s'il se découvre enfin, par hasard, au milieu d'une multitude d'autres enfouis dans des cartons.

Reste la ressource des recueils périodiques et des journaux, boutiques encore, officines et fabriques dont l'accès est également *interdit au public*. Elles ont toutes la même épigraphe : « Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis. » Cependant je suppose qu'un *ami* vous tire le cordon, aussitôt vous ne vous appartenez plus. Il faut prendre complètement les mœurs, les idées, le costume de l'endroit. Vous êtes entré; en conséquence vous avez beaucoup d'esprit, beaucoup de talent, c'est convenu, et votre ouvrage est charmant, mais il ne s'ajuste pas bien dans le cadre obligatoire; ceci est trop long, cela est trop court. Les détails et le plan en sont parfaits, d'une harmonie heureuse..., seulement tout est à refaire. Vous aviez rêvé une idylle; on veut un drame! Courage, jeune homme! changez les incidents, modifiez les caractères, brusquez le dénouement, et nous vous promettons un succès. Hors de là point de salut !...

On refuse d'abord, on se révolte à de pareilles propo-

sitions. Mutiler sa pensée ; abdiquer son indépendance; fouler aux pieds la muse : jamais! jamais! Plutôt mourir; plutôt se faire épicier! Puis, le besoin, la misère envahissant le logis, on aiguise son couteau, on prend, comme Abraham, son Isaac par la main et on s'achemine vers la montagne de Morija, mais aucun ange ne descend sur les nuées pour arrêter le bras paternel !...

Au prix même d'un si cruel holocauste, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe; bien des Hébreux sont tombés sur le chemin de Chanaan avant d'atteindre la terre promise, et Moïse mourut au pays de Moab. Ce pays de Moab, cette terre d'esclavage, l'Égypte et le désert des littérateurs et des artistes inconnus ou incompris, s'appelle ici le pays de Bohême. L'étymologie de ce nom est assez claire; mais s'il y a une différence entre la vie des bohémiens nomades et celle des bohémiens de Paris, elle est tout à l'avantage des premiers. Les forêts au moins leur offrent un abri et parfois du gibier; ils mendient d'ailleurs, c'est leur métier, et les paysans détournent volontiers la tête pour ne pas les voir dérober quelques fruits dans les vergers. Leurs confrères parisiens n'ont ni bois, ni jardin; ils ne tendent pas la main et ne pillent ni ne volent. Sauvages et fiers dans l'indigence, ils déjeûnent souvent par cœur, et dînent d'une espérance. On ne sait trop où ils logent, ni comment ils s'habillent. Eux-mêmes, d'un jour à l'autre, ne pourraient dire de quoi ils vivront, si ce n'est d'esprit, de rêves d'amour et de gaîté.

Un des leurs, Henri Murger, a fait de cette existence une peinture charmante, bien joyeuse et bien triste. Il est impossible de ne pas rire en la lisant, et de ne pas pleurer après l'avoir lue quand on songe aux abîmes de souffrances cachés sous les plis de cette robe philosophique. Tant que la jeunesse, la grande magicienne, couvre toutes les perspectives d'illusions et d'enchantements, les pierres du chemin ne blessent pas; mais lorsque son prestige s'efface, lorsque, heure par heure, une à une surgissent les dures réalités, alors que l'atmosphère se refroidit, tout manque à la fois, la force et le courage. Les uns tombent épuisés, les autres, abandonnant la poursuite de l'idéal qui les a trompés, se tournent avec tristesse vers les plus vulgaires emplois, ne demandant plus à la vie qu'un seul bonheur, un morceau de pain et un gîte assurés. Tous ceux qui finissent si tristement n'avaient pas sans doute reçu du ciel le feu sacré. En se

croyant artistes ou poètes, la plupart se sont trompés et leur malheureuse destinée n'est pas la faute de la société. Mais de vrais talents se perdent aussi dans ces bas-fonds ; de vives et belles intelligences succombent aux longues luttes. J'en pourrais citer un grand nombre à commencer par Gilbert, à finir par Henri Murger, qui vient, lui aussi, de mourir dans un hospice. Les journaux ont beaucoup parlé de sa mort. Il avait quitté, en effet, les rivages obscurs qu'il a si bien décrits et les éditeurs ne lui manquaient plus, mais il en avait rapporté le germe mortel du mal qui devait l'enlever si jeune. Malheureusement on peut retrouver également dans ses écrits l'influence pernicieuse d'un séjour trop prolongé dans le monde à part des bohémiens ; son esprit ne s'était pas encore fortifié dans un air plus pur et plus sain, et tout le bruit qu'on a fait autour de sa tombe, toutes les grâces enjouées de son style ne sauveront pas, j'en ai peur, son nom de l'oubli.

Celui d'Eugène Guinot, un autre écrivain frappé la même semaine, sera-t-il plus heureux ? J'en doute également. C'était aussi pourtant une plume délicate et charmante, un esprit très fin dans un corps très gros — comme jadis *le Charivari* l'avait désigné sous le pseudonyme de Pierre Durand. M. Guinot fut autrefois dans *le Courrier* un des créateurs de ces Chroniques si fort à la mode, et sous celui de Paul Vermond il obtint au Vaudeville de très brillants succès. La mémoire publique est courte, capricieuse, ingrate ; une mer sans fond où bien des choses exquises, dignes de souvenir, sont englouties à jamais. Ce qu'elle absorbe et dévore de nos jours, en une année, eût fait autrefois la gloire d'un siècle. Un quatrain galant, quelques vers bien tournés suffisaient pour donner, au temps de nos pères, une certaine notoriété dont nous acceptons l'empire. On professe, sur leur parole, l'admiration de bien des volumes qui ne valent pas une des pages modernes que nous dédaignons.

M. Scribe n'est pas de ceux qui peuvent se plaindre d'une telle injustice. C'est bien lui qu'on doit appeler l'enfant chéri de la victoire. Tout lui a réussi. Sa mort même et son enterrement ont eu un succès fou. Pardonnez-moi cette expression [1], pour tout autre déplacée en pareille circonstance :

[1] Au surplus, elle n'est pas de moi ; je l'ai recueillie de la bouche d'un spectateur, au milieu de la cérémonie funèbre.

elle rend parfaitement *l'effet* que ce double événement a produit à Paris.

M. Scribe est mort, frappé subitement d'apoplexie dans une voiture — non pas la sienne, un coupé de remise — le cocher ignorant quel client illustre il avait l'honneur de conduire. M. Scribe se rendait chez M. Maquet, dans l'intérêt de la Société des gens de lettres !... Il venait de faire jouer *la Circassienne* et il avait promis à M. Auber un nouveau libretto. Que de circonstances dramatiques, quelle mise en scène pour un dénouement si tragique et si imprévu !

S'en aller lentement, petit à petit, miné par la souffrance, chargé d'ans et d'infirmités, est aux yeux des sages un bienfait. On a le temps de se reconnaître, disent-ils, et de faire ses préparatifs de départ. La séparation est moins brusque, sinon moins profonde pour les survivants, et les regrets moins amers.

Je ne discute pas cette question; mais, cela est évident, une fin semblable eût été, pour M. Scribe, tout à fait en opposition avec son bonheur ordinaire. Le parterre se serait lassé d'attendre, et, pour la première fois, son auteur favori l'eût trouvé froid et indifférent, tandis qu'il s'est ému, au contraire, plus que jamais et s'est levé en masse à ce coup de théâtre imprévu, à cette péripétie foudroyante : M. Scribe est mort !

Tout Paris — phrase consacrée pour dire un millier de badauds oisifs et curieux — a voulu suivre son convoi. L'Académie en corps, tous les ministres, les écrivains, les acteurs en vogue devaient y assister, et M. Faure, l'excellent baryton, chantait à la messe. Que de motifs pour exciter une sympathie, d'ailleurs si naturelle et si justement acquise ! Suivez la foule ! Je l'ai suivie et je n'ai pas eu lieu de le regretter. Deux heures d'attente, des peines infinies, ce n'était pas trop payer une petite place derrière un pilier. La musique a été admirable, et aucun des personnages officiels, malgré la pluie, n'a manqué à son poste.

Je n'ai pu m'empêcher néanmoins au milieu de ces pompes, trop peu funèbres, de faire une réflexion triste. Il y a quelques années, dans cette même église de Saint-Roch, j'assistais au service très funèbre celui-là et très mélancolique d'Alfred de Musset. La place n'était pas rare; il ne fallait pas le secours d'une escouade de sergents de ville pour maintenir l'ordre, les amis se comptaient par dizaines...

Quel est pourtant le plus grand de ces deux noms : Scribe ?

Musset? Lequel laissera, de nos gloires contemporaines, un plus éclatant témoignage à la postérité?

Cela n'est pas difficile à dire; mais, laissant de côté un parallèle inutile, il est impossible de méconnaître la place importante que M. Scribe a remplie parmi nous. Il a été — ce n'est pas à notre louange — le véritable représentant du siècle, l'homme complet de son époque, et il en a recueilli tous les fruits, toutes les jouissances. Sage, prudent, rangé, laborieux avec suite et avec méthode, M. Scribe a travaillé comme un bon négociant, sans perdre un jour. L'ordre était sa muse et la volonté son inspiration. Sa vie et ses ouvrages montrent avant tout un grand sens des affaires, un esprit alerte, vif, toujours présent, une habileté infinie à tourner les difficultés et à ne rien compromettre, tout cela à mi-côte, à la portée de chacun, jamais bien haut, jamais trop bas. Sceptique et croyant, comme tout le monde, suivant l'heure et les circonstances, l'idéal ne l'a point tourmenté, mais le soin et le besoin du succès. Plaire, réussir était toute sa poétique; il n'a pas élevé d'un cran le sentiment littéraire, mais il ne l'a pas abaissé non plus, si ce n'est peut-être en le suivant au lieu de le guider. L'ensemble si considérable de son œuvre est pour moi l'image d'une foule — la première venue — celle qui se promène tous les soirs sur le boulevard, foule élégante, animée, foule de bon ton et de bonnes manières. Son aspect général ne manque pas par le nombre d'un certain air imposant, et si l'on circule au travers des unités qui la composent, une quantité de détails méritent encore l'attention et l'intérêt. Cependant rien ne frappe, rien ne rappelle une fois qu'on a passé, et ne ramène violemment le cœur et l'esprit; rien ne reste non plus dans la mémoire et ne se grave en traits ineffaçables. Toutes les individualités de cette multitude sont les types vulgaires que nous rencontrons depuis notre enfance, types plutôt diminués que grandis; copies en un sens trop exactes et pourtant dépourvues de cette force de vérité que le crayon des maîtres donne au plus léger de leurs croquis. M. Scribe dessinait au pastel à petits coups, à petites touches les scènes qu'il voyait autour de lui, et ses tableaux ont la pâleur et l'insignifiant des mœurs bourgeoises de la Restauration et du règne de Louis-Philippe. L'homme lui a échappé parce qu'il ne croyait fortement ni aux grandes destinées de l'humanité, ni aux grandes idées dont l'art doit être le missionnaire, et c'est pour cela qu'il est resté et qu'il s'enfoncera

de plus en plus dans les rangs secondaires des intelligences que la passion du beau et du bien n'a pas illuminées.

Ne l'en plaignons pas. Il préférait hautement les douceurs d'une existence brillante aux fumées de la gloire à venir. La fortune, les plaisirs, les honneurs, tout ce qu'il a voulu, aimé, recherché, il en a joui pleinement. Je l'ai entendu, il y a longtemps, dans l'éclat de ses triomphes, avouer sans détour son peu de penchant pour les hautes tentatives des âmes aventureuses. — A quoi bon, disait-il, se donner tant de peine et s'user en une recherche souvent vaine dans les sphères supérieures de la pensée? Le public est si bête! Plus on est médiocre et commun, plus on est sûr d'être compris. Les choses nouvelles effraient, troublent, déconcertent les spectateurs. Ce qui a réussi cent fois, réussira encore; il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

Il ajoutait volontiers : Ces raisins sont trop verts, je ne suis qu'un chansonnier, et je n'aspire pas à un autre titre; pensée modeste devenue plus tard le thème de son discours de réception à l'Académie française. Mais il est permis d'en soupçonner la sincérité, surtout quand on le voit à la fin de sa vie céder aux plus mesquines suggestions de l'amour-propre et se faire peindre dans son hôtel tous les épisodes de sa carrière, absolument comme on a rassemblé au palais de Versailles les tableaux de tous les faits mémorables de l'histoire de France.

On ne doit pas, au reste, l'en accuser bien sincèrement; la faute en est à la fortune et aux flatteurs qui l'ont encensé sans interruption pendant plus d'un demi-siècle. Quel caractère résisterait à un pareil régime? L'esprit de M. Scribe était naturellement très clairvoyant, très net, très positif; livré à ses propres inclinations, il n'était pas homme à s'abuser sur lui-même plus que sur les autres. Qu'il repose en paix! Quelle que soit la place où le mettra la postérité, il nous a bien souvent distraits de nos misères et ses comédies longtemps encore amuseront le monde entier.

Déjà trop étendue, cette liste nécrologique pourrait se poursuivre encore. La longue procession des humains vers le cimetière n'est jamais interrompue. Plus de cent, dans Paris, tous les jours, à la file, jeunes, vieux, riches, pauvres, prennent le chemin des demeures d'où l'on ne revient pas. Il est rare de sortir sans rencontrer le char lugubre et son noir cortège; on salue, un moment remué par l'apparition du grand mystère, puis on passe et on retourne aux préoccu-

pations de la vie, c'est-à-dire à d'autres morts, à d'autres mourants. Cela est vrai toujours, en tous lieux, puisque rien ici-bas n'est durable. Mais c'est plus vrai encore dans ce moment, au moins ici, où l'on ne parle que de choses chancelantes, prêtes à tomber, ou déjà renversées. La prise de Gaëte, la question du pouvoir temporel du pape, la ruine de la Caisse générale des chemins de fer[1], et plus loin, à demi effacés dans le brouillard, les fameux discours académiques de M. Guizot et de M. Lacordaire, tant vantés par avance et si vite oubliés. O vanité de l'éloquence !

Le talent ne manque certainement ni à l'un, ni à l'autre de ces deux orateurs, mais tous les deux ne sont plus que des ombres augustes au milieu des vivants. On attendait de leur parole une lumière éclatante sur les questions que les peuples enfin veulent résoudre, et ils sont restés en arrière dans les domaines abandonnés de leurs vieilles écoles; on espérait une lutte réelle, passionnée, instructive, on n'a trouvé qu'un dialogue des morts. Tandis qu'ils niaient le mouvement de la liberté en Europe, elle marchait, et la démocratie américaine, objet inattendu de leurs séniles tendresses, s'écroulait — pour renaître sans doute — mais enfin s'écroulait sous la pression des intérêts matériels substitués aux principes de l'immuable justice.

L'Académie est décidément un palais enchanté. Une fée invisible touche de sa baguette les mortels — ou les immortels, puisqu'ils se donnent ce nom — assez heureux pour être admis dans son enceinte, et aussitôt, pour eux, le globe cesse de tourner, l'univers s'arrête; plus rien n'existe que ce qui est mort : on a peine à le croire. La nomination du père Lacordaire est due principalement aux anciens libéraux de 1830, sceptiques et philosophes, Cousin, Villemain, Guizot. Ils ont cru par ce choix satisfaire leurs petites rancunes, faire acte d'indépendance et jouer un bon tour aux Tuileries. Mais en allant chercher cet allié dans un camp qui n'est pas le leur,

[1] Le *Courrier du dimanche* dit très justement au sujet de cette affaire :

« Une catastrophe comme celle qui atteint M. Mirès n'est pas un accident personnel ; c'est un accident social ; c'est le faux pas de toute une génération qui suivait le torrent et qui demain, si la Caisse des chemins de fer est fermée, ira porter à d'autres son argent pour qu'on le multiplie à la vapeur, son travail pour qu'on le déshonore par des gains disproportionnés. Presque tout le monde, hormis quelques vagabonds de l'Idéal, a bu de cette eau trouble dans laquelle on veut noyer aujourd'hui celui qui n'en verse plus à boire.

ils s'y sont trouvés pris, et, bon gré mal gré, enrôlés sous la bannière vaincue du pouvoir temporel du pape. M. Villemain a fait son petit mandement, comme M. Guizot sa déclaration, comme le général Lamoricière la campagne d'Ancône, et la voix de l'histoire, la voix de l'avenir leur répondent en même temps : « La cause est entendue. »

Ce sentiment est si général, que les brochures pour et contre n'intéressent plus ; l'heure de bien des transformations politiques a sonné. Pleurez, filles de Jérusalem ! Réjouissez-vous, enfants de la terre ! Un monde s'en va, un autre vient ! Dieu seul demeure éternellement.

JEMAND.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE DE NEUCHATEL.

Il n'est guère permis de parler d'événements littéraires parmi nous.

Toutefois nous aurions mauvaise grâce de ne pas relever ce qui mérite quelque attention de la part de notre public.

Chacun a lu les *Méditations poétiques* de M. H.-Fl. Calame, chacun aussi se félicitera d'en voir paraître une seconde édition publiée par M. Attinger.

Mais le grand événement du jour, celui qui ailleurs ferait bruit dans le monde littéraire, c'est la représentation sur notre scène d'une délicieuse petite pièce, chef-d'œuvre d'un poète de Neuchâtel. Nous voulons parler d'une comédie de M. Ramus, intitulée : *Annette* ou *la femme que l'on doit aimer*. L'auteur a bien voulu consentir à détacher ce joyau de l'écrin qui le renfermait. *Annette* faisait partie d'un recueil de poésies éditées naguères à Neuchâtel. Jusqu'ici cette pièce n'avait point été jouée sur la scène, en vue de laquelle elle n'avait pas été composée. Elle a néanmoins parfaitement subi cette épreuve qui nous en a révélé la portée et la valeur. Les dialogues sont vifs et animés, l'intrigue simplement mais habilement conduite, les scènes s'enchaînent bien ; en un mot, la pièce est presque charpentée, comme l'on dit au théâtre.

Cette innovation dans le répertoire habituel de nos troupes ambulantes était une bonne fortune, à la fois pour le public et pour le directeur. Pour rendre à chacun ce qui lui revient, nous devons dire que c'est de ce dernier qu'est partie l'initiative. Afin de réconcilier une certaine classe de la population avec le théâtre si généralement décrié parmi nous, il a eu l'heureuse idée de lui offrir un produit indigène. C'était faire appel à la fois à la curiosité et à la sympathie, au risque de faire commettre à plus d'un une légère inconséquence de conduite.

Le succès de la pièce a justifié ces prévisions. L'auditoire, en majorité composé de personnes qui sont loin d'être ce qu'on appelle des *habitués*, était nombreux, bienveillant, sympathique.

M. Ramus n'a pas eu lieu de se dire que nul n'est poète dans son pays, et M. le directeur aura pu s'assurer qu'un choix judicieux est, même à Neuchâtel, la première condition de réussite pour une entreprise de théâtre.

Annette est un petit tableau d'intérieur, une miniature finement exécutée.

Un jeune homme et une jeune fille se sont mariés *par inclination*. Mais bientôt le jeune mari, entraîné par son imagination d'artiste, s'éprend d'une folle passion pour une jeune cousine. Cependant Raynal a le sens moral trop développé pour se livrer sans combat à ce nouvel amour. D'ailleurs il aime toujours Annette et ne peut pas ne pas l'aimer. Son cœur honnête et droit lui dit qu'il ne peut et ne doit aimer qu'elle. — Aussi la pièce finit-elle par la réconciliation des deux époux.

L'auteur laisse sous-entendre qu'un mariage d'argent ou de convenance aurait eu un autre résultat. L'intention est donc toute morale, et la pièce est une leçon, mais une leçon donnée avec infiniment de cœur et de sentiment. Une pensée juste a fait trouver à l'auteur le ton vrai pour l'exprimer. Le langage des divers personnages est simple, naturel, et nous avons admiré l'extrême facilité, l'aisance d'artiste, avec lesquelles M. Ramus se meut dans le cadre, gênant pour tant d'autres, de notre versification. Les vers frappés, classiques, ces vers qu'on retient dès la première lecture, abondent. Nous n'en citerons qu'un seul, laissant à nos lecteurs l'agréable occupation de relever les autres.

Pour plaire
Il faut.....

et cherchant ce qu'il faut sans le trouver, elle ajoute avec une grâce charmante :

Mon Dieu ! Raynal, comme on change vraiment !
Nous nous plaisions jadis, tout naturellement.

M. Ramus a eu le don de plaire lui aussi *tout naturellement*, parce qu'il a fait plus que de tourner en jolis vers une fantaisie d'artiste. Il a pris au sérieux le *Castigat ridendo mores* du poète comique, et nous nous permettrons de demander tout bas à plus d'un spectateur égaré ce soir-là sur les bancs de notre vieille salle de spectacle, si vraiment le théâtre est chose si condamnable, et s'il faut regretter d'apprendre là ce qu'on ignore souvent ailleurs, nous voulons dire ce respect de la femme qu'on aime, le mépris pour le mensonge et la fausseté, le triomphe sur ses passions, en un mot les vertus d'un honnête homme, et d'un homme de cœur.

Ch. K.

UNE DÉCOUVERTE

J'allais vous écrire, Madame, lorsque j'ai reçu la lettre si bonne et si amicale, où vous me félicitez de la découverte que je viens de faire et des distinctions qu'elle m'a values, tout en me reprochant d'avoir laissé aux journaux le soin de vous en instruire.

Oui, Madame, votre filleul, au moyen d'un nouveau remède, a eu quelquefois le bonheur de soulager, de guérir de graves affections de poitrine. J'ai fait connaître ma découverte à plusieurs corps savants, puis au public, dans un livre dont vous devez maintenant avoir reçu un exemplaire. Médailles, décorations, diplômes, sont venus fondre sur moi. Je suis confus de tant d'honneurs ; il ne me semble pas qu'ils soient bien mérités. Car enfin, dans le succès, ne dois-je pas dire, avec mon vieux maître, Ambroise Paré : *Je pansay le malade; Dieu le guarit.* Et n'ai-je pas eu déjà la douleur de le trouver impuissant, ce puissant remède, et de voir la mort, notre éternelle et mystérieuse ennemie, se jouer de mon art et de moi.

Vous me faites observer que je suis resté trop longtemps sans vous écrire ; vous avez raison. N'allez pourtant pas, Madame, me croire un ingrat ; les années augmentent ma reconnaissance au lieu de l'affaiblir. Quand je vois avec quelle peine des jeunes gens qui me valent, et au-delà, parviennent

à percer, combien je bénis la main généreuse qui a bien voulu aplanir les obstacles devant moi ! Sans les avances que vous fîtes si libéralement à mes pauvres parents, jamais ils n'auraient pu me faire suivre mes études ; jamais je n'aurais pu entrer dans la carrière que m'indiquaient mes goûts et quelque vocation peut-être. Puis-je oublier ces entretiens où vous vous êtes plu à développer, à stimuler mon intelligence ? Pas plus que je n'oublierai la bonté avec laquelle vous m'avez admis, moi, humble étudiant en médecine, dans cette société d'élite qui se réunit chaque automne autour de vous, m'offrant ainsi la meilleure occasion d'acquérir ces dehors soignés et polis, si utiles dans ma profession. Ce que je suis, ce que je pourrai devenir, c'est à vous seule que je le dois.

Vous voulez, Madame, connaître ma vie intérieure ; vous savez que le médecin a réussi ; vous voulez savoir si l'homme est heureux. Surtout, vous me demandez pourquoi, bien que la fortune m'ait souri, je suis encore garçon à trente ans.

Vous souvient-il, Madame, d'une conversation qui se tint un soir chez vous, peu de temps après que j'eus été reçu docteur ? Un de vos amis soutint qu'un médecin ne pouvait pas devenir sérieusement amoureux, que ses études devaient lui dépoétiser la femme, ne plus lui laisser voir en elle qu'un organisme ; surtout, qu'un médecin ne pouvait jamais ressentir une passion profonde pour une personne qu'il a soignée, et soupirer pour les beaux yeux de celle qui lui a tiré la langue. Sa thèse, était-elle juste ou fausse ? Vous en jugerez, chère marraine, si vous avez la patience de lire le récit par lequel je réponds à votre question : Pourquoi, André, ne te maries-tu pas ?

Il y a quinze mois environ, que, voyant ma clientèle devenir tous les jours plus nombreuse et plus importante, je pris, dans l'un des riches quartiers de la ville, un joli petit appartement d'où l'on a une vue sans pareille. Au premier étage demeuraient une jeune fille et ses parents. Ils sortaient peu, et jamais je ne les avais rencontrés. Mais, à travers le plancher de ma chambre, j'entendais chaque nuit, au-dessous de moi, une toux de bien mauvais augure Je ne savais

lequel de mes voisins avait la poitrine si gravement affectée, lorsque, par une belle journée d'été, m'étant mis un moment à la fenêtre, je vis, sur le balcon du premier étage, une jeune fille qui, appuyée sur la balustrade, regardait le lac aux blanches voiles, et les collines, les montagnes chaudement colorées par les derniers rayons du soleil. Le balcon n'étant pas droit au-dessous de ma fenêtre, je pouvais voir le profil délicat, la taille frêle et gracieuse de ma voisine. Hélas ! c'était la malade ; même quand un léger accès de toux ne me l'eût pas révélé, mon coup-d'œil de médecin ne me l'apprenait que trop. Comme je la contemplais avec un triste intérêt, une dame d'un certain âge parut sur le balcon en disant : « Il faut rentrer mon Elisa ; le soleil va se coucher. — Déjà, maman ! dit la jeune fille », et elle suivit sa mère, après avoir jeté, comme l'Iphigénie d'Euripide, un regard d'amour et de regret sur l'aimable lumière si douce à voir.

Quelques jours plus tard, je la vis monter en voiture avec ses parents ; je la vis remercier du plus charmant sourire, son père qui ajustait sa mantille sur ses épaules. Une autre fois, je la rencontrai dans l'escalier ; elle me rendit mon salut avec une grâce modeste. La maladie n'avait presque pas altéré ses traits ; le vif coloris qui rehaussait la mate blancheur de son teint, aurait pu même faire illusion à des yeux inexpérimentés. Mais, toutes les nuits, recommençait la toux fatale. Malgré moi, mes pensées se portaient toujours sur cette jeune demoiselle, jamais malade ne m'avait autant préoccupé. Elle était soignée par mon collègue X, docteur fort habile, mais dur, froid, s'intéressant à ses malades, juste comme un horloger à ses montres. Nos deux natures sont antipathiques ; il m'a souvent raillé, souvent dit : Ah ! cher confrère, que vous êtes jeune et naïf ! Moi, m'inclinant devant son âge, son expérience, son talent, je me suis toujours abstenu des paroles piquantes qui me venaient à la bouche. Je ne voulais pas le questionner sur sa malade ; je craignais de l'entendre parler d'un ton sec et indifférent de cette jeune personne que mon imagination environnait d'un charme si triste et si doux. Je me demandais quelquefois ce que je ferais si j'étais son médecin ; je me surprenais, ordonnant, en idée, un traitement, essayant d'un remède, et c'était en

vain que la raison me disait : Pense à tes malades, non à ceux des autres.

Un jour, à l'heure de mes consultations, je vis entrer dans mon cabinet la mère de cette demoiselle.

— Monsieur, me dit-elle, mon mari et moi nous vous demandons instamment de venir voir notre fille. Elle a été jusqu'à présent soignée par M. X. Nous ne doutons pas de son savoir, mais.... le savoir n'est pas tout. D'ailleurs il a manqué de tact ; il a blessé mon mari. Enfin, Mlle Brouet, notre ouvrière en linge, nous a raconté tout ce que vous avez fait pour elle, pendant sa maladie et sa convalescence. Nous avons vu par là que nous trouverions en vous un médecin bon, humain, sympathique, qui s'intéressera véritablement à notre Elisa, qui deviendra notre ami.....

Qu'il faut peu de chose pour faire ou défaire une réputation ! C'était au moins la dixième personne qui venait vers moi, sur la recommandation de la pauvre ouvrière. Qu'avais-je fait pourtant ? Rien d'extraordinaire. Mais la simple créature a l'organe de la gratitude si amplement développé, qu'il lui a suffi de mes légers services pour aller partout chanter mes louanges. Vous le voyez, Madame, si parfois, dans notre ministère, nous rencontrons des ingrats, nous rencontrons aussi, par compensation, des cœurs trop reconnaissants.

Je reviens à ma voisine, Mme Dargel. Je l'écoutais avec un battement de cœur que la meilleure teinture de digitale eût été impuissante à calmer.

— Je dois vous avertir, me dit-elle, que ma fille, toute prévenue qu'elle est en votre faveur par Mlle Brouet, s'est un peu effarouchée à l'idée de consulter un docteur aussi jeune.

— Permettez-moi, Madame, lui dis-je, de descendre d'abord vous faire quelques simples visites de voisinage ; peut-être mademoiselle votre fille prendra-t-elle plus de confiance en moi quand je ne serai plus pour elle tout-à-fait un inconnu.

— Vous avez raison ; elle s'accoutumera ainsi à vous peu à peu et vous parlera ensuite sans contrainte. Quand vous connaîtrez notre enfant, ajouta Mme Dargel d'une voix trem-

blante et les larmes aux yeux, vous comprendrez, Monsieur, notre sollicitude, nos craintes, et la peine que nous avons à dire : Seigneur, que ta volonté soit faite !

Il avait été convenu que je descendrais le soir même chez mes voisins. Au moment d'entrer, le battement de cœur me reprit plus violent encore, et les apostrophes intérieures que je m'administrais ne parvenaient point à l'apaiser. Je les trouvai tous trois dans un salon meublé avec une simplicité austère, mais de bon goût. Mlle Dargel était assise près de la table, travaillant à quelque petit ouvrage de femme. Tout en causant avec ses parents, je la regardais à la dérobée. Evidemment elle était amaigrie; mais que de charmes dans le candide regard de ses grands yeux bruns, dans son attitude pleine de modestie et d'abandon, même dans ses petites mains si frêles, si effilées, si transparentes !

Je revins plusieurs fois. Nous parlions de politique, de littérature, de religion, bref, de tout un peu. Elisa ne causait guère, mais elle suivait la conversation avec intérêt. Je trouvai en M. Dargel un homme d'une rigide piété, de principes inflexibles, mais d'un esprit très-cultivé. Quand je me permettais de le contredire et de réclamer quelque tolérance pour les opinions opposées aux siennes, quelque indulgence pour la faiblesse humaine, je voyais sur la figure d'Elisa une fugitive nuance d'approbation. Mais le père changeait aussitôt d'entretien.

Vous dirai-je, Madame, comment ces visites devinrent bientôt le grand intérêt de ma vie. Qu'il était heureux pour moi d'avoir des occupations continuelles et absorbantes ! Je ne puis m'étonner des ravages que font les passions dans les esprits oisifs, et des erreurs, des fautes, des crimes, où elles entraînent ceux qui n'ont pas à leur opposer le salutaire contre-poids d'un travail obligatoire. Malgré mes travaux, pourtant, et bien que je ne négligeasse aucun de mes malades, je sentais que mon attachement pour Elisa grandissait de jour en jour et d'heure en heure. Et cependant j'étais son médecin ; ma main tremblante comptait les pulsations de ses artères... Il me fallut bien l'ausculter un jour ; jour sinistre ! De quel coup mon pauvre cœur se sentit frappé, lorsque l'inexorable stétoscope m'eût révélé à quel point

la maladie menaçait déjà cette vie, qui m'était devenue plus chère que la mienne ! Je faillis laisser tomber l'instrument fatal. Quels efforts je dus faire pour cacher ma douleur à Elisa, qui me regardait de son air doux et résigné, à ses parents, qui cherchaient à lire leur sentence dans mes yeux ! Oh ! avec quelle ardeur je désirais la sauver, mais avec quelle honte, j'ai presque dit, avec quelle rage, je pensais à l'incertitude de mon art ! Que de fois, dans la solitude, joignant les mains avec ardeur, j'implorais Celui dont mes études m'ont si bien révélé l'admirable sagesse, et je lui disais avec une instance désespérée : Toi qui peux tout, fais ce que ne peut faire ton aveugle et impuissante créature. Source de la vie, ranime la vie menacée de s'éteindre. Créateur de cet être si pur et si aimable, ne détruis pas ton ouvrage !

Je vous le confesse, ma bonne et indulgente marraine, il me venait par moments des pensées très-égoïstes. J'étais quelquefois tenté de demander Elisa en mariage, de dire à ses parents : — Donnez-moi un titre qui me permette de lui consacrer plus complètement mon temps, mes facultés, mes veilles, ma vie tout entière. Elisa me voyait sans répugnance, avec plaisir même, à ce qu'il me semblait. Ses parents me témoignaient une vraie affection. Peut-être, poussé par un sentiment qui devenait toujours plus impérieux, me serais-je décidé à en faire l'aveu à Mme Dargel, qui m'imposait moins que son mari. Mais un entretien que j'eus avec le docteur X. vint changer bientôt tout le cours de mes idées.

C'est vous maintenant qui soignez la petite Dargel, me dit-il, un jour que nous sortions ensemble d'une consultation. Quoique le père ne soit qu'un ours mal léché, la fille m'intéresse, et je veux lui être utile encore, si je puis. Savez-vous la cause de sa maladie ?

— Un rhume négligé, un refroidissement pris dans un voyage aux glaciers.

— Point. Ce rhume a pu déterminer la maladie ; mais la cause réelle, primitive, c'est une inclination contrariée. Le saviez-vous !

— Non, répondis-je, maîtrisant à grand'peine mon émotion.

— Quoi, mon cher, vous ne l'avez pas découvert de vous-

même, un spiritualiste comme vous, qui a pris pour sujet de sa thèse d'installation : De l'influence du moral sur le physique! Eh bien! oui; ce printemps, la fillette s'est éprise d'un charmant garçon, très-aimable, très-bon enfant, appartenant à une excellente famille. Mais M. Dargel s'est opposé formellement au mariage.

— Pourquoi ?

— Pour des misères, de petites folies de jeunesse, dont ce vieux puritain s'est effarouché, bien qu'il n'y eût pas de quoi fouetter un chat. Prévenu de tout par la tante du jeune homme, j'ai essayé de fléchir Dargel. Il s'est montré tellement obstiné, tellement déraisonnable que la patience m'a échappé. Je lui ai dit que la lecture de la Bible ne lui avait enseigné qu'à imiter Jephté. Là-dessus il m'a congédié, et vous m'avez succédé. Mais je n'ai pas de rancune, et j'ai voulu vous indiquer le seul spécifique qui puisse guérir la pauvre enfant. J'ai revu dernièrement Mme Deloraine, je l'ai engagée à vous aller trouver; je ne sais pourquoi elle s'y est refusée.

— Mme Deloraine ! M. Albert Deloraine serait-il donc l'homme dont vous parlez ?

— Tout juste. Comprenez-vous qu'on l'ait refusé ?

— Je le connais fort peu, mais je comprends fort bien que M. Dargel n'ait pas voulu donner sa fille à un homme aussi... dissipé.

— Allez-vous aussi faire la prude, vous ? Quel est le jeune homme qui n'ait pas sur la conscience quelque peccadille du genre de celles qu'on reproche à Deloraine ?

— J'en pourrais nommer plus d'un, heureusement.

— Enfin, puisqu'il veut se marier, il veut se réformer. Mais ce n'est pas pour lui que je vous parle, c'est pour votre malade. J'ai pensé que vous réussiriez mieux que moi peut-être à faire entendre raison aux parents. Si vous ne voulez pas le tenter, vous êtes le maître, c'est votre affaire; bonsoir.

La confidence de mon collègue m'avait causé plus d'un genre de trouble. Quelques mois auparavant, dans le cours de mon ministère, j'avais eu connaissance d'une déplorable aventure, où ce même Deloraine avait joué un triste rôle. Sa tante, personne très-empressée, très-agissante, était venue

me supplier de garder le secret, et me charger d'offrir aux victimes tout l'argent qu'il faudrait pour étouffer l'affaire. Elle avait cru nécessaire de m'apprendre que son neveu était sur le point de conclure un mariage avantageux que la moindre indiscrétion pourrait faire rompre, les parents de la demoiselle étant scrupuleux jusqu'au ridicule. Cette demoiselle, c'était donc Elisa ! Lui, que j'aurais jugé indigne de lui adresser la parole ou d'effleurer sa robe en passant, il avait osé aspirer à sa main ; bien plus, si l'on m'avait dit vrai, elle l'aimait, elle mourait pour lui ! Comment avait-il donc pu s'en faire aimer ? Une figure agréable, une tournure élégante, une certaine facilité de parole, avait-il donc suffi de si peu, ô Elisa, pour acquérir ce trésor inestimable, vos affections, votre amour ? Mystères du cœur féminin ! La nécessité d'agir m'arrachait, heureusement, à mes amères réflexions.

Je résolus d'abord de vérifier l'exactitude des faits que l'on m'avait appris. Je demandai un entretien particulier à Mme Dargel.

— Ma fille est-elle plus mal ? dit-elle, en me regardant d'un air inquiet.

— Pas précisément, Madame; la maladie avance peu. Mais elle ne recule pas non plus. Permettez-moi une question : N'y aurait-il point une cause morale ?....

Elle tressaillit. — Est-ce de vous-même que vous le soupçonnez, ou vous aurait-on parlé ?

— On m'a dit quelque chose, Madame.

— On vous a dit, sans doute, que mon mari sacrifiait sa fille à des principes exagérés. Ecoutez-moi, vous êtes notre ami ; vous devez tout savoir.

Jusques au commencement de cet été, nous avons toujours habité la campagne. Nous voyions peu de monde, et notre Elisa menait une vie très-solitaire. Jamais pourtant jeune fille ne fut plus gaie, ni plus heureuse. Une propriété voisine de la nôtre fut achetée par ma cousine, Mme Deloraine. Nous avions été fort liées dans notre enfance ; puis, son mariage et le mien nous ayant entraînées chacune dans une sphère différente, nous nous étions perdues de vue. Je la retrouvai avec plaisir ; elle nous fit de grandes avances ;

elle accabla surtout Elisa de prévenances et de caresses. A ce moment, mon mari eut de violentes douleurs névralgiques; il ne pouvait se passer de mes soins, et il lui fallait la plus grande tranquillité. Elisa aurait voulu toujours me remplacer près de son père; je ne le souffris pas, et l'engageai souvent, insensée! à passer quelques heures chez notre parente. Lorsque mon mari fut un peu mieux, je remarquai chez Elisa quelque préoccupation. Elle alla au-devant de mes questions, et me dit qu'elle voyait habituellement chez Mme Deloraine un neveu de cette dame, et qu'elle le trouvait fort aimable. Mme Deloraine vint me voir peu de temps après, et me fit du jeune homme le plus pompeux éloge; puis elle me dit, en grande confidence, qu'il était amoureux d'Elisa à en perdre l'esprit. Je vis tout de suite que ma cousine voulait arranger ce mariage. Je m'étais trouvée une fois avec M. Albert Deloraine; il a un extérieur prévenant, et possède parfaitement ce petit jargon qui réussit dans le monde. Si ma pauvre Elisa n'avait pas été élevée dans une retraite aussi absolue, si elle avait vu d'autres jeunes gens, je ne crois pas qu'elle aurait distingué celui-là. Mais il avait réussi à lui plaire, elle me l'avoua. Quand M. Dargel fut rétabli, je me basardai à lui dire que M. Deloraine pensait à Elisa. Sans me répondre, il fit atteler la voiture et se rendit à la ville. Il revint tard; quand il rentra, sa figure avait une expression de sévérité que je ne lui avais jamais vue à ce degré. Il avait été prendre, auprès de personnes parfaitement sûres, des informations sur le jeune homme; il me répéta ce qu'il avait appris. Je fus consternée, et lorsqu'il me dit: Est-ce à un tel homme que nous devons livrer notre pure et douce enfant, notre joie, notre couronne? je m'écriai: Dieu nous en garde! Mon mari appela Elisa; il la prit sur ses genoux, et, lui parlant avec plus de tendresse encore que d'habitude, il lui dit que son vœu le plus cher, maintenant qu'il la voyait hors de l'enfance, c'était de remettre le soin de son bonheur à un époux que nous pussions être fiers d'appeler notre fils. Mais que jamais, jamais il ne l'accorderait à un homme qui se jouait des commandements divins; que M. Deloraine n'était ni religieux, ni moral, et ne pouvait être son gendre. Pauvre Elisa! elle éclata en sanglots; elle

protesta que l'on avait calomnié M. Albert, qu'il était digne de toute notre estime, que notre refus le réduirait au désespoir. Je la conduisis dans sa chambre, en proie, pour la première fois de sa vie, à une violente crise nerveuse. Mon excellent mari m'épargna les reproches d'imprudence que ma conscience ne m'épargnait pas. Mais le lendemain, Mme Deloraine étant venue le trouver, il l'accusa, en paroles assez dures, d'avoir abusé de notre confiance. Malgré cela, elle s'entêta toujours plus dans son projet. J'ai su qu'elle voulut faire promettre à Elisa d'épouser Deloraine quand elle serait majeure. Mais Elisa lui déclara qu'elle n'en ferait rien. La tante et le neveu redoublèrent de démarches et d'efforts ; ils ne réussirent par là qu'à irriter mon mari. Elisa resta tendre et soumise ; mais c'en était fait de sa charmante gaîté ; le silence et la tristesse avaient remplacé les rires et les chants. Pour la distraire, nous l'emmenâmes faire le tour de l'Oberland. Là, s'étant arrêtée auprès d'une cascade après une course rapide, elle fut prise de ce rhume opiniâtre qui nous cause de si navrantes inquiétudes. Maintenant je vous ai tout dit.

— Mais, Madame, si M. Dargel était bien convaincu qu'il rendrait sa fille à la vie et à la santé en l'unissant à celui qu'elle aime, pensez-vous qu'il persisterait dans son refus?

Les larmes qui depuis longtemps remplissaient les yeux de Mme Dargel roulèrent abondantes sur ses joues.

— Vous pouvez bien croire que je la lui ai faite, cette question. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? D'abord, m'a-t-il dit, sommes-nous bien sûrs que la maladie d'Elisa vienne d'un amour contrarié ? Et si cela était, a-t-il ajouté du ton le plus sérieux et le plus triste, j'aimerais mieux rendre à Dieu mon enfant, pure et innocente comme il me l'a donnée, que de la livrer à un homme que je méprise, pour la voir mourir, plus tard, de honte et de regret. Dieu sait ce qu'il lui en coûtait de parler ainsi, car sa fille est ce qu'il a de plus cher au monde. Mais quand sa conscience a prononcé, rien ne le ferait changer.

— N'êtes-vous point trop sévères envers Deloraine ? Il a été mal élevé ; son père, m'a-t-on dit, ne lui a pas donné un bon exemple. Il peut avoir été entraîné dans de fâcheuses

erreurs sans être mauvais au fond. Dans le monde où il a vécu, on a, pour ce genre de fautes, une indulgence...

— Que vous partagez, je le vois.

— Non, Madame, non. J'ai été trop souvent témoin des misères enfantées par le désordre des mœurs pour ne pas le regarder comme un très-grand mal. Mais si Deloraine se repentait, s'il commençait une vie nouvelle? Son amour semble parler en sa faveur. Comment aimer M[lle] Elisa sans avoir le désir de devenir digne d'elle, sans détester toute pensée, tout sentiment qu'on n'oserait lui avouer? Une affection pure me paraît un puissant moyen de régénération.

— Quand elle existe, peut-être. Mais mon mari croit que M. Deloraine cherchait tout simplement à faire un mariage avantageux... Quoi, vous aussi, vous pensez qu'il n'y a nulle autre manière de sauver Elisa?

— Je suis loin de le penser, Madame. Mais, permettez-moi de réfléchir quelque temps là-dessus et de vous en reparler plus tard.

Voici à quoi j'étais décidé. Je voulais lier connaissance avec Deloraine, l'étudier, voir si ces dehors légers et mondains ne cacheraient point quelques bons et nobles instincts. Je voulais aussi, en observant Elisa avec plus d'attention encore, m'assurer si c'était bien, en effet, un profond chagrin qui rendait jusqu'ici impuissants, et les efforts de l'art et ceux de la nature et de la jeunesse. Si, d'un côté, il m'était démontré qu'au fond Deloraine valait mieux que sa réputation et ses habitudes; si de l'autre, je voyais qu'Elisa pourrait renaître à la santé en renaissant à l'espérance, alors j'étais résolu à tout tenter pour emporter le consentement de M. Dargel. J'espérais y réussir; on prétend que je réussis assez à faire faire aux gens ce que je veux.

Je ne me parerai point à vos yeux, ma chère marraine, d'un faux héroïsme. Un homme héroïque aurait accompli avec joie le sacrifice auquel je me préparais. Moi, j'avais le cœur navré. Mais quoi! le devoir était là.

Je n'ai guère le temps d'aller dans le monde, et je ne fréquente pas les cafés. Le seul endroit où je pusse rencontrer souvent Deloraine, c'étaient les salons de la Société de Lecture, où je monte parfois, entre deux visites, pour savoir un

peu ce qui se dit et ce qui s'imprime. Je liai conversation en lui demandant de me passer, après qu'il l'aurait lu, le journal qu'il tenait. Il me le remit sur-le-champ avec beaucoup de grâce, en me disant qu'il en avait assez de ce monotone bavardage de journaliste. Je pris le journal; mais j'entrecoupai ma lecture de remarques, de questions. Quand Deloraine s'en alla, je l'accompagnai comme pour continuer l'entretien. Ces rencontres, ces conversations se renouvelèrent souvent. Je me fis de plus admettre dans un *Cercle* dont Deloraine était membre. Ce club est composé de gens du grand ton et assez exclusifs; mais le crédit de l'un de mes malades m'en ouvrit les portes. Je n'y allais pas pour me divertir, mais pour continuer à étudier mon homme. Hélas! cette étude ne me révéla rien qui me satisfît. Deloraine n'était pas méchant; il était obligeant, serviable, très-poli; sa conversation ne manquait pas d'intérêt. Mais quelle absence, et de passions, et de principes! Je lui aurais pardonné des égarements auxquels aurait pu l'entraîner la fougue du sang et de l'âge; je ne pouvais justifier un homme toujours si maître de lui-même, et si froid au fond. Je voyais que toutes ses actions, ses plaisirs même, étaient soumis au calcul, que son cœur n'était susceptible ni d'enthousiasme ni d'élan. Le désœuvrement lui avait donné ces habitudes qui avaient repoussé M. Dargel; le désœuvrement le retenait dans des chaînes dont il sentait le poids peut-être, mais qu'il n'avait ni le courage, ni la volonté, ni même le désir de briser.

Bien qu'une sorte d'intimité se fût établie entre nous, jamais nous n'avions parlé d'Elisa. L'aimait-il encore? l'avait-il jamais réellement aimée? S'il cachait dans son cœur un sentiment profond, une vive peine, il savait bien habilement les dissimuler, car il m'était impossible d'en rien découvrir.

Je n'étais pas plus heureux en observant Mlle Dargel. Elle n'était pas gaie; elle avait même, dans le regard et dans la voix, une teinte de mélancolie qui perçait malgré les soins qu'elle prenait pour la cacher à ses parents. Mais je ne voyais pas en elle ce dégoût de la vie, ce désir passionné de la mort, qui obsèdent quelquefois les jeunes cœurs dont les premières affections ont été brisées. Elle ne montrait pas non plus, il est vrai, cette crainte d'une fin prématurée, cette ardeur

de guérir, ces alternatives de folle espérance ou de sombre désespoir, par lesquelles j'ai vu si souvent passer les victimes de cette redoutable maladie. Soumise à mes prescriptions sans murmure, sans négligence, sans impatiente inquiétude sur leurs effets; elle me paraissait également résignée, et à vivre, et à mourir. Je ne pouvais découvrir si elle aimait Deloraine, mais que d'autres choses je decouvrais! Quelle humeur égale et douce, quelle oubli d'elle-même, quelle reconnaissance pour les soins dont elle était l'objet, quelle gracieuse manière de l'exprimer! Ai-je besoin de vous dire qu'elle me devenait tous les jours plus chère? Plus j'apprenais à la connaître, moins Deloraine me paraissait digne d'elle. Je me défiais de ce sentiment; je me disais que sans doute la passion, la jalousie me rendait injuste. Mais, en dépit de tous ces beaux raisonnements, l'impression défavorable se gravait toujours plus profondément en mon esprit.

Un jour, Mme Deloraine, l'officieuse tante, me rencontra et me conjura de monter chez elle. Là, elle me demanda des nouvelles de la malade avec de grandes démonstrations de tendresse et d'intérêt. Je lui donnai peu de détails et me tins sur la réserve; mais elle n'en aborda pas moins résolument la grande question. Comme je ne voulais pas d'elle pour auxiliaire, j'allais lui répondre encore d'une manière plus ou moins diplomatique, lorsque la porte du salon s'ouvrit pour laisser entrer Deloraine. Il parut surpris de me voir là.

— Approchez donc, Albert, lui dit sa tante, et asseyez-vous. Je causais avec notre bon docteur du sujet qui nous intéresse tous trois si vivement.

— Quel sujet donc, ma belle tante? demanda-t-il en s'asseyant et en se balançant mollement sur sa chaise, les pouces dans les entournures de son gilet, une jambe croisée sur l'autre. Il sortait d'un grand dîner où le bon vin, on le voyait, n'avait pas été ménagé. N'allez pourtant pas vous figurer cet élégant jeune homme.... Non; ce bon vin avait seulement animé son teint, ses yeux, et peut-être, comme vous allez le voir, avait, selon l'antique adage, dégagé sa langue de tous ces ménagements tant soit peu hypocrites qu'impose l'étiquette sociale.

— Nous parlions de notre chère Elisa. Comme M. Méri-

gny est maintenant son médecin, et comme il a infiniment plus de tact que M. X, je suis sûre que, s'il le voulait, il pourrait obtenir le consentement de M. Dargel.

— Ah ! mais, ma tante, il y a un autre consentement qui peut-être serait maintenant plus difficile à obtenir.

— Lequel donc, Albert ?

— Le mien. Docteur, vous tressaillez. Quels yeux vous me faites ! Oh ! ma tante, je vois vos signes, je comprends vos regards. Mais, ma foi, puisque vous me fournissez l'occasion de m'expliquer franchement, trouvez bon tous deux que j'en profite. Ce projet de mariage, tante, vous l'avez couvé, nourri, caressé; par amour maternel et par amour-propre d'auteur, vous y tenez plus qu'il n'est raisonnable.

— Vous n'aimez donc pas Mlle Dargel ? dis-je aussi tranquillement qu'il me fut possible.

— Mais si, il l'aime; il en est passionnément amoureux. Si vous saviez quelles inquiétudes, quelle douleur lui cause la maladie de cette chère enfant ! s'écria Mme Deloraine. Seulement, mettez-vous à sa place. Il a été repoussé par M. Dargel avec un mépris insultant; il a été blessé au vif dans sa fierté, dans la juste conscience de ce qu'il vaut....

— C'est quelque chose, mais ce n'est pas tout. Je vous suis très-reconnaissant, ma tante, de la peine que vous prenez d'interpréter mes sentiments et mes paroles; cependant, si vous le permettez, je préfère en rendre compte moi-même. Docteur, je vais répondre à votre question. Quoique d'abord j'eusse accepté le projet de ma tante pour faire, comme on dit, une fin, dès que j'eus fait connaissance avec la jeune fille, je m'y attachai sincèrement. Oui, Mérigny, je l'ai aimée; en le lui disant, en m'irritant de l'opposition de son père, je n'ai point joué la comédie. Mais alors Mlle Dargel était bien portante.

— Et sa maladie a éteint votre amour ? m'écriai-je. Si vous vous mariez jamais, vous ferez donc mettre dans le contrat que votre femme est tenue de se porter toujours bien ?

— Ah ! dame, une fois marié, il faut bien se soumettre à toutes les chances. Mais aller, de gaieté de cœur, prendre une femme déjà malade, ce serait une folie dont je suis inca-

pable, moi qui me pique d'être un homme sensé. Que voudriez-vous donc que je fisse d'une femme poitrinaire? Qui soignerait ma maison, qui me soignerait moi-même, pendant qu'elle passerait son temps dans un pays chaud ou dans son lit? Et les enfants donc? S'ils héritaient de la maladie de leur mère? Tout cela, pour devenir veuf au bout de peu d'années, de mois peut-être, comme ce serait amusant!

— Mais, Albert, dit Mme Deloraine, souverainement contrariée, et, je l'espère, tant soit peu révoltée, s'il est vrai que ce soient les refus de son père qui aient altéré sa santé?

— Le croyez-vous? dit-il en se tournant vers moi.

— Je l'ignore, monsieur, répliquai-je avec sécheresse.

— Moi, je n'en crois rien. Non, l'amour d'Élisa pour moi n'était pas de force à dévorer sa vie. Quand une femme déclare à celui qu'elle aime qu'elle ne sera jamais à lui malgré ses parents, quand elle refuse formellement de lui promettre que, devenue majeure, elle l'épousera; quand elle ne veut pas se prêter à la plus petite entrevue, à la moindre correspondance, dont papa et maman ne seraient pas instruits, croyez-vous donc qu'elle aime à en mourir?

Oui, me disais-je, oui, misérable, cet ange mortel a surmonté l'amour par le devoir, mais peut-être a-t-elle payé cette victoire de sa vie. Néanmoins, je pense comme son père, maintenant; mieux vaut pour elle mourir qu'être ta femme!

— Vous vous taisez, docteur, continua Deloraine; vous me blâmez, je le devine. Voyons, pourtant; parlez-moi, non en homme romanesque, mais en médecin. Si vous pouviez me répondre de guérir en peu de temps Mlle Dargel, je ne dis pas que, lorsqu'elle sera parfaitement rétablie, je ne consentisse à renouer l'affaire, et, dans ce cas, vos bons offices....

— Halte-là, monsieur, interrompis-je vivement; c'est madame votre tante qui m'a appelé à cette conférence, ce n'est pas moi qui l'ai cherchée. Je ne veux point me mêler d'affaires de famille; mais je veux pourtant, avant de partir, vous affirmer que jamais M. Dargel n'a été moins disposé à vous donner sa fille; ainsi vous n'avez pas besoin de faire vos conditions.

Là-dessus je m'en allai, ayant peine à réprimer la secrète joie qui s'élevait en mon cœur.

Lorsque je revis Mme Dargel, je lui dis : — J'ai appris à connaître Deloraine, et j'approuve cent fois M. Dargel de lui avoir refusé sa fille.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dit la pauvre mère avec angoisse.

— Partir au plus vite pour l'Italie.

Aussitôt ils commencèrent leurs préparatifs. Ce voyage ne paraissait guère sourire à Élisa ; elle s'y résignait ; mais je crois qu'elle eût préféré rester. Moi, j'avais mon idée. Un jour, je dis aux Dargel :

— Il y a fort longtemps que je désire voir l'Italie. Je me sens fatigué ; j'ai besoin de repos et de distraction. M'acceptez-vous comme compagnon de voyage ?

M. Dargel saisit ma main et la pressa vivement. Mme Dargel prit l'autre main et me regarda d'un air attendri. Élisa entrait en ce moment.

— Chère enfant, lui dit son père, voilà notre bon docteur qui se propose de venir aussi en Italie. Qu'en dis-tu ?

— Quoi, M. Mérigny viendrait avec nous ? Oh ! quel bonheur ! s'écria-t-elle. Puis, rougissant sous mon regard ravi : — Si vous saviez combien je redoutais de consulter un autre médecin ! je n'aurai jamais de confiance qu'en vous. Maintenant, je pars avec plaisir.

Trois jours après, une bonne voiture de voyage nous emmenait tous les quatre, Élisa, malgré nos précautions, fut un peu éprouvée de la route. Arrivés à Rome, M. et Mme Dargel s'installèrent dans un agréable logement, à l'angle de la place d'Espagne ; je trouvai heureusement une chambre dans les combles de la même maison. De mes fenêtres, je voyais la mélancolique et sublime campagne romaine.... Rassurez-vous, madame ; vous n'aurez pas à subir des tirades enthousiastes ou d'emphatiques lieux communs sur la ville éternelle. Mais, puisque je vous raconte mon histoire, laissez-moi vous dire que ce séjour a fait sur moi une impression ineffaçable ; c'est comme un rêve, comme une excursion dans un monde nouveau et enchanté. Fontaines à l'éternel murmure, silence, solitude, ciel éclatant, soleil....

Mais voilà que je manque à ma promesse. Pourtant il faut que je vous fasse le récit d'une de nos journées.

Nous nous gardions bien de promener Élisa de ruine en ruine et de musée en musée; nous ménagions ses forces. Hélas! elle avait besoin de ménagements; le mal avançait à pas lents, mais sûrs. Un jour, le temps était si beau, si doux, que j'ordonnai une promenade en voiture. Nous nous rendîmes à la villa Pamphili, et nous errâmes quelque temps sur ces fins gazons, sous ces pins dont les formes élégantes se détachaient sur le bleu intense du ciel.

Ne l'avez-vous pas éprouvé, madame? Il est des journées où la vie n'est que sourires, où le cœur s'ouvre à la joie, aux douces pensées, de ces journées dont la mémoire se conservera jusque dans la blanche vieillesse, et qui cependant n'ont été signalées par aucun événement, par aucun incident remarquable. A la villa Pamphili, tous quatre nous étions sous ce charme mystérieux; chez la plus jeune de nous, il se manifestait par les éclats d'une gaieté naïve, enfantine, que ses parents voyaient reparaître avec un inquiet bonheur, et qui me la montraient parée d'un attrait nouveau. Assise sur un siége que nous lui avions fait avec les coussins de la voiture, elle arrangeait en bouquet les anémones qu'elle avait cueillies dans sa promenade. Elle avait laissé sur ses genoux son bouquet inachevé; elle regardait vaguement autour d'elle, et de ses lèvres s'échappaient à demi-voix quelques paroles. Caché derrière le tronc d'un pin, retenant mon souffle, je l'entendis qui répétait :

Je ne veux pas mourir encore!

. . . .

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.
Je ne suis qu'au printemps; je veux voir la moisson...

. . . .

A ce moment, son père, qui avait été appeler le cocher, et sa mère, qui avait été lui chercher un châle, revinrent auprès d'elle; je me montrai aussi, et je donnai le signal du départ. Je me disais, en l'aidant à remonter en voiture :

Et comme elle, craindront de voir finir ses jours,
Ceux qui les passeront près d'elle!

En la quittant, le soir, je lui demandai une fleur de son bouquet, comme souvenir de cette charmante promenade. Elle m'en donna trois : une blanche, une pourpre, une dorée. Monté chez moi, la première chose que je fis, ce fut de mettre mes fleurs en presse. J'ouvris, à cet effet, un gros dictionnaire de chimie, aussi étonné sans doute de servir à cet usage que le Plutarque de Philaminte l'était de serrer les rabats du bonhomme Chrysale.

Après être resté fort longtemps devant ma fenêtre, à contempler les splendeurs d'une nuit plus belle que nos jours, je me couchai. Préoccupé plus vivement que jamais de mon amour et de mes craintes, je ne pouvais dormir.

Tout à coup.... Mais j'essaierais vainement de vous peindre la secousse violente qui se fit en moi, l'exaltation qu'acquirent en un instant toutes mes perceptions, toutes mes facultés. Au moment où j'avais ouvert mon dictionnaire pour y déposer mes fleurs, mes yeux étaient tombés sur le nom d'une substance, agent puissant, mais peu employé jusqu'ici. Pendant mon insomnie ce nom me revint, et aussitôt j'entrevis le secours précieux, la ressource immense, que cet agent pouvait offrir à l'art médical dans les maladies semblables à celle d'Élisa. La préparation, l'application, les effets, le mode de traitement, tout cela venait de jaillir en moi; ma découverte, si j'ose l'appeler ainsi, cette découverte, qui a été si favorablement accueillie, elle venait de naître dans mon cerveau, toute formée et tout armée.

Le souvenir des transports où me jeta l'apparition de cette idée ne m'aveugle pas, cependant. Comme toutes les découvertes, celle-ci avait été entrevue par d'autres; elle l'avait été aussi par moi-même. Mais, passez-moi l'expression, mes collègues et moi nous avions tourné autour; pas un de nous n'avait mis le doigt dessus. Le résultat auquel j'arrivais spontanément avait été pourtant préparé par mes études, par mes réflexions. Surtout, depuis que j'avais connu Élisa, j'avais médité tout particulièrement sur la nature et la marche des affections de poitrine; j'avais examiné beaucoup de

malades ; j'avais passé bien des heures dans les hôpitaux. Mais malgré tout, ce n'en était pas moins une découverte, révélation qui m'apparaissait comme à l'instant où le soleil luit, apparaît aux yeux éblouis du voyageur le paysage dont jusqu'alors, à travers un épais brouillard, il avait en vain essayé de deviner les contours.

Allumer ma bougie, m'habiller, courir à mon secrétaire, ce fut bientôt fait. Ma plume traçait rapidement sur le papier ligne après ligne, et pourtant que je la trouvais lente ! J'étais dans un état si violent qu'une pluie de grosses larmes, dont j'entendais le bruit dans le silence de la nuit, tombait continuellement sur mon papier. Peut-être penserez-vous que je me mis à sauter dans la chambre en criant, comme l'autre : J'ai trouvé ! Non ; ma pensée montait, humble et reconnaissante, vers l'auteur de la pensée, pour lui dire, tantôt : mon Dieu, je te rends grâce ; tantôt : mon Dieu, fais que je ne m'abuse pas, fais que ce soit vrai.

Qu'il me tardait de voir l'aurore embraser l'horizon, pour aller dans une pharmacie me procurer la précieuse substance, dont je ne possédais pas un atôme. Je voulais aussi expérimenter mon remède ; combien de fois la pratique vient donner un plein démenti aux spéculations du cabinet ! Je ne pouvais croire à ma découverte avant d'en avoir observé l'effet, non sur ces chats, sur ces lapins, victimes immolées journellement aux autels d'Esculape, mais sur un être humain. Je vous entends d'ici vous récrier.... Vous pensez bien toutefois que ce n'était pas sur Élisa que je voulais faire mes premières expériences. Mais je n'en vaux pas davantage à vos yeux. Laissez-moi pourtant me justifier.

Je voulais essayer d'arracher au sépulcre une proie qu'il avait déjà engloutie à moitié. En parcourant les faubourgs, j'avais remarqué, assise près d'une fenêtre, une jeune fille pâle, maigre, évidemment phtisique. J'avais lié conversation avec la mère, bonne femme qui, apprenant que j'étais médecin, m'avait donné sa confiance. Je n'avais ni promis, ni même espéré de guérir la pauvre Beppa. Mais, avec des calmants, j'avais adouci ses angoisses. M. Dargel l'avait vue, un jour qu'il m'accompagnait dans mes courses. A l'aspect de la jeune romaine, un effroi douloureux se peignit dans

son regard, comme si cette figure décomposée était une image prophétique de ce qui attendait Élisa. Les jours suivants, je vis dans la misérable demeure beaucoup d'objets destinés au bien-être de la malade; j'aurais su qui les avait envoyés, même quand les parents de Beppa ne me l'auraient pas dit. Eh bien ! c'est sur Beppa que je voulais faire ma première expérience.

Le pharmacien chez lequel j'allai acheter ma drogue, me permit de la préparer dans son laboratoire. Arrivé chez Beppa, je la trouvai plus affaiblie que jamais. Je pris la mère à part, et lui proposai de me laisser administrer à sa fille un nouveau remède; elle y consentit avec plus d'espérance que je n'en avais moi-même. J'avais cependant quelque chance d'améliorer un peu l'état de la jeune fille : son corps n'avait pas été usé par les remèdes. Jusqu'alors, pour la guérir, ses parents avaient fait des pélérinages, brûlé des cierges, attaché à son cou et à ses bras des scapulaires, des reliques, des médailles bénites, toutes choses assez puissantes sur l'imagination, mais sans influence sur l'organisme. Après avoir fait prendre à la malade une première dose, je sortis en promettant de revenir dans la journée.

Comme j'approchais de notre maison, je vis que la femme de chambre de Mme Dargel se tenait à la fenêtre. En m'apercevant, elle quitta son poste avec un geste de satisfaction; je la trouvai au bas de l'escalier.

— Ah ! monsieur le docteur, s'écria-t-elle; quel bonheur de vous voir de retour ! On vous a cherché partout.

Je me sentis froid au cœur. — Mlle Élisa est-elle plus mal ? demandai-je en tremblant.

— Elle a passé une mauvaise nuit. Je couche tout près d'elle, vous savez; elle n'a jamais voulu permettre que j'allasse réveiller ni vous, ni ses parents. Elle disait que c'était l'excitation de la journée, que cela passerait. Mais, ce matin, en entrant dans la chambre, madame a été bouleversée du changement de sa figure. Elle tousse horriblement, elle a de la fièvre; nous craignons tous que ce ne soit une crise.

Je composai mon visage, et je m'approchai avec une apparence de calme de ce lit où je voyais, pâle et haletante,

cette jeune fille si gracieuse, si animée peu d'heures auparavant. Hélas ! un examen attentif me révéla de nouveaux et fâcheux symptômes. Mais je fus moins consterné que je ne l'eusse été la veille ; je commençais à croire d'autant plus fortement à ma découverte que je sentais le besoin d'y croire. Je passai chez Beppa ; elle était mieux, elle ; le remède avait agi plus promptement, plus efficacement que je n'avais osé m'en flatter. Au moment où je rentrai, on me conduisit près d'Élisa ; elle était seule.

— J'ai voulu vous parler, me dit-elle, en me tendant sa main brûlante, et en fixant sur moi ses grands yeux où se confondaient, et son angélique douceur, et l'ardeur de la fièvre qui la dévorait. Bientôt, peut-être, je ne le pourrai plus.... Oh ! je sais que vous allez chercher à me rassurer ; mais je sais aussi que je ne me trompe pas. Cher docteur, excellent ami, je manque de paroles et de force pour vous exprimer ma profonde gratitude. J'ai voulu vous parler en particulier pour vous recommander mes bons parents. Si, malgré tous vos soins, ils perdent leur fille, soyez leur fils ; ils vous aiment tant ! Il est une chose que je vous charge de leur dire ; c'est que, aussi longtemps que j'ai eu un souffle de vie et une lueur de raison, je les ai bénis de tout ce qu'ils ont fait pour moi, de tout : insistez sur ce mot ; ils comprendront bien. Je désire qu'ils le sachent par vous ; si je leur en parlais moi-même, ils croiraient peut-être que j'ai voulu seulement adoucir leur chagrin. Mais, je le reconnais ; ils ont toujours été aussi sages que tendres. Quels parents ! jamais jeune fille fut-elle plus heureuse que moi ! Ah ! ce matin, je me suis révoltée contre l'arrêt de Dieu ; je me suis écriée : Non, je ne veux pas mourir ! mais j'ai demandé, j'ai obtenu de pouvoir dire : Fais de moi ce que tu voudras....

J'imposai silence à la malade ; elle n'avait déjà que trop parlé. J'avais dans le cœur et sur les lèvres de lui dire : Je vous sauverai ! Mais il n'était pas temps encore ; je me contins. Je parlai à M. Dargel, je l'emmenai chez Beppa. Dès qu'il l'eut vue :

— Quoi, me dit-il, vous aviez entre les mains un pareil

moyen de salut, et vous ne l'avez pas tout de suite employé pour mon enfant !

— L'essayer sur elle ! je n'aurais jamais osé.

— Mais à présent ?

— Je voudrais encore avoir l'avis du docteur C., le plus habile médecin de Rome ; je vais le trouver.

M. C. était chez lui. Je lui exposai ce que j'osais déjà appeler ma découverte. Je n'avais pas fini que mon homme, déposant sa gravité habituelle, me saute au cou de telle façon, que ses lunettes tombent d'un côté, sa perruque de l'autre. Tandis qu'il rajuste les unes sur son nez et l'autre sur son crâne, il s'exalte ; il me donne du grand homme à me faire rougir, me place effrontément à côté de Jenner.

— Avons-nous tous été bêtes, s'écrie-t-il, de ne pas y avoir pensé jusqu'ici ! Nous avons tous cent fois passé à côté ; mais c'est l'œuf de Christophe Colomb.

Je l'emmenai près d'Élisa. Après qu'il l'eut examinée, après qu'il eut parlé à ses parents, ils m'engagèrent à entreprendre le soir même ce nouveau traitement, qui leur inspirait à tous une confiance à me faire trembler. Élisa ne semblait pas partager leurs espérances ; cependant elle se résignait à mes ordonnances avec sa docilité accoutumée.

— Mais, dit-elle avant de prendre la première dose, excellent ami, chers parents, promettez-moi bien que, si le remède ne réussit pas, vous ne regretterez point de l'avoir tenté, et vous ne vous ferez nuls reproches.

Je vais maintenant abréger, ma bonne marraine, et vous faire en quelques lignes l'histoire de plusieurs mois.

Les pressentiments d'Élisa ne se vérifièrent nullement. Je vis les symptômes sinistres disparaître l'un après l'autre ; non-seulement elle remonta au point où elle était avant cette dernière crise, mais encore j'eus l'inexprimable bonheur de la voir revenir doucement à la santé, de voir la vie, la fraîcheur, la force, animer de nouveau la bien-aimée de mon cœur. Je la vis comme je ne l'avais pas encore vue, comme elle était avant le triste épisode de l'été précédent ; et bientôt nous nous disposâmes à refaire, pleins de joie et de reconnaissance, cette route que nous avions parcourue, quelque temps auparavant, l'angoisse et le chagrin dans l'âme.

Et Beppa? Elle aussi, contre toute apparence, presque contre mon attente, elle se rétablit. Dès qu'elle put sortir, elle vint remercier M. et Mme Dargel des bontés dont ils l'avaient comblée. Nous étions tous quatre réunis. Les deux jeunes filles se regardèrent avec un affectueux intérêt, comme si la conformité de leurs destinées eût établi entre elles une sorte de lien. Puis toutes deux s'avancèrent vers moi; Beppa prit ma main avec vivacité et la porta à ses lèvres, tandis qu'Élisa me disait avec son charmant sourire :

— Docteur, lorsque vous nous regardez, Beppa et moi, vous devez être très-heureux.

Beppa revint plusieurs fois. Peu avant notre départ, Élisa était dans le salon, occupée à mettre en ordre des vues, des mosaïques, des camées, qu'elle emportait comme souvenirs; moi, j'étais sur le balcon, caché par des caisses d'orangers. Beppa entra, offrit à Élisa un magnifique bouquet, et lui dit dans son harmonieux langage :

— Je ne puis rien faire pour celui qui, après Dieu, m'a rendu la vie et la santé. Mais je vous charge d'acquitter ma dette, chère et bonne demoiselle; rendez-le heureux; aimez-le comme il vous aime.

— Comment savez-vous qu'il m'aime, petite folle! Vous l'a-t-il dit?

— Lui? oh! non, non! Mais qui ne le lirait dans ses yeux?

Je ne sais si Élisa répondit; comme je ne voulais pas lui laisser soupçonner que j'avais entendu l'audacieuse Beppa, je rentrai dans l'appartement par une porte, qui donnait aussi sur le balcon.

Dès ce moment, les espérances, auxquelles, depuis la guérison d'Élisa, j'avais osé entr'ouvrir mon cœur, y pénétrèrent et s'y établirent. Je parlai à ses parents; ils accueillirent mes confidences avec joie, et m'autorisèrent à m'adresser à leur fille.

C'est sous les pins de la villa Pamphili, au milieu des riantes beautés d'un printemps d'Italie, que j'avouai à Élisa le sentiment qui, depuis tant de mois, avait transformé ma vie. Les paroles que nous échangeâmes dans cette heure à la fois si sérieuse et si douce, je ne vous les répèterai pas. Mais

je veux pourtant que vous sachiez comment Élisa me parla de Deloraine.

— Je l'ai aimé, me dit-elle ; mais alors je ne le connaissais pas. Savez-vous qui m'a ouvert les yeux ? C'est Mlle Drouet, notre bonne vieille ouvrière. Un jour que nous étions seules, elle me raconta sur M. Deloraine, comme par manière de conversation, des faits dont mes parents n'avaient pas voulu m'instruire. Dès lors, j'ai moins souffert d'être pour jamais séparée de lui, que de la honte d'avoir pu l'aimer. Puis, ajouta-t-elle en effeuillant une branche d'arbousier, tandis que ses joues devenaient aussi rouges que le fruit de cet arbuste, mon docteur a aussi achevé ma guérison morale ; ce qui m'a le plus aidée, c'est d'avoir eu l'occasion de connaître... un homme tout différent.

Vous devinez le reste, madame. Notre engagement n'est pas connu encore : vous êtes la première personne que j'en aie instruite. A leur retour d'Italie, les Dargel se sont établis dans leur maison de campagne ; c'est là que je vais passer des moments toujours trop courts.

Dans quelques mois, s'il plaît à Dieu, ma chère et respectée marraine, vous n'aurez plus à me dire :

— Eh ! quoi, André, tu n'es pas encore marié ?

Mme Geisendorf.

PASQUALE DE'VIRGILII

Pasquale De'Virgilii est le poète romantique de Naples. Après dix ans de silence et de retraite, il vient de reparaitre avec un volume de beaux vers sur l'Orient. Avant cette fuite en Egypte, il avait écrit des poèmes, des tragédies historiques et une prosopopée dramatique, *Il Secolo Decimonono*, dont Victor Hugo a dit avec justice : « Il y a dans l'œuvre de « P. De'Virgilii, la comédie du siècle, une grande et profonde « pensée : le souffle du vieux Dante a traversé son esprit. » — Pasquale De'Virgilii, malgré l'enthousiasme qu'il inspire aux adeptes fervents, est méconnu dans son pays et inconnu ailleurs : tel est le sort des écrivains éminents, quand ils ont le malheur d'être nés dans l'extrême Italie.

Je ne suis pas un homme de goût et d'autorité, mais un Cicerone de bonne foi qui montre aux étrangers ce qu'il voit tous les jours et leur dit : Regardez maintenant, jugez vous-mêmes. Je ne vais donc pas citer ce poète à mon estrade et lui donner une leçon. Ce n'est pas là mon office. Je veux essayer seulement de le faire connaître autant que possible. Ne me prenez jamais pour un tribunal; tout au plus suis-je un bureau de renseignements.

Donc De'Virgilii est le poète romantique de Naples. Cette vieille désignation étonnera peut-être : on a jeté au panier cet adjectif rebattu. C'est qu'en France, en Angleterre, en Allemagne, aujourd'hui, dans le sens élargi du mot, tout le

monde est romantique. En Italie, non. Ici la question littéraire est une question politique et religieuse; toute idée a sa forme distinctive, toute école est une secte et le style ne fait pas seulement l'homme, il fait l'espèce, le parti, la légion.

L'Italie est le pays classique par excellence. Il l'est par toutes ses traditions, et par cet esprit d'opposition qui anime presque toujours et presque partout la littérature. Entendons-nous cependant : les classiques italiens ne ressemblent en rien aux français. Ils n'ont pas Boileau pour prophète. *L'art poétique* n'est point pour eux le livre de la loi. Le classicisme italien, c'est l'esprit de l'antiquité luttant contre le catholicisme et l'absorbant enfin, l'entraînant en arrière, le refaisant à son image, lui imposant sa pensée et sa forme, sa philosophie et son art. Toute la renaissance est là —je ne l'apprends à personne.

Le premier classique italien, c'est le grand ennemi des papes, l'homme qui suivait Virgile à travers les tortueuses spirales de l'enfer, ce Dante qu'Ozanam a pourtant salué poète catholique, et que nos romantiques de la Restauration s'étaient élu pour chef, maître et docteur!

Je serais bien tenté de faire croire, à cette occasion, que je suis un savant homme, et de suivre depuis Dante, et même avant Dante, depuis Arnauld de Brescia, depuis les docteurs les plus éloignés du moyen-âge jusqu'à nos jours, cette généalogie de grands esprits, poètes, artistes, historiens, penseurs, qui de Florence, au nom de l'antiquité, ont fait la guerre à Rome, et, dans Rome même, avec les débris du Capitole, ont voulu lapider le Vatican. Mais cet étalage de facile érudition n'apprendrait pas grand'chose à mes lecteurs sur P. De'Virgilii. Je les prie donc de me croire sur parole et d'admettre avec moi que l'Italien est classique par tempérament et de parti pris, avec amour et avec rage.

Cela est si vrai que, de nos jours, lorsqu'il s'est agi de jeter bas les poètes émasculés, les berquinades et les bergeries du dernier siècle, ce n'est pas au moyen-âge ni au nouveau-monde qu'Alfieri, Foscolo, les restaurateurs de la muse italienne, ont demandé la poésie virile qui devait faucher cette herbe tendre avec une épée de combat. C'est à l'antiquité romaine, à l'antiquité grecque, aux mânes de Brutus et aux

sépulcres de Marathon. La deuxième renaissance, celle qui fut continuée après Foscolo par Leopardi, Niccolini fut peut-être encore plus classique et plus antique que l'autre. Les derniers poètes de cette école ne se sont pas contentés de peindre et d'habiller des Vénus pour en faire des madones : ils ont été franchement hérétiques et résolument païens.

Cependant, en Lombardie, il y avait des catholiques. L'étaient-ils sincèrement ou cherchaient-ils à Rome un secours contre la domination étrangère qui pesait sur eux ? Etaient-ils guelfes négativement, contre l'empereur, ou positivement, pour le pape? Je pose la question, je ne la tranche pas. Je suis protestant et j'aime Manzoni, Pellico, Grossi, Berchet, tous les poètes de ce beau mouvement lombard; il me ferait donc plaisir qu'ils eussent été de faux catholiques. Mais je me défie de mes impressions et je ne décide rien.

Toujours est-il que, de près ou de loin, ils suivaient les Schlegel, Novalis, Chateaubriand, dans leur assomption poétique. Pour les Lombards, comme pour nous, la mythologie, et même la mythologie savamment restaurée d'Ugo Foscolo et d'André Chénier, répondait mal aux nouvelles aspirations religieuses. Ils abattirent les temples de l'Hélicon pour y planter la croix de Golgotha. Ce fut ainsi qu'ils devinrent romantiques. Ajoutez que lord Byron, vivant alors en Lombardie, apprenait aux jeunes poètes la langue neuve, colorée, pétillante qu'il savait si bien. Il échangeait avec Silvio Pellico des traductions et des imitations réciproques. Il conspirait même un peu avec ces hommes de cœur qui ont immortalisé le Spielberg. Et le romantisme du poète voltairien devint la cocarde et le drapeau des poètes catholiques.

L'influence de Byron fut immense en Italie. A sa suite, les brumes de l'Ecosse et les brouillards du Rhin, bientôt les fumées de la Seine se répandirent dans le pays du soleil. Walter Scott et Gœthe, et derrière eux nos Français, s'imposèrent, en quelque sorte, à l'Italie nouvelle; ils inspirèrent le plus romantique de tous les arts, et le plus vivant, le plus populaire aujourd'hui, la musique, qui, sous l'influence des poètes, envahit le théâtre contemporain. Quelques titres d'opéra suffiront pour appuyer mon dire : *Parisina*, la *Donna del Lago*, la *Straniera*, il *Pirata*, i *Puritani*, il *Corsaro*, *Lucrezia Bor-*

gia, Lucia di Lamermoor, Rigoletto (le roi s'amuse), etc., etc.

P. De'Virgilii commença donc par faire connaître Byron à Naples.

Un mot d'abord sur l'état littéraire de ce pays. Naples, on le sait, est à l'extrême péninsule et détachée, en quelque sorte, de l'Italie : on le voit aujourd'hui plus que jamais. C'est un pays à part, tour à tour grec, sarrasin, normand, autrichien, français, espagnol, à tout moment conquis et bigarré par toutes ces conquêtes. Il a produit de très-grands hommes, de très-grands philosophes surtout, mais plus cosmopolites qu'Italiens, Vico par exemple, cet esprit pénétrant et minutieux dont l'héritage fut recueilli par les Allemands qui ne s'en sont jamais vantés. Naples n'est pas encore en Italie, le feu roi Ferdinand prétendrait qu'elle n'est pas même en Europe. Ceci n'est point une épigramme que je relève, mais un fait que je constate, et peut-être même un témoignage à la décharge des Napolitains.

Naples donc étant le pays le moins italien, a toujours été aussi le pays le moins classique de la péninsule. Le plus remarquable de ses poètes, à mon avis, est le Chevalier Marini, que nous appelons le cavalier Marin, et qui vécut il y a deux cents ans pour le moins : c'est un fantaisiste galant qui ressemble fort aux coloristes les plus affectés de nos écoles contemporaines. On le croirait né d'hier, tant il a d'imagination, de richesse et de mauvais goût. En peinture, il existe aussi une école napolitaine ; elle n'a point produit de Raphaël. Elle est plus que romantique, elle est réaliste. Ai-je besoin de nommer Salvator-Rosa ? Enfin, dans les arts, Naples triomphe par ses musiciens, c'est assez dire qu'elle n'est pas classique.

Il en est résulté que ce grand mouvement contemporain, cette renaissance de la poésie antique et virile, n'a pas secoué les lettrés napolitains. Il est vrai qu'au commencement de ce siècle, ils avaient autre chose à faire que des poésies. Ils étaient citoyens et pensaient à venger les martyrs de 99. Sous le sceptre français qui leur était tombé du ciel, ils reformaient leurs lois et devançaient l'Italie. Sous l'influence anglaise, ils conspiraient contre la dynastie étrangère et, abandonnés par leurs protecteurs, ils conspirèrent plus tard contre leur prince restauré. Ils furent enfin dispersés, décimés et

proscrits par l'Autriche. C'étaient mieux que des poètes, c'étaient des hommes; ils n'ont pas mis en vers leurs cris de douleur et de rage, ils se sont tus : c'est plus beau.

Ceux qui rimaient alors, en étaient encore à l'Arcadie. Ils s'appelaient Tircis et ils aimaient Chloé. On ne les écoutait pas et ils n'en chantaient pas moins, couronnés de roses. Il n'y avait de vivant à Naples que la chanson populaire, une sorte de marivaudage quelquefois passionné, souvent oriental, mais jamais grec, comme les idylles siciliennes, et encore moins romain.

Lorsque les proscrits napolitains (les trois quarts des hommes supérieurs étaient alors, comme aujourd'hui du reste, en exil) revinrent dans leur pays après 1830, ils y rapportèrent non pas la poésie d'Ugo Foscolo, mais celle de Manzoni qui était alors plus jeune et plus neuve. En ce temps-là commençait le grand mouvement soulevé par les poètes lombards et qui, secondé par les philosophes, les romanciers, les historiens catholiques, Gioberti, Balbo, Azeglio, Rosmini, Carlo Troya, devait aboutir au pontificat de Pie IX. Il s'agissait, on le sait, de relever l'Italie par l'église. Tommaseo, le plus fervent des néophytes, avait ramené le jeune Alessandro Poerio sous la *bannière de la foi*. En ce moment de saintes illusions, c'était un drapeau tricolore. Alessandro Poerio revint à Naples et chanta vivement cette croix qui était la garde d'une épée. La police laissait dire, elle ne voyait que la croix.

P. De'Virgilii, très jeune alors, se jeta tête baissée dans le mouvement. Il fut de bonne foi romantique. Il commença, je l'ai dit, par traduire Byron, pour initier les Napolitains à cette poésie nouvelle. Il le traduisit en prose, puis en vers : son *Manfred* est une des meilleures copies de ce beau poème. Un Anglais a écrit qu'il aimait mieux le lire dans cette version que dans l'original.

De'Virgilii aimait Byron comme on aimait alors cet enfant gâté de la fantaisie. Il avait pour lui mieux qu'une sympathie d'artiste, il lui ressemblait personnellement. Byron, c'est le poète de la révolte. C'est l'individu luttant contre la famille, la patrie, le siècle où il est né : c'est l'homme en guerre avec les hommes. De'Virgilii retrouvait ses propres colères et ses propres douleurs dans les cris désespérés du gentilhomme

anglais. Il était comme lui molesté dans sa famille, délaissé dans sa caste, dépaysé dans son pays.

Il avait eu des amours passionnées et combattues : il s'était épris d'une femme que sa naissance lui défendait d'épouser; il l'avait conquise enfin, après de longs et violents combats domestiques, et, à peine obtenue, elle était morte dans ses bras en lui donnant un fils.

Ce n'est pas tout. Les débuts du poète napolitain avaient soulevé des tempêtes. On acceptait bien le romantisme en Italie, mais adouci, mitigé, comme dans Manzoni. On y admettait encore moins que chez nous les audaces, les violences des innovateurs qui commençaient par jeter bas toutes les traditions et par bouleverser la langue. C'est qu'en Italie, la révolution littéraire, plus radicale qu'en France où elle avait été préparée de longue main, succédait immédiatement à l'oligarchie des termes nobles, solidement établie par plusieurs siècles de pouvoir souverain et absolu. Si bien que toutes les hardiesses du jeune poète étaient flétries comme des crimes ou persifflées comme des pantalonnades de carrefour. De'Virgilii était nerveux et bilieux : l'hostilité de gens de goût grandissant chaque jour avec sa réputation, lui donnait la fièvre. Vingt fois il brisa sa plume et se sauva dans ses montagnes des Abruzzes, maudissant le démon qui lui dictait des vers. L'isolement le calmait vite et il reparaissait un beau jour à Naples avec un nouveau poème. Ainsi, pendant toute sa vie, exalté, décrié, blessé, guéri, se plongeant à chaque instant dans un désespoir où il retrempait ses forces, ce poète intermittent ne fait qu'aller et venir, lutter, tomber et se relever depuis vingt ans.

Enfin il était libéral et il vivait dans le royaume des Deux-Siciles. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce genre de souffrances : Ouvrez le premier journal venu, cherchez les nouvelles de Naples et lisez.

De'Virgilii ne fit donc, en traduisant Byron, que s'épancher lui-même. Mais ce genre de travail ne suffit bientôt plus à l'indépendance de son esprit. Il avait ses idées à lui qu'il tenait à rendre. Il était Italien, malgré Byron, et il ne pouvait s'enfermer dans le monde abstrait, où le poète du Nord vivait seul. D'autre part il se sentait dépaysé dans le moyen-âge où

les innovateurs de son pays reculaient avec leurs propres passions et qu'ils refaisaient à l'image de leur siècle. Il laissa donc Manzoni, Grossi, Azeglio, Guerrazzi ressusciter ou plutôt créer un bon vieux temps catholique, libéral, révolutionnaire, italien. Il se détacha de Byron en laissant la fantaisie pour l'histoire, il se détacha des Lombards en prenant ses sujets dans l'histoire contemporaine. Il fut un poète de son temps.

Pour s'en convaincre, il suffit de savoir les titres des poèmes en miniature (le mot est de Stanislao Mancini) qu'il fit paraître coup sur coup après ses traductions de Byron. Dans l'*Americano*, il chanta l'indépendance de l'Amérique. Dans les *Suliotti* la régénération de la Grèce. Dans *Picardo* l'esprit d'affranchissement de l'Allemagne. Dans *Constantina* l'Afrique conquise et convertie. Ce dernier poème fut signalé par Cantù comme une des meilleures épopées contemporaines. Et Cantù n'est point un juge indulgent envers les écrivains de Naples. Il ne nomme avec De'Virgilii qu'un prosateur éminent, Antonio Ranieri.

Ce dernier historien anti-papal qui a posé depuis vingt ans la question romaine dans le sens où elle s'agite aujourd'hui, avait débuté par un roman qui est un chef-d'œuvre de style : l'*Orfana dell'Annunziata*. Ce fut le premier essai, trop imité depuis, de roman philanthropique. Les *Mystères de Paris* suivirent de près la publication du livre italien qui était parvenu, je le sais pertinemment, sous les yeux d'Eugène Sue. En disant cela je n'attaque en rien la mémoire de l'écrivain français mort dans l'exil. Ce n'est point un plagiat que je dénonce : les *Mystères de Paris* ne ressemblent en rien au livre de Ranieri. Je rends seulement à qui de droit la primeur d'une idée féconde.

Et ce que j'ai dit du prosateur, je peux le dire du poète qui s'est également rencontré avec un de nos maîtres dans un sujet pareil. Je ne crois pas que Victor Hugo se soit inspiré de De'Virgilii, mais je sais qu'avant Hugo, Virgilii avait publié un poème sur les *Dernières heures d'un condamné* [1].

[1] Ce rapprochement a été déjà fait par un jeune écrivain de Naples, esprit très-cultivé, très-résolu et qui comptera un jour comme philosophe, M. Floriano del Zio. Je dois aussi, de mon côté, rendre à César ce qui est à César. La brochure de M. del Zio sur *De Virgilii e i suoi canti sull'Oriente* m'a beaucoup servi dans cette étude.

Cependant la vraie forme de l'art contemporain, c'est le drame. Hegel l'a théoriquement prouvé dans trois volumes que je résumerais ici très-volontiers, si je n'avais rien autre à dire. Je me borne à étayer d'un simple fait le raisonnement du philosophe : son système n'y gagnera pas beaucoup, mais n'y perdra rien. Quel est l'art contemporain par excellence, le seul qu'on prenne au sérieux et qui soit à sa place, le seul qui produise des œuvres à la fois belles et populaires, qui plaise à tous et à quelques-uns? La musique. Les chefs-d'œuvre les plus universellement applaudis depuis cinquante ans sont ceux de Mozart, de Weber, de Rossini, de Meyerbeer; et qu'ont fait ces maîtres si habiles et si heureux? Des drames lyriques.

De'Virgilii essaya donc le drame, et il fit bien; seulement il ne le réduisit point aux proportions du théâtre, et il fit mal. Ici j'ai un mot à dire à tous les esprits exorbitants qui n'acceptent pas le huis-clos des coulisses et qui offrent à la lecture des pièces impossibles à représenter. Je crois qu'ils se trompent et qu'ils nuisent par là non-seulement au succès, mais à la beauté même de leurs œuvres.

Au succès, c'est évident. Une pièce, à la lecture, est une chose morte ,et surtout une pièce romantique. Du temps que les tragédies étaient des poèmes dialogués qui présentaient aux yeux un majestueux défilé de beaux vers, on pouvait sans inconvénient se dispenser d'aller au théâtre, et l'on gagnait même à examiner chez soi, de près, à tête reposée, ces œuvres exquises, finies, ces drames de chevalet. Mais depuis Hugo, depuis Voltaire même :

— J'allais venger mon fils....
— Vous alliez l'immoler.

J'ai besoin, pour avoir peur, de voir le couteau de Mérope.

J'admets certaines choses comme l'*Arnaldo da Brescia*, de Niccolini, qui personnifie des types religieux et politiques et les fait dialoguer à la manière de Platon. Ces œuvres s'adressent à la pensée qui les reçoit lentement, elles agitent la conscience plutôt que le cœur: c'est le drame didactique. D'ailleurs, malgré les unités qui s'y brisent et les milliers de personnages qui s'y présentent, c'est toujours de la tragédie classique, en beaux et nobles vers.

Mais le vrai drame veut être vu, la scène est un cadre qui ne rapetisse rien : l'infini tient dans une coquille de noix, disait Shakspeare. J'ai compté plus d'hommes dans une petite toile de Decamps, la *Bataille des Cimbres*, qu'il n'y en a dans le Paradis si vaste et si peuplé du Tintoret (c'est, dit-on, la plus grande toile connue). Bien plus, l'exiguïté des proportions scéniques anime, agite le drame, qui veut être animé, agité ; elle en précipite les crises, elle le retient quand il déborde, elle le rappelle à la question, elle le rend humain surtout, comme il doit l'être, c'est-à-dire possible et vivant ; elle l'empêche de se pavaner dans l'épopée ou de s'évaporer dans le lyrisme ; elle le déblaie, le soulage, l'affranchit même, en quelque sorte, en lui ôtant ce qu'il a de trop, elle le rend enfin ce qu'il est, le drame.

De'Virgilii ne mérite qu'à moitié mes reproches aux tragiques qui font du théâtre imprimé. Il a dû renoncer à la scène par des raisons plus politiques que littéraires. Ses trois grands drames historiques sont : *Masaniello, i Vespri Siciliani, Cola di Rienzo*. Dans cette trilogie, il a représenté les trois espèces de révolutions qui agitent le monde. La première est la révolution populaire, celle des affamés. La seconde est la révolution aristocratique, celle des ambitieux. La troisième est la révolution littéraire, celle des utopistes. Vaste pensée, mais impossible à réaliser sur un théâtre de Naples où il était défendu, dans ce temps-là, non seulement d'imprimer, mais de prononcer le nom de Masaniello.

Aussi ces pièces ou du moins les deux premières ont-elles été imprimées à Bruxelles. Elles sont traitées largement, à la manière de Shakspeare. Je les ai lues il y a quinze ans, je viens de les relire, elles n'ont pas vieilli.

Chose étrange ! Bien qu'impossibles à jouer sur les petits théâtres que nous bâtissons, elles ne sont pas écrites pour être lues. D'abord, elles sont en prose, et la prose, quand elle n'est pas étudiée comme celle de Beaumarchais ou de Victor Hugo, doit être entendue de loin, si j'ose ainsi dire. Elle est au vers ce qu'un décor est à un tableau fini. Je regrette vivement que De'Virgilii n'ait pas rhythmé ses grands drames historiques. Il y avait là une conquête à tenter, un obstacle à vaincre, un ennemi à réduire, le *verso sciolto*, le

vers libre : il eût fallu le simplifier, l'assouplir et le mettre au pas de l'art nouveau. La tentative avait échoué dans la comédie, elle pouvait réussir dans le drame. Il restait beaucoup à faire en ce sens après Manzoni. On a beau dire tout ce qu'on voudra : dans l'art sérieux, la prose est mauvaise. Quand elle est trop étudiée, elle devient insupportable, elle tombe dans le marivaudage ou dans le pathos. Quand elle ne l'est pas du tout, elle devient tout le contraire de l'art : détrempe incolore et commune.

La prose n'est donc pas ce que je loue le plus dans mon poète [1]; mais j'admire son allure, son mouvement, sa vie, les masses qu'il soulève, les groupes qu'il détache, les figures tracées à grands traits qu'il sait camper à leur place et qu'il anime d'un souffle vivace et puissant. Il y a certainement en lui quelque chose de Shakspeare. Il mène son drame à brides abattues et le lance à fond de train. Il a le diable au corps : il est poète.

Son personnage principal est le peuple : le napolitain dans *Masaniello*, le silicien dans les *Vêpres,* le romain dans *Rienzi :* il les a compris, il les a rendus. C'est là son plus grand mérite. Il aime à soulever des foules et à les pousser en avant. Ne lui demandez pas les demi-teintes de la comédie bourgeoise où l'homme n'est qu'un homme. Son homme à lui, c'est une légion.

C'est plus encore, c'est tout un siècle. Après ses drames historiques il a voulu écrire l'épopée contemporaine et il a mis en scène le genre humain. J'arrive à sa plus étrange et à sa plus vaste composition : *Il secolo Decimonono*, le siècle dix-neuvième.

C'est encore la lutte de l'homme contre les hommes, mais dans la vie contemporaine et à l'âge du monde où nous sommes arrivés. Cette grande œuvre à trois parties : trois drames distincts, mais tenant l'un à l'autre. Je ne connais que les deux premiers qui ont paru à Bruxelles en 1843. Je les relis et je les résume.

[1] La prose, du reste, était un parti pris chez De'Virgilii. Il a écrit à ce sujet une lettre étendue à G.-B. Niccolini, pour prouver l'impossibilité du vers dans les sujets simples. — Impossible n'est pas français, mais c'est peut-être italien. — Dante pourtant..... mais je m'en tiens là, c'est une question de langue et je n'ai pas voix au chapitre.

Un jeune Italien de 24 ans, a la maladie de Byron. Il quitte sa maison, il entre dans le monde, il s'égare dans les bois, il tombe dans les mains des Carbonari qui veulent le tuer: première leçon de la vie. Sauvé par miracle, il arrive aux portes d'un couvent; c'est l'asile de la paix. Il frappe, comme Dante, et, séduit par les paroles du Prieur, il rêve d'y mourir. Ce prieur est un scélérat qui a commis un viol et un meurtre. Deuxième déception.

Arnold (c'est le nom du Faust italien) se sauve à Venise où il se fait gondolier: il rencontre lord Byron qui le chasse à coups de cravache. Désenchanté pour la troisième fois, le malheureux veut s'arracher la vie, mais le poète anglais intervient à temps et lui retient la main. Suit un dialogue éloquent sur le suicide. Arnold est sauvé. « Prends cet anneau, à ton doigt, il sera l'éternel témoin de tes résolutions et le talisman de ta vie. Si tu t'égares, détruis-le! »

Au troisième acte, Arnold est à Paris dans la vie élégante et facile. Il devient membre de l'Académie, il reçoit des éditeurs, des journalistes et des perruquiers: pour l'Italie, c'était là toute la France, au temps où pour la France l'Italie était la terre des morts. Voici donc notre héros dans la ville de boue et de fumée où son esprit s'évapore, où sa conscience se corrompt. Il se jette à corps perdu dans le plaisir; il trouve comme Faust une Marguerite; il la déshonore et la délaisse; il la retrouvera plus tard dans un mauvais lieu. Ne reculant plus devant rien, et tombant chaque jour plus bas, il est joueur, adultère, voleur, assassin même, il tue le mari d'une femme qu'il a séduite...

Quatrième acte: *le Bourreau.* Voici le dernier jour d'un condamné. Les ouvriers ont dressé l'échafaud, sur la place publique. Arnold est seul et désespéré, il a brisé l'anneau de Byron. Il repousse le prêtre qui veut le ramener à Dieu, il lutte contre le bourreau qui l'entraîne. Ce bourreau, c'est le Méphistophélès du drame, le personnage toujours voilé, toujours présent, qu'Arnold a déjà rencontré dans la caverne des brigands, dans le couvent des moines, sur les lagunes de Venise, dans les salons de Paris, le mauvais génie qui le mène à travers la vie... Et le drame, à chaque instant coupé d'effusions lyriques où le poète chante la paix. la tempête, le

génie mourant, l'esprit du mal, finit par un chœur lugubre écrit dans les catacombes : l'Hymne de la mort.

Mais ceci n'est que le premier drame, le second nous transporte en Orient. Arnold n'est point mort, ni le guide mystérieux qui l'a conduit par la main, de l'échafaud au bazar des esclaves. Faust à présent s'appelle Yousouf, il est vendu au Sultan qui l'achète comme médecin : il lui conseille le sang comme moyen de salut, le massacre des janissaires. Le remède héroïque est accepté, ce sont les Vêpres Orientales. Elles sauveront l'empire gangrené des Kalifes et Yousouf sera le premier Visir. Ici le drame devient politique : il y a des assemblées d'Ulémas, il y a des congrès où figurent toutes les puissances, il y a des conspirations d'imams et de muphtis, des chœurs sur le croissant disparu, des explosions de philosophie lyrique, des scènes de magnétisme et de terreur : il y a le choléra-morbus, il y a le siége d'Anvers, il y a la *Marseillaise*. Je ne veux pas suivre le poète dans les développements de son œuvre aussi compliquée et touffue que la seconde partie de Faust. Un mot seulement sur la catastrophe. Nous assistons à l'agonie du Sultan et nous entendons les paroles de sa dernière heure : il meurt chrétien en embrassant la croix : c'est ainsi, dit-on, que mourut Mahmoud. Et en mourant, il lègue à Yousouf, le réformateur politique et religieux, son empire et sa fille. Yousouf donne à la jeune Sultane, devant les foules assemblées, le baiser de paix et d'amour. C'est la réconciliation de l'Orient et de l'Occident : l'utopie du poète.

Il l'a poursuivie encore, me dit-on, dans sa dernière partie encore inédite où se déroule le drame de 1848 qui aboutit à la guerre d'Orient et se dénoue à l'isthme de Suez. Vous voyez que ce n'est ni l'étendue ni le lointain qui manque au génie du poète. Il s'empare des événements du jour et les attire dans la direction de son idée : il envahit l'histoire et l'entraîne : *il fait grand*, comme on dit aujourd'hui. Je n'ai vu chez aucun autre Italien cette audace de pensée et de style. D'autres ont plus d'ordre et de mesure, aucun n'a tant osé ni risqué.

Il me serait facile maintenant de relever les défauts de De'Virgilii. Ils sautent aux yeux, on les reconnaît chez tous les

modernes. Au fond, il y a deux écoles. celle de la perfection et celle de l'expression. La première dit peu et le dit bien, la seconde dit moins bien, parce qu'elle veut dire davantage. La perfection ne s'obtient qu'au prix de l'idée qu'on diminue; l'expression au prix de la forme qu'on exagère et si l'art chrétien, plus sublime, c'est-à-dire plus élevé, est cependant moins idéal, c'est-à-dire moins harmonieux que l'art antique, c'est tout bonnement, pour parler comme tout le monde, parce que le mieux est l'ennemi du bien.

Les anciens étaient donc parfaits à force de sobriété; le défaut des modernes est l'intempérance. Sans jouer sur les mots, je résume ainsi leurs torts : diffusion, profusion, confusion. Tels sont les péchés de Pasquale De'Virgilii.

Il en était là de son œuvre en 1848. Il avait travaillé plus que les autres à cette révolution qui en Italie, on le sait, fut un mouvement littéraire et romantique. Il avait soulevé la jeunesse par ses écrits imprimés clandestinement à Naples, bien que le nom de Bruxelles figurât au frontispice de ses livres les plus dangereux. Il s'était montré dans ce fameux congrès de savants qui réveilla Naples assoupie au soleil. Il avait dirigé le *Progresso*, l'une des meilleures revues italiennes. Il composa des chants nationaux, des marseillaises constitutionnelles. Comme tous les libéraux de la veille, il fut un des conservateurs du lendemain. Cette modération le rendit suspect au pouvoir qui excitait les violents, mais craignait les sages. Emprisonné, exilé de Naples, confiné en province, il resta dans l'ombre et se tut dix ans...

Fidèle à ses idées et à son culte il vient de reparaître avec un livre en vers sur l'Orient. Je vais traduire l'exposition que M. Floriano del Zio a donnée de ce dernier ouvrage. Ce jeune écrivain sait le secret du poète et la doctrine qui se cache, comme dit Dante, sous le voile des vers obscurs. Il parle d'autorité : cédons-lui la parole :

« Le nouveau livre de De'Virgilii embrasse quatre chants : « l'Egypte, la Syrie, la Grèce et l'Asie mineure, c'est-à-dire, « les royaumes du Sublime, du Saint, du Beau et du Fantasti- « que. Le voyageur s'étant mis en rapport avec ces fameuses « régions, fait sortir de son âme et développe une série d'ob- « servations morales, de pensées politiques, et de souvenirs

« religieux revêtus de poétiques images. Le livre est surtout « dominé par la pensée de cette haute espérance, que le berceau de la civilisation et la terre de la jeunesse de l'Homme « auront encore une résurrection dans la communion finale « de toutes les familles de l'histoire.

« Dans le premier chant, en effet, après avoir exposé les « impressions que la sublimité de l'idée égyptienne éveille « dans son âme, il termine sa poésie par une apostrophe au « civilisateur de l'Egypte, à Méhémet-Ali; il annonce à la « terre de l'antique sagesse les dons de la nouvelle et un re- « nouvellement d'esprit.

« La même pensée est dans la conclusion du deuxième « chant, consacré à la Palestine. Cependant comme sur cette « terre se révéla le mystère de l'histoire et que, d'après la « tradition, l'idée de la rédemption fut méconnue par le peu- « ple quand elle lui apparut personnifiée, l'auteur n'annonce « que tard, et même à la fin du chant, l'idée du pardon uni- « versel et de *la vertu nouvelle qui doit guérir l'anathème par* « *le sacrifice.* Il s'arrête plus longtemps sur la peine, sur le « châtiment infligé au peuple d'Israël. Et pour exprimer ce « châtiment, l'auteur a voulu poétiser et féconder la belle « idée du Schubat sur le Juif-Errant, résumant et figurant en « lui la vie d'une nation sans patrie, condamnée à vagabonder « et à souffrir sans mourir jamais. Cependant dans la con- « clusion du premier chant comme dans celle du second, il « est à noter que la glorification des peuples historiques doit « s'entendre dans un sens spirituel plutôt que sensible et « local, et proprement dans le sens que la conscience finale « de l'histoire est la *vérité* de toutes les précédentes.

« Puis, dans le troisième et quatrième chant il est parlé « de la Grèce et de l'Asie mineure, et les raisons de leur « grandeur et de leur décadence y sont rappelées. La Grèce « deux fois belle, deux fois héroïque, inspire à l'auteur des « vers plus ardents et il s'arrête sur la pensée que la nation- « mère, l'Italie, aidera le développement et l'organisation fi- « nale de la Hellade. Il s'entend dire par celle-ci :

« O toi, fils d'Italie, prie ta mère qu'elle hâte un jour si « désiré et qu'elle laisse accomplir leur tâche au temps et à « la destinée.

« Et il ne pouvait pas espérer autrement l'homme qui eut « le bonheur de serrer la main à Maurocordatos [1]. Puis Constantinople et son esprit sont décrits, en général, par le poète « comme le royaume du Fantastique et du Mysticisme sen« suel qui devront être abolis et transfigurés par l'esprit de « l'Orient. »

Je crois maintenant avoir assez fait connaître De'Virgilii, sa pensée, son œuvre et son rôle. Il a une physionomie à part et nettement accentuée; il descend de Byron, et il est chrétien; il suit le romantisme italien et il fait la guerre aux prêtres : à la fois sceptique et religieux, il se révolte et s'agenouille, il nie le présent, il croit à l'avenir.

Quant à sa forme, je n'ai pas le droit de la discuter, je ne suis pas Italien. Je l'ai entendu critiquer violemment par les puristes. Je l'ai entendu défendre avec enthousiasme par les novateurs. Tout ce que je peux essayer, en terminant, c'est de la faire connaître.

Seulement ici mon embarras est grand. L'œuvre de De'Virgilii est si vaste, que je ne sais où choisir. Je voudrais citer les fragments de ses poèmes que Cantù a signalés parmi les meilleurs de la poésie contemporaine. Je devrais traduire les chœurs de ses drames, et de longs morceaux de son livre sur l'Orient, celui par exemple où, parlant de la Grèce délivrée par le canon de Navarin, il s'écrie, en pensant aux héros de Candie, d'Epire et de Macédoine, admis au combat et exclus de la délivrance — et en pensant peut-être à Venise qui subit aujourd'hui la même injustice, malgré son héroïque résistance autour de Manin :

« Oh ! pourquoi tous tes fils, qui furent mouillés pour toi d'une sueur de sang, ne goûtent-ils pas avec toi le fruit de la liberté souriante ! Misérables enfants, trahis dans leur espoir et dans leur foi, palpitant la liberté, orphelins peut-être pour elle qui leur sourit et les laisse esclaves, jouets des vieilles colères et des mépris nouveaux ! »

[1] Le poète a eu plusieurs fortunes pareilles pendant son voyage en Orient. Il a fumé avec Mohammed-Ali et avec Rechid-Pacha, il a déjeûné avec Metaxa et avec Maurocordatos qui lui a raconté la mort de Byron ; il a eu en Egypte le drogman de Champollion et en Syrie celui de Lamartine ; il a dormi à Saint-Sauveur dans le lit de Châteaubriand ; il a mangé le mouton d'Abou-Gisch et s'est assis au Parthénon sur les siéges de l'aréopage.

Je devrais citer cet autre passage où il prédit la guerre d'Orient, et la conclusion qui exprime en beaux vers les espérances de notre siècle. Mais l'espace me manque et le lecteur n'aime pas beaucoup les traductions. Je m'en tiens donc à ce passage qui est un adieu à l'Orient:

« Adieu donc Orient, un jour ma foi et mon espérance, au-
« jourd'hui mon souvenir et ma vie! Douce patrie du cœur....
« cœur de la terre! Toi qui sentis le premier le souffle de
« l'Eternel, et qui le premier dans l'immobilité glacée, sous
« le feu du divin soleil, as palpité! Berceau des grandes affec-
« tions et de la pensée ! Grande matrice du monde ! Source
« éternelle d'extase et de poésie ! — Je vis en toi les racines
« du grand Arbre antique qui ombrage le monde entier: je
« vis en toi les semences de la nature et de la vie qui don-
« nèrent tant de fruits à l'homme et tant de poisons; et je
« me réchauffai sur ce cœur qui nourrit de tant d'affections
« le cœur d'un monde. J'ai accompli mon vœu — je te sens
« désormais en moi, souvenir aimé d'une céleste vision qui
« me remplit d'extase, et vers toi retourne mon esprit
« anxieux comme retournait à l'arche la blanche colombe
« sous les rayons de l'arc-en-ciel. — Oh ! Puissè-je, pareil à
« cette lumière et à cet oiseau te porter le rameau d'olivier,
« le signe d'alliance! Oh! Puisses-tu du moins, pareille à l'Ar-
« che, pour une race nouvelle et moins coupable, te conserver
« intacte dans le naufrage universel! La douce lumière que
« tu répands ressemble à celle d'un crépuscule d'été, sou-
« venir affaibli du soleil qui a disparu, promesse prochaine
« d'une aurore nouvelle qui doit rendre lumière et vie à
« l'Univers. »

Marc-Monnier.

CHRONIQUE BERLINOISE.

Berlin, 10 avril 1861.

Sommaire : Pâques et le printemps. — Les théâtres. — Shakespeare à Berlin : *Hamlet*, *Richard III* et le tragédien Dessoir; *le Songe d'hiver* au théâtre Victoria. — Schiller et Gœthe.— La philologie berlinoise : Noëls bourguignons; Proverbes en patois vaudois. — Le français de la colonie. Victor Hugo et son nouveau traducteur.

Après une saison de deuil et de froid qui m'avait montré Berlin sous le mauvais jour que vous savez, voici le soleil et le printemps qui viennent nous surprendre presqu'en plein hiver ! L'air s'épure, les chemins se dessèchent et deviennent praticables, les maisons élégantes et les monuments resplendissent, les rues s'animent, les ombrelles — ces avant-coureurs de la belle saison — commencent à chatoyer parmi la foule, les calèches découvertes emportent vers le Thiergarten les crinolines tapageuses débordant par-dessus les portières, et même, ô miracle ! les fêtes de Pâques font enfin sortir le peuple de ses souterrains ! Il se précipite, endimanché, hors des portes, du côté de la campagne; non pour admirer le blé qui pousse ou les buissons qui verdissent, mais pour aller s'attabler dans les brasseries des jardins publics de *Schœneberg*, du *Kreuzberg*,

de la *Hasenheide*, de *Moritzhof*, du *Hofjæger*, ou d'autres paradis populaires.

Au milieu de cette fête que nous donne la nature tous les ans, et qui nous paraît toujours nouvelle, oublions vite les mornes et sinistres impressions de l'hiver. Le soleil nous rend meilleurs: notre critique s'émousse, et caresse au lieu de piquer. — J'ai hâte de profiter de ces dispositions favorables pour vous parler des théâtres que j'avais omis dans ma première chronique, et qui cependant tiennent une place importante dans la vie littéraire de l'Allemagne.

Aussi bien, le théâtre allemand contemporain, comme le théâtre français, a grand besoin d'indulgence. Nous ne sommes plus au temps de Lessing, d'Iffland, de Schiller ou de Gœthe. Immermann, Grillparger, Bénédix, Raupach, Halm lui-même n'ont plus les premiers honneurs de la scène. Ceux qui les remplacent se sont malheureusement inspirés de la manière facile et superficielle des vaudevillistes parisiens; ils ont crû devoir adopter leurs allures frivoles, leur morale équivoque et leurs maximes de demi-monde.

Mais on n'a pas d'idée combien toutes ces fadaises deviennent hideuses dans la traduction allemande. En traversant le Rhin les peccadilles françaises deviennent des fautes, les mœurs légères des vices honteux, les maximes d'un certain monde du cynisme, et l'on peut appliquer aux imitateurs allemands la morale de la fable de l'*Ane et le Petit Chien.*

On joue ici depuis trois mois, au théâtre de *Wallner*, sous le nom de *Kieselack et sa nièce du corps de ballet* une affreuse *posse* ou farce berlinoise qui, toute vulgaire et triviale qu'elle soit, ne cesse d'attirer la foule. *L'Orphée aux Enfers* d'Offenbach, qui a du moins le mérite d'être une fort spirituelle parodie noyée dans une musique charmante, tient la scène depuis la même époque. A l'opéra les ballets nouveaux, tels que, *Flick et Flock, Satanella* ou *Ellinor,* ont le privilége d'attirer la foule, bien plus que les chefs-d'œuvre de Mozart ou de Weber. Enfin la passion de l'opéra italien est telle que cet hiver, nous avons eu deux troupes italiennes rivales, l'une en plein opéra, et à la barbe de Meyerbeer ou de Richard Wagner, l'autre au théâtre *Victoria.* — Dans la première, nous avons admiré la voix de contr'alto de Mlle Trebelli, dans la seconde, le soprano plein d'émotion de Mlle Désirée Artot, cantatrice qui, après avoir essayé en vain de toucher ses compatriotes à l'opéra de Paris, est venue à Berlin s'enivrer de l'encens exquis des admirations germaniques.

On comprend qu'à côté de la farce locale, du ballet, ou de l'opéra, il reste bien peu de place à la littérature dramatique sérieuse.

Il y a *huit* théâtres à Berlin : deux théâtres royaux, *l'opéra* et le *Schauspielhaus* ou Théâtre littéraire, le *théâtre Victoria*, le *théâtre de Wallner*, le *théâtre de la Friedrich-Wilhelm Stadt*, le *théâtre de Callenbach*, le *théâtre de la Vorstadt* ou du Faubourg, et le *théâtre de Kroll*.

Le *Schauspielhaus* seul se maintient dans le répertoire de la haute littérature dramatique, et n'en sort de temps en temps que pour sacrifier au goût de l'époque en jouant des pièces de Mme Birch-Pfeiffer, de Tœpfer ou de Bénédix.

Mais il faut y voir jouer Shakspeare, Shakspeare le poète humain, toujours ému, toujours inspiré, toujours imprégné de réalité et d'aspirations idéales, toujours occupé à résoudre le grand problème de l'âme humaine et de la passion ! Ces pièces fantastiques que nous avons lues au collége, entre deux versions, et en nous cachant du maître, ces drames divins qu'on nous peignait comme barbares, comme irréguliers, comme représentant le désordre et la confusion à côté des maigres et solennelles tirades de Racine ou de Voltaire, il faut les voir jouer pour les comprendre ! C'est alors seulement que tout nous devient clair, et nous frappe comme une révélation lumineuse ! C'est alors que ces nombreux personnages qui entrent et sortent sans préparation, ces tirades entrecoupées, ces rires et ces sanglots, ces bouffoneries et ces sublimes sentences, nous apparaissent pour la première fois dans leur suite logique, comme les membres inséparables d'un corps plastique, comme les moments nécessaires d'une action vivante et palpitante à force de spontanéité, de simplicité et de lumière.

Hamlet, interprété par le tragédien Dessoir, n'est plus seulement cette vague figure septentrionale qui, les cheveux au vent, les yeux égarés, tient dans sa main un crâne qu'il vient de ramasser au bord d'une fosse, et dit avec un soupir : « Pauvre Yorik ! c'était un garçon d'une humeur charmante ! » — Quand j'avais dix-huit ans ce passage me ravissait, et cependant je ne le comprenais pas. Mais il répondait alors à mon idéal romantique, qui était le désordre, l'incohérence, la rêverie sans rime et sans raison !

Aujourd'hui, grâces à Dessoir, le tragédien enthousiaste, penseur et passionné, grâce à toutes les autres figures qui entourent le jeune prince de Danemark, grâce surtout à une action logique, claire et conséquente qui m'avait échappé à la lecture.

Hamlet m'est apparu en chair et en os, comme un adolescent plein de cœur et de bonne volonté, mais qui, au moment d'entrer dans la vie, s'aperçoit que sa mère est criminelle, que le roi de Danemark l'a épousée après avoir tué son premier mari, le vrai roi, le père d'Hamlet. Alors le jeune prince qui doute encore, renonce à toutes les joies de son âge, à l'amour d'Ophélia, à l'amitié de ses compagnons d'étude, et, ne conservant de tant d'amis que le fidèle Horatio qu'il initie à ses soupçons, confirmés par l'apparition du spectre de son père, le voilà qui, semblable à Brutus, se fait passer pour un fou, afin d'observer plus aisément ce qui se passe dans l'âme des deux époux. Lorsqu'il arrive à se convaincre du crime, il accepte courageusement la noble tâche de venger son père, et il meurt content de l'avoir remplie.

Rien de plus simple que cette donnée, et rien de mieux conduit que son développement! Le roi, la reine, le vieux Polonais admirablement interprété par le célèbre Dœring, la douce et malheureuse Ophélia si bien comprise par Mlle Dœllinger, et jusqu'aux personnages secondaires, tels que les trois étudiants, et le fossoyeur, toutes ces figures si vivantes, si franchement peintes, si naturellement étudiées dans la vie de tous les jours, complétent cet admirable tableau, et font paraître bien fades à côté toutes nos tragédies françaises et même la plupart de nos drames les plus modernes.

J'ai vu aussi au *Schauspielhaus* le *Richard III* de Shakspeare joué par Dessoir. Ici c'est un tout autre personnage. Cette figure patibulaire, aux allures obliques, au langage rude et ironique, c'est bien l'assassin de tant de princes, l'étouffeur des enfants d'Edouard!

Enfin, pour en finir avec Shakspeare, qui est si bien naturalisé allemand, qu'on le joue encore plus souvent ici que Schiller ou Gœthe, le théâtre *Victoria* vient de monter *le Conte d'hiver* (Winter'sTale), nouvellement traduit par Dingelstedt, avec un bonheur digne du plus grand succès. Encore une de ces créations exquises, si peu connues et si dignes de servir d'exemple aux auteurs dramatiques de tous les temps! Mlle Wolter, actrice d'une admirable beauté et d'une grande puissance pathétique, remplit le rôle d'Hermione, la malheureuse femme de Léontès, roi de Sicile. Ce tyran que la jalousie aveugle accuse la reine d'infidélité et la fait traîner devant le tribunal suprême. Un oracle d'Apollon la déclare innocente, mais le roi la veut coupable et la condamne. Au même instant la foudre gronde, le peuple qui entourait le tribunal se dissipe, et l'infortuné roi

apprend à la fois la mort de sa femme et de son enfant. Et cependant la pièce continue, grâce à une de ces invraisemblances qu'on ne peut pardonner qu'au poète dont la fantaisie n'est que la très-humble servante de la loi supérieure, de la logique suprême. Les remords du coupable lui méritent la clémence céleste. Son enfant, sa fille a été sauvée. Elevée par de simples bergers elle est aimée du fils du roi d'Arcadie, de ce même roi qui avait éveillé la jalousie de Léontès. — Ici, dans les scènes champêtres, nous retrouvons le talent comique de Shakspeare, ce comique simple et puissant qui excite le rire aussi facilement que les scènes précédentes ont arraché les larmes. Le roi retrouve sa fille, et la statue même de la reine, en marbre blanc, à l'aspect de tant de repentir et de remords, se ranime peu à peu, ouvre les yeux, étend les bras, et se jette sur la poitrine de son époux pardonné.

Singulier prestige de l'art de Shakspeare! D'où vient que ces personnages fabuleux, que ces événements fantastiques nous émeuvent comme s'ils étaient réels? C'est que, chez lui, l'action n'a pas besoin d'être vraisemblable pour être vraie, parce qu'au-dessus des faits plane la profonde logique du cœur humain : le désir réalisé, le rêve complété, la justice divine satisfaite, le sentiment débordant d'amour, de douleur ou de pitié!

Si les drames de Shakspeare ont besoin d'être joués pour être compris, ceux de Schiller gagnent beaucoup à n'être que lus. A la représentation les réflexions philosophiques fatiguent, les tirades pathétiques paraissent boursoufflées, les caractères trop tendus, l'action trop lente et manquant de naturel. Telles sont du moins les observations que je faisais en voyant jouer dernièrement *la mort de Wallenstein*. Il faut être très-jeune ou très-allemand pour s'enthousiasmer du bouillant Piccolomini, de ses amours contrariés, et des tirades sans fin que lui arrache son désespoir.

Ce que je vous dis là, par exemple, je me garderais bien de le dire en Allemagne, où Schiller est l'objet d'un culte platonique qu'il partage avec la lune. Peut-être suis-je la victime d'une idiosyncrasie à son endroit? Le fait est qu'il n'a jamais su m'émouvoir.

Combien j'aime mieux l'*Egmont* de Gœthe, tout mal joué qu'il est par Hendrichs, ou le *Faust*, que cet acteur, d'une réputation exagérée, n'a jamais compris!

C'est à l'Opéra qu'on joue *Faust*, à cause des nombreux décors qu'exige la mise en scène de ce chef-d'œuvre, et de la musique qui l'accompagne. Si Hendrichs croit s'en tirer avec des

déclamations ampoulées, Dœring est, en revanche, un excellent Méphistophélès, plein de finesse, d'impudence et d'hypocrisie. Le personnage de Marguerite, cette adorable création du génie de Gœthe qui savait comprendre et exprimer la suave innocence comme le vice honteux, fait toujours un grand effet sur la scène, à condition que l'actrice qui l'interprète soit jeune et jolie. Je n'ai pu encore voir jouer Marguerite par Mlle Seebach qu'on dit inimitable dans ce rôle, mais on nous promet sa présence pour ce printemps, et c'est un régal que je compte bien me donner.

Je ne vous parlerai pas d'autres pièces que j'ai vues au théâtre littéraire de Berlin, entre autres le *Narcisse* de Brachvogel, pièce mal faite, mais par un homme plein d'inspiration, et qui ne renferme guère qu'un beau rôle, celui du héros, supérieurement compris et exécuté par Dessoir; ou les *Journalistes*, de Freytag, grande comédie fort bien jouée, et inspirée par la nouvelle situation politique de l'Allemagne depuis 1848 ; ou le *Paysan aux écus,* pièce à ficelles, de la trop célèbre Mme Birch-Pfeiffer.

Cependant il vaut la peine de vous signaler une tendance dramatique allemande, si ce n'est nouvelle, du moins obstinée, c'est celle de puiser des sujets de drames dans les vieux motifs de tragédie classique, ou du moins dans l'histoire grecque et romaine.

Tels sont *les Tarquins* de Wecker, *les Sabines* de Paul Heyse, *la Mérope* de Max. Rémy, *la Sophonisbe* de Hermann Hersch, et enfin *les Fabius* (Fabier), drame en cinq actes de Gustave Freytag, que l'on vient de monter à Berlin avec un grand luxe de mise en scène.

L'auteur a voulu représenter la lutte héroïque des trois cent six Fabius contre les Veïens, en l'an 476 avant J.-C. Cœso Fabius, consul, est le doyen de la race aristocratique toujours en querelle avec les plébéiens. Marcus, fils de Fabius, plaçant l'honneur de sa maison au-dessus de celui de la patrie, assassine une nuit l'un des tribuns du peuple. Le peuple se soulève. Cœso Fabius convoque son tribunal, et condamne son fils à périr par la hache. Mais les Fabius, justement irrités de cette sentence barbare, protestent contre leur chef et l'empêchent de la faire exécuter. Le vieux Fabius, brisé par tant d'émotions, tombe devant l'autel en maudissant tous ceux qui portent son nom. Cependant une expédition se prépare contre les Veïens. Le consul Fabius voit dans cette guerre un moyen de réhabiliter sa race aux yeux du peuple romain; il déclare que lui et ses trois cent six Fabius se chargent seuls de repousser l'ennemi, et il va mourir sur le champ de bataille avec toute sa race. Telle est la donnée de

cette pièce qui, comme on le voit, a le défaut de n'avoir qu'un héros collectif (la race des Fabius), et de présenter une action compliquée d'un amour entre le fils du tribun Scilius, et Fabia, fille du consul. Mais au point de vue de la forme, ce drame, charpenté à la manière de Shakespeare, très conforme à l'histoire des temps qu'il retrace, et d'un style très élevé, quoique un peu touffu, est une des productions les plus remarquables du théâtre allemand, depuis *le Gladiateur de Ravenne*, de Halm.

Je n'insisterai pas davantage sur le nouveau théâtre allemand, à propos duquel j'ai peut-être un peu dépassé la limite, au gré de vos lecteurs.

Ces jours-ci a eu lieu la dernière lecture d'un cycle de six séances tenues par différents professeurs, sur Gœthe, dans le local de la *Sing-Academie*, où j'ai moi-même professé cet hiver sur la *littérature du second empire français*[1]. Le romancier Auerbach a été chargé d'une de ces lectures, dans laquelle il a considéré Gœthe *comme historien*. La dernière séance, tenue par le professeur Hotho, a été consacrée à cet éternel parallèle entre Gœthe et Schiller, sur lequel on a déjà perdu tant de paroles,

Berlin, comme vous le savez, n'est pas tant le centre de la poésie et de la littérature allemandes, que celui de l'érudition. C'est en Souabe, c'est dans le Midi de l'Allemagne que florissent les poètes. Ici règne la science, et particulièrement la philologie. On sait quels progrès ont fait faire à la philologie comparée les Bopp, les Bœck, les Dieterici. les frères Grimm, et tant d'autres. Je ne suis pas assez compétent pour vous parler des germanistes ou des orientalistes, mais ce qui vous intéressera comme moi, c'est l'érudition française des savants berlinois, érudition qui a son centre dans la *Société pour l'étude des langues vivantes*, dont je fais partie.

Je crois connaître ma langue, autant du moins que j'en ai besoin pour exprimer mes idées. Mais je rougis de mon ignorance vis-à-vis de mes collègues de la Société des langues vivantes !

En parcourant les *Archives* de notre Société, publiées sous les Auspices du savant professeur Ludwig Herrig, notre président, on est frappé des recherches approfondies dont notre langue est l'objet de la part de ces philologues étrangers.

Voici entr'autres un article du Dr Wollenberg, jeune professeur

[1] Mes séances vont paraître à Berlin, chez Charisius (ancienne maison *Lüderitz*), en un beau volume in-8° d'environ 250 pages. On ne m'en voudra pas de recommander cette publication à mes concitoyens. W. R.

du Collége français, dirigé par M. Lardy, de Neuchâtel, sur *le soi-disant idiome bourguignon*. L'auteur cite, en les accompagnant de commentaires et d'explications, une séric de *Noëls* empruntés à un recueil qui a pour titre : « *Noei Borguignon de Gui Barozaî, cinqueime edicion reveue et augmentée de lai Nôte de l'Ar* (*l'air*) *de chécun dé Noei* » etc. *Au Bregogne, M. D. CC. XXXVIII.* — Le nom de l'auteur, *Gui Barózai*, n'est qu'un nom simulé. Le glossaire dit à ce sujet : « *Barozai*, vigneron, ainsi nommé parce que d'ordinaire il portait un bas couleur de rose. Comme il s'était rendu célèbre dans le corps des vignerons de Dijon, et qu'il était un de ceux qui parlaient le bourguignon le plus franc, il s'en suit que le nom de Barôzai est devenu commun à tous les vignerons de la ville, ensorte qu'aujourd'hui vigneron et barôzai (en français bas-rosé) sont synonimes. »

Les Noëls recueillis ou composés par ce vigneron rappellent naturellement notre patois jurassien. On en jugera par quelques citations :

NOEI (NOËL).

Su l'ar : *Ma mère mariés moi.*

Guillô pran ton tamborin
Toi pran tai fleûte Rôbin,
Au son de ce's instruman
Turelurelu, parapatapan,
Au son de ces instruman,
Je diron noei gaimán , etc.

Mais voici le meilleur, intitulé :

Le Noei de'prince.

Veici l'Aivant, chanton Noei,
An ce sain tam le Fi de Dei
Sor po no d'éne Vierge meire
Leire la, leire lanleire,
Leire la,
Leire lanla.

Dé soverain de chretiantai
Pu de troi quar se sont bôtai (se sont bottés)
Po l'alai voir dan sai chaumeire
Leire la, leire lanleire, etc.

Seigu d'éne epluante cor (suivi d'une brillante cour)
Loüi Quatoze antre d'aibor,
Tôjor bé var (bien frais) por ein gran-peire
Leire la, leire lanleire, etc.

Le roi d'Espaigne graiveman
Beni le Nôvea'Testaman
Et ran graice au cier (ciel) du mistaire.
Leire la, leire lanleire, etc.

Le Savoyar au bon François
Redóble se's acte de foi,
Ma de foi qui n'a pu ligeire (la plus légère !)
Leire la, leire lanleire, etc.

Jésu grulle (tremble), ai li fau du feu,
L'Ampereu sôfle de son meu
Et ne fai que de la femeire
Leire la, leire lanleire, etc.

Guillaume vén, qui sôfle aussi,
Et qui cueude, quoique poussi,
Quai feré clairé lai fouleire (feu bien allumé)
Leire la, leire lanleire, etc.

Bé tò por y chaufai lo doi (leurs doigts)
Danoi, Poulacre (Polonais), Seuédoi,
Quitteron, dit-i, lo taneire.
Leire la, leire lanleire, etc.

Ai meune aivô lu po lai main (Il mène avec lui par la main)
Le Holandoi sé bon aimin,
Qui fornisse au feù lai maiteire,
Leire la, leire lanleire, etc.

So béa frère le roi Jaco
Crie ai Jesu : « Mefié vo
De ce jueu de gibeceire, »
Leire la, leire lanleire, etc.

Jesu repon : Vai, ne crain pa,
Guillaume dedan més Eta
Ne feré jaimoi de pousseire,
Leire la, leire lanleire, etc.

Que dire ici de Brandebor ?
Ç'at ein roi qui bé jeune ancor
N'a pa prò d'étre ai li lizeire,
Leire la, leire lanleire, etc.

Je ne scero dire non pu
Ce que Moyance è rézolu
Côlogne, Traive, ni Baiveire,
Leire la, leire lanleire, etc.

Ma je sai bé qu'au Portugoi
Jésu diré : « Piarre croi-moi,
Au forea laisse tai raipeire »
Leire la, leire lanleire, etc.

Génoi, Flôrantin, Pantalon,
Vorein bé, plian le genou,
Ne pas deplié lai banneire,
Leire la, leire lanleire, etc.

Lé Suisse grossiron le train
De quei cun dé prince an chemin
Qué poiré lai dépance antaire (Qui paiera la dépense en-
Leire la, leire lanleire, etc. [tière.)

Cléman onze é pié du pôpon (aux pieds du poupon),
Por ôbteni lai poi (la pain), dit-on,
Se feré portai dan sai cheire,
Leire la, leire lanleire, etc.

Ma j'ai bé pô que tò fâché
Po lo pugni de no peiché
L'Anfan ne réponde au sain Peire !
Leire la, leire lanleire,
Leire la,
Leire lanla !

Ces dernières strophes, et celle de la Savoie, que j'ai soulignée, sont charmantes d'actualité. C'est ce qui m'a engagé à vous citer tout ce Noël, si piquant d'ailleurs d'un bout à l'autre.

Je trouve aussi dans le même recueil un article intitulé (en français) : *Fragments d'un Traité de versification française*, par M. Gustave Weigand, de Bromberg, petite ville de la province de Prusse. — Où la versification française va-t-elle se nicher ?

Enfin ce n'est pas sans une surprise fort agréable que j'ai découvert, dans le dernier numéro des *Archives pour l'Etude des langues modernes*, le compte rendu d'un article de la revue intitulée : *die Schweiz*, paraissant à Berne, sous la direction de MM. Ludwig Eckardt et Paul Volmar.

L'article qui avait le plus frappé le critique allemand, c'est une collection de proverbes en patois de la Suisse française. — Quelle aubaine de retrouver dans une revue berlinoise les proverbes que voici :

Quand lié bon, lié pran,

Ou bien :

La pliodze à la Saint Méda :
La pliodze scheischenanné schein pliéka.

Ou encore :

Mariadé vo, mariadé vo pâ ;
Mô lé motzé, mô lé tavans.

Ou :

Lé pertot que lé pierré schon duré.

Ou enfin :

Dou jévi vâliout mé tié con
D'apré le cothemi dé Moudon.

Ces charmants échos du pays, c'est en pleine Allemagne, dans une revue scientifique toute hérissée d'érudition, que je les retrouve ! Vous ne m'en voudrez donc pas de vous les avoir renvoyés.

Que diriez-vous si je vous citais encore la vieille chanson !

Nousshron Prinschou de Schavoye
Lié mardjuga on boun infan,
Y l'y a léva oun armée
Dé quatrouvans paijans,
O vertuchon, gare, gare, gare !
O ran tamplan, gare de devant ! etc.

Mais je n'en ferai rien. On serait capable de m'accuser d'intentions politiques, et vous le savez, sous ce rapport :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur !

Hâtons-nous d'en revenir à la littérature allemande, sans quoi vous me demanderez si je vous écris de Berlin pour vous parler des affaires de la Savoie ou du coutumier de Moudon. Avouez seulement que c'est une bien belle chose que l'érudition ! Voilà des savants allemands qui en savent beaucoup plus que nous sur le vieil idiome bourguignon, sur la versification française ou sur les proverbes patois de notre pays ! Mais en revanche, le français que parlent la plupart des berlinois a fort peu de ressemblance avec celui de Paris, ou avec le nôtre. C'est un idiôme à part qu'on appelle à Berlin *le français de la colonie*. Avec un peu d'attention et de bonne volonté, on finit par le comprendre. Pour ma part j'ai fait assez de progrès, dans l'étude de cette langue nouvelle, pour étudier sa littérature, et, comme vous le voyez, je n'ai rien eu de plus pressé que de vous en faire part.

J'aime mieux les littérateurs qui, modestement, se mettent à traduire nos poètes français les plus remarquables. M. Ludwig Seeger a commencé dernièrement la publication des œuvres poétiques de Victor Hugo, en vers allemands, et s'est attaqué d'abord à la *Légende des siècles*. C'est certainement un moyen de redonner de la vigueur à l'imagination allemande que de l'initier à cette muse puissante que l'exil n'a point abattue, que l'âge n'a pu découronner, et qui s'élève encore menaçante et prophétique, de l'autre côté de la mer, en vue des côtes de France, comme un reproche éloquent et terrible, vis-à-vis de la génération présente !

Les poésies de Victor Hugo, loin d'avoir vieilli, rajeunissent au contraire par le contraste de leur éclat, de leur fraîcheur et de leur audace, avec les fleurs étiolées, les fleurs artificielles qu'on nous offre aujourd'hui pour de la poésie. La langue allemande convient d'ailleurs admirablement au génie de Victor Hugo, et les fragments que nous avons sous les yeux prouvent que le traducteur a saisi chez notre poète ce rapport intime entre le fond et la forme, cette musique de la pensée qui caractérisent le chef de l'école romantique.

Et cependant jusqu'à présent Victor Hugo n'avait pas trouvé en Allemagne la sympathie qu'il mérite. Julien Schmidt, *le médecin tant-pis* de la critique allemande, en répétant toutes les inepties des classiques français contre le poète qui selon eux s'inspirait de l'axiôme ! « le beau c'est le laid », avait donné dans son *Histoire de la littérature française* moderne, la plus fausse idée du plus grand poète de notre époque. Ce n'est donc que

maintenant, que Victor Hugo commence à prendre dans l'opinion la place qu'il s'est si légitimement conquise. Ce sera lui encore auquel on aura recours lorsqu'on éprouvera le besoin, soit en Allemagne, soit même en France, de jeter de côté cet affreux manteau d'arlequin sous lequel grelotte la littérature actuelle, et de retourner s'abreuver aux sources vives de l'idéal !

William Reymond.

LA PROFESSION DE FOI DE FAUST

(d'après GŒTHE).

Qui connaît l'Ineffable? et qui peut oser dire
En vérité, *je crois?* ou, tandis qu'il respire,
Quel aveugle insensé dira : *Je ne crois pas?*
L'Être qui contient tout, insondable problème,
Ne soutient-il pas tout, l'univers et lui-même?

Que faut-il plus? La terre est ferme sous nos pas ;
Sur nos têtes le ciel étend sa paix profonde,
Et dans l'azur des nuits, pour saluer le monde,
L'étoile, astre rêveur, monte éternellement.
Dans tes yeux pleins d'amour, quand mon regard de flamme
Plonge, oh! ne sens-tu pas frémir en ton amant,
Bruire en ton cerveau, bouillonner en ton âme
L'impétueux courant du flot mystérieux,
Source obscure de tout, des mondes et des dieux?....

Remplis, remplis ton cœur de l'ivresse sacrée
Que le souffle infini, Marguerite, en toi, crée,
Puis nomme-le : Bonheur! Amour! Nature! Dieu!
Du nom que tu voudras, le nom importe peu.
Moi, je ne donne pas de noms à l'Indicible,
Le sentir me suffit, un nom n'est qu'un bruit vain;
Et le meilleur des noms n'est qu'un brouillard visible,
Qui dérobe à nos yeux l'éclat du feu divin!

H.-F. AMIEL.

PAX

Partout le regret ou l'inquiétude,
    Partout le souci;
Toujours la tristesse et la solitude,
    Et le deuil aussi!
Où fleurit l'espoir? où verdit la palme?
    Où croît le bonheur?
Où cueillir la joie? où trouver le calme?
    Où poser son cœur?

—L'or ni le savoir, le vin ni les roses,
    L'art ni le ciel bleu,
N'emplissent le cœur; et deux seules choses
    L'apaisent un peu :
C'est d'abord un cœur, fait pour lui, qui l'aime,
    Et qu'il nomme sien;
Et puis une voix au fond de lui-même
    Qui lui dise : Bien!

H.-F. Amiel.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Nous devons dire quelques mots de plusieurs publications intéressantes dont nous aurions entretenu plus tôt nos lecteurs, si le cadre restreint de la *Revue Suisse* nous avait permis de donner au Bulletin littéraire la place qui lui revient ; du reste quelques-unes de ces publications ont une telle importance, que nous nous proposons de leur consacrer une étude spéciale dans l'une ou l'autre de nos prochaines livraisons.

LE JUSTE ET L'UTILE ou RAPPORTS DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE AVEC LA MORALE, par H. DAMETH, professeur à l'Académie de Genève.— Paris et Genève 1859.

« Le dommage de l'un est le profit de l'autre, » tel était l'axiome fondamental de l'ancienne économie politique, alors que les sociétés étaient constituées sur l'antagonisme des intérêts entre les individus, les classes et les peuples. Cette maxime désolante, qui a gouverné trop longtemps le monde social et politique, la science moderne la repousse hautement et proclame à la fois l'accord des intérêts entre eux et l'accord des intérêts avec le sentiment du devoir. Sans doute l'économie politique est distincte de la morale ; c'est la science des intérêts, et son objet est la richesse et non la vertu. Ainsi le juste et l'utile coexistent sans se confondre. Est-ce à dire qu'il y ait opposition, antinomie entre ces deux principes? Instinctivement la raison et la conscience humaines l'ont toujours nié ; mais la pratique a constamment démenti la raison et la conscience, et l'intérêt n'a jamais cessé de lutter avec la morale, parce que l'humanité n'a point possédé jusqu'ici la connaissance scientifique des lois de leur accord : or cette connaissance, c'est la science des intérêts, c'est l'économie politique qui nous la donne ; c'est elle qui

nous révèle que le juste et l'utile, loin de se combattre, se confirment et se soutiennent mutuellement.

Telle est la conclusion à laquelle est arrivé M. Dameth dans son remarquable ouvrage ; nulle part ailleurs nous n'avons trouvé la conciliation de la justice et de l'intérêt démontrée avec autant de rigueur scientifique. M. Dameth est un esprit éminemment philosophique, qui ne recule devant aucune des grandes questions qui préoccupent le plus notre siècle, et son livre, écrit avec clarté et élégance, est un véritable cours de philosophie morale et d'économie politique. On le lira avec d'autant plus de plaisir que le talent de l'écrivain est à la hauteur du sujet, et qu'on y respire cette douce chaleur qui part d'un cœur honnête qu'anime l'amour du bien et de la vérité.

LA PHILOSOPHIE ET LA PRATIQUE DE L'ÉDUCATION, par LE BARON ROGER DE GUIMPS, élève de Pestalozzi et ancien élève de l'Ecole polytechnique. — Paris 1860.

C'est à Pestalozzi que revient l'honneur d'avoir posé les bases d'une réforme complète de l'éducation. L'œuvre de ce grand homme a été continuée et développée par ses nombreux disciples tant en Suisse qu'en Allemagne ; mais dans les pays français, la méthode nouvelle n'a pas pu surmonter jusqu'ici les obstacles de tous genres que lui ont opposés l'ignorance et les préjugés. On doit donc saluer avec joie l'apparition d'un ouvrage où les principes féconds émis par le pédagogue suisse sont réunis en un corps de doctrine et forment le meilleur traité de pédagogie qui ait été publié jusqu'ici en langue française.

Il y a unité dans la nature humaine ; il y a aussi unité dans le but général de l'éducation, qui est le développement harmonique des facultés de l'individu. Mais l'homme est un organisme : organisme physique, organisme intellectuel, organisme moral. Donc le développement de l'homme est soumis à la loi de l'organisme, il est *organique:* il existe ainsi pour nous un travail dassimilation des idées et des sentiments, comme il existe un travail d'assimilation de la matière. Voilà le point de départ et le principe fondamental de la science de l'éducation. « L'œuvre de l'éducation, dit M. de Guimps, consiste à faire éclore et développer un germe qui produise des branches, des fleurs et des fruits, par le travail de son propre organisme et en s'assimilant les éléments divers qui lui seront fournis par le milieu dans lequel il vit. De même que, dans l'ordre physique, chaque progrès de l'être organi é est un produit du travail intérieur de ses organes, un développement du dehors au dedans, et non point une simple juxtaposition extérieure comme dans le minéral ; de même chaque progrès intellectuel et moral de l'homme doit être le produit du travail intérieur de ses propres facultés, de ses

propres sentiments, et non point le simple dépôt, confié à la mémoire, des fruits d'un travail étranger. »

Il y a loin de ce principe de l'*organisme* à la pratique ordinaire de l'enseignement dans les écoles françaises où règne le *mécanisme* le plus affligeant.

La loi de l'organisme, appliquée à l'éducation par la méthode de Pestalozzi, ce n'est pas autre chose au fond que la loi du progrès. « C'est que l'homme intellectuel et moral, non plus que l'homme physique, ne peut rester ce qu'il est : s'il ne gagne pas, il perd ; s'il n'avance pas, il recule ; il a besoin d'un progrès, d'un développement continu, pour que la puissance de ses facultés se maintienne, pour que le produit de leur travail ne s'évanouisse pas. L'œuvre de l'éducation consiste donc moins encore à porter le développement de l'homme jusqu'à un certain degré, qu'à lui donner l'impulsion nécessaire pour qu'il ne s'arrête pas. »

L'éducation doit être progressive : quelle hérésie ! nous voilà décidément aux antipodes de la routine. L'*éducation progressive !* C'est pourtant le titre même d'un remarquable ouvrage de Mme Necker de Saussure, qui disait déjà : « l'ancienne éducation considérait l'esprit et le cœur de l'enfant comme des vases qu'il faut remplir, tandis qu'ils sont plutôt semblables à des sources qu'il faut faire jaillir. »

Chose étonnante ! le mouvement réformateur de l'éducation est parti de cet heureux petit coin de terre qu'on appelle la Suisse romande, qui fut la patrie de Rousseau et qui a eu Pestalozzi à Yverdon et le père Girard à Fribourg ; mais l'on ne s'en douterait guère en voyant ce qui se fait parfois dans nos écoles. Hélas ! l'éloquence de Rousseau et les exemples de Pestalozzi et de Girard n'y ont rien servi : nous continuons à mémoriser à qui mieux mieux, la grammaire de Chapsal n'a pas cessé d'être notre évangile le plus respecté, et, comme disait Charles Nodier, nous sommes toujours prêts à mourir pour la défense d'un participe !

La loi de l'organisme une fois établie et formulée en un certain nombre de principes généraux, M. de Guimps en donne les nombreuses applications aux trois grandes divisions de la science de l'éducation. Nous ne pouvons le suivre dans cette longue et intéressante étude ; nous nous bornerons à signaler à l'attention de nos lecteurs les chapitres que l'auteur a consacrés à l'enseignement de la grammaire organique. M. de Guimps a rendu un hommage éclatant à l'œuvre réformatrice accomplie par l'Allemand Ch.-F. Becker, qui, dans son *Organism der Sprache* et ses autres ouvrages, a mis en lumière les vrais rapports qui unissent la langue et la pensée et a fondé sur ces rapports l'étude de la grammaire : l'ignoranee ou la mauvaise foi seules ont pu méconnaître les services que ce célèbre philologue a rendus à la science et à l'éducation. L'organisme, qui régit la

nature humaine, doit régir également l'œuvre de l'homme, chaque fois qu'elle n'est qu'un produit naturel, universel, et en quelque sorte nécessaire de l'activité de ses pouvoirs : Aussi le retrouvons-nous dans le langage, dans la société et dans l'histoire. C'est ce que Becker a démontré d'une manière admirable pour ce qui concerne le langage ; dans un autre ordre d'idées, la démonstration a été non moins complète par les travaux du grand géographe Charles Ritter : voilà donc le principe fondamental de Pestalozzi, la loi de l'organisme, qui ouvre une voie nouvelle à toutes les sciences qui ont pour objet l'homme et son activité ; Becker comme Ritter sont les vrais disciples de Pestalozzi.

En résumé l'ouvrage de M. le baron de Guimps nous paraît remplir une grande lacune dans notre littérature pédagogique, et nous ne pouvons que le recommander à toutes les personnes qui, par devoir ou par goût, s'occupent des questions d'enseignement et d'éducation.

LES FEMMES EN ORIENT, par Mme la comtesse DORA D'ISTRIA, 2 vol. in-8°. — Zurich 1860.

Mme la comtesse Dora d'Istria s'est imposé la tâche de défendre les populations chrétiennes de l'Europe orientale contre les attaques et les accusations systématiques dont elles sont l'objet de la part des Occidentaux, et de prouver en même temps que ces populations, dont on méconnaît le véritable génie, possèdent tous les éléments d'une complète régénération.

Ces éléments régénateurs il faut les chercher dans la vie même des nationalités de l'Orient et non pas ailleurs « Une dans ses principes fondamentaux, dit Mme Dora d'Istria, la civilisation doit modifier ses formes pour s'adapter avec succès aux différents besoins des peuples. » Partant de là, la célèbre princesse repousse l'idée émise par quelques écrivains d'une transformation radicale de l'Orient accomplie sous l'influence du catholicisme, de ses idées et de ses mœurs. Laissons à l'Orient sa religion grecque, qui est l'âme même des populations orientales, parce qu'elle est le christianisme identifié avec la nationalité à laquelle elles appartiennent. Il est de mode, aujourd'hui, d'accuser cette religion de stérilité et d'impuissance. On répète sur tous les tons avec le comte Joseph de Maistre qu'elle n'a rien fait pour améliorer la condition des femmes et pour défendre leur dignité contre les prétentions de la force brutale. La meilleure manière de répondre à cette grave accusation, est de comparer l'Orient infidèle et l'Orient chrétien : tel est le but que s'est proposé l'auteur des *Femmes en Orient*, et la donnée fondamentale de son livre. Cet ouvrage est divisé

en deux parties : la Péninsule orientale et la Russie ; le rôle de la femme dans la société y est étudié chez chacune des nations qui peuplent ces deux grandes divisions et l'Orient européen. Il y a quelque chose d'éminemment viril dans le talent de l'écrivain, et ses appréciations dénotent une connaissance intime des questions religieuses, sociales et politiques qui s'agitent dans les profondeurs du monde gréco-slave. Les *Femmes en Orient* forment une digne suite aux précédentes publications de l'auteur et en particulier à la *Suisse allemande*, qui a obtenu dans toute l'Europe un si honorable succès.

Mme la comtesse Dora d'Istria est certainement l'une des femmes les plus remarquables de notre époque ; à ce titre seul les productions littéraires de la princesse roumaine doivent attirer l'attention et commander le respect ; mais les *Femmes en Orient* offrent un intérêt de plus, un intérêt d'actualité, au moment où la question des races et des nationalités est appelée à jouer et joue en réalité un rôle si considérable dans les affaires de l'Europe.

ALBUM DE COMBE-VARIN. *A la mémoire de Théodore Parker et Hans-Lorenz Küchler* Avec cinq planches lithographiées. Zurich 1861.

Voici une publication d'un caractère particulier dont les tendances cosmopolites contrastent avec quelques-unes des préoccupations du moment. Ainsi, tandis que les intérêts politiques, mal compris et mal dirigés, s'appuient encore sur l'antagonisme des nationalités, et perpétuent les haines stériles et les guerres sanglantes, la science n'a point de patrie ; elle est de tous les pays ; elle ne connaît point les barrières qui séparent les peuples et les Etats ; elle a pour but le bien-être de l'humanité tout entière et tend à l'accomplir par l'émulation fraternelle et le progrès pacifique.

L'*Album de Combe-Varin* nous offre une image de cette confraternité de la science qui doit préparer dans un avenir plus ou moins rapproché la confraternité des peuples ou la confédération du genre humain. Il est écrit en trois langues et il a pour auteurs des savants de l'un et l'autre hémisphère qui étaient venus se tendre une main amie sur le libre sol de notre patrie.

C'était pendant l'été de 1859. Notre savant compatriote, M. E. Desor, avait réuni dans son agreste et charmante propriété de Combe-Varin. un certain nombre de naturalistes et gens de lettres de divers pays : MM. Desor, Gressly, Schœnbein, Moleschott, Küchler et Venedey, y représentaient la Suisse et l'Allemagne ; Ch. Martins, la France ; Théodore Parker, l'Amérique. Le contact de ces intelligences d'élite ne pouvait se faire sans

qu'il en résultât des discussions sur toute espèce de questions. C'est ce qui eut lieu, et l'on comprend l'intérêt qui devait s'attacher à ces libres entretiens sur la science, la philosophie, la religion, l'économie politique, etc.[1]. Les hôtes de Combe-Varin ne partageaient pas toujours les mêmes opinions ; mais il régnait entre eux cette douce tolérance « qui admet tous les points de vue et tempère tous les contrastes. » La tolérance est le fruit tardif de la civilisation moderne ; c'est un héritage de la philosophie du 18e siècle, que des esprits étroits ont voulu répudier, mais qui n'en est pas moins l'un des plus précieux éléments de la richesse intellectuelle et morale de l'époque actuelle. Pourquoi cette tolérance, qui est si féconde sur le terrain de la science ou de la religion, n'existe-t-elle pas dans tous les autres domaines de la pensée et de l'activité de l'homme?

L'automne arrivé, les amis réunis à Combe-Varin se séparèrent. La mort avait épié le retour de l'un d'eux, M. le Dr Küchler, de Heidelberg, pour l'enlever à la fleur de l'âge. Peu de temps après, le 10 mai 1860, M. Parker, de Boston, s'éteignait à Florence, à peine âgé de 50 ans. Les survivants ont voulu consacrer d'une manière durable le souvenir de leurs deux amis, et c'est ainsi qu'est né l'*Album de Combe-Varin,* destiné à rappeler les entretiens et les discussions du chalet hospitalier.

Cette collection, précédée d'une introduction, par M. Mayer, d'Esslingen, renferme les huits morceaux suivants : *Physionomie des lacs suisses,* par M. Desor ; *Pensées d'un bourdon sur le plan et le but de la création,* par feu Théodore Parker ; *une Promenade,* étude physiologique, par M. Moleschott ; *Des causes du froid sur les hautes montagnes*, par M. Ch. Martins ; *Biographie de Hanz-Lorenz Küchler,* par M. J. Venedey ; *Souvenirs de voyage d'un naturaliste dans le Midi de la France,* par M. A. Gressly ; *Le futur developpement et les progrès de la chimie*, par M. Schœnbein ; *Esquisse de la vie de Théodore Parker,* par M. Desor.

Indiquer ces noms et ces titres, c'est dire l'intérêt varié que présente cette publication ; l'*Album de Combe-Varin* n'a pas besoin d'autre recommandation.

[1] V. la *Revue suisse* de janvier, p. 11 et suiv.

C. Ayer

NÉCROLOGIE.

LOUIS NIEDERMEYER.

Le monde artistique et la Suisse surtout ont à enregistrer une perte douloureuse. Il s'agit encore cette fois d'une mort tout à fait imprévue et soudaine. Jeudi soir 21 mars, M. Niedermeyer était chez lui, fort tranquille ; à huit heures, il touchait du piano ; à minuit, il était mort !

Né le 27 avril 1802, à Nyon, — et non à Genève, comme plusieurs journaux l'ont affirmé, — Niedermeyer était fils d'un professeur de musique du Palatinat qui s'était fixé et marié en Suisse. Mme Niedermeyer appartenait à une des nombreuses familles françaises protestantes qui furent obligées de quitter la France, lors de la révocation de l'édit de Nantes.

Le père de Niedermeyer, homme plein de goût et de talent, enseigna lui-même à son fils les premiers éléments de la musique, puis l'envoya à Vienne, à l'âge de 15 ans, pour s'y perfectionner sous les auspices de Moschelès et de Forster, les célèbres professeurs de piano et de composition. Les progrès du jeune Niedermeyer furent des plus rapides ; après avoir publié quelques compositions pour piano, essais juvéniles qui obtinrent un succès d'estime, il alla à Rome étudier le contre-point sous la direction de Fioravanti ; puis de là se rendit à Naples, où Zingarelli se chargea de compléter son éducation musicale. L'illustre auteur de *Romeo e Giulietta* prit en affection notre jeune compatriote et le mit à même de publier, à l'âge de 18 ans, son premier opéra : *Il Reo per amore*.

Trois ans après, en 1821, Niedermeyer revint en Suisse ; c'est à cette époque qu'il produisit l'adorable composition qui l'a rendu à jamais célèbre : *le Lac*, suave mélodie où l'inspiration musicale s'est élevée à la hauteur de l'inspiration du poète.

En 1826, le jeune maëstro vint à Paris et eut le bonheur d'y obtenir tout d'abord l'amitié et le précieux patronage de Ros-

sini, et, grâce à lui, il eut un opéra en deux actes joué en 1828 au Théâtre italien : *La casa del bosco*.

D'un caractère tranquille et modeste, Niedermeyer se dégoûta bien vite de ces luttes pénibles auxquelles tout compositeur qui débute est assujetti. Il partit en 1833, pour Bruxelles, mais la position infime et précaire qu'il y occupait le força à revenir, au bout de deux ans, s'établir définitivement à Paris, où il donna à vingt ans de distance deux grands ouvrages à l'Opéra : *Stradella*, dont plusieurs morceaux sont restés célèbres (1837), et la *Fronde* en 1853. — C'est au sujet de cet opéra que Scudo, le savant critique de la *Revue des Deux-Mondes*, publia l'appréciation suivante (un peu sévère) du talent dramatique de Niedermeyer :

« L'issue de cette nouvelle tentative dramatique de l'auteur du *Lac* et de beaucoup d'autres mélodies pénétrantes n'a pas été un seul instant douteuse, et l'on a pu se convaincre une fois de plus qu'un musicien qui n'a chanté avec succès que l'hymne solitaire de la poésie lyrique n'a pas les qualités nécessaires au théâtre. Pindare, Horace, Lamartine, Byron lui-même, les plus grands poètes lyriques ou *monotones*, dans la vraie acception de ce mot, qui aient existé, n'auraient point réussi dans une œuvre dramatique qui exige, avant tout, de la variété et de l'impersonnalité. Schubert, l'admirable mélodiste, n'a-t-il pas échoué au théâtre, presque aussi complètement que M. Niedermeyer, qui est loin pourtant de posséder les qualités éminentes et l'originalité du compositeur allemand ? »

En 1844, Niedermeyer donna *Marie Stuart*, partition en cinq actes qui contient entre autres morceaux remarquables, une délicieuse romance qui est devenue des plus populaires. — En 1845, le gouvernement rendit justice au mérite de notre compatriote en le nommant chevalier de la Légion d'honneur. L'année suivante, Niedermeyer se rendit à Bologne pour aider à Rossini à arranger la *Dona del lago* pour la scène française (*Robert Bruce*).

Mais, c'est surtout comme directeur fondateur de l'Ecole de musique religieuse que Niedermeyer s'est acquis un grand et légitime renom. En 1857, il avait créé avec M. J. d'Ortigue, une revue mensuelle dévouée aux intérêts du chant grégorien et de la saine musique d'église, la *Maîtrise*, que M. d'Ortigue dirige seul depuis environ deux ans.

Outre les compositions remarquables de Niedermeyer, que nous avons déjà citées, on lui doit encore : *l'Isolement*, *le Soir*, *la Voix humaine*, *l'Automne*, *la Ronde du sabbat*, *Océano-nox*, *la Mer*, *Puisqu'ici bas toute âme*, *Noce de Léonore*, *Une scène dans les Apennins*, *Il cinque maggio*, *le Poète mourant*, et *l'Ame du purgatoire*. Citons enfin plusieurs messes, et une foule de morceaux religieux pour le chant et l'orgue.

Nous n'avons eu le plaisir de nous rencontrer qu'une seule

fois avec M. Niedermeyer ; c'était un homme doux, modeste et excessivement affable. Il laisse un fils et deux filles.

M. le pasteur Coquerel a prononcé un discours très-éloquent sur la tombe de l'illustre fondateur et directeur de l'Ecole de musique religieuse, et M. Elwart a retracé en traits rapides la vie artistique si honorable et si bien remplie de notre éminent compatriote.

A. Convert.

MARCEL

Etude psychologique et morale.

> Si l'homme n'est pas fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en lui? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi lui est-il si contraire?
>
> (PASCAL.)

Marcel était heureux. Ce que d'autres poursuivent si longtemps sans pouvoir l'atteindre, il l'avait rencontré dès sa première jeunesse. Une femme tendrement aimée lui donnait tout le bonheur que l'homme puisse raisonnablement espérer en ce monde. Il vivait à la campagne, dans une paisible solitude; sans posséder une grande fortune, il avait le nécessaire et quelque chose encore : pas assez pour dissiper sa vie dans de tumultueux plaisirs, assez toutefois pour se procurer quelques-unes de ces jouissances modestes qui sont comme l'ornement de la félicité ! N'est-ce pas ce qu'il faut entendre par cette médiocrité dorée dont le nom est dans toutes les bouches, quoique chacun l'interprète à sa manière? Amour, repos, absence de toute inquiétude matérielle, de toute préoccupation pour l'avenir, c'était beaucoup déjà, c'était assez pour rendre le sort de notre ami infiniment désirable. Mais, on l'a dit, l'ennui est la lie amère qui se trouve au fond de la prospérité. Il ne suffit pas à l'homme d'être heureux : la jouissance inactive est antipathique à sa nature, et la variété des plaisirs ne peut satisfaire son ardente ima-

gination. Agir est le but de la vie; et agir, c'est combattre, c'est lutter contre la nature, lutter contre sa propre intelligence, arracher à l'une ses trésors, à l'autre ses mystères. Malheur à celui qui se laisse séduire par ce que l'on est convenu d'appeler une existence faite : il y trouvera fort peu de paix, quelques plaisirs et d'innombrables dégoûts.

Ce danger n'existait pas pour Marcel. Dès sa plus tendre enfance une éducation sévère lui avait appris à connaître les pures joies de l'étude, et le temps avait fait un besoin de ce qui fut d'abord un devoir. Ce n'était pas un savant dans le sens rigoureux de ce terme, mais il aimait la science, il s'intéressait à ses progrès, il était fier de ses découvertes, il professait pour ses nobles apôtres un amour respectueux. Ce n'était pas non plus une haute intelligence, mais un esprit sincère, recherchant la vérité pour elle-même, sans aucune vue personnelle ou intéressée. En toutes choses il s'efforçait de pénétrer jusqu'aux principes, jusqu'aux raisons réelles et non point seulement accidentelles ou apparentes. Aussi la philosophie était-elle devenue son étude favorite, et cette science abstraite avait exercé sur son caractère moral une influence salutaire, en corrigeant les défauts d'une nature sensible, mobile et passionnée à l'excès.

Marcel était heureux. Il avait obtenu ce qu'il désirait le plus au monde. Un amour, dont les philosophes et les poètes offrent encore quelques rares exemples au sein de notre société positive, un amour consacré par une fidélité de plusieurs années, avait enfin obtenu sa douce récompense. Une femme belle, aimable, pleine de cette grâce exquise qui peut suppléer à la beauté, mais qui la rend irrésistible, une femme que n'oublieront plus ceux qui l'ont une fois connue, faisait de sa vie entière un perpétuel bonheur. Sous des formes vives, légères en apparence, elle cachait une âme pleine de tendresse, une intelligence élevée, tous les dons de la sensibilité et toutes les séductions de l'esprit. Notre ami s'oubliait lui-même dans l'amour de cet être si longtemps désiré et que la main de Dieu avait enfin conduit dans ses bras; il s'enivrait d'un bonheur si nouveau pour lui, et la crainte de le voir s'évanouir ne traversait jamais sa pensée. L'avenir s'ouvrait devant lui tout rempli d'espérances; le jeune aveugle

n'y voyait que la continuation d'un présent plein de charmes; il ne devinait pas l'orage qui se préparait à réduire en poudre tout son édifice de bonheur.

Ses lettres, insipides comme celles de tout homme heureux, me faisaient quelquefois sourire par leur exaltation passionnée, par la folle confiance qu'elles témoignaient dans l'avenir. Mais, je l'avoue, ce sourire n'était point exempt de tristesse, et la sécurité de mon ami me paraissait bien moins folle encore que dangereuse. Je ne pouvais me défendre de sombres pressentiments que ne tardèrent pas à justifier certains symptômes, inquiétants d'abord, puis de plus en plus alarmants. Hélas! cette créature si parfaite n'était pas destinée à jouir longtemps du bonheur qu'elle donnait. Un mal cruel, dissimulé à dessein par une volonté trop compatissante, se déclara tout à coup, et, malgré tous les secours de l'art, malgré tout le dévouement d'une tendresse infatigable, il fit aussitôt de rapides progrès. Quelques mois suffirent pour détruire cette organisation si riche, cette nature si vivante. Je recevais presque chaque semaine des lettres désespérées; et cependant je me berçais encore de quelques illusions. Je faisais la part de l'imagination de mon ami, de son caractère ardent et passionné; j'aimais à me persuader que ses craintes étaient exagérées; je ne pouvais envisager de sang-froid l'idée d'une catastrophe qui me priverait d'une amie bien chère et qui livrerait au désespoir le pauvre être dont cet amour était toute la vie. Je priais Dieu, et du fond de l'âme, pour qu'il détournât de nous cet affreux malheur. Hélas! je doutais encore lorsqu'une lettre aux lugubres emblêmes vint anéantir toutes mes espérances. Je n'eus pas même besoin de l'ouvrir; je compris que notre amie n'était plus de ce monde; et mes larmes coulèrent abondamment.

Lorsque j'eus repris un peu de courage, mon premier soin fut de courir chez deux de nos amis communs pour leur apprendre la triste nouvelle que je venais de recevoir. Ils furent altérés comme moi, et nous eûmes bien de la peine à reprendre assez de calme pour nous entendre sur ce qu'il y avait à faire. Notre résolution fut bientôt prise. Nous sentions le besoin d'aller soutenir par notre présence ce malheureux privé subitement de tout ce qui faisait sa joie sur la

terre ; nous n'espérions pas le consoler, mais au moins, nous voulions mêler nos larmes aux siennes et lui donner la triste satisfaction de voir sa douleur partagée. Le soir même nous nous mettions en route, et au point du jour nous apercevions sur la hauteur les blanches tourelles du château de L.. .., où habitait notre pauvre ami.

Je ne puis décrire l'impression qui s'empara de moi à mesure que nous approchions de ce séjour de la douleur. C'était un mélange de crainte et de désir : j'aurais voulu donner des ailes aux chevaux qui traînaient la pesante voiture ; et cependant, chaque fois qu'un détour de la route me dérobait la vue du lugubre château, je sentais mon cœur soulagé d'un poids énorme ; chaque fois que je le voyais reparaître, des battements douloureux retentissaient dans ma poitrine. Mes compagnons de route me paraissaient partager mes impressions, car ils gardaient un profond silence, et leurs regards restaient obstinément fixés sur ce but lointain où nous appelait un pieux devoir.

La journée était magnifique : les feuilles des arbres, toutes ruisselantes de rosée, étincelaient au soleil levant ; une vapeur légère, transparente, s'élevait à la surface des prairies, où les foins récemment coupés répandaient dans l'air leurs rustiques émanations. C'était un dimanche : des villageois passaient en habits de fête, les uns à pied, les autres entassés sur ces chars à deux roues dont on se sert dans les montagnes ; les uns et les autres, de fort bonne humeur, échangeaient en passant quelques joyeuses paroles Les cloches des villages voisins sonnaient à toutes volées, et leurs pieuses voix se mêlaient à ce frémissement de la vie qui s'élève incessamment de tous les points de la terre.

Je ne pouvais me dérober entièrement aux impressions que faisait naître en moi le spectacle de cette nature si vivante et si gaie ; je me sentais disposé intérieurement à la joie. Mais hélas ! il me suffisait de jeter les yeux sur ces blanches murailles perçant de sombres feuillages pour sentir toute cette joie s'évanouir et se changer en tristesse. Là, me disais-je, habite une douleur que rien ne saurait consoler ; derrière ces murs, il y a des êtres qui pleurent et qui luttent contre un affreux désespoir ; ici c'est la vie, mais là-bas c'est

la mort : il suffit de franchir le seuil de cette demeure pour la voir se dresser avec son lugubre appareil. Et tandis que cette scène de deuil se passe là, bien près de nous, rien au dehors ne l'annonce aux regards; la nature indifférente et froide n'a rien perdu de son éternelle sérénité. Au lieu de se voiler d'un crêpe funèbre, il semble qu'elle ait réservé pour ce jour maudit toutes ses séductions et toutes ses fêtes. Dieu voudrait-il insulter à la douleur des hommes en leur offrant le spectacle d'une joie qui leur est odieuse? Ou n'a-t-il pas mis plutôt dans cette paix de la nature, dans ce mouvement de la vie éternellement renouvelée, un sublime enseignement et les promesses d'une glorieuse immortalité?

Ces pensées me conduisirent jusqu'au pied de la colline sur laquelle est construit le château. La voiture traversa lentement une avenue d'antiques peupliers; un instant après, la porte s'ouvrait pour nous recevoir et nous tombions dans les bras de notre ami.

Cette entrevue fut cruelle pour tous. Notre présence, en lui rappelant un bonheur à jamais perdu, redoublait encore l'amertume de ses regrets; et nous, devant une douleur si profonde, nous ne savions que pleurer avec lui et le presser dans nos bras. Je n'essaierai pas de décrire les premiers instants de notre réunion; je le voudrais que je ne le pourrais pas, tant ces détails sont confus dans mon souvenir. Je vois encore ce vaste salon avec ses fenêtres soigneusement closes, comme pour bannir de ce séjour de deuil la clarté trop gaie du soleil; à la lueur de ce demi-jour, je vois ces visages pâles, ravagés par la douleur, portant la double empreinte de la fatigue physique et de l'accablement moral; mais je ne sais ce que nous dîmes, j'ignore quelles paroles furent échangées entre nous. Une seule pensée nous préoccupait tous; et celle-là nous ne voulions pas l'exprimer de peur d'irriter une plaie qui n'était déjà que trop saignante.

Ce fut lui qui le premier osa aborder ce douloureux sujet : son cœur était si plein qu'il débordait à chaque instant, malgré les efforts qu'il faisait pour conserver à sa douleur une apparente dignité. Il voulut nous conduire dans le jardin. Mais là de nouveaux sujets de tristesse l'attendaient, car chaque pas que nous faisions dans ces allées désertes réveillait

dans son âme d'amers souvenirs. Il marchait devant nous, à pas lents, cherchant à nous entretenir de choses indifférentes. Il nous questionnait sur notre voyage, sur notre vie intime, sur nos travaux; mais son esprit était distrait, car il passait d'un sujet à un autre avec une agitation fébrile, sans paraître écouter nos réponses. Poussé par son instinct ou plutôt par ce besoin de souffrir qui est la seule joie accordée aux grandes douleurs, il avait dirigé la promenade dans les lieux qui devaient exciter en lui le plus de regrets. A chaque instant il s'arrêtait pour considérer attentivement un détail insignifiant à nos yeux; un soupir pénible s'échappait de sa poitrine, puis il poursuivait sa route en reprenant le fil de la conversation commencée. Enfin ses forces le trahirent : il s'assit sur un banc, et là, cachant son visage dans ses mains, comme s'il avait honte de nous montrer sa faiblesse, il versa d'abondantes larmes. Nous étions heureux de le voir pleurer, car les efforts qu'il faisait pour paraître calme n'avaient pu tromper notre sollicitude, et nous craignions pour lui les effets de cette contrainte. Je m'approchai et je lui pris la main; il tourna alors vers moi ses yeux tout noyés de larmes :

—O mes amis! nous dit-il, dans quel état vous me voyez... Hélas! ce banc sur lequel nous sommes assis a été le témoin de notre amour : c'est là qu'elle aimait à venir se reposer auprès de moi dans les jours de mon bonheur... Dans les longues journées de cette affreuse maladie, que de fois je l'y ai portée dans mes bras, afin qu'elle pût jouir encore de la fraîcheur de l'air et de l'éclat du soleil... Cet arbre que vous voyez étendait sur elle son ombre bienfaisante; ces touffes de rosiers et de jasmins l'enveloppaient de leurs doux parfums. Cette branche à demi flétrie que vous foulez aux pieds, c'est sa main qui l'a détachée; cette fleur épanouie de ce matin était un frais bouton lorsqu'elle est venue, pour la dernière fois, s'asseoir à cette place favorite... Qu'elle était belle encore, ô mes amis! Ses joues amaigries avaient la blancheur du marbre; ses yeux toujours si beaux paraissaient plus grands encore, et à leur éclat naturel s'ajoutait celui que donne la fièvre. Son sourire était toujours aussi doux qu'autrefois; seulement, il avait moins de finesse et plus de mélancolie, et lorsque son regard s'arrêtait sur nous, c'était avec

une expression de tendresse qui semblait annoncer un prochain adieu.

Tandis qu'il parlait ainsi, nos yeux se remplissaient de larmes, mais nous n'avions rien à lui dire, et nous ne répondions que par notre silence à ses tristes récits.

Il se leva brusquement, comme pour s'arracher à des pensées trop cruelles; nous le suivîmes. Il nous conduisit à quelque distance du château, dans un site assez agreste, qu'en des jours plus heureux nous avions surnommé l'Unterwald, à cause d'une vague ressemblance avec cette vallée de notre belle Suisse. C'est une longue prairie creusée entre deux collines, et que des forêts de pins, de hêtres et de châtaigniers enveloppent d'une triple ceinture de feuillages. Un mince filet d'eau la traverse dans toute sa longueur.

Au moment où nous y arrivâmes, le soleil était sur le point de disparaître, et ses derniers rayons, glissant le long des pentes boisées, venaient mourir dans le fond du vallon; l'ombre des arbres s'allongeait sur la pelouse; une couple de bœufs buvait à longs traits dans le réservoir rustique d'où s'échappe le ruisseau. A droite, une échancrure de la montagne laissait apercevoir la plaine déjà plongée dans le crépuscule, puis une longue chaîne de coteaux en pleine lumière, et plus haut encore, à demi perdues dans la brume du soir, les cimes neigeuses de quelques Alpes lointaines.

Nous nous étions assis sur l'herbe, à la lisière d'un bois de hêtres presque séculaires, et nous contemplions en silence ce spectacle toujours admirable de la nature qui se prépare au repos. Ce calme, cette paix du dehors se communiquait à nos âmes par une mystérieuse mais irrésistible sympathie; ils donnaient à notre douleur un caractère moins déchirant, et notre malheureux ami subissait sans le savoir et presque malgré lui cette bienfaisante influence.

Nous crûmes le moment favorable pour essayer quelques consolations. Nous lui parlâmes de Dieu, de cette bonté infinie qui met la joie à côté de l'épreuve et qui promet à ceux qui pleurent une bienheureuse immortalité. Nous appelâmes à notre aide ces paroles des saintes Ecritures qui semblent destinées à soutenir l'homme dans ces crises violentes où son âme lutte contre le désespoir. Nous lui rappelâmes que le

bonheur n'est pas fait pour notre misérable nature, et que les affections de cette terre sont une copie bien imparfaite de ce céleste amour dans lequel nous trouverons un jour l'oubli de toutes nos peines et la guérison de tous nos maux. Nous l'exhortâmes à avoir confiance, à ne pas se laisser abattre par le malheur, mais à le regarder au contraire comme un de ces avertissements qui ont pour but de détacher notre cœur de ce triste monde pour le préparer à une vie meilleure. Nous lui dîmes enfin tout ce que les gens heureux ont coutume de dire à ceux qui souffrent, dans l'espoir, bien faible hélas! d'étouffer par la raison le cri de la douleur.

Il nous écoutait en silence, les yeux baissés, comme s'il eût cherché à se convaincre de la justesse de nos paroles. Quand nous eûmes fini, il nous prit la main, et nous regardant avec ce triste sourire qui est le signe extérieur d'un profond découragement :

— Je vous remercie, nous dit-il, mes excellents amis : ce que vous venez de me dire est la vérité même, et je sais gré à votre amitié d'avoir ménagé ma douleur en la combattant, ainsi que vous l'avez fait, sans la condamner, comme vous auriez pu le faire. Je n'en sens pas moins le reproche indirect caché sous la bienveillance de vos paroles, et je dois avouer que ma conscience me l'avait adressé avant vous. Mais que puis-je faire si ces raisonnements si simples me persuadent sans me changer? Que puis-je faire si la douleur a paralysé en moi toute énergie et toute volonté? Mon intelligence vous écoute et vous approuve, mais mon cœur me dit que je pleure et que j'ai raison de pleurer. Cet avenir que vous lui offrez est bien glorieux sans doute. Et cependant, dois-je vous le dire, j'ai beau fixer sur lui mes regards, je ne puis parvenir à le désirer; devant ses splendeurs mon âme demeure froide et indifférente. La moindre circonstance de ce passé qui ne reviendra plus, un détail insignifiant en soi, mais où je retrouve l'image de celle que j'ai tant aimée, me paraît préférable à toutes ces promesses d'une lointaine félicité. Je ne cherche point à justifier ma faiblesse : je la confesse et je m'en accuse. Je voudrais pouvoir rallumer cette étincelle de foi que le malheur a, je le crains, éteinte; je porte envie à ces natures privilégiées que l'épreuve grandit

et qui savent puiser la force où le vulgaire ne trouve que le découragement. Dieu sans doute est avec elles ; c'est lui qui leur donne l'énergie nécessaire pour rester victorieuses dans cette lutte morale. Mais je suis bien loin de leur ressembler : je suis un pauvre être, sensible jusqu'à la faiblesse, et qui, sous des apparences de force et de courage, est en réalité plus faible et plus timide qu'un enfant. Je ne sais point m'élever au-dessus des affections de cette terre ; ce qui est invisible, éternel, impérissable, n'est pas fait pour moi : Dieu lui-même est plutôt une croyance de mon esprit qu'un amour de mon cœur ; sa perfection m'impose, elle excite mon admiration sans éveiller mes désirs ; je le sens trop au-dessus de moi pour pouvoir l'aimer. Car si l'égalité est nécessaire quelque part, c'est dans le domaine de nos affections, et, je le sens, quelque effort que je fasse, je ne puis éprouver un amour digne de ce nom, si l'être qui en est l'objet ne m'apparaît comme mon semblable. La sympathie est le premier degré de toute tendresse véritable : mais, entre le Tout-Puissant et moi, comment pourrais-je, sans blasphème, supposer la moindre similitude de sentiments et de pensées? Heureux donc ceux que la religion soutient dans toutes les peines dont cette existence est remplie ; heureux ceux pour qui la foi est quelque chose de plus qu'une simple adhésion de l'intelligence, et qui trouvent dans la lecture des saints livres une source inépuisable d'efficaces consolations ! Je les admire sans pouvoir les comprendre ; je les admire comme des êtres qui me sont infiniment supérieurs. Mais ne me demandez plus de les suivre, car je ne sais pas comme eux m'oublier moi-même devant la perfection divine, je ne possède pas leur puissance ; comment pourrais-je imiter leurs vertus?

Ce discours, commencé avec une apparente tranquillité et achevée dans une agitation extrême, nous fit pénétrer jusqu'au fond de l'âme de notre ami. Nous comprîmes que sa douleur était trop vive encore pour que les consolations de la religion pussent exercer sur elle leur salutaire influence. Ce n'est pas, en effet, au milieu du trouble des passions irritées que la parole de paix peut se faire accepter et comprendre. Il faut attendre ce moment plus ou moins rapproché mais inévitable, où le calme succède à leurs agitations ; ce

sera peut-être le calme de l'abattement, la torpeur du désespoir ; n'importe : c'est alors seulement que l'âme pourra s'ouvrir au sentiment religieux, et changer son amertume contre une pieuse résignation.

Ce moment n'était pas venu pour Marcel ; sa franchise ne nous avait laissé aucun doute à cet égard, car, à défaut de la logique vulgaire, ses paroles en avaient une plus irrésistible encore, la logique du désespoir.

Pendant que je réfléchissais sur ce que nous avions à faire, Edouard se pencha vers moi et me fit signe qu'il voulait parler. Je compris à son geste qu'il espérait arracher notre ami à ses tristes pensées en faisant rouler l'entretien sur ces hautes questions qui saisissent d'une manière si puissante l'intelligence humaine. En d'autres circonstances, j'aurais eu une grande confiance dans le succès, car je savais avec quelle ardeur Marcel avait coutume d'embrasser tout ce qui touchait de près ou de loin à la science des idées. Mais en ce moment, en présence d'une douleur si nouvelle et si profonde, je doutais un peu de l'efficacité d'un semblable moyen. Néanmoins je ne fis aucune objection, et j'attendis en silence le résultat de cet entretien.

Edouard était un savant : il avait puisé largement aux sources de la science allemande, et dans l'âge où la plupart des hommes ne songent qu'au plaisir, il s'était formé une éducation philosophique aussi complète que sévère. Mais c'était aussi , c'était avant tout un homme de cœur. Il ne songea point à heurter de front cette douleur trop légitime pour pouvoir être combattue, trop profonde pour céder à des raisonnements. Il entra au contraire dans cette douleur, il chercha à l'adoucir en la partageant. Il parla de celle que nous avions perdue ; il en parla dans des termes si affectueux que chacun de nous en fut ému et que l'âme du malheureux dut en éprouver quelque joie. Il rappela l'amitié qu'elle nous avait témoigné, amitié qui serait toujours pour nous un précieux souvenir ; puis , glissant légèrement sur tout ce qui pouvait réveiller en lui des images trop déchirantes, il se mit à louer l'énergie de son caractère, cette force morale qu'elle possédait à un si haut degré et qui n'excluait cependant ni la douceur ni la grâce. Il parla de l'ambition bien légitime

qui remplissait son âme pour celui qu'elle aimait, du désir qu'elle avait de le voir se créer une existence utile à lui-même et à ses semblables.

— Quel encouragement pour toi, mon cher ami, lui dit-il, de savoir qu'en travaillant à répandre ce que tu crois être la vérité, tu remplis la dernière volonté de celle que tu as tant aimée ; quelle joie de penser que la mort n'a pas rompu tout lien entre vous, mais que sa double influence peut encore se faire sentir au delà de la tombe ; chacun de tes travaux sera pour elle comme un gage d'amour, et tes études, cessant d'être dirigées par une curiosité égoïste, ne seront plus que l'accomplissement d'un pieux devoir. Je comprends que ce moment n'est point encore venu ; pour se livrer avec fruit à des recherches de cet ordre, il faut une liberté d'esprit incompatible avec les premiers emportements de la douleur. Mais toi-même, avec le temps, tu sentiras le besoin de revenir à ce qui fut autrefois une source de pures jouissances ; tu comprendras que les nobles labeurs de la parole s'associent avec la tristesse du cœur et qu'ils la soulagent sans l'offenser ; tu reviendras à la philosophie ; et y revenir, ce ne sera point oublier celle que nous pleurons, ce sera bien plutôt lui rester fidèle en réalisant ce qui fut, nous le savons tous, la plus chère de ses espérances.

D'ailleurs, où trouverais-tu une occupation plus relevée, plus convenable à une douleur qui ne veut pas dégénérer en faiblesse, mais qui veut demeurer noble et digne comme celle qui en est l'objet? La philosophie est la science de l'idée, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé. Elle ne s'arrête point aux réalités périssables ; elle les traverse d'un vol rapide pour ne se fixer qu'en Dieu, ce but éternel vers lequel tendent incessamment toutes les forces de la nature humaine. Il est cette vérité suprême que réclame notre intelligence, et il est en même temps cet amour que rêve notre cœur. La route à parcourir est longue, il est vrai ; elle est pénible et semée d'obstacles ; mais ces difficultés mêmes, lorsqu'on les a surmontées, se résolvent en jouissances. La philosophie est un long combat ; mais pour celui qui l'affronte avec courage, l'issue n'en saurait être douteuse : chaque défaite est une conquête, et chaque chute

un pas de fait vers la victoire. La foule qui croit sur la foi de l'habitude et qui accepte sans contrôle tout ce que ses maîtres lui enseignent, la foule ne connaît pas ces sublimes angoisses des âmes fortes aux prises avec la vérité; mais elle ignore aussi la joie du triomphe, elle vit dans ce pâle crépuscule que l'on nomme le sens commun, véritables limbes intellectuelles qui ne sont ni le jour ni la nuit, ni la vérité ni l'erreur. Elle n'a jamais tressailli à la vue de ces divins rayons qu'illuminent tout à coup le monde intérieur et révèlent au philosophe les mystérieux rapports des idées et des choses. Son repos est celui de la mort; il n'a rien de commun avec cette paix qui s'achète lentement, péniblement à la suite de laborieux efforts.

Ce qu'il y a de plus excellent chez l'homme, c'est l'intelligence et la volonté; ce qu'il y a de plus noble, c'est la science, et de plus désirable, c'est le bonheur. Mais, s'il en est ainsi, quelle étude pourrait être jugée plus digne de l'homme que la philosophie? Elle est, en effet, l'application immédiate de la volonté à l'intelligence, le travail de l'esprit sur lui-même pour reconnaître ce qu'il est, ce qu'il peut, ce qu'il doit être. En partant de la réalité, elle s'élève jusqu'à l'idée d'une absolue perfection; elle mesure, il est vrai, la distance qui nous en sépare, mais elle nous indique en même temps la route qui y conduit; elle nous révèle les moyens que Dieu nous a donnés pour atteindre ce but, objet de tous nos désirs, et dont la possession seule mérite le nom divin de bonheur. Auprès de ces splendeurs éternelles dont elle nous découvre l'image, que sont les biens de cette vie, que sont ses peines et ses plaisirs? Ce n'est pas dans le présent, encore moins dans le passé, que nous devons chercher des satisfactions toujours vaines et trompeuses. Tout ce que le temps emporte ne vaut pas un désir, ne mérite pas un regret: c'est plus loin, c'est plus haut surtout qu'il faut fixer nos regards.

La pensée, cette étincelle divine jetée au milieu d'une vile matière, la pensée ne participe point aux troubles de la chair; ce que nous nommons la jouissance n'existe pas pour elle; l'amour, la passion, la tristesse sont des mots dont le sens lui est inconnu; du haut de sa sérénité radieuse, elle assiste

avec étonnement à ces mouvements tumultueux dont le motif lui échappe et qu'elle ne peut ni partager ni comprendre. Son domaine à elle, c'est la science; son objet, c'est l'idée; son but, c'est la vérité; et la vérité, c'est Dieu, non ce Dieu semblable à l'homme, que la religion nous commande d'adorer, mais le Dieu vrai, le Dieu absolument parfait, cause première, principe éternel, substance infinie, tel que la philosophie le révèle à la seule raison. Entre le sentiment et la pensée, on peut choisir; mais ce choix est grave, car il détermine à jamais notre valeur intellectuelle et morale. On ne peut pas aimer ce qui passe et poursuivre ce qui est éternel; celui qui attache son cœur à des biens illusoires, perd par cela même le sens de ces hautes vérités qui ne se révèlent qu'aux âmes fortes, sûres d'elles-mêmes, exemptes de tout préjugé et pures de toute faiblesse. La philosophie affranchit l'homme de ces entraves, souvent honteuses et toujours cruelles; elle lui ouvre une route difficile, il est vrai, mais assez élevée pour que le trouble des passions ne puisse l'atteindre. Les fatigues qu'elle lui impose sont bien récompensées par les joies de la découverte; elle lui enseigne à se passer de secours étrangers, et développant en lui un légitime orgueil, elle le rend enfin tel qu'il doit être : un homme, j'ai presque dit un dieu.

La religion pleure avec nous; elle donne à notre douleur un caractère plus relevé; elle change l'angoisse en espérance et le désespoir en résignation : en un mot, elle substitue une passion douce à une passion violente; elle ne va pas au delà. La philosophie fait plus encore, puisqu'elle nous élève au-dessus des faiblesses de notre nature. Ses consolations ne sont point de vagues rêveries, mais des vérités positives qui s'imposent à nous avec toute l'autorité de l'évidence. Elle n'a pas besoin des formes de l'éloquence; elle dédaigne les séductions de ce prisme trompeur qu'on appelle la poésie; car son but n'est pas de séduire l'homme en opposant à la sensibilité vulgaire une sensibilité d'un ordre supérieur, mais de le convaincre par la force souveraine de la démonstration. Elle substitue la certitude à la croyance et la science au préjugé. En partant d'un doute méthodique pour arriver à la croyance rationnelle, elle nous délivre à jamais de ce scepti-

cisme frivole qui se joue de toutes les thèses et flotte au gré de toutes les passions. Elle seule enfin peut renseigner l'homme sur ses plus graves intérêts et lui donner un code de vérités positives dont ni l'influence de l'habitude ni le trouble des sens, ni les agitations de l'âme, ne pourront plus obscurcir l'évidence.

Toi-même, ami bien cher, ne pensais-tu pas ainsi, autrefois? Ne te souvient-il plus de ces longues promenades dans lesquelles tu défendais avec tant de chaleur les droits de la raison et le caractère moral des études philosophiques? Quelques-uns de nos amis soutenaient la thèse contraire, et s'imaginaient servir les intérêts de la religion en lui sacrifiant le libre développement de la pensée. Les arguments ne te manquaient pas pour leur répondre. Après les preuves tirées de l'ordre rationnel, tu descendais sur le terrain de l'histoire; tu faisais passer devant nos yeux cette longue suite de sages qui, dès les temps les plus reculés, ont trouvé dans la philosophie un moyen de perfectionnement, en même temps qu'ils y puisaient une force presque surhumaine contre les misères de cette vie. Tu te plaisais à nous citer les noms de ces héros de la pensée qui, au sein de l'infortune, au milieu des supplices, savaient conserver cette tranquillité d'âme qui est le triomphe de l'esprit sur la matière.

Aujourd'hui qu'une juste douleur a dévasté la partie sensible de ton être, pourquoi ne cherches-tu pas un refuge dans ces hautes régions de la pensée? Pourquoi n'imites-tu pas ces sages que tu admirais autrefois? Sans doute, ils n'étaient pas insensibles; ils ont eu comme toi, comme chacun de nous, leurs jours d'angoisse et de deuil. Mais si la destinée les a rendus malheureux, elle n'a pu les rendre infidèles au culte de la vérité. Pareils à ces grands arbres que le vent dépouille de leurs branches sans réussir à les déraciner, ils ont subi sans se plaindre les coups de l'adversité, ils sont sortis de l'épreuve mutilés, mais non pas vaincus. Ce qui fit leur force peut faire aussi la tienne. En considérant les lois éternelles qui régissent l'univers, tu comprendras que la mort n'est qu'une transformation, un passage d'une forme inférieure dans une autre forme plus parfaite, et cette pensée adoucira ce que tes regrets peuvent avoir de trop amer en-

core. Tu apprendras à t'élever au-dessus des conditions transitoires qui constituent la vie terrestre, et dans ce peu de jours que nous devons passer ici-bas, tu ne verras plus qu'un instant insaisissable de l'éternité. Cette espèce de consolations est la seule qui ne froisse point la douleur, la seule qui sache l'adoucir en lui conservant toute sa dignité. Pourquoi donc t'obstinerais-tu à la repousser? Souffrir est pour l'homme une nécessité cruelle; mais ce serait une étrange folie que de prétendre en faire un devoir. Celui qui se complaît dans la douleur est aussi loin de la vérité, de la raison et du bon sens, que celui qui s'en affranchit par étourderie, par légèreté de nature. Toute consolation n'est pas bonne; mais je prétends, et nos amis seront de mon avis, que parmi les distractions légitimes accordées à la douleur, il n'en est point qui soit plus relevée, plus digne de l'homme, et plus efficace en même temps que la philosophie.

Pendant tout ce discours, j'avais tenu mes regards obstinément fixés sur Marcel, dans l'espérance de le voir s'animer, comme il le faisait autrefois, dès que ces graves questions étaient agitées en sa présence. Mais ce n'était plus le même homme. Ses yeux baissés vers la terre, son attitude morne et le triste sourire qui errait sur ses lèvres, ne nous disaient que trop combien il était changé. Plusieurs fois, je l'avais vu secouer doucement la tête, comme pour protester contre l'enthousisme un peu forcé, je l'avoue, du pauvre Edouard. Il y eut un moment de silence que personne de nous n'osait rompre; car il aurait fallu ajouter quelque chose à ce qui venait d'être dit, et nous ne sentions aucun désir de renouer ce triste entretien. Notre embarras n'échappa point à Marcel, et ce fut lui qui vint à notre secours.

— Pardonnez-moi, nous dit-il, mes excellents amis, si je n'ai pas répondu sur le champ à vos amicales sollicitations, et toi, mon cher Edouard, sois sûr que je te sais un gré infini de l'effort que tu viens de faire pour réveiller en moi cette vie intellectuelle qui me semble, hélas ! à jamais éteinte. Je ne me suis pas mépris sur le but de tes paroles : tu as frappé sur moi comme l'on frappe sur un vase d'airain pour s'assurer de l'état de conservation dans leqnel il se trouve. C'est une expérience de médecine morale que tu viens d'essayer

sur ton ami ; et je crains bien que l'épreuve n'ait été que trop décisive, puisque te voilà tout triste et le front chargé de sombres nuages. Je vous plains sincèrement d'avoir à faire à une nature aussi rebelle que la mienne ; je pourrais peut-être faire un effort sur moi-même et vous montrer une confiance dans mes propres forces qui est bien loin de moi aujourd'hui. Mais je ne réussirais pas à tromper votre sollicitude, et vous m'en voudriez sans doute de cette innocente ruse. Je vous parlerai donc sans détour, et je vous laisserai lire à livre ouvert dans ma pensée, au risque même de vous affliger par de tristes découvertes.

Je ne suis plus l'homme que vous croyez : la douleur, en s'attachant à moi, a produit dans ma nature morale un changement que je ne m'explique pas encore, mais qui n'est que trop certain. Ce qui me touchait le plus autrefois me laisse dans une absolue indifférence. J'ai perdu le sens de ces hautes vérités dont vous me parlez ; en vous écoutant, j'essaie de m'élever jusqu'à elles, mais cet effort est au-dessus de mes forces, et je retombe sur cette terre qui a dévoré mon bonheur.

Lorsque vous faites entendre à mon oreille ces grands noms de science et de philosophie, vous me parlez un langage que j'ai connu, mais qui m'est devenu étranger. Je m'efforce vainement de le comprendre ; j'écoute des mots dont le sens ne m'est plus intelligible. Mon esprit répète avec vous : vérité ; mais ne me demandez pas quelle sorte de chose est la vérité, car je l'ignore. En revanche, je sais très-bien ce que l'on nomme le bonheur ; je le sais, parce que je l'ai possédé un jour et parce que je l'ai perdu. Vous me rappelez mes discours d'autrefois, à quoi bon ? C'étaient les discours d'un homme heureux : comment l'infortuné qui vous parle pourrait-il en être responsable ? Entre le premier et le second, il y a un abîme que la mort a creusé et qu'il n'est plus en notre pouvoir de combler. Lorsque je voyais dans la philosophie un refuge assuré contre tous les maux de cette vie, j'étais comme l'insensé qui se construit pendant l'été une hutte de feuillages contre les rigueurs de l'hiver. L'orage vient, la neige tombe et le frêle abri s'écroule, laissant le malheureux à la merci des frimas. Vous-mêmes, qui me parlez de

force, de résignation, de courage, vous ne savez ce que ces mots signifient. Vous connaissez, il est vrai, d'une manière générale ce que l'on désigne sous le nom de malheur ; mais vous n'en avez pas fait la douloureuse expérience. Et c'est là une science que l'on n'apprend pas dans les livres, mais que Dieu s'est réservé d'enseigner à chacune de ses créatures. Le malheur est un état de l'âme qui ne se devine pas : il se révèle seulement à la conscience de celui qui souffre et qui se donne la singulière joie de se regarder souffrir. Il en est de même de tous les sentiments : l'amour, le désir, la colère sont des mots vides de sens pour celui qui ne les a pas sentis brûler au fond de son âme. Votre insouciante jeunesse ne connaît encore de la vie que les joies ; elle n'a pas eu à lutter contre l'affreux désespoir. Attendez quelque temps : la destinée ne vous oubliera pas, et vous saurez alors ce que recouvre ce mot si facile à dire lorsqu'on est heureux : le malheur.

Mes paroles sont amères, ô mes amis ; mais mon cœur ne l'est pas. Il ne l'est pas pour vous surtout, qui êtes venus à moi avec une bonté si touchante pour partager une douleur que vous ne pouvez pas consoler. Ce n'est donc pas à vous que s'adresse la rudesse de mon langage, c'est à la nature humaine si hardie dans la prospérité, si faible et si lâche dans les mauvais jours ; ou plutôt, c'est à moi-même qui n'ai pas su comprendre que la tristesse est le dernier mot de toutes les joies. C'est moi que je hais, c'est moi que j'accuse, et je méprise également mon insouciance d'autrefois et mon découragement d'aujourd'hui.

La vue de la mort devrait exciter dans l'homme un tel mépris pour les choses d'ici-bas qu'il s'en détournât à l'instant pour s'attacher aux choses invisibles et éternelles. La raison le veut ainsi : elle accuse la brièveté de la vie, la fragilité de ses joies avec une puissance irrésistible ; elle condamne tous les désirs, toutes les aspirations de nos âmes qui ne s'élèvent pas au-dessus du monde des sens et de la matière. Pourquoi faut-il que cette voix si sage persuade l'esprit sans porter dans notre cœur une égale conviction ? En vain fait-elle resplendir à nos yeux l'éclat de ces hautes vérités, en vain nous montre-t-elle dans cette terre où nous a jetés la

Providence un séjour de misères et de larmes, nous persistons à aimer cette demeure inhospitalière ; les chagrins, les déceptions nous brisent sans nous changer, et les larmes mêmes que nous versons sont une preuve de notre aveuglement. Au milieu du désespoir, s'il nous arrive de recourir à Dieu, ce n'est pas pour nous donner à lui, ce n'est pas pour lui sacrifier nos folles passions, c'est pour lui reprocher notre tristesse, c'est pour lui redemander notre bonheur perdu et ces joies dont la mort vient de nous démontrer la fragilité. Biens d'un jour dont la possession nous semble préférable à toutes les promesses de l'éternité. Dans cette lutte entre l'âme et les sens, c'est presque toujours à ceux-ci que demeure la victoire, et les cris de la chair l'emportent sans cesse sur les préceptes de la conscience, sur les enseignements de la raison.

Il existe, je le sais, des natures privilégiées chez lesquelles ces combats ont une issue plus heureuse. Il y a des hommes assez sages pour qui l'amour de la créature, une fois brisé, ne se relève plus dans leur âme, et qui savent mettre d'accord, avec une force que j'admire, leur intelligence et leur cœur. Mais ce sont là de rares exceptions ; peut-être aussi ont-ils reçu du ciel des secours d'une nature supérieure. Je voudrais leur ressembler ; je voudrais partager leur mépris pour tout ce qui n'est pas absolument fixe et inaltérable ; je voudrais m'élancer avec eux jusqu'aux pieds du Maître, et tout oublier, m'oublier moi-même dans son amour. J'ai tenté pour cela quelques efforts, mais toujours sans succès. Sans doute je ne suis pas fait pour connaître ces joies ; je suis condamné à vivre comme la foule, jouet des temps et des circonstances, attachant mes désirs à mille choses passagères qui m'échapperont l'une après l'autre et dont je n'ai pas même la consolation d'ignorer la fragilité. Je passerai ainsi de tristesse en tristesse jusqu'au jour où il plaira à Dieu de faire cesser ce supplice en me retirant à lui. Peut-être alors me pardonnera-t-il d'avoir aimé tant d'êtres faibles et imparfaits comme moi. Mon cœur n'était pas digne de contenir l'image de l'absolue perfection : il a cherché autour de lui parmi ses compagnons d'exil ceux qui paraissaient lui ressembler ; il a trouvé dans leur sympathie un adoucissement

aux maux de l'existence. Cette joie mélangée de peines est la seule joie réelle qu'il ait connu ici-bas ; c'est la seule qui, à l'heure du départ, pourra exciter en lui un regret.

Pourquoi ne puis-je me représenter Dieu sous une forme plus accessible et plus humaine ? Pourquoi ne m'est-il plus permis de le voir sourire à mes désirs, s'affliger de mes douleurs, tendre vers moi une main secourable, m'écouter comme un ami et me consoler comme un père ? Combien je regrette la douce et naïve piété de mon enfance. J'ignorais alors ce que l'on entend par l'absolu ; l'être en soi, l'infini étaient pour moi autant de mots sans valeur ; peut-être même n'avaient-ils jamais frappé mon oreille. Mais j'aimais Dieu comme j'aimais mon père ; et le soir, avant de poser ma tête sur l'oreiller, je ne manquais point de lui adresser la plus simple mais la plus fervente des prières. Rien, dans ma candeur, ne me semblait indigne de ce divin ami : je lui contais toutes mes peines, je lui faisais part de toutes mes joies. Si quelque désir, un de ces désirs bien purs mais aussi bien ardents de l'enfance, venait à traverser mon esprit, je lui en demandais sans embarras la prompte satisfaction. Un plaisir inattendu, un succès dans mes jeunes travaux venait-il me mettre au comble du bonheur, c'est vers lui tout d'abord que se portait ma pensée ; et, tandis que je le remerciais, il me semblait le voir sourire, de ce sourire si doux, si caressant que je voyais errer sur les lèvres de mon père lorsqu'il était content de moi.

Un souvenir matériel se trouve lié d'une manière inséparable à ma dévotion de ce temps-là. Il y avait dans le cabinet de mon père, placé à l'angle de la bibliothèque et un peu dans l'ombre, une peinture très ancienne représentant une tête de vieillard. Quel était son nom, sa qualité, dans quel temps vivait-il ? Je l'ignore. Un certain air de famille me porte à croire que ces traits vénérables pourraient bien avoir appartenu à quelqu'un de mes ancêtres. C'est du moins ce que j'ai pensé plus tard ; mais, à l'époque dont je parle, ce portrait était pour moi quelque chose de très mystérieux.

Je passais ma vie dans le cabinet, à cause de la bibliothèque dont je feuilletais sans cesse les volumes. Lorsque mon père était présent, je n'avais pas besoin d'autre société que

la sienne : je prenais place à ces côtés, bien près de lui, et je lui faisais part de mes découvertes, je lui racontais nos lectures, je lui faisais mille questions. Il aimait ces causeries quotidiennes dans lesquelles ma jeune intelligence s'ouvrait sous sa direction à la fois bienveillante et sévère. Je vois d'ici le regard plein de tendresse qu'il attachait sur moi, lors que mon babil avait mérité son approbation : doux regard, aujourd'hui éteint par la mort, et qui fut longtemps ma plus chère récompense. Ces entretiens duraient en général une heure ou deux, après quoi j'étais laissé en compagnie de mes livres. Mais alors j'éprouvais un sentiment de solitude qui me mettait mal à l'aise, et par un mouvement instinctif, j'allais me placer en face du portrait qui semblait alors me regarder faire. Une fois sous sa protection, je ne me trouvais plus seul. A travers la couche de poussière qui le couvrait, je voyais son large front ombragé de rares cheveux bruns, ses yeux sévères et cependant pleins de bienveillance, sa barbe touffue qui lui donnait l'apparence d'un de ces patriarches dont on m'avait appris l'histoire. Il y avait entre lui et moi une communication incessante et mystérieuse. Chaque fois que je levais les yeux, j'étais assuré de rencontrer son regard fixé sur moi, et mon imagination, transportant au portrait les mouvements intérieurs de ma conscience, le voyait tantôt mécontent et irrité lorsque j'avais fait quelque faute, tantôt joyeux et satisfait lorsque j'avais été sage.

Trouvais-je dans mes lectures un passage qui frappât mon esprit d'une manière particulière, je le lui faisais savoir par un rapide coup d'œil, et toujours j'apercevais en lui le reflet fidèle de ma pensée. C'est ainsi que nous avons lu ensemble beaucoup de livres. La bibliothèque de mon père était riche surtout en ouvrages de science : Buffon étalait sur l'un des rayons ses innombrables volumes un peu rongés des vers, un peu déchirés par le temps, mais pour moi pleins de charmes ; les *Etudes de la nature* de Charles Bonnet et la *Palingénésie philosophique* s'y trouvaient aussi, et m'initièrent de bonne heure aux questions les plus élevées. Je les lisais avec une ardeur que la difficulté du sujet augmentait, bien loin de me rebuter comme elle aurait pu le faire. Car l'enfant est semblable à l'homme : il méprise les choses simples pour

s'attacher à celles dont la possession ne peut être achetée qu'au prix de laborieux efforts. Nous n'aimons pas ce qui se donne, nous voulons lutter, vaincre et conquérir. Je lisais donc Charles Bonnet et je m'attachais de préférence à ceux de ses ouvrages qui touchaient aux questions les plus élevées et par cela même les plus difficiles : Dieu, le monde, l'éternité. Y comprenais-je quelque chose ? J'ai peine à le croire maintenant; et cependant alors, je pensais bien fermement tout comprendre. Un jour je tombai sur un volume de Plutarque qu'un hasard peut-être prémédité avait mis à ma portée. Ce fut toute une révolution : dès cet instant Bonnet, Huber, Buffon, Cuvier, tous mes amis d'autrefois, perdirent un peu de leur prestige, et l'histoire des êtres humains remplaça dans mon cœur celle des fourmis et des abeilles. Plus tard, ce fut un poète, un grand et vrai poète, Corneille, qui tomba sous ma main. Le lendemain j'essayais d'imiter ce langage harmonieux qui m'avait tant charmé, et j'entreprenais une véritable tragédie (c'était, je crois, *le dernier jour de Carthage*), dont le premier acte fut écrit avec acharnement, le second à force de volonté, et dont le troisième resta inachevé; en sorte que la postérité sera privée de cette belle œuvre, objet de tant d'espérances et de tant d'amour. Enfin ce fut Descartes et son *Discours de la méthode* qui exerça sur moi une influence plus décisive encore. A chacune de ces phases de ma vie intellectuelle, le souvenir du grave vieillard se trouve lié de la manière la plus intime. Faut-il s'étonner si, dans ma foi naïve, j'associais la pensée de Dieu à celle de cette vénérable figure, et si elle est restée pour moi, bien des années encore, le type vivant et humain de la divinité ?

Je ne me rendais pas bien compte alors de l'analogie qu'offrait ce portrait avec mon excellent père; et cependant, cette ressemblance entrait pour beaucoup sans doute dans la tendresse respectueuse qu'il m'inspirait. Dieu et mon père étaient en effet pour moi les deux types distincts mais inséparables de toute perfection. Je savais, il est vrai, que l'un était faible, sujet aux souffrances et à la mort, je savais que l'autre était tout-puissant, bienheureux, éternel, mais c'était là pour moi toute la différence; et ma jeune imagination ne

pouvait se représenter un être meilleur, plus vertueux, plus indulgent que cet excellent et respectable ami. Aussi était-ce avec une conviction profonde qu'en élevant le soir ma prière à Dieu, je m'écriais avec toute la tendresse de mon âme : Mon bon père qui es aux cieux!

Jours heureux, jours de plaisirs innocents et tranquilles, jours où l'esprit ne doute pas, où le cœur ne connaît encore de la vie que la reconnaissance et l'amour, si vous saviez combien je vous regrette ! Vos jeux naïfs qui font sourire les sages de ce monde me paraissent plus sérieux et plus utiles que les nôtres; votre insouciance est moins indigne de l'homme que nos misérables inquiétudes; et je rougirais de comparer nos passions tyranniques, impures, avec vos innocents et faciles plaisirs. Qu'ai-je appris depuis que je raisonne? quel profit ai-je retiré de ces orageux combats où l'âme lutte avec toutes ses forces contre les atteintes du doute? S'il m'est arrivé d'en sortir victorieux, cette victoire si chèrement acquise vaut-elle pour la pratique de la vie les naïves croyances de l'enfant? Il y a dans l'âme une fleur de simplicité comme une fleur d'innocence que le moindre souffle ternit sans retour : elle peut quelquefois survivre aux tempêtes des passions, elle n'échappe pas à l'influence désolante du scepticisme; et, cette fleur perdue, c'est en vain que l'intelligence s'élève sur les ailes de la raison jusqu'aux régions les plus sublimes, c'est en vain qu'elle poursuit et découvre les vérités éternelles, elle ne peut lui rendre sa primitive fraîcheur.

Sans doute l'on peut raisonner et croire; mais la croyance du philosophe n'est pas celle de l'enfant. Elle est plus relevée peut-être; plus parfaite, je l'ignore, les philosophes l'assurent. Mais, comme force morale, la première était bien supérieure à la seconde : son empire sur l'homme, sur ses actes extérieurs, sur ses sentiments et sur ses pensées, était d'autant plus profond qu'il était plus ignoré. Il est fort bon de savoir pourquoi l'on croit; mais cela est bon pour rendre un peu de solidité à l'édifice ébranlé par le doute; cela est bon pour les esprits qui ne croient plus et qui cependant veulent retenir encore quelques-unes des vérités qui leur étaient chères : ils appellent à leur secours toutes les forces

de la raison. La raison, en effet, répare le dommage ; mais ce qu'elle leur rend, ce n'est plus la croyance, c'est la certitude, c'est la science, c'est-à-dire un état de l'esprit au lieu d'un sentiment de l'âme, une chose indifférente et froide au lieu d'une passion.

La croyance philosophique n'a fait ni découvrir des mondes, ni conquérir des empires, ni seulement braver les supplices et courir au devant des persécutions. Quelques fureurs populaires ont suffi pour disperser ou pour anéantir la secte de Pythagore, de toutes cependant la plus religieuse, la plus voisine de l'état primitif. Les Alexandrins n'ont eu quelque énergie dans leur résistance que parce que leur philosophie était devenue un culte, et Bruno n'a pas porté sur le bûcher sa dévotion spéculative au Dieu du panthéisme, mais son amour pour la liberté.

Au contraire, il a suffi souvent d'une étincelle de foi pour transformer un peuple, un siècle, le monde entier. Celle qui brûlait dans l'âme de saint Paul devait allumer un incendie dans lequel viendrait s'abîmer la puissance romaine ; celle qui animait l'ardent génie de Luther fit trembler sur sa base le vieil édifice de la papauté. Là se trouve la source de toute grandeur, le secret de toute énergie ; car ce n'est pas la science qui peut étouffer la voix de l'égoïsme, sacrifier l'intérêt à l'idée, faire de la souffrance une joie et du dévouement un bonheur, arracher l'homme à lui-même pour l'entraîner vers un but dont la possession ne promet à nos sens aucune jouissance immédiate : la foi seule a ce glorieux privilége, parce qu'elle est une passion de l'âme et non une conquête de la raison.

Vous ne m'accuserez pas de présomption et de partialité, ô mes amis, puisque je plaide ici contre moi-même. Cette foi dont je vante la puissance est, de toutes les facultés humaines, celle peut-être dont je suis le plus complètement privé. Au lieu de me livrer je lutte, au lieu de croire je raisonne ; et le démon philosophique me poursuit à toutes les heures et dans toutes les circonstances de ma vie. Je voudrais lui résister, je voudrais retrouver la sécurité sereine de mes jeunes années ; mais cette tâche est au-dessus de mes forces. Que de fois, ployant les genoux devant Dieu, je me suis sur-

pris à méditer froidement sur l'essence métaphysique de la divinité : ma bouche l'appelait mon père, et ma pensée le nommait tout bas l'absolu, l'infini, la cause première ; je voulais aller à lui avec la confiance d'un enfant, et cet entretien intime que je désirais, n'était plus que la rêverie solitaire d'un philosophe. J'ai cru longtemps que c'était de la force ; je m'applaudissais d'avoir remplacé les préjugés d'autrefois par des croyances plus sévères. Dans cette victoire de la raison sur l'instinct, je voyais un triomphe des principes les plus relevés de mon intelligence. J'ai cru tout cela aussi longtemps que j'ai ignoré les peines de cette vie. Mais le jour où le malheur est venu fondre sur moi, j'ai trouvé ma philosophie impuissante pour me consoler ; j'ai regretté amèrement cette affection du cœur qui m'avait tenu lieu de système, et j'ai voulu retourner vers ces sources si vives pour m'y désaltérer. Vain espoir : il était trop tard ; mon âme transformée n'y trouvait plus de plaisir. Il aurait fallu déraciner d'anciennes habitudes, revenir à la simplicité d'autrefois. Mais ce retour n'était plus possible : l'amour éteint ne pouvait se rallumer, et que me restait-il pour le remplacer ? La raison, la sèche et froide raison.

C'était là mon dernier refuge : je m'y suis jeté aveuglément ; je lui ai demandé les consolations que la religion ne pouvait plus m'offrir ; je l'ai interrogée avec une anxiété fébrile ; mais ses réponses n'ont point soulagé ma douleur. En vain je l'ai suppliée de me rendre ce Dieu semblable à l'homme que j'aimais autrefois d'une tendresse toute filiale : sa voix austère et froide ne m'a révélé que l'immensité mystérieuse du premier principe, de cette volonté toute-puissante inaccessible dans son essence, incompréhensible dans ses desseins, et se dérobant à nos regards dans son éternelle sérénité. Je lui demandais un Dieu semblable à moi, un Dieu aimant et bon, sympathique à toutes mes peines, sensible à toutes mes douleurs : elle a détruit l'un après l'autre tous ces rêves ; elle m'a démontré que ces noms de bonté, de tendresse, de sensibilité, de sympathie pouvaient convenir à la créature, mais qu'appliqués à l'être divin, ils devenaient autant de contradictions, pour ne pas dire autant de blasphèmes. Ne vois-tu pas, m'a-t-elle dit, ne vois-tu pas, in-

sensé, que l'Être parfait ne saurait souffrir, qu'il ne peut partager tes peines sans déchoir de sa dignité souveraine? Si Dieu avait pour l'homme un amour réel, ce serait l'homme qui serait Dieu, car il pourrait, à son gré, affliger le Tout-Puissant et troubler sa béatitude. Dieu, en créant le monde, aurait abdiqué son empire aux mains d'une chétive créature; il se serait condamné lui-même à des peines presque continuelles. Ne comprends-tu pas d'ailleurs que l'amour convient aux êtres imparfaits et finis? Contraints de chercher au dehors une félicité qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes, ils s'attachent à mille choses étrangères, dans l'espoir toujours déçu d'y rencontrer le bonheur. Mais l'infini se suffit à lui-même : il n'a pas besoin de demander ailleurs une béatitude qu'il possède par droit de nature; ou plutôt il n'y a pas de bonheur pour lui dans le sens humain de ce mot, parce qu'il n'y a pas non plus possibilité de malheur.

Celui qui fait de Dieu un être bon et juste, élève sur l'autel une idole faite à sa ressemblance. Ces vertus ne peuvent appartenir au Tout-Puissant : elles supposent des devoirs à remplir, la liberté de mal faire, par conséquent aussi une loi qui commande et un être qui obéit. Mais si Dieu obéit à la loi, c'est la loi même qui est Dieu, c'est elle et elle seule qui est éternelle, absolue, toute-puissante. Or un effet peut-il exister sans cause? Une loi ne suppose-t-elle pas nécessairement un législateur? Cesse donc de ramper dans le préjugé, ne relève pas dans ton cœur une nouvelle idolâtrie : cesse enfin de faire Dieu à ton image, et apprends ce que j'enseigne sur le mystère de l'essence divine :

Dieu est une force; il est la force par excellence, il est la volonté libre, absolument première, unique et toujours en acte, de laquelle toutes choses procèdent. A lui seul appartient toute science digne de ce nom; lui seul est cause véritable, toutes les autres sont apparentes, c'est-à-dire que leur vertu dérive de celle de Dieu. Tout ce qui existe dans le monde, et le monde lui-même est un effet immédiat de cette cause souveraine. L'esprit comme la matière, les lois de l'intelligence comme celles de la nature, en procèdent directement. Dieu est la volonté en soi : les êtres réels sont les actes de cette volonté; ils s'en distinguent sans pouvoir

en être séparés, car, cette volonté anéantie, le monde disparaîtrait aussitôt comme ces fantasmagories qui frappent nos regards et qui s'évanouissent sans laisser de traces. L'homme lui-même n'est qu'un des effets de la puissance créatrice. Son corps et son âme, son intelligence et sa volonté en ont reçu leur forme avec leur existence. Les lois de la pensée, ces principes universels qui nous semblent si nécessaires et dont l'anéantissement ne peut même être supposé, n'ont cependant qu'une nécessité relative : ce sont les formes que Dieu a imposées à notre intelligence, le moule dans lequel il l'a jetée; mais l'orgueil le plus insensé pourrait seul affirmer que ces formes, absolues à nos yeux, le sont aussi pour la divinité. Considérées sous ce point de vue, elles ne sont plus que les effets d'une cause absolument première, et par cela même absolument libre; aussi sont-elles contingentes et finies. Elles règnent, il est vrai, sur le monde; mais au-dessus d'elles, il y a Dieu, supérieur à toute catégorie, parce qu'il est avant tout la volonté.

Cesse donc, ô philosophe, tes vaines clameurs; n'élève plus tes mains suppliantes vers celui que tu ne peux attendrir. Avant de t'envoyer l'épreuve, il savait qu'elle déchirerait ton âme, il voyait tes souffrances et tes larmes, car le temps ni l'espace n'existent point pour lui. Peut-être t'accordera-t-il encore du bonheur; mais ce sera par un acte libre de sa volonté : tes vaines supplications ne sauraient le lui arracher.

Je m'incline, ô raison, devant tes arrêts. Mon esprit n'a rien à te répondre : je crois avec toi que Dieu est la cause première, exempte de toute forme humaine, simple dans son essence et supérieure à toute contradiction. Mais pourquoi cette persuasion ne me donne-t-elle aucune joie? Pourquoi laisse-t-elle dans mon âme tant de vide, tant de désirs qu'elle ne peut satisfaire? Ce Dieu que tu me présentes, je je le respecte et je l'adore; mais il se refuse à mon amour, et son image infinie se dérobe à mes embrassements. Non, c'est en vain que je le contemple : cette contemplation n'a d'autre résultat que de me faire mesurer la distance qui m'en sépare. Plus je le vois, plus je l'admire, moins je découvre en lui mon semblable, moins il m'est possible de l'aimer.

Cependant une voix intérieure me crie que ce n'est point là le Dieu qui convient à la nature humaine, qu'il y a entre le souverain Être et l'homme un lien plus intime et plus doux que la raison; elle m'assure que la Providence n'est pas un vain mot, et que, du haut des cieux, un père me contemple avec une tendre sollicitude; elle fait enfin rayonner à mes yeux le Dieu moral dans sa radieuse sérénité. Il n'est plus question ici d'absolu, d'infini ou seulement de cause première · tout est amour, charité, clémence et miséricorde. Au lieu de cette essence immuable dont la perfection n'excitait dans mon cœur qu'un stérile respect, c'est une âme compatissante et bonne qui pleure avec moi, qui prend sa part de toutes mes peines et m'accorde, pour les rendre moins amères, les secours de sa tendresse. Voilà le vrai Dieu de l'humanité; car il lui ressemble : il partage ses souffrances sans partager ses faiblesses; il est le type idéal de la perfection morale, la plus sublime réalisation de la loi du devoir.

Mais laquelle de ces deux idées est la vraie? A qui me fierai-je, de la conscience ou de la raison? Saurai-je la voix qui m'enseigne l'absolue indifférence de la volonté créatrice, ou celle qui m'entraîne aux pieds de la victime de Golgotha? Deux besoins, deux instincts se disputent ma pensée : l'un exige la vérité; l'autre demande de l'amour. Si j'écoute le premier, toute ma nature sensible souffre et murmure; si le second vient à l'emporter, c'est l'intelligence qui gémit à son tour de se voir sacrifiée. Il faudrait trouver un lien entre ces deux conceptions opposées : il faudrait que la raison pût saisir le Dieu moral, ou que la cause première pût tomber sous le regard immédiat de la conscience. Mais jusqu'ici j'ai vainement cherché la possibilité d'un tel lien, et je crains bien que l'esprit humain n'arrive jamais à résoudre un problème qui renferme des données contradictoires.

Le subjectivisme, il est vrai, écarte la difficulté; mais il l'écarte au profit de la raison, et ses solutions sont loin de satisfaire aux besoins de la conscience. L'homme, dit le disciple de Kant, ne peut rien affirmer au delà du phénomène de sa pensée : la réalité et ses attributs dépassent les bornes de sa compréhension. La notion la plus nette, la sensation la plus distincte ne sont encore pour l'esprit qui les considère

que des actes intérieurs; vainement penserait-il y découvrir ce *noumène* qu'il affirme toujours sans le saisir jamais. Ce que les choses sont en elles-mêmes, leurs qualités, leur essence : autant de questions qu'il est inutile de poser parce qu'il est impossible de les résoudre.

Tout ce qui ne tombe pas sous le regard direct de la conscience ne peut être pour l'homme qu'un objet de croyance. Le parfum de la fleur, la saveur du fruit sont, pour celui qui en jouit, autant de réalités subjectives : il a le droit d'affirmer qu'il éprouve actuellement telle sensation, que telle image occupe sa pensée, et l'évidence du sentiment réfute victorieusement toutes les déceptions d'un absurde scepticisme; mais il ne lui est pas permis d'aller au delà, et de conclure que les objets existent réellement tels qu'il se les représente et tels qu'il les conçoit. La conception de la divinité n'est donc pour l'homme qu'une notion intellectuelle, un acte de notre principe pensant; et rien de plus. Affirmer que cette idée est la représentation fidèle de son objet, affirmer que cet objet lui-même existe réellement, c'est une présomption dogmatique que la philosophie critique a réfutée d'une manière péremptoire.

Qu'il existe en nous une ou plusieurs idées de la divinité; que la raison puisse former comme la conscience un idéal de perfection, et que ces deux archétypes n'aient entre eux aucune relation appréciable : c'est ce qui ne doit point nous surprendre, puisque ces deux facultés diffèrent essentiellement et dans leur objet et dans leur méthode. Du reste, ces deux conceptions ont précisément la même valeur : une valeur toute subjective. L'une n'est pas plus vraie que l'autre, du moins aux yeux de l'esprit qui les compare. Il est possible qu'il existe réellement un être qui réponde aux conditions contenues dans l'une ou l'autre de ces idées; mais quand cette correspondance existerait, elle n'en serait pas moins complétement nulle pour nous qui n'avons aucun moyen de l'apprécier. Il faudrait que l'homme pût sortir de lui-même pour comparer ses idées avec la réalité, qu'il pût penser sans pensée, pour ainsi dire, afin d'échapper aux formes qui le constituent; il faudrait, en un mot, qu'il pût cesser d'être homme pour devenir Dieu.

Les anciens philosophes dogmatiques admettaient comme un axiome l'existence des objets; et ils employaient toutes les subtilités de leur dialectique pour expliquer le mode d'action que ces objets pouvaient exercer sur l'esprit. Les modernes sont partis du fait intérieur de la pensée pour établir la réalité de l'objet pensé. Les uns comme les autres ont échoué dans leurs tentatives. Kant a fait toucher au doigt le vide de ces prétendues démonstrations. Renonçant pour toujours à ces ambitieuses prétentions, le docteur de Königsberg a réduit la philosophie à ce principe identique : « L'homme pense ce qu'il pense ; » ou à cet autre qui n'en diffère qu'en apparence : « Il n'y a dans la pensée rien de plus que la pensée. » Les réalités extérieures peuvent être encore, et sont en effet l'objet d'une croyance nécessaire : elles ne peuvent plus être la conclusion d'aucune déduction rationnelle.

Cette théorie, je l'avoue, est devenue la mienne, et sa rigueur métaphysique me paraît défier toutes les objections. Elle a eu l'immense bonheur de réfuter le scepticisme en lui faisant sa place dans la philosophie, de fixer aux facultés humaines leurs limites et de sauvegarder le dépôt des croyances morales, en les enlevant une fois pour toutes à l'autorité de la raison. Elle ne nie rien, elle ne détruit rien : elle préserve seulement l'intelligence humaine des affirmations absolues ; elle la rappelle à ses conditions de créature et l'empêche de dissiper ses forces dans des entreprises chimériques. En retranchant de la philosophie les questions transcendantes, elle lui a plus donné qu'elle ne lui a enlevé, car elle lui a tracé sa route, cette route si longtemps et si vainement cherchée, loin des systèmes exclusifs et des erreurs qui les accompagnent.

Cependant, le dirai-je? je crains que cette théorie si parfaite ne puisse satisfaire tous les instincts du cœur humain. L'homme a besoin de vérité ; et la vérité, pour lui, c'est la nécessité. Il ne lui suffit pas de savoir que les lois de la nature intelligente, comme celles de la nature physique, sont constantes et immuables : il veut encore qu'elles soient éternelles, nécessaires d'une nécessité absolue. Contingent lui-même, il ne se plaît que dans l'infini ; imparfait, il se tourne sans cesse vers la perfection, et il veut que cette perfection

qu'il rêve ne soit pas seulement une pensée, mais une auguste réalité. Otez à l'homme la certitude que le monde extérieur existe ; en vain vous chercherez à lui faire comprendre que cette certitude rationnelle n'importe point à la pratique de la vie : si vous réussissez à le convaincre, vous aurez tué en lui toute force et toute énergie. On ne s'attache point à des fantômes : une fois persuadé que l'objet de son amour n'a qu'une existence mentale, toute sa tendresse s'évanouira pour faire place à une invincible indifférence.

L'idée de Dieu, celle d'un être infini, d'une cause première, est un fait intellectuel que le scepticisme le plus insensé oserait seul méconnaître. L'athée lui-même, en la niant, constate l'existence de cette idée suprême dont l'esprit humain ne saurait pas plus s'affranchir qu'il ne s'affranchit des axiomes de la raison. Mais cette vérité psychologique, une fois constatée par le sens intime, est encore bien loin de pouvoir donner à l'homme une religion. Sans la conviction que cette idée est la représentation fidèle d'une réalité étrangère à nous et à notre pensée, elle demeure au rang de ces concepts vides qui ne touchent point notre âme. Pour qu'elle devienne un sentiment, une passion capable de nous ébranler, il faut que l'idée s'efface, pour ainsi dire, devant la grandeur de son objet, et que, nous oubliant nous-mêmes, nous touchions du regard de la foi cette réalité dont elle est l'image. Alors seulement la philosophie cède la place à la religion, et le Dieu métaphysique disparaît devant le Dieu vivant tel que le christianisme nous le révèle. Alors aussi la raison garde le silence, et la voix de l'amour se fait seule entendre à l'âme subjuguée et soumise.

Heureuse victoire qui fait succéder à toutes les angoisses du doute le bonheur d'une paix à jamais certaine ! joies aussi pures qu'enivrantes, auprès desquelles toutes les autres paraissent vaines et méprisables ! De grands esprits les ont connues, et tel à été leur ravissemennt qu'ils ont oublié pour elles la gloire et la science, les plaisirs du monde et les jouissances plus relevées de la raison. Mais, pour goûter cette félicité parfaite, il n'est point nécessaire de s'appeler Fénélon, Bonaventure ou Pascal ; d'avoir usé sa vie à poursuivre la vérité dans les sentiers difficiles de la géométrie ou

de la dialectique. La foi ne recherche point la savante poussière des écoles, et la robe des docteurs l'épouvante avec sa glaciale gravité. Elle s'y rencontre sans doute : et ne se glisse-t-elle pas partout où il y a des âmes à consoler et des doutes à vaincre? Mais ce n'est point là sa demeure habituelle. Sœur de l'indigent, mère des enfants et des simples, elle se plaît à vivre en leur compagnie : elle s'assied à leur foyer, préside à leurs entretiens, s'associe à leurs prières, et leur révèle ces hautes vérités que la raison des sages de ce monde poursuit vainement par de longs détours. Ici l'on ne discute point; on ignore le doute et ses douloureux combats; on ne sait ce que c'est que le Dieu métaphysique et le Dieu moral. Toutes ces contradictions que l'intelligence découvre ou plutôt qu'elle fait naître, ces problèmes qu'elle soulève, tout cela n'existe pas pour ces âmes simples, pleines d'une pieuse gratitude pour les bienfaits de la Providence. L'idée du souverain maître a cessé d'être une conception rationnelle pour devenir un sentiment. Ce n'est plus une difficulté contre laquelle on lutte : c'est un être réel et vivant que l'on aime et dont on se croit aimé.

Candeur touchante, simplicité préférable cent fois à toutes les sécheresses de la science, pourquoi t'ai-je perdue pour jamais? Pour jamais, ai-je dit. Ah! chassons ce mot funeste. Peut-être un jour connaîtrai-je moi aussi ces joies si pures et si douces; lorsque, à la force de la jeunesse succéderont les tristesses du déclin de l'âge, peut-être alors sentirai-je le besoin d'un appui plus ferme que tous ceux de cette terre et me tournerai-je vers la source du pur amour; j'irai me prosterner aux pieds du Dieu de l'Evangile, et courber devant lui mon front couronné de cheveux blancs. Mais, aujourd'hui, je ne puis. En vain la douleur m'a-t-elle écrasé sous son étreinte de fer : elle m'a fait sentir la vanité des affections de ce monde, elle a détruit en moi le désir et l'espérance; elle n'a pu réduire au silence ce démon familier qui s'intitule si fièrement la raison. Accablé sous le poids de ma peine, je me suis relevé vaincu mais non pas changé; mon premier cri n'a pas été pour bénir Dieu, mais pour lui reprocher mon malheur. Je n'ai pu voir en lui ce bon père qui châtie l'enfant qu'il aime, mais une volonté inflexible et souveraine dont il

faut accepter les arrêts sans que le cœur soit tenu de lui rendre de l'amour en échange du désespoir.

J'ai cependant appris une haute vérité : c'est que la philosophie, bonne aux jours de la prospérité, n'a point de consolation à nous donner dans le malheur. J'ai aussi appris que tout amour est pour l'homme une source féconde d'inquiétudes et de tristesse; car ce que nous aimons nous échappe, le cercle de nos affections devient peu à peu une vaste solitude; la joie présente est une douleur à venir, et la vie entière est un long adieu.

Marcel avait parlé longtemps, tantôt avec l'abattement de la tristesse, tantôt avec une sombre énergie. Lorsqu'il eut fini, nous ne trouvions rien à lui répondre. Nous sentions que toutes nos consolations seraient inutiles, et que Dieu seul pouvait ramener la paix dans cette âme ravagée par la douleur. Il comprit le motif de notre silence et nous tendit une main que nous pressâmes dans une affectueuse étreinte.

Le soir était venu; les collines dessinaient leurs silhouettes sombres sur un ciel que coloraient encore les dernières teintes du crépuscule; un souffle de vent courait à travers le feuillage des hêtres et le faisait frissonner avec un imperceptible murmure. Les cloches des hameaux sonnaient l'angelus, et l'on entendait les chants lointains des villageois qui regagnaient leurs rustiques demeures. Quelques étoiles commençaient à briller au-dessus de nos têtes, et l'astre des nuits d'été, la blanche Véga, glissait ses doux rayons à travers un réseau de branches entrelacées.

Il semblait que la nature eût réuni ce soir-là toutes ses séductions pour nous faire oublier une réalité cruelle. Mais hélas! lorsque l'orage, en soufflant sur les eaux, a soulevé la vase qui dormait dans leurs profondeurs, c'est en vain que le soleil brille et que les arbres se couvrent de fleurs : le miroir terni n'en reçoit plus qu'une image infidèle Lorsque le regret, la douleur ont brisé le cœur de l'homme, il ne sent plus. il ne voit plus qu'à travers un voile de deuil. La nature n'est plus à ses yeux qu'un vaste tombeau dont l'horreur se dissimule à peine sous ces ornements dérisoires que l'on nomme beauté, magnificence, poésie. Il a perdu la puis-

sance de jouir, et les impressions du dehors ne sont pour lui que l'occasion de nouvelles souffrances. Qu'appelle-t-on la paix des champs? La paix et l'angoisse sont des passions humaines : leur domaine, c'est le cœur de l'homme; elles n'existent point au dehors, et la nature ne les connaît point. Insensible à nos peines comme elle l'est à nos joies, elle nous regarde passer avec indifférence; et lorsque nous disparaissons à notre tour, elle ne nous donne pas un regret, elle ne verse pas une larme. Puissance égoïste, elle n'a qu'un but, qu'une pensée, celle d'étendre son empire. Elle se rit de notre génie dont elle anéantit les chefs-d'œuvre; elle s'empare de nos palais et de nos temples pour en faire des ruines; elle souffle sur notre beauté et la réduit en poussière; elle frappe entre nos bras l'être que nous aimons, et, par une amère ironie, elle se plaît à changer sous nos yeux cet objet d'amour en un spectacle d'horreur. Non, nature, tu n'es pas notre sœur, tu n'es pas notre amie, comme on le croit dans l'âge des illusions et de la poésie : tu es une marâtre jalouse, implacable, qui dissimule sa haine sous de perfides sourires. Mais aujourd'hui tu t'es trahie : tu n'abuseras plus notre crédulité.

Ces réflexions et d'autres également cruelles nous retinrent longtemps encore à la place où nous étions, immobiles, silencieux, inattentifs à ce qui se passait autour de nous : nos cerveaux fatigués n'enfantaient plus que des images lugubres qui flottaient dans notre esprit sans qu'il fût en notre pouvoir de les dissiper ou seulement d'en détourner nos regards. Une influence que nous subissions malgré nous, transformait toutes nos impressions, tous les mouvements de notre âme en pensées de deuil; car l'homme est toujours l'esclave de ce sentiment mystérieux que l'on nomme la sympathie, et il n'y a rien qui soit contagieux comme la douleur.

Ce fut Marcel qui nous tira de cette espèce de léthargie morale en nous rappelant que la soirée avançait et qu'il était temps de partir. Nous reconnûmes alors combien les heures s'écoulent vite dans la rêverie, qu'elle soit triste ou gaie, agréable ou douloureuse. Car le croissant de la lune, saillant et délié comme un fil d'argent, commençait à s'incliner vers

l'horizon ; bientôt nous le vîmes disparaître derrière les pins qui couronnent les dernières pentes de la montagne. Nous quittâmes alors la pelouse tout humide de rosée, nous retrouvâmes l'étroit sentier qui descend vers la plaine, à travers les bois, et la nuit était tout à fait obscure, lorsque nous rentrâmes au château.

Marc Debrit.

UN SUJET DE NOUVELLE

A M. Ch. DuBois.

Il s'est passé à Naples, il y a quelques mois, presque sous mes yeux, une aventure qui vaut, je crois, la peine d'être racontée. Par malheur, mon histoire est si simple, qu'elle aurait besoin de complications pour trouver grâce auprès du public : or j'ai beau remuer ma cervelle en tous sens, je n'en saurais faire sortir de péripéties acceptables; je vous envoie donc la vérité toute nue à vous, Monsieur, qui voyez si juste et contez si bien. Vous avez toute la science et l'art qu'il faut pour en faire une chose exquise et charmante.

Mon histoire est celle d'un Français nommé Raymond (je vous cache son vrai nom pour ne pas le faire reconnaître), qui était venu à Naples au mois d'avril de l'an dernier. Vous vous rappelez qu'en ce temps-là, la Sicile insurgée attendait Garibaldi qui devait l'enlever en quelques jours au roi de Naples. Cette agitation politique n'avait ni attiré, ni effrayé Raymond. Il venait ici en voyageur, pour voir Pompeï et le Vésuve. Je le connus par hasard et je m'attachai vite à lui.

Ce n'est pas qu'il plût à tout le monde au premier abord, au contraire. Il avait en lui quelque chose de hautain et de cassant qui déconcertait un peu, surtout à Naples, où les plus grands seigneurs ont les bras ouverts. Grand et mince,

il était taillé en gentilhomme et portait avec beaucoup de distinction une tête allongée, au nez fort et droit, aux yeux clairs et bruns, couverte d'épais cheveux noirs; un filet de barbe mince et crépue entourait sa bouche fine et encadrait le bas du visage. En voilà assez pour qu'il soit reconnu de tous ses amis; un mot de plus, et il le serait de tout le monde, ou du moins de ce qu'on appelle à Paris tout le monde. Je m'en tiens donc là, Monsieur : vous achèverez le portrait.

Raymond déplaisait, vous ai-je dit, par son air de réserve et de hauteur; n'avez-vous pas remarqué que c'est l'affectation de la jeunesse contemporaine? On devient renfermé, concentré, gourmé, comme s'il n'y avait plus de Pas-de-Calais. On craint le ridicule, et cette absurde terreur se trahit dans toutes nos relations; nous n'avons pas vingt ans, et nous nous défions du monde entier; à chaque fois que nous voyons un nouveau venu, nous nous mettons sur nos gardes, ce doit être un ennemi. D'un mouvement involontaire nous boutonnons notre habit jusqu'au menton, comme pour cacher notre cœur et, au besoin, pour le défendre — comme si cet étranger ne venait à nous que pour nous donner un soufflet — ou tout au moins nous rire au nez.

Raymond tenait donc son prochain à distance. Il fallait des instruments de siége formidables pour rompre la glace entre lui et nous. Mais la glace rompue, il devenait d'une effusion inépuisable. Il se livrait comme un enfant, comme les enfants d'autrefois. Il avait des moments de gaîté folle où, pour un rien, il aurait marché sur les mains et fait des cabrioles. Il disait tout ce qui lui passait par la tête, il racontait des histoires à faire mourir de rire toute la chambre des lords — et quelquefois même quand nous n'étions que nous deux, il devenait d'une confiance émue, presque tendre, qui me gagnait vite et me donnait à lui comme il se donnait à moi.

Mais il était surtout charmant avec les femmes.

D'abord il les aimait aveuglément; puis il avait d'instinct cette justice toute française qui subordonne la force à la grâce et donne à celle-ci l'empire absolu dans la société. Dès que Raymond entendait le frôlement d'une robe de soie, il devenait tout autre. Sa tête, qu'il portait d'ordinaire un peu

tournée et levée avec un air de défi, s'inclinait aussitôt; ses regards s'adoucissaient, ses lèvres pincées s'écartaient pour faire place à un sourire jeune. N'y eût-il qu'une femme dans un salon, il s'emparait d'elle et fût-elle la plus vulgaire du monde, il lui parlait avec une déférence et une humilité d'amoureux. Il paraissait (et il était en effet) profondément épris de tout visage féminin, de ceux-là même qui ne se montrent volontiers qu'aux lumières. Il me disait souvent : C'est la femme que j'aime, or la femme est bien plus femme à quarante ans qu'à seize. Je crois qu'il avait raison.

Je vous dépeins, Monsieur, mon ami tel qu'il était, sans me soucier de le rendre sympathique. C'est à vous de l'arranger à votre manière et de l'embellir. Il y a, dans ce caractère, quelques points inutiles au récit et que vous supprimerez peut-être. Vous vous bornerez, je pense, à peindre le Raymond qui aimait les femmes : unique moyen d'être aimé d'elles et de réussir, dans le monde comme dans les romans.

Il les aimait toutes, vous ai-je dit, même les grand'mères, mais sans dédaigner leurs petites-filles : une surtout — et voici mon histoire qui commence — une surtout qui était très blonde, chose assez rare à Naples, et d'une fraîcheur saine, opulente, faite pour la joie des yeux. Rappelez-vous à Venise, dans la sacristie de Santa-Maria della Salute, aux *Noces de Cana* du Tintoret, la deuxième ou la troisième femme assise à la table nuptiale, et vous aurez la Concetta, je l'appelle ainsi, parce qu'on la nomme autrement à Naples.

Tout ce que je peux ajouter sur elle, c'est qu'elle vendait en ce temps-là des..... Diantre! si je vous dis ce qu'elle vendait, tout le monde la reconnaîtra. C'est un commerce répandu dans le pays, mais les magasins connus sont très connus, celui-là surtout qui, ne donnant pas dans la rue, mais se cachant presque, comme un appartement privé, dans l'intérieur d'une maison, permettait à une jeune personne élevée avec soin de figurer au comptoir, contre les habitudes du pays, sans être mal notée dans la ville. Je suis donc forcé, monsieur, de ne point préciser mes indications. Je n'ai le droit de compromettre personne. Sachez seulement, et cela suffit pour mon histoire, que Raymond se proposait d'acheter ce que vendait la Concetta.

Si bien qu'un matin le jeune homme et la jeune fille se trouvèrent en face l'un de l'autre.

Au premier regard, Raymond resta comme ébloui devant cette belle créature. Elle eut pour lui l'attrait d'une surprise, un charme inattendu. En entrant dans le magasin, il avait cru avoir affaire à un jeune homme aux ongles trop longs, aux favoris en côtelette et aux cheveux partagés derrière la tête. Au lieu de cet être vulgaire et bien vêtu que vous rencontrez dans toutes les boutiques de luxe, il trouvait ce qu'il aimait le mieux au monde — une femme — et une femme blonde amenée là tout exprès pour lui, comme pour le reposer de ces inévitables yeux bruns et cheveux noirs qui le poursuivaient partout depuis son arrivée à Naples. Très brun lui-même, il recherchait les visages blancs encadrés dans des nattes dorées, mais il les appréciait surtout depuis qu'il n'en avait plus devant les yeux. Si vous adoptiez l'affectation à la mode, vous diriez de lui qu'il avait la nostalgie du blond. Nostalgie ou non, en entrant dans ce magasin, il resta un instant cloué à la porte.

Il se remit bientôt cependant, craignant de faire mauvaise figure : j'étais avec lui. Reprenant donc sa désinvolture, il fit l'aimable avec la jeune fille, sans fadeur cependant, sans impertinence : il ne dit pas un mot qu'il n'eût pas le droit de dire, et justifiant son entrée, expliqua tout d'abord ce qu'il venait acheter — mais avec une profondeur, une intensité de regard si caressante, que Concetta baissa la tête et rougit jusqu'au blanc des yeux.

Cette rougeur, il est vrai, ne fit que passer, comme le feu tournant d'un phare. Soit tout simplement pour se donner une contenance, soit pour cacher son émotion, la jeune fille se mit à ouvrir tous ses tiroirs, tous ses buffets, toutes ses vitrines; elle en retira des cartons innombrables et déploya toutes ses richesses, avec un zèle étrange, aux regards distraits de Raymond. Et ces regards descendaient avec une naïve admiration de la copieuse chevelure aux yeux bleus et incertains de la belle enfant, puis des yeux, lentement, jusqu'aux mains blanches, potelées, d'une souplesse et d'une vivacité gracieuses et courant sur l'étalage comme sur un

clavier de cristal dont il croyait entendre le carillon mélodieux.

Moi, monsieur, j'épiais la scène en pressentant un sujet de nouvelle.

Raymond resta très longtemps à choisir ce qu'il lui fallait. Ordinairement, dans ses emplettes auxquelles j'assistais en qualité de truchement, il se décidait beaucoup plus vite. Mais ce jour-là rien ne pouvait lui convenir : il était capricieux, irrésolu comme une jeune mariée. Il lui prenait des curiosités folles; il voulait tout voir et ne laissa pas un seul buffet vide. — Et ceci, et cela, disait-il toujours, en indiquant un carton inexploré. La jeune fille se prêtait à cette perquisition avec une patience angélique. Elle entendait notre langue et la parlait même, en la scandant comme de l'italien. J'étais donc inutile au dialogue et je pouvais écouter à mon aise.

Par malheur, toute chose a une fin. Au bout d'une heure ou deux, il ne resta plus une armoire qui ne fût vidée sur la table. Raymond paraissait fort empêché, contre son habitude, et il se retournait dans tous les sens, en cherchant un prétexte pour prolonger l'entretien. Mais la belle enfant ne paraissait nullement disposée à causer, même de choses indifférentes. Elle revenait toujours à ses moutons ou à ses cartons avec une insistance qui pouvait passer pour un parti pris. Elle paraissait esquiver Raymond, comme s'il était à craindre : il le crut du moins, parce que l'homme est un sexe fat.

Je ne sais comment ce marivaudage aurait fini, si Concetta ne se fût baissée vivement (car elle était très vive) pour ramasser je ne sais quoi : ce mouvement fit ouvrir un bijou qu'elle portait à sa ceinture et que j'avais pris pour une montre. En voyant que ce bijou s'ouvrait, elle devint rouge comme une cerise et le couvrit de sa main, comme pour cacherun secret de cœur. Raymond, qui avait tout vu, la regarda d'un œil inquisiteur et presque jaloux qui redoubla l'émotion de la jeune fille; puis la voyant troublée, il se mit à sourire, mais d'un sourire si plein de soupçons, qu'elle en fut offensée; je le crois du moins, car de rouge elle devint pâle, et, se relevant de toute sa hauteur, elle répondit au sourire de Raymond par un regard fixe et fier qui lui fit

baisser les yeux. Et comme si cette réparation n'avait pas suffi, elle ouvrit le médaillon qu'elle venait de cacher, et d'un geste royal, le tendit au jeune homme.

Reymond rougit à son tour et parut accablé de confusion. Notez qu'il n'avait pas dit un mot ni fait un geste; il s'était contenté de regarder et de sourire. Mais ce langage muet, très commun dans le pays, était si expressif et si offensant que Concetta s'était cru forcée d'y répondre. Et comme je restais à l'écart, par discrétion, elle se tourna vers moi en me disant :

— Regardez aussi!

Tout cela était fort singulier, surtout à Naples. Vous avez vécu, Monsieur, dans ce pays; vous en connaissez les jeunes filles. Vous devez donc vous rappeler qu'elles ne rougissent pas d'être aimées, et encore moins d'aimer. Je me souviens qu'un jour, dans cette île de Capri que vous décrivez si bien, je montai à cheval pour grimper au palais de Tibère. Chaque monture qu'on loue dans cet endroit est escortée par une fille qui l'excite et la conduit, la tenant par la bride dans les montées scabreuses et la fustigeant par derrière à tour de bras sur les pentes douces où l'on peut galoper. Ce métier est exercé presque partout par des hommes, mais ceux de Capri, vignerons, pêcheurs ou marins, ont affaire ailleurs. J'eus donc une fille à mes trousses, en jupon rouge et en corsage bleu, brune comme un vieux sou de cuivre et d'une beauté sauvage, étrange, presque violente comme le pays. Connaissant les habitudes populaires et les curiosités permises, je demandai du premier mot à cette fille :

« Fais-tu l'amour?

— *Come, no?* (Comment, non) me répondit-elle presque irritée. Cela voulait dire : Vous êtes bien insolent d'en douter!

Faire l'amour, dans ce pays, est un droit et un honneur qui n'est refusé qu'aux filles laides. Ne risquez donc jamais cette question indiscrète, on pourrait vous répondre autre chose que : *Come, no?*

Telles sont les mœurs napolitaines. Pourquoi donc Concetta s'offensait-elle d'un soupçon qui aurait paru naturel à

toutes ses compagnes? Vous le saurez, Monsieur, quand je vous aurai dit ce qu'il y avait dans ce médaillon.

Il y avait bien un portrait, un portrait d'homme qui plus est, et d'un homme en manches de chemise. La tête était puissante et belle, une tête léonine, barbue et chevelue, attachée au corps par un cou vigoureux, et malgré cela des yeux bleus très doux : un grand air de calme et de force. Devinez-vous déjà quel était cet homme? Un dernier coup de pinceau et vous y serez : la chemise était rouge : — Garibaldi!

Comprenez-vous maintenant l'air offensé de la jeune fille? On l'accusait d'une amourette à propos d'un acte de patriotisme. On la croyait affolée d'un damoiseau quelconque, tandis qu'elle s'était éprise d'un grand citoyen. On la traitait en petite fille frivole, tandis qu'elle faisait son devoir d'Italienne. Raymond comprit cette faute et il en fut consterné.

D'autant plus que Concetta se conduisait en vaillante fille. Rappelez-vous la date; nous étions en avril 1860, sous le règne de François II, monarque absolu. La constitution ne devait être promulguée que deux mois plus tard. La Sicile était insurgée et attendait Garibaldi. Porter en ce temps-là le portrait de cet homme excommunié, c'était un crime. Il suffisait de le nommer dans un lieu public pour être arrêté sur-le-champ. Et non seulement arrêté, mais proscrit, sans jugement, sans procès, à la sourdine. On vous prenait un homme dans la rue ou dans son lit, et on l'embarquait pour la France, sans lui crier gare, et sans lui expliquer pourquoi. Et l'on n'épargnait pas les femmes.

Concetta risquait donc beaucoup avec ce médaillon frauduleux. Mais en le montrant, elle risquait plus encore. La ville était peuplée de police officieuse. Si vous rencontriez deux hommes ensemble dans la rue, l'un des deux espionnait l'autre infailliblement. Rien ne prouvait à la jeune fille que nous ne fussions pas des agents de M. Ajossa. Elle était donc vaillamment patriote.

— Garibaldi! s'écria Raymond.

Je ne sais ce qui se passa en lui dans ce moment, mais il regarda Concetta d'un regard plein d'admiration et de tendresse. Elle triomphait. Emue aussi, mais d'une émotion

glorieuse, celle de la Ristori par exemple quand elle vient de dire à Elisabeth : C'est moi qui suis ton roi — son sein battait avec force, ses yeux étaient fiers et regardaient quelque chose au delà, au-dessus de nous, peut-être l'Italie future. Sa main était restée étendue vers le portrait et semblait dire : Voilà l'homme ! Elle était belle ainsi.

Je ne sais pourquoi, en la voyant, j'avais cette figure de Tintoret devant moi, — et je pensais à Venise.

— Garibaldi ! s'écria Raymond.

Aussitôt une pensée brilla dans ses yeux comme un éclair. Il dit à Concetta, peut-être étourdiment pour lui plaire, peut-être sérieusement dans un élan d'enthousiasme italien, et en tout cas sincèrement, parce qu'il était incapable de fanfaronnade et de forfanterie, il lui dit :

— Garibaldi ! Je pars demain pour le rejoindre.

Notez que Raymond n'avait jamais eu ce projet de sa vie. Il ne s'occupait pas de politique, et adorant les arts, raillait agréablement le *noble métier* des armes. Si quelqu'un lui avait dit en partant de Paris : Tu es comme Malborough et tu t'en vas en guerre, il aurait envoyé un témoin chez ce mauvais plaisant.

Et cependant, je vous le répète, il était parfaitement sincère en annonçant qu'il allait rejoindre Garibaldi.

Concetta fondit en larmes.

Encore une fois, Monsieur, je n'invente rien ; je vous le déclare sur l'honneur. Vous expliquerez comme vous voudrez ces pleurs de la jeune fille, vous qui savez si bien les mystérieuses histoires de la vingtième année. Je vous laisse même le soin de finir la scène, parce qu'elle ne finit pas. Concetta s'assit ou plutôt tomba assise près d'une table, la tête dans ses deux mains. Raymond voulut s'approcher d'elle et lui parler ; il ne lui arracha pas une parole. Elle ne pleurait pas, elle sanglottait. Sa mère entra sur ces entrefaites — peut-être par hasard. Une bonne grosse femme, cette mère, et qui ne s'inquiéta nullement des sanglots de son enfant.

— N'y prenez pas garde, nous dit-elle. — Et elle dessina avec l'index de sa main droite un tire-bouchon dans l'air, pour indiquer que la jeune fille était dans les nuages. Raymond dut se contenir de toute sa force pour ne pas faire

une scène à la grosse femme. Il se contenta de hausser les épaules et de sortir brusquement.

Moi j'achetai quelque chose pour justifier le bouleversement que nous avions causé dans tout l'étalage, et je payai ce quelque chose beaucoup trop cher, tant j'avais hâte de courir après Raymond.

Il allait vite, en homme plein de son idée. Il arpentait le terrain à grands pas, la tête baissée, marchant droit devant lui, sans s'inquiéter des passants qui le regardaient. Une voiture qui roulait derrière lui fut forcée de se détourner, parce qu'il ne s'écartait pas, bien qu'on lui criât gare. Le cocher, en le dépassant, lui vociféra des sottises qu'il n'entendit point. Un mendiant lui tendit son bonnet crasseux, et croyant que c'était un monsieur qui le saluait, Raymond tira un grand coup de chapeau au mendiant et passa outre. Il arriva ainsi, couvert de sueur, à son hôtel.

Je ne le rejoignis qu'à la porte de sa chambre, et je dus lui monter sa clé qu'il avait oubliée au bureau de l'auberge en enjambant quatre à quatre les marches de l'escalier. Il ne me remercia point, et, sans s'inquiéter de moi, se mit en devoir de faire ses malles. Je cherchai, comme de juste, à le dissuader de son projet : les trois quarts de nos amis ne servent qu'à combattre nos intentions, surtout quand elles sont excellentes. En effet l'aventure convenait à Raymond de toutes manières; il n'avait ni mère, ni enfant à soutenir, il ne se devait à personne. Il ne possédait d'amis qu'à Paris, où l'on n'a jamais le temps de s'aimer, et bien qu'il fût très intelligent, il n'exerçait aucune profession qui réclamât son zèle. Il ne vendait rien et il n'écrivait pas. Parfaitement inutile à tout le monde et à lui-même, il devait accueillir comme une bonne fortune cette occasion de se retremper le caractère et de servir une belle cause en homme de cœur. C'était mieux qu'un moyen de faire son chemin, c'était un moyen de faire son devoir — et, au pis aller, de bien mourir. — Je sentais tout cela, mais ce triste fond d'égoïsme et de lâcheté que nous avons en nous et que nous glorifions sous les titres de sagesse et de prudence, me poussait à le détourner de cette aventure. Je parlai longtemps, et avec une ineptie à faire frémir.

Par bonheur il n'écouta pas un mot de tout ce que je lui disais. Il errait çà et là sans me répondre, empaquetant ses effets avec une sorte de rage, au commencement du moins, car il se calma peu à peu. Il finit par se remettre tout à fait et par plier ses habits juste aux coutures. Après avoir jeté par la fenêtre dix cigares qui n'allaient pas, il fit durer le dernier trois bons quarts d'heure. Il sonna le valet de chambre et lui ordonna très posément de faire viser son passeport pour Gênes et de lui retenir une place sur le prochain paquebot. Puis, comme je l'ennuyais sans ébranler sa résolution, il me serra la main et me congédia de l'air le plus affectueux du monde.

J'allai rôder le soir autour de la maison de Concetta. (Quand je vous disais que tout le tout le monde espionne à Naples !) — Je vis mon Raymond se promener devant les fenêtres du magasin : il s'en éloignait de cinquante pas, puis revenait, avec une assiduité dont je le croyais incapable. De sept heures à minuit je repassai deux ou trois fois dans cette rue et deux ou trois fois je retrouvai mon homme en faction. Par malheur — ne vous l'ai-je pas dit? — le magasin de Concetta n'était pas une boutique apparente et dont les portes vitrées donnassent dans la rue. C'était un appartement au rez-de-chaussée : on y entrait par une porte intérieure de la maison. Cet appartement n'ouvrait au dehors que des fenêtres voilées le soir par des persiennes, des volets et des rideaux. Le magasin se fermait au public à la tombée de la nuit, à vingt-quatre heures comme on dit à Naples. A dater de ce moment n'entrait plus qui voulait chez la jeune fille. La porte banale était fermée à clef. Raymond attendit donc plusieurs heures que le dieu Hasard voulût bien entr'ouvrir une jalousie. Mais il paraît que le dieu Hasard fut inflexible. Je remarquai la dernière fois que mon patient ami marchait très vite et frappait du pied. Je le frôlai presque et il ne me vit pas; cependant la rue était déserte.

Le lendemain j'allai l'embarquer sur le bateau à vapeur. Ce bateau s'appelait la *Durance* et le capitaine était un de mes amis : un homme ouvert et gai, qui plut fort à Raymond, si bien que notre scène d'adieux fut la plus allègre du monde. On but le coup de l'étrier avec les membres de l'adminis-

tration de ce pyroscaphe, qui sont tous d'excellents buveurs. Si bien que Raymond, contre toutes ses habitudes (et c'était le signe d'une émotion extraordinaire) devint à première vue leur meilleur ami. Il poussa l'effusion jusqu'à la gymnastique; il voulut à toute force aller faire le bras-de-fer au haut du grand mât. Il ne s'y tua point : décidément je crois aux miracles.

Mais en redescendant il était épuisé. Le bateau allait démarrer; on pria ceux qui ne partaient pas de retourner à terre. Raymond me prit à part et me mit dans la main un médaillon qui contenait son propre portrait et qui ressemblait exactement au médaillon de la jeune fille.

— Si je meurs, vous le lui donnerez, me dit-il.

Puis de sa main qui tremblait un peu, il serra la mienne et me repoussa doucement, pour couper l'entretien : il ne voulait pas s'émouvoir devant tout le monde. Il recula de quelques pas et me dit adieu.

Je répondis : Au revoir. Il sourit, je descendis dans ma barquette et le vapeur tourna le môle. Une heure après on n'apercevait plus qu'un point noir et une ligne de fumée tremblottante à l'horizon.

Je n'ai plus revu Raymond de ma vie. Mais je sais la suite de son histoire, ou du moins j'en ai recueilli çà et là quelques traits, qui ne se lient guère. Je vais vous jeter tout cela, Monsieur, comme une poignée de sottises : vous comblerez les lacunes et vous recoudrez les morceaux. — L'expédition de Garibaldi a été mille fois racontée, vous exploiterez ces récits mieux que personne, et vous me ferez , j'en suis sûr, un Raymond poétique et brave, un amoureux de cape et d'épée qui réjouira les Espagnols.

Le capitaine de la *Durance* me rapporta que pendant la traversée, son passager fut le causeur le plus vif et le plus brillant de France et de Navarre. Deux ou trois femmes, dont une Anglaise fort belle, s'étaient affolées de lui : cette dernière, d'ailleurs très dévote, lui avait fait des avances très marquées, mais Raymond n'y avait point pris garde. Cette indifférence de sa part me donna fort à penser. A Livourne, où il y avait beaucoup de marchandises à décharger, le capitaine annonça à ses voyageurs qu'ils auraient le temps de

faire un saut jusqu'à Pise et de revenir avant le départ du bateau; l'Anglaise, qui voyageait seule en missionnaire, pour évangéliser l'Italie, pria Raymond de l'accompagner dans cette excursion. C'était lui offrir une journée de tête à tête. Deux jours auparavant, il se serait jeté aux pieds de la jeune personne et lui aurait offert — en anglais — son bras jusqu'u bout du monde. Mais à Livourne il refusa poliment.

Il n'alla même point à terre; il passa presque toute sa journée sur le pont, étendu sans dire un mot, et souriant quelquefois tout seul.

Il descendit à Gênes, et ici je le perds de vue. Je ne sais s'il fut des mille qui débarquèrent les premiers à Marsala. Je le croirais volontiers, car il se montra parmi ceux qui entrèrent à Palerme. Il y avait là un millier de chemises rouges et une foule de *picciotti*, jeunes paysans siciliens. Ces gaillards assez résolus et qui tenaient seuls la campagne depuis plus d'un mois, prirent peur tout à coup, au moment d'entrer dans la ville. Des sifflements traversaient la route : c'était de la mitraille et cela tuait. Cette hésitation des *picciotti*, pouvait ruiner la cause. Alors quelques volontaires firent des miracles de témérité pour entraîner les poltrons. Un Piémontais prit une chaise et alla s'asseoir dans la mitraille. Raymond saisit deux *picciotti* par l'oreille et les traîna juste à l'endroit où passaient les sifflements. Il s'arrêta là, sans les lâcher, et disparut un moment dans la fumée. La fumée dissipée, on le revit à la même place, souriant et calme. Il disait aux *picciotti :* Eh bien! grands lâches, êtes-vous morts?

On ne l'aimait pas beaucoup dans le camp, parce qu'il était, je vous l'ai dit, très gentilhomme. Les façons un peu débraillées des volontaires ne lui plaisaient pas. Il portait dans sa gibecière un morceau de savon et un flacon d'eau athénienne. Il se battait avec des gants, malgré l'exemple de Garibaldi, qui n'en a jamais porté de sa vie. D'ailleurs il ne tenait effectivement à aucun corps; il n'était ni soldat ni officier; il n'avait pas de grade. Il ne commandait ni n'obéissait à personne et se battait quand il voulait. Il ne portait habituellement pas la chemise rouge; il paraissait faire fi de cet uniforme que l'Italie entière endossait. Il ne s'en affublait que les jours de combat, et comme il suivait la campagne en amateur, il s'ha-

billait comme tout le monde dans les villes. On ne le rencontrait ni aux revues, ni même dans les marches qu'il suivait ou précédait de loin à son gré. On ne le voyait que dans les rencontres.

Alors il apparaissait tout à coup, sur son grand cheval blanc, très grand lui-même et raide comme un chevalier de bronze, sa tunique écarlate flottait autour d'un corps maigre et droit qui ne remuait pas. Il allait devant lui sans dégaîner et paradait dans les batailles où il ne se battait point : on eût dit qu'il cherchait le danger et qu'il défiait les balles. Il courait ainsi dans les mêlées comme lord Byron dans les tempêtes, ivre de vie, car la vie se contemple en face de la mort.

A Milazzo, il se jeta dans la charge de Napolitains qui faillit tuer Garibaldi; il ramena deux cavaliers prisonniers qu'il chassait devant lui, à coups de plat de sabre.

Après Milazzo, il disparut de nouveau; personne ne le vit à Messine. Là où il n'y avait rien à craindre, il manquait toujours à l'appel. Il dut s'embarquer des premiers pour le continent, puisqu'il rejoignit le colonel Trapolli qui précédait l'avant-garde.

—« Je le vis apparaître un jour, me dit Trapolli, dans les montagnes de la Calabre, où je faisais de la géologie, tout en préparant le chemin à Garibaldi. Il galopait sur son cheval blanc et dépassa ma petite troupe sans nous dire un mot. Il se contenta de nous saluer en étouffant son cheval dans ses grandes jambes. Nous courûmes après lui pour lui sauver la vie, parce que seul devant toute l'armée, dans ce pays inconnu, plein de prêtres et de soldats, de brigands peut-être, il risquait de se faire tuer sur la lisière du premier bois venu. En temps de guerre le meurtre est permis et l'on en abuse. On vous envoie une balle dans la tête pour vous voler vos bottes, quand on a des souliers troués.

« Raymond consentit à grand'peine à nous suivre. Il était d'une impatience inquiète et fiévreuse. Il voulait entrer à Naples le premier. Moi (c'est toujours Trapolli qui parle), quand j'arrivais dans un village, je commençais par m'emparer du télégraphe et par donner des ordres pour le passage prochain de l'armée. Lui cherchait des chevaux (car il eut bientôt crevé le sien). Il courait à la poste en tendant son

revolver d'une main et sa bourse de l'autre, et il menaçait les maîtres de poste de leur brûler la cervelle, s'ils ne lui fournissaient pas des chevaux sur-le-champ. Les chevaux fournis, il les payait au poids de l'or.

« A Sapri, il acheta une voiture et dix chevaux pour aller plus vite. Il arriva bien avant nous à Salerne, au moment où les troupes royales y étaient encore; il fut pris par des Bavarois et conduit à leur général.... Un prisonnier garibaldien, excellente aubaine! Je crois qu'ils l'ont fusillé, me dit Trapolli. »

Mais Trapolli se trompait : je le tiens d'un officier suisse présent à l'entretien de Raymond avec le général. Celui-ci fut bon diable avec son prisonnier, espérant obtenir de lui quelques renseignements utiles. Raymond lui dit qu'il avait derrière lui, à une lieue ou deux tout au plus, une quarantaine de mille hommes qui allaient occuper les hauteurs et fondre de tous côtés sur l'armée royale.—Une heure ou deux après, toute l'armée royale avait quitté Salerne, d'où elle recula petit à petit jusqu'à Capoue et jusqu'à Gaëte, comme vous le savez.

Si bien que Raymond, oublié par les fuyards, se trouva seul, en chemise rouge, à Salerne. Aussitôt (je le tiens d'Alexandre Dumas qui a tout vu cela de sa goëlette), la ville se pavoisa tout entière, comme par enchantement, du drapeau italien. On nomma un gouvernement provisoire et l'on offrit à Raymond la prodictature. Il refusa ces honneurs, et comme les royaux, en s'en allant, avaient emporté ses chevaux, sa voiture et sa valise, il dépouilla sa chemise rouge, acheta des habits tout faits et courut à Cava, dernière station du chemin de fer de Naples.

Le train venait de partir, le suivant ne devait se mettre en mouvement que trois heures après. Raymond commanda un train spécial pour lui seul : tous les employés du chemin de fer vous raconteront cette anecdote.— C'est l'unique exemple d'une prodigalité pareille, et le signalement qu'ils vous donnent du fou qui l'a commise détaille exactement la figure de Raymond.

Je n'ai pas besoin, je crois, de vous expliquer le motif de cette hâte et quel intérêt plus puissant que la cause de l'Italie

attirait le volontaire à Naples, où il arriva le premier de l'armée, trois jours avant Garibaldi. Ne trouvez-vous pas maintenant, Monsieur, que mon histoire est digne d'être racontée? Cette anecdote, dont je garantis non seulement l'authenticité, mais la plus scrupuleuse exactitude, ne prouve-t-elle pas une fois de plus ce que peut une femme sur un homme, même une petite fille sur un très grand garçon? Parce que Concetta était blonde et qu'elle avait le portrait de Garibaldi dans son médaillon, Raymond avait failli se faire tuer vingt fois entre Palerme et Naples.

Je ne l'ai plus revu, je vous l'ai dit; j'ai perdu sa trace. On croit l'avoir aperçu en Syrie, où il serait allé suivre l'expédition française. S'il en est ainsi, ce ne serait pas seulement un coup de tête, ce serait une vocation sérieuse, le sacrifice d'une vie entière, déterminée par une fantaisie d'enfant.

—Votre anecdote, me direz-vous, ne finit pas.

— Oui, Monsieur, par malheur, elle finit et je vous conseille de changer ce dénoûment qui n'a rien de romanesque. Inquiet de Raymond, je retournai un jour dans le magasin de Concetta. Je la trouvai triomphante, elle portait un corsage rouge et une croix de Savoie sur le cœur. Une vraie garibaldienne. Je lui demandai si elle me reconnaissait; elle me répondit que non. — Je lui rappelai notre première visite; elle l'avait complétement oubliée.— Je lui montrai le portrait de Raymond (celui du médaillon qu'il m'avait donné pour elle) et je lui demandai si un homme ainsi fait n'était pas venu la voir quelques jours avant l'arrivée de Garibaldi.

— Ah oui! me dit-elle, un fou qui est arrivé un matin et qui m'a regardée un long moment dans le blanc des yeux et qui m'a fait si peur. J'ai appelé ma mère et il s'est sauvé sans me dire un mot.... Qui est-ce?

Marc-Monnier.

Naples, mars 1861.

GOUTTE DE ROSÉE

La rosée, au vent du matin,
Descend du sommet de la nue;
L'aube la surprend en chemin,
Elle se dissipe inconnue.

Mais parfois tombant lentement
Sur les arbres de la colline,
Elle s'y pose doucement
En goutte fraîche et cristalline.

Elle tremble, perle d'azur,
Aux premiers souffles de l'aurore,
Et scintille, dans un air pur,
Sous le rayon qui la colore :

Limpide comme au fond du cœur
Les saints désirs de l'innocence,
Légère comme le bonheur,
Brillante comme l'espérance.

—

Cette vapeur qui, dans les cieux,
Se perd invisible, éphémère,
Ce n'est que l'amour solitaire;
Mais pour notre regard joyeux,
La perle de la rosée,
Sur le feuillage posée,
Resplendit de mille feux,
Quand à notre sourire
Répond un sourire,
Quand à notre soupir
Répond un soupir.

Jules Prévère.

Bords du Rhône.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque, par MM. Henri BORDIER et CHARTON. — 2 vol. Paris 1860, aux bureaux du *Magasin pittoresque*, 29, Quai des Grands-Augustins.

Le nombre des livres qui s'impriment tous les jours est si considérable que la *Revue suisse* ne suffirait pas à indiquer seulement les meilleurs[1]. Cependant elle ne peut laisser passer, sans une mention au moins, les ouvrages qui nous touchent directement soit par leur auteur, soit par leur sujet, ou dont l'étude peut être utile à tous.

Celui dont nous voulons nous occuper aujourd'hui est de ce nombre, et il a tous les titres à la fois pour attirer notre attention.

Je commence, suivant le conseil d'Addison, par parler des auteurs. Un livre a toujours plus d'intérêt lorsque nous connaissons la physionomie et le caractère de celui ou de ceux qui l'ont composé. Au début d'un long voyage on aime à savoir le degré de confiance que mérite notre guide et ses titres à la sympathie. Un simple doute gâte d'avance le plaisir et diminue le résultat, tandis que, rassuré sur ce point, les longueurs et les fatigues de la route n'ont plus rien d'effrayant

M. Charton est l'habile directeur du *Magasin pittoresque* si apprécié par tous. C'est à lui qu'on doit le choix des gravures nombreuses qui sont à la fois le thème et le commentaire du récit. Bien souvent les *illustrations* d'un volume sont seulement une amorce pour les lecteurs frivoles, une fâcheuse distraction;

[1] Paris seul en fournit plus de dix mille par an. Le *Journal de la Librairie* de 1860 en annonce 11,862.

exécutées à la légère au seul point de vue pittoresque, elles n'offrent qu'une relation lointaine avec les faits et les personnages qu'elles doivent représenter; elles troublent au lieu d'éclairer, mêlent des choses fantastiques à des choses réelles, des compositions de fantaisie aux faits de l'histoire, si bien qu'en définitive, il reste de cette incohérente alliance, une impression confuse, fausse, double, sans fruit et sans durée. Il n'en est point ainsi dans l'*Histoire de France;* MM. Bordier et Charton ont eu un but plus sérieux, ils ont voulu, pour la première fois, mettre à côté les uns des autres les renseignements écrits et les renseignements figurés. Le savant bénédictin Dom Bernard de Montfaucon, au commencement du XVIII[e] siècle (1729-1733), et au commencement de celui-ci des antiquaires distingués, comme Leroux d'Agincourt et Charles Willemin, avaient eu assez à faire en consacrant leurs existences laborieuses à rassembler et à publier la seule série des monuments figurés de l'histoire de France. Mais aucun historien n'avait pu songer encore à profiter de cet auxiliaire utile et désormais indispensable, car le perfectionnement tout récent de la gravure sur bois rendait seul possible une telle réunion. Je ne parle pas de ces compilations et de ces abrégés trop populaires, où le lecteur crédule peut contempler avec ravissement les portraits véridiques de tous les saints du calendrier et de tous les rois de France, à commencer par Pharamon[1]; ces livres n'ont rien de commun avec l'histoire, si ce n'est l'étiquette. et leurs images rien de commun non plus avec celles dont nous parlons. Ici tout est sincère et vrai. ce qui n'empêche pas qu'il ne soit possible d'y signaler encore des lacunes et des erreurs. Par exemple, le soi-disant portrait de saint Louis (tome 1, p. 347) est un ouvrage bien postérieur au fils de la reine Blanche (un de ses successeurs pourrait être l'original de cette peinture), ou encore page 559, ce fragment de tapisserie trouvé à Grandson qu'on nous donne pour la couronne ducale de Charles-le-Téméraire et qui se trouve à la page suivante être la figure emblématique d'un obusier brodée sur un étendard. Je ne puis pas davantage accepter pour ressemblant ce portrait de Jeanne d'Arc (p. 521), avec sa robe de soie à crevés et la toque ornée de plumes, absolument comme de temps immémorial on nous représente Guillaume Tell en pourpoint de satin et bonnet de velours. Les deux font la paire; on dirait le mari et la femme, bons bourgeois du XVI[e] siècle. En cherchant bien, je découvrirais sans doute encore plus d'une faute de ce genre, mais ces taches, faciles à corriger, n'ôtent rien au mérite de l'ensemble. En somme, un soin consciencieux a dirigé l'exécution et la recherche de

[1] Le plus ancien portrait authentique d'un roi de France est celui de Philippe-le-Hardi (mort en 1285), sculpté sur son tombeau à Saint-Denis, et encore n'est-on pas bien sûr de cette authenticité.

ces planches, et elles ont ce double résultat également intéressant de montrer l'art se transformant à chaque époque, d'accoutumer les yeux à rapporter aux différentes périodes du temps passé les styles particuliers qui leur appartiennent, puis de compléter les vives peintures de la parole écrite.

Cette partie plus difficile, plus importante, est due principalement à M. Henri Bordier. Quoique né en France, et par là citoyen français, M. Bordier est, de race, notre compatriote. Son père, vieillard octogénaire, représente encore dans la société parisienne, le type honorable de ces vieux Suisses qui ont tant contribué par leur travail, leur intelligence et leur caractère à mettre en haute estime le nom de notre pays et préparé ainsi le succès aux générations suivantes. Il suffit d'être Suisse pour trouver dans sa maison une bienveillante hospitalité. J'en ai fait l'épreuve, et je suis heureux d'avoir cette occasion de l'en remercier. Ce sera en même temps un éloge pour ses imitateurs, un reproche à ceux qui font autrement.

M. H. Bordier est des nôtres encore par l'affection qu'il garde au berceau de sa famille et par son esprit libéral. On sent dans son livre le souffle de cet amour de l'indépendance qui est au pied des Alpes une tradition antique saintement recueillie.

Peut-être cette origine étrangère ne lui a-t-elle pas été inutile. Les grandes choses se jugent mieux de loin et de haut, et la France, semble-t-il, a besoin d'être vue à distance. N'est-ce point pour l'étudier de trop près que tant d'esprits, d'ailleurs distingués, perdent le sens général des événements et restent, comme les coquillages au fond des mers, attachés sur un seul point de leur rocher? Quoi qu'il en soit, et sans faire ni comparaison, ni exclusion, ni critique, la France a eu, en ce siècle-ci, deux historiens éminents, deux maîtres de la science : l'un qui a écrit les annales des Français en trente volumes, œuvre de sa vie entière et la plus parfaite encore sur ce sujet (de l'avis même des admirateurs de Henri Martin) ; l'autre qui, aux jours des luttes brillantes de la Restauration, a jeté la plus vive lumière dont on ait jamais éclairé les racines de la nation. Or celui-ci, protestant élevé à Genève et d'esprit très peu français, dans le sens fougueux du mot, c'est M. Guizot. L'autre, plus Genevois encore, est notre savant et regrettable Sismondi.

Ces petites revendications, faites en passant, ne blesseront personne, je l'espère. Je ne voudrais pas surtout qu'on y vît la sotte prétention de nous réserver le moindre monopole en fait de talents et de liberté. La grande déesse a maintenant des temples et des autels sur tous les points du globe. Si elle n'est pas encore en France comme en Suisse, comme en Angleterre, un besoin général, la condition première, la loi fondamentale de toute organisation politique, elle y compte aussi, plus qu'on ne le croit, des amis vrais et de chauds défenseurs. Mais il ne faut les chercher ni dans le peuple des campagnes, ni chez les bour-

geois, commerçants, fabricants, marchands et trafiquants. Pour ceux-ci la vie n'a qu'un intérêt et qu'un but : la prospérité de leurs petites ou grandes affaires. Ceux-là, façonnés au régime autocratique de la filière gouvernementale, seraient embarrassés d'une initiative individuelle, dont ils ne sentent pas la privation. Il faudra une longue éducation et de cruelles expériences pour amener les uns et les autres au sentiment de leurs droits et de leurs devoirs. Les ouvriers font une classe à part. Mêlés aux agitations des villes et jusqu'à un certain point au mouvement des idées, de vagues aspirations les tourmentent. Ils sont mobiles, impressionnables, disposés à recevoir toutes les influences, les bonnes et les mauvaises. Admirables de dévouement ou terribles dans leurs passions, ils deviennent dans toutes les crises l'épée à deux tranchants, l'arme du progrès et la cause des réactions. Instruments tour à tour de ceux qui les servent et de ceux qui s'en servent, aujourd'hui disciples des Girondins, demain séides de Robespierre, on ne peut rien sans eux et avec eux tout est difficile. Bien différents sont leurs ennemis naturels, les partisans quand même de tout ce qui a été, de tout ce qui est, sans autre principe ni raison que celle du fait accompli. Ce parti, toujours nombreux, se compose d'abord des bataillons épais des *budgétivores*, employés, pensionnés, décorés de tous les genres, puis du troupeau des moutons, esprits timides et satisfaits auxquels la *grâce suffisante* ne manque jamais. Mortels heureux, à la façon des marmottes ou des loirs, dans la saison d'hiver, mais heureux enfin et même utiles. Oui, ils sont un contre-poids souvent salutaire et l'appoint de toutes les majorités. La vérité triomphe contre eux et malgré eux, mais quand elle a vaincu, ils la soutiennent de cette force d'inertie qu'ils lui opposaient la veille.

Plus loin, plus haut, dans une autre sphère, vivent les penseurs, les chercheurs, les amoureux du beau, du bien et du mieux, en dépit du proverbe. Et, chose étrange, cette avant-garde, toujours en tête, toujours alerte sur toutes les avenues, se recrute surtout parmi les studieux pèlerins du passé. Les Champollion des vieux parchemins et des inscriptions illisibles retrouvent dans la poussière du temps les germes féconds de l'avenir. La mort leur enseigne la vie, les erreurs la sagesse, et des mécomptes accumulés de l'histoire ils nous rapportent la foi et l'espérance. La profondeur et la variété des études, la perpétuelle tension de l'intelligence vers les détails oubliés et les confus débris des siècles, loin d'ôter la vue du plan général, en font resplendir au contraire les majestueuses proportions. Chaque découverte, chaque résurrection, est un flambeau ajouté à ceux qui brûlent déjà, et si petit, si indifférent qu'il paraisse isolé, il rétrécit, il éloigne de plus en plus le domaine des ténèbres. On peut citer comme exemples presque tous les historiens modernes, et même, sans trop se risquer, juger de leur

science par le sentiment plus ou moins vif qu'ils montrent des lois du progrès humain.

Ce qui rend le *chauvinisme* particulièrement ridicule, c'est son aveuglement. Il ferme les yeux de parti pris, borne l'univers au cercle étroit de ses préjugés et prétend y enterrer l'avenir avec lui. Cette école nous a montré récemment de beaux échantillons de son éloquence, mais il ne faut pas s'en prendre à l'Université. Elle n'y est vraiment pour rien.

Sans retrouver l'éclat merveilleux des années qui ont précédé la révolution de 1830, l'Université depuis dix ans a fait de son mieux, il est juste de le reconnaitre. Ses professeurs sont instruits, zélés, ardents, et ce n'est pas, on peut le croire, l'amour de l'argent qui les pousse. A commencer par les instituteurs primaires, si cruellement poursuivis et décimés, à finir par les plus hauts grades, il faut des désirs bien modestes pour se contenter de la position financière qui leur est faite, dans une société où la fortune domine tout, écrase tout.

Parmi les écoles supérieures d'où sortent chaque année les jeunes champions de la lutte intellectuelle, celle des Chartes tient une des premières places. Elle fournit les officiers de la phalange historique, comme Saint-Cyr donne des sous-lieutenants à l'armée. L'Ecole normale elle-même, si justement renommée, pourrait y apprendre comment on étudie les textes et les pièces originales.

M. Bordier est un élève de l'école des Chartes; un de ces bénédictins non cloitrés, aussi savant, aussi laborieux que les anciens solitaires, sans avoir renoncé à la vie et aux aspirations contemporaines. Avant tout, il est homme de son temps. Il croit au progrès, il veut en montrer la suite à travers les âges, les victoires, sans doute incomplètes, indécises, mais réelles pourtant, malgré les erreurs et les fautes sans cesse renaissantes.

Ce résultat peut-il être contesté?

Tout peut être contesté. La vérité absolue n'est pas visible aux mortels; elle sera sans fin le sujet de leurs dissertations. Qui n'a pas vanté le bon vieux temps et les mœurs antiques? Les choses qui ne sont plus ont leur mirage comme celles qui ne sont pas encore. On croit échapper aux blessures du présent en se réfugiant tantôt dans le passé, tantôt dans l'avenir. Il est d'ailleurs deux faits que personne ne cherche à nier. C'est d'abord l'imperfection native de l'homme, ses faiblesses incurables, ses passions éternellement semblables sous des dehors changeants, et dont les conséquences, différentes dans leur expression, produisent au fond les mêmes misères, les mêmes souffrances. Ensuite la supériorité reconnue à laquelle plusieurs peuples, dès longtemps disparus, sont arrivés dans les lettres et dans les arts.

Il est bien vrai, nous ne sommes pas des anges, la perfection

ne sera jamais notre lot. Tout au plus pouvons-nous la rêver dans une autre vie, sous un ciel plus doux, avec des conditions d'existence tout opposées à celles que nous subissons ici-bas. Je l'avouerai également sans difficulté, les nations primitives de l'Orient, les Grecs, les Romains, resteront pour nous, en beaucoup de points, des modèles inimitables. Les débris mutilés de leurs gigantesques travaux, les œuvres du génie de leurs grands hommes sont les témoignages d'une civilisation splendide et d'une force d'imagination, d'un sentiment de l'idéal dont nous sommes encore éloignés.

Qui osera dire, malgré cela, que notre état social ne soit infiniment plus élevé et meilleur? La vie commune, les liens de la famille. les principes qui dirigent — qui *doivent* diriger au moins, cela suffit — les actions d'un honnête homme de notre siècle, ne marquent-ils pas à notre avantage un immense changement en dignité et en morale?

L'esclavage n'est plus un droit, c'est une iniquité et nous le combattons; la corruption des mœurs n'est plus un honneur, c'est une infamie, et nous la méprisons. Les hommes se reconnaissent égaux devant Dieu, et la femme n'est plus leur servante. Notre sagesse ne vaut-elle pas celle du roi Salomon, et nos vertus ne surpassent-elles pas celles même des patriarches? Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée; je ne compare ici que le droit nouveau au droit ancien, les principes et non leur application. Les actions des hommes n'ont peut-être pas changé, mais elles ont un autre nom, une autre mesure; ce qui était bien, nous l'appelons mal; la conscience publique flétrit et condamne aujourd'hui ce qui semblait permis aux plus austères philosophes. En un mot, la vérité suprême, Dieu, se dégage et s'impose de plus en plus comme règle et comme but. Tous les retards, tous les détours, les chutes et les rechutes sans nombre, les défaillances, les dégoûts, les incertitudes, rien ne change cette direction de l'humanité; elle suit une spirale ascendante, longue, pénible, infinie, mais dont les lois et le terme, fixés par la Providence, ne peuvent aboutir à une déception de siècle en siècle, renouvelée sans résultat et sans utilité.

C'est trop insister par des considérations purement spéculatives sur un fait incontestable au moins pour ceux qui ont étudié l'histoire de ces douze derniers siècles pendant lesquels l'Europe est peu à peu, pièce à pièce, sortie d'un abîme d'abrutissement et de douleurs.

M. Lamartine, sous l'impression cruelle des mécomptes qui accablent sa vieillesse, va, dit-on, pour la seconde fois, reprendre ce thème impossible; il veut nous prouver que nous tournons dans les cercles maudits de l'Enfer de Dante. L'éloquence,

on peut en être sûr, ne lui fera pas défaut : il est et sera toujours le divin poète

Che spande di parlar, il largo fiume,

mais dès qu'il sortira de ces époques reculées où la fable a tout transformé, tout embelli, que de faits écrasants vont se dresser devant lui !

Ils ne sont pas si loin de nous ces temps où nos ancêtres, helvètes et gaulois, sacrifiaient des victimes humaines, où les soldats trop vivement assiégés se mangeaient entre eux dans les garnisons, et où un grand général, un héros d'ailleurs, Vercingétorix, faisait couper le nez et les oreilles à ses *gardes nationaux*, lorsqu'ils manquaient à l'appel. Aujourd'hui, la bataille finie, les blessés des deux armées sont recueillis dans les mêmes hôpitaux, soignés avec les mêmes soins ; on ne massacre plus les prisonniers par mille et par dix mille, on leur tend la main et on trinque avec eux à la fraternité des peuples.

Le bien-être du plus petit bourgeois de nos jours n'est-il pas supérieur cent fois à celui d'un puissant baron du moyen âge ? Et, sans remonter si haut, ne suffit-il pas de lire, par exemple, les historiettes de Tallemant des Réaux, si l'on est assez effronté pour cela, ou les mémoires plus musqués de l'abbé de Choisy, pour rester confondu de la grossièreté de ce fameux siècle de Louis XIV tant vanté et tant regretté ?

L'ouvrage de M. Bordier m'offrirait, de période en période, bien d'autres traits à citer : les limites de son cadre ne l'empêchent jamais de signaler les belles paroles et les belles actions qui renouvellent d'âge en âge les titres de noblesse de notre race, et dominent comme des jalons éclatants la route parcourue. Ces lueurs consolantes ont jailli même au sein des plus noires ténèbres, des plus désastreuses tempêtes ; toutes les tyrannies ont subi, sur l'heure, la condamnation d'une conscience révoltée ; toutes les injustices ont trouvé une voix pour les flétrir. Les preuves seraient faciles à trouver : j'ouvre au hasard le 2me volume et je tombe, page 118, sur ce mot de Bernard de Palissy, l'infatigable potier, le merveilleux artiste : « Il était protestant
« et inébranlable. Les Parisiens le mirent à la Bastille. Henri III
« y faisant un jour une visite, lui dit : « Mon bonhomme, si vous
« ne vous accordez sur le fait de la religion, je suis contraint de
« vous laisser entre les mains de vos ennemis. » «Sire, répondit-
« il, j'étais bien tout prêt à donner ma vie pour la gloire de
« Dieu. Si c'eût été avec quelque regret, certes il serait éteint
« en ayant ouï prononcer à mon grand roi : *Je suis contraint.*
« C'est ce que vous, Sire, et tous ceux qui vous contraignent, ne
« pourrez jamais sur moi, parce que je sais mourir. » Ce noble
« vieillard mourut en effet dans sa prison, en 1589, à l'âge de
« plus de quatre-vingts ans. »

Pour mettre encore mieux en pleine lumière l'enseignement de l'histoire, M. Bordier fait, de siècle en siècle, le bilan général des acquisitions intellectuelles et morales ; il reprend dans un chapitre spécial, étendu et complet, toutes les productions de la pensée, toutes les transformations de la vie intérieure. Beaux-arts, philosophie, littérature, religion, il n'oublie rien, et nous pouvons ainsi, à côté du labyrinthe des événements politiques, suivre aisément d'un coup d'œil le développement social depuis les premiers Gaulois, rudes, braves, légers, téméraires, jusqu'aux Français de nos jours, chez lesquels se retrouve l'empreinte des mêmes qualités et des mêmes défauts.

Dans ce point de vue particulier et très intéressant, M. Bordier montre, avec des connaissances étendues, un goût vif et un vrai sentiment du beau pour les choses de l'esprit. A chaque ligne on devine un artiste, ce qui ne gâte rien, quoi qu'on dise, et n'ôte aucune valeur à la science.

Cette partie de « l'*Histoire de France d'après les documents*, » me paraît en beaucoup d'endroits très nourrie de faits et d'aperçus nouveaux, mais elle n'est pas la seule où je croie reconnaître une qualité si rare et si difficile en pareille matière.

Après toutes les plumes qui se sont exercées et usées sur ce vaste sujet, depuis celle de Girard du Haillan, l'historiographe d'Henri IV et le premier qui ait fourni cette longue carrière, il semble que l'ambition des écrivains modernes doive se borner à remettre en scène, avec plus d'habileté ou plus de bonheur, des personnages et des événements déjà connus. Tâche encore fort belle, fort grande, et dont je ne veux diminuer ni l'utilité, ni le mérite. Cependant il y a plus dans le livre qui m'occupe. Outre la physionomie vivante et nouvelle que lui donnent la partie artistique d'une part, et de l'autre le procédé de M. Bordier, consistant à laisser parler autant que possible les contemporains, j'y trouve des renseignements puisés d'hier aux sources mêmes de l'histoire. C'est là que je reconnais l'école des Chartes.

Ainsi, aux premières pages, ce qui est dit de la numismatique et de la poésie gauloises ; le chapitre des beaux arts dans la Gaule romaine (page 68) ; l'appréciation des causes de la chute des rois mérovingiens (page 163) ; l'étude, trop courte, de la naissance de la langue française (page 234) ; les quelques lignes sur le blason et les noms de famille (page 267) ; le nom de la bataille de Brémule, qu'on appelle toujours Brenneville par une erreur traditionnelle (p. 271) ; l'examen de la charte de commune de Saint-Quentin (p. 298); l'histoire du jurisconsulte Beaumanoir (p. 399), et probablement bien d'autres épisodes qui m'échappent.

Dans les temps plus rapprochés de nous, je ne me souviens pas avoir vu ailleurs la mention de cette espèce d'école d'Athènes fondée à Milan en 1520 par le roi François Ier. Sous un autre rapport, c'est-à-dire en passant des faits inédits à ceux dont

tout le monde a parlé, je puis encore indiquer comme des tableaux pleins de vérité les persécutions religieuses du XIIIe siècle et les grandes scènes de la Réformation et de la révocation de l'Edit de Nantes. Impartial mais non indifférent, M. Bordier nous retrace à grands traits l'image de ces mémorables époques. L'âme d'un penseur chrétien du XIXe siècle communique sa chaleur à l'historien, sans troubler sa vue ni faire trembler sa main. Il laisse aux faits leur signification salutaire, et leur leçon, hélas ! si souvent perdue.

C'est enfin, je le crois du moins, une idée personnelle à M. Bordier et juste, que d'avoir fait entrer purement et simplement dans la *France démocratique* tout ce qui a suivi 1789, même l'Empire et la Restauration. Qu'on le veuille ou non en effet, et malgré tout, c'est la démocratie qui règne, dirige et gouverne. On lui cède encore en ayant l'air de lui résister, on lui obéit en la maudissant, et c'est elle, on peut l'annoncer sans être prophète, qui dira le dernier mot de tout ce que nous avons vu, de tout ce que nous voyons.

J'avais copié pour les citer ici, plusieurs passages de l'ouvrage de M. Bordier, mais cet article est déjà trop long et je préfère le terminer par quelques réflexions générales sur la lecture de l'histoire.

C'était là mon premier but. Je voulais avant tout faire naître le désir et le goût des lectures historiques, montrer leur intérêt direct, immédiat pour tous les hommes réfléchis, pour ceux-là surtout qui ont le bonheur d'appartenir à un pays libre et de se gouverner eux-mêmes.

Rien ne naît de soi, rien ne naît de rien : tout procède. L'histoire n'est qu'une suite d'effets et de causes s'enchaînant, se développant sous la loi immuable du Tout-Puissant. On peut, sans absurdité, supposer un homme assez instruit, d'un jugement assez net, assez haut pour prévoir jusqu'à un certain point les événements. Nos surprises viennent de notre myopie et de notre ignorance ; c'est faute de voir clair dans le passé que l'avenir nous étonne toujours et nous trouve au dépourvu. Nous aurions moins de peine à distinguer notre route, si nous en prenions un peu plus pour connaître celle que nos prédécesseurs ont suivie.

Une nation soumise à un pouvoir absolu peut à la rigueur se passer de cette connaissance. N'ayant pas mot à dire, ni voix au chapitre, sur la direction de ses destinées, l'histoire n'est plus qu'un sujet de curiosité philosophique, comme beaucoup d'autres, ni plus ni moins, tandis qu'elle est la première des sciences chez les peuples où tous les habitants sont citoyens, électeurs, éligibles, où rien n'arrive sans le concours de tous.

On lit beaucoup chez nous, mais on lit mal. Les journaux, quelques romans, les plus mauvais surtout, composent toute la nourriture littéraire et spirituelle de nos populations. Loin de moi la pensée de condamner les œuvres d'imagination ; j'en fais

grand cas au contraire. Elles nous sortent des mesquines préoccupations journalières, et nous procurent en échange les plaisirs d'un certain idéal, pas toujours très pur, assez néanmoins pour nous distraire des détails communs de la vie; elles nous représentent ce qui *pourrait être*, quelquefois ce qui *devrait être*, et par là elles nous donnent aussi un avertissement à leur manière. Il n'y a pas de chroniques plus vraies, humainement parlant, que les chefs-d'œuvre des maîtres en ce genre. Robinson, Don Quichotte, Gil-Blas et beaucoup d'autres personnages imaginaires, n'ont pas une réalité moins positive que la plupart des acteurs disparus de la scène du monde, et leurs aventures valent moralement les plus authentiques biographies.

D'ailleurs, le jugement profite de tout ce qui agrandit l'intelligence et la soulève, si peu que ce soit, au-dessus des intérêts personnels. C'est là, par parenthèse, la raison de l'influence bienfaisante des beaux-arts. Plaire aux yeux, charmer l'oreille, ne serait rien, si l'âme séduite aussi ne remontait avec le peintre, ou avec le musicien, vers les saines régions des jouissances immatérielles. Mais de toutes ces excellentes choses si nécessaires à notre culture intellectuelle, la plus pratique, la plus directement utile est la lecture de l'histoire; elle devient aussi la plus attrayante à mesure qu'on en pénètre mieux les détails et l'ensemble.

En première ligne il faut mettre assurément l'histoire de son pays. Nous ne manquons pas de ressources sur ce point; les livres qui racontent nos annales sont nombreux et la plupart sont bons, sans parler de ce grand monument commencé par notre illustre Jean de Muller et si heureusement continué par Gloutz-Blozheim, Hottinger, Vulliemin et Monnard. Cependant notre histoire n'est pas connue chez nous comme elle devrait l'être. Bien des Suisses n'en ont qu'une connaissance superficielle, un vague aperçu où surgissent les noms flottants, toujours répétés, des grands coups frappés par nos pères dans leurs héroïques combats. On ne saurait jamais trop les admirer, les chanter et les louer, mais pour les imiter, il faut entrer plus avant dans le secret de leurs caractères et de leurs vertus, il faut vivre de leur vie modeste, austère et simple, et apprendre d'eux, non pas seulement à devenir un héros à un moment donné, car les occasions en sont rares, Dieu merci, mais à être de bons citoyens et de bons pères de famille, ce qui est permis à tout le monde, et tous les jours.

Si l'on se contente de notions incertaines et banales sur les choses de son pays, on ne mettra pas sans doute plus d'importance à celles des contrées voisines. C'est une double faute. L'histoire de France, en particulier, est tellement mêlée à la nôtre, qu'on ne peut connaître l'une sans étudier l'autre. Malgré la diversité des organisations politiques et des penchants, nous avons eu tous les contre-coups des vicissitudes de cette grande

nation et nous y avons pris bien des fois une part active et importante. Il n'est pas une période de son histoire à laquelle nous soyons restés complètement étrangers, et maintenant encore notre vie, bon gré, mal gré, est liée à la sienne. D'elle nous viennent tantôt le péril et tantôt la sécurité, tantôt les craintes et tantôt les espérances. Nous partageons ses agitations, ou nous profitons de sa tranquillité. Les faits contemporains parlent assez haut. Tous, je le répète, ont leur cause, leur origine, leur explication dans le passé. On ne peut ni les comprendre, ni les juger, sans en rechercher les racines multipliées au travers des âges écoulés, encore moins, sans cela, en deviner l'issue et les futures conséquences.

Le travail de MM Bordier et Charton est un excellent guide pour une étude de ce genre. Fidèles à leur titre, ils nous offrent l'Histoire de France d'après les documents « originaux et les monuments de l'art de chaque époque. » Ceux-ci suivent de page en page le texte, qui, je l'ai déjà dit, est la reproduction des documents originaux. M. Bordier a eu l'art de les faire entrer dans le courant de son récit, sans l'arrêter, ni le troubler, comme les ruisseaux arrivent au fleuve par leur pente naturelle. Jamais ils ne paraissent l'embarrasser; on dirait qu'il a vécu à toutes les époques et que lui-même tenait la plume des chroniqueurs auxquels il emprunte en passant des touches et des couleurs. Tout est à lui; tout lui sert. Les qualités propres de son style, simple et naturel, l'ordre et l'arrangement de la composition. la clarté des vues, tout concourt à rendre la lecture de cet ouvrage facile, agréable et instructive.

Fritz BERTHOUD.

MANUEL DE GÉOGRAPHIE STATISTIQUE, par M. AYER, professeur à Neuchâtel. — 1 vol. in-8° de 342 pages. Genève 1861. Chez Kessmann et les principoux libraires de la Suisse française.

Ce livre, comme s'exprime l'auteur, est destiné à tenter une amélioration dans l'enseignement de la géographie.

Autrefois les auteurs de manuels de ce genre entassaient pêle-mêle et les faits qui sont du ressort de la géographie physique, et les données historiques et statistiques qui appartiennent à l'ethnographie et à la géographie politique. L'introduction de la méthode de l'illustre Ritter a amené chez nous une première réforme dans cette branche de l'enseignement, grâce surtout aux ouvrages classiques de M. de Rougemont auxquels nous sommes

redevables d'une séparation raisonnée des deux domaines de la géographie. Toutefois il restait un pas à faire pour graduer ces divers éléments. Les manuels les plus estimés renferment encore une profusion de chiffres et de renseignements statistiques qui, distribués çà et là, surchargent inutilement la mémoire de l'élève. Ces détails en effet n'ont de valeur que pour autant que, groupés et coordonnés, ils servent de base à des comparaisons intéressantes ; autrement ils demeurent secs et stériles.

Nous ne parlons ici que de la géographie politique; car. pour la géographie physique, si les livres élémentaires font encore défaut, les statistiques bien faites, les tableaux, les atlas même laissent peu à désirer. Nous n'avons besoin que de citer l'atlas de Berghaus. En revanche, veut-on avoir des renseignements sur l'état actuel de la civilisation, sur la distribution des races, sur la population des Etats, il faut recourir à des ouvrages volumineux ou à des monographies spéciales, souvent difficiles à rencontrer. Le livre de M. Ayer comble cette lacune. L'instituteur, l'homme de science, l'amateur, le commerçant, tous les lecteurs y trouveront ce qu'ils cherchent, depuis les matériaux d'une leçon nourrie, aux renseignements indispensables pour comprendre la portée des événements politiques.

Nous ajouterons que, si l'ouvrage de M. Ayer a un caractère scientifique et d'utilité générale, indépendant de toutes circonstances particulières, les événements du jour lui donnent un cachet d'actualité et d'opportunité remarquable; on sent que l'auteur traite avec une prédilection marquée la question des nationalités, et nous l'en félicitons à un moment où il est si indispensable d'éclairer l'opinion publique sur ce point, afin de prévenir de fausses interprétations, des exagérations mensongères. Nous remercions pour notre part M. Ayer de nous avoir fourni les moyens de motiver notre jugement sur la question si brûlante d'un intérêt actuel des nationalités polonaise, hongroise et italienne. Les développements donnés à la Suisse et aux Etats-Unis de l'Amérique méritent aussi toute notre attention; ils se justifient d'ailleurs par l'intérêt particulier qui s'attache à ces deux républiques fédératives dont la plus jeune et la plus puissante attire en ce moment tous les regards.

Nous citerons encore comme une étude à la fois utile et nouvelle la statistique de la Russie. Quelque difficile qu'il soit de recueillir des données précises sur ce vaste empire, M. Ayer a su être complet et même très détaillé. Nous en dirons autant du chapitre sur la Turquie. Une heureuse innovation de l'auteur, c'est d'avoir, contrairement à l'usage, rapproché de l'Europe, non pas l'Asie et l'Afrique, mais l'Amérique et l'Océanie dont la colonisation a fait de nouvelles Europes. Au reste M. Ayer s'est constamment tenu à la hauteur du progrès moderne. Il ne con-

nait plus qu'une Italie. Il a admis les changements politiques et territoriaux les plus récents, et en même temps il a enregistré les dernières conquêtes de la science géographique. Nous n'en voulons pour preuve que ce qu'il a emprunté aux *Mittheilungen* de Petermann sur l'Afrique.

Le manuel de M. Ayer est divisé en deux parties dont chacune forme un tout complet et peut être considérée comme un ouvrage distinct.

La *partie générale* présente un tableau analytique des peuples de la terre étudiés sous le point de vue des trois éléments constitutifs de leur existence : Race, religion, Etat. C'est un résumé clair et substantiel d'ethnographie où l'on embrasse d'un coup d'œil les nombreuses variétés de l'espèce humaine, et où l'on peut suivre, la carte à la main, la distribution des différentes races sur la surface du globe.

La *partie spéciale* ou *politique* est un travail remarquablement neuf, en ce sens que M. Ayer est le premier, à notre connaissance, qui ait tenté de réunir en système les principales données numériques qui constituent la vie physique, morale et intellectuelle des peuples et des Etats. Il va sans dire que les chiffres ne sont souvent qu'approximatifs. Car en Europe même y a-t-il beaucoup de pays qui puissent présenter des recensements réguliers, ou des statistiques dressées d'après une méthode rationnelle? Mais la critique sévère, le contrôle réciproque auxquels M. Ayer a soumis les résultats qu'il accepte, nous donnent pleine confiance dans ses appréciations. Nous ne nous heurtons point dans ses tableaux contre ces discordances de chiffres qui jettent le lecteur dans le doute, parce qu'il n'est pas en mesure d'exercer lui-même une critique. Ainsi l'auteur évalue a 1,350 millons d'âmes la population totale du globe; or ce chiffre n'est que la somme exacte de toutes les populations partielles énumérées dans le cours du livre. De même le chiffre total de population pour chaque peuple résulte de l'addition de tous les chiffres partiels représentant la quantité de ses ressortissants dans les divers pays qu'il habite. Ainsi les 107 millions d'âmes que M. Ayer attribue à la famille germanique, se décomposent en une série de chiffres représentant soit la population des contrées europénnes habitées par cette race, soit celle des nombreuses colonies semées par elle sur d'autres continents. Le nombre total des catholiques est, selon M. Ayer, de 180 millions d'âmes. Ce chiffre est également le résultat d'une addition dont les éléments sont épars dans l'ouvrage. Ces exemples suffisent pour montrer comment le lecteur peut sans difficulté se reconnaître au milieu de l'énorme quantité de chiffres contenus dans les cent et quelques tableaux que renferme le manuel. Tous ces éléments sont d'ailleurs synthétiquement résumés dans le tableau synoptique qui ouvre la seconde partie sous le titre de : *Statistique générale*

des peuples, des religions et des Etats. M. Ayer nous a donné là, selon son expression, un recensement général de l'humanité. L'unité adoptée dans cette *arithmétique politique et sociale* est *mille*, et ce choix achève de donner à ce manuel un cachet de vérité scientifique et d'utilité pratique que nous ne saurions trop apprécier.

En résumé, la *Géographie statistique* de M. Ayer, qui a déjà obtenu les suffrages des hommes les plus compétents, entre autres de M. de Rougemont, se recommande non seulement aux personnes appelées à enseigner la géographie, mais encore à tous ceux qui veulent faire une étude sérieuse de cette branche si importante des connaissances humaines.

Ch. Kopp.

LES NATIONALITÉS

ET

LES ÉTATS DE L'EUROPE

EN 1861[1].

III

Les deux grandes divisions de l'Occident européen peuvent se comparer sous divers rapports.

L'Europe latine comprend trois régions séparées par les Alpes et les Pyrénées et qui forment aujourd'hui quatre Etats : le royaume d'Italie, les royaumes d'Espagne et de Portugal, l'empire de France. L'Europe germanique se divise également en trois parties : l'Allemagne avec la Suisse et les Pays-Bas, les royaumes de la Scandinavie, le royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. A l'Allemagne s'oppose l'Italie, comme la France à l'Angleterre, et la presqu'île des Pyrénées a son pendant au nord de l'Europe dans les pays scandinaves. Sous le rapport politique, le parallélisme est moins complet; car si l'Italie peut être considérée comme ne formant plus qu'un peuple et qu'un Etat, il n'en est pas encore ainsi, à beaucoup près, de l'Allemagne : partagée en 35 souverainetés locales entre les-

[1] V. *Revue suisse* de mars.

quelles n'existe qu'un lien fédéral très faible, cette nation ressemble à un corps à deux têtes qui se meut avec une peine infinie et dont l'action est presque toujours amoindrie, parfois même annulée, par l'antagonisme de l'Autriche et de la Prusse ; de plus la Suisse et les Pays-Bas, rameaux détachés du grand arbre germanique, ont formé trois nationalités nouvelles qui vivent aujourd'hui de leur vie propre et occupent une place à part, comme puissances neutres, dans le système des Etats européens.

Du reste ces différences politiques, plus ou moins transitoires, ne sauraient rompre l'équilibre général et changer la physionomie de notre Occident, dont le dualisme est tracé par l'histoire et la nature et nécessaire à la marche de la civilisation.

Si l'on partage l'Occident européen en suivant la ligne de séparation des langues et en réunissant à l'Orient slave les Illyro-Serbes et les Tchèques et Moraves de l'Autriche allemande, les Wendes de la Lusace et les Polonais des provinces orientales de la Prusse (en tout près de 8 millions d'âmes), l'Europe latine et l'Europe germanique se trouveront avoir une population à peu près égale, ainsi que le montre le tableau suivant [1] :

Europe latine.			Europe germanique.		
Italiens .	25,680	mille hab.	Allemands. . .	48,270	mille hab.
Espagnols	19,270	»	Scardinaves . . .	6,880	»
Français .	36,350	»	Anglais . . .	21,820	»
Celtes .	1,300	»	Celtes . . .	6,700	»
Basques.	500	»	Finnois . .	30	»
Total	83,100	mille hab.	Total	83,700	mille hab.

Malgré la formation du royaume d'Italie, qui pourrait dire que la question des nationalités est définitivement résolue pour l'Europe latine ? L'Autriche a encore un pied sur le Pô ; la France, de son côté, touche au Rhin. La Vénétie aspire à se réunir à la patrie italienne, et cette réunion est dans les

[1] Les Romanches et Frioulіens sont réunis aux Italiens, les Portugais aux Espagnols, les Hollandais et Flamands aux Allemands. Les Juifs dispersés un peu partout, mais beaucoup plus nombreux chez les Slaves et les Allemands que chez les peuples latins, n'entrent point dans le cadre de cette étude. Il en est de même des Tsiganes ou Bohémiens et des Arméniens. Pour plus de détails, v. *Manuel de Géographie statistique.*

prévisions d'un avenir assez rapproché. Mais pourquoi Nice, pourquoi la Corse, pourquoi l'île de Malte, qui sont italiennes aussi, ne feraient-elles pas de même ? Et si l'Allemagne suit l'exemple de l'Italie et marche hardiment à l'unité, quelle puissance d'attraction ce grand peuple, une fois constitué, n'exercerait-il pas sur les membres séparés de sa famille ? L'Alsace elle-même, si française aujourd'hui par le cœur, pourrait à un moment donné se souvenir de son origine et, de nouveaux besoins naissant, vouloir être autre chose qu'une simple préfecture : on a vu des peuples changer de volonté en bien peu de temps! Unie à l'Italie, la Savoie avait une quasi-autonomie qu'elle a préféré échanger contre la position bien inférieure des départements français, parce qu'elle se sentait attirée à la France par la communauté de langue et d'origine. Qu'y aurait-il d'étonnent à ce que l'Alsace cherchât à en faire autant, surtout si elle gagnait au changement cette existence à demi indépendante dont la Savoie a fait si bon marché? L'Alsace devenant l'une des républiques de l'Allemagne reconstituée fédérativement, cela vaudrait bien l'honneur d'appartenir à l'Empire français à titre de simple département! Et qui pourrait enlever à l'Alsace le droit de retourner à sa première patrie dont elle a été séparée par la force il y a deux siècles? La France, nous dira-t-on, la France qui ne cédera jamais l'Alsace, pas plus que Nice ou la Corse. Soit; mais alors que devient le principe des nationalités que nos voisins font sonner si haut? Appliqué rigoureusement à la France, ce principe lui ferait perdre trois ou quatre provinces, et sa frontière du côté de l'Allemagne se trouverait reculée aux véritables limites naturelles de la nation française, c'est-à-dire à la ligne de séparation des deux langues [1]. « Ah! pour nous, c'est bien différent, nous répondra-t-on; notre unité nationale est complète, elle est née de la centralisation. » Cela est plus vite dit que prouvé. « La France, fait remarquer M. Frédéric Morin, précisément parce qu'on l'a trop centralisée, n'a jamais eu l'unité qu'on lui suppose; elle ne

[1] Sur une population totale d'environ 37 millions d'âmes, la France compte près d'un million et demi d'Allemands, dans l'Alsace et une partie de la Lorraine, et de Flamands, dans le département du Nord, 240,000 Italiens, dans la Corse, 1,300,000 Bas-Bretons, et 150,000 Basques.

'a pas même aujourd'hui. » Et en effet, si l'on prend la généralité du peuple français et non pas seulement les habitants des villes, quelles différences profondes ne peut-on pas constater entre le Corse et l'Alsacien, le Normand et le Provençal, le Franc-Comtois et le Gascon! Paris peut se retrouver, avec ses idées et ses modes, à Strasbourg comme à Bordeaux; mais les 26 millions de paysans français, les avez-vous tous fondus dans le même moule, et n'existe-t-il pas des départements où la langue française n'est pas même comprise par la majorité des habitants [1] ?

Les conflits de nationalités existent sur plusieurs points de l'Europe germanique. Il y a d'abord cette éternelle question du Holstein-Schleswig, si étrangement dénaturée par l'intérêt, la passion ou l'ignorance. Le Holstein, entièrement allemand, et le Schleswig, qui l'est en majorité [2], ne veulent point se laisser absorber par le Danemark, et, chose curieuse! les mêmes organes qui se sont constitués les défenseurs de l'Italie, de la Hongrie et de la Pologne, sont les plus acharnés à combattre la cause des Allemands des Duchés, et à leur contester des droits qui non seulement découlent du principe des nationalités, mais qui leur sont en outre garantis par des traités solennels [3]. Encore ici pourquoi deux poids et deux mesures, et que signifie une théorie d'où l'on tire des conséquences si contradictoires ?

A une autre extrémité de l'Allemagne se présente la ques-

[2] « Ce n'est que dans les 22 départements qui entourent Paris, que la langue française est seule parlée d'une manière plus ou moins correcte par l'universalité de ses habitants. — Au siècle dernier le patois provençal était encore la langue habituelle des nobles mêmes du midi de la France. Le 14 juillet 1790, l'Assemblée constituante ordonna de traduire ses décrets en dialectes vulgaires. Un Rapport de Grégoire (16 prairial an II) constate qu'il existait en France environ trente patois principaux et que six millions de Français au moins ignoraient la langue nationale. » *Le Bas*, Dictionnaire encyclopédique de la France, art. *Patois*.

[2] Il y a actuellement dans le Schleswig 147,000 habitants qui parlent le bas-allemand, 33,000 le frison, 135,000 le danois et 85,000 un mélange d'allemand et de danois.

[3] Nous devons faire une exception pour la *Revue contemporaine*, qui a pris la défense de la nationalité allemande dans la question des Duchés. V. dans la livraison d'avril 1861, la *Question du Holstein et du Schleswig*, par M. F.-A. Bamberg.

tion du grand-duché de Posen. Les Polonais qui habitent cette province jouissent des mêmes droits et des mêmes libertés que les citoyens des autres parties de la Prusse ; mais cela ne leur suffit pas, et l'on ne saurait raisonnablement s'en étonner : l'histoire contemporaine nous prouve que la liberté n'est pas toujours une compensation suffisante à la perte de l'indépendance nationale. Mais si l'on rétablissait le royaume de Pologne et qu'on y réunît le grand-duché de Posen tout entier, qu'arriverait-il ? C'est qu'en relevant une nationalité digne de respect on foulerait aux pieds une autre nationalité non moins respectable ; car enfin les Polonais ne sont pas les seuls habitants de la Posnanie, puisque la population de cette province est composée d'Allemands pour plus des deux cinquièmes, et la ligne de séparation des deux langues n'est pas tellement nette et tranchée qu'on puisse sérieusement songer à en faire une frontière politique entre deux Etats. D'ailleurs les Polonais, qui sont en majorité dans le duché de Posen, forment ailleurs une fraction importante de la population : le quart des habitants de la Prusse proprement dite et le cinquième des habitants de la Silésie appartiennent à cette nationalité. Pourrait-on sans injustice accorder aux uns ce que l'on refuserait aux autres ? Il faudrait donc se résigner à donner les Polonais à la Pologne et à laisser les Allemands à l'Allemagne, c'est-à-dire, qu'on arriverait à morceler les provinces orientales de la Prusse de la manière la plus bizarre et la plus ridicule. Voilà pourtant où conduit la linguistique quand on essaie d'en faire la base de la reconstitution des peuples et des Etats ! Ce n'est pas autre chose que la « bataille des langues organisée d'un bout de l'Europe à l'autre » [1].

A l'ouest nous voyons l'élément allemand aux prises avec la domination hollandaise dans le duché de Limbourg et avec l'élement français dans le royaume de Belgique. Le grand-duché de Luxembourg et le duché de Limbourg, quoique soumis au roi de Hollande, appartiennent à la Confédération germanique ; mais tandis que le Luxembourg forme

[1] Expression de M. J.-J. Weiss, l'un des écrivains les plus sérieux de la presse parisienne. V. ses articles sur les frontières naturelles et les haines de races dans le *Courrier du Dimanche* du 3 et du 17 février 1861.

un Etat distinct, ayant une constitution et une administration particulières et faisant partie du *Zollverein* allemand, le Limbourg ne possède point une pareille autonomie et n'est politiquement qu'une simple province de la monarchie néerlandaise : il y a dans cette situation le germe d'une seconde question du Schleswig. Quant à la Belgique, la prépondérance de la langue et de la littérature françaises n'a pas empêché le mouvement flamand de se propager avec une énergie propre qui prouve une fois de plus combien la liberté peut développer rapidement les forces vitales et la culture d'un petit peuple. Ce réveil ne peut être que favorable à la Belgique en lui donnant un point d'appui véritablement national pour la défense et le maintien de son indépendance.

Les royaumes de Suède et Norvége et du Danemark (nous faisons ici abstraction de la question du Schleswig) n'ont pas dans leur sein d'éléments étrangers à combattre, car les quelques mille Lapons et Finnois qui habitent les Finnmarken ne sauraient constituer un peuple même aux yeux du plus intrépide champion des nationalités. En revanche, il s'est formé dans le Nord un parti *scandinave* qui pousse à la réunion des trois royaumes. Nous notons le fait comme l'un des résultats caractéristiques de la tendance nouvelle des peuples à se constituer en grandes unités politiques.

Quelques écrivains français ont déterré une question irlandaise qui paraissait complètement oubliée depuis que, par l'émancipation des catholiques et les autres réformes accomplies par le gouvernement anglais, l'Irlande se trouve assimilée aux autres parties de la monarchie britannique. Vraiment, après la théorie des nationalités, il ne manquait plus que de ressusciter ce vieux thème de l'*oppression de l'Irlande* pour embrouiller les idées et faire perdre à certains organes de la presse française le peu de bon sens qui leur reste. Il s'est cependant trouvé à Paris un publiciste distingué qui a parlé le langage de la raison à propos de ces interminables lamentations sur le sort de la *verte Erin.*

« Le préjugé, dit M. de Lasteyrie [1], veut que l'Irlande soit un pays courbé sous l'oppression, dégradé par la misère,

[1] Dans une remarquable étude sur l'Irlande, publiée par la *Revue des Deux-Mondes* de décembre 1860.

appelant un libérateur. Or l'Irlande est libre, libre de droit et libre de fait. Elle possède toutes les libertés anglaises, libertés individuelles, libertés locales, libertés générales. Ceux qui parlent de l'oppression actuelle de l'Irlande seraient bien étonnés, peut-être effrayés, si on leur donnait la liberté dont jouit l'Irlande. Non seulement l'Irlande est libre, mais, en ce qui concerne le gouvernement, l'égalité est complète entre l'Anglais et l'Irlandais, entre le catholique et le protestant. En matière d'impôts, l'Irlande est ménagée et privilégiée; elle ne paie de taxes foncières que pour les dépenses locales, et elle n'est pas soumise à toutes les taxes indirectes qui pèsent sur l'Angleterre. L'instruction primaire est gratuite, répandue dans toutes les paroisses, donnée sans distinction de croyance. Chaque baronnie (division administrative du comté) possède une maison de pauvres dans laquelle sont reçus et nourris tous les habitants de la baronnie qui le demandent. Aux maisons de pauvres sont adjoints des hôpitaux et des hospices. Un médecin, nommé par le conseil paroissial, donne à domicile des secours et des remèdes gratuits ». D'autre part, M. de Lasteyrie constate que les progrès matériels ont été en Irlande, ces dernières années, plus grands, relativement au point de départ, qu'en Angleterre ou en France. « Le revenu se relève après avoir presque disparu. Pendant que les propriétaires rétablissent leurs affaires, les fermiers s'enrichissent et le capital apparaît dans la campagne. La situation des paysans irlandais s'est également améliorée. Le prix de la main-d'œuvre a doublé et triplé; il est le même que dans la plupart des comtés de l'ouest de l'Angleterre [1].

Mais il faut bien le reconnaître avec l'écrivain que nous

[1] De 1830 à 1835, le nombre des pauvres en Irlande égalait un tiers de la population. De 1858 à 1859, il est réduit à un trente-deuxième. Depuis 1830, sur 3,500,000 acres de terrains incultes, deux millions ont été mis en culture. Pendant cette même période le revenu public s'est élevé de 4 à 7 millions de livres sterling, et le tonnage de la marine marchande irlandaise a augmenté de plus du double (en 1833, 334,000 tonneaux; en 1860, 786,000). Le salaire du laboureur a triplé; de 3 fr. par semaine, il est arrivé aujourd'hui à 9 fr. Il y a vingt-cinq ans, la liste des crimes était effrayante. En 1860, il n'y a eu que cinq condamnations à mort pour homicide, et dans toute l'étendue de l'Irlande les juges ont félicité les jurés sur la tranquillité et sur l'amélioration morale du pays. En résumé l'Irlande est aujourd'hui aussi prospère et aussi paisible que l'Ecosse.

citons, si l'oppression a cessé, si l'Angleterre, après des siècles, a donné à l'Irlande la liberté et l'égalité nationales, l'Anglais conquiert toujours l'Irlandais; il le conquiert, comme ailleurs la classe moyenne conquiert l'aristocratie. Le gentilhomme se ruine, l'homme d'affaires s'enrichit. Le progrès en Irlande n'est pas un fruit naturel du sol; il s'appelle anglais, se dit protestant, insulte à ses victimes. En dépit de quelques exceptions, l'esprit anglais représente en Irlande le progrès, et l'esprit irlandais la routine. Tout libéral, tout homme qui aime l'Irlande par amour de la justice et non par haine contre l'Angleterre, qui souhaite de voir la terre poétique du malheur sortir de son linceul de misère, doit être pour les Irlandais et pour l'esprit anglais en Irlande.

M. de Lasteyrie nie qu'il y ait jamais eu de nation irlandaise; ce qu'il y a de sûr, c'est que cette nationalité n'existe aujourd'hui que dans l'imagination de quelques publicistes chez lesquels la haine de l'Angleterre tient lieu de logique et de bon sens. L'Europe occidentale ne compte de véritables nationalités que celles qui ont été formées par les peuples néo-latins ou germains et qui, en général, sont issues du mélange de plusieurs éléments ethniques; des anciennes races ibère et celtique, qui peuplaient la partie atlantique de l'Europe (Ibérie, Gaule et Bretagne), et que la conquête romaine et germanique a transformées par l'infusion d'un sang nouveau, il ne reste actuellement que des débris. Ces débris sont quatre ou cinq petits peuples relégués à l'extrémité la plus occidentale de l'Europe, dépourvus de toute vitalité et se fondant peu à peu dans les fortes nationalités qui les entourent: les Basques, descendants des Ibères, au nombre d'un demi-million au plus, à l'angle du golfe de Gascogne; les Bas-Bretons, les Gallois, les Irlandais et les Haut-Ecossais ou *highlanders*, en tout 8 millions d'âmes. « Si l'Irlande n'était pas une île, fait observer M. de Lasteyrie, la nationalité irlandaise serait ce qu'est la nationalité galloise ou la nationalité bretonne. Encore parle-t-on gallois dans le pays de Galles et breton en Bretagne, tandis qu'on ne parle pas irlandais en Irlande, si ce n'est dans les districts les plus reculés. » Il est donc bien avéré que l'Angleterre s'assimile de plus en plus l'Irlande, et ce travail s'opère d'autant plus

rapidement que des colons anglais et écossais viennent s'établir en grand nombre dans la partie nord-est de l'île. On ne doit donc pas s'étonner si, sur une population totale de 6 millions d'âmes, le royaume d'Irlande compte un million et demi d'Anglo-Irlandais protestants.

Ainsi débarrassée d'éléments étrangers qui la dénaturent, la question irlandaise peut être replacée sur son véritable terrain; elle se réduit à savoir si la liberté anglaise convient à l'Irlande et s'il est bon pour l'Irlande d'être unie à l'Angleterre. Or pas plus que l'Anglais, l'Irlandais ne supporterait d'être gouverné et administré comme on l'est en France. On ne se figure pas les *wild Irish* attelés, serrés au char de l'Etat, contraints à mesurer leurs paroles et leurs actions, ne pouvant épancher leur bonne humeur ou leur rage. Tel est l'éloignement de ce peuple pour les lois civiles françaises, que «l'Irlande, dit M. de Lasteyrie, se croirait ruinée et déshonorée, si on lui imposait notre code civil : notre ordre y serait plus insupportable que notre égalité. » Le clergé irlandais lui-même, ce clergé dont l'existence est ignorée par la loi, ne changerait pas son sort contre celui du clergé français; il n'abdiquerait pas l'indépendance contre la protection. On étonnerait beaucoup l'Irlande, on la blesserait profondément, si on lui disait qu'elle n'est pas capable de supporter la liberté anglaise. Elle n'en veut pas d'autre, elle n'en connaît pas d'autre; à cet égard elle est unanime.

Quant à l'union de l'Angleterre et de l'Irlande, M. de Lasteyrie montre que ce n'est pas là une de ces questions qui touchent aux droits de l'humanité même, soulèvent toutes les questions de liberté et les emportent toutes. Personne ne souhaite en Irlande de former un peuple à part, dégagé de tout lien avec l'Angleterre; si l'on est trop irlandais pour aimer à vivre avec elle, on est trop anglais pour vivre sans elle. L'union est odieuse et le divorce impossible. Pour l'Irlande le rappel de l'union signifie un parlement séparé sous l'autorité de la couronne d'Angleterre. Or un parlement séparé, M. de Lasteyrie le prouve, serait la ruine de l'Irlande. « Le grand obstacle vient de la situation intérieure de l'Irlande elle-même; ses divisions sont profondes et cruelles. Il y a l'Irlande du nord et l'Irlande de l'ouest, l'Irlande protestante et

l'Irlande catholique, l'Irlande des riches et l'Irlande des pauvres. Il y a lutte de races, de religions et de classes. Il y a la guerre sociale qui ne cesse de faire des victimes. Les difficultés sont tout irlandaises; l'union ne les a pas créées, la séparation ne les ferait pas cesser. Au fond du cœur, malgré les paroles, les haines sont des haines d'Irlandais à Irlandais. Le service anglais est populaire en Irlande, l'armée anglaise casernée en Irlande est populaire. Telle que les guerres civiles, les guerres religieuses et l'oppression ont fait l'Irlande, le gouvernement anglais y est devenu un modérateur. Les difficultés sont diminuées, adoucies, et peuvent être successivement résolues par un parlement uni; elles seraient exaltées et deviendraient invincibles avec un parlement séparé. Un parlement à Dublin, c'est la guerre civile, c'est la guerre sociale. La masse des propriétaires est protestante; la masse du peuple est catholique. Si le parlement devient local, la majorité voudra opprimer la minorité. Qu'on ne dise pas que l'Irlande a eu autrefois un parlement et que, libre, elle peut être indépendante comme elle fut opprimée. L'émancipation des catholiques n'existait pas alors. La représentation sincère de l'Irlande date du bill d'émancipation; sa liberté, de l'union. »

« L'Irlande, dit en terminant l'écrivain dont nous venons de résumer les idées, l'Irlande était esclave, et elle est libre; elle succombait sous la misère, et elle se relève de la détresse. Si le présent est douloureux, elle n'a pas connu de passé égal à l'avenir qui se prépare. Le temps est venu de mettre bas les haines et de renoncer à l'espérance d'exterminer quiconque n'est pas de sa race ou de sa foi. »

Ce qui précède montre que, si l'on considère comme une unité politique les 35 souverainetés qui composent la Confédération germanique, l'Europe occidentale est divisée en 12 Etats, constituant autant de nationalités distinctes; ce sont : dans l'Europe latine, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la France; — dans l'Europe germanique, l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, la Neerlande, le Danemark, la Norvége, la Suède et les îles Britanniques ou royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. Ces nationalités ont été formées par la nature et l'histoire, et, à l'exception de la Suisse,

elles possèdent chacune une langue et une littérature propres [1].

La délimitation entre les douze nationalités que nous venons de reconnaître, peut être très défectueuse sur certains points et, en tout cas, elle est loin d'être définitive; il est tel ou tel membre de la famille germanique comme de la famille latine qui, séparé de sa véritable patrie, doit lui revenir tôt ou tard. Mais les cas de cette espèce ne sont déjà plus que des exceptions, et l'on peut dire qu'il n'y a dans tout notre Occident aucune nationalité qui ne possède, par un ou plusieurs de ses membres, une existence indépendante et qui ne soit représentée plus ou moins complétement dans le système des Etats européens. Quant aux Irlandais, nous en avons fait abstraction aussi bien que des Bas-Bretons ou des Basques : nous ne saurions considérer comme des nationalités ces restes de sociétés éteintes, corps inertes d'où s'est retirée la chaleur et la vie. L'organisme mort, les lois de la matière reprennent tout leur empire et la force vitale fait place à l'attraction. C'est en vertu de cette loi de l'attraction que les populations celtiques sont devenues de simples satellites gravitant autour de ces deux grands corps qu'on appelle l'Angleterre et la France.

Il nous semble donc qu'en ce qui concerne l'Europe occidentale la question des nationalités n'a qu'une importance secondaire et toute relative. « L'Europe, dit un écrivain que nous avons déjà cité, M. J.-J. Weiss, l'Europe n'a pas plus besoin du principe des nationalités que de celui des frontières naturelles pour poursuivre sa marche en avant. Créer la liberté en Europe telle qu'elle est : voilà la mission qui nous est assignée; elle est assez haute pour qu'aucune autre ambition n'ait de quoi nous séduire; elle est, hélas ! assez difficile pour que nous rejetions tout autre souci. » Soyons juste toutefois envers un principe dont nous ne condamnons que l'application abusive et inconséquente : le réveil de la nationalité italienne a servi la cause de la liberté en Autriche comme en France. Poussé par les nécessités de la situation, le

[1] La Belgique elle-même est dans ce cas, puisque le flamand, qui a une littérature, est la langue des trois cinquièmes de la population de ce royaume (2,700,000 sur 4,700,000 environ).

gouvernement de Vienne a accordé à ses peuples beaucoup plus qu'ils n'auraient pu espérer avant la lutte; de son côté, Napoléon a dû se désister un peu du système de compression qu'il avait suivi jusque-là : quand on a apporté la liberté chez les autres, il est naturel d'en désirer un petit brin chez soi. Ce besoin, la France l'a-t-elle réellement senti? Nous ne savons, mais il est bien remarquable que le *parlementarisme*, si honni depuis le 2 décembre, soit redevenu tout d'un coup tellement populaire, que princes, sénateurs et députés se sont mis à faire des discours tout comme si la tribune était encore toute-puissante et que la parole n'eût pas cessé d'être libre. Voilà le miracle qu'a opéré le décret du 24 novembre, et il faut croire que la France n'en restera pas à ce premier essai. Quant à l'Autriche, l'évolution a été beaucoup plus complète. Pour se sauver de la ruine, le gouvernement de Vienne a fait appel au principe constitutionnel dont il avait été jusque-là l'adversaire le plus acharné. L'Autriche a maintenant un parlement pour toute la monarchie et des diètes provinciales. Le parlement central, qui porte le titre de Conseil de l'Empire, se compose de deux chambres, la chambre des seigneurs et la chambre des députés. Dans la première siégent : 1° à titre héréditaire, les archiducs et les chefs des familles nobles, distinguées par de grandes propriétés princières; 2° les archevêques et évêques de rang princier; 3° les hommes éminents par leurs capacités administratives, financières, scientifiques ou artistiques, que l'Empereur désigne comme membres élus à vie. La chambre des députés se compose de membres choisis par les diètes provinciales dans leur propre sein. Le nombre des députés est de 343, dont 85 pour la Hongrie. Le parlement autrichien, dont les séances sont publiques, est muni de grands pouvoirs : il vote les lois, l'impôt, le budget, il peut même prendre l'initiative des réformes légales; mais la politique extérieure lui est interdite. L'Empereur ne peut pas refuser sa sanction aux lois votées par les deux chambres. Pour les diètes provinciales est établie la représentation par ordres, noblesse, clergé, paysans, bourgeois, qui s'allie le mieux en Autriche avec les libertés locales [1]. Ces diètes ont

[1] La patente du 26 février, qui a fait de l'Autriche une monarchie constitutionnelle, a été suivie de la patente du 8 avril, concernant les protes-

dans leurs attributions l'élaboration des lois, l'autonomie administrative, la publicité des discussions, le droit d'initiative. Tous les statuts provinciaux ont été découpés sur le même patron, sauf pour la Hongrie, dont la constitution est maintenue sous la double réserve que sa diète ne pourra voter ni sur la part de la Hongrie dans les charges générales de l'Empire, ni sur le contingent militaire. La Vénétie recevra une constitution particulière.

Grâce à ces heureux changements introduits dans le régime intérieur de l'Autriche, on peut dire qu'aujourd'hui dans l'Europe occidentale la liberté est la règle et le despotisme l'exception : sauf la France, tous les Etats de cette partie du continent possèdent, d'une manière plus ou moins complète, les trois conditions essentielles du gouvernement constitutionnel : la division des pouvoirs, l'élection et la publicité.

La société est un organisme nécessaire comme la langue et la religion. Son but est de faire concourir les facultés de tous à la satisfaction des besoins de chacun. Mais ce but ne peut être atteint que par la réunion des forces individuelles en un pouvoir commun qui constitue la puissance sociale ou l'Etat. L'Etat se présente ainsi à nous comme le centre de l'organisme social; toutes les activités particulières convergent vers ce point unique d'où rayonne la vie qui va pénétrer chaque point de la circonférence. L'Individu et l'Etat sont donc les deux facteurs nécessaires de toute société; par la liberté, ces deux puissances se limitent naturellement l'une l'autre, et de leur opposition organique naît l'harmonie de l'ensemble ou la synthèse sociale, c'est-à-dire le progrès. Ainsi l'Etat doit être la réalisation de la liberté. Si le centre

tants. Cette dernière, qui ne s'applique qu'aux provinces allemandes et slaves de la monarchie, assure aux protestants l'égalité civile et politique, mais non l'égalité religieuse ni la parité des deux Eglises, comme elle existe en Prusse. L'Eglise catholique demeure le culte dominant, et le fameux concordat du 18 novembre 1855 continue à sortir tous ses effets dans les provinces germano-slaves. Espérons que le parlement autrichien ne laissera pas subsister plus longtemps ce monument de l'intolérence d'un autre âge. — Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que l'empire d'Autriche compte 3,200,000 protestants dans la Hongrie et la Transylvanie et seulement 300,000 dans les provinces germano-slaves au milieu d'une population de 17 millions de catholiques.

absorbe la circonférence, si l'Individu disparaît dans l'Etat, il y a despotisme, et ce despotisme devient un germe de mort pour la société en rompant l'équilibre des forces qui la composent. Mais le despotisme peut revêtir des formes très diverses, et il existe aussi bien lorsque la volonté de tous étouffe la liberté d'un seul que lorsque la volonté d'un seul opprime la liberté de tous ; en d'autres termes, le despotisme peut se présenter dans l'Etat démocratique tout comme dans la monarchie absolue, et c'est ce qui arrive toutes les fois que le souverain, qu'il s'appelle roi ou peuple, s'arroge un pouvoir qui ne lui appartient pas, et que la loi, usurpant un domaine étranger à son action, prétend régir l'homme tout entier et régler sa pensée, sa conscience et sa foi.

Cette courte analyse de l'organisme social nous ramène à notre point de départ, c'est-à-dire à un principe supérieur, la liberté, qui nous permet de juger les différences de gouvernements de la même manière que nous avons résolu les questions de nationalités. Dans l'organisation politique de l'Etat, quelles sont les formes qui peuvent le mieux réaliser la liberté ? M. Guizot a dit : « La liberté ne se fonde que lorsqu'il n'existe dans l'Etat aucune force constituée assez prépondérante pour usurper le pouvoir absolu ». C'est sur cette vérité que repose le gouvernement représentatif. La question de monarchie ou de république n'a plus aujourd'hui qu'une importance secondaire. La république n'exclut que deux choses : l'hérédité dans le chef de l'Etat et la concentration des pouvoirs en ses mains. Or ce dernier point est l'essentiel ; c'est par la pondération des pouvoirs, par l'élection et la publicité qui en découlent, que se fonde la liberté politique, et voilà précisément ce qui distingue la monarchie constitutionnelle du gouvernement absolu ou autocratique, et la confond presque avec l'Etat républicain tel qu'il est établi de nos jours [1]. C'est d'après ces idées que nous allons classer les Etats de l'Europe occidendale sous le rapport de leur constitution politique.

[1] « Dans l'Etat représentatif, le principe monarchique, quoique servant de clef de voûte à tout l'édifice social, est plus ou moins neutralisé, et l'Etat, sous cette forme, est à la fois une monarchie limitée et une république limitée ». Ch. Cuvier, *Cours d'études historiques*.

I. *Empire de France.* A la base de tout l'édifice impérial, le suffrage universel ; au sommet, l'Empereur, qui est en possession d'une autorité légale infiniment plus étendue que celle d'un roi constitutionnel et qui concentre en lui à peu près tous les pouvoirs de l'Etat. Au-dessous de l'Empereur : 1° un Sénat, nommé par lui et chargé de veiller à l'observation de la constitution ou d'y proposer des modifications ; 2° un Corps législatif, représentant le pays, mais privé de plusieurs des attributions essentielles des parlements ; 3° un Conseil d'Etat, vrai conseil du prince et son organe dans les débats des lois. Les ministres responsables seulement envers l'Empereur. — C'est le gouvernement absolu dissimulé sous des formes représentatives. Le suffrage universel ne suffit pas pour créer la liberté ; le despotisme s'en accommode même parfaitement, et nous avons vu en France le vote populaire sanctionner un état de choses où le souverain jouit d'une autorité à peu près illimitée sans avoir à subir le contrôle ni des chambres ni de la presse. Il est douteux du reste que le régime constitutionnel puisse jamais s'établir solidement dans un pays où la centralisation est poussée à l'excès et où l'éducation nationale est faussée dans sa base. C'est le sentiment de la responsabilité personnelle qui fait les hommes indépendants et les peuples libres : or ce sentiment, ce n'est pas l'éducation française qui peut le faire éclore dans la jeunesse [1], et il doit se développer tout aussi peu dans la vie sociale sous un régime où l'individu est traité comme un mineur perpétuel qui ne peut vivre en sûreté que sous la tutelle de l'Etat. Les vertus civiques qui manquent à la génération actuelle, peuvent-elle se remplacer par un patriotisme étroit et exclusif qui ne s'inspire que de la vanité nationale et de l'amour de la gloire et des conquêtes, toutes choses radicalement contraires à la liberté ? Ce patriotisme, si proche parent du chauvinisme, a perverti le sens politique de la nation française, qui, incapable de se gouverner elle-même, se croit sérieusement appelée à gou-

[1] Il n'y a pas longtemps qu'un écrivain français qui ne saurait être suspect dans la circonstance, M. E. de Girardin, déclarait que l'éducation en France, « est mortelle à l'initiative, mortelle à l'indépendance, mortelle à la liberté », qu'en un mot « c'est une école qui prépare à subir la tyrannie ! »

verner le monde [1]. On ne sait s'il faut rire ou s'indigner de voir certains organes de la presse française, qui n'osent pas même parler de la lettre du duc d'Aumale, se poser en arbitres souverains des peuples, refaire la carte de l'Europe, disposer des Etats et trancher dans le vif toutes les questions de liberté et de nationalités qui s'agitent autour de nous [2] ? Et que dire de ces orateurs qui, à l'instant même où la parole leur était rendue, n'en ont fait usage que pour demander la compression au dedans et au dehors ? « Si le gouvernement représentatif était sérieusement pratiqué dans ce moment, la France devrait faire la guerre au royaume d'Italie à peine né. » C'est ainsi que s'exprimait un journal à propos de la discussion des chambres sur les affaires de Rome. Voilà comment la majorité du peuple français entend l'indépendance des autres peuples. Evidemment la France n'est pas encore mûre pour la liberté, et son éducation politique est

[1] Si l'on veut savoir où en est la société française aujourd'hui, qu'on médite les paroles suivantes de M. Rosseuw Saint-Hilaire : « Qui pourra nier que, depuis trente ans, le niveau moral baisse constamment en France ? Le thermomètre des sociétés en déclin, c'est la jeunesse. Et qui osera mesurer le degré d'abaissement où elle est descendue de nos jours ? La jeunesse ! âge privilégié où toutes les sympathies généreuses affluent au cœur avec le sang ; âge où l'on se passionnait, où l'on se dévouait autrefois, car on croyait encore à la liberté, à la poésie, à l'amour, à l'amitié, à toutes les choses saintes enfin, sauf, hélas ! à l'Evangile. Or, à quoi croit-on aujourd'hui ? à son intérêt d'abord, et puis à son plaisir. Voyez-les, ces vieillards de vingt ans, vanter leur désillusionnement précoce, sourire dédaigneusement aux noms chers et sacrés qui faisaient jadis battre nos cœurs, et mettre d'avance à l'encan leur talent ou leur conscience, quand on daignera les leur acheter. » *Ce qu'il faut à la France*, p. 91.

[2] Rien de plus étrange que la manière dont ces graves questions sont envisagées par la grande majorité du public français. Un exemple : la Vénétie est italienne, donc elle doit appartenir à l'Italie ; la rive gauche du Rhin est allemande, donc elle doit être réunie... à la France ! M. Th. Lavallée a prouvé cela par raison démonstrative dans un manuel de géographie en usage dans les écoles militaires de son pays ! Du reste les peuples annexés à l'Empire ne doivent-ils pas s'estimer bienheureux ?.. A cet égard, il n'y a qu'une opinion chez nos voisins : ils ne sauraient s'imaginer qu'on puisse ne pas désirer d'appartenir à la *grande nation*. On l'a bien vu dans la question de Savoie. « Les Savoyards doivent-ils être contents d'être Français. » V. la *Revue Suisse* de 1860, p. 334. Il est très rare qu'un Français arrive à faire un aveu comme celui-ci : « C'est une ridicule vanité nationale de croire que nous soyons regrettés et rappelés à Cologne et à Trèves. » Jean Reynaud, *Vie et Correspondance de Martin de Thionville*.

loin d'être faite. N'est-ce pas sous un gouvernement qui se disait libéral, en pleine république, qu'a été décidée l'odieuse expédition de Rome?

II. *Etats constitutionnels.* La monarchie constitutionnelle, comme la république, est aristocratique, lorsque le parlement national ne représente qu'une partie du peuple, une classe privilégiée, la noblesse; elle est démocratique, quand la représentation émane de toutes les classes de la société, classes qui, dans l'Etat rigoureusement démocratique, ne se distinguent point par des droits politiques différents. La plupart des monarchies constitutionnelles, de même que quelques anciennes républiques, comprennent un mélange des deux éléments aristocratique et démocratique; de là le système des deux chambres, dont l'une est aristocratique et héréditaire (Chambre des lords, Chambre des pairs, Chambre des seigneurs), et l'autre populaire et élective (Chambre des communes, Chambre des députés). Mais ce n'est là qu'une première forme du régime constitutionnel; dans certains Etats, les deux chambres sont également électives, mais l'élection a lieu pour chacune d'elle dans des conditions différentes, sous le rapport de l'âge, du cens électoral, etc., de telle sorte que la première chambre (Sénat), véritable pouvoir modérateur par ses origines, fait contrepoids à la Chambre des députés, qui représente plus spécialement l'élément populaire ou démocratique. Une troisième forme du régime constitutionnel existe surtout dans les républiques fédératives, où le parlement (Congrès en Amérique, Assemblée fédérale en Suisse) se compose de deux corps électifs dont l'un représente les membres de la fédération (Sénat, Conseil des Etats), et l'autre, l'ensemble de la nation (Chambre des représentants, Conseil national). Mais, tandis que dans les républiques, le pouvoir législatif appartient entièrement à la représentation nationale, dans les monarchies constitutionnelles il est partagé entre le parlement et le monarque, ce dernier ayant l'initiative des lois et pouvant user du *veto* (absolu en Angleterre, suspensif en Norvège). En outre, si dans la monarchie constitutionnelle le parlement a une certaine part au pouvoir exécutif par la res-

ponsabilité des ministres, cette participation est beaucoup plus directe et étendue dans les républiques.

1. Monarchies constitutionnelles. Un roi qui règne et ne gouverne pas, un parlement composé de deux chambres dont l'une fait contre-poids à l'autre, des ministres responsables, la tribune et la presse libres : voilà les bases fondamentales de la monarchie constitutionnelle. Les différences portent surtout sur la composition des chambres.

A. Deux chambres, l'une héréditaire et l'autre élective. Cette forme de gouvernement, dont la constitution anglaise a fourni le type, a été imitée, d'une manière plus ou moins complète, par le Portugal, les Etats secondaires de l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche; mais tandis qu'en Angleterre et en Portugal, la seconde chambre est formée par le suffrage direct, dans la plupart des Etats allemands, et notamment en Prusse et en Autriche, l'élection est à deux degrés. C'est en Portugal et en Autriche que le cens électoral est le moins élevé. — La constitution de Suède présente une grande analogie avec la constitution anglaise; l'antiquité de ces deux monuments gothiques inspire aux populations qu'ils abritent un respect semblable, et la légalité n'est pas moins en honneur en Suède qu'en Angleterre. La diète suédoise est une conquête de l'aristocratie sur la royauté; elle est composée de quatre ordres: noblesse, clergé, bourgeoisie et paysannerie, formant quatre chambres qui délibèrent et votent à part. Les résolutions y sont prises à la majorité des voix, mais elles ne peuvent devenir lois que si elles ont pour elles la majorité de trois chambres au moins; l'unanimité des quatre ordres est nécessaire dans les questions qui peuvent porter atteinte à la constitution.

B. Deux Chambres électives, nommées l'une et l'autre par le peuple. Cette forme de gouvernement caractérise les quatre petits Etats suivants: Hollande, Belgique, Danemark et Norvége. En Hollande et en Belgique, le suffrage est direct, mais il y a des conditions de cens pour l'électorat aux deux chambres et pour l'éligibilité à la première chambre ou Sénat. Dans le Danemark existe le suffrage universel et direct pour la Chambre du peuple *(Folkething)* et l'élection à deux degrés pour la Chambre des provinces *(Landsthing)*;

l'éligibilité à cette première chambre est au prix d'une condition de cens ou de propriété. L'âge de 40 ans est en outre exigé des membres de la première chambre, en Belgique comme en Danemark. La diète norvégienne (*storthing*), quoique composée de deux chambres, sort d'une même élection à deux degrés. Les députés élus choisissent parmi eux un quart des membres de l'assemblée générale pour former la chambre haute ou *lagthing;* les trois autres quarts composent l'*odelsthing* ou chambre basse. La constitution norvégienne est très voisine de la démocratie.

C. Les royaumes d'Espagne et d'Italie ont un Sénat, nommé à vie par le souverain, et une Chambre des députés (appelée Congrès en Espagne), formée par l'élection directe et censitaire.

2. *Républiques*. La Suisse est une république fédérative ayant pour base la démocratie. Le système des deux chambres n'existe que pour le gouvernement central (Assemblée fédérale composée d'un Conseil national représentant la souveraineté populaire et d'un Conseil des Etats représentant l'individualisme cantonal); dans les cantons, le pouvoir législatif est exercé par l'assemblée générale du peuple ou *landsgemeinde* dans les démocraties pures d'Uri, d'Unterwald, de Glaris et d'Appenzell, et par le Grand-Conseil dans les autres cantons, qui sont ou des démocraties représentatives ou des démocraties mixtes; ce dernier nom peut s'appliquer aux cantons de Schwyz, Soleure, Bâle-Campagne, Saint-Gall, où existe le *veto* populaire. Le suffrage universel et direct est de droit pour l'élection du Conseil national et des Grands-Conseils cantonaux; le Conseil des Etats est nommé par les *landsgemeinde* ou les gouvernements des cantons. Le pouvoir exécutif de la Confédération est exercé par un conseil dont la nomination appartient aux corps représentatifs réunis; le Conseil fédéral ne possède pas, comme le Président des Etats-Unis, un droit de *veto* suspensif sur les lois nouvelles. Dans les cantons, le conseil exécutif (Petit-Conseil, Conseil d'Etat) est également à la nomination du corps législatif; à Genève, toutefois, il est élu directement par le peuple.

Outre la Suisse, il existe encore quatre autres républi-

ques, les villes libres de Francfort, Hambourg, Lubeck et Brême, qui font partie de la Confédération germanique. Cette dernière n'est point un Etat fédératif *(Bundesstaat)*, mais une simple confédération ou ligue d'Etats *(Staatenbund)*.

La constitution que l'Autriche vient de se donner tend à faire de cet empire une espèce de monarchie fédérative en rendant aux provinces leur autonomie administrative sans briser l'unité politique de l'Etat. Le fédéralisme constitutionnel est du reste la seule forme de gouvernement qui puisse concilier les diverses nationalités dont se compose la monarchie autrichienne.

Si, en comparant les Etats entre eux, les différences dans la forme de leur gouvernement sont ce qui nous frappe le plus tout d'abord, un examen attentif nous montre que ces différences, quelque importantes qu'elles soient, ont, au fond, une valeur moins grande que celles qui existent sous le rapport des attributions de l'Etat et de la part faite à l'individu dans l'organisme social. Les institutions de la France et de l'Angleterre présentent à cet égard le plus grand contraste. « Le peuple français, dit un spirituel écrivain, M. John Lemoinne, le peuple français, qui n'aime pas toujours à être gouverné, aime à être administré ; il aime que le gouvernement se charge de ses affaires, qu'il lui tienne ses livres ; si cela se pouvait, et il ne faut désespérer de rien, il se ferait habiller, coiffer, raser, débarbouiller par le gouvernement. Et qu'on veuille bien croire que nous ne parlons ici d'aucun gouvernement en particulier ; nous parlons de tous les gouvernements de l'histoire de France. Toute l'histoire de France converge vers l'unité et la centralisation, comme l'histoire d'Angleterre n'est que le développement des institutions municipales, de l'esprit d'association, de l'initiative individuelle, en un mot, du *self government*, c'est-à-dire du gouvernement de soi-même par soi-même ». La centralisation, qui s'oppose au *self government*, ne doit pas être confondue avec l'*unitarisme*, ou l'état d'un peuple dont tous les citoyens reconnaissent les mêmes lois et sont soumis à un seul et même gouvernement. L'unité politique peut exister en dehors de la centralisation [1] ; c'est ce que prouve l'exem-

[1] La centralisation est condamnée aujourd'hui même par ceux qui jadis en vantaient le plus les bienfaits. V. la dernière brochure de M. Odilon Bar-

ple de l'Angleterre. A l'unitarisme s'oppose le *particularisme*, ou la division d'une nation en un certain nombre de souverainetés distinctes, comme c'est le cas pour l'Allemagne. Le particularisme n'est d'ailleurs aucunement exclusif de la centralisation : il est tel des 35 états de la Confédération germanique où la bureaucratie, aussi florissante qu'en France, a enfanté un régime de compression qui met le citoyen sous tutelle et absorbe tous les pouvoirs sociaux dans l'universelle prépotence de l'Etat. Le *fédéralisme*, tel qu'il est établi aux Etats-Unis et en Suisse, est une forme mixte qui, réunissant l'unité à la diversité, peut être considérée comme l'intermédiaire entre l'unitarisme et le particularisme. La centralisation peut exister plus ou moins dans chacun des membres de la fédération ; c'est ainsi que dans certains cantons suisses, à Fribourg, par exemple[1], les luttes politiques et l'influence des idées françaises ont agrandi considérablement le pouvoir et la sphère d'activité de l'Etat ; mais cette centralisation, quelque exagérée qu'elle puisse être, trouve toujours sa limite dans les bornes mêmes de l'autonomie cantonale ou, si l'on veut, dans le partage de la souveraineté entre le pouvoir central et les gouvernements des cantons.

Le suffrage universel n'est pas, nous l'avons vu, une condition indispensable de la liberté, mais on ne saurait nier qu'il ne joue un rôle de plus en plus actif dans les destinées des peuples. Quelques esprits chagrins regardent, à tort selon nous, l'introduction de cet élément démocratique dans la vie des Etats comme une cause de désorganisation sociale. Le suffrage universel produit le bien ou le mal, selon comme il est dirigé. Quand un peuple est éclairé, son intervention dans les affaires publiques ne saurait être que salutaire ; mais chez une population ignorante, le suffrage universel présente un danger réel en ce qu'il peut devenir une arme terrible

rot, *De la Centralisation*. V. aussi H. Rosselet, *De la liberté et du gouvernement ;* Dollfuss, *Liberté et centralisation ;* Tocqueville, l'*Ancien régime et la révolution ;* Simon, *la Liberté*.

[1] Le Conseil d'Etat de ce canton a été autorisé provisoirement, par un décret législatif, en 1857, de suspendre ou de modifier à sa volonté l'exécution des articles d'une loi dont l'application durait depuis dix ans, nous voulons parler de la loi scolaire de septembre 1848. Et ce *provisoire* ne paraît pas près de finir !

entre les mains du despotisme. C'est dire de quelle importance est l'éducation populaire pour tous les pays libres en général et spécialement pour ceux où la loi a son principe dans le vote universel. Il ne sera donc pas sans intérêt d'indiquer ici les différences qui existent, sous ce rapport, entre les divers Etats.

L'éducation publique est presque partout en voie de progrès; mais elle est plus avancée dans les pays germaniques que dans le reste de l'Europe; c'est en Russie et surtout en Turquie qu'elle est le plus en retard. Voici le nombre d'élèves que l'on compte par 100 âmes de population dans chacune des six grandes divisions de l'Europe occidentale :

Europe germanique.		Europe latine.	
Etats allemands. . .	15	France. . .	9
Etats scandinaves . .	11	Italie . . .	6
Iles Britanniques . .	10	Espagne . .	6

Pour les Etats allemands, le chiffre 15 est la moyenne donnée par la Prusse et la Hollande; la Belgique, qui n'a que 10 élèves par 100 habitants, est compensée par la Suisse, qui en a le double (20 élèves par 100 hab.). La Norvége, dans le 2me, et l'Ecosse, dans le 3me groupe, viennent immédiatement après la Prusse, avec 13 élèves par 100 habitants. La Suède et l'Angleterre occupent le dernier rang.

La France se divise, sous le rapport du développement de l'instruction populaire, en cinq régions, qui sont : le nord-est ou la France germanique (Alsace et Lorraine), où l'on compte 16 élèves sur 100 habitants; l'est ou la France bourguignone; le nord; le midi, ou le sud-est et le sud-ouest; le nord-ouest, le centre et l'ouest. Dans l'ouest, il y a trois fois moins d'élèves par 100 âmes de population que dans le nord [1]. — Le Portugal, que nous n'avons pas fait entrer en

[1] « Tandis qu'en Allemagne et spécialement en Prusse, tous les enfants de 7 à 14 ans reçoivent régulièrement l'instruction primaire, il y a aujourd'hui en France un million d'enfants de 7 à 13 ans qui ne reçoivent aucune instruction. Sur le nombre total des mariages contractés en 1857, plus d'un tiers des hommes et plus de la moitié des femmes ne savaient pas signer. Le dernier compte-rendu sur le recensement de l'armée fait connaître que sur 294,761 jeunes gens portés sur les tableaux de recensement 90,393 ne savaient ni lire ni écrire. Ce bilan de l'ignorance se traduit en chiffres significatifs

ligne de compte, est le pays de l'Europe occidentale où il y a le moins d'écoles.

L'instruction primaire est obligatoire en Suisse, dans la plus grande partie de l'Allemagne, en Neerlande et dans les trois royaumes du Nord. En Suisse la fréquentation des écoles primaires est gratuite.

Nous venons d'étudier, sous ses principales faces, le dualisme de la *vieille Europe*, de cet Occident européen qui n'a pas cessé d'être le véritable centre de l'humanité. Ce dualisme est produit par les deux races qui se partagent l'Europe occidentale et qui représentent les tendances diverses de la civilisation moderne : l'une est la race latine, dont l'idéal a toujours été l'unité qu'elle cherche à réaliser le plus souvent aux dépens des droits de l'individu, tant sur le terrain politique (centralisation ou absorption de l'individu par l'Etat) que sur le terrain religieux (catholicisme ou absorption de l'individu par l'Eglise); — l'autre est la race germanique, race expansive qui civilise la terre par ses colonies, et qui a donné au monde moderne l'idée de la liberté se réalisant par l'activité spontanée de l'individu en politique (*self government*) comme en religion (protestantisme).

La Suisse, placée au centre de l'Europe occidentale, est le point de contact des deux races et des deux civilisations; de cette position découle naturellement la forme fédérative de sa constitution politique. Mais jusqu'ici la Suisse a été germanique plus que latine, et cela se comprend, puisque sa population est, pour les sept dixièmes, allemande de langue et d'origine. Maintenant que, par la création d'un grand

sur le tableau de la moralité : le compte général de l'administration criminelle constate que sur 5,378 accusés traduits devant les cours d'assises 2,365 étaient complètement illettrés. En ajoutant ceux qui ne savaient lire ou écrire qu'imparfaitement, on arrive au chiffre de 4,446, c'est-à-dire les quatre cinquièmes du nombre total des accusés. » *Presse* du 28 avril 1861. « Le nombre d'habitants de la France sachant lire et écrire ne dépasse pas de beaucoup la moitié de la population. On estime, qui plus est, que les neuf dixièmes de ceux qui possèdent cet instrument le laissent sans emploi, et que deux millions de Français au plus en font réellement usage. En 1857, 475,000 garçons sur 2,250,000 et 533,000 filles sur 2,593,000 ne fréquentaient point les écoles, et l'on sait de plus combien d'enfants inscrits dans les écoles ne les fréquentent guère. » *L'instruction publique et le suffrage universel*. Et la France se dit pourtant la nation la plus civilisée du globe !

royaume d'Italie, l'équilibre tend à s'établir en Europe entre les nations latines et les nations germaniques, ne serait-il pas à désirer que cet équilibre existât aussi en Suisse ? Touchant d'un côté à l'Allemagne et à l'Autriche, de l'autre à la France et à l'Italie, la Suisse doit être, à la fois et autant que possible d'une manière égale, allemande et romande; à l'avenir il y aura autant de danger pour elle à pencher trop vers le nord que vers l'ouest ou le sud. Or qu'est-ce que le Tessin et les cantons français en face du reste de la Confédération ? Et si la Suisse romande continue à se trouver dans un pareil état d'infériorité, ne pourrait-il pas arriver à un certain moment qu'elle ne trouvât plus en elle la force morale nécessaire pour résister aux tendances de plus en plus absorbantes d'un grand pays voisin ? Là est le danger ; il est fâcheux que l'Europe ne l'ait pas compris et qu'elle n'ait pas songé plus tôt à nous donner nos véritables frontières naturelles par la réunion à la Confédération de la Valteline et de la Savoie du Nord, de manière à renforcer les cantons français et italiens et à constituer une Suisse réellement neutre, non seulement par les traités et la position géographique, mais encore par un certain équilibre entre les éléments qui composent sa nationalité. Qu'en est-il résulté ? c'est qu'aujourd'hui, en même temps que la Confédération se trouve affaiblie sur sa frontière la plus vulnérable, la Suisse romande, enlacée par la France, est exposée à perdre de plus en plus la conscience du rôle important qu'elle aurait été appelée à jouer dans une Confédération où les deux éléments, germain et latin, auraient été à peu près d'égale force [1].

[1] Ne peut-on pas déjà constater un amoindrissement de la vie littéraire dans la Suisse française ? Les talents ne manquent pas ; ce qu'il leur faudrait, c'est un public sympathique qui comprît qu'une nationalité ne peut se maintenir sans une certaine *autonomie* intellectuelle. Malheureusement notre dépendance de Paris devient de jour en jour plus grande, et pour peu que cela continue, nous ne serons plus bientôt, sous le rapport littéraire, qu'une province de la France. Il en était bien autrement à l'époque où Vinet, Monnard, Secrétan, Olivier, Porchat, avaient fait de Lausanne un foyer de lumières qui rayonnait sur toute la terre romande.

IV

L'Europe orientale forme la transition de l'Orient asiatique à l'Occident européen : on y trouve cette oppression du faible par le fort [1], cette absence du sentiment du droit, cet amour du faste, cette indolence et cette barbarie policée [2] qui caractérisent les nations asiatiques; mais depuis longtemps l'Asie a cessé de peser sur l'Europe : les Tatares sont devenus les sujets soumis de cette Moscovie que leurs ancêtres avaient foulée aux pieds ; les Turcs dégénérés règnent encore sur la Péninsule orientale, mais ils ne gouvernent plus les *rayahs* que sous la surveillance pour ainsi dire permanente des puissances chrétiennes; l'esprit moderne a triomphé des influences de l'Orient, et il entraîne de plus en

[1] « Les Slaves reportent perpétuellement la pensée vers l'Asie... Rien ne s'improvise dans ce monde. C'est en vain qu'au dernier siècle quelques Etats slaves ont essayé d'adopter les usages et les opinions de la France philosophique. On peut très bien couper sa barbe, lire Voltaire, feuilleter quelques brochures parisiennes, se moquer des religions positives et garder tous les instincts de l'Asie. Or ces instincts, jusqu'à présent indestructibles, se résument en quelques mots : servitude dans les petits, despotisme dans les grands. Allez au Japon, en Chine, dans l'Inde, en Perse, chez les bouddhistes, chez les sectateurs du brahmanisme, chez les disciples de l'islam, vous retrouverez partout la même tyrannie et la même abjection. L'idée d'Europe et l'idée de liberté sont identiques, l'idée d'Asie et l'idée de servitude ne sauraient être séparées. » Mme Dora d'Istria, *les Femmes en Orient*, II, 119. En Russie comme en Turquie le despotisme a un caractère tout oriental, et l'on a pu dire de l'un et de l'autre empire que c'étaient des monarchies absolues tempérées par l'assassinat. Ce despotisme est né des invasions des Turcs et des Mongols; en Russie il s'est fondé au moment où le servage s'abolissait dans le reste de l'Europe. « Depuis l'invasion des Mongols, dit le marquis de Custine, les Slaves, jusqu'alors l'un des peuples les plus libres du monde, sont devenus esclaves des vainqueurs d'abord, et ensuite de leurs propres princes. Le servage s'établit alors chez eux non seulement comme un fait, mais comme une loi constitutive de la société. Il a dégradé la parole humaine en Russie, au point qu'elle n'y est plus considérée que comme un piége : le gouvernement russe vit de mensonge, car la vérité fait peur au tyran comme à l'esclave... On peut dire des Russes, grands et petits, qu'ils sont ivres d'esclavage... Cette population d'automates ressemble à la moitié d'une partie d'échecs, car un seul homme fait jouer toutes les pièces, et l'adversaire invisible, c'est l'humanité. » *La Russie en* 1839. En Russie, dit le même écrivain, le despotisme est sur le trône, mais la tyrannie est partout.

[2] « La Russie est policée; Dieu sait quand elle sera civilisée ! » Custine, *la Russie en* 1839.

plus le monde gréco-slave dans le vaste courant de la civilisation occidentale : l'émancipation des serfs en Russie, les réformes accomplies en Turquie sont les conséquences de ce mouvement rénovateur qui tranforme une moitié de l'Europe et appelle à la liberté et au progrès des populations nombreuses que les siècles semblaient avoir condamnées à la servitude.

Tandis que l'Europe occidentale est partagée entre les deux grandes familles latine et germanique qui se font équilibre, l'Europe gréco-slave comprend une foule de peuples appartenant à des races différentes et se distinguant les uns des autres par une remarquable variété de caractères. De ces peuples les uns sont indo-germains : les Grecs et Albanais, les Roumains, les Lettes et Slaves ; les autres, finno-tatares : les Finnois, les Magyars et les Turcs [1]. Les Slaves forment la population principale de l'Europe orientale (près de 75 millions d'âmes [2] sur 105 millions); ils se partagent en trois branches : les Slaves de l'Ouest ou les Tchèques (Bohèmes, Moraves et Slovaques) et les Polonais auxquels il faut rattacher les Lettes et Lithuaniens ; les Slaves du Sud, ou les Illyro-Serbes (Slovènes, Croates et Serbes) et les Bulgares ; les Slaves de l'Est ou les Russes, divisés en Grands-Russes, Petits-Russes et Russes-Blancs. Des Germains, au nombre de 3 $^1/_2$ millions, sont établis au milieu des Slaves, des Lettes, des Finnois, des Magyars, etc.

Les oppositions des races ont ici une bien plus grande importance que dans l'Occident ; mais si l'on voulait appliquer aux populations gréco-slaves la théorie des nationalités telle qu'elle est comprise à Paris et ailleurs, on arriverait à un morcellement tel que l'Europe orientale ne tarderait pas à retourner au chaos : croit-on, par exemple, que les cinquante peuples divers dont se compose la Russie pourraient se développer d'une manière normale sans le lien puissant qui les unit et les fait vivre d'une vie commune ? Quand il s'agit des populations de l'Orient surtout, il faut toujours se rappeler que la nationalité est un fait

[1] Nous faisons ici abstraction des Juifs, Arméniens et Tsiganes.

[2] La race entière compte 80 millions d'âmes, mais une partie habite l'Europe occidentale à côté des Allemands (6½ millions).

complexe et que ce fait a sa raison d'être, non seulement dans la race, mais encore dans la religion, l'histoire, l'état social, la culture intellectuelle et morale, etc. C'est en tenant un juste compte de tous ces éléments que nous allons faire, pour les nations de l'Europe gréco-slave, le travail de délimitation que nous avons tenté pour l'Occident.

1. La vraie Russie comprend les pays habités par les Grands et les Petits-Russes et leurs colonies. Les Grands-Russes ont conquis et colonisé le versant nord ou Russie boréale, et ils se répandent de jour en jour plus dans la Russie orientale, où ils sont mêlés à des populations ougriennes ou tatares qu'ils s'assimilent. Sous le nom de Cosaques, les Petits-Russes ou Malo-Russes ont en partie colonisé la Russie méridionale ou Nouvelle-Russie, formée des conquêtes des tsars sur la Turquie au XVIIIe siècle. Restreinte dans ces limites, la Russie constitue encore une nation de 47 millions d'âmes, professant en grande majorité la religion grecque et dont la mission providentielle est, non pas de peser sur l'Europe libérale de toute la puissance de son gouvernement autocratique, mais de s'étendre progressivement à l'Orient, de christianiser et de civiliser les nomades du nord et du centre de l'Asie.

2. La Finlande, conquête de la Russie sur la Suède, est restée suédoise et luthérienne. Les tsars n'ont point enlevé à cette province, qui compte plus d'un million et demi d'habitants, de race finnoise, la remarquable originalité qui la caractérise. Alexandre II, autocrate de toutes les Russies, est en Finlande grand duc constitutionnel. La constitution finlandaise a établi, comme celle de Suède, une représentation nationale basée sur les quatre ordres suivants : noblesse, clergé, bourgeoisie et paysannerie; l'administration et la justice sont réglés par les lois suédoises, traduites en langue finnoise. La Finlande a conservé de la domination suédoise l'amour de la liberté, le *self-government*, et on trouverait difficilement, dit un écrivain que nous avons déjà cité (Mme Dora d'Istria), 5 paysans finlandais sur 100 qui ne sachent pas lire. — La Laponie, dont les deux tiers sont russes, est une dépendance naturelle de la Finlande; le petit peuple qui habite cette région désolée diminue sensi-

blement ; il ne pourrait échapper à la destruction qu'en renonçant à la vie nomade.

3. L'Esthonie, la Livonie, et la Courlande, ou les provinces dites allemandes, et la Prusse[1] ont appartenu à l'Ordre Teutonique et aux chevaliers Porte-Glaives qui les ont en grande partie germanisées. La Prusse, qui fait partie d'un Etat allemand, compte aujourd'hui 2,750,000 âmes, dont un peu plus du quart seulement est Polonais ou Lithuanien. Les provinces allemandes ont été conquises par les Russes sur la Suède et la Pologne ; leur population est de 1,700,000 âmes, Finnois et Lettons ; les Allemands, qui y sont nombreux, forment les classes supérieures. C'est grâce à ces derniers que les populations finnoises et lettonnes ont pu s'élever à une civilisation avancée. Le servage a été aboli en 1831. La noblesse, qui jouit encore de grands priviléges, se distingue tout particulièrement par sa haute culture et son amour des lettres et des arts ; l'université de Dorpat, fondée par Gustave-Adolphe, est le foyer intellectuel des provinces baltiques et transmet à la Russie entière les idées et la science germaniques. Dans ces provinces comme en Prusse, le luthérianisme est la religion de la grande majorité des habitants.

4. Si l'on voulait reconstituer entièrement la nationalité polonaise, il faudrait en rassembler les membres épars et réunir au royaume actuel de Pologne la Posnanie, qui est une province de la Prusse, la Gallicie, qui appartient à l'empire d'Autriche, et les provinces comprises sous le nom de Russie occidentale, savoir : la Podolie et la Volhynie, qui formaient autrefois, avec la Gallicie orientale, la Russie-Rouge ; la Russie lithuanienne, ou la Russie-Blanche et la Russie-Noire ; enfin la Lithuanie. On aurait ainsi un grand Etat de plus de 19 millions d'âmes, dont 7 millions de Polonais, 5 millions de Petits-Russes, $3,_4$ millions de Russes-Blancs, $1,_4$ million de Lithuaniens, $0,_7$ million d'Allemands, $1,_5$ million de Juifs et un petit nombre de Grands-Russes.

La Pologne, ainsi agrandie des provinces qui ont vécu

[1] Nous n'entendons parler ici que de l'ancienne Prusse (polonaise et ducale) et non pas du royaume qui porte ce nom.

longtemps sous sa domination, n'est cependant habitée qu'en partie par des Polonais ; mais ce peuple a rattaché à sa civilisation et à sa vie nationale les Lithuaniens et les Rousniaques (Russes-Blancs et Petits-Russes de la Podolie, de la Volhynie et de la Gallicie orientale), chez lesquels la noblesse et la bourgeoisie des villes sont polonaises. Les Polonais et les Lithuaniens sont catholiques, tandis que les Rousniaques professent, en grande majorité, la religion grecque ou orthodoxe [1]. Ce qui a le plus nui à la Pologne, après sa constitution anarchique, c'est son intolérance religieuse. Les persécutions atroces que la noblesse polonaise, dominée par les jésuites, a fait subir aux Petits-Russes et aux Cosaques orthodoxes a tourné ces populations du côté de la Russie, qui n'a cessé depuis de grandir en puissance [2].

Le rétablissement de la Pologne est de nouveau à l'ordre du jour, et tous les cœurs généreux en Europe font des vœux en faveur de cette nation aussi brave que malheureuse. Toutefois les vrais amis de la Pologne ne sont peut-être pas ceux qui se servent des voies révolutionnaires pour la faire renaître de ses cendres : le peuple polonais, appelé à l'indépendance à la suite d'une révolution, serait mal préparé à faire usage de sa liberté ; ce qu'il faut à la Pologne, c'est que ce corps ne soit plus privé de ses membres [1], que la nationalité polonaise soit reconstituée sur les bases les plus propres à en assurer l'existence, qu'elle forme un tout organique, un Etat qui, sans être séparé de la Russie, ne tienne à cet empire que par l'*union personnelle* [2], ayant sa constitu-

[1] En tout 9 millions de catholiques, 1 million de protestants (Allemands et Polonais), près de 8 millions de grecs dont 3 millions, entre autres les Routhènes de la Gallicie, sont des grecs-unis.

[2] V. Krasinski, *Histoire religieuse des peuples slaves.*

[3] Cette reconstitution ne pourrait se faire que si la Prusse et l'Autriche rendaient à la Pologne le grand-duché de Posen et le royaume de Gallicie, dans quel cas les deux puissances allemandes auraient droit à des compensations territoriales. Mais, dans un pareil remaniement, il faudrait tenir un juste compte des nationalités secondaires, Allemands de la Posnanie, Juifs, etc., car l'on sait par l'histoire que les Polonais, si jaloux de leur indépendance, ne savent pas toujours respecter celle des autres.

[4] Ainsi la Suède et la Norvége, qui ont le même souverain, forment deux Etats entièrement distincts.

tion et ses lois particulières et jouissant, en un mot, d'une entière autonomie [1].

5. Les Bohèmes, ou Tchèques de la Bohème, de la Moravie et de la Silésie, forment la seconde branche des Slaves de l'Ouest ; comme les Polonais, ils sont catholiques ; au milieu d'eux, et surtout dans l'Erzgebirge et les Sudètes, sont de nombreuses colonies allemandes qui ont implanté dans ce pays la civilisation germanique. La patente du 26 février garantit complétement les droits des deux nationalités tchèque et allemande.

6. Ceux qui parlent de la Hongrie comme d'une nationalé distincte ne savent pas le premier mot de l'ethnographie de ce pays. La Hongrie, en effet (et sous ce nom nous comprenons toutes les provinces qui ont formé jadis le royaume de Hongrie et la grande-principauté de Transylvanie), comprend des peuples très différents. « Ces peuples ne forment point un corps de nation ; ils sont comme logés chacun dans son appartement, et se distinguent à la fois les uns des autres par la langue, les occupations et la religion [2]. » Au centre sont les Magyars, de race finnoise, dont les deux tiers sont catholiques et les autres calvinistes ou luthériens. A la circonférence se trouvent quatre peuples : au nord-ouest, dans les Carpathes métallifères, les Slovaques, frères des Tchèques, dont la moitié sont luthériens ; au nord-est, dans la forêt des Carpathes, les Routhènes ou Rousniaques, appartenant à la nation russe, de religion grecque, en grande partie réunis à l'Eglise romaine ; au sud-est, surtout dans le Banat et la Transylvanie, les Roumains ou Valaques, presque tous grecs non-unis ; au sud-ouest et au sud, des Slaves méridionaux, qui sont d'anciens habitants, les Croates et les Slavoniens, établis dans leurs contrées depuis le commencement du moyen-âge, ou des Serbes, fuyant le despotisme des Turcs et repeuplant, à une époque très récente, la

[1] Avant l'insurrection de 1830-1831, le royaume de Pologne possédait une pareille autonomie; sa constitution, promulguée par Alexandre Ier, le 24 décembre 1815, reconnaissait un pouvoir législatif composé de deux chambres, le Sénat et les nonces ou députés; elle garantissait la liberté de la presse, la liberté individuelle, l'indépendance de la magistrature, la responsabilité des ministres, le vote de l'impôt, une armée nationale de 35,000 hommes.

[2] Rougemont, *Géographie de l'Homme*.

Slavonie dépeuplée par les guerres, mais qui, les uns et les autres, appartiennent à la même branche slave et à la même invasion primitive. Dans tout le pays, des Allemands : les uns, qui sont nommés Saxons par les Magyars, ont été attirés de l'Allemagne septentrionale et de la Flandre par les anciens rois pour enseigner l'agriculture et exploiter les mines et bâtir les villes et les châteaux ; ils sont épars chez les Slovaques et les Magyars ou forment, en Transylvanie, un corps de nation et sont luthériens ; les autres, deux fois plus nombreux, les Souabes, qui ont quitté, après les dernières guerres des Turcs, les Alpes orientales, ont occupé les contrées qui avoisinent l'Autriche et se sont répandus dans toute la plaine du sud et jusque dans le Banat ; ils sont agriculteurs et catholiques [1].

La nouvelle constitution que l'empire d'Autriche s'est donnée nous paraît satisfaire aux légitimes exigences de ces diverses nationalités : vouloir plus et faire de la Hongrie un Etat complétement indépendant, ce serait perpétuer les luttes de races, créer une autre Pologne et ouvrir une nouvelle voie aux tendances absorbantes du panslavisme russe. Avec une Autriche absolutiste, l'union personnelle est nécessaire pour assurer la liberté de la Hongrie ; l'Autriche devenant constitutionnelle, ce séparatisme n'a plus de raison d'être, il serait un obstacle au progrès. Encore une fois, la liberté seule peut résoudre pacifiquement les questions de nationalités sans organiser une *bataille de langues* dans toute l'Europe.

La partie de l'Europe orientale dont nous venons de nous occuper, comprend d'un côté la Russie, qui a sa civilisation propre, et d'autre part quatre ou cinq nationalités (Finlande, Provinces allemandes, Pologne, Bohème et Hongrie) qui, par la religion comme par la culture, se rattachent à l'Europe occidentale. Nous allons maintenant passer à la péninsule hellénique on Turquie d'Europe.

[1] La Hongrie compte en tout une population de 14 millions d'âmes, dont 5 millions de Magyars, $1,_6$ million de Slovaques, $0,_5$ million de Routhènes, $2,_3$ millions d'Illyro-Serbes, $2,_5$ millions de Valaques, $1,_5$ million d'Allemands ; des Juifs, Arméniens, Tsiganes, etc. ; $6,_3$ millions de catholiques, 4 millions de grecs, dont le tiers environ est réuni à l'église romaine, $3,_2$ millions de protestants.

7. Les Illyro-Serbes, qui se divisent en deux branches, occupent un territoire fort étendu entre les Alpes et la Drave, la mer Adriatique et le Danube. Les Illyriens habitent, sous les noms de Slovènes et de Croates, une partie de la Styrie et de la Carinthie, la Carniole, le comté de Göritz dans le Littoral illyrien, une partie de la Hongrie occidentale, entre la Raab et la Mur, et la Croatie civile et militaire; ils sont soumis à l'Autriche et professent presque tous la religion catholique. Les Serbes portent différents noms et appartiennent à plusieurs Etats : les Istriens, les Dalmates, les Slavoniens, les Serbes de la voïvodie et du Banat, dans l'empire d'Autriche, en grande partie catholiques ou grecs-unis; les serbes de la principauté de Serbie et de la Serbie turque, de religion grecque; les Bosniaques, grecs dans l'Herzegovine, catholiques dans la Croatie turque et mahométans dans la Bosnie propre; enfin les Tsernagortses, chrétiens grecs de la principauté du Monténégro. La race entière comprend 6 ⅛ millions d'âmes, dont la moitié sont catholiques.

Les deux petits Etats où le peuple serbe vit aujourd'hui indépendant, la principauté de Serbie et la Tsernagora (Monténégro), sont de faibles débris du vaste empire qui a succombé dans la plaine de Kossovo (1387). Un fait remarquable, c'est qu'aucune des nationalités de l'Europe orientale où domine le catholicisme romain, n'a pu conserver son indépendance; tous les Etats gréco-slaves (Grèce, Serbie, Monténégro, Roumanie et Russie) appartiennent à la religion dite schismatique ou christianisme oriental. Cela semble prouver que le catholicisme romain ne répond point à la nature morale et aux vrais besoins sociaux des races de l'Orient.

8. La Roumanie, cette Italie de l'Orient[1], comprend,

[1] Les Roumains sont les descendants de ces citoyens et de ces légionnaires que le vainqueur de Décébale, Trajan, envoya coloniser la Dacie. Cette nation constitue ainsi un rameau détaché de la grande famille des peuples romans ou néo-latins; elle est entourée de populations slaves ou magyares, qui l'ont soumise sans pouvoir l'absorber. Le nom de Valaque est étranger (en serbe *Wla*, en hongrois *Olah*, c'est-à-dire *Welsch;* en polonais *Vloch* signifie Italien); le peuple ne se donne d'autre nom que celui de *Romouni*, et il appelle sa patrie *Zara romanesca* (terre romaine). Les Valaques disent d'eux-mêmes : *Noi suntem di sangue Rumena.* (Nous sommes de sang romain). Ils tutoient tout le monde, comme les anciens Romains, La haine et le mépris pour le nom de roi s'est perpétué, quoiqu'à leur insu.

comme la Serbie, une partie indépendante et une partie soumise à des Etats étrangers. C'est une nation de 6 millions d'âmes, dont la moitié vit dans la Moldo-Valachie ou Roumanie indépendante et l'autre moitié dans la Roumanie autrichienne ou la Transylvanie, le banat de Temesvar et la Boukovine, et dans la Bessarabie ou Roumanie russe [1]. Les Roumains professent le christianisme oriental; on compte un million et demi de grecs-unis parmi les Valaques de la Temesana (banat de Temesvar) et de la Transylvanie. Les Roumains possèdent, comme les Serbes, une littérature nationale riche en œuvres d'imagination.

Les principautés de Serbie, de Moldavie et de Valachie ont leurs constitutions propres et s'administrent d'après des lois qui leur appartiennent; leur seul lien de dépendance vis-à-vis de la Porte consiste en ce que le sultan a le droit d'investiture et que chacune des principautés lui paie un tribut annuel [2]. La Moldavie et la Valachie, ou les principautés danubiennes, ont été réunies en 1858 sous le nom de Provinces-Unies du Danube; elles ne forment plus, en fait, qu'un seul Etat, qui, comme la Serbie, a son parlement et son armée nationale [3]. Les Turcs ne peuvent pas s'établir dans les principautés, sauf à Belgrade où ils tiennent garnison.

9. Il y a longtemps que l'on a dit que les Turcs n'étaient que « campés en Europe. » Le fait est que leur domination sur la magnifique péninsule orientale se maintient malgré la décadence profonde dans laquelle est tombé ce peuple jadis conquérant. L'Europe occidentale s'ingénie à prolonger la vie du « malade »; l'Angleterre surtout fait dans ce but

dans leur cœur, et cette expression : *Esci un craiu* (Tu es un roi), ne signifie pas autre chose que : Tu es un homme sans foi ni loi, un drôle.

[1] Il y a en outre des Roumains qui vivent au sud du Danube, dans plusieurs provinces de la Turquie et en Grèce; on les appelle Macédo-Valaques. En les comprenant, M. César Bolliac, écrivain valaque, compte 14 millions de Roumains *(Topographie de la Roumanie)*. Ce chiffre nous paraît trop élevé de moitié au moins.

[2] Le tribut que le sultan reçoit des principautés, du vice-roi d'Egypte et du bey de Tunis est de 50 millions de piastres. Le gouvernement turc emploie ce tribut à payer les intérêts de la dette européenne.

[3] La constitution de 1858 a fait faire un grand pas à la Roumanie en supprimant les priviléges. La classe privilégiée, qui était exempte d'impôts, comprenait les boyards et leurs gens, le clergé séculier et régulier avec ses domestiques.

des efforts désespérés. Mais les calculs d'une politique de circonstance ne sauraient arrêter la marche progressive de la civilisation dans les pays de l'Orient; l'oppression des chrétiens de la Turquie par les musulmans est une des dernières traces des invasions asiatiques que notre siècle doit faire disparaître entièrement. Or la dissolution inévitable de l'empire ottoman n'amènerait-elle pas la rupture de l'alliance occidentale; ne serait-elle pas le signal d'une lutte gigantesque dans laquelle les deux puissances qui sont à la tête de la civilisation, l'Angleterre et la France, se prendraient corps à corps et entraîneraient dans l'effroyable tourbillon d'une guerre générale tous les autres peuples du continent [1] ? On fait tout pour reculer le moment de l'explosion : plus on attend, plus les matières inflammables s'accumulent sur le lieu même où doit éclater l'incendie. Mais la question d'Orient, comme on l'appelle, doit-elle nécessairement avoir pour solution un partage qui mettrait aux prises une partie de l'Europe avec l'autre ? Quant à nous, nous ne pouvons pas admettre une pareille nécessité. Que les Turcs cessent de régner à Constantinople, ce n'est pas une raison de mettre à leur place les Anglais, les Français ou les Russes. Laisser l'Orient aux Orientaux et rendre aux Hellènes leur antique capitale : voilà, nous semble-t-il, le moyen le plus naturel et le plus efficace d'assurer l'indépendance des populations

[1] Quels désastres une telle lutte ne pourrait-elle pas entraîner à sa suite! Lorsque les alliés entrèrent à Paris, le général Blucher s'écriait dans sa joie féroce : « *Mein Gott*, quelle ville à piller ! » Après l'attentat d'Orsini, une partie de l'armée française poussa des cris encore plus sauvages; il ne s'agissait de rien moins alors que « d'aller détruire le repaire où s'étaient réfugiés les brigands ! » La perte causée par l'incendie de Glaris, bourg de 5000 âmes, a été évaluée à 14 millions de francs : que serait-ce donc si la guerre faisait subir un sort pareil à Londres, la ville la plus peuplée et la plus riche du globe, une métropole de trois millions d'âmes ! Mais Scipion a bien détruit Carthage, le Londres de l'antiquité, et Scipion fut un grand homme! L'histoire, qui est presque toujours du côté des vainqueurs, ne semble pas avoir une parole de blâme pour les conquérants et les ravageurs de provinces. Turenne incendie le Palatinat, et Fléchier, un orateur chrétien, célèbre, en brillantes périodes, sa douce piété et son dévouement à l'humanité! Napoléon dit le Grand, pour satisfaire son amour de la gloire et son insatiable ambition, a opprimé toute l'Europe et causé la mort de quelques millions d'hommes : l'histoire et la poésie en ont fait un demi-dieu. Ainsi va le monde.

chrétiennes de la Turquie sans mettre en péril l'équilibre général de l'Europe. On dira peut-être que ces populations chrétiennes ont dégénéré dans un esclavage séculaire et que, par conséquent, elles ne sont pas encore mûres pour la liberté; mais l'existence du gouvernement constitutionnel en Grèce, en Serbie et en Moldo-Valachie prouve que les chrétiens grecs de la péninsule orientale possèdent dans la classe moyenne un élément de vie qui n'a besoin que de s'étendre et de se développer pour constituer un organisme social capable de se suffire à lui-même.

Toutefois ce n'est pas par une confédération gréco-slave, réunissant les Roumains, les Grecs, les Serbes, les Albanais et les Bulgares, que nous voudrions, à l'instar de quelques publicistes, remplacer la domination oppressive des Turcs sur les chrétiens d'Orient; une confédération pareille renfermerait, dans sa population si hétérogène, le germe fatal d'une lutte de races et d'une dissolution inévitable. Mais si, en échange de la Vénétie qui retournerait à l'Italie et de la Gallicie qui serait rendue à la Pologne, on donnait à l'Autriche la Bosnie, la Serbie avec la Tsernagora, la Roumanie (y compris la Bessarabie russe) et la Bulgarie [1], ce ramaniement de la carte de l'Europe permettrait peut-être de terminer sans lutte quelques-unes des questions qui menacent le plus la paix du monde; par ce moyen on obtiendrait non seulement l'unification complète de l'Italie et le rétablissement d'une Pologne autonome unie à la Russie, mais encore la reconstitution de l'Autriche et la formation d'un grand Etat hellénique, c'est-à-dire la solution la plus naturelle des affaires d'Orient. Maîtresse de tout le cours du Danube depuis la jonction de ce fleuve avec l'Inn, sa seconde source, l'Autriche pourrait reprendre le rôle qui lui appartient dans l'équilibre européen, celui de grande puissance faisant contre-poids

[1] L'empire d'Autriche comprendrait alors une population de 37 à 38 millions d'âmes se partageant entre les cinq grands peuples suivants : 8 millions d'Allemands, 6 de Tchèques, 5 de Magyars, 6 de Valaques, 9 d'Illyro-Serbes et de Bulgares, etc. Les Roumains et les Serbes, aujourd'hui divisés entre plusieurs Etats, ne pourraient que gagner à être tous réunis, comme les Hongrois, à l'Autriche constitutionnelle. Qu'on ne l'oublie pas, l'Autriche seule peut former des nationalités de l'Orient danubien un tout organique capable de résister aux envahissements de la Russie.

à la Russie et formant le lien entre l'Occident civilisé et l'Orient encore à demi barbare [1]. La Turquie redeviendrait la Grèce, et l'Europe gréco-slave aurait son dualisme (Grèce et Russie) comme l'Europe romano-germanique. Cette Grèce nouvelle, qu'il s'agirait alors de constituer, comprendrait tous les pays situés entre les Balkans et la Méditerranée, c'est-à-dire la Grèce actuelle, les îles Ioniennes [2], l'Albanie, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace, avec Constantinople pour capitale. Ces provinces renferment actuellement une population de près de 8 millions d'âmes, dont 4 $^{1}/_{2}$ millions de Grecs et d'Albanais à moitié hellénisés, près d'un million de Bulgares, dans la Thrace et la Macédoine, où ils sont mêlés aux Grecs et se rattachent à leur civilisation, un quart de million de Macédo-Valaques [3], disséminés dans toutes les provinces de la péninsule, un million et demi de Turcs, [4] etc.; ces peuples sont en grande majorité chrétiens grecs (près de 5 millions), à l'exception des Turcs, d'une partie des Albanais, des Crêtois et des Bulgares, qui forment une population musulmane de deux millions et demi d'âmes. Ainsi s'établirait, au seuil de l'Europe et en face de cette Asie qui attend de l'Occident sa rénovation politique et sociale, un royaume chrétien à peu près grand comme l'Italie et dans lequel les Grecs, les descendants des anciens *éducateurs du genre humain*, domineraient par le nombre, par la richesse et par la culture. Alors l'Europe serait constituée à l'est comme

[1] Il y a quinze ans qu'un écrivain autrichien, M. Schuselka, le disait déjà : ce qui a perdu l'Autriche, c'est d'avoir oublié que sa mission est de s'agrandir à l'est et d'apporter aux peuples du Danube inférieur la civilisation et la liberté de l'Occident.

[2] En échange du protectorat de ces îles, l'Agleterre obtiendrait une compensation dans l'Orient asiatique, par exemple l'île de Chypre.

[3] M. Bolliac en compte 2 millions, ce qui est une évidente exagération.

[4] Ce chiffre est réduit à un million par quelques historiens. Du reste, comme le fait observer l'auteur des *Femmes en Orient*, la polygamie, le fatalisme, la débauche, etc., diminuent tellement la population turque, qu'à moins d'une *réforme radicale*, même sans conquête et sans violence, le sceptre retournera aux chrétiens.

[5] « On ne remarque pas assez quelle action puissante les Grecs exercent dans toute la péninsule; c'est par eux que le commerce vit, par eux les lumières se répandent, les intelligences se développent, et les nationalités elles-mêmes se réveillent. » Cyprien Robert, *les Slaves de Turquie.*

elle l'est à l'ouest en vue des futures conquêtes de la civilisation, et pendant que la Russie coloniserait le nord de l'Asie, la nation hellénique serait appelée à régénérer ces races orientales que le despotisme et l'esclavage ont énervées et corrompues.

V

Nous terminons cette étude, bien que le sujet soit loin d'être épuisé. De l'examen des faits que nous avons cités, il résulte que la situation actuelle de l'Europe est bien telle que la définissait le premier ministre d'Angleterre, lord Palmerston, lorsqu'il disait au banquet du lord-maire, le 17 avril dernier : « Il y a des questions pendantes sur différents points du continent qui, si elles sont traitées avec art par ceux qui désirent troubler la paix du monde, peuvent provoquer au moins une bonne demi-douzaine de respectables guerres; mais il n'y a aucune de ces questions qui ne puisse être résolue honorablement à l'amiable sans l'appel aux armes. » Certes la cause des nationalités est une cause sainte qui mérite toutes nos sympathies; mais notre conviction profonde est que cette cause sera beaucoup mieux servie par la paix que par la guerre. Sans le vouloir et sans le savoir peut-être, les Hongrois et les Polonais, en poussant trop loin leurs prétentions, feront les affaires du despotisme beaucoup mieux que celles de la liberté. Pense-t-on par hasard que l'affranchissement des peuples sortirait d'un bouleversement général? Il faudrait être bien naïf pour le croire. Ce qui vaut encore mieux que l'indépendance de quelques-uns, c'est l'indépendance de tous. Or la guerre, dans l'état actuel du monde, mettrait en péril tous les peuples libres sans sauver aucune des nations opprimées; elle aurait pour effet de perpétuer le règne de la force brutale et des armées permanentes, et, loin de faire avancer la civilisation, elle nous rejetterait au moins d'un demi-siècle en arrière. On ne saurait trop le répéter, les plus grands ennemis des peuples sont ceux qui les excitent à s'entre-déchirer.

C. Ayer.

BIBLIOGRAPHIE

ETUDES LITTÉRAIRES[1].

Voici un livre qui ne se recommande pas moins que celui de M. Bordier, dont nous avons parlé l'autre jour[2], à l'attention de tous les lecteurs suisses.

Il est le complément d'un travail commencé quand son auteur était encore des nôtres, « corps et biens » — car pour le cœur et l'esprit, il en est toujours, on le reconnaît à chaque page. Et cette qualité, grande à nos yeux, — ailleurs, peut-être, on l'appellera défaut—n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage; j'ose même dire qu'elle en était un élément nécessaire.

Les Français ont, à tort ou à raison, la ferme croyance que leur langue effacera un jour les dernières traces de la dispersion de Babel, mais en attendant ce règne universel de leur idiome, ils attachent peu d'importance à tout ce qui se produit, même en français, en dehors de leur propre initiative. Leur règle générale : rien ne vaut, rien ne sert, rien ne compte loin de Paris, s'applique avant tout à l'art d'é-

[1] *Le dix-huitième siècle à l'étranger*, histoire de la littérature française dans les divers pays de l'Europe, depuis la mort de Louis XIV jusqu'à la Révolution française. Par A. Sayous. — Paris, Amyot Ed., 8 rue de la Paix. — 2 vol.

[2] Voir la *Revue suisse*, numéro de mai.

crire et de parler. Quand on vit dans le soleil, à quoi bon s'occuper de ses reflets?

Aussi l'idée heureuse de rechercher dans les satellites du grand astre la part de lumière et de chaleur qu'ils renferment, ne pouvait venir à un Parisien. M. Sayous, littérateur et fonctionnaire supérieur à Paris, ne l'aurait pas eue; elle revient de droit au professeur genevois, et, comme telle, nous pouvons en réclamer quelque chose.

L'entreprise, au premier coup d'œil, devait sembler bien provinciale, c'est-à-dire, bien mesquine et bien stérile.

Des travaux nombreux de critique et d'histoire, partis du foyer, n'avaient-ils pas été poussés dans tous les sens? N'était-on pas arrivé à la circonférence par tous les rayons? Quelle apparence de découvrir encore des points de vue nouveaux et des faits intéressants, en se bornant à explorer cette petite ligne bleue de l'horizon, où s'arrêtaient, faute d'air, les plus intrépides explorateurs?

De loin tout paraît petit, mais l'observateur, placé lui-même sur ce petit monticule perdu dans la distance, en peut mesurer la hauteur et la largeur; il en connaît les perspectives, et, dans ce monde en miniature, il retrouve les traits et les lois du grand univers.

M. Sayous avait d'ailleurs une autre qualité — ou une autre faiblesse, peu m'importe le nom,—non moins utile à la parfaite intelligence du sujet particulier qu'il voulait traiter. Il ne suffisait pas d'être Suisse ou étranger pour apprécier sainement la littérature française à l'étranger, il fallait être protestant.

La réformation d'abord, puis la révocation de l'Edit de Nantes sont, chacun le sait, les deux sources principales de tout le développement extérieur de la littérature française, comme aussi l'importance de Berlin et la supériorité des fabriques d'Angleterre viennent de ces mêmes causes.

« Le nombre des réfugiés, vers l'an 1700, est porté par les historiens les plus récents et les mieux informés (Ch. Weis, H. Martin), à 250 mille personnes environ. Et ce n'était pas, comme ils le font remarquer, la même perte que si l'on eût chassé 250 mille individus pris au hasard sur le sol de la France; c'étaient ceux qui étaient assez riches et

assez entreprenants pour pouvoir, pour oser partir; de même que leurs pères, les réfugiés du XVI[e] siècle, avaient été les plus hardis et les plus ardents de la nation. C'étaient tous sans contredit des gens capables de sacrifier des intérêts mondains à un principe et qui portèrent dans les pays où ils s'établirent un élément pur et vigoureux (H. Bordier : *Histoire de France*, t. II, p. 283). »

Cependant on ne trouverait peut-être pas aujourd'hui un écrivain catholique assez indépendant pour parler de la révocation de l'Edit de Nantes comme le fit le duc de Saint-Simon dans ses mémoires (*Ch.* 413). Presque tous en sont encore à essayer l'apologie non-seulement de Louis XIV et de Madame de Maintenon, mais celle de Charles IX plus impossible encore[1]. Et les ecclésiastiques ne conservent pas seuls de pareils sentiments.

M. Guizot l'autre jour, dans son discours au P. Lacordaire, lui demandait ce qu'il aurait dit, s'ils s'étaient rencontrés tous les deux il y a six cents ans ? — Le disciple de saint Dominique n'avait pas à lui répondre, heureusement, mais un journal de ses amis l'a fait à sa place : « Vous avez l'esprit trop haut, a-t-il dit à l'illustre protestant, pour être resté alors dans les rangs des Albigeois; il y a six cents ans, vous eussiez été des nôtres, vous vous seriez appelé Suger. »

C'est assez clair, quoique peu sincère.

S'il ne faut pas attendre des défenseurs de l'Eglise catholique une appréciation impartiale de la littérature du refuge, les libres penseurs, les philosophes purs sont d'un autre côté trop loin du point de départ des réformateurs pour donner à leurs livres l'attention qu'ils méritent : « Si grande que soit la réforme, a dit l'un d'eux,[2] pour avoir rendu à l'homme la conscience de sa dignité et de ses droits, on ne peut se faire illusion sur son insuffisance. » Avec cette vue il serait difficile de mettre beaucoup d'intérêt, et par conséquent d'en donner, à l'étude des manifestations si variées de l'esprit huguenot. Il faut aimer pour comprendre et pour juger; la bienveillance est la plus sûre voie du critique.

[1] V. l'ouvrage de l'abbé Cottet : *La Vérité de l'Eglise catholique.*

[2] Lanfrey : *Essai sur la Révolution.*

M. Sayous a bien montré, d'ailleurs, qu'elle n'excluait ni l'indépendance, ni la franchise.

Je ne lui ferai donc pas un reproche de sa complaisance, fût-elle trop large, pour nos moralistes et nos prédicateurs. Je l'en loue au contraire et je l'en remercie, car il n'aurait pas eu sans cela le courage de lire, plume en main, des milliers de sermons, de traités et de dissertations dont il a tiré, à notre profit, tant de pages instructives et intéressantes.

On les connaît de nom, ces ministres, ces apôtres, ces écrivains qui ont donné un si vif éclat aux églises de Hollande, et valu à Genève le titre de Rome protestante; mais on n'ouvre plus guère leurs livres et vraiment c'est dommage. Grands par la foi, par le courage, souvent par l'éloquence, ils sont les précursenrs du monde moderne, de la libre pensée, de la libre discussion; inspirés par une conviction sincère et religieuse, ils ont posé la base de ce grand monument encore inachevé des lois sociales du XIX[e] siècle.

M. Sayous combat avec raison l'erreur de ces théologiens qui prennent le monde pour une Sorbonne ou un synode et s'imaginent que pour le régénérer il s'agit seulement de changer quelque face du dogme chrétien.

Mais lui-même ne verse-t-il pas le char de l'autre côté en mettant l'appel à la conscience comme le premier principe et la cause capitale du succès et de la durée du protestantisme?

Assurément, la corruption envahissante, l'abandon de la morale, le trafic des choses saintes appelaient de toutes parts une réformation; pour retrouver les vertus de la primitive Eglise, il fallait remonter à leur source, se retremper dans les eaux du Jourdain et rendre à la conscience son autorité perdue. — La pureté de la vie, la pratique de tous les devoirs, telle a été, et telle doit rester, j'en suis d'accord, la force des chrétiens réformés. Toutefois, les droits de l'esprit, de la raison, de l'âme, n'étaient pas moins oubliés que ceux de la conscience, et leur revendication n'a pas une place moins grande dans l'œuvre des réformateurs — c'est même là tout ce qui sépare aujourd'hui leurs disciples de ceux de l'Eglise romaine.

Les populations catholiques sont-elles de nos jours moins vertueuses que les peuples calvinistes ou luthériens ? Personne n'oserait l'affirmer. Même niveau moral — niveau moyen — qui cependant, il faut le dire, tend à s'élever, sous l'influence heureuse de l'instruction et du bien-être.

La seule différence qu'on puisse remarquer dans les pays de protestants, c'est un plus vif amour de l'indépendance, plus d'initiative personnelle, plus d'activité chez les individus — et encore ces nuances tranchées au commencement du siècle, vont-elle s'affaiblissant.

Je ne suis pas affecté, je l'avoue, des reproches si souvent adressés à notre Eglise protestante, sur la variété et la multiplicité de ses manifestations religieuses; c'est la conséquence de son principe et la condition de son existence. Mais n'est-ce pas aussi la condition de tout développement humain et de toute vie ici-bas? L'eau courante désaltère, égaie, fertilise la terre, tandis que : « Il n'est, comme on dit, pire eau, que l'eau qui dort. » — Tout chemin mène à Dieu, et non pas à Rome. — Dieu n'est pas une pyramide isolée, comme le mont Blanc, dont on ne puisse atteindre le sommet que par un seul et unique passage. Dieu est partout, au bout de toutes les avenues de cette intelligence qu'il nous a donnée pour le chercher, et que pourtant il a faite variable à l'infini. Peu importe le sentier, pourvu qu'on arrive. Ne serait-il pas facile de montrer que, même sous la formule stricte de l'Eglise romaine, deux fidèles ne pensent pas, ne peuvent pas penser et agir identiquement de même?

En somme, le catholicisme représente le principe d'autorité, et la réformation celui de liberté. On peut choisir. L'un et l'autre répondent à un besoin de l'âme humaine, l'un et l'autre peuvent être utiles suivant les penchants, les degrés de culture de l'esprit, les aspirations du cœur; l'un et l'autre ont leur racine dans notre double et incomplète organisation matérielle et immatérielle, et ainsi leur raison d'être, leurs défauts, leurs avantages. Entre eux il ne devrait plus y avoir, au point de vue religieux, d'autre lutte que celle du dévouement, du bien faire, de la charité.

Adolphe Turretin, l'un des plus distingués pasteurs de Genève au XVIII[e] siècle, pensait ainsi. Suivant lui, la tolé-

rance par la charité devait être la règle de toutes les relations des hommes, et l'expérience prouve tous les jours combien il avait raison.

La libre manifestation des idées ne se conteste plus; c'est un procès gagné, un fait accompli, désormais en dehors de toute discussion. Cependant en politique, en religion, en philosophie, nous voyons sans cesse ce droit méconnu ou froissé. Ceux qui pensent autrement que nous sont toujours plus ou moins nos ennemis et nous les traitons comme tels. Il suffit même du plus léger dissentiment pour changer nos affections en inimitiés et troubler le jugement des meilleurs esprits. Sous cette influence, les plus simples notions d'équité se perdent et les mots changent de sens. Un conservateur devient un vil réactionnaire, tandis qu'en échange, les libéraux passent au rang d'utopistes méchants et insensés. On se traite d'impie ou de cagot dès qu'on n'adopte pas la même formule religieuse; faute de charité, la tolérance n'est qu'une lettre morte. Turretin lui-même, malgré son grand talent et la pureté de son caractère, est resté un scandale aux yeux d'une orthodoxie soi-disant supérieure à la sienne, tellement que l'impartialité de M. Sayous à son égard pourrait bien nuire au succès de « la littérature au XVIIIe siècle. »

Il est au reste impossible de parler de cette époque sans éveiller bien des susceptibilités. Beaucoup de gens n'en ont pas encore pris leur parti. M. Sayous n'avait pas la tâche d'en refaire le tableau complet, le bilan général, mais il ne pouvait éviter la rencontre d'aucun de ces problèmes, et toutes les grandes figures qui lui donnent sa physionomie et sa signification dans l'histoire devaient se trouver sur son chemin, Voltaire et Rousseau en première ligne.

M. Sayous n'a voulu ni les attaquer, ni les défendre, mais les peindre seulement, ajouter quelques touches à leurs portraits, marquer mieux certains traits indécis, « faire luire, comme il le dit lui-même, quelques clartés nouvelles sur leurs physionomies et leurs écrits à l'aide de documents originaux et de témoignages inédits. »

Cette partie de son livre est pleine de détails peu ou mal connus jusqu'ici; il éclaire de près plusieurs côtés encore obscurs de ces deux extraordinaires personnages, plutôt les

petits et les mauvais que les grands, j'en conviens. M. Sayous n'est pas de ceux qui pensent, ni moi non plus, qu'il faille fermer les yeux sur les faiblesses de l'homme pour grandir l'écrivain.

Toute vérité est utile. Il est toujours bon de démêler, en toutes choses, la part humaine et la part divine, le bon grain et l'ivraie. Le génie de Voltaire et celui de Rousseau ne sont point diminués, et leur juste influence n'est point compromise, parce que leur vie offre autant qu'une autre une longue suite de misères, de fautes, de contradictions et d'erreurs. Les hauts sommets des Alpes sont plus accessibles à mesure que l'on connaît mieux les dangers dont ils sont entourés, et la neige qui les couronne n'est pas moins éclatante parce que leurs pieds plongent dans les entrailles de la terre.

Hélas! la flamme céleste qui anime les grands penseurs, est un don fatal; c'est la robe de Nessus, elle les dévore. Rousseau et Voltaire, il n'est plus permis d'en douter, ont eu une fin presque semblable. Le premier a succombé aux noirs accès d'une mélancolie sauvage, à laquelle, on doit le dire, une longue et douloureuse infirmité a beaucoup contribué [1]. Et l'autre, suivant la lettre de Tronchin à Bonnet, qui fait aujourd'hui autorité à cet égard « *furiis agitatus obiit* », mourut, comme dit M. Olivier, étouffé par ce que lui-même appelait de la fumée, tué par l'impitoyable vanité des siens et désespéré de sa folie [2].

Nous voudrions suivre M. Sayous dans le cercle entier qu'il a parcouru, à Londres, à la Haye, à Berlin surtout, dans cette cour du grand Frédéric, où se mêle si étrangement la politique et la philosophie, la guerre et la poésie. Quelle figure singulière et curieuse que celle de ce monarque qui rime, parle, écrit sur tous les sujets, dans une langue si différente de la sienne, et crée un peuple allemand au bruit de

[1] M. Sayous adopte l'opinion de ceux qui pensent que Rousseau a mis fin lui-même à ses tourments; le fait cependant reste douteux et il a été récemment contesté d'une manière très forte, à l'occasion du moulage de sa figure fait après sa mort, moulage que la ville de Genève vient d'acheter, je crois, en vente publique.

[2] Canton de Vaud : t. II, p. 1202. — Cette lettre de Tronchin a été, je crois, citée pour la première fois par EYNARD : *Vie de Tissot*.

ses périodes françaises !... Mais nous sommes obligé de borner notre attention au coin helvétique de ce vaste tableau. Chose étrange! c'est peut-être le plus nouveau, et le plus inattendu pour les Suisses. Pour ma part, je le confesse naïvement, les études de M. Sayous sur *notre* littérature m'ont fait faire un véritable voyage de découvertes — à peine connaissais-je de nom la moitié des écrivains dont il parle et beaucoup de lecteurs, s'ils sont francs, feront le même aveu.

Sur toutes les routes de la pensée et dans toutes les branches de l'art d'écrire, sauf le genre dramatique pour lequel il faut un théâtre constamment ouvert, des acteurs et un public spécial, notre petit pays roman a eu des hommes remarquables, bien à lui, par un certain cachet national, un certain goût de terroir, malgré l'origine de plusieurs d'entre eux et les relations extérieures que tous entretenaient plus ou moins. On ne trouverait pas un fait analogue dans aucune partie de la France. Avec l'esprit des provinces toute culture locale a disparu; la grande centralisation politique absorbe tout, ou éteint ce qu'elle ne peut absorber. Ce qui ne va pas à Paris meurt faute de sève, ou se perd dans l'espace faute d'écho. La Provence, le Languedoc, la Bretagne font, depuis quelques années, les efforts les plus énergiques pour reconquérir leur *nationalité* littéraire, et, malgré des talents très remarquables, elles ne peuvent y parvenir.

Nos microscopiques capitales ont, sous bien des rapports, des ressources intellectuelles supérieures à celles des vastes cités départementales; celles-ci ne sont que les membres d'un géant, les nôtres vivent bien ou mal de leur propre force. Pour les insectes, comme pour les mastodontes, la vie est au cœur.

Après Turretin dont j'ai déjà parlé, M. Sayous nous présente Abauzit, un vrai philosophe, cité comme un sage par J.-J. Rousseau. L'orthodoxie d'Abauzit ne passe pas non plus pour parfaite aux yeux des sévères défenseurs du dogme, mais chrétienne par la charité, par la pratique des vertus et par la modération des désirs, nul ne le peut contester. Sa vie est un modèle, et plût à Dieu qu'on en pût dire autant de tous ceux qui le condamnent. Du reste, il a peu écrit et ne prêchait que d'exemple; c'est encore là un trait digne d'être noté.

Bien différente était Marie Hubert. « Née avec une beauté « qui ne sert pas ordinairement à faire des théologiennes, « à dix-sept ans sans entrer en religion, sans prononcer de « vœux, elle prit son parti et ne pensa plus qu'à obéir aux » appels d'une conscience délicate et exigeante qui lui mon« trait beaucoup de bien à faire et de vertus à acquérir. Plus « tard, lorsqu'elle prit la plume, ce ne fut point pour faire « œuvre d'auteur, car elle cacha avec soin son nom, et son « secret ne perça que vers la fin de sa vie. » Ses ouvrages n'en firent pas moins un grand bruit. Ce n'est pas le cas de discuter ici ses opinions. M. Sayous les expose avec soin, en détail. Je me borne à remarquer qu'en se refusant à croire à l'éternité des peines dans l'autre monde, cette jeune protestante, dont les catholiques auraient fait une sainte, a devancé en ce point les grands prédicateurs unitariens des Etats-Unis, Channing et Parker.

« Le Sage de la Colombière, petit cousin de Madame de « Maintenon, théologien et philosophe à sa manière, mathé« maticien et physicien *ex-professo*, frondeur au possible, « infatigable donneur de conseils politiques fort mal reçus », fait un parfait contraste, avec l'enthousiasme mystique de Marie Hubert, aussi n'est-ce pas sans dessein que M. Sayous les a réunis dans le même chapitre. Rien de plus curieux et de plus original, que ce gentilhomme raisonneur, « tout en boutades et en ironies », figure étrange dans cette société genevoise compassée et prudente, et à laquelle on ne peut comparer que celle de son fils, personnage non moins savant, non moins spirituel, et non moins bizarre. Les deux font la paire; il faudrait aller loin pour trouver leurs pareils, surtout en y ajoutant Madame Le Sage, femme de l'un, mère de l'autre, dont le goût excessif pour la domination, c'est son fils qui nous l'apprend, ne souffrait aucune résistance, humeur qui pourtant changea, il faut le dire. Une note de Georges Le Sage mentionne le fait vers le mois de mai 1762, et il ajoute: « Elle éprouva cette révolution à l'âge de quatre vingts ans ». Le Sage en avait alors près de quarante! Ces singuliers personnages fournissent à M. Sayous des pages excellentes; il les peint avec vivacité et montre très bien le milieu froid et réglé, et pourtant animé, au milieu duquel vivaient ces pen-

seurs excentriques. Le dédain de l'opinion et des formes reçues a de la grâce et du piquant, lorsqu'il est le résultat naturel, involontaire, d'un esprit supérieur, mais je ne sais pas de plus triste habit s'il cache, de parti pris, le vide et la nullité; c'est l'âne affublé de la peau de lion, il ne mérite que des coups de bâton. Les Le Sage n'étaient pas des ânes, tant s'en faut.

Cornuaud n'est pas un type moins local, ni moins tranché: ouvrier horloger, chef de parti, politique habile et sagace, il a laissé des Mémoires et de nombreux écrits non sans valeur, mais trop volumineux et trop de circonstance pour être publiés: « Le rôle singulier dont il s'empara, l'éducation qui l'y avait préparé et ses relations avec Voltaire, ont leur instruction et leur intérêt même littéraire. »

Des politiques, ce n'est pas ce qui manque chez nous, et je ne m'en plains pas, surtout si nous avions beaucoup de Cornuaud, mieux encore des Burlamaqui, des Tronchin, qu'on a appelé le Montesquieu genevois, des Mallet du Pan, des Francis d'Ivernois, des Paul-Henri Mallet, excellent historien du Danemark.

A propos d'horloger, nommons Rival, poète très distingué. Il a adressé à Voltaire de fort bons vers, très dignes du maître. Celui-ci écrivait: « Il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses; sa pendule va juste. »

Cramer, Calandrini, Trembley, Charles Bonnet, de Saussure, sont en science des noms célèbres. M. Sayous relève et précise tous leurs titres à la réputation; il puise aux sources et ne néglige rien. Les écrivains genevois plus particulièrement littéraires ont leur importance aussi. Senebier a fait leur histoire, et son livre, s'il était revu et complété, aurait sa place dans toutes les bibliothèques. On relit encore les articles biographiques et critiques de Baulacre, de Jacob Vernet. Combien d'autres encore pourrais-je rappeler !—non pas à Genève seulement, mais dans le canton de Vaud, mais à Neuchâtel, à Berne et à Bâle; partout où un livre français se présente, M. Sayous l'étudie et d'un mot marque sa place.

Les *Profils* de Jemand, notre ami, publiés dans cette *Revue*, me dispensent de m'arrêter au mouvement intellectuel vaudois, le plus considérable après celui de Genève, et si

tant sous tous les rapports. Il y a cependant dans cet article bien des omissions, entre autres la part que l'une des petites villes vaudoises a eue dans son histoire littéraire. Voici sur ce sujet le passage de M. Sayous.

« Un Italien de Naples, chassé de son pays par une aventure romanesque, fonde, à Yverdon, une maison d'éducation et une imprimerie, qui bientôt fournit à toute l'Europe une multitude d'ouvrages, la plupart contrefaits, quelques-uns originaux. Savant infatigable, de Felice a des journaux à lui, il ose refondre l'Encyclopédie sur un plan nouveau ; avec l'assistance d'écrivains suisses ou étrangers, il mène à bien cette entreprise hardie, et sous ses auspices la petite ville d'Yverdon redevient ce qu'en avait fait jadis le Français de Candolle, une grande place de librairie. »

Enfin, la part de Neuchâtel n'est pas si petite qu'on le croit. « Le pieux Ostervald était l'Alphonse Turretin de la ville où Farel avait laissé l'empreinte de sa domination inflexible ». Ses sermons, ses traités de morale, sa traduction de la Bible lui donnent dans le protestantisme une grande et belle place. A côté de lui Bourguet, né à Nismes, occupait avec distinction une chaire de mathématiques et de philosophie créée pour lui; il fut le fondateur de la Bibliothèque italique, « très bon recueil où l'on a beaucoup puisé, où l'on peut puiser encore ».

Le *Mercure suisse* ou *Journal helvétique* succèda à cette publication, sans éveiller beaucoup l'intérêt et l'émulation des Neuchâtelois. Les amis de la *Revue suisse* ne s'en étonneront pas, eux qui depuis 15 ans n'ont pas recruté à Neuchâtel, ville où les loisirs ne manquent pas et où l'on se pique d'instruction et d'esprit, un *seul* collaborateur ! Le vieux Mercure fut à la fin plus heureux. « Il dut au ministre Chaillet un regain de jeunesse et ses dernières années de succès. Chaillet écrivait bien et vivement; son français ne paraissait point gauche, ni son style languissant, à côté des articles sur les spectacles de Paris que lui envoyait Grimod de la Reynieri. »

M. Sayous ajoute: « Chaillet n'aurait pas eu *peut-être* autant de ce mérite, ni toute l'indépendance dont il fit preuve courageusement, si Neuchâtel n'avait possédé à cette époque, sur

les bords de son lac, un hôte, qui aurait donné de l'esprit aux sots et de l'audace aux timides : Madame de Charrière. »

Je n'ose pas m'inscrire en faux contre ce *peut-être.* Les grâces de l'esprit et la liberté des opinions ne passent pas en effet pour être nos qualités dominantes... mais nous en avons tant d'autres ! Toutefois, M. Chaillet pouvait bien faire exception, en ceci comme en beaucoup de points encore.

Quoi qu'il en soit, je suis bien aise de voir son talent remis en lumière; il n'était pas du reste le premier de son nom et de sa famille qui ait droit à notre mémoire. Le botaniste Chaillet a laissé un souvenir honorable. Malheureusement tout à côté de lui, comme savant, se place un nom sinistre. Hélas oui ! Marat est né à Boudry, et son horrible célébrité ne peut ôter à ses travaux scientifiques et même littéraires une certaine valeur. Dès ses premiers livres, « ce médecin-philosophe laisse percer un profond dédain de ses devanciers, une profonde admiration de lui-même », et c'est bien là le principe de cette orgueilleuse et intraitable philantrophie qui l'a conduit on sait où.

Emeric de Vattel, l'auteur du *Droit des gens*, a trouvé une gloire meilleure et non moins assurée. Son ouvrage est resté classique, quoiqu'il ne soit pas à l'abri de justes réserves.

DuPeyrou, d'Escherny, connus par leurs relations étroites avec Jean-Jacques, étaient des hommes très cultivés. Le dernier a écrit : *Les Lacunes de la philosophie*, livre bien oublié, et des souvenirs sur Rousseau qui se lisent avec plaisir.

Il me faudrait, pour être équitable, parler encore du pasteur Roques, de Bâle, de Louis Béat, de Muralt, que Voltaire appelle « sage et judicieux », auteur de lettres fort bonnes sur les Anglais et sur les Français, puis d'Albert de Haller, génie vaste et supérieur, du poète Lerber, du charmant Bonstetten, de l'agréable voyageur de Sinner, « ces aimables Gessler, de leurs Excellences Bernoises au Pays de Vaud »... mais en voilà assez, sans doute, pour faire apprécier l'intérêt varié qu'offre l'ouvrage de M. Sayous. On ne peut faire une lecture plus instructive et plus attrayante. Le fond en est solide, nourri de faits, d'études, de renseignements précis, complets, et la forme, vive, aisée, claire, ne trahit pas un instant et ne provoque pas non plus la lassitude ou l'effort.

M. Sayous, dans ces matières si diverses, montre partout un goût très exercé, très sûr; il peint d'un mot, d'un trait, l'homme et le livre, dissimulant un savoir de bénédictin sous une bonhomie bienveillante qui n'exclut ni la finesse la plus fine, ni l'esprit, ni la verve. J'ai déjà loué son impartialité et je ne m'en dédis pas, bien que parfois j'aurais voulu le trouver plus passionné pour ou contre certaines doctrines et certains livres, au gré de mes préjugés. D'autres se plaindront pour des passages tout opposés. C'est là à la fois la peine et la récompense des esprits modérés et des jugements indépendants.

Pour apprécier à leur juste valeur les deux volumes du XVIII[e] siècle, il faudrait lire d'abord les deux ouvrages que M. Sayous a publiés sur les époques précédentes, le XVI[e] et le XVII[e] siècle. Travail immense dans son ensemble et qui forme l'histoire à peu près complète de la littérature française à l'étranger.

La première partie a paru à Genève en 1841, sous le titre de : *Etudes littéraires sur les écrivains français de la Réformation*. La seconde partie a été publiée à Paris et à Genève, maison Cherbuliez, en 1853. Notre excellente Chronique qui n'oubliait rien, pas plus les grandes choses que les petites, mérite rare pour une Chronique, n'avait pas manqué d'en indiquer la haute importance lors de son apparition [1].

Maintenant l'œuvre est achevée, et M. Sayous, en nous faisant connaître tant d'écrivains distingués, a pris rang lui-même parmi eux; son nom grossira désormais la liste de ceux dont notre Suisse s'honore.

Fritz Berthoud.

[1] V. *Revue Suisse*, t. XVI, p. 622.

RONDEAU

A M. K....

Un souvenir, ami, c'est mieux qu'une espérance.
Dans le trésor du cœur c'est de l'argent comptant.
Pour moi, qui fus toujours très maigre de finance,
Et ne connus jamais revenu ni chevance,
C'est mon bien le plus net, et j'en suis fort content.

Il est vrai que parfois je rêve d'abondance.
Mais l'espoir est trompeur, le bonheur inconstant,
Et tous mes songes d'or ne valent pas, je pense,
Un souvenir.

Le bonheur est d'aimer, mais aussi c'est souffrance
Que de se voir un jour, dans la vie, un instant,
Puis de se dire adieu, sans avoir l'assurance
De retrouver la main que l'on presse en partant.
C'est notre sort; du moins gardons-nous dans l'absence
Un souvenir.

Genève 1856.

Alexandre Ecoffey.

RONDEAU

A Edgar de H...

Sur ce feuillet blanc, plein d'insouciance,
Je laisse courir ma plume au galop,
Car lui mettre un frein serait conscience.....
J'ai, dit-on, des vers la folle science,
Je le voudrais bien, mais je ne sais trop.....

Vous m'avez remis avec confiance
Votre album, mon cher; j'y mets un rondeau.
Et je vous écris trois mots en cadence
Sur ce feuillet blanc.

Vous avez seize ans; à votre âge on pense
Que la vie est d'or : mais, hélas! bientôt.....
Que vous dis-je là? C'est encore trop tôt.
Quand vous relirez vos beaux jours d'enfance,
Jetez un regard de ressouvenance
Sur ce feuillet blanc.

Genève 1855.

Alexandre Ecoffey.

PROFILS VAUDOIS

CROQUÉS A PARIS

Lettre à M. E. Desor.

Mon cher ami,

Il y a deux ans, ne serait-ce pas trois ans, hélas ! par une belle journée de juillet, nous montions ensemble à travers les bois de sapins le rude sentier qui conduit *vers chez les Robert*, au pied des grands rochers du Creux du vent, et, tout en marchant, nous causions. Vous en souvient-il ? L'esprit des solitudes, l'âme de la montagne, les bruits, les voix, les murmures, toutes ces vies mystérieuses des forêts, les plaintes et les chants des hôtes innombrables du désert, plantes, insectes, oiseaux, en nous arrachant au pouvoir du monde, nous y reportaient cependant, et, dans l'oubli de notre rôle de combattants, nous jetions de ces hauteurs un regard mélancolique sur les luttes acharnées où les hommes usent leurs forces et leurs jours.

Tous les problèmes de l'existence humaine, les grands parfois si petits, et les petits toujours si grands, vinrent successivement nous occuper. Les sages de la Grèce, discourant sous le portique, ne parlaient pas mieux. Puis, arrivés au sommet, à ce point culminant marqué par une pierre, qu'on appelle le *Signal*, et d'où l'on découvre en même temps

presque toute la Suisse romande, nos pensées s'arrêtèrent à cette question insoluble de la diversité des aptitudes qui marquent et séparent non seulement les races, mais les moindres nationalités, et dans ces nationalités, les groupes, les fractions. Les habitants d'un même village ont une physionomie commune, des traits distinctifs. Nous n'avons pas été embarrassés tout à l'heure, disions-nous, de reconnaître l'origine des cinq ou six individus que le hasard a amenés sur notre chemin. Et tenez, voyez là-bas cet homme qui traverse le pâturage; à son pas lent et lourd, à sa démarche *bonhomme*, il n'y a pas à s'y tromper, c'est un paysan vaudois... un *fruitier* de la Gruyère marcherait autrement et autrement surtout un montagnard du Jura neuchâtelois. Ceux-ci semblent toujours pressés, agités, tourmentés; une certaine vivacité d'intelligence et d'ambition se trahit dans leur allure. Ils sont bien, suivant l'expression d'un voyageur, les Anglo-Saxons de la Suisse; ardents à toutes les entreprises, pleins d'initiative, et à l'occasion, d'énergie, de sang-froid, d'esprit, d'à-propos en action. Il y aurait un livre intéressant à faire sur les aventures de beaucoup d'entre eux; un livre d'anecdotes, de biographies curieuses et amusantes; maint chapitre de Gil Blas, de Robinson ou de Gulliver; mais peu ou point de pages historiques; peu ou point d'hommes ou de faits importants, grands, au point de vue général, et pour cela connus par delà la frontière. L'intelligence, le courage abondent en menue monnaie et s'éparpillent à tous les vents; beaucoup d'aisance et de fortunes modestes, peu de millionnaires. Tel est le bilan vrai des Neuchâtelois, pour la gloire comme pour l'argent.

Certes, il ne faut pas les plaindre de ce lot : n'est-ce pas le meilleur de ce monde, l'*aurea mediocritas* chantée par les poètes; le plus assuré gage de bonheur et de paix... pour celui qui sait être content; mais la bosse du contentement, il faut l'avouer, ne domine pas précisément au milieu des protubérances variées de leurs crânes.

Il en est tout autrement des Vaudois. Moins ambitieux, attachés au sol, amoureux, c'est le mot, de leur pays, on ne les voit pas dispersés par tout le globe, à la poursuite des affaires. Un champ à cultiver, par-dessus le marché, si possible, une petite place à remplir, et leurs vœux sont comblés. Leurs voisins de Genève et de Neuchâtel les trouvent endormis; ils leur reprochent aussi un esprit *jugeur* et de déni-

grement d'eux-mêmes et des autres, particulièrement de ceux des enfants du pays, qui cherchent à faire *autrement*. Tout cela est vrai; mais enfin, ce sommeil n'est pas la mort, si ce n'est celle dont parle Shakespeare : *to die, to sleep per chance to dream* [1]. Le sommeil du Vaudois a du rêve, et des rêves, et aussi des réveils.

Voilà, mon cher ami, à peu près le thème de notre entretien sur la montagne. Encore une fois, vous en souvient-il ? Pour moi, je ne l'ai jamais oublié, et souvent dans mes lointaines rêveries, j'ai repassé dans ma mémoire les paroles échangées pendant cette course heureuse. Hier surtout elles m'ont été vivement rappelées, en lisant dans notre pauvre chère petite *Revue suisse*, toujours moribonde, blessée, abandonnée et toujours courageusement vivante, soutenue par la seule puissance de son bon vouloir envers tous, comme ces âmes que la charité alimente en les dévorant, en lisant, dis-je, dans le numéro d'avril, la notice nécrologique consacrée à Niedermeyer.

Et sous cette impression vive, je m'en allai le soir, tout pensif, comme Hyppolite, au banquet de la Société helvétique, grand hôtel du Louvre, rue de Rivoli, à Paris.

Certes, parmi les rencontres agréables et les patriotiques jouissances que je pouvais espérer d'y trouver, il ne m'était pas venu à l'esprit d'y entendre l'écho, pour ainsi dire, de votre voix absente et de mes confidences d'autrefois.

C'est pourtant ce qui m'est arrivé. A côté de moi vint se placer un compatriote, je le connaissais à peine, et à peine si je sais maintenant son nom et son canton. Mais il avait lu aussi la notice de Niedermeyer; bien mieux, il avait connu ce compositeur, et sa mort lui avait inspiré des réflexions semblables aux nôtres. Seulement une connaissance très nette des hommes et des choses, une mémoire sûre et inépuisable, un jugement aussi très large et très impartial, leur donnaient tant de valeur et d'autorité, que je n'ai pu m'empêcher en rentrant de vous associer à ma bonne fortune.

Supposez que nous sommes encore assis au milieu des anémones et des primevères, sur la crête supérieure du Jura; nous causons : tout à coup un touriste inconnu, un ami pourtant, survient, et, reprenant nos idées incomplètes, il les exprime, il les précise ainsi :

Vous avez raison, ces bons Vaudois sont nonchalants, débonnaires et toutefois exclusifs; volontiers jaloux, avec une

[1] Mourir, c'est dormir, peut-être rêver ! (HAMLET.)

pointe d'amour-propre tout comme les autres hommes; ils ont la fibre molle, une certaine timidité craintive de l'inconnu, du nouveau; et, malgré cela, ils se laissent aller facilement aux petites vanités de la confiance exagérée.

Battus avec les Piémontais à Novare — ce n'était pas de leur faute — un volontaire racontant la bataille faisait dire à un auditeur ébahi: « Oui! diable me brûle! si le canton de Vaud » voulait, il bouleverserait le monde!... »

Mais ce défaut sort de la source de toutes leurs qualités: l'amour sans bornes de leur pays. Hors du *canton de Vaud si beau*, il n'y a plus rien, et ils n'ont pas tort, car en effet, pour les Vaudois, tout est là, tout: le bien-être matériel et moral, l'équilibre parfait de leurs forces, la satisfaction de leurs besoins; et pour les privilégiés de l'intelligence, l'inspiration, la muse!

Ceci a l'air d'un paradoxe; je m'explique: à Genève, à Neuchâtel, l'esprit est indépendant de la nature, au moins jusqu'à un certain point. Il est né de la réforme et se nourrit de ces grands courants d'air extérieur que lui apportent la science et l'industrie. Dans les manifestations les plus nationales, il est aisé de découvrir l'influence de causes qui ne sont locales que par accident, causes historiques et sociales, nullement impossibles ailleurs.

Au canton de Vaud, au contraire, rien ne se produit, rien ne se conçoit en dehors de la participation, pour ainsi dire, matérielle, directe, du sol du pays. La terre est bien là, dans le sens antique, la mère commune des hommes. En est-il une plus belle, une plus tendre, une meilleure? Quelle contrée offre un si pur mélange de grâce et de force: tant d'intimité et d'épanouissement; tant de contrastes et d'harmonie! On peut trouver des cieux plus éclatants, des hivers plus doux, des horizons plus larges; mais un ensemble aussi complet, aussi juste dans ses proportions, je ne sais pas s'il en existe. Œuvre d'art sans défauts, l'aimer, la sentir, la comprendre, qu'on s'en rende compte ou non, c'est déjà la preuve d'un sens artistique, réel et sincère.

Et en effet les Vaudois sont des artistes, des rêveurs, des indolents; satisfaits de peu, insouciants et naïfs en matière d'intéret, vains néanmoins, aimant l'autorité et le succès, et tenaces dans leurs idées; artistes enfin à divers degrés et titres, bons et mauvais, mais toujours plus ou moins. De là, dans les travaux d'imagination surtout, un contingent assez fort de noms distingués, dont plusieurs survivent et survivront.

Le seul réformateur indigène de la Suisse française, c'est un Vaudois, *Pierre Viret*. Ses contemporains, Calvin et Th. de Bèze en tête, en faisaient grand cas comme théologien, comme orateur, comme écrivain. Son style n'a pas la sévérité de celui de Calvin, il rappellerait plutôt le bon Amyot. « L'abondance et la fécondité, voilà surtout ce qui le » caractérise; c'est une source pure et profonde de pensées, » d'images et de faits, toujours pleine, non lente, mais si- » nueuse [1]. » Aussi était-il populaire, et ses ouvrages, devenus très rares, mériteraient une réimpression. M. J. Olivier a relevé son mérite d'écrivain, et il a rendu ce service à bien d'autres.

Cependant Viret ne réussit pas à Lausanne comme Calvin à Genève; il dut s'exiler, et pendant longtemps le patriciat bernois étouffa, sous son *baretli* de plomb, tout esprit de liberté, et par conséquent de vie, dans le canton de Vaud. La capitale seule résistait à l'engourdissement. Elle avait une académie florissante, et la société de Lausanne, telle que la décrit Gibbon, présentait une réunion, rare assurément, de personnes spirituelles et d'hommes distingués.

C'étaient : *de Crousat*, philosophe et mathématicien, d'un nom européen alors et vulgarisateur de la pensée à son époque.

Ruchat, l'homme peut-être qui a le plus fait pour l'histoire suisse avant Müller et en ce sens précurseur de celui-ci; véritable historien pour le savoir, la connaissance des documents, l'esprit historique, s'il n'avait pas l'autre don essentiel : le style.

Polier, l'un des premiers propagateurs des études sur l'Inde et le sanscrit, si loin poussées de nos jours.

Tissot, médecin peu profond, je crois, et savant de second ordre, mais médecin artiste, médecin d'inspiration. Puis ce qui est curieux, mis en regard de son temps et de son pays, médecin du peuple, médecin démocratique.

Nommons encore le major *Davel*, ce grand rêveur somnambule, cet illuminé, fou aux yeux des sages de la terre mais par amour de Dieu et de l'humanité, phénomène assez rare pour être admiré.

Des officiers généraux, de premier, ou au moins de second ordre, le canton de Vaud en a toujours compté un grand nombre à toutes les époques. Il y en avait parmi les

[1] Olivier, *Canton de Vaud*. t. II. p. 948. (*Réd.*)

compagnons de Gustave-Adolphe, et parmi ceux de Napoléon.

Quatre surtout ont leur nom dans l'histoire :

Amédée Laharpe, de Rolle, proclamé le *brave* par l'armée d'Italie.

Boinod, d'Aubonne, surnommé le *Quaker*, à cause de sa probité sévère. Soldat aux Etats-Unis, dans la guerre de l'indépendance, puis. ami de Napoléon, il refusa de prêter serment au premier consul, qui passa là-dessus en disant : les *quakers* ne jurent pas, et plus tard rappela dans son testament ce compagnon de l'île d'Elbe.

Reynier, de Lausanne, excellent officier d'état-major, renommé pour son savoir et son intrépidité froide.

Jomini, de Payerne, qui vit encore, grand écrivain militaire à vingt ans, dont les récits sont devenus la base de ceux de M. Thiers.

Ne faut-il pas ajouter encore Frédéric-César *Laharpe*, cousin d'Amédée, général en Russie, précepteur et ami d'Alexandre ?

J'en passe et des meilleurs. Madame *Necker*, madame *de Staël*, Vaudoise au moins par sa mère ; *Benjamin Constant*, et tous ceux qui, passagers d'un jour sur cette terre heureuse, en ont gardé l'ineffaçable empreinte dans leur âme. Car, il faut le remarquer, les personnalités les plus arrêtées n'ont pu se soustraire au charme de ces lieux enchantés, et il est facile d'en retrouver la trace dans leurs ouvrages.

Voltaire, Rousseau, Gibbon ne s'en pouvaient détacher; Lamartine, Byron, Mickiewicz les ont vantés, et combien d'autres !

Il y aurait un livre, un beau livre à faire sur ce sujet ; mais j'oublie qu'il a été fait déjà plusieurs fois et même très bien à différents points de vue : je me borne à rappeler le plus récent, celui de M. Sayous, dont je sais que la *Revue* va s'occuper[1], et le plus ancien, celui de notre ami, M. J. Olivier.

Le *Canton de Vaud* a été trop négligé, comme du reste presque tous les ouvrages de cet excellent esprit. En général nos Suisses protestants semblent mettre leur salut à l'accomplissement littéral de cette parole du Maître : nul n'est prophète en son pays. Les productions les plus fines et les plus délicates des écrivains suisses les laissent indifférents tandis qu'ils s'engouent et se passionnent pour les plus médiocres romans venus de France ou d'Angleterre.

[1] Voir l'article précédent, page 346.

On reviendra à Olivier et à ses confrères comme on est revenu à Töpfer, quand Paris aura mis son estampille à leurs livres : et alors on se parera de leurs noms, on s'en vantera et on mettra une couronne d'immortelles — de quatre sous, l'économie avant tout — sur leurs tombes.

Le *Canton de Vaud* n'en est pas moins un livre étonnant. Plein de défauts, dit-on; oh! mon Dieu, soit! Défauts de jeunesse, d'enthousiasme, excès de sève, surabondance d'idées et de poésie, inépuisable mine de faits, d'observations et de pensées. Livre où il y a trop de tout. Rivière débordée, mais saine, claire, réjouissante; un de ces livres où il y aura toujours à *prendre et à apprendre*.

En poursuivant ce rapide coup d'œil sur les célébrités vaudoises contemporaines dans toutes les branches des lettres, faites attention à ceci, mon jeune ami, — c'est toujours mon voisin de table qui parle, — je vais, bon gré mal gré, me retrouver face à face, aux premiers rangs, avec l'auteur du *Canton de Vaud*.

Il est poète d'abord et avant tout; on l'appelle même volontiers : notre *poète national*, et on le chante dans les fêtes: vous avez lu les *Chansons lointaines* et même aussi *Héléna*, cette nouvelle en vers d'un si vif intérêt et si bien accueillie par les Parisiens, que les vieux *Débats*, de si difficile accès, ont cru devoir lui donner l'accolade de bien-venue.[1]

Eh bien! en Suisse, combien s'en est-il vendu d'exemplaires? Ceux qui ont pu l'avoir pour rien ont été charmés, mais dès qu'il s'agissait de un franc vingt-cinq centimes! vous comprenez, comme dit Bilboquet, il faut y regarder à deux fois!

Romancier, on n'oubliera pas *Malessert*, *M. Argant*, *Luze Léonard*, sans compter un certain *Batelier de Clarens* prêt à mettre à la voile.

Critique, historien aussi, et du bon coin; sa chronique de dix-huit années en fait foi. Pour mon compte c'est une de mes lectures favorites, il est vrai que je puis m'appliquer le mot de Royer-Collard : à mon âge, on ne lit plus, on relit...

Enfin, il ne faut pas le séparer de madame Olivier, dont bien des pages exquises de vers et de prose resteront, et de son frère, M. Urbain Olivier, « cet homme des champs qui connaît son bonheur, » et mieux, sait le décrire et le peindre

[1] Voyez l'article de M. Prévost Paradol dans les *Débats* du 12 avril, et aussi la *Correspondance littéraire*, le *Constitutionnel*, etc., etc. *(Réd.)*

en traits si délicats, si vrais et pourtant si poétiques dans leur simplicité.

Les Olivier sont nés à Eysins, tout près de Nyon, lieu de naissance de Niedermeyer, occasion de cette causerie, et auquel nous allons revenir, et à une demi-lieue de *Crossy*, petit village que le nom de *Vinet* rendra célèbre un jour. Ce nom est déjà une autorité. Partout où il a mis le pied, sa trace reste marquée profondément.

Orateur d'un genre à part, dialectique et pénétrant. *Critique* ayant su allier à un point unique le sentiment littéraire et le sentiment religieux. *Moraliste* profond, religieux et humain, sans lâcheté ni dureté, rigoureux et équitable. *Publiciste*, il a le premier prêché, il y a plus de trente ans, l'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui se pose aujourd'hui d'une manière si capitale. Enfin, sur toutes ces grandes lignes de la pensée, écrivain d'une pureté, qui est une vraie beauté, à un tel degré..... Pour la connaissance de la langue, il est du *numéro un*, me disait un bon juge, inspecteur de l'Université, chargé des examens de grammaire française à Paris; c'est tout dire.

L'heure s'avance; je ne puis plus que citer à la hâte, en philosophie : *Adolphe Lèbre* [1]; *Ch. Secretan*, penseur original, poussant à fond une idée, précurseur, dans la *Philosophie de la liberté*, de bien des livres modernes.

En histoire :

Louis Vulliemin (de Pomy près d'Yverdon), doué d'une remarquable manière du tact et de la sagacité historique; très renseigné, très au courant, avec une forme que l'on peut critiquer, mais bien à lui.

Charles Monnard (de Lausanne), un des continuateurs de Müller, pour la partie la plus ingrate, dont il a fait un tableau instructif, exact et sincère. Homme d'un beau et noble caractère; ayant rendu des services à son pays comme professeur, journaliste, député.

En chercheurs, en érudits et en archéologues se place en première ligne M. *Frédéric de Gingins*. Ses travaux sur l'établissement des Barbares, sur les Burgondes, sur les Waldstetten, sur la guerre de Bourgogne peuvent être discutés; on peut leur reprocher des vues systématiques, des préjugés de race, mais nul homme à même de les apprécier n'en peut méconnaître l'érudition complète, les percées à fond, le jour qu'ils jettent sur ces parties obscures de nos origines. Ils ont

[1] Voir la notice en tête de ses œuvres, *Revue suisse*.

fait sensation et même révolution en une certaine mesure dans la manière d'envisager cette période de notre histoire.

Après lui M. *Troyon* est un de ceux qui ont le plus fait pour la connaissance des antiquités celtiques, basée sur les faits et non sur les systèmes.

Leur devancier, M. le doyen *Bridel*, mérite aussi une mention. Son *Conservateur suisse* a beaucoup contribué, on le sait, à répandre le goût des études et des recherches nationales.

La pléiade poétique est plus brillante encore s'il est possible. Le talent d'Olivier n'est pas un accident isolé; *Louis Manuel*, dont Vinet cite un morceau dans sa *Chrestomathie*, *Vinet* lui-même, *Félix* et *Frédéric Chavannes*, *Frédéric Frossard*, *Henri Durand*, *J.-J. Porchat*, versificateur habile et pur, souvent ingénieux, et surtout *Frédéric Monneron*, grand poète, mort longtemps avant l'heure et dont il ne reste que quelques fragments épars, vrais *membra disjecti poetæ!...*

Ce n'est pas tout. La peinture, cet art le moins compris de tous en Suisse, dans son expression élevée, a aussi au canton de Vaud des représentants distingués. Au commencement de ce siècle, on appréciait fort les aquarelles de *Mullner* et de *Ducros*. Maintenant, l'Allemagne fait grand cas des ouvrages d'un M. *Vautier*, fils d'un pasteur de Noville; *Veillon* de Bex est un des meilleurs élèves de Diday, et les Scènes de famille de M. *Van Muyden* ont beaucoup de charme et de grâce. Plus haut, tout à côté des grands maîtres, restera gravé le nom de *Charles Gleyre* (de Chevilly près la Sarraz). Il est dans l'école française l'égal des premiers, à mon gré même supérieur par plusieurs côtés. On pourrait le comparer à André Chénier, non pas seulement celui des esquisses, mais tel qu'on peut le concevoir dans son plein épanouissement, et tel que nous le révèlent le *Jeune malade*, et la *Jeune captive*. Comme lui,

> Sur des pensers nouveaux il fait des vers antiques...

Seul peut-être parmi les peintres modernes il est capable, avec le vieux et énergique M. Ingres, d'amener à son complet et parfait achèvement un tableau d'histoire, complet par la pensée et par l'exécution. Les plus célèbres, surtout dans le nu, restent toujours plus ou moins à moitié ou aux trois quarts du chemin. Et ses têtes, il faut le noter, pour

l'expression et le caractère, surpassent infiniment celles de M. Ingres.

Je ne puis ni poursuivre, ni insister ici ; il y a trop à dire, ce peu de mots suffit. Ceux qui ont vu, à Lausanne, *Davel* et *les Helvétiens*, à Paris, les *Illusions perdues*, et dans l'atelier du peintre, son *Daphnis et Chloé*, une merveille athénienne de grâce et de fraîcheur, (sans parler du reste,) savent à quoi s'en tenir sur ce talent incomparable, rehaussé, disent ses amis, de tout le prix d'un caractère, non moins rare aujourd'hui, par le désintéressement et par la grandeur.

Nous voici revenus à Niedermeyer. M. Convert a raison de protester contre les biographies qui le font naître à Genève, à moins que sa mère n'ait été surprise là par les douleurs de l'enfantement. Une chose est certaine : la famille Niedermeyer habitait Nyon, près du lac, dans une maison voisine de celle de votre ami, le Dr D. Son père, maître de piano distingué, donnait des leçons non seulement à Nyon et dans le voisinage, mais à Genève, où il se rendait en *char de côté*. Je crois le voir encore, son équipage à la porte, et lui prêt à partir. J'ai connu le fils aussi, mais seulement dans son enfance.

Il passait pour avoir des goûts assez à part, surtout celui de rester des journées entières sur le lac, dans sa *liquette* ou *loquette*, comme vous dites à Neuchâtel. Je garde vaguement dans l'esprit l'idée, que l'opinion rattachait alors — ce goût de se laisser ainsi balancer de longues heures sur les flots, — à celui de la musique, déjà remarqué, et en quelque sorte, célèbre parmi nous.

C'est donc ainsi que lui serait venue, à l'état inconscient d'abord, la *mélodie musicale* du lac; comme Lamartine déclare, dans ses Confidences, avoir trouvé la mélodie *poétique et rythmique* du mouvement des ondes aux bords du Léman.

Ce rapprochement curieux a été fait pour la première fois, si je ne me trompe, dans la *Revue suisse*, probablement dans la Chronique [1].

Ainsi, sans retrancher au lac du Bourget sa part historique de l'élégie du chantre d'*Elvire*, le beau Léman a une double place dans son immortalité.

Ces dernières années encore, on voyait souvent, dans les beaux jours d'été, un bateau, mollement bercé sous la voile en avant de la pointe de Promenthou, qui ferme si gracieusement le golfe de Nyon. Ce bateau était celui de Nieder-

[1] En effet, voyez la chronique de février 1849 : t. VII, p. 98. (*Réd.*)

meyer; il venait ainsi retrouver ses souvenirs de jeunesse avec sa famille.

Sa femme, avec laquelle j'ai souvent dansé, quand je dansais, était une demoiselle Desvignes, d'une famille seigneuriale, possesseur autrefois de grands biens à Givrins et à Genollier, mais dont la fortune passait pour être fort diminuée alors. Cependant c'était un bon mariage pour Niedermeyer, qui n'avait, je crois, que son talent.

Il revenait d'Italie, où il était allé perfectionner ses études musicales; marié, il vint à Paris. Il y trouva, vous le savez, un succès réel. Bien que ses opéras ne soient pas restés au théâtre, son talent y fut et y reste apprécié.

Il avait surtout le génie de la *mélodie* et des mélodies. Un de mes bons amis, juge difficile, me dit celle de l'Isolement, et d'autres, pour le moins aussi remarquables que celle du Lac. Son principal caractère est la sensibilité; un vrai sentiment poétique bien en rapport avec ses penchants rêveurs et nonchalants. Elève, ou du moins admirateur de Rossini, ce qui lui aura nui, dans ce règne de Meyerbeer, il paraît avoir pénétré plus avant dans la grande musique, au moins comme initiateur, et s'être attaché à répandre la connaissance des grands maîtres, surtout dans la musique religieuse.

Sa femme, plus âgée que lui, était morte déjà depuis plusieurs années.

Un des derniers numéros du *Figaro* cite un mot de lui bien résigné et bien mélancolique. Il était malade et se sentait mourir. Un de ses amis le rencontre sur le boulevard. *Où t'en vas-tu comme cela ?* lui dit l'ami. *Je m'en vais...* répondit Niedermeyer.

Hélas! oui, sa nacelle, comme toutes les embarcations de ce monde, grandes et petites, après avoir un moment vogué sur les flots, bleus ou sombres, a fini par disparaître et entrer dans ces mers inconnues d'où l'on ne revient pas.

Ainsi, vous le voyez, ce pays de Vaud, étendu au soleil comme un lézard, *basking to the sun*, suivant l'expression intraduisible des Anglais, et si heureux dans son indolence, a toujours produit et produit encore un grand nombre d'hommes remarquables dans toutes les branches de l'activité humaine. Plusieurs même, il est aisé de les deviner, laisseront une gloire durable et méritée. Et combien n'en ai-je pas oublié ? N'ont-ils pas encore des agronomes de premier rang, parmi lesquels je puis citer M. Aug. Cornaz, dont la

mort récente a provoqué de si unanimes regrets; et des politiques instruits, capables, d'un esprit net et pratique: Druey, Fornerod, Ruchet, qui devrait être ici avec nous, d'autres encore. Et des savants, Agassiz en tête, Charpentier, etc., etc.

.....L'heure de nous séparer était venue. Mon voisin me quitta, et moi je rentrai vous écrire cette lettre; vous m'en saurez gré, je l'espère. Adieu.

JEMAND.

ANGLETERRE

LE TRÈS-HONORABLE

BENJAMIN DISRAÉLI

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous disions en février que M. Disraéli se retrouvait en Angleterre en 1832, au moment où le cabinet whig (Grey, Althorp, Russell, Palmerston, Macaulay, etc.), passait le réform-bill, et voyait surgir de toutes parts des embarras imprévus. Décrivons en deux mots la situation. Pendant ses longues années d'opposition, ce cabinet avait promis plus qu'il ne pouvait tenir, afin de se rallier le plus de mécontentements possibles, et maintenant on lui demandait de tenir plus qu'il n'avait promis. Scrutin secret, parlements triennaux, réforme des corporations municipales, réduction de l'impôt, etc., toutes les aspirations vagues et ardentes, toutes les idées qui, depuis quinze ans, faisaient l'espoir du rationalisme démocratique, demandaient à passer aussitôt dans les lois. Assaillis par des exigences sans fin, compromis par des combinaisons de partis, contre lesquelles l'orgueil britannique devait se révolter tôt ou tard, les chefs whigs avançaient, hésitaient, reculaient tour à tour, selon l'inten-

sité des tiraillements de la fraction radicale dirigée par Hume et O'Connell. L'on pouvait prévoir qne leur majorité se démembrerait, ou tout au moins diminuerait bientôt de tous ceux que de fortes traditions de famille ne rattachaient pas au parti.

Aux communes, sir Robert Peel était le chef de l'opposition tory, amoindrie des deux tiers par les dernières élections et singulièrement abattue sous des événements dont elle s'exagérait la portée. Il apportait dans la discussion de vastes connaissances, le langage tempéré des affaires, et l'autorité d'un beau caractère. Préoccupé de l'état de la société moderne, il reconnaissait la nécessité de sortir du *veto* traditionnel des tories, en donnant des gages aux besoins nouveaux : selon lui, l'action du parti conservateur devait se réduire à résister aux attaques contre les principes fondamentaux de l'ordre social, à imposer aux innovations l'épreuve du temps et des longues discussions. Il repoussait néanmoins le scrutin secret dans les élections, comme de nature à rendre plus démagogique une chambre qui l'était déjà assez. Quant au système des parlements triennaux, il avait à ses yeux, outre l'inconvénient de propager les agitations électorales, celui plus grave d'affaiblir le gouvernement. Pour tout dire, l'honorable baronnet possédait en plein la droiture et l'intelligence nécessaires pour constituer un parti « qui, dit à peu près M. Guizot, soutiendrait les « principes du pouvoir sans l'exercer, repousserait les inva- « sions de l'esprit démagogique sans avoir un aristocrate « pour chef, et tiendrait à honneur de s'appeler conserva- « teur, autant pour se distinguer du vieux parti tory, que « pour inscrire son nom sur son drapeau. » Autour de lui, dans les deux chambres, Wellington, dit le *duc de fer*, âme inébranlable et inflexible, lord Lyndhurst, jurisconsulte profond, lord Aberdeen, un des hommes le mieux au fait des intrigues diplomatiques du continent, lord Derby, qui renonçait au whiggisme, où il avait laissé de brillants souvenirs, sir James Graham, Cardwell, Gladstone et d'autres s'efforçaient, avec des succès partagés, de ranimer les courages.

Qu'allait faire Vivian Grey dans cette mêlée, après avoir

foulé la poussière des civilisations disparues? Ici le lecteur est prié de se disposer à l'indulgence, en cherchant autour de lui s'il est dans la politique beaucoup de vertus héroïques et de courages que rien n'abat. Aux salons des pairesses ouverts à sa jeune réputation, le besoin des jouissances de la richesse, se développait en lui de manière à former, avec l'état de plus en plus sinistre de ses ressources, une antithèse poignante. Il faut entendre l'épithète de « sans le sou » siffler entre les lèvres des millionnaires et des balayeurs de rues anglais, pour apprécier ce qu'on perd à la mériter, et il ne la méritait que trop, grâce à l'imprévoyance commune aux jeunes hommes dont l'espérance est le code. Cela se voyait à l'amertume de ses sarcasmes journaliers contre les whigs, qui quadruplaient le nombre de ses ennemis, car enfin les malheureux whigs n'avaient d'autre tort que celui de mourir rarement et de ne démissionner jamais. Etre accepté comme écrivain de rare distinction par des milliers de lecteurs, et demeurer l'objet des obsessions d'un bottier de Westphalie; sympathiser au saut du lit avec des prolétaires sans valet de chambre ni influence politique, et dîner le soir chez un duc, à la lueur de cinq cents bougies; se débattre continuellement entre des goûts, des sympathies contradictoires et de cruels manques d'argent, tel était le paradoxe de sa vie : certes, il eût été beau de ne point s'y abandonner.

Muni de recommandations de Hume et d'O'Connell, appuyé en outre par quelques seigneurs tories du voisinage, il se présenta aux électeurs de High-Wycombe dans un rôle inusité de conservateur radical. Les deux partis extrêmes occupaient une place égale dans son comité électoral. Des promesses de réformes furent faites aux exaltés du progrès : on trouva quelque chose de différent à promettre aux autres. Aux *hustings*, un feu d'artifice oratoire de M. Disraéli fit perdre la tête aux bergers naïfs et indépendants de l'endroit. Tout marchait à merveille, et le *poll* (votation) avait déjà commencé quand parut, placardée à tous les coins et défendue par des *forts* en bras de chemise, une affiche de dimensions colossales, où M. Hume blâmait sans réserve l'élasticité des professions de foi de son candidat. Le résultat

dut convaincre M. Disraéli qu'en politique, comme en poésie, il n'y a plus de bergers : une vingtaine des siens, au dernier moment, passèrent à l'ennemi avec l'impassibilité du pendule. Cet ennemi, nommé à une faible majorité, était le colonel Grey, fils du premier ministre.

Ramené à la littérature, M. Disraéli franchit la distance entre le radicalisme et l'idéal, dans un poème intitulé : « *La merveilleuse histoire d'Alroy.* » Son plan était de créer des héros, des personnages, soumis non seulement aux lois générales de leur être, mais représentant des principes, personnifiant des passions. Le poème devait être en prose, l'âge des vers étant passé. Les vers! c'était bon quand la voix était le seul moyen de transmission de la poésie. Alors le public n'avait pas le temps de réfléchir; il s'agissait d'être superficiel, matériel... Alors cette diction poétique, adoptée en vue de donner de l'emphase à l'expression, au moyen d'une construction différente de celle du langage ordinaire; ces inversions destinées à couvrir des lieux communs; ces vagues épithètes adaptées à des substantifs monotones; ces barbaries, en un mot, qui firent de la poésie l'art d'exprimer des sentiments naturels dans un langage qui ne l'était pas, tout cela avait son utilité, son motif du moins. Mais que l'Europe des imprimeurs n'ait pas su mieux faire s'explique seulement par la fièvre d'imitation à laquelle elle semble condamnée « dans la religion comme dans les arts » (Contarini Fleming). Et quel spectacle! celui de ces poètes de la Renaissance, ajoutant l'absurdité de la rime aux autres!

N'est-il pas temps que le poète, dédaigneux de ces entraves, s'élance dans une création où ses pas n'ont point pénétré? se dit M. Disraéli? O poète! voici ton jour! Deviens à la fois le prophète et le champion de l'humanité! C'est peu de charmer l'imagination, de captiver les sens, si tu ne nous révèles à nous-mêmes, dans un style tantôt tendre et léger, tantôt profond et sublime, mélodieux toujours!

On imagine ce que devaient produire des aspirations semblables au service d'abstractions décolorées; nous n'ajouterons pas notre pierre à tant d'autres. Les whigs eurent leur revanche. « Le nouvel ouvrage de l'auteur de Vivian Grey, « dit entr'autres un écrivain du *Globe*, tient les promesses

« de ses aînés. Encore un autre chien avec la queue de « moins ! Aussi bien commence-t-on à ne plus s'étonner de « voir M. Disraéli en habit et pantalon noirs, gilet et gants « blancs ; le chapeau blanc sur la tête israélite, la canne « d'ivoire au gland de soie noire, sont passés à l'état de « faits accomplis. De son tory-radicalisme chacun sort d'en « prendre !.... » La dissection du poème se terminait en ces termes : « A supposer même qu'Alroy soit une œuvre de « bonne foi, jamais exemple plus lamentable d'hallucina- « tion littéraire est-il tombé sous la main d'un critique ? Il « faut du cœur pour être poète, M. Disraéli. »

On ne traite de cette façon que des gens de talent ; au fond, il n'y a qu'eux, dans les lettres, pour susciter des animosités implacables. Ecrivez-vous plus mal que vos contemporains ? on vous comble d'encouragements, et vous êtes incontinent rangé parmi les littérateurs d'avenir ; on se borne à vous accuser de plagiat, si vous faites aussi bien. C'étaient là choses acquises pour M. Disraéli ; en tous cas, il n'était pas homme à se laisser mettre à la porte du Parnasse sans protestation. Bientôt un autre poème, en vers celui-ci (*The Revolutionary Epic*), avec Napoléon pour héros, vint affronter les « pions de la cour d'Apollon. » On lui fit un succès d'estime essentiellement négatif. La victime de cette double épreuve n'avait plus désormais qu'à se vouer au positif ; après tout, la poésie est un don fatal qui n'a rien fait pour ses élus. Ces grands poètes, dont la mémoire est impérissable, qu'ont-ils été de leur vivant ? Misérables, obscurs, flatteurs d'êtres indignes de leur parler. Quelle chaîne de mortifications que leur vie ! L'homme de génie doit aspirer à être puissant, dit M. Disraéli.

Le comte Grey venait de laisser à lord Melbourne la direction des affaires. Homme d'état plus honnête et susceptible que clairvoyant, incapable d'ailleurs, en raison de ses scrupules, de se défendre des menées qu'il ne pouvait empêcher, il avait cru son honneur atteint par certaines démarches de ses collègues. Pour des motifs divers — lord Denman, parce qu'on n'allait pas assez loin dans les voies libérales — plusieurs ministres avaient suivi l'exemple de leur chef. De nouvelles combinaisons devinrent nécessaires quand la

mort du comte Spencer appela à la chambre haute le représentant le plus distingué du ministère aux communes, lord Althorp. Mais Guillaume IV n'approuva point celles qui lui furent proposées, et après une crise de quelques jours, le pouvoir passa aux mains de sir Robert Peel.

Les tories crurent à la possibilité de gouverner en dépit de la majorité. Peel, disait-on, en se préparant à le suivre, allait arborer le drapeau des réformes sages, loyales, conservatrices, il allait appuyer toutes les mesures modérées, n'importe d'où elles vinssent. Le moyen pour les libéraux de se faire opposition à eux-mêmes! L'herbe leur serait coupée sous le pied, etc. Cette illusion se dissipa bientôt devant l'attitude des whigs, qui, sûrs de leur force à la chambre, habiles à se servir des haines de l'Irlande, et de celle toute personnelle d'O'Connell contre Peel, se mirent en devoir de ne pas accorder de trève à leurs adversaires.

Dans la prévision d'une dissolution, M. Disraéli se hâta de solliciter de nouveau à High-Wycombe, les suffrages de ses amis. Il faut expliquer qu'en Angleterre, tout candidat à la députation est tenu à une déclaration de principes publique. Conformément à cet usage, qui n'admet pas même d'exception en faveur des poètes, celui d'Alroy dut mettre en prose quelques-unes de ses idées sur les hommes et les choses du temps. Le passage suivant est l'un des jalons de notre esquisse rapide :

« Le fait est, Messieurs, que l'homme d'état est l'œuvre « de son siècle. L'homme d'état est essentiellement pratique. « Il ne lui appartient point de s'enquérir, lorsqu'il est ap- « pelé au pouvoir, de la teneur de ses principes dans un mo- « ment donné; c'est assez qu'il s'attache au nécessaire, à « l'utile, au système qui fera le mieux marcher les affaires. « Dans un pays libre, il ne faut pas trop s'inquiéter de ce « que tel ou tel homme politique a dit ou fait à une époque « quelconque, car c'est le devoir de l'homme politique d'a- « dopter à l'occasion des sentiments antipathiques aux « siens, afin que le peuple, qui a des passions, ne reste pas « sans chefs. Inutile de rien dire ici de l'influence nécessaire « des grandes corporations sur une politique ambitieuse et « pratique! Cette influence tend à développer le caractère

« positif de nos compatriotes qui les a faits ce qu'ils sont.
« Je ris d'entendre reprocher à quelqu'un la dissonance entre
« ses opinions d'hier et celles d'aujourd'hui, — ce que
« je demande, ce qu'on est en droit d'attendre, c'est qu'il
« serve son pays selon ses besoins présents. »

Ainsi, à ce compte, la recherche de ses propres opinions est interdite à l'homme d'état, sa tâche est d'être utile dans la mesure de tous les moyens. Nul n'a le droit d'être plus curieux à cet égard qu'il ne l'est lui-même, vu que l'Angleterre est un pays libre. Qu'on ne lui reproche pas d'agir contre sa conscience, le peuple a des passions et il lui faut des chefs. Cette doctrine fait de l'homme un animal à dix doigts, et sans plumes, dira-t-on! Qu'importe! si l'homme d'état demeure pratique! Les partis sont des mots, et c'est avec cela qu'on gouverne.

* *
*

Les espérances des tories s'évanouirent en s'élargissant, comme des cercles dans l'eau; sir Robert Peel, battu, non sans gloire, dans trois votes successifs sur les affaires d'Irlande, laissa le pouvoir à la combinaison Melbourne, sans même essayer d'en appeler à la nation. Cinq mois après l'épanchement de High-Wycombe, M. Disraéli disputait à M. Labouchère, candidat whig, l'honneur de représenter le bourg de Raunton au parlement. Les *hustings* offraient un spectacle animé de défis et de coups de poing, de succès, d'applaudissements et de braiements d'âne. La voix stridente de M. Disraéli perça un moment le tumulte.

« — Je regarde les whigs comme un parti caduc qui ne
« se soutient qu'à l'aide d'un traître, s'écriait-il. Certes, au-
« tant que quiconque j'admire en M. O'Connell un talent
« hors ligne. Quant à son caractère, c'est autre chose....
« C'est en vain qu'on voudrait douter, après les derniers
« événements, que l'agitateur ne trahisse son pays. Mon ho-
« norable adversaire me dira si j'exagère.... Il y a vingt ans,
« la dîme se payait aussi régulièrement en Irlande qu'on paie
« l'impôt ici, à l'heure qu'il est....

« — Qu'en savez-vous, demande un électeur?

« — Je l'ai lu !

« — Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

« — Je le sais parce que je l'ai lu, vous dis-je ! Que si-« gnifie ce rire d'idiot ?

« — N'avez-vous pas écrit un roman ?

« — Ecrit un roman? Ne dirait-on pas qu'il y a ignominie « à faire ce qui se traduit dans toutes les langues de l'Eu-« rope ! Dites-moi si celui qui est auteur par le fait de la na-« ture, a quelque chose à envier à M. Labouchère, directeur « de la Monnaie par le fait de lord Melbourne ?.... Quelqu'un « m'a accusé l'autre jour, dans un journal, d'être l'homme « de paille du duc de Buckingham, aujourd'hui un ouvrier « de la même vigne m'appelle le radical de High-Wy-« combe.... Il suffit de signaler ces manœuvres. Si j'ose me « flatter d'une chose, c'est d'être demeuré fidèle à mes opi-« nions. »

« — Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

« Encore une fois, aidez-moi à comprendre ces rires, pré-« cisez, formulez une accusation.... Allons, personne n'o-« sera jamais ; j'en étais sûr.... » — Il se trompait.

Car le compte-rendu des divers incidents de cette élection, terminée à l'avantage de M. Labouchère, devait fournir à M. O'Connell une occasion de parader des grâces d'état, à laquelle il lui était impossible, en sa qualité de tribun, de se refuser. Nous regrettons que la liaison des faits nous oblige ici, malgré notre dégoût, à citer la moindre portion d'une sortie faite de sang-froid et sans l'excuse de l'improvisation ni des circonstances. Daniel O'Connell s'y montre ce qu'il fut toujours, le plus bas, et, c'est beaucoup dire, le plus effronté des intrigants soi-disant patriotes, une fusion de toutes les vulgarités sympathiques aux multitudes dégradées. Vraiment, il avait de quoi jouer à la vertu offensée, lui qui venait de passer sans transition du mépris à l'adoration des whigs, d'un dévouement bruyant à l'église anglicane et à la constitution, à des sentiments formulés par le cris de : Rappel de l'union ! Séparation de l'église et de l'état ! Abolition de la chambre des lords ! Où la pureté va-t-elle se nicher !

« J'avoue, fit-il dans un meeting de la Franchise-Association, qu'une des dernières attaques des tories m'a remué

l'estomac : je parle de celle de M. Disraéli à Raunton. Y a-t-il, je le demande, dans les annales des turpitudes politiques, quelque chose de plus savoyard que çà. Quels ont été mes rapports avec cet homme? En 1832, le bourg de High-Wycombe étant vacant, il m'écrivit pour me demander de le recommander aux électeurs. Je suis radical, disait-il, *en somme* (!), vous êtes radical, nos intérêts sont les mêmes, appuyons-nous. Sur quoi je lui cuisinai (cooked) une lettre qu'il fit coller aux murs. Il fut battu, direz-vous; c'est vrai, mais ce n'était pas ma faute. Je ne lui demandais pas de reconnaissance. Cependant, ayant rendu un service, je n'attendais pas d'être payé d'atrocités.... Que fait-il? Repoussé avec perte avec ses premiers principes, il se trouvait juste l'homme qu'il fallait aux conservateurs. Dès lors, çà été son occupation de tomber en toute rencontre sur les radicaux. On a pu l'entendre faire l'éloge du roi et de l'église. A Raunton, il m'a appelé traître. Ma réponse est que lui, Disraéli, est un menteur. Ses actions et ses paroles mentent également. Sa vie est un mensonge animé. Dieu! dans quels temps vivons-nous (!) si une créature semblable a l'audace de faire profession de certains dogmes, afin d'obtenir de l'appui, et ose en arborer de diamétralement opposés après un intervalle de trois ans. L'Angleterre ne se souille-t-elle pas en tolérant un misérable de cette espèce?»

Peut-être direz-vous, cher lecteur, que les injures ne font de mal à personne; on se dit toujours cela tant qu'on n'en a pas reçu. S'il en était ainsi, elles seraient plus rares. L'expérience démontre, au contraire, que les hommes à brillante réputation, comme les gens purement et simplement honnêtes, sont sujets à beaucoup souffrir, même du moindre soupçon, et la raison du fait gît près de sa surface. Les premiers, soucieux de gloire, savent le prix de l'opinion et la fragilité du succès; le caractère des autres, bien que sain et incorruptible, n'est ordinairement pas assez robuste pour supporter la calomnie sans incommodité : chez la plupart, une susceptibilité trop souvent morbide, s'allie aux plus belles qualités de l'âme et de l'intelligence. On prétend qu'il est des professions qui accoutument à l'outrage, et des situations qui s'en accommodent : cette anomalie servirait à

prouver la règle, si nous voulions la prouver, mais à quoi bon? Que M. Disraéli fût vivement irrité, tourmenté, les lettres suivantes, dont nous n'avons garde d'approuver tous « les termes, » font assez foi.

31, Park Street, Grosvenor Square, 5 mai 1835.

M. Disraéli à M. Morgan O'Connell, membre du parlement.

Monsieur,

Comme vous vous êtes constitué champion de votre père[1], j'ai l'honneur d'appeler votre attention sur une attaque très-injurieuse, dont je viens d'être l'objet de sa part. — Avant de commenter sur des expressions mal rendues, M. O'Connell pouvait me demander une explication. Il eût appris que rien dans mon discours[2] ne sortait des convenances parlementaires. Il a agi différemment. Il me reste à vous demander de reprendre vos fonctions vicariales pour rendre raison une seconde fois des insultes que votre père ne cesse de répandre sur ses adversaires politiques.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre obéissant serviteur,

BENJAMIN DISRAÉLI.

—

9, Charles Street, 5 mai.

M. Morgan O'Connell à M. Disraéli.

Monsieur,

Votre lettre ne m'apprend pas les expressions dont vous vous plaignez. Du reste, la question n'est pas là. Je ne vous reconnais pas le droit de me demander raison des paroles de mon père. Quand je me suis battu avec lord Alvauley, c'est parce qu'il avait insulté mon père en cherchant à le faire chasser de son club, votre cas est différent. (!)

[1] Les principes d'O'Connell lui défendant le duel, son fils s'était battu pour lui, quelques semaines auparavant, avec lord Alvaulay.

[2] Les passages que nous en avons cités sont tirés du *Sun*.

Je ne vous reconnais pas non plus le droit de m'adresser une lettre offensante, à moi qui vous ai à peine parlé une fois ou deux ... Veuillez donc la retirer, autrement il me sera impossible de continuer cette correspondance [1].

Je suis, etc.

MORGAN O'CONNELL.

—

Londres, le 5 mai.

M. Disraéli à M. Daniel O'Connell, membre du parlement pour Dublin.

Monsieur O'Connell,

Bien que vous soyez maintenant hors des barrières de la civilisation, je ne suis pas pour me laisser insulter, même par un yahoo [2] (prononcez yahou) sans le châtier. En lisant ce matin, dans le même journal qui m'apporte votre harangue, que votre fils porte encore la peine de vos vulgarités, j'ai compris que la conscience de l'impunité personnelle donnait à votre insolence une énergie inaccoutumée... Comme de raison, je me suis adressé à votre mandataire, mais il se renonce à sa mission, semble-t-il... Dans ces circonstances, il ne me reste d'autre alternative que de soumettre votre conduite au public.

Avant de se commettre à propos d'un compte-rendu qui renferme à peine une seule phrase telle que je l'ai prononcée, un gentleman eût cherché à savoir la vérité. Vous, vous n'avez cherché que l'occasion de jeter de la boue à un homme que votre parti tient à faire passer pour apostat. Cet exemple ne me tente pas ; aussi bien, me suffirait-il, à défaut de considérations de pudeur, de savoir qu'il est des gens que la boue ne tache plus. Ecoutez un fait.

En 1832, quand vous exprimâtes aux électeurs de High-Wycombe le désir d'aider mon élection, je m'offrais aux

[1] M. d'Israéli refusa.

[2] Voir les voyages de Gulliver. Les Yahoos se laissaient gouverner par des chevaux. On conçoit que le nom de tels êtres s'emploie au figuré pour désigner les plus misérables des hommes, à une seule exception près.

citoyens comme l'adversaire du parti au pouvoir, de ces whigs qui, l'année suivante, vous accusaient de trahison, et dont chacun a été couvert d'arlequinades par vous. Aujourd'hui, vous êtes l'ami, le protecteur de ces hommes ; moi, je suis toujours leur ennemi irréconciliable. Lequel de nous a changé ?

Vous dites que de radical je suis devenu tory ; ma conscience ne me reproche pas d'avoir déserté un ami politique, ni d'avoir passé à d'autres drapeaux. Je travaillais en 1832 à rétablir l'équilibre des partis dans l'état, résultat nécessaire à l'honneur du royaume et au bonheur du peuple. Les mesures que j'appuyais y tendaient toutes ; s'il en est que j'ai abandonnées, c'est que le résultat est obtenu.

En 1831, j'aurais été heureux de poursuivre cet objet avec M. O'Connell, que je ne connaissais pas personnellement, mais dont je connaissais l'influence et les talents. Nous eûmes une longue conversation, j'eus ample occasion de vous étudier. Vous me parûtes intéressant, amusant, et quelque peu inférieur à votre réputation (overrated). Je suis bien sûr de ne pas avoir formé d'alliance avec vous. Je suis bien sûr de vous avoir dit, en somme, que je voulais un gouvernement constitutionnel fort, capable de maintenir l'empire, et que les whigs feraient sombrer l'état. Comme c'était mon habitude, j'ajoutai qu'il fallait à tout prix se débarrasser d'eux. Dans le cours de l'entretien, quelques mots vous échappèrent sur la question du rappel de l'union, qui commençait déjà à germer dans votre esprit. Vous laissai-je ignorer que nous ne saurions jamais tomber d'accord sur ce sujet ?

Vous me raillez de mes défaites électorales : permettez-moi de vous rappeler que je ne me suis adressé qu'au bon sens du peuple. Ni squelettes menaçants, ni têtes de morts sur des tibias en sautoir, ne figuraient sur mes drapeaux. Mes ressources étaient limitées... Je ne suis pas de ces mendiants qu'on voit pulluler à votre intention dans les chapelles de votre foi ; nul ne peut me reprocher de jouir d'un revenu princier levé sur une race affamée d'esclaves fanatiques... Cependant j'ai la profonde conviction que l'heure du succès va sonner... *Nous nous retrouverons à Philippes !...* Alors, confiant dans ma juste cause, et dans des facultés

qui, peut-être, ne sont point entièrement demeurées sans culture, je saisirai l'occasion de vous faire regretter les insultes que vous avez prodiguées à

Benjamin Disraéli.

O'Connell ne répondant pas, quelques-uns de ses amis entretinrent le feu pendant huit mois ; ce fut le scandale de l'époque : il n'y manqua ni démentis formels, ni lettres confidentielles. Ensemble et tour à tour, *le Globe*, *le Sun*, et *le Morning Chronicle*, s'acharnèrent sur M. Disraéli. Certes, celui-ci donna, dans *le Times*, de l'occupation à ses adversaires, mais que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Parlez au public des considérations morales qui devraient inspirer du respect pour l'homme qu'une étude plus attentive des faits ou la nécessité des circonstances place dans l'alternative de se rétracter ou de mentir à sa conscience, et qui se rétracte, on vous répond : inconséquence, désertion, apostasie! Est-ce apostasier, pourtant, que renoncer à quelques-unes des règles d'une science encore dans l'enfance?... Si le principe de vie des partis est l'obligation pour leurs membres d'appuyer certaines théories, théories sujettes à des développements continuels, et qui ne sont jamais aujourd'hui ce qu'elles étaient hier, le fait même de ces changements délie chaque unité du parti de son obligation primitive, et il y a autant de justice à lui reprocher une opinion nouvelle, qu'à blâmer un savant d'admettre les faits, à mesure qu'ils s'offrent à lui.

La *Défense de la Constitution*, puis les *Lettres de Runnymède*, deux livres de polémique, parurent pendant ces débats : le but du premier est de prouver que le parti tory est celui de la démocratie, celui du second, d'exposer les whigs « sous leur vrai jour, » c'est-à-dire sous les traits d'une faction rapace autant qu'incapable, flattant les instincts grossiers et s'y associant pour mieux séduire la multitude. M. Disraéli avait déjà oublié *que le peuple a des passions et qu'il lui faut des chefs.* Ne lui en faisons pas un crime, il se « rirait d'entendre reprocher à un homme d'état la dissonance entre ses opinions d'hier et celles d'aujourd'hui. » Bornons-nous à dire, en passant seulement, car il

y aurait cruauté à introduire nos compatriotes dans le dédale de la politique anglaise des deux derniers siècles, que, dans l'un et l'autre ouvrage, il fit preuve de profondes études historiques, et mit à gâter sa thèse par des invectives de pamphlétaires, enchâssées dans le dogmatisme offensant des hommes jeunes, une verve enflammée qui lui valut le ressentiment de lord John Russell et de lord Palmerston. Revenons avec lui à des sentiments plus doux.

* *
*

Henriette Temple[1], histoire d'amour, 1836.

A la lecture de ce titre, le lecteur, épargné par les bourgeois de Molinchard, voit se dégager l'image d'une des beautés impériales de Disraéli. A dix-huit ans, quoique pauvre, elle a contristé plus de cœurs que la plupart des jolies femmes de trente. C'est en vain que les hommes se jettent à ses pieds; elle les congédie avec un sourire. (Tout-à-l'heure nous la verrons se rendre après cinq jours de siége.) Elle aime son père avec idolâtrie, mais l'idolâtrie a des limites. Il y a bien des points de dissemblance entre elle et lui. M. Temple a les manières artificielles et la conversation d'un diplomate en disponibilité; elle, au contraire, est toute franchise et candeur...

« Son esprit, à la fois réfléchi et énergique, se passe de « secours : jugeant de tout par elle-même, elle dit son opi- « nion avec une naïveté que son père n'a pu humaniser. De « là des moments embarrassants, mais comment la blâmer ! « la nature a doué cet ange d'une grâce irrésistible... Un « regard, un mouvement, un sourire, un son de sa voix pé- « nétrante, et l'on n'a plus qu'à adorer. Elle offre ce rare « mélange de force intellectuelle et de douceur physique ca- « ractéristique des êtres capables d'exercer une grande in- « fluence sur le monde. Dans le bon vieux temps on se fût « battu pour elle à Actium ou sous les murs de Troie... Car « ces femmes-là rendent les nations folles — un homme de

[1] Prononcez Temmpl.

« génie leur sacrifierait l'empire du monde. » — Tant pour l'héroïne.

Sans être sculpté dans un marbre aussi pur, le héros est encore d'une taille au-dessus de la moyenne : Ferdinand Armine est son nom. Jeune, beau, noble, cela va sans dire. Un trait le distingue des favoris que Disraéli dote d'ordinaire de fortunes qui simplifient bien les choses : il est pauvre, — comparativement du moins. Le domaine de la famille est grevé d'hypothèques, le manoir féodal aux vastes salles silencieuses, devient inhabitable faute de réparations. — Revenu de Malte où il a laissé des dettes, Armine visite toujours ce théâtre de ses ébats d'enfant. Le voilà dans sa chambre, associant à la pensée des jours d'autrefois, celle d'une cousine Catherine Grandisson, héritière de quinze mille livres *sterlings* de rentes, qu'il va épouser sous peu pour obéir à M. et Mme Armine. Tout est tranquille au dehors; les parfums de l'automne montent à lui par la fenêtre ouverte. Peu à peu, gagné par la mélancolie, il se prend à regretter ces premières heures où la vie n'est pas un subterfuge, un compromis entre les sympathies et les intérêts. Comme d'autres, il moralise quand il est trop tard, puis cherche à se consoler à l'idée qu'après tout c'est au temps de découvrir ce qui vaut le mieux pour nous. Pourquoi se plaindre? Les êtres qu'il aime le plus au monde, vont lui devoir le « bonheur, » et lui, lui! une jeune fille belle, opulente... Ne l'aime-t-il pas? En aime-t-il une autre d'avantage? Non, dit-il, et c'est là ce qui l'afflige.

« Non, mais il y a sûrement quelque chose au monde de « meilleur que la richesse et la puissance, une félicité plus « exquise que celle de combler les vœux des autres. O mes « espérances! n'étiez-vous que des visions aériennes? L'a-« mour est-il un mensonge, ou seul entre les hommes suis-« je marqué pour l'ignorer? Seul! tout le monde s'en « moque! — Au fait, tout le monde s'en moque. Peut-être « le monde a-t-il raison de s'en moquer?... J'ai vu des fem-« mes plus belles que Catherine, et beaucoup qui l'étaient « moins; quelques-unes ont traversé mon chemin avec une « grâce brillante et sauvage qui m'a égaré. J'ai oublié leurs « noms... Ainsi, les formes qui inspirent le sculpteur et le

« peintre n'ont pas de modèle dans la nature, cette combi-« naison de beauté et de grâce, d'intelligence fascinatrice et « de dévotion tendre, dont nous rêvons jeunes dans nos « heures de solitude, n'est que la promesse d'un monde « meilleur et non le charme de celui-ci ! Quelle terreur, « quel désespoir dans cette vérité ? Quel désert glacé que la « vie sans amour ! Combien les accidents qui agitent les « hommes sont plats auprès de cette suprême joie ! O na-« ture ! pourquoi es-tu belle ! Pourquoi nous faire désirer « une extase que ce ciel si beau, ces eaux murmurantes, « ces ombres harmonieuses et profondes, ne peuvent don-« ner ! »

En ce moment l'aboiement des chiens le tire du monologue. Henriette est là, tout près, au pied d'un cèdre. « Il « n'y a de véritable amour que celui qu'on éprouve à la pre-« mière vue : c'est le fruit d'une sympathie sans tache. Les « autres sont le résultat illégitime de la réflexion, de l'ob-« servation, de comparaisons ou d'expédients. Les passions « qui restent, ont la spontanéité de l'éclair, elles écorchent « l'âme, mais elles l'échauffent pour jamais. Pauvre homme, « celui dont l'amour se lève par degrés sur le morne horizon « de son esprit !

« Au lieu de nos labeurs et de nos obscurités, entrevoir « l'idéal du rêve, une femme... être à l'instant comme « écrasé par la conviction que notre destinée est enchaînée à « la sienne, qu'il n'est de joie que dans sa joie, de chagrin « que lorsqu'elle pleure, de bonheur que dans ses sourires ; « sentir que la gloire est un piége et la postérité un men-« songe ; fouler aux pieds le devoir, jeter aux vents les es-« pérances, les liens, les projets d'hier, voilà l'amour !... « Magnifique, sublime sentiment ! Une flamme immortelle « brûle dans la poitrine de l'homme qui aime ; les choses « de la terre ne le touchent point ; les révolutions des empires, « les cataclysmes sont pour lui comme des nuages dans la « tempête, et les luttes des hommes comme des singeries bi-« zarres, des inquiétudes de pygmées. Pilote dont l'œil est « fixé sur une seule étoile, si elle disparaît, il abandonne le « gouvernail, et s'abîme glorieusement dans les flots ! »

Le spectacle accablant de tant de beautés réunies a forcé

Armine à s'appuyer contre quelque chose; ne nous inquiétons pas de lui : « Les passions, dit M. Disraéli, ont vite fait de tranquilliser l'âme où elles passent, comme l'orage de dissiper les nuées. » Bientôt M. Temple, qui vient de déboucher par un sentier, verra s'approcher un gandin de la plus belle race, sur lequel toute trace de sueur a certainement disparu. Entre voisins — le diplomate habite les environs depuis un an ou deux — la connaissance est bientôt faite. On jase Tout en passant sur les ponts aux ânes de la politique, le jeune homme a l'imprudence de s'étendre sur un sien ancêtre qui a failli être élu roi de Pologne! Cette charge à un ministre plénipotentiaire! Le lecteur ne croira pas qu'il y soit répondu par une invitation à dîner; c'est pourtant ce que M. Disraéli cherche à nous faire admettre.

Quoi qu'il en soit, cinq jours après, Armine profite d'une absence forcée du père d'Henriette pour faire sa déclaration :

« Les derniers rayons dn soleil rougissaient les collines « boisées, quand ils arrivèrent sur la terrasse ; le gazouille- « ment des oiseaux cessait. La beauté de cette heure con- « siste surtout dans son repos. Alors nos passions s'apai- « sent ; le silence de la nature répond à la sérénité du cœur. « Nos âmes sont pures. Les soins du monde qui planent sur « elles comme des vauteurs en d'autres temps, ont fait place « au sentiment du bien, au besoin d'aimer... Que si alors la « solitude a tant de joies, combien nos sensations ne sont- « elles pas plus pénétrantes, quand la poésie de la plus déli- « cate des affections humaines s'ajoute à celle des choses « pour en compléter la beauté... »

« Armine ramena ses regards sur une figure plus douce « que l'air d'été, plus tendre que les lueurs vacillantes qui « l'éclairaient... » « Belle entre toutes, je t'aime! » (Most beautiful I love thee) murmura-t-il en approchant ses lèvres de la main qu'on lui avait abandonnée.

Cette main répondit par une légère pression, il y eut un silence éloquent, puis un baiser sur des lèvres froides. *Rentrons*, *mon Ferdinand*, dit-elle enfin avec effort...

Mon Ferdinand! tel est en pareille circonstance le lan-

gage des jeunes filles capables « d'exercer une grande influence sur le monde. »

« ... La conversation des amants est inépuisable. Les « heures s'enfuirent sans que Ferdinand eût fini de ra« conter l'histoire de sa vie, car la curiosité de la femme « n'est jamais si vive, que lorsqu'il s'agit de l'homme qu'elle « aime. On a beau lui répéter mille fois qu'on n'a jamais « aimé qu'elle : elle vous croit dès la première, et vous de« mande de le redire. Jalouse, elle envie la mère, qui vous « a connu enfant... Elle voudrait vous avoir bercé. »

De Catherine, sa fiancée, Ferdinand ne sonne mot, cela va sans dire : quiconque a jamais éprouvé le grand amour, en reconnaîtra là le procédé. L'étonnant est de voir M. Disraéli, en cette occasion et en d'autres, défendre la conduite assez nauséabonde de son héros : On se demande si ce n'est pas absurde, à un jeune homme d'état « ambitieux et pratique, » de se compromettre ainsi gratuitement. L'auteur de Vivian Grey a la manie de ces suicides-là : avec une absence de principes ou une hypertrophie d'entrailles également déplorables, il est rare qu'il n'apparaisse pas sur la scène pour justifier ses principaux personnages de leurs petites roueries, quitte à s'en rendre par là solidaire aux yeux de la critique, et à se faire citer plus tard au parlement par les puritains. Nous ne disons rien du tort non moins réel fait aux intelligences chétives qui cherchent dans les romans leur nourriture de chaque jour. Si l'on diffère d'opinion sur la somme d'inconvenance qu'il peut y avoir à leur offrir du porc de temps en temps, chacun est d'accord sur celle qu'il y a à leur persuader que le porc n'est ni impur, ni souillé.

A peu de jours de là, Ferdinand se rend à Bath, sous prétexte d'arrêter avec son père les termes du contrat, en réalité, pour se débarrasser, coûte que coûte, de Catherine. Les deux amants sont convenus des moyens d'une correspondance clandestine dans un entretien instructif, où les scrupules d'une jeune fille « idolâtre de son père » et capable de « penser par elle-même, » sont vaincus sans difficulté. A peine arrivé, notre héros (rien ne le dompte, les choses de la terre ne le touchent point) se trouve dans la né-

cessité de rendre public l'engagement qu'il est venu rompre, afin de tenir à distance les gardes du commerce, fonctionnaires que la perspective du riche mariage de leur . . . . ., est seule capable d'éloigner de ses trousses. Ses lettres, pleines de passion toujours, se font plus rares et deviennent ambiguës; son absence se prolonge au-delà du terme fixé, sans qu'il aborde avec son père ou sa cousine le sujet de sa visite. Les angoisses d'Henriette pendant l'attente, son agonie, quand un soir, entr'autres choses, une bonne âme lui dit tout, sont décrites avec une éloquence saisissante. Elle part avec M. Temple pour l'Italie, le cœur si profondément brisé, que de laisser plusieurs mois se passer avant de contracter de nouveaux liens. Quant à Ferdinand, ne trouvant plus d'Henriette à son retour, il veut mourir, il mourrait peut-être, sans l'intervention habile d'un excellent homme de médecin, appelé sur les lieux. Dieu sait à la suite de quelles expériences sur l'amour tout-puissant, l'amour éternel, l'amour à première vue, etc., l'amour pathologique, en un mot, ce grand philosophe en a découvert le spécifique. L'important est que, l'ayant découvert, il l'applique sans marchander. C'est la saignée. Traité par ce moyen à la portée de tout le monde, le malade est rappelé à l'existence et à ses créanciers. D'autres péripéties suivent celles-là, puis tout finit bien. Aux derniers chapitres, les millions se brassent comme à la recherche de l'absolu; on les parcourt, en songeant si l'imagination de l'auteur est sujette à extravaguer, et l'on ferme le livre sans s'étonner de son immense réussite. Qu'il n'a consolé personne, fait de bien à personne, est assez probable; qu'il offre à tous un chapitre de l'histoire de tous, est plus certain, et suffirait à expliquer sa vente à trois cent mille exemplaires, en Angleterre seulement... L'amour n'y est pas de celles qui firent descendre les anges de leurs demeures vers les filles des hommes, mais nous non plus n'avons pas aimé comme les anges; il est des douleurs au-dessus des larmes, qui ne se calment que dans la mort; pas plus qu'Henriette et Ferdinand, nous n'en avons souffert. Sur cet amour peu poétique après tout, facilement ridicule, reposent les ombres mélancoliques où chacun de nous a plus d'un souvenir noyé... Aimer de tout

son pauvre petit cœur, de tout son corps. Oublier! Etre oublié! L'espérance, où nous mîmes une fois notre âme, laisse toujours quelque chose en nous qui tressaille à ces mots.

Il faut tenir compte aussi d'un style fait pour ravir les dilettantes littéraires; chaque phrase est un trait, chaque paragraphe redouble de force vers la fin : On dirait d'une volée de coups de fouet : images, vérités, paradoxes se touchent et vous regardent avec de grands yeux. Après une longue enjambée, certains écrivains marchent le reste de leur vie au pas; pour d'autres, écrire est une succession de sauts. « Faites donc plus attention, paraissent-ils vous crier, « quand vous épuisez déjà votre force à les suivre, vous allez « manquer mon plus beau passage. Admirez-vous le poli de « cette ligne, la finesse de cette pointe, etc. » L'homme tranquille finit pas s'ennuyer de ces interruptions perpétuelles. Autant qu'un dilettante, il admire la souplesse, la vigueur de talent dépensée à se maintenir dans l'étrier, tout en dévorant la poussière, mais la grandeur, selon lui, est ailleurs avec le cavalier qui court sur les nuées sans y penser; le premier n'est peut-être qu'un écuyer de mérite. — Plus heureux que Bullwer, à force d'art, Disraéli, dans Henriette Temple, nous évite souvent la fatigue. Si tout est saillie, la saillie passe à chaque instant du grave au doux, de la raillerie au raisonnement et à la poésie. Ici un sarcasme rappelle Voltaire, là une page passionnée semble écrite par Rousseau au sein de ses détresses...

* *
*

L'étoile du jeune auteur, un moment ternie par l'affaire O'Connell et ses suites, brilla d'un éclat qu'un autre succès allait rehausser à l'élection générale qui suivit l'avénement de la reine Victoria : le bourg de Meridstone choisit M. Disraéli pour son représentant au parlement. Ainsi l'heure la plns sombre est le plus près du jour. Dans un prochain article, nous suivrons le romancier sur le théâtre où il est aux prises avec les faits.

Em. Delessert.

BIBLIOGRAPHIE

ETUDES HISTORIQUES.

Je voudrais pouvoir compter dans la phalange des écrivains suisses l'auteur du livre dont je veux vous entretenir aujourd'hui.[1] — Mais M. Ch. Clément n'y consentirait sans doute pas. Il est Français, bien que sa mère, femme d'un grand cœur et d'un noble esprit, appartînt à une famille vaudoise, famille où du reste le talent est une tradition.[2]

Si l'on voulait toutefois rechercher la nationalité par le caractère, par les idées, par les sentiments, M. Clément nous paraîtrait plus allemand, plus homme du nord, même plus suisse à quelques égards, que français et surtout que parisien. On devine, en le lisant, un homme voué aux sérieuses études, aux méditations austères, dédaigneux des succès de la mode et des théories de la vie facile. La société qu'il aime, c'est celle des penseurs solitaires, des chercheurs naïfs et désintéressés du beau, du vrai, celle de Nicolas Poussin, de

[1] Charles Clément. Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, avec une étude sur l'art en Italie avant le XVIme siècle, et des catalogues raisonnés, historiques et bibliographiques.—Très beau volume, collection Hetzel. Paris, Michel Lévy frères, libraires.

[2] Mme Clément était sœur de M. Théodore Muret, qui a conquis, par sa plume et par son caractère, une place honorable dans les lettres à Paris.

Michel-Ange et des hauts génies de la Renaissance. Il a le goût des sommets peu fréquentés de la foule, et, comme Alceste, préfère volontiers aux bruyantes réunions,

......un endroit écarté,
Où d'être homme d'honneur, on ait la liberté.

Tout cela n'est guère de notre époque et de notre siècle, en France moins qu'ailleurs, on peut bien le dire, sans faire de tort à personne et sans blesser les exceptions. D'un autre côté, par son style ferme et large, simple, nerveux, soutenu, M. Clément est bien de la grande race française des bons écrivains[1]. En analysant le secret des maîtres de l'art peint, il a trouvé souvent celui de l'art écrit, et ce mérite rare, presque inconnu en pareille matière, ajoute à son dernier volume une valeur exceptionnelle. Sos portraits ne sont pas des photographies plus ou moins réussies, mais des tableaux où l'originalité de l'ouvrier a marqué son empreinte en conservant, que dis-je? en fortifiant, en faisant complétement resplendir la physionomie des modèles. La machine, inventée par Daguerre, ne pourra jamais rivaliser avec le crayon intelligent d'un artiste. Nos petits-neveux se feront une triste idée de nous, s'ils en jugent par les cartes de visite en vogue aujourd'hui. Je viens d'en recevoir une à l'instant, par la poste, avec le timbre, il est vrai, d'une ville où je ne me sais pas un ami, et j'ai eu beaucoup de peine à reconnaître, sous cette image, un des hommes que je connais et que j'aime le mieux assurément, mon propre frère... Elle est des meilleures pourtant, et l'artiste-fabricant doit être enchanté de son œuvre...

Quand les photographies nous représentent des traits familiers, le désappointement du premier aspect s'efface avec le temps; le souvenir anime ces froides statues, et notre cœur leur rend le charme qu'elles n'ont pas, mais pour les autres, pour les portraits de personnages célèbres, étalés à toutes les boutiques, on éprouve une tristesse sans compensation, une incurable désillusion. La finesse des contours et des demi-teintes, les jeux de la physionomie, l'étincelle ex-

[1] Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié sans doute ses articles sur les paysagistes français contemporains. — *Revue Suisse*, t. XVI.

térieure, tout se perd et s'évanouit dans une morne et monotone expression de bouderie et d'ennui. Notre génération semble atteinte de spleen; elle n'a plus qu'un trait *saillant*... celui de la dimension exagérée du nez, et la grosseur des mains, j'allais dire des pattes. On pourrait appliquer à toutes ces reproductions le distique que Boileau mit au bas d'un sien portrait :

> Du célèbre Boileau, tu vois ici l'image!
> Quoi! c'est là, diras-tu, ce critique achevé!
> D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage?
> C'est de se voir si mal gravé.

Les biographies, sous ce rapport, ressemblent trop souvent à des daguerréotypes, témoin celle de Vasari. Précieux comme renseignements presque contemporains, ses récits ont été cent fois discutés; contrôlés, augmentés et corrigés, quelquefois gâtés, ils servent et serviront toujours de point de départ à l'étude des maîtres de la Renaissance, mais ils ne laissent dans l'esprit que l'impression sèche d'une nomenclature. On a fait mieux depuis.

Pour Michel-Ange, Léonard de Vinci, et Raphaël surtout, le nombre des commentateurs est considérable. Des savants très-distingués, épris de leur génie, ont consacré leur existence à en chercher la trace, la source, les éléments, à réunir tout ce qui, de près ou de loin, se rapportait à leurs ouvrages ou à leurs personnes. M. *Passavant*, de Francfort, entr'autres, vient de publier sur Raphaël deux gros volumes excellents, pleins de faits nouveaux; c'est une véritable et complète *monographie*, fruit de quarante années de voyages; il n'est pas une bibliothèque, pas un musée qu'il n'ait visité, exploré, examiné dans ce but; il suit du commencement à la fin, non seulement la vie du peintre, mais chacun de ses ouvrages, depuis le moindre croquis à la Transfiguration; mais son livre, si utile, si important qu'il soit, n'est pas un tableau, une réelle apparition, une œuvre d'art durable par elle-même, comme celles qu'il connaît et décrit d'ailleurs très exactement. Il lui manque d'être à son tour un artiste, et de pouvoir jeter avant d'écrire toute sa science dans le creuset brûlant de l'inspiration. On en peut dire autant de

la plupart de ceux qui ont essayé le même sujet, et c'est ce qui distingue, ce nous semble, le volume de M. Clément. Il a une forme, il est écrit; les trois maîtres sublimes revivent dans ses pages; nous assistons au conseil secret de leurs pensées, nous les voyons debout, agir, marcher, parler, et comme le chancelier Baldassare Turini prenant le portrait de Léon X pour le pape lui-même, nous sommes prêts à fléchir le genou devant ces vivantes images. Et quelles images! Oú trouver sur la même voie, à la même heure, trois figures plus resplendissantes, trois hommes mieux faits pour nous guérir des lassitudes contemporaines et nous rendre le goût des grandeurs idéales? Différents d'aptitudes et de caractère, tous les trois ont jeté dans le monde une lumière si vive, qu'après trois siècles, nos yeux éblouis en peuvent à peine comprendre l'éclat et l'étendue. Nous marchons à leur suite, disputant sans profit sur leurs mérites divers, et celui-là passe pour grand qui peut aujourd'hui s'en approprier une ombre seulement. M. Clément ne fait pas de parallèle, il les représente simplement, chacun dans leur jour, et cherche à nous montrer autant l'homme que le peintre. Peu importe, que l'on soit disciple de l'un ou de l'autre; l'essentiel est d'appliquer à leur exemple des facultés à la recherche du bien en toutes choses, et si l'on est artiste, à la manifestation de la vérité dans la beauté. Ils n'ont pas suivi le même chemin, mais ils ont marché au même but, et suivant la belle expression de M. Guizot, ayant gravi la montagne par ses côtés opposés, ils se retrouvent à la cîme.

La contemplation des œuvres du génie humain est comme celle des œuvres de Dieu, saine et salutaire, autant qu'infinie. Les vastes mers et les cieux étoilés nous donneront-ils une plus sainte émotion que ces madones pieusement inclinées vers leur divin enfant, et rapporterons-nous de moins graves pensées de la vue des prophètes du vieux Buonarroti, que d'une course dans les Alpes sauvages? Non, ces marbres taillés, ces fresques, ces toiles, ces monuments gardent aussi un rayon sacré; l'âme qui les a conçus vit en eux, et les pèlerins de la terre aride viendront éternellement s'incliner à leurs pieds. Il n'est même pas besoin pour cela de faire un lointain voyage. Avec le livre de M. Clément et quelques gra-

vures, faute de mieux, on a déjà les pures jouissances de la vue de l'esprit. Pour mon compte, je n'ai admiré de mes yeux aucune peinture du grand Florentin. Cependant si le destin me conduit un jour à Rome, je croirai plutôt les revoir que les voir. Combien de moments heureux n'ai-je pas déjà passés par l'imagination, à St-Pierre ou au Vatican, tantôt avec Michel-Ange et tantôt avec Raphaël!

Nul ne peut se flatter d'ailleurs de pouvoir d'emblée, sans préparation et sans guide, percer la cuirasse de ces vaillants athlètes, entrer au cœur de leurs conceptions, les comprendre et s'en nourrir. Tout art est un langage; il faut en apprendre les mots, et plus ce langage sera élevé, l'idée grande et l'expression forte, plus nous aurons besoin d'attention et d'efforts pour en saisir le sens. Applaudir et battre des mains ne suffit pas. Plus d'un voyageur, sans oser l'avouer, s'est dit tout bas: devant le Jugement dernier ou devant les *Loges*... ce n'est que cela!... Oui, ce n'est que cela quand on est myope, et que d'avance on n'a pas pris soin de se munir d'un binocle... Mais les jolis petits paysages-portraits de nos expositions, les poupées roses, habillées à la mode d'étoffes soyeuses et brillantes, plaisent à tout le monde sans la moindre difficulté.

Ah! voilà! ceci est en effet bien différent... et on ne dirait guère que nos artistes sont les héritiers directs de la fortune intellectuelle du 16e siècle, avec les intérêts composés et accumulés pendant trois autres siècles!

Nous raisonnons mieux, et nous sommes plus riches de toutes manières; seulement lisez l'ouvrage de M. Clément, et vous comprendrez la différence.

Tandis que de nos jours chacun s'en va à l'aventure battre les buissons de la fantaisie, en quête du nouveau, de l'imprévu. du bizarre, surtout d'un peu de bruit éphémère et d'un peu d'argent, nous voyons les vieux maîtres, dociles et simples comme des enfants, pleins de respect pour les principes immuables de l'art, s'avancer patiemment dans le chemin ouvert par le génie antique. Quelle liberté sous leur inspiration, quelle puissante originalité les distingue, et cependant quels soins minutieux et persévérants à ne jamais enfreindre les grandes lois de l'art et les traditions de l'é-

cole. Disciples et maîtres à la fois, on ne peut les comprendre sans jeter d'abord un coup d'œil sur les artistes qui les ont précédés. Aussi M. Clément a-t-il commencé par là, et cette introduction nécessaire est du plus vif intérêt. Elle complète le tableau; la vie intime de ces ouvriers sublimes explique leurs ouvrages, et ces ouvrages éclairent l'athmosphère sympathique et féconde au milieu de laquelle ils pensaient et travaillaient.

Là est l'utilité pratique, toujours nouvelle, toujours actuelle de l'étude des chefs-d'œuvre de la Renaissance, et le livre qui est l'occasion de cet article, excellent pour la forme autant que par le sujet, rempli de faits nouveaux, de détails précis encore peu ou mal connus, restera comme une des plus vives lumières jetées sur cette époque merveilleuse, et sur les hommes qui en sont, dans toutes les branches des beaux-arts, la plus splendide expression.

Je regrette de ne pouvoir ici entrer plus avant dans l'examen de ces biographies si intéressantes, mais en cédant à cette tentation, j'aurais craint de diminuer le plaisir de ceux qui voudront les étudier avec M. Clément, sans profit pour ceux qui ne le liront pas. J'en ai dit assez d'ailleurs; à bon entendeur, salut.

Ce volume a un autre mérite, rare et précieux, qu'il est bon de relever; je veux parler de son exécution matérielle.

Trois médaillons, dessinés par notre compatriote, M. Gleyre, ornent le frontispice; ils nous représentent, dans toute leur vérité, les profils superbes des trois incomparables maîtres, et achèvent ainsi de rendre ce monument, élevé pieusement à leur gloire, digne d'elle et durable comme elle.

L'impression sur papier de Hollande ne laisse non plus rien à désirer; si, pourtant, il y a, à mon gré, un défaut... les marges sont trop étroites.

Fritz Berthoud.

LES ŒUVRES D'HORACE.

Traduction nouvelle par M. Jules Janin.

Il avait été donné à Quintus-Horatius-Flaccus d'aller à Corinthe avant de s'arrêter à Tibur. Aussi est-il le poète exquis, le bien disant, l'aimé, le relu, le commenté, le traduit — comme pas un ne l'a été. On l'a emporté dans le désert et sous la tente. On a trouvé de tout en lui — dans sa morale comme dans ses mètres harmonieux dont il avait appris le secret des Grecs. Lui, l'épicurien de conviction et de choix, l'évocateur de Vénus, de Mercure et de Bacchus, il a entendu se récrier sur les points de ressemblance que sa morale avait avec le christianisme, prêt à naître. Il s'élève enfin à l'idéal des stoïques, et de même qu'on a vu expirer Caton d'Utique un traité de Platon à la main, on a vu des martyrs aller à la mort un vers d'Horace à la bouche. La patrie lui inspira de nobles accents. Il chanta la persévérance dans la justice, et lui, l'ami, le client de Mécène, qui buvait le falerne en des coupes d'or, enseigna la modération dans les désirs et l'art d'épuiser à petits coups le vin vieilli dans la modeste amphore. — Il fut la sagesse voluptueuse et même la vertu, avec un alliage que l'on peut avouer.

Horace est le plus grand des lyriques, il les résume tous. Quintilien le classe d'un mot: « Horace, dit-il, est le seul de nos lyriques qui mérite d'être lu, — car il s'élève parfois, il est rempli d'agrément, de grâce, et son audace n'affronte jamais sans bonheur les images et les traits. »

C'est à l'abondance des pensées que l'on reconnaît les poètes; la netteté des ciselures, la précision, l'harmonie, les couleurs peuvent aussi être le seing auquel on les signale: telles les mélopées des grands musiciens, ou les tableaux des maîtres. On les renomme aussi pour leur saveur: tels les vins généreux des crûs sans mélange.

La flexibilité des tons est particulièrement ce qui distingue Horace; il faut le voir redescendre des hauteurs su-

blimes de l'ode *Justum et tenacem* pour tracer une invitation à souper chez sa maîtresse. Tout forme un tableau fin, nuancé, délicat, et chaque vers enfin semble avoir été ébauché par l'Amour et poli par les Grâces.

Le poète ne put guère ajouter à ses perfections, mais on peut ajouter sans cesse à sa louange. Ami de Brutus et soldat de Cassius à Philippes, il ne ferme point les yeux aux merveilles du règne d'Auguste, il n'est point sourd aux ordres du maître, et outre-passe peut-être la mesure avec lui; mais il ne craint pas d'évoquer les mânes des héros, de placer Régulus au-devant du char de triomphe de Drusus, et de prononcer à la cour d'Octave les noms de Caton et de Brutus. Lui, le « dernier parmi les premiers, » il veut bien se coucher sur le lit des festins impériaux, assister aux jeux du cirque et aux Attellanes, entre Pollion et Mécène, dans l'amphithéâtre des chevaliers romains, mais il fuit les faveurs, les charges, les emplois, et court se fortifier contre eux dans sa retraite de Tibur. Il est courtisan néanmoins, et sait discrètement complaire au maître avec tout l'empire en ne prononçant jamais le nom d'Ovide dont la Tauride entend les gémissements immortels!

Grand poète, homme étrange, — et qu'on n'a pu accuser, car il s'était accusé lui-même. Il prête à Davus, l'esclave qu'il a acheté cinq cents drachmes, de piquants propos sur ses mœurs en faveur de la liberté des saturnales. En d'autres lieux, il se replie sur lui-même et se livre à son examen de conscience, à la manière des pythagoriciens. L'homme alors perce tout entier, vit, s'agite, respire et se juge. Il se loue même, et s'ingénie enfin jusqu'à se portraiturer ainsi :

« Le poète ici présent n'est que le fils d'un affranchi; petit oiseau, il a déployé les ailes de l'aigle; adopté de la ville entière, il a conquis tous les suffrages, de l'armée au sénat. C'est un petit homme assez grêle, une tête blanchie avant l'heure; il est très frileux, très colère et s'apaisant volontiers. »

La beauté de l'âme d'Horatius éclate dans sa reconnaissance envers son père, l'affranchi qui lui a fait donner l'éducation des chevaliers, qui l'a conduit à Rome à l'école d'Orbilius, qui lui a ouvert les chemins d'Athènes et mérité

l'admiration de son siècle, les faveurs de César et l'amitié de Virgile, de Mécène, d'Agrippa, de Tibulle, de Pollion et de Varius. Il le loue à Varus, à Septimus, à Virgile. Il n'oublie ni un service, ni un bienfait, ni un ami. L'amour le trouve moins fidèle : il va de Lydie à Chloé, de Pyrrha à Néère; Barnie, Tyndaris, Glycère, Lycé, Galatée, Chloris l'ont vu à leurs pieds soupirer ses vers. C'était l'énamouré, l'heureux, — qui sait? — le sage! Pourquoi n'eût-il point cédé à l'instinct voluptueux de son être? La raison le retenait assez, alors qu'il mettait l'éloge de la tempérance et de la frugalité sur la lèvre d'Ofellus. Sapho lui avait appris la tendresse avec le secret des vers amoureux; Anacréon lui avait enseigné comment un front se pouvait couvrir incessamment de roses; Pindare, Alcée lui avaient dit comment on s'égarait dans les cieux, — et lui, composant une morale pétrie à la fois de sévérité et d'indulgence, il dictait avec une voix du Portique les leçons de la vie, les préceptes des arts.

Il voyait sans colère le présent, en donnant peut-être tout bas un soupir au passé. Dans un temps qui n'est pas sans analogie avec les nôtres, il ne gémissait pas sur la liberté ravie; il avait vu la turbulence du sénat, et c'était en philosophe, en plongeant un regard perçant dans le ciel, qu'il avait jeté son bouclier à Philippes, lorsque tout espoir fut perdu. Le proscrit pardonné rendit grâce au vainqueur. Il ne s'indigna point; il tenta de cicatriser les maux soufferts avec le baume d'une chanson, ce refrain de tous les âges du monde. Il concourt à l'établissement de l'empire de César en laissant croire aux vertus d'Auguste. Il voit l'homme en penseur, en sage, en citoyen, et ne pousse pas contre lui des cris de Mélusine ou de Juvénal. Ils pressent le trait le plus vrai du poète créé par l'indignation : « Quand Dieu regarde les méchants, il en rit et les déteste. » — La satire d'Horace découle de cette source; c'est d'un de ses vers que cette maxime est sans conteste établie : « Que le ridicule a plus de force que la véhémence. »

La comédie s'est abreuvée à ce torrent crystallisé. Horace, inépuisable en variété, possède la forme dramatique au suprême degré. Horace eût pu être Térence; Molière lui emprunta le type d'un de ses *Fâcheux*. Voyez dialoguer Horace

et Davus son esclave, Ulysse interroger Tirésias, et Priape décrire plaisamment le tableau des nocturnes ébats des Stryges.

Le satirique Horace aurait été l'idéal du critique de nos jours. Son enjouement eût fait pardonner ses leçons, son atticisme sa rigueur, et sa science recueillie dans les bosquets de l'Académie, eût été fertile en bons jugements. Est-il enfermé tout entier dans les dix mille iambes ou hexamètres qu'il a mis trente années à parfaire au temps d'Auguste? Le lait de sa mamelle s'est-il tari ou a-t-il abreuvé sa filiation jusqu'à nos jours? Le lyrique, l'ami du beau, l'enjoué, le conteur charmant, le poète, l'enthousiaste, le satirique, celui en qui le mot jaillit abondamment de la pensée comme un reflux sous l'attraction lunaire, celui qu'on relit, qu'on écoute, dont on médit, que l'on maudit, que l'on jalouse, le premier dès longtemps, le premier toujours, ne revit-il pas de nos jours?

Horace n'a rien perdu de sa grâce; il va aimant la vérité, les belles choses et les beaux diseurs — qui pensent quelque peu et ne donnent pas du son, des mots, du verbiage aux oreilles seulement. Horace a toujours avec lui son secret d'instruire et de plaire; à qui le transmettra-t-il? Le temps est fertile en héritiers, et beaucoup ont vu pour eux revendiquer l'héritage, — et peut-être ils sauront le mériter, peut-être le méritaient-ils!

Pour cet Horace aimé, nous revendiquons l'honneur et le droit de la critique, nous le voulons nôtre, comme Quintilien revendiquait la satire au nom des Romains : *Satyra quidem toto nostra*, bien que nous n'ignorions pas qu'Hipponax l'ait précédé et qu'Archiloque existe encore, Archiloque entre les mains de qui l'iambe est l'arme de la rage :

Archilochum proprio rabies armavit jambo.

On dit que notre Horace s'est vu parfois en proie à de telles fureurs : juste et sainte fureur alors! Sus aux neveux de Crispinus!

Ce moment d'humeur passé — qu'il ne faut point confondre avec la misanthropie de Perse, nous retrouvons Horace toujours plus enjoué, plus élevé, plus séduisant, allant de Lydie à Platon et de Tibulle à Homère. C'est l'élévation, c'est

la force et la grâce; il transmue la naïveté de l'expression gauloise, Rabelais, Montaigne, Marot, l'élégante harmonie de Fénélon, l'abondance de Fontenelle, dans l'iambe lyrique et l'hexamètre satyrique ou épistolaire; c'est un travail poli, fini, complet, parfait, amplifié, digne de toutes récompenses et de toutes gloires.

Il s'est dit: Cette tâche a été tentée par tous, tant on l'aime, tant l'on chérit ce poète charmant, abondant, sage, spirituel, amoureux. Les rois sur les marges des *Princeps* et des *Elzévirs* ont écrit des pensées et des commentaires; on l'a loué; on a pour lui raffiné la louange. — Et cependant, qui l'a bien compris, qui nous l'a fait connaître? Qui l'a changé d'amphose sans laisser au fond du vase primitif sa fraîcheur et son parfum ?

A son tour, il a filialement, personnellement entrepris cette œuvre et l'a rendue deux fois sienne; nous avons l'arôme, la saveur, tout ce qu'il y a d'exquis dans ce nectar épandu sur la lèvre des hommes, et digne du festin des dieux. La voilà virile, altière, cette poésie invoquant la fortune pour César et ses soldats :

Ton pied dédaigneux a souvent renversé l'arc de triomphe le plus solide. En pleine obéissance, ta voix peut soulever l'émeute populaire. *Aux armes! aux armes!* Et voilà un trône renversé. Pour toi la Nécessité est un licteur portant dans ses mains impitoyables tous les supplices : les clous, les coins, le plomb fondu, le croc des gémonies.

Oui, mais à ta droite se tient l'Espérance ; à ta gauche la Fidélité, cette belle inconnue aux blancs vêtements; et quand soudain tu changes ta faveur en colère et que tu fais du palais des rois une ruine, elles te suivent. Voyez s'enfuir cependant le parasite infatigable et la courtisane infidèle; hier encore, ils s'enivraient des vins du maitre qu'ils ont bu jusqu'à la lie : ils refusent aujourd'hui de porter avec lui le joug du malheur !

En ce moment, Fortune, ton peuple confie à ta garde César Auguste, qui va chercher les Bretons à l'extrémité de l'univers ! Veille aussi sur notre jeune armée ; essaim redoutable, elle porte en Orient et sur les bords de la mer Rouge, la terreur du nom romain.

Dernièrement encore, le théâtre faisait entendre une longue superfétation de l'intraduisible : *Donec gratus eram.* —

Jamais l'on n'a poussé un plus suave soupir, jamais l'iambe amoureux n'a trouvé d'ailes plus légères :

Horace : A l'heure où j'étais aimé de Lydie, avant qu'un plus jeune et plus heureux que moi entourât de ses bras amoureux cette tête charmante, hélas ! j'étais plus fier et plus heureux que le satrape d'Orient.

Lydie : Tant que Lydie était votre unique amour, avant que Lydie eût été sacrifiée à Chloé, je n'aurais pas changé la grâce et le bruit de mon nom contre la gloire d'Illie elle-même, la mère de Romulus.

Horace : J'appartiens à Chloé, la jeune barbare, habile à mêler sa voix aux accords divins de la lyre; certes, je mourrais volontiers, si le destin, pour l'épargner, m'ordonnait de mourir.

Lydie : Calaïs et moi, le beau Calaïs, fils d'Ornithius de Thurium, nous brûlons d'une ardeur mutuelle. Ah ! grands dieux, je mourrais deux fois pour sauver ses jours.

Horace : Eh ! Lydie, que dis-tu ? Si nous nous reprenions à nous aimer ? Si la blonde Chloé s'en allait bien loin, et si ma porte repentante s'ouvrait de nouveau à ma brune Lydie?...

Lydie : Ah ! volage ! ah ! menteur !... Il est beau comme un astre, et toi plus léger que l'écorce, et plus difficile à dompter que les flots de l'Adriatique... Eh bien ! j'y consens tout à fait; vivons ensemble, et mourons ensemble, mon bien-aimé !

On voit combien Rousseau a imparfaitement imité la première de ces odes, et M. Ponsard la seconde. Ici — rapprochez les deux textes — et vous verrez, non seulement le tableau rempli, mais la pensée éclose et le mot figuré.

Le cadre du poète s'élargit avec le livre des épodes; sa verve a plus de feu, son pinceau irrisé broie des couleurs plus sombres; la personnalité tient dans ses mains le pinceau quelquefois : c'est le ressouvenir d'Archiloque, c'est la teinte lugubre des nuits criminelles, c'est Juvénal préludant à son indignation généreuse.

Il frappe ainsi Ménas, un affranchi de Pompée:

J'éprouve à ton aspect (quoi de plus naturel ?) l'horreur de l'agneau pour le loup, vil esclave qui portes encore à tes pieds la trace des chaînes, sur ton dos les sillons du fouet.

Va ! va ! traîne avec toi ton argent et ta vanité misérable; l'argent ne saurait changer ton origine, et quand tu balaies la voie sacrée des six aunes de ta robe volée, l'indignation des allants

et des venants, tu peux la lire sur leurs visages, elle s'exprime assez hautement.... »

Il foudroie l'hypocrite Mévius:

Le voilà déchaîné contre les innocents qui passent, ce mauvais chien à qui les coups font peur! Lâche! que n'aboies-tu après moi qui sais ce que vaut ton coup de gueule? Allons, mords au moins celui qui peut te mordre à son tour.

Après avoir rempli du nom de Canidie ses épodes, il reflète, dans sa Satyre VIII, les maléfices de la sorcière romaine et de Sagane, sa succube, dont Priape a surpris les nocturnes ébats:

J'ai vu, de mes yeux vu, Canidie elle-même. Elle accourait les pieds nus, les cheveux épars, la robe horriblement troussée... Et la vieille Sagane était avec elle, et l'une et l'autre hurlaient à qui hurlerait le plus. Elles étaient pâles, elles étaient blêmes, et les voilà qui se mettent à fouiller la terre avec leurs ongles. Les voilà qui déchirent à belles dents une brebis couleur de l'Erèbe...

Le sang remplissant la fosse attirait les mânes; les âmes étaient obéissantes à leurs évocations. — Les sorcières tenaient en leurs mains, celle-ci une image en laine et celle-là une image en cire: la laine représentait une femme irritée et superbe qui menaçait son esclave; l'esclave en cire, à genoux les mains jointes, semblait implorer une pitié qu'il n'espérait guère. Alors, aux invocations de Canidie, appelant: « Hécate! Hécate! » aux clameurs de Sagane invoquant la Tisiphone implacable, surgit de l'enfer un drame affreux! Les serpents sifflaient, les chiens hurlaient, la lune épouvantée, honteuse à l'aspect de ce désordre, se cachait derrière les grands tombeaux. — Si je ne dis pas ici toute la vérité, je veux que les corbeaux souillent ma tête de leur craie infecte; je veux que Pecdiatus et Voranus le voleur, fassent de moi leur sentine. Est-ce assez? et dois-je vous rapporter le dialogue impie entre Sagane et ces ombres aiguës, froides et pleines d'échos semblables aux vents du nord? Vous dirai-je aussi comment ces furies, visibles à moi seul, ont enterré dans le même tombeau, en grand mystère, les moustaches du loup et les dents de la couleuvre tachetée?.... Témoin consterné, mais vengeur de ces saturnales de la nuit, j'eus bientôt châtié, comme il convenait, les crimes et les chansons de nos deux furies. Soudain mon figuier crève avec le bruit de l'ou-

tre d'Eole. Ah! quelle épouvante! il fallait voir courir nos deux magiciennes du côté de la ville, en semant sur leur passage, leurs dents, leurs cheveux, leurs herbages de maléfices et les bandelettes de leurs sortiléges! et comme on eût ri, comme on se fût moqué de bon cœur!

Cette page, avec l'épître aux Pisons, est assurément la moins littérale; l'hexamètre est surchargé, le tableau l'est aussi, et l'Horace français semble s'être imposé la loi d'une liberté semi-personnelle. Aussi tous les tons, tous les rythmes sont exprimés plutôt que traduits; c'était là une entreprise périlleuse, et qu'un grand art pouvait seul faire aboutir, un talent immense imposer. En tant qu'œuvre de science et d'art, de littérature mixte, de poëmes français et de thèmes latins, le nouvel *Horace* ressemble assez à ces airs naïfs, frais, et d'une archaïque précision sur lesquels un maëstro a brodé les variations les plus brillantes. L'accompagnement s'unit si intimemeut au texte primitif, y ajoute tant d'expansion, de développement et de grâce, qu'on le voit recherché, fêté, qu'on l'admet, original et charmant, sur le pupitre intime, parmi les familiers et les plus grands, et qu'on ne s'en détache plus.

Tel est cet *Horace* que l'ami de Mécène eût avoué, et dont il eût remercié le père en le nommant à la fois son frère et son fils. Daniel Elzévir eût aussi avoué ce livre qui rappelle sa belle édition de 1676.

Les anciens disaient : « Il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe. » Qui ne dira, comme nous, après avoir médité cet *Horace* : « Il n'est pas donné à tous d'aller à Tibur! »

Aug. Convert.

LETTRES DU COMTE DE GOLOWKIN

à M. Nicolas Chatelain.

(SUITE. — Voir la livraison de février.)

LETTRE I.

Monsieur Châtelain est bien aimable de se souvenir d'un homme qui en est, malgré son embonpoint, à ne plus s'occuper de ses maux. Ils vont et viennent comme ils veulent et sont en bonne compagnie sans qu'on leur fasse l'honneur de les apercevoir. — Il sera trés bien venu toutes les fois qu'il voudra voir M. de Golowkin, qui a été très charmé de faire sa connaissance et se promet de la cultiver; mais il faut que tout cela se fasss sans cérémonie, en robe de chambre et à toute heure. Celui qui donnera le premier exemple sera des deux celui qui a le plus fait.

G.

LETTRE II.

Sécheron, 5 février 1806.

Je ne sais s'il y a deux mois qne vous n'aviez reçu de mes lettres; et vous êtes bien bon de vous laisser aller à de tels

calculs, mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a aujourd'hui jour pour jour six semaines que je ne suis sorti de ma chambre ni n'ai écrit autre chose que *je vis encore*. J'ai été fort incommodé, fort sérieusement même, et après avoir souffert l'impossible de mes maux, je souffre l'infini de mes remèdes. Je suis d'une faiblesse qui tient de l'impotence et de l'imbécillité, et les gens qui viennent encore tout exprès pour me trouver de l'esprit, me semblent arriver tout droit des Petites-Maisons. Quelqu'un est venu me dire ce soir : *Le préfet a été enchanté de deux heures qu'il a passé avec vous*, et moi j'ai dit : *Je suis charmé pour lui*, *que l'Empereur ne m'ait vu ni avant ni après; le brave homme aurait perdu sa place.* Ne voyez-vous pas aux sornettes que je vous conte que rien n'est plus vrai ? Mais ce n'est pas pour vous entretenir de mes mérites ou de ma chute que j'ai pris la plume : c'est pour vous dire que *votre hiver* en deux chants m'a fait passer de fort bons quarts d'heure. Ceci cependant demande deux mots d'explication, car je suis le plus aimable et le plus insupportable des amis, c'est-à-dire que je ne marchande point sur les louanges méritées, et ne saurais me taire sur ce qui doit être critiqué.

La lettre de Madame de Sévigné est un chef-d'œuvre; je n'en rabattrai rien; c'est son style, c'est son naturel que je croyais inimitable, ce sont toutes ses grâces, et je ne sais trop où un Hollandais, demeurant à Vevey, a trouvé l'art de contrefaire à ce point ce qui existe de plus aimable au monde. Ceux à qui j'ai montré ce morceau ont été ravis. Mais la lettre de Madame de Staël est absolument manquée. Je vous demande en grâce de me battre bien fort en personne ou par procureur, afin que j'aie le droit de vous dire que ce morceau est détestable. D'abord cela n'est pas même caricature, car cela ne ressemble pas du tout; ensuite cela est de mauvais ton, et votre original ne l'est jamais. Cela est sans intérêt, et votre original, au milieu de son langage précieux ou singulier, en offre toujours plus ou moins. — Un homme d'esprit me disait ce matin, qu'il était sans doute fort difficile de saisir les deux genres; mais lorsqu'on réussissait si parfaitement dans le meilleur, il était singulier d'être si mauvais dans l'autre. Vous m'avez chagriné dans

cette affaire, car après la lecture du premier morceau, je me meurs d'envie de vous nommer, et après le second, je crains toujours de l'avoir fait. Changez-moi cela, Monsieur, car je ne vous pardonnerais jamais d'être incomplet à ce point-là.

Je suis tombé malade au sortir de la lecture de *la Princesse d'Amalfi*. Quoiqu'elle fût singulièrement bien reçue par les difficiles Genevois, ce n'est pas l'orgueil qui m'a morbifié. Je la risquerai encore une fois parce qu'on lui fait trop la cour pour ne la point mettre à portée d'augmenter les suffrages, mais si vous saviez comment ce genre de succès me chagrine et m'humilie, je vous ferais pitié. J'ai été malheureusement élevé pour d'autres succès que ceux d'un salon; je n'ai pas l'esprit de l'oublier, et j'ai mal au cœur de ce qui remettrait celui du prochain. Adieu, ma tête est si faible encore que je ne saurais continuer. Mes tendresses aux hôtels Dufresne et Saint-Légier. Mes hommages respectueux à Madame votre mère. Mille choses aimables à tous les vôtres. Quant à vous je vous embrasse sans autre façon.

G.

LETTRE III.

St-Jean, 27 mai 1806.

Je ne vous ai point écrit tout ce temps-ci parce que j'ai toujours été fort souffrant. Si je m'allais jeter dans les détails de tout ce que l'art a tenté en ma faveur, vous comprendriez que les remèdes m'ont éprouvé plus encore que les maux, et que j'ai flotté le plus joliment du monde entre la vie et la mort; mais je n'aime point à parler du passé lorsqu'il est désagréable, et les descriptions de ce genre m'ont toujours paru un véritable radotage. On a l'air de fouiller tous les recoins de l'existence, pour y trouver de quoi réveiller l'intérêt du prochain, et la manière dont vous m'avez assuré du vôtre, me dispense des petits moyens. En résultat je suis curieux, mais comme je ne me fie qu'à mon expérience, j'ai pris une grande et noble résolution; c'est de par-

tir dans quinze jours pour Carlsbad. Ces eaux m'ont deux fois sauvé la vie; le mouvement nécessaire pour y parvenir, distraira les humeurs, et c'est quelque chose de dépayser son mal. N'allez pas me demander ce que je ferai au sortir de cette chaudière. Je n'en sais rien, un voile moitié rose, moitié gris, recouvre mon avenir. Je reviendrai peut-être, peut-être irai-je passer l'hiver en Russie pour revenir en été, peut-être.... Mais pourquoi vous donner des idées quand moi-même je n'en ai pas?

Notre habitation ici est délicieuse; la maison est bonne, et située comme au milieu d'un conte de fées; elle est meublée à ravir. Une vingtaine de personnes, dont quelques-unes fort aimables, ont été mises sur le pied de venir quand elles le veulent. Nous avons toujours quelques couverts à la disposition des arrivants, et on arrive, on n'est pas à Genève comme à Vevey, on ne vous répond pas sèchement *je ne mange pas*. On conçoit qu'à l'âge de ma tante [1], on reçoit volontiers chez soi et qu'on n'aime pas à en sortir; en un mot, ma bonne tante est ici dans son vrai centre, ayant les agréments de la vie à mille lieues de toute gêne. Je suis fâché de la quitter, et pour elle à qui je suis un peu utile et pour moi qui me trouve bien de notre genre de vie. Les gens d'ici sont prévenants; on ne me trouve pas trop bête, j'ai une sorte de bonhomie qui ne dérange la taille à personne. Ne pensez pas que j'aie oublié Vevey, ou que je ne la regrette pas; mon cœur y est resté accroché par plus d'un endroit; mais je suis si accoutumé à laisser des bouts d'affection par les chemins, que je cherche toujours ma consolation dans l'espoir de les renouer au premier jour. Comme je m'arrêterai à Rolle en partant, j'espère enfin y voir Madame votre sœur. Il y a entre elle et moi une sorte de fatalité romanesque à laquelle je ne m'accoutume pas. Il faut que cela finisse, que je la voie, que je l'entende et que je jouisse de son portefeuille. Dites mille respects de ma part à vos parents et mille jolies choses aux Chavannes. Je n'ai que faire de vous envoyer la liste de ceux à qui je veux que vous parliez de mon tendre attachement. Vous savez que le chapelet commence

[1] Mme la comtesse Golowkin née Schouwalow.

par Madame Dufresne, après quoi vous le direz tout entier sans vous troubler la mémoire. Adieu. Je ne vous dis pas de penser à moi, car s'il fallait vous en prier, je laisserais une entière liberté à vos souvenirs. Je me flatte du contraire et crois en bonne conscience le mériter.

G.

Toute notre gentilhommière vous salue.

—

LETTRE IV.

Rolle, 14 juin 1806.

Je ne veux pas quitter Rolle et la Suisse sans me recommander à votre souvenir. J'ai fait enfin la connaissance de Madame Eynard. C'est vous dire que j'ai passé quelques moments très-agréables. D'abord je lui vis jouer la comédie pour laquelle Monsieur son mari a nn talent très prononcé: Elle joue bien avec intelligence, mais notre cher accent hollandais transporte un peu trop fortement les souvenirs d'Amsterdam sur les bords du Léman. Au reste, on voit qu'au lieu de prétentions, elle n'y met que de la complaisance; et malgré ce défaut, elle l'emporte tellement sur les autres actrices que sa gloire n'en souffre pas. Elle a eu la bonté de me recevoir dans son charmant appartement et de me laisser voir à mon aise ses ouvrages. Son talent est véritablement distingué. Il y a *une Vierge* de Raphaël, un *Rendez à César* de Van Dick, et un portrait de Mademoiselle Porta, qui sont d'un mérite qu'on ne rencontre pas ailleurs. Sa grande modestie le relève encore et ajoute au cachet qui le distingue. J'ai obtenu un morceau d'après Raphaël qui m'a fait le plus grand plaisir. Madame votre sœur avec cela, est très gentille, causant bien, et Monsieur son mari est de ces gens qu'on s'abonnerait à voir souvent.

G.

—

LETTRE V.

Lettre de Madame Eynard-Châtelain à Monsieur Châtelain.

J'ai tant de choses à vous dire aujourd'hui, mon cher Claas, que je ne sais par où commencer. Une de celles qui vous intéressera le plus, c'est que j'ai vu le comte de Golowkin et qu'il m'a demandé de vos nouvelles. J'ai beaucoup causé avec lui, ou plutôt je l'ai beaucoup écouté et jamais autant que j'aurais voulu. Je n'en ai plus si peur; c'est en avoir la tête tournée; je ne sais s'il a voulu n'avoir pour moi que l'esprit qui n'exclut pas la simplicité et la bonhomie même d'un homme de génie, mais au bout de quelques jours encore, j'aurais été assez à mon aise. Vous croiriez pourtant qu'il faut l'être, pour demander à quelqu'un qu'on ne connaît presque que de réputation de faire son portrait; j'ai eu ce courage et le comte a eu cette patience-là pendant toute une matinée de la manière la plus aimable. Par malheur, il a une conversation si intéressante et si brillante que je l'écoutais en le regardant, et que cherchant tour à tour à saisir l'expression d'une pensée noble ou piquante, je n'ai presque pu donner d'attention aux traits d'ailleurs très difficiles, parce qu'ils sont taillés largement sans être gros. Par malheur encore hier où je devais avoir la seconde séance, Madame de Staël avait promis de venir lire aux Uttins la tragédie de *Walstein* de Schiller, arrangée et traduite par M. B. Constant. Pour assister à cette lecture, j'ai été obligée de me ménager, ayant fort mal aux dents le matin; je n'ai pu m'appliquer. N'est-il pas cruel quand le comte de Golowkin n'est à Rolle que pour deux jours, que Madame de Staël y vienne lire un ouvrage du plus grand intérêt! Il y avait là plus d'esprit et de génie qu'on n'en voit à Rolle en six mois ou plutôt qu'on n'en voit jamais; à Rolle dont l'historien Mallet a dit :

Ici les grandes passions
Ne craignent pas qu'on les réveille ;
Chaque jour sans diversion
On y fait ce qu'on fit la veille.
La jeunesse peut en gémir,
Y pousser maint et maint soupir,

Y bâiller comme à la campagne.
Moi, je soutiens que pour vieillir
Et ne pas craindre de mourir
Rolle est un pays de Cocagne.

Il y avait ici dans ce temps-là plusieurs vieillards étonnamment conservés, et vous jugez qu'en général on s'y porte à merveille. De plus, j'ai M. et Mad. Braun dans ce moment, sans compter tout le reste. N'est-il pas vrai qu'on pouvait avoir toutes ces jouissances éparses? La Providence n'entend pas toutes ces choses-là.

Pour en revenir au comte, il m'a parlé de maman et de vous de la manière la plus aimable; il m'a témoigné du regret de ne plus retrouver notre bon père, et il m'a dit qu'à présent il ne reste plus à Vevey que maman, madame du Fresne et vous qui l'intéressent. Il promet d'y aller, mais je ne sais quand. Ce qui me fait un plaisir infini, c'est que son séjour en Suisse est tout à fait illimité cette fois. Mon cher ami, je ne lui ai rien dit de ce que je voulais lui dire: J'ai oublié de lui parler de la *princesse d'Amalfi* (dont je ne sais pas écrire le nom mais que je crois un ouvrage si délicieux sur ce que vous m'en avez dit). J'aurais tant voulu aussi lui entendre lire ses vers sur les illusions, je n'ai pas osé le lui demander. Je les ai à Lausanne, je me réjouis de les relire. En tout, je n'ai pas la moindre présence d'esprit, et depuis le chagrin affreux que j'ai eu cet été, et les efforts que je fais sans cesse sur moi-même pour ne pas me laisser abattre, ma tête s'est réellement affaiblie au point que je ne puis plus saisir deux objets à la fois, et qu'une application suivie me donne des maux de tête nerveux à ne pas savoir ce que je dis. Je suis pourtant assez bien à présent; et pour vous parler de quelque chose de plus gai, vous saurez que le comte m'a paru fort content de *notre* dessin de la diète de Pologne. Il m'en a demandé un; je voudrais bien faire quelque chose qui ne déparât par sa collection: Si j'avais pu lire cette *princesse d'Amalfi*, je m'imagine que j'y aurais trouvé de ces tableaux qui souffrent la médiocrité de l'exécution. Dites vite ce que vous en pensez.

Je n'ai pas le temps de répondre aujourd'hui à votre dernière lettre dont je vous remercie mille fois. J'espère que

maman est mieux, je ne vous dis rien pour elle quand je compte les jours jusqu'au moment où je l'embrasserai. Monsieur Eynard a été sérieusement malade, il est mieux; dans quelques jours nous partons pour Lausanne, et dès que j'y aurai seulement donné un coup d'œil, je viens me dédommager avec vous et maman de tout ce que nous avons souffert ensemble.

Voilà qu'on m'appelle pour aller déjeûner chez Mademoiselle Passavent avec Madame Braun. On nous invite du matin au soir, c'est pour en mourir. Je vous embrasse.

G.

—

LETTRE VI.

Sécheron, ce 8 décembre 1807.

Quelle idée de m'envoyer la lettre de cette jolie femme! De quoi osez-vous vous flatter? Pensez-vous qu'une cervelle de mon âge se laisse attraper à de pareilles manières, et que j'irai me croire du mérite parce qu'une sœur qui caresse les fantaisies de son frère ou s'en moque, me prend pour l'objet des soins qu'elle lui accorde ou des plaisanteries qu'elle lui fait. Non, non, reprenez cette feuille si bien écrite et si follement pensée, et dans l'occasion servez de témoin à ma juste modestie. Si Madame Eynard a bonne opinion de moi, j'en suis très flatté, si elle rend justice au prix que j'y mets, je le serai davantage encore, mais lorsqu'elle s'amusera à se moquer de vous, je saurai même à mes dépens vous ouvrir lee yeux sur sa malice.

Je ne sais encore quand je pourrai aller à Vevey. Mon plan favori se borne pour le moment à ce voyage, mais les circonstances où je me trouve ne m'ont pas laissé aller plus loin que Rolle, et j'ignore quand je pourrai recommencer mes courses. Il faut de la raison, et comme j'en ai peu, je m'en pique. C'est le train ordinaire de la sagesse humaine. Rolle d'ailleurs si ennuyeux, était charmant cette fois. On y trouvait de certaines choses qui plaisent partout: Conversation, lectures, musique, bon ton, mouvement et cætera. Madame

votre sœur m'a traité avec milles bontés. Elle a eu la complaisance d'attacher ses jolis regards à ma sotte face; elle n'a point bâillé pendant trois heures de mon perpétuel ramage; elle a bien voulu me promettre un beau dessin. Monsieur Eynard a fait chorus de politesse et d'amabilité avec elle, enfin ils avaient pris un pli de me gâter qui me semblait fort, et qui me fera aller à Lausanne plus décidément encore que je ne me l'étais proposé. Ils font bien de quitter un peu la petite pétaudière pour la grande. Ils sont trop jeunes encore pour les mérites invalides de la première.

Je passe mes journées à écrire dans ma chambre ou à causer dans celle de ma bonne vieille tante. Je vais faire imprimer un ouvrage sous le titre d'*Annales de la Maison de Russie.* J'ignore s'il sera bien écrit. Lorqu'on est nourri de Tacite, on se trouve fade et plat d'un bout à l'autre, mais j'ai mille raisons de laisser courir cet enfant là, et tel qu'il sera, il verra le jour.

Je vous conterai cela de bouche.

G.

LETTRE VII.

Sécheron, 7 janvier 1808.

Votre lettre est venue me faire honte de ne vous avoir pas dit tout ce que le nouvel an me faisait vous souhaiter à vous et aux vôtres. Il est vrai que mon cœur n'est pas fait de manière à attendre de certains jours fixes pour parler d'amitié. Je ne condamne pas cependant l'établissement de ces jours-là parce qu'ils fournissent souvent un prétexte souvent désiré et attendu, de reparler d'un sentiment auquel on fait tort lorsqu'on en parle trop souvent. Le cœur a un côté faible qui le porte à parler toujours de ce qu'il sent; il a ensuite une sorte de raison qui l'empêche d'affaiblir par des mots le sentiment qu'il éprouve, et alors les anniversaires, les boutsde l'an arrivent à propos pour le mettre d'accord avec lui-même. Je ne suis pas fort expansif, mais je suis fort constant. de sorte que je vous souhaite tout ce que je vous

ai toujours souhaité, le *contentement* et la *modération*. Cela renferme tout.

Les étrennes que vous m'avez envoyées sont fort jolies. J'en ai régalé le salon de Sécheron et nous sommes tous de votre avis. Notre temps vaut bien mieux que le temps passé. Cela est gai et fort joliment écrit; seulement à la suite des deux tableaux, j'aurais voulu un morceau de morale un peu étendu, car telle qu'elle est, cette pièce ressemble à une préface sans livre. Voyez si je n'ai pas raison, et profitez de vos loisirs pour ajouter à l'agrément des nôtres.

Vous vous moquez de moi en me priant de vous dire franchement si je me soucie de *Notre-Dame du silence* qu'a dessiné Madame Eynard. Vraiment, c'est tout ce que je désire. Je le lui ai fait voir avec la dernière indiscrétion, et sans un reste de pudeur, je crois que je le lui aurais volé. Mais voilà ma demi-vertu qui va être récompensée de la manière la plus aimable, et dans toute cette affaire, je ne suis pas aussi en peine de ma joie que de ma conscience qui me reproche tous les pas que j'ai faits.

Ma tante, la Princesse[1] et Monsieur Bourgarel vous remercient fort de votre souvenir. Je ne dis rien de moi parce que vous savez à quoi vous en tenir.

G.

—

LETTRE VIII.

Lettre de Monsieur Golowkin à Madame Eynard-Châtelain.

Paris, 11 juillet 1808.

Je n'ai pas voulu vous écrire d'abord; ne vous parler que de moi, Madame, c'eût été une sorte d'impertinence dont je suis incapable. Maintenant que me voilà établi et assez au fait des hommes et des choses, je m'abandonne au plaisir de vous rappeler mon existence et de vous faire souvenir de la permission que vous m'avez accordée de cultiver vos

[1] Gagarin.

bontés. Je me suis logé au centre de la ville, au centre de ce nouveau quartier, où toutes les places, rues et ruelles portent quelque nom de victoire. Ma maison est encore la seule de la rue Castiglione, mais de mon balcon, je domine d'une part le jardin des Tuileries, et de l'autre la place Vendôme, et à travers la rue Napoléon, les boulevards. Je suis à portée de la cour, des promenades, des spectacles, du corps diplomatique, de mes connaissances et même du faubourg Saint-Germain où j'en ai trouvé beaucoup. Je paie fort cher, mais je n'ai point d'équipage, et ma commodité et mon économie ont toujours le profit et l'honneur d'une si aimable résidence. Comme on m'a prouvé qu'en meublant moi-même mon appartement, j'y gagnerais à la longue, et ne tuerais pas mon capital, je n'ai rien épargné pour le rendre agréable, et j'aime à penser qu'il aurait votre approbation. Je vous demande pardon de ces détails vulgaires; mais je n'ai pu oublier que M. Eynard m'a promis votre visite, je sais que vous êtes fort rangés, et qu'un aperçu des dépenses de la bonne ville trouverait grâce à vos yeux. *Le silence du Corrège* fait le principal ornement de mon salon, et il est généralement approuvé et admiré. J'y ai joint les plus beaux dessins de ma collection. Ces couleurs vives ou douces, dans des cadres bien dorés, paraissent à leur avantage sur un fond gris anglais, bordé de gros pampres en or, et des draperies en mousseline et en nanquin achèvent l'effet général qui offre une certaine réunion d'élégance et de modestie très flatteuse à l'œil. J'ai une chambre à coucher toute drapée en blanc qui vieillit et grossit outrageusement ma figure; un boudoir assez élégant qui ne rétablit pas sa réputation et d'autres pièces moins agréables, mais qui lui conviennent beaucoup mieux. Mon balcon est couvert d'orangers, de grenadiers, de lauriers-roses, de jasmins, de tubéreuses, de réséda, et si vous vouliez y venir dans ce moment, je ne serais pas trop embarrassé de vous en faire les honneurs. Mais je ne sais trop pourquoi je vous fais cette miniature de mon Elysée, lorsqu'on m'annonce que vous allez en créer un en face des Alpes? Cette nouvelle, je le confesse, m'a donné de l'humeur. Pourquoi cet établissement, pourquoi ce nouveau lien dans un pays que vous vous proposiez de quitter un peu?

Je m'aviserais presque de prendre la chose comme une inconstance et un manque de foi. Mon égoïsme me fait oublier combien je vous suis attaché et cette espérance de vous faire les honneurs de Paris, ne m'apparaît plus qu'au travers d'un nuage. Mais vous faites bien si votre plaisir est en Suisse, et si vous avez le bonheur de le trouver au centre de vos devoirs. La liberté certes est une belle chose, mais lorsqu'elle nous isole de tout ce que nous aimons, ou de ce que nous devons aimer, elle a plus d'épines qu'elle n'en montre d'abord.

Vous aurez pensé, qu'affamé d'arts et de spectacles, j'y ai donné à corps perdu. Je n'étais point débotté, que j'avais rendu mes devoirs à mes anciennes divinités, à l'*Apollon*, à la *Vénus*, à tant de demi-dieux que j'avais connus ailleurs. Les voilà rassemblés ici, me voilà à leurs pieds, et je me permets de croire que ce n'est pas un des moindres effets des convulsions de notre âge. Je n'entrerai point aujourd'hui dans le détail de leur position actuelle et de mes sentiments. Je me bornerai à vous dire ce qui m'a frappé le plus, ce qui m'a saisi l'âme avec le plus de violence, est le musée des Petits-Augustins. Tous ces monuments de tout genre, tous ces siècles, toutes ces tombes, tous ces autels réunis par un seul particulier, dans un asile obscur et inconnu; quelques salles, un jardin entouré de hautes murailles, la clef de Monsieur Lenoir renfermant ces trophées historiques de l'orgueil et de l'amour! mon Dieu! quelle foule de sentiments cela fait naître, et qu'il faudrait d'heures et de jours pour les classer et les décrire! Un homme marche froidement à vos côtés, il vous dit d'une voix ferme: *Voici la salle du quinzième siècle*, et que de monarques, que de héros, que de grandeurs, que de faiblesses vous apparaissent au même instant. *Voici la salle du seizième siècle*, quelle résurrection de bonnes et de mauvaises fortunes, de vertus et de crimes... Enfin, on veut toujours s'arrêter, on veut toujours penser et l'on ferme à chaque instant les yeux de crainte d'étouffer, et peut-être de sangloter. Ce fut une grande et courageuse pensée que celle de Monsieur Lenoir, lorsqu'il entreprit d'arracher au vandalisme les restes d'une monarchie de mille ans, et de renfermer dans un port tranquille et écarté, les immenses débris du plus grand des naufrages.

Parmi les grands ouvrages de l'Empereur, il y a des choses bien pompeuses par les souvenirs qu'il a su y attacher, qui sont poétiques à force d'être simples et nobles, et dans lesquelles on retourne à Homère à côté d'Auguste. Je n'en citerai qu'une et que la foule ignorante et froide cite à peine. C'est la Place des Invalides. Elle est devant cette vieille caserne d'une gloire passée; c'est là que se promènent ces milliers d'hommes dont chacun a perdu un membre ou une faculté; et c'est là que sur un piédestal élevé et dont l'inscription n'a d'autre pompe que celle de la vérité, c'est là qu'est placé le lion de St-Marc. Ce vieux trophée, au centre de cette vieille gloire, ces souvenirs des triomphes de Louis XIV, embellis par un monument, auquel loin de pouvoir atteindre, il n'eût pas même osé aspirer; ce fil de réputation nationale rompu par la révolution et renoué par la victoire, ce rapprochement subit de deux siècles mémorables est d'un effet prodigieux. Je retourne sans cesse à cette place et sans le hasard qui a logé les ambassadeurs de Rome et de la Porte à côté des Invalides, et qui quelquefois me fait sourire, j'en rapporterais toujours une longue exaltation. — Malgré le peu de ressemblance de ces deux objets, le Louvre me rappelle Epiménide. C'est toujours la demeure des souverains et des arts, mais une longue nuit l'avait enveloppé de ses ombres; une force surnaturelle arrive et l'enchantement cesse. C'est un superbe édifice. Les murs reprennent leur première fraîcheur, les tristes entours, dont le temps avait souillé son voisinage, sont abattus et dans moins d'un an rien ne manquera à la gloire du bâtiment et de l'architecte.

Les spectacles ont d'abord excité toute ma curiosité; j'avouerai cependant qu'à l'Opéra près, qui par la majesté de l'ensemble, la perfection des chœurs et des ballets, est sûrement le premier théâtre du monde, ils n'ont pas rempli mon attente. Il y a sans doute de très grands talents, mais il y en a de bien médiocres, et cette éternelle revue des doublures et ces éternelles répétitions des pièces qui réussissent, sont choses bien fatigantes. Mes beaux jours sont ceux où les premiers sujets se font un devoir religieux de jouer du Molière, du Regnard, du Piron. Alors j'entrevois la per-

fection; et les *femmes savantes* me firent, il y a quatre jours, un plaisir que j'aurais bien voulu partager avec vous, et ceux où Ellevion, Martin et Mademoiselle Duret, bien soutenus par Chénard, m'attirent à Feydeau. J'en demande pardon aux amateurs, mais les petits spectacles m'ennuyent, et Brunet lui-même ne doit, selon moi, être vu qu'une fois par mois. Le goût des pièces est d'ailleurs détestable; point de gaîté, point d'esprit, aucune morale, des calembourgs, des jeux de mots, des ordures; mais il y a presse et je ne dispute la place à personne. On vient de nous ouvrir le théâtre de l'Odéon. Malgré tous ses défauts, il est magnifique. J'y fus voir dernièrement la *Petite Ville*, et vous dirai en confidence que ni à Lausanne, ni à Pétersbourg, ni à Berlin, on n'a eu la moindre idée de l'esprit et des costumes de la pièce; mais ceci demanderait une lettre particulière, et j'aurais besoin d'un ordre de votre part pour me résoudre à l'entreprendre.

Le Consistoire réformé m'a honoré de grandes coquetteries, mais ce qui m'a touché davantage, est l'intérêt avec lequel il m'a parlé de feu Monsieur votre père. Je voudrais bien savoir si Monsieur Chavannes songe encore à une place et s'il voudrait m'employer à la lui procurer. Je ne vois d'autae obstacle que la cherté de Paris. Il faudrait dix mille francs au moins pour y vivre un peu décemment, et c'est à lui à faire ses comptes. Mettez-vous aux pieds de Madame votre mère et dites-lui que je ne déjeûne que dans la tasse qu'elle a eu la bonté de me donner. Mille amitiés à Claas. J'ai été bien fâché contre lui, mais je ne m'en souviens que par la honte que je ressens de le lui avoir fait apercevoir. Rappelez-moi au souvenir de Monsieur votre beau-père. Quant à son fils et à son petit-fils, je les embrasse de tout mon cœur. J'ai été enchanté de Lyon. Peu de villes m'ont plû davantage. Il y a un mélange de Naples et de Rotterdam, une réunion de Suisse et de France qui m'est allé droit au cœur. Adieu Madame. Pardonnez-moi cet insigne griffonnage et songez qu'en me permettant de vous rester attaché pour la vie, vous m'avez donné les droits les plus sacrés à votre indulgence.

G.

LE RETOUR

Oh, pourquoi tant d'inquiétude,
Tant de travaux perdus pour nous?
Sentier trompeur! chemin trop rude!
Que j'échappe à la multitude!
Vents si purs, si frais et si doux,
Vents qui soufflez des monts, vents de la solitude,
Revenez, j'ai besoin de vous.

Onde chérie
Dont l'accent vient à moi, tout plein de doux accords
Et se mêle au parfum qu'exhale la prairie,
Oh, si jamais ma vie
N'avait coulé loin de tes bords!

Mais j'ai fait comme toi, j'ai quitté la vallée :
Dédaignant mes rochers, pour de plus doux hivers
Comme toi j'ai fui mes déserts,
Et ma vie aussi s'est troublée.

Accueillez-moi, lacs enchanteurs!
Trônes de verdure et de fleurs,
Vos bords charmeront ma souffrance;
Ils ont vu mon enfance,
Ils comprendront mes pleurs.

Balancé sur ces lacs qu'éveille un frais zéphire,
Où le roseau plie, et soupire
Sa tendresse aux flots d'alentour,
De ces flots ébranlés qu'un accent lui réponde
Et j'oublierai qu'il est un monde
Insensible à ces chants d'amour.

Oh! qu'on me donne une chaumière,
Une chaumière à l'orient!
Toujours de sa clarté première
Que l'astre d'or et de lumière
La bénisse en me souriant;

Qu'on me donne une humble nacelle,
Un lac à la bercer fidèle,
Sous l'ombrage odorant des bois,
Un écho fidèle à ma voix;

Oui, qu'on me donne un repos solitaire,
Un frais repos bercé par le bruit des torrents,
Par le bruit des flots et des vents,
Par une voix d'amour et de mystère!

Quand cette voix tremble au sein des forêts,
Fait ondoyer des monts la noire chevelure,
Et prête à la nature
L'accent ému de nos regrets,
Des lacs dans la vallée
Quand la vague ébranlée
Verdit comme un cyprès;
Quand la tige du pin, dans l'azur balancée
Se courbe en soupirant comme une âme oppressée;
Qu'il est doux alors, qu'il est doux
De fuir, de s'égarer de colline en colline,
De sentir, le cœur plein d'une extase divine,
Qu'il n'est que la nature entre le ciel et nous.

Des torrents que la voix est douce,
La voix des torrents bien-aimés
Fraîches forêts, tapis de mousse;
Que vos parfums sont embaumés!
Monts orgueilleux, humbles collines,
Votre souffle m'a rajeuni :
Dans ces solitudes divines
Non, mon cœur jamais n'eût vieilli!

LE PSAUME DE LA VIE.

Ne me dis pas, l'air morne et le ton défaillant,
    « Qu'est-ce que la vie? Un vain songe ! »
Morte est l'âme engourdie et le cœur sommeillant !
    Non, vivre n'est pas un mensonge !

La mort n'est pas le but ; si la vie a ses maux,
    Elle est sérieuse et réelle ;
« Poudre retourne en poudre » est-il dit, mais ces mots
    Ne sont point pour l'âme immortelle.

Ni jouir, ni pleurer ne sont notre destin ;
    Non, de la Volonté première
Voici l'ordre : Agis, marche et sois chaque matin
    D'un pas plus loin dans la carrière.

La science est sans terme, et fuyants sont nos jours.
    Nos pauvres cœurs dans les ténèbres,
Tambours voilés de crêpe et remplis de bruits sourds,
    Battent bien des marches funèbres.

Mais dans ce train de guerre, au bivouac, au combat,
    Que ton âme demeure ailée.
Malheur à qui recule et honte à qui s'abat !
    Sois un héros dans la mêlée !

Laisse ton passé mort ensevelir ses morts,
    L'avenir promettre ses fêtes ;
Mais toi, pour l'heure agis ! Soyons purs, soyons forts !
    En nous la foi, Dieu sur nos têtes !

Que prouve le destin des hommes éclatants ?
    Qu'on peut rendre sublime et sainte
Sa vie, et qu'après toi sur le sable du temps
    Ton pied peut laisser son empreinte.

Sur l'Océan du sort, des vivants, à leur tour,
    Navigateurs faisant naufrage
Peut-être, retrouvant tes traces quelque jour,
    Grâce à toi, reprendront courage.

Compagnons du devoir, vigilants et dispos,
    A l'œuvre donc et sans relâche,
Labourons et semons, à demain le repos,
    Aujourd'hui, faisons notre tâche.

D'après Longfellow. H.-Fréd. Amiel.

CHRONIQUE BERLINOISE.

Berlin, le 1er juin 1861.

Je ne sais pas si vous me donnez le droit de vous parler politique, mais je sais bien que j'en brûle d'envie. Les scandales de la police, la question danoise, la réorganisation de l'armée, et pour couronner le programme du duel, un vrai duel politique, non entre deux hommes seulement, mais entre deux principes : l'armée et la bourgeoisie, le parti des *junker* et le parti des *docteurs*, — voilà, avouez-le, plus qu'il n'en faut pour tenter un correspondant de journal !

Mais la *Revue suisse* n'a point pour tâche, je le reconnais, de courir haletante à la suite des faits contemporains, de recueillir les scandales du jour et les émotions passagères de la foule, de regarder à la loupe les événements contemporains et de les exagérer pour la plus grande joie de ses lecteurs. Assez d'autres journaux se livrent à ce métier fatigant et peu enviable. La tâche d'un recueil tel que le nôtre est plus élevée. C'est aux idées qu'il doit s'attacher, et non aux faits. C'est aux phénomènes constants, profonds, logiques, à l'évolution régulière de l'esprit public et de l'âme humaine qu'il demande des joies exquises; et les brusques variations de température n'ont qu'une influence lointaine sur cette calme oasis de la science et de la littérature, où l'on trouve en tout temps une ombre bienfaisante et des eaux fraîches, et où l'on vient se délasser des combats, des agitations fiévreuses et desséchantes de la vie publique.

Un poète que j'ai beaucoup connu quand j'étais jeune, s'écriait en 1848 :

Après le vain fracas des fureurs populaires,
Après ces jours d'effroi, de deuil et de terreur,
Quand je reviens à vous, mes amours solitaires,
A vous, rayon caché dans le fond de mon cœur,

Après que l'ouragan sur les pins séculaires,
A laissé cheoir sa rage et son bras destructeur,
Quand je reviens à vous, pauvres fleurs éphémères,
Si pleines de repos, de joie et de candeur.

Alors je reconnais la vanité des choses,
Que mieux vaut s'attarder au bois, cueillant des roses,
Que de s'ouvrir la route, une hache à la main,

Mieux un vent amoureux qu'un ouragan qui gronde,
Et que si nous cherchons quelque bonheur au monde,
Il est partout ailleurs que sur le grand chemin.

Mais c'était la plainte d'un poète, et le temps des poètes est passé. — La rêverie ne nous est plus permise. La littérature elle-même n'a plus le droit de s'isoler des préoccupations de la vie publique. — Gœthe lui-même avait prévu cette époque lorsqu'il disait : « Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance. » Ce que les Allemands appelaient, il y a dix ans, la *littérature à tendance* (tendenz litteratur), est devenu le système général. L'art pour l'art n'a plus de raison d'être. Les poètes, les romanciers, les auteurs dramatiques, ne sont plus que des citoyens qui gémissent sur le passé, discutent le présent, ou se plaisent à jeter d'avance sur l'avenir la poudre dorée de leurs rêves utopiques.

C'est ainsi que Berlin, la ville de la science abstraite, le sanctuaire de la haute philologie, en est venue à se passionner pour les brochures, autant du moins que sa froide population peut se passionner. Outre les brochures françaises qui croissent comme des champignons dans la boutique de Dentu, entr'autres celle du duc d'Aumale qui a produit ici une immense sensation[1], et dont la traduction allemande paraît à Berlin avec une rapidité toute moderne, il se publie ici non seulement des brochures allemandes en quantité, mais quelques-unes même en français, et quel français! Je vous l'ai déjà dit, le tort des Berlinois est de se croire polyglottes et d'en abuser.

[1] Cette brochure a détaché du napoléonisme un grand nombre de personnes qui, semblables à certains gouvernements suisses, commençaient à se laisser séduire par le charme incontestable du succès.

C'est à propos d'une brochure (en allemand, cette fois,) qu'a eu lieu le duel entre le général de Manteuffel, frère du ministre de la réaction (heureusement congédié, et fort peu regretté), et M. Twesten, conseiller du tribunal, fils du fameux théologien Twesten, recteur de l'université. Cette brochure, intitulée Ce qui peut nous sauver (*Was uns noch retten kann*), partant du point de vue que Napoléon III, après avoir exigé la Savoie et Nice, comme compensation de l'unité de l'Italie, exigera tôt ou tard les provinces du Rhin contre l'unité de l'Allemagne ou les velléités d'agrandissement du côté du Holstein, en tire la conséquence que la Prusse est maintenant sérieusement menacée d'une guerre contre la France, si ce n'est pour cette année-ci, du moins pour l'année prochaine. Quant au résultat, l'auteur ne se fait point illusion et il reproduit sans hésiter l'opinion généralement répandue ici même, que la Prusse serait battue, et se verrait forcée de livrer au vainqueur, après une courte guerre et une paix à la Villafranca, les cathédrales de Spire et de Cologne, Aix-la-Chapelle, la ville impériale, ainsi que les forteresses de Mayence et de Coblence, et les excellents vignobles du Rhin allemand.

Cependant tout n'est pas perdu, si la Prusse en vient à prévenir la catastrophe, et sait renoncer à son vieux précepte monarchique : « *L'immobilité est le premier devoir du citoyen.* » — Il faut pour cela qu'elle prenne trois résolutions : la première, de renoncer à unir son sort avec celui de l'Autriche ; — la seconde, de ne point compter sur les autres états allemands ; le troisième, enfin, de ne chercher son salut que dans l'alliance avec la Suisse, la Belgique, la Hollande, et, suivant les circonstances, avec l'Angleterre.

C'est en développant ces différents points que l'auteur, touchant à la question actuelle de la réorganisation récente de l'armée prussienne (qui double le nombre des régiments en augmentant les années de la réserve et en retranchant la *landwehr* de l'armée active), en vient à critiquer l'action de M. de Manteuffel, chef du cabinet militaire, comme gênante pour le ministère de la guerre et fâcheuse pour toute l'armée.

« M. de Manteuffel, dit la brochure, est peu aimé de l'armée; on le considère généralement comme le comte de Grünne à Vienne, qui dut remettre le commandement en Italie au comte Giulay. Aurons-nous besoin aussi d'une bataille de Solferino pour rejeter un homme funeste d'une position funeste ! »

Telle est la phrase qui a motivé la provocation de M. de Manteuffel à M. Twesten, et amené le fâcheux duel dans lequel ce dernier a été légèrement blessé.

Quelque peu tragique qu'ait été l'issue de ce duel, il a néanmoins une très grande importance, parce que, comme je vous le disais en commençant, il ne s'agit pas seulement de deux hommes, mais de deux principes. Depuis longtemps l'esprit exclusif de l'armée et surtout du corps des officiers, qui est en Prusse un véritable ordre de chevalerie avec le roi pour grand'-maître, est l'objet des attaques de la bourgeoisie libérale représentée par *les docteurs*, c'est-à-dire par les gens instruits. Cet antagonisme est ravivé surtout dans ces derniers temps par les débats de la chambre des représentants sur le budget militaire et l'augmentation de l'armée. Aussi le duel dont il est question, a-t-il été regardé comme un phénomène d'actualité, un combat d'avant-garde qui annonce une bataille sérieuse dans un temps assez rapproché.

Mais ce n'est pas seulement sur ce terrain que la littérature se relie intimément à la politique. Le premier effet de la liberté et de la tolérance du gouvernement de Guillaume I[er], a été de raviver l'esprit d'opposition dans le domaine des principes religieux. Rupp, Ronge, Wisliscenus sont venus prêcher à Berlin la réforme rationaliste, et une foule immense et attentive a prouvé que ces voix courageuses n'étaient point condamnées à prêcher dans le désert.

La réforme, tentée à Kœnigsberg par M. Rupp il y a une dizaine d'années, avait eu pour effet la fondation d'une secte qui s'intitulait *Association évangélique libre* (freie evangelische Gemeinde), et qui jouit depuis plusieurs années de la faveur publique. La cour même fut sur le point d'y prendre part. Cependant, grâce aux efforts du parti de la Croix et particulièrement du fameux professeur Stahl, l'Association libre fut persécutée, mais n'en devint que plus forte.

Ce mouvement religieux avait coïncidé avec celui qui s'agitait dans le sein de l'église catholique, et qui avait pour chefs Ronge et Czerski. Aujourd'hui ces deux associations se sont réunies en une seule, sous le titre d'*Association évangélique-catholique* (freie evangelische katholische Gemeinde). Grâce à l'amnistie, Ronge est rentré en Prusse, et je l'ai entendu prêcher dernièrement dans le même local où j'avais entendu Rupp quelques jours auparavant. La section berlinoise n'a pas de pasteur à elle propre, mais elle fait venir de temps en temps Rupp de Kœnigsberg, Ronge de Dresde, Wisliscenus et Uhlich de la province. La doctrine de ces nouveaux réformateurs consiste dans un spiritualisme rationnel qui considère Jésus comme un homme, mais comme le premier des hommes, celui qui nous a révélé la

divinité de notre origine et notre fraternité en Dieu. Il s'entend que la nouvelle doctrine s'appuie sur l'école théologique critique qui nie les miracles, et ne regarde la Bible et le Nouveau Testament que comme des œuvres humaines, imprégnées de mythes orientaux, dont il s'agit de les dégager pour en tirer quelques vérités éternelles.

L'agitation politique se manifeste ainsi dans les domaines les plus divers et jusque dans la littérature proprement dite. On sait à quelle explosion de patriotisme le jubilé de Schiller a donné lieu. On ne se dissimule pas non plus que l'immense enthousiasme, qui a éclaté dans cette solennité, tenait bien moins à des mobiles littéraires qu'on a pu le croire à l'étranger, et que ce n'a été qu'un prétexte pour donner essort aux aspirations libérales qui dominent actuellement en Allemagne comme dans le reste de l'Europe.

On s'occupe beaucoup à Berlin de l'érection des monuments en l'honneur de Schiller et de Gœthe. A cet effet, un comité a ouvert dans la salle des concerts du *Schauspielhaus*, une exposition de portaits et de souvenirs historiques, se rattachant à l'auteur de Faust, exposition qui est du plus grand intérêt pour ceux qui sont parfaitement au courant de la vie privée du grand poète, dont on fait une véritable science nouvelle, tout à fait à part, et d'une telle richesse qu'il faudrait peut-être plus d'une vie d'homme pour arriver à la posséder en entier.

Cette exposition est la suite naturelle des lectures sur Gœthe dont je vous ai parlé dans une précédente chronique. Elle fait pénétrer dans la vie de ce grand aspirateur des forces et des beautés de la nature, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Nous le voyons d'abord dans toute la sève de sa beauté olympienne, à cette époque où Heinse, l'auteur d'Ardinghello, le décrit ainsi : « Gœthe est venu nous voir; c'est un beau jeune homme de vingt-cinq ans, qui est génie et force de la tête aux pieds, cœur plein de sentiment, esprit plein de feu avec des ailes d'aigle; je ne connais aucun homme dans toute l'histoire littéraire qui ait été si pénétré, si plein de son propre génie que celui-ci. » C'est de cette époque que sa mère, écrivant à Bettina, se souvient, lorsqu'elle le décrit, vêtu de la pelisse de velours cramoisi à glands d'or qu'il venait de lui emprunter, et s'élançant sur la glace comme une flèche, en hardi patineur qu'il était. « L'air animait sa joue et la poudre s'envolait de ses cheveux bruns. La queue de la pelisse ramenée sur le bras, il glissait comme un fils des dieux! Ah! Bettina, si tu avais pu le contempler! On ne reverra jamais rien d'aussi beau! de joie je battais des mains! »

Gœthe aspirait alors la vie par tous les pores. Il n'était point seulement poète, écrivain, littérateur. Il avait horreur même de la publicité et il ne s'y résigna que plus tard. Ce qu'il lui fallait, c'était le parfum, la saveur de l'existence réelle, sans rêverie sentimentale, sans autre idéal que la lumière, le grand air, l'amour et l'enthousiasme.

Nous le voyons plus tard pendant son voyage d'Italie, reproduit par le pinceau d'Angélica Kauffmann et de Fischbein. C'est déjà l'homme énergique, sûr de lui-même, agrandi par l'étude des grands monuments de l'art antique, et se plongeant avec délices dans les voluptés attiques du paganisme.

Enfin de transformations en transformations reproduites par la statuaire ou par la peinture, nous arrivons au buste de Rauch qui représente Gœthe dans son âge avancé, tel que nous le connaissons, tel que nous le voyons à Francfort, tête vénérable, fière et vive, pleine de dignité et d'énergie, expressive et harmonieuse jusque dans les rides et les contours des chairs, véritable image de la plénitude d'une vie intelligente, et dont le calme est d'autant plus solennel qu'il succède aux orages climatériques et légitimes de la passion.

Outre les bustes et les portraits de Gœthe ou de ses contemporains (entr'autres de Schiller, de Lavater, de Herder, du duc de Weimar, etc.); l'exposition berlinoise nous offre un grand nombre d'autographes du grand poète ou de ses heureux correspondants, tels que Bettina, l'enfant enthousiaste qui se passionnait pour les cheveux blancs du poète dans des termes que la candeur allemande peut seule excuser; Kestner et sa femme Lotte, l'original de la Charlotte de *Werther;* et les libérateurs illustres de son temps. Parmi les autographes de Gœthe, se trouvent de nombreux dessins ou aquarelles qui m'ont frappé, car elles prouvent que le poète saisissait la vérité plastique d'un paysage, cette manière de voir la nature qui paraît si différente du procédé littéraire, avec la même puissance et la même concentration.

A propos de peinture, nous avons actuellement plusieurs expositions importantes, entr'autres celle de la galerie Wagener. C'est un legs qui vient d'être fait au gouvernement par un riche amateur, le consul Wagener, consistant en 262 tableaux à l'huile, dont un quart au moins est célèbre, quoiqu'il ne s'agisse que d'œuvres modernes. En véritable Mécène qu'il était, le consul Wagener trouvait que le meilleur moyen d'encourager l'art était, non d'acquérir de vieilles toiles dans les ventes, mais d'en commander de nouvelles aux artistes vivants ou d'écremer les expositions.

C'est ainsi qu'il a formé cette remarquable collection qui va servir de noyau à une galerie d'œuvres modernes à Berlin. Jusqu'à présent, on s'est contenté des admirables trésors du vieux musée, et des merveilles d'archéologie ou de statuaire antique du nouveau, mais Berlin manque d'une collection publique, telle que la nouvelle Pinacothèque de Munich ou le Luxembourg de Paris.

Parmi les écoles qui sont représentées dans la collection Wagener, celle de Dusseldorf occupe le premier rang, puis vient l'école belge, celle de Munich, celle de Berlin, l'école suisse, et quelques peintres isolés d'Allemagne et même de France.

Le meilleur paysagiste, Lessing, est ici représenté par plusieurs toiles de valeur fort inégale. La meilleure, à mon avis, est un paysage de plaine, pris à cet instant plein de calme et de rêverie qui succède au coucher du soleil. L'horizon est immense et se perd dans les blondes vapeurs du soir. Un groupe d'arbres occupe le milieu du plan. Cette œuvre pleine d'harmonie, de sentiment et de vérité, rappelle beaucoup la nouvelle peinture française de paysage, et fait songer aux toiles de Rousseau ou de Daubigny.

Ailleurs, Lessing, exagérant son faire un peu trop propre et léché, et renonçant aux fécondes inspirations de la nature, nous donne entr'autres la représentation d'un château fort idéal, tel qu'en décrirait la fantaisie de Walter Scott, au sommet d'uu rocher écorché et évidé, sous forme zoologiquement rationelle, et produisant par cela même l'effet de ces ruines artificielles que nous construisons dans nos jardins de plaisance, ou de ces rochers du bois de Boulogne qui ressemblent à des gâteaux-montés, ornement de dessert fort appétissant, mais peu fait pour donner asile à la poésie.

Lessing est fort remarquable aussi comme peintre de genre historique. Dans une toile qui m'a rappelé la *Bataille de Morgarten* de notre peintre vaudois Bocion, il met en scène une troupe de soldats, dans le costume du 16e siècle, tirant du haut d'un rocher sur l'armée ennemie qu'on voit passer en désordre au fond de la vallée. Ici le peintre allemand applique la manière facile, élégante et conventionnelle des peintres français. Les attitudes sont vives, quelquefois énergiques, mais l'effet général manque de puissance, de sobriété et d'harmonie.

Parmi les autres maîtres de l'école de Dusseldorf, j'ai dû remarquer Hildebrand, à cause de la célébrité de ses tableaux

d'un germanisme outré ; mais j'avoue qu'en rencontrant là son *Guerrier jouant avec un enfant*, si connu par la lithographie ou la gravure, je n'ai pu m'enthousiasmer pour cette peinture en même temps rude et léchée, lourde et conventionnelle, véritable type de ce nationalisme allemand qui est beaucoup plus dans les phrases sentimentales des poètes, que dans l'esprit même du peuple. J'aime beaucoup mieux les scènes grotesques de Schroedter, tel que le *Dégustateur* ou le *Don Quichotte*, excellent tableau de genre, célèbre d'ailleurs, et surtout les deux pendants si connus, de Haasenclever : *Le cabinet de lecture* et *Les dégustateurs à la cave*. Ces compositions, dont on voit partout la reproduction, gagnent à être vues dans l'original, tant la couleur en est solide, harmonieuse et pleine d'effet.

Enfin, le plus beau spécimen de l'école de Dusseldorf, c'est ce chef-d'œuvre de Mücke qui représente *Ste-Catherine, martyre*, enlevée à travers les airs par des anges qui la transportent pour l'enterrer au sommet du mont Sinaï. — On connaît cette délicieuse composition, plus belle, plus idéale encore dans la gravure, parce que tout son mérite est dans l'exquise élégance du dessin. Raphaël n'eût pas mieux idéalisé ces créatures aériennes, ni mieux indiqué le mouvement de leur vol par le jeu des voiles qui flottent der.ière elles. Il est à regretter que la couleur de cette peinture soit criarde et dure dans les figures, violacée et fausse dans le paysage lointain qu'on aperçoit des hauteurs de l'Ether où nage le groupe angélique.

Cette œuvre idéale de Mücke est le fruit d'une inspiration exceptionnelle sans doute, car son talent ne me paraît pas se soutenir dans le grand tableau de genre historique représentant *Elisabeth de Thuringe, distribuant des aumônes*. Cette toile conventionnelle, froide et léchée, résume la manière de l'école de Dusseldorf, qui peint à l'huile comme on peignait autrefois à l'aquarelle, sans largeur, sans intensité, avec une timidité bourgeoise et sèche qui cherche les vieux maîtres allemands du XVIe siècle, mais qui est loin encore d'atteindre à leur vigueur et à la correction raide et outrée de leur dessin. On retrouve ces défauts mêlés à une grande recherche d'expression dans le grand tableau de Schorn, représentant le *pape Paul IV, contemplant le portrait de Luther, par Cranach*.

L'école belge moderne est représentée dans la collection Wagener par ses meilleurs noms : Leys, Verbœckhoven, Gallait, de Keyser, de Biefve, etc.

Une des plus fortes toiles de toute la galerie, c'est *Une prédication dans une église gothique*, de la meilleure manière de Leys, c'est-à-dire avant l'exagération de sa tendance archaïque. Rien de plus harmonieux que cet intérieur d'église, tenu, il est vrai, sur la gamme mort-dorée des vieux tableaux, mais sans autre préoccupation dans le dessin des personnages, que l'expression, le caractère et l'élégance. Dans une autre toile beaucoup plus moderne (la première est de 1844 à 1850, la seconde de 1856 à 57); nous trouvons Leys fixé dans un archaïsme pur, véritable peintre du XVIe siècle, cherchant à dessein les contours marqués, la maigreur des formes, les effets de silhouette, mais trahissant son talent magistral par l'exquise perfection das accessoires.

Mais le grand lama de la collection, aux yeux du public comme à celui des connaisseurs, c'est l'*Egmont*, de Gallait, toile colossale d'une couleur brillante, d'une immense effet, et d'une expression élevée et pathétique. La scène se passe dans la nuit du 5 juin 1568. Le comte d'Egmont qui a passé la nuit en prières avec son confesseur, se lève pour voir poindre l'aurore qui sera pour lui celle de l'éternité. Ses traits mâles et d'une admirable beauté sont empreints d'une tristesse profonde. Appuyé sur la fenêtre de sa prison, il écoute les dernières paroles de son confesseur, l'évêque d'Ypres, qui lui indique le ciel du geste, en laissant couler des larmes sur ses joues charnues. Ces deux figures, beaucoup plus grandes que de nature, forment une opposition frappante, et qui met l'effet psychologique en harmonie avec l'effet matériel de lumière. La gravure de ce tableau est très connue, mais elle est loin d'en donner une idée suffisante, comme c'est le cas pour la peinture où la couleur domine.

La mort de Marie de Médicis, du peintre belge de Kayser, est aussi une œuvre de grand mérite. La malheureuse exilée, étendue sur son lit, à Cologne, dans la maison même où naquit Rubens, se tord dans les dernières convulsions de l'agonie. Elle vient de recevoir l'extrême onction, et l'on voit le prêtre qui la lui a administrée, s'éloigner précipitamment de cette grandeur disparue, avec deux courtisans désormais inutiles. Cette composition manque peut-être un peu d'originalité, mais c'est de cette solide et grasse peinture encore à peu près inconnue aux Allemands, et qui caractérise l'école française moderne.

Un tableau non moins célèbre, c'est le *Compromis* de E. de Biefve, qui représente la signature du manifeste de la no-

blesse des Pays-Bas en 1566, contre l'inquisition de Philippe II. On y remarque les portraits du comte de Horn, du comte Egmont, du prince Guillaume d'Orange et d'autres personnages célèbres de l'époque. Le fond est relevé par les détails d'architecture grandiose de la salle de l'hôtel de Cuylenburg à Bruxelles, où la scène historique a eû lieu.

Pour ne pas donner à ce coup d'œil artistique l'étendue d'un véritable compte-rendu, je passe sous silence les autres excellents peintres belges, tels que les genristes Brakeleer, Brias, Hunin, de Loose, Maes, ou les paysagistes Verboeckhoven et Bossuet.

La Hollande fournit aussi à la brillante collection qui nous occupe d'excellents paysages de Koekkoek. de Hanen, de Schotel, et deux *Marchés au poisson* de l'inévitable van Schendel, qu'on appelle à Paris *van Chandelle*, à cause de ses éternels effets de lumière.

Les peintres berlinois tiennent ici parmi leurs confrères des grandes écoles une place fort honorable. A leur tête il faut placer sans contredit Julius Schrader, qui a fourni à la collection Wagener deux admirables toiles. La première représente les *Adieux du roi d'Angleterre Charles Ier à ses enfants.* Assis, dans sa prison, sur une chaise gothique, l'infortuné roi entoure du bras droit l'aînée des princesses, belle jeune fille éplorée, en robe de satin, tandis que le petit prince de Galles grimpant sur les genoux de son père, paraît s'étonner du regard profondément doucereux qu'il lui jette. L'évêque Jackson et un valet de chambre sont près du roi, et sur la droite, dans un angle du cachot, on devine plutôt qu'on ne voit la figure de Cromwell qui observe ce triste groupe. La tête de Charles Ier est un chef-d'œuvre d'expression. Schrader s'est d'ailleurs tout à fait assimilé la peinture large des meilleurs peintres modernes et ses tableaux n'ont rien à perdre à côté des Leys, ou des Gallait. — Une autre composition de Schrader, dans les dimensions de la grande peinture d'histoire, c'est *Esther et Assuérus.* Le prince oriental vêtu d'un manteau de brocart d'or, est debout sur son trône : sa tête bouclée, sa longue barbe en tire-bouchons, son profil oriental, portent le type qui nous a été transmis par les antiquités assyriennes. Son œil saillant s'arrête avec douceur sur la belle jeune fille à demi évanouie que lui présentent deux femmes. Au fond on voit Haman effrayé qui cherche à fuir. Cette conception est d'une grande originalité, grâce à la vérité des costumes, des types et surtout de l'expression.

Mais l'histoire ne florit pas à Berlin. C'est plutôt le genre qui

tente les peintres des bords de la Sprée. et avant tout le portrait. Celui du consul Wagener, offert par Schrader aux Mécènes Berlinois est une fort belle toile. très expressive et d'une excellente couleur.

Un peintre de Magdebourg, M. Steinbrück, se fait remarquer par la grâce et la composition de ses tableaux de genre. Il a entre autres emprunté à Tieck une légende fantastique de la mythologie germanique. C'est une petite fille, *Marie*, emportée dans une coquille, qui lui sert de vaisseau, par un essaim d'elfes, frais, gracieux comme elle, et nageant à l'ombre des nénuphars. L'un des petits génies lui offre à boire dans un coquillage, d'autres la précèdent en sonnant de la trompe, d'autres grimpent le long de la frêle tige des feuilles pour la regarder passer, d'autres tirent ou poussent à la conque flottante ; tandis que la petite fille ravie joint les mains en signe d'admiration. Tout cela est charmant, les petits corps nus des elfes sont d'un excellent dessin, tout ce petit monde rose fourmille sur l'eau claire et transparente avec beaucoup d'animation, mais la couleur est trop sèche, les contours trop arrêtés. On voudrait voir la lumière jeter la fantasmagorie de ses rayons à travers toute la scène, le soleil faire miroiter l'eau et transparaître les corps frêles et délicats des elfes. Ici, c'est le pinceau de Diaz qui nous manque. Dans un sujet pareil le soin des détails n'était point indiqué comme dans un intérieur. Sans poésie pas de féerie, et sans soleil pas de poésie. C'était là la condition du sujet qui n'est ainsi qu'à moitié traité et qui force notre imagination à faire le reste. Décidément en Allemagne la peinture est encore bien loin d'être à la hauteur de la poésie !

D'excellents tableaux de genre de MM. Wichmann, Wider. Daege, Hopfgarten, Wach, Kloebèr ; quelques bons intérieurs de Hasenpflug et Hampe, et un assez grand nombre de paysages intéressants de Meyerheim, Biermann, Krüger, etc., complètent la gerbe berlinoise.

L'école de Munich est assez mal représentée dans la collection Wagener, et ne nous offre pas une toile qui mérite véritablement une mention particulière. En revanche la France fournit une marine de Gudin, et le fameux marché d'esclaves d'Horace Vernet, dont la gravure est si populaire ; l'Angleterre, la *Bataille de Naseby* de Landseer, avec des chevaux superbes ; l'Italie, une toile remarquable de Francesco Hayez, un Bisi, un Migliava, un Schiavone ; et enfin, la Suisse ne reste guère en arrière, car elle ne fournit rien moins que deux excellents Calame, un Aurèle Robert, et... un Léopold, un vrai Léopold, et de sa meilleure

touche encore ! — C'est le *Brigand italien*, dormant tandis que sa femme veille sur lui. L'œil ouvert et inquiet de l'Italienne, sa pose vive et naturelle, le caractère de race dont sa tête, colorée par le soleil couchant, est empreinte, feraient deviner le maître, même à quelqu'un qui n'aurait pas vu ses toiles du Louvre. La couleur même, si souvent dure et heurtée dans les tableaux de Léopold Robert, ici est encore chaude, vigoureuse, mais pleine d'harmonie et de solidité. C'est une bonne fortune que de retrouver çà et là quelqu'une de ces rares productions de notre grand compatriote, et c'est avec enthousiasme que je vous signale cette rencontre.

Je m'aperçois qu'en voulant vous dire deux mots en passant, de la collection Wagener, j'ai presque fait un compte-rendu de salon, vous me le pardonnerez, en convenant avec moi qu'il faut écrêmer bien des salons pour arriver à former une collection aussi choisie, aussi riche en œuvres illustres que celle qui vient de nous occuper.

Nous avons ici quelques autres expositions de tableaux qui attirent les amateurs, entre autres celle de la *Société des arts* (*Kunstverein*), où l'on voyait dernièrement deux magnifiques paysages d'Edouard Hildebrandt, des moutons de Brendel, et un beau portrait de Plockhorst; l'exposition de Sax, où N. Graefe (l'un des artistes appelés à Berlin pour assister Kaulbach dans la décoration du nouveau musée,) vient de déposer un excellent tableau de genre historique du temps de la guerre d'indépendance; et le salon du négociant Raveney, très riche en œuvres flamandes. Une prochaine fois je chercherai à vous donner une idée de la splendeur du nouveau musée, et des richesses artistiques de l'ancien. Aujourd'hui vous devez en avoir assez d'art et d'artistes !

Dans l'antagonisme qui se prononce de plus en plus en Allemagne entre ceux qui voudraient faire entrer la Prusse dans l'unité allemande et ceux qui, au contraire, considérant l'Allemagne comme une nation qui a fait son temps, rêvent de lui substituer la *nation prussienne*, j'ai à vous signaler l'apparition d'un nouvel organe de cette dernière tendance. C'est le recueil intitulé *Unser Vaterland* (notre Patrie), par le Dr Henri Prœble « On n'a qu'à bien connaître sa patrie pour l'aimer, » dit l'éditeur. Aussi divise-t-il les matières qui doivent faire l'objet de cette publication en trois groupes principaux : d'abord l'*histoire*, dans laquelle rentre la biographie des hommes qui ont le mieux mérité de la patrie ; en second lieu : les *mœurs et coutumes*, (ce que les Allemands appellent *cultur* ou *culturgeschichte*) ;

et enfin la *nature*, c'est-à-dire la description botanique, géologique et zoologique de la nature allemande.

Cette nouvelle *revue* richement illustrée (c'est ainsi que nous l'appellerions en France), a acquis en peu de mois une véritable notoriété à côté des *Grenzboten* (Messager de la frontière), de Freytag et de Schmidt; des *Blätter für litterarische Unterhaltung* (Feuilles littéraires), de Hermann Marggraff; du *Deutsches museum* de Prutz, de l'*Europa*, et des autres recueils littéraires périodiques de l'Allemagne.

Toutes ces feuilles vivent assez maigrement; mais aucune ne nous offre encore une volume comparable aux revues françaises telles que la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue contemporaine*, ou la *Revue européenne*. On en vient peu à peu, en Allemagne comme en France, à écrire beaucoup plus qu'on ne lit. Dans quelques années le lecteur sera devenu une curiosité, un personnage original et excentrique, — et ce sera moins la faute de la littérature que celle du flot matérialiste qui monte, monte toujours et finira par engloutir nos plus beaux souvenirs, nos plus fraiches légendes, nos rêves, nos illusions, nos croyances, notre idéal, tout ce qui nous distinguait des animaux utiles et bien dressés ou des machines très-perfectionnées!

William Reymond.

LA SOIRÉE D'UNE GRANDE DAME.

C'était vers la fin de décembre. Il faisait, ce soir-là, un temps horrible. Non un temps d'hiver, bien franchement froid, avec ses épaisses couches de neige et son gel pénétrant ; mais une tempête, un vent qui tout en perçant la sombre nuit de ses mugissements lugubres, lançait avec furie des rafales de pluie ; un temps où, comme le dit Cordélia[1], on n'aurait pas le courage de mettre dehors le chien de son ennemi, en eût-on été mordu.

Dans l'élégant hôtel de Marney, placé entre cour et jardin, tout ce tumulte s'entendait peu, tant le principal pavillon était bien abrité, les volets bien clos, les draperies et les portières chaudes et moëlleuses. Rien, en particulier, n'offrait une plus parfaite image de paix et de tranquillité que le petit réduit où la comtesse Hélène de Marney, enfoncée dans un grand fauteuil, réfléchissait ou rêvait en attendant qu'on lui apportât de la lumière.

Une porte s'ouvre ; une femme de chambre arrive avec la lampe et la pose sur la table à ouvrage. Nous ne décrirons pas le délicieux réduit que la lampe éclaire de sa douce et discrète lueur ; ceci n'est point un inventaire de commissaire-priseur ou de tapissier. Représentez-vous, à votre gré, un

[1] Shakespeare : *Le roi Lear*.

intérieur confortable, élégant, riche même, mais sans aucun indice de cette ostentation de mauvais goût qu'étalent ceux qui tiennent à éblouir l'œil d'autrui, et qui veulent afficher en tout et partout une opulence, de fraîche date peut-être.

Quant à cette jeune femme qui, le coude sur le bras de son fauteuil, appuie son front pensif sur sa main blanche et fine, il est nécessaire qu'en peu de mots je vous donne une idée de son extérieur. Si je laissais libre carrière à votre imagination, elle vous peindrait peut-être une beauté parfaite, et la comtesse, il faut en prendre votre parti, n'est pas même jolie.

Sa taille, il est vrai, est élancée et bien prise ; ses mouvements ont une vivacité d'autant plus gracieuse, qu'elle est complétement naturelle. Son air de tête est aisé et noble. Son teint est de la plus fraîche blancheur. Mais, hélas ! cette abondante chevelure, qui, relevée de chaque côté, nous laisse voir sur les tempes un délicat lacet de veines bleues, elle est de ce blond ardent, hasardé, que le vulgaire appelle rouge. Cette belle peau est mouchetée de nombreuses taches de rousseur ; pas un seul des traits de la comtesse n'est régulier ; son nez n'est ni grec ni aquilin ; si sa bouche est grande, ses yeux ne le sont pas. Pourtant, quand ces yeux s'animent, quand cette bouche sourit, nul ne songe à la trouver laide, cette figure sur laquelle semblent gravées droiture, intelligence et bonté.

Hélène d'Essertines avait perdu sa mère de si bonne heure qu'elle n'avait pu en conserver le moindre souvenir. M. d'Essertines n'avait jamais voulu se remarier, et s'était consacré tout entier à l'éducation de sa fille. Le désir de remplir dignement cette grande tâche avait développé chez lui une délicatesse de perception et de sentiment vraiment maternelle, tandis que sa haute raison, son profond amour du devoir l'avaient préservé d'une molle faiblesse.

Il habitait toute l'année une belle terre, située dans une des plus riantes contrées de France. L'éducation d'un enfant est si facile à la campagne ! Là, tout est distraction, amusement, passe-temps innocent et doux. Là, l'air n'est pas chargé de tous ces germes de mondanité et de coquetterie que développe si vite, dans les villes, le contact de toutes

ces poupées vivantes que leurs mères affublent à qui mieux mieux de plumes et de rubans. Hélène était gaie, vive, turbulente; elle put dépenser sans contrainte et sans danger son excès de vie en sauts, en courses, en jeux de toute espèce. Son père se chargea seul de l'instruire, et par des leçons régulièrement données, et, plus encore, par des entretiens où il lui enseignait, sans en avoir l'air, uue foule de choses, où il aiguisait et développait son jeune esprit, où il éveillait et fortifiait en elle la conscience, la piété, l'habitude de se juger et de se vaincre.

Il avait réussi à souhait. L'enfant était devenu jeune fille; l'élève se transformait en amie.

Une inquiète sollicitude pourtant se mêlait aux joies paternelles. A quel époux confier sa fille bien-aimée? Comment lui en trouver un digne d'elle?

Il n'était pas le seul que cette question de mariage préoccupât. Les parents, les amis, les notaires lui disaient souvent en son particulier : mademoiselle Hélène se fait grande; ne pensez-vous pas à l'établir? Je connais un excellent parti... A quoi il répondait toujours : rien ne presse; je ne veux pas marier Hélène avant qu'elle ait vingt ans accomplis. Alors, je verrai; mais ce ne sont point des raisons de position et de fortune qui me décideront, et ma fille aura libre choix. Jusque-là, qu'elle jouisse en paix de sa jeunesse et de sa liberté.

Hélène, de son côté, aurait craint plutôt que désiré un changement dans sa position, car elle se trouvait parfaitement heureuse. Mais bientôt un nuage menaçant vint assombrir son radieux horizon. M. d'Essertines, dont la santé n'avait jamais été bien forte, devint assez sérieusement malade. Par ordre des médecins, il se rendit, accompagné d'Hélène, aux eaux de ***. Mais là, en peu de temps, les symptômes alarmants s'aggravèrent au lieu de disparaître, et avant que la pauvre Hélène eût eu le temps de se préparer à son malheur, ce père qui était son bonheur et sa vie, expira dans ses bras après une courte agonie.

La douleur de la jeune fille fut si violente, que l'on put un instant craindre de la voir suivre son père de près. Eloignée, en ce moment, de toute personne de sa famille, elle avait

trouvé beaucoup d'égards, de prévenances, de soins et de tendre sympathie dans madame la marquise de Marney, qui habitait le même hôtel.

Lorsqu'enfin sa jeunesse et sa forte constitution eurent triomphé, non de sa douleur, mais de la maladie qui en avait été le résultat, Hélène se laissa persuader de passer quelque temps au château de madame de Marney. Elle s'était promptement et vivement attachée à cette dame, qui l'avait aidée à soigner son père et avec qui elle pouvait parler des derniers jours de ce père bien-aimée.

Les malins, les chercheurs de dessous de cartes, se disaient : si mademoiselle d'Essertines n'était pas une riche héritière, madame de Marney lui aurait-elle témoigné une si maternelle tendresse? L'événement sembla donner raison à ces méchantes langues ; peu de temps après la mort de son père, Hélène d'Essertines épousa, sans bruit et sans fêtes, le comte Félix de Marney, fils de sa nouvelle amie.

Celle-ci avait mené les choses adroitement et promptement. La pauvre Hélène s'était laissé persuader sans trop de peine qu'elle comblerait en partie, en formant ces liens, le vide affreux qui s'était fait dans ses affections. Le jeune homme, d'ailleurs, avait un extérieur prévenant et d'excellentes manières ; sa mère le représentait comme doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les oncles, tantes et cousines n'avaient nul intérêt à contrecarrer ce projet d'alliance, aucun d'entre eux n'ayant de fils à marier. Comment donc ne pas favoriser une union où se rencontraient toutes les convenances? La fortune était moindre que celle d'Hélène, mais aussi le nom était plus grand. Hélène avait vingt ans, son futur vingt-cinq ; jamais on ne vit mariage mieux assorti.

Ils se trompaient, pourtant : c'était une mésalliance.

Bien que les rois n'épousent plus des bergères, ni les princesses des pêcheurs, il se fait beaucoup de mésalliances. Il s'en fait, précisément parce que les parents, tout occupés d'assortir les fortunes et les positions, ne s'occupent pas assez d'assortir les personnes.

Il y a d'abord les mésalliances intellectuelles. Ce ne sont pas toujours les plus fâcheuses. Un homme d'un esprit dis-

tingué peut prendre pour compagne une femme ignorante, sans grand esprit, et pourtant faire avec elle très bon ménage, pour peu qu'elle soit aimante et dévouée. Lorsque l'infériorité est en sens inverse, c'est le plus mauvais ; mais tout peut s'arranger et même aller très bien, si le mari est assez honnête homme pour que sa femme puisse l'estimer, assez bon pour qu'elle puisser l'aimer, si la femme est douée d'une modestie et d'un tact suffisants pour s'interdire le misérable et dangereux plaisir de briller aux dépens de celui auquel la soumettent la loi de Dieu et celle des hommes.

Mais les mésalliances morales ! Un homme au cœur généreux, à l'âme grande et noble, uni à une femme tout enchaînée à la terre, toute préoccupée des plus mesquins, des plus futiles intérêts ! Une femme portée par sa nature aux idées les plus élevées, capable de concevoir tout ce qui est grand et beau, de faire joyeusement à son devoir et à ses affections les plus grands sacrifices, unie à un être nul, apathique, sensuel ; ne comprenant rien de ce qui dépasse ses courtes vues, et méprisant tout ce qu'il ne comprend pas ! Cela se voit quelquefois, et c'est bien triste.

Hélène avait été, avant son mariage, trop entourée, trop circonvenue, le temps de ses fiançailles avait été trop court, pour qu'elle eût pu découvrir quelle absence de principes, quelle indolence, quelle frivolité, recouvraient, chez le comte Félix, les dehors brillants, la tenue irréprochable de l'homme du monde. Pourtant, s'il n'était pas meilleur, il n'était pas pire, certainement. que la plupart de ses pareils. Il s'était amusé, selon la phrase élastique et consacrée ; mais ni plus ni moins que le monde ne le permet aux hommes de son âge, et l'on sait qu'il leur permet beaucoup. Il s'était laissé marier avec une docilité exemplaire, point fâché que sa mère lui eût trouvé un riche parti, et décidé du reste, car il était réellement bon enfant, à ne point rendre sa femme malheureuse. Elle n'était pas belle ; tant mieux, après tout ; cela lui épargnait la peine d'être jaloux.

La jeune femme ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle ne devait pas s'attendre à retrouver dans son mari, comme elle s'en était flattée, le guide, l'appui qu'elle avait perdu. Ce qu'elle savait de la manière dont le comte employait ses

journées ne lui inspirait pas pour lui un bien grand respect. Fumer, monter à cheval, parcourir le feuilleton d'un journal ou le dernier roman, aller au club, refumer, remonter à cheval, achever la journée au spectacle ou dans le monde, ne semblait pas précisément à la jeune femme le but suprême de l'existence. Le dédain qu'un tel genre de vie lui inspirait, perçait quelquefois, malgré ses efforts pour le cacher. Félix, de son côté, était dépité et blessé de la supériorité de sa femme, bien qu'elle évitât soigneusement de la lui faire sentir.

Une autre cause de désunion entre eux, c'était la différence, l'opposition de leurs goûts et de leurs habitudes. Hélène aimait à se lever de grand matin ; Félix dormait au moins jusqu'à dix heures. Elle n'était point frileuse ; par le plus grand froid, elle descendait au jardin, et en parcourait à grands pas les allées ; elle n'aimait pas les chambres fortement chauffées, et ouvrait volontiers ses fenêtres. Le comte craignait extrêmement le froid et il fallait que ses appartements eussent toujours la température d'une serre chaude. Introduite dans le grand monde dès que son deuil le permit, Hélène, après que la première sensation de la nouveauté se fut émoussée, n'eut plus aucun goût pour ces réunions dans l'atmosphère desquelles Félix se complaisait. En revanche, il s'ennuyait à la campagne ; il ne consentait à s'y établir qu'à la condition d'y transporter la vie de Paris. Il ne comprenait rien aux extases d'admiration et de joie qu'inspiraient à sa femme tous les spectacles de la nature, depuis le plus splendide paysage jusqu'à la plus modeste fleurette, depuis le grand fleuve jusqu'à la gouttelette de rosée. Quand il la voyait caresser la croupe satinée des vaches, tremper ses mains dans l'eau des ruisseaux, écouter avec ravissement le chant des oiseaux, suivre longtemps de l'œil le vol d'un insecte ou les fantastiques changements des nuages, il lui rendait au centuple la compassion un peu dédaigneuse qu'elle ressentait en le voyant papillonner au château avec les mêmes airs et les mêmes grâces que dans les salons du faubourg Saint-Germain. Hélène, continuant ses traditions d'enfance, donnait aux pauvres son temps, ses soins, sa sympathie. Félix se contentait de leur donner de l'argent.

Le monde, toutefois, ne se doutait pas de ce désaccord. Ils étaient, comme l'on dit, parfaits l'un pour l'autre, Félix, par urbanité et par respect humain, Hélène, par fierté et par devoir.

Au jour dont nous parlons, la comtesse avait dîné seule. Son mari, au lieu de rentrer à l'heure, lui avait envoyé un billet par lequel il s'excusait poliment : il venait de rencontrer un ancien ami qui l'avait retenu. Prenant philosophiquement son parti de cette absence, Hélène, après son dîner, était venue s'établir dans son réduit, et se disposait, avec un certain plaisir, à passer cette soirée à sa fantaisie.

Cette fantaisie, c'était de lire un ouvrage, alors dans la fleur de sa nouveauté. Non un roman, mais un fragment autobiographique, un journal, des lettres, touchantes épaves recueillies et publiées après la mort d'un homme remarquable par son caractère non moins que par ses talents. Jeune et déjà célèbre, une fin tragique l'avait brusquement interrompu dans l'accomplissement d'un devoir sacré.

Hélène a retourné son fauteuil et s'est approchée de la table ; de la main gauche, elle tient la première feuille du livre ; sa main droite passe un couteau de jaspe entre les feuillets, et les coupe au hasard. Elle contemple avec un vif intérêt le portrait qui reproduit la douce et intelligente physionomie du jeune héros, et savoure d'avance le plaisir qui l'attend, de trouver dans ces pages le portrait non moins fidèle de l'âme qui animait ses traits.

Faire au coin de son feu une lecture attachante, n'est-ce pas une des plus vives jouissances de ce bas monde ? C'était du moins l'avis d'Hélène, et sa figure exprimait un rare contentement.

Mais la portière du réduit est soulevée par la blanche main d'un gentilhomme ; une tête s'avance, une voix dit :

— Vous n'oubliez pas, madame, que le bal de la princesse de L*** a lieu ce soir.

— Comment donc ! s'écrie Hélène ; mais, au contraire, je l'avais complétement oublié. Oh bien ! je n'irai pas ; je ne veux pas sortir.

Le comte entre, avance un fauteuil et s'assied à côté de sa femme. Elle repousse son livre, pose son couteau, et at-

tend. Elle pressent une attaque, mais elle paraît décidée à se défendre.

— J'espère, madame, que vous ne parlez pas sérieusement. Ce bal promet d'être l'un des plus beaux de la saison; tout Paris y viendra; il serait impardonnable d'y manquer.

— Ces raisons sont excellentes, monsieur. Mais pourtant elles ne sauraient prévaloir sur mon irrésistible envie de passer la veillée au coin du feu.

— Je vous assure que c'est pour vous un devoir....

— Un devoir! Ah! vraiment, dans votre monde, on fait des mots un singulier emploi!

— Mon monde, mon monde! Mais ce monde-là, c'est bien aussi le vôtre, madame!

— Je n'en suis pas sûre, car je ne puis venir à bout de comprendre comment ce serait un devoir de se rendre dans une réunion destinée uniquement au plaisir.

— J'ose à peine opposer à l'opinion d'une femme supérieure comme vous le pauvre jugement d'un homme positif et terre à terre comme moi; mais il me semble, madame, qu'une personne raisonnable doit éviter de se singulariser, et que cet amour de la retraite, cette aversion pour la société, que vous témoignez en toute occasion, sont un peu bien étranges à votre âge.

— Mais je n'ai pas en aversion toute espèce de société. Avant-hier, par exemple, chez votre oncle, j'ai eu beaucoup de plaisir. Ces entretiens, ces discussions entre les gens si instruits et si spirituels que votre oncle avait invités, m'ont souverainement intéressée. Pourtant je me suis tellement réjouie de rester ici, tranquillement occupée à lire; que même pour une réunion aussi amusante que celle d'avant-hier, je ne renoncerais pas à ce projet. A plus forte raison ne le sacrifierai-je pas à une de ces cohues que l'on appelle des grands bals, où l'on ne peut ni respirer, ni s'asseoir. Je n'aime pas la danse, et je ne saurais me plaire à passer des toilettes en revue; ainsi le sacrifice serait sans compensation. Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, de vous charger de mes excuses?

— Quelles excuses présenterai-je, madame? Je ne puis

pourtant pas dire à la princesse que vous regardez son bal comme une détestable cohue. Il me faudra donc lui annoncer que vous êtes incommodée, malade, quand je ne vous vis jamais plus fraîche ni mieux portante. Voyez un peu ! vous qui vous piquez de sincérité, vous m'obligerez à mentir.

— Dites que je suis *indisposée ;* vous direz vrai. Jamais je ne fus moins disposée que ce soir à échanger la douce atmosphère de mon réduit contre l'air suffocant d'une salle de bal, et l'agréable compagnie d'un bon livre contre d'insipides propos ou des médisances de bon ton.

— Fort bien. Je n'insisterai pas davantage, de peur de me rendre importun ; je ne troublerai pas plus longtemps cette solitude qui vous est si chère, et je vous laisse à ce livre que vous préférez aux êtres vivants.

Le comte sort. Hélène réprime un soupir de soulagement, et ressaisit avec avidité son livre et son couteau à papier.

— Ah ! certes, se dit-elle, il n'est pas étonnant que je préfère votre société, aimable et malheureux ***, à celle de ces êtres effacés, artificiels, sans élan, dont est composé ce monde, qui n'est pas mon monde, quoi qu'on dise. D'après le peu que je sais de vous, qu'il faisait bon vivre en votre compagnie ! Les hommes les plus forts sont toujours les plus doux. Je l'ai bien vu chez mon père. Père chéri, à jamais regretté ! Vide immense, perte irréparable ! Ah ! s'il eût été là, au moment où mon sort a dû se décider, lui qui avait tant de pénétration et savait si bien et si vite connaître les caractères, il aurait vu tout de snite ce que je n'ai vu que trop tard !

Mais à quoi bon revenir sur le passé, regretter l'irrévocable ? En pensant à mon père, j'oublie ses leçons. Ne m'a-t-il pas dit souvent qu'il était dangereux de se créer des tableaux de ce qui aurait pu être, surtout quand cela ne peut plus, ou n'a jamais pu être.

Il avait bien raison. Car enfin, si je m'abandonnais à ces folles rêveries sur ce qui aurait pu être, où ne pourraient-elles pas me conduire ? Qui m'empêcherait, par exemple, de penser que ***, avant ce dernier et fatal voyage, aurait pu ve-

nir un soir à Essertines, présenté par un ami commun, un voisin, chez lequel il serait venu passer quelques jours? Enchanté de son air ouvert et franc, de ses manières vives et modestes, mon père l'invite souvent. Il nous accompagne dans nos promenades; il vient passer les veillées chez nous. Tantôt il joue aux échecs; tantôt il nous raconte ses aventures; il me semble que j'entends sa voix riche et vibrante, son langage pittoresque. Quelquefois nous faisons de la musique; debout à côté de mon piano, il chante.....

Folle, folle, triple folle! Plus folle qu'Alnaschar; il ne rêvait au moins que sur l'avenir; moi, je reconstruis le passé....

Ah! taisez-vous, voix trompeuses des rêves! Parle, conscience, voix divine que mon père m'apprit de bonne heure à écouter.

Je l'entends, elle me dit que ces rêves ne sont pas seulement insensés, qu'ils sont coupables même. La rougeur brûlante que je sens monter à mes joues me dit que cette admiration exaltée pour un mort n'est pas aussi innocente qu'elle en a l'air; elle l'est d'autant moins qu'au mort je compare un vivant.

Oui, ce n'est que trop certain; à chaque brillante ou aimable qualité de ***, j'oppose tout bas un défaut de Félix. Ils me préoccupent trop, les défauts de Félix; je les recherche, je les examine; je les juge sans indulgence aucune; je serais plutôt disposée à me les exagérer qu'à les excuser.

En même temps, je m'abandonne avec une complaisance peu louable à une immense compassion envers moi-même; je me considère comme une victime. Ah! il était temps de s'arrêter sur cette route glissante; quelques pas de plus, et j'allais peut-être me poser en femme incomprise. Il est temps que je me répète cet adage populaire : *Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute;* adage qui est, après tout, la traduction vulgaire de cet oracle de Dieu donné à la femme dès les premiers jours du monde : Tes désirs se rapporteront à ton mari; il te dominera, et tu lui seras soumise.

Jusqu'à présent, je n'ai guère obéi à cet ordre. Félix tient de jour en jour moins de place dans mes pensées; sans que

j'y aie pris garde, il s'est creusé entre nos deux existences un fossé auquel j'enlève chaque jour quelques pelletées. Il me l'a fait sentir ce soir en me quittant. Je ne me repens pas pourtant de ne pas l'avoir suivi à ce bal. Certes je ne voudrais pas devenir aussi mondaine que lui ; mais j'aurais pu essayer de le rendre sédentaire comme moi ; tout à l'heure, au lieu de le laisser partir, j'aurais dû lui dire : Félix, partagez-le, ce plaisir que je me promets ; sacrifiez-moi votre bal ; nous lirons ensemble, et nous ferons de mon foyer une solitude à deux. Peut-être aurait-il refusé ; peut-être aussi aurait-il accepté. C'eût été une jolie petite victoire ; il valait la peine d'essayer.

Je ne voudrais pas cependant dominer Félix, le régenter, le plier à mes volontés, à mes caprices ; si j'y réussissais, je n'en serais pas plus heureuse, car je perdrais toute estime et tout respect pour lui. Mais ne serait-ce pas un devoir d'acquérir quelque influence sur son esprit ? Si, grâce à mon père, j'ai des vues un peu plus hautes, des idées un peu plus larges, des goûts un peu plus raisonnables que ce pauvre Félix, mon devoir ne serait-il pas de l'amener tout doucement à comprendre ces vues, ces idées, ces goûts ? Son énergie, son activité, ne sont peut-être qu'endormies ; si je parvenais à les réveiller, à les stimuler, à obtenir de lui qu'il les mît au service de quelque noble et grande cause ?

Mon Dieu, daignez seconder les efforts que je vais tenter pour l'amélioration et le bonheur de celui à qui j'ai juré devant vous amour et fidélité !

Hélène avait caché son visage dans ses mains jointes, et quelques larmes coulaient entre ses doigts. Tout à coup elle retire ses mains et relève la tête : derrière la porte de son réduit elle entend deux personner causer vivement. L'une d'elles parle à voix basse, et la voix d'Ursule, la femme de chambre, répond : — Je vous dis, madame Desclés, que madame, loin d'être fâchée que nous l'interrompions, serait fâchée, au contraire, si nous ne lui disions rien.

Tout en parlant, Ursule était entrée, tirant après elle madame Desclés, la femme de charge ; celle-ci tenait une lettre.

— Que madame m'excuse, au moins, dit ce haut fonctionnaire. Je sais très bien que madame a dit positivement qu'elle ne voulait pas être dérangée ce soir ; mademoiselle Ursule a voulu absolument....

— Oui, dit Ursule, si nous dérangeons madame, la faute en est à moi ; madame Desclés ne voulait pas venir, je l'y ai forcée. Voici ce que c'est. Madame sait bien qu'Elise, la fille de madame Desclès, est bonne d'enfants à Londres, chez lord Stainville.

— Bien sûr, Ursule, que madame le sait, puisque c'est elle qui l'a placée. Pour abréger, madame la comtesse, voilà que je reçois ce soir une lettre timbrée de Londres ; mais elle n'est pas d'Elise ; elle est signée d'un nom que je puis à peine lire et pas du tout prononcer. Bien plus, elle est toute écrite en anglais ; il m'est donc impossible d'en comprendre un mot. Mademoiselle Ursule pense que madame aura peut-être l'extrême bonté de me la traduire.

— Donnez, chère madame Desclés, et asseyez-vous.

Hélène déplie la lettre et la lit avec grande attention. Madame Desclés épie d'un œil anxieux la physionomie de sa jeune maîtresse, et finit par s'écrier :

— Ah ! ce sont de mauvaises nouvelles d'Elise, je le vois à l'air de madame ? Qu'est-il donc arrivé à mon enfant ?

— Elise n'est pas bien, ma chère dame ; mais ne vous alarmez pas ; elle est en très bonnes mains, je le crois.

— Malade, malade loin de moi, parmi des étrangers ! ma pauvre petite ! et des larmes abondantes inondent le visage de madame Desclés.

— Je vais vous traduire la lettre mot à mot :

« Madame,

Je regrette beaucoup de ne pas savoir le français. Mais peut-être que vous savez l'anglais. Et en tout cas, dans une grande ville comme Paris, vous trouverez bien quelqu'un qui vous traduira ces pauvres lignes. Elles sont pour vous donner des nouvelles de votre fille, Elise Desclés ; nouvelles pas aussi bonnes que je le voudrais. Déjà depuis quelques jours, nous la trouvions un peu pâle et abattue, et les enfants (Dieu les bénisse !) disaient : Nous ne savons ce qu'a

Elise ; elle ne rit et ne joue plus avec nous comme auparavant. La famille vient de partir pour aller passer les fêtes de Noël à Dunford-Hall, le château de leurs ancêtres, dans le Northumberland. La veille du jour fixé pour le départ, milady m'a fait appeler et m'a dit : « Tabby (sa seigneurie m'appelle toujours ainsi, j'ai eu le bonheur de naître sur les terres du comte d'Ashford, son honoré père,) Tabby, je n'ose pas emmener cette jeune Française, elle paraît si peu forte ! Je crains pour elle la fatigue du voyage et le froid du Nord. Je vais la laisser ici ; mais vous resterez avec elle, Tabby ; Sarah-Marie vous remplacera auprès de moi. Si la jeune fille se rétablit promptement, eh bien ! vous viendrez avec elle à Dunford-Hall. Si son état reste le même ou empire, vous écrirez à sa mère, dont je vais vous donner l'adresse. (Sa seigneurie n'a pas pensé à la différence des langues.) En tout cas, je vous la confie en vous recommandant de la soigner comme si elle était votre propre fille. Quelle ne manque de rien, quoi qu'il en coûte. » Les dernières paroles de sa seigneurie ont été à son départ : « Souvenez-vous, Tabby, de soigner comme votre propre enfant la petite Française solitaire.

» Le même soir, Elise a pris une fièvre plus forte. Pour ne vous rien cacher, elle a quelque chose comme le délire ; elle tend les bras en criant : Mère, mère ! puis elles les referme sur sa poitrine, et quand elle sent qu'elle n'embrasse rien, elle gémit à fendre l'âme. Le médecin dit qu'elle n'a d'autre maladie que le *home-sickness.* »

— Quelle maladie est-ce là, madame la comtesse ?

— C'est à peu près ce que nons appelons le mal du pays ; c'est un désir ardent de se retrouver chez soi, au milieu des siens. Je continue. — « Comme il ne peut être question de la tranporter en France maintenant, a ajouté le médecin, il faut que sa mère se rende auprès d'elle, le plus vite possible. C'est à cet effet que je vous écris, madame ; vous serez la bienvenue à Stainville-Mansion, 36, Trafalgar-Square, et je tâcherai que vous y soyez confortablement. Dans l'espérance de vous voir bientôt, j'ai l'honneur d'être, madame, sincèrement votre dévouée,

» Tabitha-Deborah Trueheart,

» *Première femme de chambre de S. S. milady Stainville.* »

— Eh bien ! madame Desclés, dit la comtesse à la mère tremblante et toute en pleurs, vous allez partir tout de suite. Faites vite vos préparatifs ; Ursule vous aidera.

Tout en parlant, elle s'était levée, et avait été consulter, dans sa bibliothèque, un indicateur des chemins de fer.

— Dans une heure, il y a un train direct pour Calais : je vous conduirai à la gare en voiture.

Elle s'assied devant son bureau, écrit quelques lignes, sonne, et dit au domestique qui entre :

— Allez porter cette dépêche au bureau des télégraphes, et demandez qu'on l'expédie tout de suite ; voici pour la payer. Voyez, madame Desclés, je fais télégraphier à madame Tabitha votre prochaine arrivée ; qui sait l'effet merveilleux que peut produire sur Elise l'espérance de serrer dans peu d'heures sa mère dans ses bras ? Allez donc vite prendre ce qu'il vous faut.

— Mais, madame, comment puis-je abandonner la maison ?

— Oh ! soyez tranquille ; moi et Ursule, nous la mènerons très-bien pendant votre absence. Ne vous inquiétez pas non plus de la langue ; vous trouverez partout des gens qui parlent français ; voici d'ailleurs un petit dictionnaire que vous emporterez. Il y a de bonnes âmes en tous pays ; parmi vos compagnons de voyage, il y aura certainement quelqu'un qui vous prendra sous sa protection.

— Je dois avertir madame, dit Ursule, qu'il fait un temps épouvantable. Madame Desclés aura peut-être peur de traverser la mer par un tel orage.

— Ah ! mademoiselle Ursule, la crainte de ne pas trouver ma fille en vie est bien plus forte que la peur de l'orage ! Allons donc préparer.... Mais, bête que je suis ! je ne remercie pas seulement madame de sa grande bonté. Ne me croyez pas ingrate cependant, madame, c'est que je suis tout étourdie.

— C'est moi qui en suis une, d'étourdie ! s'écrie Ursule ; voici un billet qui vient de chez madame la marquise, et j'oubliais de le remettre !

Hélène rompt le cachet et lit ce qui suit :

« Chère Hélène,

» Vous m'avez bien délaissée ces derniers temps. Mais je viens vous proposer une tentation à laquelle vous céderez, j'espère, puisqu'il s'agit d'une vraie œuvre de charité. Je sais que vous allez ce soir à ce bal dont mes filles me rompent les oreilles depuis plus d'une semaine. Avant de vous y rendre, ne pourriez-vous monter un quart d'heure vers moi? Je suis souffrante, morose, irritable, déplaisante au dernier point; je m'ennuie à mort et ne sais comment me distraire, car les yeux me font mal et je ne puis lire; d'ailleurs, on n'écrit aujourd'hui que des sottises. Il me semble que votre douce présence agira comme un calmant sur mon esprit et mes nerfs agacés. Il va sans dire que je ne vous impose point cette visite; mais, si vous la faites, j'en serais bien reconnaissante.

» Votre mère,

» Marquise de Marney. »

— Bien, se dit Hélène, je monterai chez ma belle-mère en revenant de la gare.

Elle se rend chez son mari pour lui demander si elle peut disposer de la voiture en attendant qu'il aille au bal, et si cette même voiture, après l'avoir conduit, lui, chez la princesse, pourra, en revenant, la prendre. Mais monsieur n'est plus chez lui; la voiture vient de l'emmener; Hélène fait chercher une remise, y monte avec madame Desclés et Ursule, et arrive à la gare.

Elle y voit entrer un Anglais qu'elle a rencontré souvent dans le monde, qui est même venu chez elle; résolument, mais non sans rougir de sa hardiesse, elle l'aborde :

— Sir Percy Grainford...

— Madame la comtesse de Marney, s'écrie l'Anglais, ici, à cette heure! Dois-je penser, madame, que vous vous rendez en Angleterre, et que j'aurai l'honneur de faire le voyage par le même train que vous?

— Non, sir Percy, ce n'est pas moi, c'est ma femme de charge qui part, une bonne et fidèle créature, à laquelle la famille est fort attachée. Elle se rend à Londres, auprès de

son enfant, une fille unique qui est fort malade. Elle ne sait pas un mot d'anglais, et n'a jamais été sur mer. Vous avez sûrement un domestique avec vous ; ne pourrait-il la protéger dans les moment d'embarquement et de débarquement ?

— Je n'ai pas de domestique avec moi, madame la comtesse : mais faites-moi connaître cette brave femme qui va soigner son enfant malade ; elle m'intéresse, car moi aussi j'ai des enfants. Je la protégerai moi-même. Elle se rend à Londres, dites-vous ? c'est aussi là que je vais ; je vous promets de ne la quitter qu'après l'avoir vue arriver saine et sauve à sa destination.

— Je suis on ne peut plus reconnaissante de cette promesse, sir Percy.

— Madame, rien n'est plus simple ; protéger les faibles, c'est le devoir d'un chrétien et d'un gentleman.

Après avoir présenté la protégé au protecteur, après avoir fait ses adieux à madame Desclés de cette voix sympathique et affectueuse si douce aux affligés, Hélène dut quitter la gare, car les voyageurs entraient dans les salles où on les parque en attendant le départ.

Elle monta chez sa belle-mère.

— Ah ! chère enfant, soyez la bienvenue, s'écria la marquise. Mais comme vous voilà faite ! Allez-vous donc chez la princesse de L*** en robe de popeline, montante, et en chapeau de velours ?

— Je ne vais pas au bal, maman.

— Ce n'est pas pour moi que vous vous en privez, j'espère ; je ne voudrais pas accepter un tel sacrifice.

— Vous savez bien qu'un tel sacrifice ne me briserait pas le cœur. Mais je n'ai pas même ce très faible mérite ; avant de recevoir votre billet, j'étais parfaitement décidée à ne pas aller au bal.

— Alors, au lieu d'un quart d'heure, c'est une soirée que vous me donnez ?

— Oui, maman ; je reste jusqu'à ce que vous me renvoyiez.

— Vous êtes charmante entre les charmantes. Mais vous passerez une veillée bien maussade, bonne petite, car je ne

suis pas gaie et aussi n'ai-je pas sujet de l'être. Je vais sonner pour que l'on apporte de quoi faire du thé.

Ici la marquise entama la longue liste des sujets de plainte que lui donnaient ses domestiques, ses voisins, ses amis, ses filles, jeunes mondaines qui la négligaient et la laissaient seule, détaillant ensuite ses maux, son manque d'appétit, sa difficulté à digérer, ses insomnies. Tout cela aurait pu se traduire par ces seuls mots : je ne sais pas vieillir.

Hélène écouta tout. Puis, avec ce tact que donnent le cœur et le désir du bien, elle prit doucement la défense de ceux dont la marquise pensait avoir tant à se plaindre, justifiant les intentions, atténuant les torts, cherchant, sans en avoir l'air, à réduire à leur juste valeur, et les griefs, et les malheurs de sa belle-mère. Quoiqu'il soit moins aisé d'apaiser le ressentiment que de l'exciter, Hélène pourtant put s'apercevoir que ses paroles de paix, ses indulgents plaidoyers, neutralisaient peu à peu l'aigreur que la solitude et le désœuvrement avaient développée dans l'âme de la marquise. Quand elle la vit mieux disposée, elle se mit en devoir de l'amuser. Elle était en fonds pour cela ; quoique bien jeune encore, ses habitudes d'observation, ses entretiens avec son père, les excellentes lectures qu'elle avait faites avec lui et depuis, avaient meublé sa mémoire d'une foule de faits intéressants et curieux ; elle choisit dans ce magasin ceux qu'elle jugea les plus propres à divertir sa belle-mère, et les lui présenta revêtus d'un langage vif et piquant qui excitait et captivait l'attention. Tout en parlant, elle s'était emparée d'un ouvrage en tapisserie où la marquise avait fait des fautes et s'était impatientée et fatiguée en cherchant vainement à les réparer ; Hélène avait défait, refait, brodé elle-même les portions les plus difficiles du dessin, de façon que le reste allât tout seul.

Les heures s'écoulaient, la soirée s'avançait ; Hélène avait dû lutter un moment contre le sommeil qui alourdissait ses jeunes yeux, ouverts, le matin, si longtemps avant ceux de sa belle-mère ; elle avait vaincu, et, comme il arrive d'ordinaire, n'en était que plus réveillée et plus animée.

La marquise riait aux larmes et aux éclats en l'entendant raconter les commentaires d'un frère d'Ursule, venu récem-

ment à Paris pour la première fois, quand un coup fut frappé à la porte.

— Entrez, dit-elle un peu étonnée.

Les deux femmes poussèrent ensemble une exclamation de surprise, en voyant apparaître le comte Félix. Quant à lui, pour peindre ce qu'il éprouva en trouvant chez sa mère sa femme qu'il avait laissée au coin de son feu, le mot de surprise serait trop faible. A l'aspect de son fils reculant de deux pas, ouvrant la bouche et les yeux d'un air stupéfait, la marquise recommença ses rires. Hélène, qui ne riait pas, avança un fauteuil à son mari, et lui versa une tasse de thé.

— Vous quittez le bal de bien bonne heure, Félix, demanda la marquise. Il n'est rien arrivé à vos sœurs, j'espère.

— Oh ! rien du tout ; je les ai laissées dansant de tout leur cœur, autant du moins que l'on pouvait danser au milieu de la foule qui encombrait les salons. Comme Clara m'a dit que vous n'étiez pas très bien, j'ai voulu par moi-même m'assurer de l'état de votre santé. Mais avant d'entrer, je vous ai entendue rire de si bon cœur, que je me suis senti rassuré. Je me demandais seulement qui vous tenait compagnie ; je ne m'attendais pas à rencontrer Hélène ici. Ne pouvant supposer qu'une femme supérieure soit sujette aux caprices, je ne puis m'expliquer comment elle s'est décidée à sortir, après m'avoir déclaré que pour rien au monde elle ne renoncerait à sa lecture au coin du feu.

— Elle, capricieuse ! Non, non ; c'est à ma prière qu'elle est venue, la chère enfant. Elle m'a trouvée furieuse contre tout le genre humain, et grognon autant qu'on peut l'être. Mais elle m'a toute rassérénée. Oui, petite ; votre présence produit sur moi l'effet de ces douces brises printanières chargées du parfum des lilas et des chèvre-feuilles. Je ne suis pas, du reste, la seule pour qui Hélène ait quitté ce soir son paisible foyer et sa récréation favorite. Avant de venir ici, elle était allée à la gare du Nord.

— A la gare du Nord ! Qu'alliez-vous donc faire madame, à la gare du Nord ?

— Y conduire madame Desclés, qui, ayant appris que sa fille est très malade, est allée la soigner.

— Avoir laissé partir madame Desclés ! y avez-vous bien pensé, madame?

— Elle n'a que cette enfant, et la pauvre femme a déjà eu tant de malheurs dans sa vie !

— Mais qui la remplacera ?

— Moi ; mon père n'avait pas de femme de charge proprement dite, et m'avait confié la direction du ménage dès qu'il m'avait crue capable de m'en acquitter. Maman, d'ailleurs, ne me refusera pas ses conseils, si je me trouve empêchée.

— Ma belle, c'est bien moi qui aurais besoin des vôtres. Vous menez à bien tout ce dont vous vous mêlez ; témoin cette tapisserie, où je m'étais perdue et que vous avez si lestement débrouillée ; témoin ce thé....

— C'est vous qui l'avait fait, madame ? Il est excellent, et je vous en demanderai une seconde tasse.

— Ne la lui versez pas, Hélène, avant qu'il nous ait dit pourquoi il n'a pas attendu la fin du bal.

— Je m'y ennuyais. Vous souriez, Hélène ; ne triomphez pas trop vite, pourtant ; si je m'ennuyais, ce n'est pas la faute du bal, c'est que j'y étais allé dans de mauvaises dispositions, ayant eu, avant mon départ, toute sorte de malheurs, et cela un peu par votre faute. Votre refus m'avait donné beaucoup d'humeur. Je rentre chez moi ; je veux m'habiller. Martinet s'était permis de sortir sans me le dire, ce qui ne lui arrive que trop souvent. Impatienté, je commence à me raser ; je me coupe ; le sang tache le devant de ma chemise, mon gilet, je ne pouvais réussir à l'arrêter. Martinet rentre enfin, et répond presque insolemment à mes reproches. Il me coiffe tout de travers, à me donner l'air d'un hérisson. Vous riez, mesdames ; je vous assure que ce n'était pas du tout plaisant. Enfin, après bien des peines, me voilà habillé. Je n'ai plus que des gants à mettre ; j'en déchire trois paires l'une après l'autre. J'envoie Martinet en acheter ; comme de coutume, il s'éternise à sa commission. J'arrive chez la princesse ; je présente vos excuses ; je vous préviens, madame, qu'elles ont été accueillies d'une manière quelque peu ironique. Mon beau-frère Arthur me force à parier pour lui à l'écarté ; je perds. Comme je passais près

d'une causeuse où deux dames étaient assises, j'entends prononcer votre nom, Hélène. Caché par un rideau, je m'arrête et j'écoute. Ne me grondez pas : j'ai été assez puni de ma curiosité par les sots propos que j'ai entendus. Si ç'avaient été des hommes, je n'eusse pas résisté au désir de leur donner une leçon. Mais des femmes ! Je me suis contenté de les regarder d'un air à leur faire baisser les yeux ; elles avaient trop de fard pour que j'aie vu si elles rougissaient.

— Quoi ! tenir des propos sur Hélène ! est-il possible ?

— S'il vous plaît, Félix, répétez-moi ce que ces dames ont dit ; je vous promets de ne pas m'en fâcher.

— Au fond, ce n'est rien de grave du tout ; même, ces propos me prouvent que j'ai raison, quand je vous recommande, madame, de ne pas vous singulariser. On disait, d'abord, que vous n'aimiez pas le monde, parce que.... mais je ne devrais pas vous répéter cela.

— Dites toujours ; voyons un peu pourquoi je n'aime pas le monde.

— On disait que vous l'aimeriez autant que d'autres, si.... si vous y aviez autant de succès que d'autres.

— L'on croit donc que je porte envie à celles qui sont plus jolies et plus entourées que moi ! Eh bien ! je puis vous assurer qu'en ceci on se trompe ; j'admire les belles personnes franchement et sans jalousie. Si tous ces propos étaient de la même force, ce n'était pas la peine de se fâcher, Félix ; il n'y a que la vérité qui blesse. Continuez ; vous arriverez peut-être à quelque reproche mieux mérité que celui-là.

— On tournait en ridicule ce que l'on appelait vos manies charitables.

— Comment peut-on les connaître ? Je fais bien peu, hélas ! et ce peu, je ne le publie pas.

— Ceux que vous soulagez, ma fille, sont moins discrets que vous, et leurs bénédictions vous trahissent. Mais que ces propos sont odieux ! Pour décourager de la bienfaisance, n'est-ce pas assez de l'ingratitude, de l'insuccès ? faut-il encore que le ridicule s'en mêle ?

— Cela n'aura pas cet effet sur moi, maman, car je suis passablement indifférente au ridicule.

— Ne le soyez pas trop, madame ; l'opinion se venge de ceux qui la dédaignent.

— Je ne suis pas indifférente à l'opinion, Félix ; j'espère bien ne l'avoir jamais bravée.

— Vous l'auriez bravée au moins une fois, Hélène, s'il était vrai, comme le prétendaient ces dames, que vous vous fussiez vantée de préférer votre femme de chambre, Ursule, à toutes les femmes de votre société.

— Ah ! j'ai mal fait de vous demander de me répéter ces propos, s'écria Hélène d'un ton de voix un peu ému, car maintenant j'en devine les auteurs. Permettez-moi de rétablir exactement les choses. Pendant que je recevais une visite, on vint m'avertir qu'Ursule s'était fait une large coupure ; j'allai sur-le-champ voir ce qu'il en était ; je restai assez longtemps. A mon retour, on me railla un peu sur mon attachement pour ma femme de chambre. Vous savez que, lorsqu'on me pousse à bout, j'ai le tort de répliquer vivement. Je répondis donc qu'Ursule, ma sœur de lait, élevée avec moi, n'était pas une femme de chambre ordinaire ; que nous avions l'une pour l'autre une véritable amitié, et que peut-être avais-je plus d'idées en commun avec elle qu'avec la plupart des femmes de ma société. J'ai été trop loin, et je m'en accuse. Achevons la liste de mes crimes.

— Il n'y a plus grand'chose. On vous reprochait vos distractions. On prétendait que, l'autre jour, vous étiez si absorbée dans la contemplation d'un char de foin, que vous n'étiez plus du tout avec ceux qui vous parlaient.

— Encore ici, je me reconnais coupable. Non, je n'étais plus avec ceux qui me parlaient ; le subtil et pénétrant arôme du foin m'avait transportée à Essertines, dans la prairie du bas, vous savez, celle que traverse le ruisseau. Je revoyais, par un beau soir de printemps, les derniers rayons du soleil brillant obliquement à travers le feuillage, le vert éclatant de l'herbe rasée de frais, les beaux et patients bœufs roux, mâchonnant tranquillement la part de la récolte que l'on avait mise devant eux, tandis qu'à grand renfort de fourches, l'on entassait le foin nouvellement coupé entre les ridelles du char. Je voyais tout cela ; j'entendais les chants des faneurs, le murmure du ruisseau, les trilles et les notes

plaintives du rossignol..... J'étais comme la pauvre Susanne à qui le chant d'une grive en cage rappelait toutes les scènes de son hameau [1].... J'ai eu tort; je dois tenir enfermée la folle de la maison, et ne lui permettre aucune escapade devant témoins. Je vous remercie, Félix, de m'avoir répété ces jugements. On peut toujours profiter d'un reproche, ne fût-il fondé qu'en partie ou pas du tout. Je m'observerai devant le monde, je vous le promets; je me composerai un extérieur en harmonie avec les idées, les préjugés de la société; j'aurai toujours présents à l'esprit deux mots qui composent à eux seuls le code suprême : ridicule, convenance; j'éviterai l'un et je me conformerai aux autres.

— Ah! restez ce que vous êtes, s'écria la marquise en l'entourant de ses bras; vous ne pourriez que perdre à vous changer. Je veux ma vive et franche Hélène, et non une automate compassée.

— Oh! pour vous, maman, je ne me ferai point de surface, puisque vous voulez bien m'accepter comme je suis. Quant à monsieur le comte, ajouta-t-elle en faisant à son mari une profonde révérence, j'ose me flatter qu'en retour du décorum cérémonieux que je lui promets d'adopter en compagnie, il me permettra, dans notre particulier, de dire ce que je pense et d'agir à ma façon. Voilà une heure qui sonne! renvoyez-nous donc, maman.

— Adieu mes enfants; Hélène, revenez bientôt.

Quand ils sont sortis, la marquise reste un instant pensive. Puis de son cœur s'élance cette prière :

— Mon Dieu, pour que je puisse me pardonner d'avoir fait d'Hélène la femme de mon fils, rendez donc mon fils digne de sa femme!

W. GEISENDORF.

[1] Dans les stances de Wordsworth intitulées : *La rêverie de la pauvre Susanne.*

HISTOIRE DE GENÈVE

FRAGMENTS INÉDITS DE J.-J. ROUSSEAU (Suite)

LIVRE PREMIER

CHAPITRE Ier.

Le Comte.

Il est à présumer que les comtes de Genevois reçurent, comme tous les autres, leurs dignités des empereurs, puisque la première fois qu'il est parlé des ces comtes, c'est pour obtenir de l'empereur la confirmation de leurs titres. Cependant loin d'être au-dessus des évêques ils étaient leurs vassaux. Il est prouvé par plusieurs actes qu'ils leur rendaient hommage dès les premiers temps. Ils tenaient même une partie de leurs droits des évêques, plusieurs anciens titres en font foi, et entre autres un acte de 1124 entre l'évêque Wido et son père Aymon, comte de Genevois. Anciennement les comtes n'avaient aucune autorité dans la ville,

et au lieu du titre de comtes de Genève qu'ils prirent dans la suite, ils n'avaient d'abord que celui de comtes dans le territoire de Genève : *Comes in pago Genevensi ;* cette partie du diocèse, qu'ils possédaient en fief relevant de l'évêque, devint une province particulière sous le nom de *Genevois*, qu'elle porte encore aujourd'hui, quoique indépendante de la république, et bien que les seigneurs de cette province affectassent quelquefois de se qualifier *comtes de Genève*, on ne les qualifia jamais dans la ville que *comtes de Genevois.*

Leurs successeurs, profitant toujours de la faveur des temps, acquirent peu à peu quelque autorité dans Genève, et cette autorité, passée aux comtes de Savoie, s'accrut rapidement dans leurs mains. On vit même des comtes de Savoie et de Genevois, avoir en même temps chacun leur château et leur garnison dans la ville.

Il est vrai que, par un accord, ces deux châteaux durent être démolis et que celui du comte de Genève, qui était au bourg de Four, le fut en effet, mais celui du comte de Savoie, qui était à l'Ile, resta sur pied et ce fut là qu'il tint jusqu'à la réformation un officier dont il est parlé dans le chapitre suivant.

Les comtes de Genève avaient occupé des châteaux et tenu garnison dans la ville, mais ils n'y avaient jamais eu de tels officiers. Ce ne fut que par le traité de 1290 que le comte de Savoie, devenu seigneur du comté de Genevois dont il fit hommage à l'évêque, stipula ce nouveau droit. Et, comme le nom de comte était devenu odieux au peuple de Genève, son successeur ne prit point le nom de vicomte, mais celui de vidomne, *vice dominus*. Les Genevois soutiennent que c'était le comte de Savoie lui-même qui portait le titre de vidomne, titre que son lieutenant, qui n'eut d'abord que celui de châtelain, ne prit que longtemps après. Ainsi, selon les écrivains de Savoie, le comte était seigneur de son chef, et selon ceux de Genève, il n'était que le lieutenant de l'évêque; ce sous-châtelain dans Genève n'était proprement que le lieutenant du lieutenant.

D'abord cet officier ne fut établi que pour rendre la justice aux sujets du duc qui se trouvaient dans la ville. Ensuite il fut aussi chargé de la garde des prisonniers et de l'exécu-

tion des jugements criminels rendus par les juges épiscopaux ou par les syndics ; ce droit, qui ne paraissait pas fort honorable, mettant dans la main du vidomne la puissance exécutive, devint l'instrument dont les ducs se servirent pour leur puissance.

Enfin, dans les derniers temps, la maison de Savoie ayant ajouté aux anciens droits des comtes ceux qu'elle tenait des villes des empereurs, et ayant de plus subjugué les évêques qu'elle faisait élire à son gré, était parvenue à ne leur laisser que le nom de princes et à exercer dans la ville un pouvoir presque arbitraire. Mais comme cela ne se fit jamais sans opposition de la part du peuple, ces usurpations n'ont pu prescrire contre ses franchises, ni abolir le droit à la liberté.

Qu'on pense quelle paix, quelle sûreté, quelle police pouvaient régner dans une ville dont quatre autorités se disputaient continuellement l'administration et dans laquelle deux princes avaient chacun un château, d'où, sans cesse en guerre l'un contre l'autre, ils ne s'accordaient qu'à désoler de concert les habitants.

Les Franchises.

L'origine des franchises et des libertés du peuple de Genève se perd dans la nuit des temps. Dans l'acte célèbre de l'évêque Adémarus Fabri, cet évêque reconnaît lui-même que ces franchises qu'il lui confirme, sont de temps immémorial. Toutefois on ne saurait supposer que dans les désordres qu'entraîna la ruine de l'empire romain aucun peuple, aucune ville ait conservé la moindre ombre de liberté. Le système féodal, fondé sur l'esclavage des vaincus, n'était pas propre à la faire renaître. Les évêques, seuls protecteurs du peuple, le tirèrent de la soumission, et les droits municipaux de la ville de Genève ne s'établirent que sur ceux du clergé.

Le prince, qui devait au peuple sa puissance, paya sa dette avec usure, il fonda la liberté. Elle vint du côté dont on l'aurait le moins attendue.

Genève avait à peu près sous les évêques, les mêmes droits que Neuchâtel a sous ses princes; l'honneur et l'embarras du gouvernement était pour le prélat, l'avantage et la sûreté était pour le peuple. Au dehors, protégé par son souverain, au dedans, par ses franchises, le Genevois ne craignait ni son maître, ni ses voisins, il était beaucoup plus libre que s'il eût été tout à fait républicain.

Son administration municipale était aussi démocratique qu'il était possible. Le peuple ne reconnaissait ni classes, ni priviléges, ni aucune inégalité parmi ses membres; il agissait ou par lui-même en conseil général, ou par ses procureurs, appelés syndics, qu'il élisait annuellement, et qui lui rendaient compte de leur administration; nul ordre intermédiaire ne s'interposait entre eux et lui, et c'est là le vrai caractère de la démocratie. Nous verrons comment ce caractère changea peu à peu par l'établissement d'un conseil. On comprend bien que par le peuple, j'entends seulement le corps de la bourgeoisie, comme l'entendent aussi les édits de la république où ce nom est employé dans le même sens. On ne sait quand le vrai droit de bourgeoisie a commencé, on sait seulement qu'il est fort ancien et que le titre de bourgeois de Genève était très honorable pour les évêques. Lorsqu'en 1418, le pape Martin V passa par Genève, la ville donna des lettres de bourgeoisie à quatre de ses cardinaux, et le dernier évêque, Pierre de la Baume, demanda au conseil annuel d'être admis à la bourgeoisie, ce qui lui fut accordé. Ce fait est des plus remarquables et tient trop au sujet de ce chapitre pour n'y être pas éclairci.

Les princes de Savoie, d'abord vassaux des évêques, les ayant mis peu à peu dans leur dépendance, voulurent, à la faveur de l'autorité épiscopale, étendre la leur sur la ville. Malgré quelques succès apparents, ils firent tout le contraire de ce qu'ils voulaient : car ils voulaient faire valoir la souveraineté de l'évêque pour se l'approprier, et au contraire, ils l'affaiblirent sans l'acquérir; ils voulaient asservir le peuple par l'évêque, et au contraire le peuple, en leur résistant,

apprit à résister aussi à l'évêque qui les soutenait, de sorte que plus on voyait approcher la servitude, plus on faisait de pas vers la liberté. Le fait cité peut vous en être un exemple. Selon d'anciennes conventions, la ville ne pouvait traiter avec aucune puissance sans le consentement de l'évêque; mais, dès la fin du XVe siècle, pressée par la nécessité, elle traita de son chef, et ce droit, une fois usurpé, lui fournit les moyens de s'y maintenir. De là les traités de combourgeoisie avec Fribourg et Berne. L'évêque n'ayant pu rompre cette alliance et voulant du moins en diminuer l'avantage, en le partageant, ne trouva d'autre moyen que d'être admis à la bourgeoisie. Il le put, mais on vit par les suites de cette démarche qu'il n'avait rien acquis et qu'il avait beaucoup cédé.

J'ai dit qu'il n'y avait nulle inégalité de droit dans la bourgeoisie. Car alors la différence des citoyens aux bourgeois n'existait pas, et tous pouvaient également parvenir aux charges. Il y avait pourtant les habitants qui n'étaient pas bourgeois; de nouveaux venus ne devaient pas d'abord partager tous les droits des enfants de la maison, mais les fils des habitants devenaient bourgeois par leur naissance, et le mot de *natif* n'était pas plus connu que celui de citoyen.

Quelquefois même les habitants entraient au conseil général, surtout lorsqu'il n'était composé que des chefs de famille, et alors tous ceux qui l'étaient y entraient indifféremment; mais si le peuple était peu jaloux de ses droits exclusifs, il l'était beaucoup de ses franchises, parce qu'il ne perdait pas des droits en les communiquant, au lieu que la moindre atteinte à ses franchises en était une à sa liberté. Les droits étaient pour la communauté, les franchises appartenaient aux personnes, c'est par elles que chacun jouissait en paix de son bien et dormait en sûreté sous son toit.

Les divers articles de ces franchises sont exprimés dans plusieurs déclarations des évêques et notamment dans celle d'Adémarus Fabri, en 1387. Cette pièce authentique et regardée par la bourgeoisie de Genève comme le fondement de sa liberté, contient un grand nombre d'articles qui sont peu de chose, mais il y en a de fort importants. L'évêque y déclare qu'il ne fait que rassembler ou confirmer des fran-

chises si anciennes qu'il n'est mémoire du contraire, en telle sorte que le non-usage ne peut prescrire contre elles, et qu'il ne laisse ni à ses successeurs ni à personne le droit de les révoquer. Il faudrait, pour qu'elles pussent être abolies, que le peuple de Genève y renonçât par un acte aussi solennel que celui par lequel elles lui sont assurées.

Du Vidomne.

Le vidomne, *vice dominus*, officier de l'évêque recevant ses ordres, jugeant en son nom, était cependant sujet du duc de Savoie, nommé par lui, portant ses armes et occupant son château de l'Ile. On conçoit comment, à la faveur de cet état équivoque, les ducs de Savoie faisant peu à peu regarder le vidomne comme leur propre officier, se portèrent enfin pour souverains dans Genève.

Mais on ne conçoit pas d'abord comment le duc nommait ūn officier de l'évêque. Le vidomnat, dont l'origine est très obscure, s'engageait, se vendait et passait de main en main comme un héritage. Or il paraît que cet office appartenait d'abord aux comtes de Genevois. Il fut engagé pour ses frères à l'évêque Humbert de Grammont on ne sait par qui. L'évêque Pierre de Sesson voulut le céder pour trente livres à Pierre de Confignon qui le réclamait par droit d'héritage, mais le chapitre s'y opposa. Amédée, comte de Savoie, s'étant ligué avec la ville contre le comte de Genevois, s'empara, en 1285, du château de l'Ile, et de cet office qui lui fut ensuite cédé en fief par l'évêque Guillaume de Confignon pour les frais de la guerre qu'on ne put lui payer. Voilà comment le vidomnat passa dans la maison de Savoie.

Les Magistrats.

La ville n'avait aucune magistrature à vie, mais tous les

ans le peuple, assemblé en conseil général, reprenait les pouvoirs qu'il avait donnés et les confiait de nouveau à qui il lui plaisait, et les dépositaires de ces pouvoirs s'appelaient syndics.

Les syndics ont toujours été au nombre de quatre, élus annuellement par le peuple pour être les procureurs et agir en son nom dans toutes les affaires de la communauté. Tous les ans en sortant de charge ils rendaient compte au conseil général de leur gestion.

. . . .

Leur pouvoir était grand, comme il sera dit ci-après. C'est encore un des caractères de la démocratie que plus le peuple est libre, plus l'autorité des chefs qu'il élit doit être étendue. Ils portaient chacun un bâton noir orné d'argent, en signe de leur dignité. Ces bâtons étaient extrêmement respectés. L'usage en paraît ancien. Leti dit que ces bâtons furent inventés en 1450, au sujet d'une procession dans laquelle tous les corps ayant quelques marques, le chanoine Montelli imagina celle-là pour les syndics. Cet auteur, quoique assez ennemi du clergé, avait un goût singulier pour les cérémonies ecclésiastiques. Les syndics les prenaient toujours quand il s'agissait d'apaiser quelque émeute, et souvent le seul aspect de ce sceptre en imposait plus que le magistrat qui le portait.

Il y a eu quelquefois des syndics déposés, ils le furent même tous en 1519, mais cela ne s'est jamais fait qu'avec violence et d'une manière illégale; on ne peut déposer un syndic qu'en lui faisant son procès, et durant l'année de son règne (ce mot est consacré par l'usage à Genève, et l'on dit les syndics régnants), il ne peut perdre sa place qu'avec sa tête.

On élisait encore en conseil général un trésorier et un secrétaire, et comme ces charges n'emportaient aucune juridiction, le peuple les donnait pour trois ans et les confirmait quelquefois pour trois autres.

Les syndics avaient des conseillers ou assesseurs de leur choix, lesquels n'avaient que la voix consultative; car, n'étant point nommés par le peuple, ils n'étaient pour lui que

de simples particuliers sans tribunal, sans juridiction, sans autorité. Chaque syndic en choisissait quatre ou cinq parmi les citoyens, et leurs fonctions finissaient avec les siennes; il y en avait quelquefois seize, quelquefois dix-huit, quelquefois vingt. Leur nombre n'était pas fixe et dépendait absolument de la volonté des syndics. Cependant, comme ils étaient l'élite des citoyens et qu'ils acquéraient par leurs fonctions de l'expérience dans les affaires, il arrivait très souvent que les syndics nouvellement élus, gardaient les conseillers de leurs prédécesseurs. Leurs places devinrent ainsi peu à peu permanentes. Henri dit l'Espagnol fut le premier conseiller à vie.... mais il fut élu en conseil général.

Détail de l'Administration.

Après avoir fait connaître les trois principales juridictions entre lesquelles l'administration était partagée, il nous reste à voir quel était ce partage, et en quoi consistait chaque département.

Toutes les causes civiles passaient en premier ressort au vidomne et elles se plaidaient et se jugeaient en langue vulgaire, sommairement, sans écritures ni forme de plaidoyers; elles passaient ensuite par appel à l'official, puis en choses importantes à Vienne au Métropolitain même, à Rome, appels fort incommodes qui, devenus trop fréquents, furent un des motifs de la réformation.

Le vidomne avait pour assesseurs dans son tribunal deux chanoines et quatre citoyens à son choix, il pouvait condamner à quelques petites amendes jusqu'à soixante livres dont le tiers lui appartenait.

Les syndics, assistés de quatre citoyens nommés par les autres, étaient seuls juges des causes criminelles et pouvaient décerner la torture. Le vidomne avait la garde des prisonniers et il ne paraît pas même que la ville eût aucune prison à elle. Depuis l'expulsion de l'évêque, on fit des prisons de

l'évêque celles de la ville, ce qui semble faire présumer qu'elle n'en avait pas auparavant. Après avoir instruit le procès avec des assesseurs, les syndics jugeaient le coupable et le remettaient ensuite au vidomne qui faisait au milieu du peuple, sur un tribunal dressé dans la rue, exécuter le jugement dans la ville, lorsque la peine n'était pas à la mort; mais quand il s'agissait du dernier supplice, le vidomne faisait conduire hors de la ville le condamné et le remettait au château de Gail.... en lui lisant la sentence que le châtelain faisait exécuter. L'évêque, comme souverain, avait non-seulement le droit de faire grâce mais aussi d'instruire les causes tant civiles que criminelles avant qu'elles fussent jugées.

A l'égard des ecclésiastiques, ils n'étaient pas soumis à la juridiction du vidomne, ni même à celle des syndics; ils dépendaient, quant au criminel, d'un juge établi par l'évêque et qu'on appelait le juge des curés, duquel l'affaire, si elle était grave, était portée au conseil épiscopal.

La police était partagée entre les trois juridictions, mais les syndics en avaient déjà la plus grande partie. La garde de la ville et le droit d'emprisonner appartenaient à eux seuls durant la nuit, pendant le jour ce droit appartenait à l'évêque ou au vidomne, ou à tous les deux (cet article n'est pas bien clair). Les murs de la ville, les portes, les tours d'artillerie, les munitions, les milices bourgeoises et en général tout ce qui tient au droit des armes, était encore du département des syndics, et le quatrième en avait la direction particulière, comme le premier celle du gouvernement civil.

On ne pouvait par les franchises arrêter ni détenir dans la ville et la banlieue aucun citoyen, bourgeois, habitant, ni juré, si ce n'est d'une manière juridique, sur dénonciation formelle et non d'office, et si l'un d'eux était exposé à quelque violence, de quelque part qu'elle vînt, il était permis et prescrit à tous de l'en garantir, ou délivrer par la force, même de fermer les portes, tendre les chaînes et saisir les agresseurs. On ne pouvait non plus citer aucun des dits citoyens et bourgeois hors de la ville, pas même par autorité de l'évêque, et si quelqu'un d'eux était arrêté hors de la banlieue, ni l'évêque ni son conseil ne pouvaient juger l'af-

faire qu'avec l'assistance des citoyens. L'évêque ni son vidomne ne pouvaient infliger aucune peine afflictive à nul délinquant pour cas de rébellion, mais seulement imposer une amende qui ne pouvait passer soixante.., l'on ne pouvait ni délivrer un prisonnier, ni l'emmener hors de la ville sans l'aveu formel des citoyens; eux seuls, présidés par leurs syndics, pouvaient décerner la torture et ils étaient obligés d'être présents. Enfin le taux du prix des denrées appartenait aux seuls citoyens, on ne pouvait imposer aucune taxe sans leur consentement, les biens de personne n'étaient sujets à confiscation et tout ce qui n'était pas spécifié par les franchises devait être jugé par le droit romain.

Outre toutes ces juridictions, les ducs de Savoie en exerçaient quelquefois une dans la ville sur leurs sujets, mais toujours par une commission particulière de l'évêque et des citoyens, laquelle étant à terme, avait besoin d'être renouvelée toutes les fois que ces princes voulaient exercer de nouveau la même juridiction.

Les frais de l'administration n'étaient pas grands, ni de la part de l'évêque, qui payait ses officiers ecclésiastiques par des bénéfices et son vidomne par quelques droits, ni de la part de la ville, qui ne gageait que six magistrats et n'ayant aucune troupe réglée, n'avait presque aucune autre dépense à faire que l'entretien des murs de la ville et des bâtiments publics. Les revenus destinés à cet usage étaient ceux de la douane dont les deux tiers appartenaient à l'évêque et l'autre tiers à la ville. . . .

Cependant il ne laissait pas d'y avoir plusieurs sortes de droits, indépendamment des revenus ecclésiastiques, qui rapportaient beaucoup à l'évêque et dont la ville avait aussi quelques parties, comme les lods, la pêche.

Du Territoire.

Quoique le diocèse de Genève fût très étendu, le territoire de la ville était très petit, ou pour mieux dire, il était nul ;

car les particuliers avaient des terres, mais la ville n'avait aucun pouvoir hors de ses murs. Tout dépendait des châteaux qui l'environnaient, et ces châteaux, en très grand nombre, appartenaient à l'évêque, aux comtes de Genève, aux comtes de Savoie et à d'autres seigneurs qui voyaient de mauvais œil une ville libre et n'en ménageaient pas beaucoup les habitants.

Les Genevois, comme emprisonnés dans leurs murs, dépendaient de leurs voisins pour leur subsistance ; ces voisins étant précisément ceux qui avaient entrepris de les asservir, n'étaient pas portés à leur faciliter l'extraction des denrées ; les ducs de Savoie l'ont souvent défendue, malgré les traités, et ne l'auraient peut-être jamais permise, si elle eût été moins utile à leurs sujets. C'est à cette difficulté de subsister qu'il faut attribuer les famines et les pestes qui ont si souvent désolé la ville avant qu'elle eût des magasins publics et que, par des traités plus assurés, l'entrée des vivres y fût constamment libre.

Il n'est pas possible que Genève soit toujours vraiment libre, puisqu'elle ne peut se suffire à elle-même et qu'elle sera toujours, pour sa subsistance, à la discrétion d'autrui. Les Genevois sachant que les Savoyards ne sauraient se passer d'eux pour payer leur taille, pensent que la dépendance, étant réciproque, s'évanouit ; en quoi ils se trompent, car il est plus aisé de se passer d'argent que de pain.

Prétentions de la Maison de Savoie.

Genève était si fort à la bienséance des ducs de Savoie, qu'il n'était pas possible qu'ils n'eussent des droits sur elle. Ils en acquirent de réels en faisant naître et en saisissant toutes les occasions favorables. Ils les perdirent en se pressant trop d'en abuser.

Ils rangeaient leurs prétentions sous plusieurs chefs qui tous se rapportaient à la souveraineté de Genève.

1° Comme substitués aux droits des comtes de Genève dont ils étaient héritiers.

2° Comme vicaires de l'empire.

3° Comme établis de leur chef par diverses bulles des empereurs et même des papes.

4° Comme cessionnaires des évêques quant au temporel.

5° Enfin comme reconnus des Genevois même par le fait d'une longue possession tant de leur chef que par la cession que leur fit le duc de Zeringen de celle qu'il avait obtenue de l'empereur.

1° Pour le premier point, posant en fait la souveraineté des anciens comtes de Genève, ils se disaient substitués à ces princes par la vente qu'Odo de Villars, dernier comte de Genève, avait faite à Amé VIII de tous ses droits pour la somme de 800 marcs d'or.

2° Pour le second, ils alléguaient diverses bulles des empereurs qui établissaient les comtes de Savoie vicaires de l'empire tant en deçà qu'en delà les monts, dans plusieurs desquelles Genève était nommément spécifiée, et notamment celle de Charles IV, du 18 août 1356, qui déclare que les appellations des causes dans la ville de Genève doivent être portées au comte de Savoie, en sa qualité de vicaire de l'empire, comme si c'était à l'empereur lui-même, et celle de Maximilien en 1501, de Charles-Quint en 1527, 1530, qui toutes confirment au duc de Savoie le vicariat de l'empire avec mandement à l'évêque, aux syndics et aux citoyens, de reconnaître ces princes et de leur obéir en cette qualité.

3° Pour troisième point, ils citaient un acte du 14 octobre 1423, par lequel l'empereur Sigismond transportait au comte Amédée de Savoie le comté de Genève, dévolu à l'empire par la mort du dernier comte; un autre acte du 29 mars 1424, par lequel le même empereur ôtait au prince d'Orange toute concurrence avec le comte de Savoie au sujet de ladite comté; et un autre acte de Charles-Quint, du 4 décembre 1528, par lequel il ordonnait à l'évêque et aux citoyens de Genève d'obéir au duc de Savoie comme à leur prince.

Pour la preuve du quatrième article, ils alléguaient la

cession faite en 1513, par l'évêque Jean de Savoie au duc Charles du temporel de l'évêché, approuvée par le pape Léon X et rendue encore plus authentique par celle de l'évêque Pierre de la Baume en 1515.

Et quant à l'exercice de leur souveraineté dans Genève, ils disaient en avoir joui paisiblement et légitimement tant du consentement des évêques que de celui des syndics et des citoyens, quelquefois même à leur propre réquisition, usant des droits régaliens, possédant un château dans la ville, y établissant gouverneurs, officiers, sergents, administrant la justice par leur vidomne, y arborant leurs armoiries, battant monnaie, y faisant leurs entrées publiques, y tenant leur cour et leur conseil, en un mot, s'y comportant en toutes choses comme princes souverains, non-seulement sans aucune opposition, mais de l'aveu tacite et formel de l'évêque, du peuple et des magistrats.

Réponse des Genevois.

Il me paraît toujours singulier qu'on demande à un peuple libre pourquoi il est libre, c'est comme si l'on demandait à un homme qui a ses deux bras pourquoi il n'est pas manchot. Le droit de la liberté naît de lui-même, il est l'état naturel de l'homme, il n'en est pas ainsi de la domination; son droit a besoin d'être prouvé quand elle existe. Quand elle n'existe plus, elle n'a plus aucun droit.

Les Genevois n'avaient donc qu'à répondre aux ducs de Savoie : Vous étiez, dites-vous, les légitimes souverains de nos pères; pour nous, nous sommes nés libres et nous voulons demeurer tels.

C'est ce qu'ils disaient aussi par leur conduite; par leurs écrits ils disaient de plus : 1° Que Genève avait toujours été ville libre et impériale, reconnue telle par les empereurs et autres souverains de l'Europe, sans en excepter même les comtes et les ducs de Savoie.

2° Que les comtes de Genevois n'ayant jamais été souverains, n'avaient pu transmettre à d'autres un droit qu'eux-mêmes n'avaient pas.

3° Que le vicariat de l'empire n'ôtait point aux Etats qui relevaient de l'empire la souveraineté dont ils jouissaient auparavant.

4° Que les empereurs ni les papes n'ayant pu donner ce qui ne leur appartenait pas, avaient eux-mêmes révoqué ces donations abusives.

5° Que les évêques de Genève n'avaient jamais eu le pouvoir d'aliéner leur souveraineté, que cette aliénation, contraire à leurs serments, aux droits de la ville, expressément reconnus et confirmés par eux et même aux villes des papes, était illégitime et nulle.

6° Et quant au fait, les Genevois niaient que jamais les princes de Savoie eussent exercé dans la ville une autorité souveraine, mais seulement quelques actes de violence, prouvées illégitimes par les déclarations même des princes qui les avaient faits.

Pour établir leur première assertion, ils alléguaient leur ancien nom prétendu de *Colonia equestris*, une inscription sur la.... un aigle impérial, gravée au-dessus du portail de leur église, et d'autres preuves de pareille étoffe, plus capables de nuire à leur cause que de l'appuyer; mais dans les siècles de l'ignorance on a toujours la fureur des antiquités imaginaires. Les Genevois croyaient ne pouvoir être libres, s'ils ne l'avaient toujours été.

Que les comtes de Genevois n'eussent jamais été souverains de Genève, c'est ce qui se prouvait par leurs propres déclarations dans tous les temps, par les transactions qu'ils avaient passées avec les évêques, par les hommages qu'ils leur avaient rendus. Tout cela fondé sur des actes authentiques depuis celui de 1124 jusqu'à celui de 1346.

Et pour preuve que le duc ni même l'évêque n'avaient jamais eu de gouverneurs dans Genève, ils citaient la nomination que fit ce dernier en 1518 du sieur de... pour son lieutenant temporel et que les citoyens rejetèrent, disant que c'était une chose nouvelle et inouïe et qu'ils n'avaient jamais eu d'autre gouverneur que leur évêque. Cependant

Saint-Sorlin fut dans la suite reconnu lieutenant de son frère Pierre de la Baume.

Le troisième et le quatrième articles se prouvaient et par l'exemple de l'Italie dont les ducs de Savoie n'étaient pas devenus souverains quoique vicaires de l'empire, et par la révocation expresse faite du dit vicariat sur la ville de Genève par ses empereurs Charles IV et Sigismond, et par les papes Grégoire XII et Sixte IV, comme obtenu par surprise et non valable, puisque les empereurs ne pouvaient disposer du bien d'autrui, ni dépouiller d'une souveraineté dépendante de l'empire ceux à qui elle appartenait pour la donner à d'autres.

(Lettre de Charles-Quint au duc Savoie de 1er avril 1827, par laquelle l'empereur lui ordonne de se déporter de ses prétentions sur Genève (Sp. F. p. 209). Autre lettre directement contraire de la fin de la même année, p. , variations étranges qui jettent de grands soupçons sur l'authenticité de tous ces actes qui pourraient bien avoir été fabriqués après coup, soit par un parti, soit par l'autre, soit peut-être par tous les deux.)

5° L'aliénation de la souveraineté par l'évêque était contraire au droit, puisque cette souveraineté n'appartenait pas à un évêque mais à l'évêché, et qu'on ne disposait pas d'une souveraineté élective comme de son patrimoine. Que d'ailleurs pareille aliénation ayant été réprouvée par le collége des cardinaux comme contraire aux constitutions de l'Eglise, ne pouvait être alléguée comme légitime par un prince catholique, puisque c'était en même temps admettre et rejetter le droit qui l'établissait.

6° Que les ducs de Savoie n'eussent jamais exercé la souveraineté dans Genève, cela se prouvait par les registres de la ville et de l'évêché, où les droits régaliens avaient toujours appartenu à l'évêque; il avait seul joui de celui de battre monnaie et de celui de faire grâce, et les ducs ne pouvaient pas alléguer un exemple de pareil droit exercé par eux dans la ville. Si le vidomnat appartenait aux ducs de Savoie, c'était comme vassaux des évêques, et cela se prouvait par la juridiction même de laquelle on appelait à l'évêque et non pas au duc; et quant aux fréquents séjours que ces princes

avaient faits dans Genève, aux conseils qu'ils y avaient tenus, à la justice qu'ils y avaient quelquefois rendue à leur sujet, c'était toujours ensuite de réquisitions faites de leur part, de permissions accordées par l'évêque ou par la ville, et de déclarations formelles que ces permissions ne tireraient point à conséquence et que les actes qui en résultaient étaient de faveur et non pas de droit. De sorte que tout ce qu'alléguaient les ducs pour établir leur possession prouvait invinciblement qu'ils ne l'avaient jamais eue.

LE BATELIER DE CLARENS

par Juste OLIVIER.

2 beaux volumes, Paris, collection Hetzel, librairie Dentu, Palais-Royal.

Ne vous est-il jamais arrivé, lecteur, de vous trouver, par une belle soirée d'été, à demi-couché dans une frêle nacelle balancée au gré de l'onde et de la brise?

C'est sur le magnifique Léman, je suppose, à deux pas du sombre Chillon, près des rives charmantes de Clarens. Le vieux Châtelard dresse sa tour pittoresque au milieu des bosquets de châtaigniers suspendus aux coteaux; il vous semble y voir errer les ombres de Julie et de Saint-Preux, et mêlant les fictions à la réalité, votre âme se perd peu à peu dans les rêves enchantés de la terre et du ciel.

Vous n'êtes plus seul. Les dures conditions des nécessités sociales se sont évanouies — aucun labeur ne vous appelle, aucun lien ne vous retient.... Plus d'obstacles!... Plus de mécomptes!...

Une blanche fille d'Ossian, aux yeux d'azur, aux cheveux d'or, est assise sous votre voile... Où vous allez, elle veut aller au hasard, vers l'infini, sans s'arrêter, sans aborder, jamais, jamais!... Adieu monde insensible et cruel — mortels envieux! langues maudites... Loin de vous, nous voguons, loin, bien loin — d'ineffables harmonies endorment tous nos regrets, dissipent toutes nos craintes.

Cependant de légers nuages rayent le flanc des montagnes... ils se réunissent, ils se rejoignent; le ciel se couvre... les étoiles disparaissent.

....Retournons!... retournons! il le faut!... Je le veux, dit d'un ferme accent la voix tout à l'heure tremblante et joyeuse!...

Et la barque, inclinée sous le vent sévère, va se heurter aux pierres du rivage... puis, lorsque vous êtes de nouveau repoussé au large par la tempête..., la vision a disparu...

Les sombres flots grondent sous vos pieds, le ciel sombre murmure sur votre tête!...

Isolement! nuit noire et triste. Pas une lueur à l'horizon.

N'avez-vous pas vu pourtant, là-bas, là-bas, un pâle rayon glisser dans l'ombre? n'est-ce pas elle encore, ellemême — et vous, les yeux bandés, pauvre aveugle!... suivant ses pas sur les rocs dressés, debout au pied des grands monts!...

Non, c'était la lune, la lune changeante; la voilà!... elle a monté en silence derrière les cimes escarpées; femme et reine invincible, de sa seule présence elle déchire, disperse, met en fuite l'armée funèbre des nuées. — Voyez! déjà la dent de Jaman et les rochers de Naye s'illuminent; leurs pyramides étincelantes jaillissent comme des phares protecteurs au sein des ténèbres.

Oh! c'est là, sur les sommets, là-haut, près du ciel, près de Dieu que je veux fuir les vaines apparitions... Suivons les âpres sentiers, gravissons la montagne jusqu'au bout, sans trêve, sans nulle lâcheté.... Les rocs immuables et les neiges glacées nous diront le secret du bonheur!... montons! montons!... Mais, ô rêveur fortuné! les doux fantômes montent avec vous... Comptez-les, pas un de ceux que vous aimez ne

manque au cortége! Juliette accompagne Roméo. Et le farouche Capulet, devenu chercheur somnambule d'Idéal, voit tomber ses rancunes, et ses préjugés s'évanouir sous le charme de vos paroles. Il est vaincu par la fée qui vous protége et après laquelle lui-même il court en vain. Ce n'est plus Capulet, c'est Mercutio, prêt à tirer l'épée et à mourir pour vous, l'ironie à la bouche. Combien d'autres encore!... Le père Salomon, d'une éloquence si profonde avec son philosophique *Bleunne!*... mot qui vaut pour lui tous les proverbes du monde. Et Guillaume le Taciturne, solide comme les pics de granit dont il est l'emblême .. Et ce couple sage, tranquille, cette ombre portée des premiers rôles, cet amour tiède et calme que le bien-être seul occupe et tourmente... ou plutôt ne tourmente pas... Car si la manne du désert ne tombe pas du ciel avec la rosée dans les verts pâturages des *Agites*, les paniers bien garnis y arrivent de la plaine sur le dos des mulets, et l'ami Vincent, dit Clair-de-Lune, dit Clair-d'Argent, n'oublie rien!

O providence des touristes affamés, prévoyant, prudent, inépuisable fournisseur des amants de la nature alpestre, puisse ton nom passer glorieusement d'âge en âge jusqu'aux races futures et leur servir d'exemple!

N'es-tu pas, toi aussi, un idéal, ami Vincent! Bon père, bon époux, bon aubergiste, bon ami, et de plus, chansonnier... oui, poëte et philosophe à l'occasion, à temps perdu... la bonne manière d'être l'un et l'autre.

Mais que vous importent à vous rêveur, batelier des océans de la pensée, explorateur des mystérieuses régions, chercheur et plongeur dans cette mer sans fond et sans rives qu'on appelle le cœur humain, que vous importent les soins de la vie matérielle?

Sur ces hauteurs déjà presque célestes, et comme hors de notre monde, les esprits de la montagne vous accompagnent, les muses des solitudes vous inspirent; ce n'est pas seulement la jeunesse, l'espérance et l'amour qui viennent chanter leurs hymnes à vos oreilles. Dans votre âme ébranlée au souffle divin passe aussi — vient-elle d'en haut, vient-elle d'en bas? — l'austère image d'un vieil ami, d'un vieux maître. Il est mort de la veille. C'est bien lui pourtant,

« grand et droit dans la grande redingote verte, dont sa » taille avait l'air encore rehaussée, et qui, l'enveloppant » jusqu'à terre, semblait y dérober ses pieds. »

Il parle, sa voix est grave :

» Profonde est la vallée, dure la rampe qu'il faut gravir » — mais je suis pourtant venu à bout avec l'aide de Celui » sans lequel j'y aurais été encore plus seul que partout ail- » leurs !... oh bien seul... Qui cherche trouve, tôt ou tard. » J'ai longtemps cherché, longtemps heurté, maintenant la » porte s'ouvre. Oh ! qu'elle est grande et belle, toute pleine » de lumière et de jour, de clartés sans nombre que je ne » soupçonnais pas... Et vous, mon ami, avez vous trouvé ? »

Ainsi, ami lecteur, vos rêveries vous emportent... vous emporteront plutôt des choses périssables aux choses éternelles ; ainsi votre pensée, comme un oiseau léger qui ne prend pied sur la branche flexible que pour repartir d'une aile plus ferme, s'élancera dans les espaces aériens. — Si votre barque un instant se laisse guider par l'heureux *Batelier de Clarens*, ne craignez rien : C'est un pilote habile ; sa main est ferme, son œil perçant. Il se rit des écueils, il nargue les orages, et pourtant d'un coup de rame en passant, il aborde à tous les promontoires, il sonde tous les abîmes.

La course qu'il vient d'achever était longue, périlleuse ; de vieux marins l'ont tentée sans succès, mais le voilà au port sain et sauf. Hourrah ! — Un *ban* pour le nautonnier intrépide et vaillant. Hourrah ! sa victoire est la nôtre, car la croix blanche flotte gaîment à son mât !... Hourrah !...

Il a conquis l'églantine dorée, il a trouvé l'Idéal.

L'Idéal, c'est l'enfance, dit-il.

JEMAND.

LETTRES DU COMTE DE GOLOWKIN

à M. Nicolas Châtelain.

(SUITE. — Voir la livraison de juillet.)

LETTRE XII.

Paris, ce 5 octobre 1808.

Je n'ai pas répondu plus tôt à votre très aimable lettre, parce que j'étais fort incommodé en la recevant. Il y a si peu de négligence dans mon silence, que si la chose en valait la peine, vous pourriez vous vanter d'avoir à peu près les prémices de ma convalescence. Je m'étais si bien porté pendant quatre mois, qu'il était fort à propos que je payasse enfin la façon de ce bien-être inespéré, et si la justice s'est faite attendre, du moins a-t-elle été complétée. J'ai beaucoup souffert; *ma passado il pericolo, gabato il santo.* Je n'ai plus que des ménagements à garder, et mon impatience de sortir n'est pas grande. Je passe mes journées dans une robe de chambre chaude et fort élégante, dans un appartement qui, malgré sa simplicité, est fort admiré, et j'y reçois fort bonne compagnie en hommes et en femmes. Je fus d'abord un peu alarmé, car on dit en Europe qu'à Paris on ne se soucie guères que des gens bien portants, et que d'être malade ou mort il y a dix ans, y est à peu près la même chose. Or, comme je n'ai

que des liaisons de société, que je suis ici sans amis et sans parents, ma position me laissait peu d'espoir. Peut-être cette opinion est-elle fondée, mais ce n'est pas à moi à le croire, car jamais on ne m'a soigné nulle part comme ici. Je ne suis pas seul un moment. Les dames n'ont point été scandalisées de mon costume, n'ont pas critiqué le demi-jour qui m'est nécessaire; les hommes n'ont pas craint de bâiller, et mon salon est le rendez-vous de la meilleure compagnie. Je ne suis pas fâché de vous couler cette petite vanterie, afin que vous voyiez que les bontés dont on m'honore dans votre bonne Suisse ne sont pas des procédés de province, et que si par malheur pour moi vous avez mauvais goût, c'est du moins le goût de Paris que le vôtre. — Je veux vous conter que j'ai acheté une maison de campagne charmante. J'avais de l'argent fort mal placé en Allemagne; la vie de Paris d'un autre côté me semblait bien chère pour y résister pendant douze mois. Un hasard me fit voir ce pavillon, et je l'achetai le lendemain. Mon argent me rapportera donc tout ce que j'épargnerai en passant la moitié de l'année hors de la capitale. C'est une maison toute neuve, carrée, à trois fenêtres de façade et à quatre étages. Mes gens et moi y sommes fort à notre aise, et j'ai un joli appartement à donner. Tout cela est meublé à neuf et d'une propreté nord-hollandaise. Cela se trouve au milieu d'une petite plantation à l'anglaise, au bord de la Seine, sur la route de Paris à St-Germain. Je suis à quatre lieues de l'un et à une de l'autre, à demi de la Malmaison, à trois quarts de Versailles. Lucienne et Marly sont sur la hauteur au-dessus de moi, et les promenades sont ravissantes et sans nombre. Les femmes que je vois le plus souvent habitent le voisinage. M. Boissy d'Anglas, avec une bibliothèque superbe, est à ma porte; enfin tout s'y trouve, et pour achever le roman ou l'histoire, j'ai donné à ma nouvelle possession le nom de *Montalègre,* qui est celui d'une ferme de M. Chévrier à Cologny, que j'ai marchandée l'hiver dernier avec une véritable passion. Je suis si content de cette affaire que, malgré l'expérience qui me dit de ne pas pousser le temps par les épaules, je voudrais brûler l'hiver et me voir déjà au mois d'avril pour aller habiter cet échantillon du paradis terrestre.

Je suis fâché que madame votre sœur se soit mise sur quatre ancres au bord de votre lac. Monsieur Eynard m'avait promis de venir à Paris, je me faisais une fête de servir de Cicerone à Madame; mais cette campagne, achetée si loin

de la mienne, m'ôte tout espoir. Au reste, ils ont tant de raisons pour rester en face des Alpes, que je ne saurais condamner cet établissement, et comme ma raison est pour beaucoup dans le sentiment que je leur porte, je finirai par imposer silence à mon cœur sur cet objet. Offrez mes tendres respects à la chère maman et bien des amitiés aux Chavannes. Adieu, pensez quelquefois à moi, car je ne suis pas de ces gens chez qui Paris efface le passé.

G.

—

LETTRE XIII.

Paris, ce 26 janvier 1809.

Il y a dans mes procédés à votre égard de si mauvaises apparences, qu'ils ne sont explicables que pour les gens qui connaissent ce pays; aussi n'entreprendrais-je ni de vous les faire comprendre, ni de les excuser. Aimer quelqu'un, recevoir de ses lettres, les lire avec plaisir, n'y pas répondre, laisser passer cette époque annuelle qui sert de raison ou de prétexte à tant de renouements, en vérité, il y a dans cette conduite quelque chose de si contradictoire, de si déraisonnable, que je me bornerai pour toute éloquence, à vous prier de croire que j'en suis honteux et fâché et à vous en demander pardon. J'ai le tort de traiter mes amis, comme ce que j'aime le mieux, comme moi-même, et d'y faire si peu de façon que lorsque mon temps s'est perdu en affaires ou en plaisirs, il n'en reste plus pour mon cœur. Croyez cela, comme je le crois, et oublions le passé. Je commencerai par feu M. Dufresne. Comment d'abord personne ne m'apprend-il que ce brave homme demeure à Paris? Un hasard m'amène, pendant que je suis malade, quelqu'un qui me fait tous les commérages du pays de Vaud. Je n'avais pas assez d'oreilles pour une si bonne conversation. Parmi cent histoires des petites villes du lac, il me dit donc ce changement de domicile. Etonnement, humeur de ce que M. Dufresne n'est pas venu me voir, prières de l'en prier, mais inutiles. Enfin, au bout de quinze jours, je sors, tenant en main une petite liste de visites projetées, dont la principale pour moi, était de lui reprocher ses dédains. Heureusement,

je commence ma tournée par le père Marron, qui m'était venu dire des choses fort chrétiennes au sujet de la goutte et de la gravelle. *Où alliez-vous donc hier matin? On vous a rencontré par une grande pluie à la tête d'un enterrement. — Oui, c'était un étranger.* Et puis l'on parle d'autres choses. Après une demi-heure je me lève. *Que vous êtes pressé, quel projet si matinal vous talonne? — Je veux aller voir une ancienne connaissance à moi, un étranger; je crains de ne pas le trouver chez lui plus tard. — Et vous le nommez? — M. Dufresne. — Ne vous dérangez point, il n'y est pas.* — Et puis *les comment, les pourquoi, les embarras;* en un mot, vous voyez ma surprise et mon chagrin, quand on en vint à me dire que cet enterrement avait été le sien. Je vous prie de témoiguer à Mme D., avec mille amitiés bien sincères, la part que j'ai prise à cet événement, et la crainte que j'ai eue que la surprise n'ajoute à sa douleur. Au moment d'être séparée pour jamais de l'homme avec lequel elle a eu beaucoup d'enfants, une femme retrouve toujours dans son âme plus de sujets de larmes qu'elle n'en prévoyait.

Présentez mes hommages tendres et respectueux à Madame votre mère, et mes amitiés aux Eynard et Chavannes. Adieu, mon cher Clas. Je ne change jamais malgré mes négligences apparentes.

G.

—

LETTRE XIV.

Lettre de M. Golowkin à Mad. Eynard-Châtelain.

Paris, ce 22 février 1809.

Ma dernière lettre à M. votre frère vous aura prouvé que je ne suis pas tout à fait indigne d'une marque de souvenir et de bonté. Je suis flatté que vous ayez jugé que je saurais l'apprécier, et vous en remercie comme d'une faveur. Il n'y a dans mon silence ni oubli, ni ingratitude, l'un et l'autre est impossible, et vous n'en avez certes jamais fait l'expérience; mais beaucoup d'embarras dans le choix des sujets à traiter, et une grande et juste défiance de ma manière de les traiter. Lorsqu'on se quitte, on est plein des mêmes objets, on sent le besoin de continuer la conversation, et l'on

se promet de faire succéder la correspondance à la causerie. On vit longtemps sur le souvenir d'un passé qui intéressait, et sur la fraîcheur de jouissances nouvelles; mais les souvenirs pâlissent, et l'on se croirait indiscret de trop les rafraîchir, mais les objets nouveaux perdent de leur intérêt et n'inspirent plus assez pour donner le besoin d'en parler. Qu'arrive-t-il? Avec les sentiments réciproques les plus vrais et les plus solides, la correspondance cesse, et du moment où l'un des deux s'est dit *qu'écrirais-je?* elle est déjà finie. Qu'on se rencontre après cela, et tout à coup, tout se ranime; on retrouve ces jouissances qui naissent de la communication des idées, la chaîne se resserre, tous les intérêts passés se réveillent, et c'est là l'histoire de l'homme et de la vie. Je serais enchanté de vous posséder à Paris ou de vous revoir à Rolle; je partagerais sans peine vos heures et vos sentimens; nous ne causerions jamais trop à mon gré. Peut-être pensez-vous de même; mais à la distance où nous sommes, et après une année d'absence, vous pensez sans doute comme moi, et vous vous dites: Lui parlerai-je d'une campagne qu'il n'a jamais vue, d'un homme qu'il ne connaît pas, d'un sentiment dont il ignore la source, d'un bonheur dont il ne saurait apprécier les éléments? Non. Et cette réflexion est si vraie, si naturelle, si générale, que souvent, tout en se mourant d'envie d'écrire, on n'écrit pas.

J'ai partagé avec la plus vive sensibilité, la joie que vous avez eue de la naissance d'un fils. Le ciel vous devait une faveur si grande par le prix que vous savez y mettre, bien que si petite dans la marche quotidienne de la nature. Je voudrais toutefois pouvoir vous défendre d'augmenter votre famille; c'est une fatigue trop longue, un danger trop renaissant, et quoiqu'en disent les mères, une trop grande distraction. La femme la plus aimable n'est plus que nourrice, bonne et gouvernante. Ses mains, au lieu de plumes, de pinceaux, ne manient plus que des langes, des alphabets et une verge. Ses yeux et son esprit, au lieu de déranger des têtes bien organisées, ce qui fait le mouvement de la société et l'intérêt du commerce, ne songent plus qu'à transformer de petites têtes bien vides en gens d'esprit; bref, une bonne mère n'est plus dans la société qu'un revenant, dont personne n'a peur que ses enfants, et que tout le monde regrette de ne plus voir au nombre des vivants. Vous avez maintenant tout ce qu'il faut pour remplir votre cœur; n'allez donc pas enlever le reste à vos amis.

Je ne sais si vous êtes à Lausanne, et cela ne peut m'intéresser que pour vous. On y est un peu plus gai qu'à Rolle, mais la nuance me paraît bien faible et à quelques scandales près et à quelques médisances qui en sont la suite nécessaire, je ne sais trop de quel côté faire pencher la balance. Le malheur, ou pour mieux dire l'inconvénient des petites villes, gît dans le manque d'objets de réflexion et de sujets pour la conversation. Il y a telle personne à Paris qui voit moins de monde qu'elle n'en verrait à Vevey, mais que de choses à discuter, et quelles semences les évènements jettent sans cesse dans le discours! Voilà proprement le grand charme des grandes villes et des capitales. Un grand homme, une cour, les intérêts qui la partagent, les spectacles, les lettres, les arts, les crimes même, qui, pour percer, ont besoin d'une sorte d'intérêt, tout cela maintient l'esprit dans son activité, donne du mouvement aux pensées et des fleurs à la conversation. Un bon mot, une pensée heureuse vous met en rapport avec le public, et la grande parure de l'esprit vous fait connaître, comme les belles toilettes font distinguer une femme.

Je vous prie de dire mille choses de ma part à MM. Eynard, père, fils, petit-fils et frère. J'aime si véritablement dans la famille ceux que je connais, que je suis tout décidé à aimer ceux que je ne connais pas. Mes hommages tendres et respectueux à la chère maman, et mes amitiés à Clas. Si quelqu'un se rappelle de moi en voyant vos ouvrages, dites-lui que l'original est flatté du sentiment que renouvelle le portrait. Mon amour-propre ne va pas au-delà. Recevez avec votre bonté ordinaire, l'hommage des sentiments que je vous ai voués et qui ne changeront jamais.

G.

FRUTTI DI MAR'E PESCI VIVI!

A Mme J. B.

Ce matin j'ai quitté Tonie;
Elle m'a dit, d'un air malin :
« Ma robe de noce est finie.
» M'entends-tu bien, mon Pascalin ?
» Deux jours de plus... je t'abandonne !
» Il nous faut encore à présent
» Quelques *carlins* pour la Madone,
» De quoi lui faire un beau présent. »

Frutti di mar'e pesci vivi !

A Piedigrotta je l'ai vue[1]
L'an passé, la première fois;
Elle chantait, et dans la rue
Chacun s'arrêtait à sa voix.
J'en fis autant et la Tonielle
Me dit, prenant son tambourin:
« Tu veux danser la tarentelle,
» Tu veux danser mon beau marin ! »

Frutti di mar'e pesci vivi!

Jamais les belles de Sorrente
Ni les fileuses d'Amalfi
N'ont d'une bouche plus riante
Mieux jeté l'amoureux défi.
Elle chantait, et sur la plage
Nos pas couraient légers, joyeux,
Ah! combien de fois au passage
J'ai vu l'éclair de ses beaux yeux.

Frutti di mar'e pesci vivi!

N'ai-je pas de quoi faire envie
De Pausilipe au pied des monts?
Car de ce jour elle a ma vie,
De ce moment nous nous aimons.
Gennar', le fils de sa voisine,
L'appelle en vain de noms bien doux,
Nous en rions à la Marine
Quand je babille à ses genoux.

Frutti di mar'e pesci vivi!

Chaque matin à l'arrivage,
Narguant plus d'un propos moqueur,
Je suis le premier au rivage
Et j'y travaille de grand cœur,
En me disant, douce pensée,
Tonie aura de Pascalin,
Un bel anneau de fiancée,
Un voile blanc du plus beau lin.

Frutti di mar'e pesci vivi!

Quand le vent souffle et le flot brise,
Quand les vieux loups sont sur les dents,
Je dis: Partons, voici la brise,
La mer est bonne aux imprudents.

Tous ces dangers sont des chimères,
Et pour prier pour nous, peureux!
Sur terre nous avons nos mères,
Au paradis les bienheureux!

Frutti di mar'e pesci vivi!

La barque au loin, le temps fait rage,
Mais à pleins filets nous pêchons;
Il fait beau nous voir à l'ouvrage!
Petits et grands nous dépêchons.
Pour le retour, un coin de toile,
Et, s'il fait noir au firmament,
Tonie au bord est une étoile
Qui brille aux yeux de son amant.

Frutti di mar'e pesci vivi!

« Çà, m'a dit un jour mon aïeule,
» De prendre femme il est bien temps,
» Venx-tu me laisser toujours seule?
» Je suis trop loin de mon printemps.
» Je ne te fais plus rien qui vaille,
» Et, quand je bouche à tes filets,
» Mes doigts se perdent dans la maille;
» Crois-moi, prends femme et sans délais. »

Frutti di mar'e pesci vivi!

— Si la famille est votre affaire,
A vos conseils je prendrai goût.
Dans deux ou trois ans, laissez faire,
Vous aurez des marmots partout.
Ah! quelle fille je vous donne!
Demain vous m'en direz merci,
En rendant grâce à la Madone,
Quand je l'aurai conduite ici.

Frutti di mar'e pesci vivi!

Dame gentille et fortunée
Achetez-moi mon poisson frais!
Avant la fin de la journée,
Je veux achever mes apprêts.
Je m'égosille à perdre haleine,
Du temps qui fuit je suis jaloux;
Pour rien, cette corbeille pleine!
Hé! par pitié, dépêchez-vous!

Frutti di mar'e pesci vivi!

Ce matin j'ai quitté Tonie,
Elle m'a dit, d'un air malin:
« Ma robe de noce est finie,
» M'entends-tu bien, mon Pascalin?
» Deux jours de plus... je t'abandonne!... »
— Deux jours, c'est trop aux amoureux!
J'ai deux ducats pour la Madone,
Aujourd'hui je veux être heureux!

Frutti di mar'e pesci vivi!

Naples, février 1860. Alexandre Ecoffey.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

M. Louis Bornet, l'excellent directeur de l'école industrielle du Locle, vient de livrer à l'impression un poëme héroï-comique intitulé « *Le Cret-Vaillant.* » Temps, espace et compétence surtout, nous manquent pour analyser comme il le mériterait, l'original fabliau de M. Bornet; nous nous contentons d'en extraire les passages les plus saillants et de les accompagner de quelques modestes remarques à vol d'oiseau.

Il est peu de Neuchâtelois qui n'aient entendu parler de la fameuse *Saboulée* que donnèrent les gens du Locle et des environs aux Bourguignons maraudeurs, en l'an de grâce 1476. Voici la traduction de ce célèbre épisode du Cret-Vaillant, où se trouvaient dix-huit femmes qui faisaient la lessive de la Marianne, bergère de la commune :

« Quand ces canailles vinrent au haut du Cret, les femmes fermèrent les portes de la maison; alors les Bourguignons voulurent y mettre le feu, mais aussitôt qu'ils s'approchèrent, on leur jeta des cendres dans les yeux et du *lissu à la mine*, ce qui fit reculer *sté tchars vouté rudjé.* Toutefois, ces braves femmes commençaient à être fatiguées et l'eau manquait, quand la Marianne courut à l'étable et y détacha le taureau du vil-

lage, (c'était elle qui en avait soin). Aussitôt que la bête vit ces habits rouges, *elle leur râpa après* comme une enragée, tellement qu'ils crurent que c'était Satan. Cette réception les décida à battre en retraite. » Honneur aux cotillons! Comme l'on voit, notre canton a aussi eu ses Jeanne d'Arc.

Sur ce, laissons la parole à M. Bornet.

LE CRET-VAILLANT

FABLIAU

Noutrè d'jà revenièra i Louche grô contà d'leu victoire et d'leu délivrance. On acheta de z'élions nen è Z'imaidje k'avan s'bin travaillie pô nô, et on décida de pianta la bandière dezô la tœu du môtie, là vouè vô pentè la voui. On bâtchâ le Crêtet, le *Cret-Vaillant;* dis ôtre li Izan le Crêtet-du-Matche, et an kono dis ôtre, le Crêtet-dè-Fane.

(Chronique de la Montagne.)

On sent que ces gaillards sortent des avalanches,
Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Salienches;
En guerre, au feu, ce sont des tigres pour l'élan.
. . . .
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.

V. Hugo, *Légende des siècles.*

Quand je revois, se dressant sous la nue,
Ces noirs sommets, cette roche perdue,
Le sentier mort à son flanc adossé,
Ces fiers bastions ébréchés sur leur socle,
Remparts géants, vieilles Portes du Locle
Par où la guerre au pas morne et pressé
De peuple à peuple a passé, repassé,
Il me souvient d'une ancienne aventure,
Digne d'aller à la race future.
Jours d'autrefois! nous étions des enfants
De bonne garde à la haute frontière,
Fiers du nom suisse et des cœurs paysans!

Vieux Montagnard allègre, mon grand-père,
En bon patois nous répétait le fait
Des Bourguignons mal menés sur le Cret
Par Marianne, l'héroïque bergère.

Le maire Droz du Locle, contait-il,
Un jour apprit par un marchand de fil
Qui lui vendait les bruits du voisinage,
Que tout Morteau, les Sagnes, Mont-le-Bon,
Villers-le-Lac, les Bassots, Chailleçon,
La nuit suivante assaillant le village,
Allaient porter la flamme et le pillage
Dans les trois Chaux, depuis la Chaux-de-Fond,
Ruinant tout jusqu'au lac d'Etaillère.
Car nos voisins, rancuniers endurcis,
Dans les vieux temps nous donnaient tels soucis.
Jean Droz disant : « Voilà,... qu'y peut-on faire?
« — De la commune il faut mander les gens,
« — Oui, mais cela ne nous en fera guère.
« — Deux cents. — C'est tout; encor les plus vaillants
« Vont éclopés ou la tête meurtrie
« Des coups reçus en vengeant la patrie
« Devant Grandson. Grandson! ô boucherie! »

Droz fait sonner la cloche de la tour,
Courir ses gens par toute la commune,
Et prévenir les endroits d'alentour,
Pour qu'on soit prêt le jour même à la brune.

Tout le monde réuni, Droz fait une harangue mémorable et non sans analogie avec celle du fameux maire de Munderkingen que nous a transcrite Gust. Schwab. — Les hommes criaient et les femmes priaient... *secundum ordinem!*

. . . .

Hormis dix-huit, pétulante volée,
Qui sur le Cret s'assemblèrent d'emblée
En promettant, par tous les cotillons!
De ne céder devant les Bourguignons
De la Bourgogne... Et Rose et Luce et Jeanne,
Berthe, Sara, Marton, juraient, juraient,
Battant le linge en corps chez Marianne,
De tout broyer ce jour-là sur le Cret.

On lave, on frotte à l'instar de Nausicaa, *comtesse* belle et fière qui, sans peur ni honte, coiffait les buissons de ses voiles et confiait ses appas à l'onde pure... Mais...

. . . . Passons,
Car des vieux jours la simplesse fait rire.

De par le maire et par son officier,
Mon bisaïeul qui, je puis vous le dire,
Nous a légué son parchemin d'huissier
Propre et muni d'un beau cachet de cire...
De par le maire en termes belliqueux
Le rendez-vous se donne en la prairie
De Chez-Robert, sur le bord du Marais.

Ils étaient là trois cents! La chronique ne nous dit pas si : « *A travers les nuages, la lune reflétait sur leurs mâles visages*... » Suffit, ils étaient trois cents. Homère! Homère! que n'étais-tu là pour contempler ces alertes Loclois, ces vaillants Planchottiers, ces Brenassiers et ces Eplaturiers vigilants! N'oublions pas les trente-huit Sagnards...

Courant se joindre aux amis montagnards.
. . . .
Sur sa jument qui hennit et se cabre,
Le maire arrive; et tirant son grand sabre,
« Par tous les saints, dit-il, du Paradis,
« Nous nous battrons sans peur ni couardise!
. . . .
« Ils seront mille. Or ce serait sottise
Que de risquer quelque fatal effort.

Ici, le digne maire avise un expédient digne d'Ulysse; « laissons, dit-il, la troupe aventurière des Bourguignons aller tranquillement chez nous! »

« Mais au retour, courbés sous leurs sacoches,
« Troublés de vin, de vols embarrassés
« Quand ils viendront par les Portes des Roches,
« A nous, alors!... On les connaît assez

« Ces francs soudards qu'ameute la Bourgogne
« Salauds, voleurs, affamés de vergogne....
« Quand nous verrons sortir les plus pressés,
A mon signal, pour fermer le passage,
« On lancera le sommet vacillant
« Du col Millon : trois maçons du village
« Se tiendront prêts sur le rocher saillant.
« Alors, à nous!... Et nous verrons le reste. »

Ainsi parla le brave maire Droz; les montagnards se rendirent tous à leurs postes et firent bonne garde jusqu'au matin. A l'aube, les Bourguignons arrivent *en catimini* et, tout esbaudis de trouver le village abandonné, butinent et pillent à cœur joie. Ils s'en allaient chargés de dépouilles peu opimes, quand, ô malheur!

Ils heurtent là notre essaim de guerrières,

les dix-huit lessiveuses, Marianne en tête! aussitôt :

Sans quolibets mêlés de horions,
Les « maudit-soit » sifflant avec les pierres,
La pelle à feu, les cendres, les tisons
Et le puisoir lançant l'eau des chaudières.
L'affreux guêpier crible les Bourguignons.
Sanglants, défaits et la nuque échaudée,
Les assiégants reculent à l'envi.
Partiront-ils le cœur inassouvi?
Braveront-ils encore une bordée?
Avant de fuir et pour dernier exploit,
Avec courage ils vont livrer aux flammes
Ce puissant fort défendu par des femmes;

Mais ils avaient compté sans Marianne la vaillante et la *bête aux cornes cruelles!* Car...

On entend un bruit rauque et sauvage
Qui fait courir dans les cœurs le frisson :
C'est le taureau, le taureau du village

que la bergère vient de sortir de l'étable; nous passons sous silence les charmes du monstre... Qui ne connaît la *Mort d'Hippolyte?*

. . . il court sur la horde étrangère !
Le Bourguignon hésitant, ahuri,
A cet aspect croit voir bondir le diable ;
Le sang glacé par la voix effroyable,
Il se souvient de la trompe d'Uri.

Gare à la bande où brille l'habit rouge !

. . . .
Le noir taureau va frayant son chemin ;
La corne oblique, en sa course enragée,
Il va, revient, moissonne à la rangée ;
Tout saute en l'air, les gens et le butin ;
Tout rebondit sur sa croupe fumante.
Que de lambeaux, de débris dispersés
Gisent épars sur la terre sanglante !
Que d'os rompus ! que de reins fracassés !
Que de guerriers par *un seul* terrassés !

De tels exploits, une telle victoire,
Si la justice au fond ne gâte rien,
A dix héros parmi le genre humain,
Assureraient une éternelle gloire.
Vive la force et son droit souverain !

Mais voici bien une autre histoire, la vaillante Marianne précédant gaillardement sa bonne garnison, s'en va partout dénichant les trainards afin qu'ils s'aident à poursuive les malencontreux Bourguignons à coups de pieux, de tridents et de pioches : et notez bien que l'impétueux taureau allait toujours son train, poussant

Des maraudeurs la foule bigarrée
Dans le détroit de la gorge serrée.
. . . .

C'est alors que Droz donne le signal aux trois maçons : « Allez, dit-il ! « et

L'énorme bloc broyant la cime altière,
Roule et bondit ; il tombe : un long tonnerre,

Mille clameurs et d'humains bêlements...
Parmi la grêle horrible et la poussière
D'autres rochers font leurs écrasements.

Puis de tous côtés éclate le signal des montagnards :

L'orage fond sur l'armée en retraite ;
Assaut partout, sur les bords du chemin,
Le long du bois, dans le fond du ravin :
Partout l'horreur, partout la mort se dresse ;
Le Bourguignon affolé de détresse,
Aveugle, court sur le fer se jeter.

Qui nous peindra, qui pourra raconter cette atroce mêlée, les sentiers pleins de sang, les écrasés râlant dans les décombres, etc..... Cent Bourguignons échappés au carnage, fuyaient comme des lièvres ; mais Némésis veillait et le Doubs se dressant impitoyable eut bientôt englouti les malheureux qui avaient confié leur vie à ses ondes perfides.

Tordant leurs mains, roulant des yeux d'*agate*,
Hélas ! beaucoup rêveront sous les flots,
Pâles ce soir, dans leur veste écarlate.

La rime est un peu hasardée, n'est-ce pas, cher ami lecteur ? mais avec des ennemis on n'y regarde pas de si près. Revenons-en à nos montagnards qui...

. . . . . . sur le tard, à la hâte
Avaient glané les armes, les drapeaux
Et le butin semé par monts et vaux.

Ils s'en reviennent glorieux et gaillards et s'en vont droit à l'église déposer sur l'autel les drapeaux pris à l'ennemi ; quant à la terrible Marianne, elle conduit son cher taureau, le héros de la journée

Devant la crêche encor pleine ce soir
D'un foin nouveau fleurant la gentiane.

Sic transit gloria mundi !

Le lendemain déjà, Droz fit savoir
A Neuchâtel, par estaffette sûre ;
(Un gros marchand), où l'affaire en était,
Et raconter au prince l'aventure.

Par le Saint-Graal, s'écrie le bon messire, ce sont hautes prouesses, oncques ne vit plus beau fait... mais j'aurais voulu voir donner mes Sagnards! Il dit, et fait broder par les mains des princesses une riche bannière qu'il envoie ainsi qu'nu beau ciboire (*âpre de ciselures*) à ses chers et fidèles Loclois

En souvenir d'aussi vaillants exploits.
. . . .
Un fût d'évole est le lot de la Sagne...

Evohé!

Au Locle enfin, dans le vieux clocher noir,
L'airain béni résonne à la volée :
C'est pour un vœu public; et l'on peut voir
Le peuple ému de toute la vallée
Courir au temple en dévote assemblée,
Remercier les saints, ses grands patrons,
D'avoir si bien battu les Bourguignons.
Les saints, vêtus par les mains des fidèles
Qui murmuraient en chœur : « Priez pour nous! »
Eclataient d'or, de soie et de dentelles
Parmi l'encens. Des *pieuses* chandelles
La cire en[feu coulait à leurs genoux.
On leur chanta des antiennes choisies;
Et puis : ... « Amen, gloire, gloire à jamais! »
Car on crut voir, sur leurs faces noircies,
Naître et briller le sourire de paix.

O Saint-Janvier, vous êtes dépassé! — Le fabliau de M. Bornet exige une lecture attentive, car les détails charmants et pittoresques y abondent. L'originalité répandue d'un bout à l'autre du poème et l'authenticité des faits surtout, compensent et au-delà les quelques imperfections que nous laissons juger à moins profane que nous. Nous souhaitons en attendant au poème de M. Bornet tout le succès qu'il mérite.

Va petit fabliau et choisis bien ton monde.
Car aux choses folles, qui ne rit pas baille,
Qui ne se livre pas résiste,
Qui raisonne se méprend,
Et qui veut rester grave en est maître.

A. Convert.

UN ENLÈVEMENT VERTUEUX

L'hiver dernier je venais de Milan, j'allais à Venise, j'étais seul dans un compartiment de wagon. A Brescia, la portière s'ouvrit au moment où je m'en approchais pour visiter la ville, comme on visite aujourd'hui les stations, c'est-à-dire pour étudier la gare et ses dépendances et entrevoir au-delà, si possible, une file ou une poignée de pierres surmontées çà et là de quelque dôme ou de quelque tour. Mais une montagne d'effets surgit tout-à-coup devant moi, boucha la portière, obstrua la rue et, croulant à mes pieds, encombra le wagon. C'était un sac de nuit, une chapelière, une caisse ou deux, un panier, une couverture, deux manteaux, un châle, un cache-nez, un rouleau de cannes et de parapluies, un homme et d'autres paquets dont j'ignorais l'usage. La locomotive lâcha son coup de sifflet et se remit en marche. C'est tout ce que j'ai vu de Brescia.

A peine entré, le voyageur me salua de la tête, car ses deux bras étaient surchargés, et se mit en devoir de distribuer tous ses meubles. Il s'y prit avec méthode et lenteur. Il rangea les caisses sous les bancs, les paquets devant lui avec une irréprochable symétrie, les parapluies dans les

courroies et le chapeau dans le filet. Puis il plia soigneusement le châle et la couverture en me priant de vouloir bien l'aider dans cette opération, afin que les coins fussent exactement appliqués l'un sur l'autre. Quand il fut installé nous étions à Desenzano : nous avions fait 53 kilomètres.

A Desenzano, dernière station italienne, il se mit à confronter les effets rangés avec l'inventaire qu'il tira de sa poche. Il recommença deux ou trois fois l'inspection et finit par constater qu'il ne lui manquait rien. Il arriva à cette conclusion dès que nous eûmes touché Peschiera, première station apostolique. Il fallut alors redescendre tout ce bagage pour le soumettre à la visite des douaniers autrichiens.

Mon homme prit cinq ou six paquets sous ses bras, son châle, sa couverture et son cache-nez sur ses avant-bras, sa chapelière d'une main, son sac de nuit de l'autre, et me pria de vouloir bien m'occuper du chapeau, des parapluies et des caisses.

Il m'imposait ces corvées avec tant de bonhomie, en homme si disposé à me rendre la pareille, que je n'eus garde de les refuser. Nous entrâmes ainsi chargés comme des portefaix dans une longue chambre pleine de voyageurs, de soldats et d'officiers en capote grise.

Les habits se tenaient à part aux extrémités de la chambre, les uniformes restaient entre eux autour du poêle : séparation complète entre les deux costumes qui évitaient de se frôler. Nous étions en Autriche. Les officiers paraissaient avantageux, les soldats un peu lourds, doux et tristes, les bourgeois s'écartaient d'eux et affectaient de ne point les regarder.

Nous restâmes une demi-heure au moins dans cette chambre maussade et enfumée, et j'eus le temps de lier connaissance avec mon compagnon. Nous nous tenions à l'écart et nous nous parlions à l'oreille. Il se nommait Beltramo Grimaldi, il était dans le commerce et ressemblait à tout le monde. Il n'avait jamais eu d'aventure en sa vie et ne lisait pas de roman. De plus il ne s'occupait pas de politique.

Après une demi-heure d'attente, on nous fit passer dans un corridor sur lequel donnait une sorte de guichet

fermé. Nous restâmes une heure encore dans ce couloir maussade Nous étions debout, surveillés et fort mal à l'aise; mon compagnon de voiture ressemblait à un portemanteau surchargé. Le guichet s'ouvrit d'abord de minute en minute en montrant une tête d'employé qui jetait un nom allemand. L'un des voyageurs (celui auquel appartenait ce nom) s'approchait alors de l'ouverture et recouvrait son passeport muni d'un *Buono poun entrare* (bon pour entrer) et taché d'un pâté bleuâtre. Ce pâté aurait dû figurer l'aigle à deux têtes : il représentait une paire de ciseaux.

Cependant le guichet ne s'ouvrit bientôt que de cinq en cinq minutes; tous les passeports allemands avaient été restitués, restaient les suspects. Les Anglais, les Russes, les Belges furent appelés un à un, après un examen plus minutieux de leurs papiers; ma qualité de Français me fit passer l'avant-dernier (mon compagnon de voyage, étant Italien, venait encore après moi), et nous eûmes l'honneur d'être conviés ensuite en même temps chez l'Impérial et Royal commissaire de Police.

L'homme auquel j'avais affaire était un Italien, et je remarquai dès lors ce fait positif que les employés autrichiens les plus rogues, les plus têtus, les plus hargneux, les plus pointilleux, les plus rétillards, les plus rampants et les plus venimeux ne sont pas les Autrichiens, qui m'ont paru d'assez bonnes gens, mais les Italiens au service de l'Autriche. Ceux-ci sont méprisés, et ils le savent : ils vous reçoivent comme si vous veniez leur donner un soufflet.

Le commissaire (ou son domestique, j'ignore le grade de l'employé,) me demanda ce que j'allais faire à Venise. Je lui répondis un mensonge quelconque et il me laissa passer. Puis il interpella mon compagnon de route, en redressant de côté sa tête oblique :

— Et vous, dit-il, monsieur Beltramo Grimaldi, pourquoi votre seigneurie va-t-elle à Venise.

Beltramo Grimaldi réfléchit un instant, ce qui redoubla la défiance de l'argousin. Le résultat de sa réflexion fut une maladresse. Il répondit qu'il allait à Venise *per divertimento*, pour se divertir.

— Ce n'est pas le temps de s'amuser, répliqua l'homme,

avec une grimace qu'il trouva spirituelle. Vous retournerez, s'il vous plaît, en Piémont.

Pour les Autrichiens, tout ce qui n'est pas Autriche est Piémont dans le royaume d'Italie. C'est chez eux une manière de blesser les Italiens des provinces annexées : ils les traitent en peuple conquis.

Beltramo pâlit d'abord, hésita un instant, puis reprit avec une certaine inquiétude.

— Je vous dirai la vérité, Monsieur. Je vais à Venise pour..... me marier.

Le policier éclata de rire.

— Si vous en doutez, continua Beltramo, vous pouvez vous en informer par le télégraphe. Il donna là-dessus les détails les plus précis sur la vieille famille vénitienne (les Sangramin) à laquelle il devait s'unir. Il parlait sans chaleur, mais avec une exactitude et un air de probité qui commandaient la confiance. L'argousin dut en référer à ses supérieurs qui laissèrent entrer l'Italien.

Seulement on retint son passeport en lui donnant à la place une feuille de route. Après quoi il dut passer à la douane et ce ne fut pas le moindre de ses malheurs. Outre les effets que j'ai notés et qu'il ne cessa de porter sur lui pendant son interrogatoire, il avait trois malles pleines de vêtements et de cadeaux de noces et une caisse clouée contenant des albâtres florentins. La douane mit sens dessus dessous les trois malles, décloua la caisse et confisqua les albâtres sans donner ses raisons. L'un d'eux reproduisait la jeune fille agenouillée de Bartolini ; ils la prirent apparemment pour une Venise allégorique. Après quoi les gabelous défirent l'un après l'autre tous les paquets du malheureux jusqu'à son fourreau de parapluies, pour voir s'il n'y cachait pas de canons rayés. Ils visitèrent enfin son portefeuille et ses poches et le palpèrent minutieusement du haut en bas. Cette phrénologie fiscale n'ayant amené aucun résultat, ils lui permirent galamment de refaire ses paquets et ses malles. Le train nous attendait depuis deux heures et les voyageurs entassés dans les wagons pestaient dans toutes les langues. Je constatai que l'idiôme le plus riche en invectives est l'allemand du Midi.

Quand nous fûmes réintégrés dans notre compartiment, où nous étions seuls, Beltramo me dit à l'oreille :

« — Je suis furieux, Monsieur ; j'étais un homme tranquille et patient, je n'avais jamais eu d'aventures. J'ai toujours vécu tranquillement à Brescia, place qui produit de l'acier célèbre, et je suis marchand de couteaux. Pendant la guerre je ne me suis pas battu, je n'avais pas à me battre. Les couteaux que je vends, sont des couteaux de table. D'ailleurs je n'en cacherais pas dans mes bagages. Pourquoi donc cette persécution qu'on vient de m'infliger? J'ai fait ma fortune sous les Autrichiens, Monsieur ; aussi, bien que je ne les aime pas, m'étais-je abstenu de leur jeter la pierre après leur expulsion de la Lombardie. Pourquoi donc en veulent-ils justement à moi? C'est injuste et irrégulier, n'est-ce pas? J'ai fait cent fois cette route avant la guerre, et même après : il ne m'est jamais arrivé rien de pareil. Mais il ne m'advient cette fois que des choses insolites. Si je n'avais donné ma parole et payé ma place, je resterais célibataire et je retournerais à Brescia.

« — Vous faites donc un mariage de convenance?

« — Je n'en sais rien, Monsieur ; chez nous on ne reconnaît pas ces distinctions. J'étais un jour d'été, il y a trois ans, assis devant ma boutique à prendre le frais et à causer avec les passants et les voisins. Nous parlions justement mariage. — Comment se fait-il, seigneur Beltramo, me dit l'apothicaire dont la boutique touche la mienne, qu'ayant déjà trente ans, une figure passable et une vingtaine de mille lires à dépenser par an, vous n'ayez pas encore pris de femme. — C'est l'occasion qui m'a manqué, répondis-je à l'apothicaire, d'autant que le mariage en soi me paraît un usage recommandable et que je n'ai jamais été débauché ni galantin. — En ce moment vint à passer le vieux Sangramin de Venise, qui avait amené la Fioretta, sa fille, à Brescia, pour lui montrer la ville.

La Fioretta, qui n'avait alors que quinze ans, me parut fort belle ; je la fis remarquer à l'apothicaire, qui fut de mon avis et me conseilla de l'épouser. Je me rendis à son idée et je fis suivre la jeune personne jusqu'à l'*Albergo Reale* qu'elle habitait : je reçus là toutes les indications désirables. Enfin le

lendemain, dans l'après-dînée, j'allai personnellement la demander à son père, qui finit par me la donner. Est-ce un mariage de convenance?

« — Le seigneur Sangramin n'a donc fait aucune difficulté?

« — Si fait bien. Il est d'une noblesse fort ancienne, il a eu de ses ancêtres dans tous les conseils de la République, et il lui répugnait de s'allier à un marchand de couteaux. Je lui objectai que je descendais de l'illustre maison des Grimaldi de Gênes. — *Peggio!* s'écria-t-il presque irrité. Ignorez-vous que deux Grimaldi gênois, Antoine et Jean, l'un et l'autre amiral, le premier en 1353, l'autre en 1431, se sont battus contre Venise? — Je lui objectai que la rancune était peut-être un peu vieille, il ne voulut rien entendre et je dus lui faire savoir, pour le ramener dans mes intérêts, que je ne descendais point de ces amiraux, mais d'une Marie-Anne Grimaldi pour laquelle le pape Alexandre VI avait eu des complaisances. Alors il ne fit plus d'opposition. Je lui offrais une fortune qu'il n'aurait pas trouvée à Venise; et puis Grimaldi sonne aussi haut que Sangramin.

— Et la jeune personne accepta.

— Sans doute. Pourquoi aurait-elle refusé, je vous en prie? Je venais le premier, je n'étais ni vieux ni laid, et je suis galant-homme.

Il n'y avait rien à répondre. D'ailleurs nous arrivions à Venise. Je descendis dans la gondole et à l'hôtel de Beltramo.

Le lendemain matin, après la côtelette milanaise et la bouteille de vin de Chypre (du feu sucré) nous suivîmes chacun notre chemin, en nous donnant rendez-vous dans l'après-dînée pour aller ensemble à la police. Tout voyageur est tenu de s'y présenter personnellement dans les vingt-quatre heures qui suivent son arrivée, pour recouvrer son passeport, s'il repart tout de suite, ou pour obtenir une carte de séjour. Je dis donc adieu à Beltramo qui revit la Fioretta de Sangramin, moi l'Europe du Véronèse. L'Europe et la Fioretta revues, nous nous retrouvâmes au café Florian.

Beltramo paraissait heureux, la journée était belle, la neige de la veille, durcie par le froid de la nuit, bordait d'un

filet blanc toutes les découpures des palais et argentait richement les dômes. La place Saint-Marc était vivante et animée, une foule bariolée s'y pressait et circulait sous les arcades. Mais tout-à-coup les promeneurs furent balayés comme par une charge de cavalerie et le désert se fit autour de nous.

C'était la musique militaire qui arrivait — la musique autrichienne.

Les soldats sonores, armés de leurs cuivres, montèrent sur un banc circulaire au milieu de la place. Et ils entonnèrent avec une remarquable discipline, une des plus belles musiques de Verdi. Mais pas un Italien ne s'arrêtait derrière eux : l'Italie ne voulait pas les entendre. La place abandonnée était sourde. On y voyait à peine rôder çà et là quelque officier vêtu de blanc qui portait la hanche en avant et la moustache gommée. Les Vénitiens s'étaient réfugiés au fond des cafés, où ils causaient bruyamment pour étouffer la musique. Sur la Prazzetta, le gondolier qui nous attendait pour ne point ouir les Autrichiens, se fredonnait un air à lui-même. Cet air était la chanson de Garibaldi : *Va fuori, stranier !*

Nous débarquâmes à la police. C'était une immense chambre nue, vide et ennuyée. Des capotes grises en défendaient l'entrée, une sorte d'estrade la meublait. Un scribe trônait sur l'estrade. Il fit très-mauvais accueil à Beltramo.

« — C'est vous, lui dit-il en grommelant, qui venez vous marier? Vous marier en ce moment! Et juste à Venise! Est-ce le temps de se marier ? Est-ce le lieu ? Il n'y a donc plus de femmes en Piémont ? » Et ainsi de suite.

Beltramo répondit posément : « J'ai l'honneur de me présenter à vous, Monsieur, personnellement selon la règle, et dix-huit heures après mon arrivée ici, conformément aux lois, pour obtenir de votre seigneurie un permis de séjour. Je compte demeurer un mois à Venise. »

Le scribe fut étourdi de cette réponse prononcée avec un calme parfait. Il perdit contenance et grommela quelque chose dans ce chuchottement entrecoupé d'expectorations qui constituait son patois national. Puis il devint myope à cinq points et plongea son nez dans les paperasses.

J'ai remarqué en Vénétie que dans toute discussion avec un Italien, l'employé tédesque devenait nécessairement brutal et finissait par baisser la tête.

L'Autrichien est cependant un peuple doux, cordial et ouvert; je l'ai vu dans son pays et je l'ai pris en affection. A Vienne un matin, je demandais mon chemin à un passant que je n'avais jamais vu de ma vie. L'inconnu commença par m'y conduire en personne; après quoi tout en causant il me montra la ville (or c'était un bourgeois couvert de bijouterie, il portait de gros diamants à l'index de ses deux mains). Il m'accompagna presque malgré moi dans toutes mes courses. Il m'offrit vingt fois du vin ou de la bière, il voulut, le soir, me donner à souper chez lui. Sur mon refus, il me força d'accepter un étui bourré de cigares. Je n'ai jamais su le nom de ce galant-homme, ni lui le mien.

Mais à Venise, l'Autrichien se sent exécré et se venge. Ainsi fit le scribe que nous avions devant nous. Il griffonna un papier qu'il tendit à Beltramo : c'était un permis qui l'autorisait à rester trois jours à Venise. Trois jours, pas une heure de plus.

Beltramo ne répliqua pas un mot, il plia le papier et le mit dans sa poche. Je lui demandai en sortant pourquoi il n'avait pas réclamé.

— A quoi bon, me dit-il.

— Pour votre mariage. Il sera difficile en trois jours.

— Il sera impossible.

— Et vous y renoncez de si bon cœur?

— Que voulez-vous que je fasse?

— Solliciter une prolongation de séjour.

— Ce serait inutile. Et d'ailleurs il ne convient point à un Italien d'implorer ces gens-là.

Notez bien que Beltramo ne s'occupait pas de politique.

Il me fit débarquer devant l'hôtel de la Lune, où je dînai tristement à une table en fer à cheval garnie d'officiers autrichiens. Ils apprirent que j'étais Français, ils en conclurent que je ne savais pas l'allemand et parlèrent entre eux sans se gêner, dans leur langue.

C'étaient de pauvres jeunes gens qui s'ennuyaient beau-

coup. Ils détestaient Venise. Ici tous les théâtres sont fermés, disaient-ils, il n'y a ni bals, ni concerts, c'est une ville morte. On ne nous reçoit nulle part, on nous fuit comme la peste. Nous sommes à la fois des oppresseurs et des parias, étrangers chez un peuple qui nous obéit, proscrits sur une terre qui nous rejette. Nous sommes mille fois plus à plaindre que nos victimes et nous n'inspirons de pitié nulle part. Vainqueurs on nous méprise, vaincus on nous accable, et pourquoi toutes ces corvées sans fin, toutes ces misères sans gloire ? Pour garder une ville qui croule dans nos mains !

A la fin du repas, chacun des convives avait pris son vol en pensée, pour une terre lointaine. L'un était à Glina, l'autre à Lemberg, un troisième à Pesth, un quatrième à Prague — à Venise pas un !

Beltrano revint illuminé dans la soirée. Sangramin consent à quitter Venise avec sa fille et à la conduire à Brescia. Le mariage se ferait en Italie. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il voulut boire encore du vin de Chypre et porter un toast à chaque verre : le premier à son beau-père, le douzième à Daniel Manin.

Je note ce fait pour montrer à quel degré d'exaltation il était monté. Je vous rappelle encore une fois que Beltramo ne s'occupait pas de politique.

Le lendemain je montai de bonne heure en gondole avec une personne à qui je montrais Venise. Nous avions fait notre tour de Grand-Canal et nous étions descendus à l'Académie des Beaux-Arts : l'éclatante *Assomption* de Titien était déjà vue et nos yeux festoyaient au radieux *Banquet* du Véronèse, quand tout-à-coup, devant cette claire peinture, nous apparut un homme sombre et furieux.

C'était Beltramo qui me cherchait depuis un quart d'heure. Il m'avait trouvé sans beaucoup d'efforts, car j'étais le seul étranger qui fût alors à Venise. J'arrivais à peine et tous les gondoliers me connaissaient.

— Vous ne savez pas ce qui m'arrive ! s'écria-t-il avant de me dire bonjour, et en homme qui a besoin de s'épancher. La police ne permet pas à Sangramin de quitter Venise. Elle lui refuse un passeport sous prétexte qu'on veut

lui sauver la vie. Ils disent que tous ceux qui passent la frontière sont massacrés.

— Et qu'allez-vous faire ?

— Est-ce que je le sais, moi? Je n'ai jamais tué une mouche et l'on me traite en conspirateur. Je n'ai jamais lu de roman et voici tout l'empire autrichien qui se réunit contre mon mariage. Tenez, j'étais un bon bourgeois sans passion politique, ni autre. Eh bien, je crois que je deviens patriote et amoureux de Fioretta !

Nous sortîmes ensemble et Beltramo me conduisit chez Sangramin. En chemin il me fit acheter un bout de ruban pour le piquer à ma boutonnière. Il m'en coûta douze sous de Venise (sept environ des nôtres), mais je devins chevalier. Sangramin, à ce qu'il paraît, tenait très fort à cette mercerie.

Je m'attendais à être mal reçu chez lui par la raison que Campoformio aggravé de Villafranca ne nous ont pas fait beaucoup d'amis à Venise. Je m'attendais ensuite à voir un gentilhomme délabré dans un palais en ruines avec des planches clouées aux découpures moresques des hautes fenêtres. Il m'aurait reçu dans une vaste salle sans un meuble, où j'eusse marché sur des dalles houleuses et sous un plafond aux fresques déteintes, représentant des lambeaux de vêtements, des fragments d'hommes, le reste absent. Je souris, hélas! mais à contre-cœur, tout cela est d'une désolation poignante. Ces palais ne sont pas des majestueux cadavres comme les débris romains, ce sont des corps mutilés, mais palpitants, des ruines qui vivent et qui souffrent. C'est l'horreur de l'agonie et non le calme imposant de la mort.

Mais Sangramin était bonhomme et bon diable : il me reçut à merveille dans un appartement confortable et fort bien chauffé ; il offrit du vin de Chypre et des *paste* très-estimables. La Flora, sa fille — une vraiment belle fille — avec des yeux qui avaient toujours l'air de vouloir vous sauter à la tête — paraissait aveuglement soumise à son père et dévouée à Beltramo.

Sangramin m'appela son cher chevalier, il voulut absolument que je fusse gentilhomme. Je respectai sa manie, car de tous les mobiles ordinaires de nos actions, la vanité est

encore le moins détestable. Elle est au moins désintéressée et coûte plus qu'elle ne rapporte. D'ailleurs elle fait rire et ce qui fait rire est bien rarement odieux. Puis ce petit travers à part, il me plut du premier saut. Il avait du cœur et de la verve. Il me frappa surtout par quelque chose d'impérieux, sans raideur cependant, sans brusquerie, par je ne sais quel ascendant affable qui imposait naturellement. Il menait la conversation comme il avait dû mener sa femme, comme il aurait mené son pays, si son pays l'avait nommé doge. (Sangramin espéra l'être un moment, en 1848).

Il me parla de mille et une choses indifférentes et ne s'occupa que de moi pendant une bonne demi-heure, comme s'il n'avait pas eu à débattre une grave question de famille où je n'entrais pour rien. Beltramo et Flora se taisaient, n'osant l'interroger et attendant leur sentence.

— Hé bien! mes enfants, leur dit-il enfin, l'Autriche ne veut pas de votre mariage. Mais je suis plus fort que l'Autriche. Il se fera.

A ce mot Fioretta s'alluma tout-à-coup comme un éclair et rayonna longtemps comme une étoile. Mais Beltramo, moins confiant, moins filial, doutait encore et sourcillait.

— Ce mariage se fera, reprit Sangramin d'une voix plus forte.

— Comment peut-il se faire, soupira Beltramo. Je n'ai pas le droit de rester ici. Votre seigneurie n'a pas celui de venir en Italie.... et à moins de nous marier à distance, je ne vois pas le moyen....

— Je le vois moi, reprit Sangramin.

— Vous le voyez?

— Tu enlèveras ma fille.

Beltramo fit un bond sur sa chaise. Je suis forcé de répéter encore une fois qu'il n'avait jamais lu de roman dans sa vie. C'était un homme tranquille et moral.

En revanche, la Fioretta ne paraissait pas étonnée du tout. J'ai dit qu'elle était aveuglement soumise à son père.

— Or çà, voilà un plaisant amoureux, reprit Sangramin en voyant la stupéfaction de Beltramo. Comment? c'est moi,

le père, le tyran qui t'autorise, qui t'encourage, qui te provoque à enlever Fioretta, et tu recules? Vertubleu, l'ami, es-tu un homme? Alerte donc et dis-moi merci!

Avec un père ainsi décidé l'affaire fut bientôt conclue. Beltramo partirait avec la jeune fille le surlendemain matin et la conduirait à Brescia d'une haleine. Là, il la confierait jusqu'à la célébration du mariage, aux soins d'une matrone, amie des deux familles, et la morale la plus correcte n'aurait rien à dire contre cet enlèvement vertueux.

Il ne resta plus qu'à obtenir un passeport pour la Fioretta, simple formalité de police. Les raisons qui s'opposaient au départ de Sangramin, ne pouvaient empêcher celui de la jeune fille. Elle avait dix-huit ans, les femmes ne conspirent pas à cet âge. Elle pouvait tout au plus s'engager en Italie comme vivandière. Mais, même en admettant cette hypothèse, elle n'aurait pas fait beaucoup de mal aux Autrichiens.

On alla donc réclamer un passeport à la police, qui le refusa net. On lui demanda ses raisons, elle répondit : Ce sont mes affaires!

Je rencontrai Beltramo chez Florian; il buvait son chocolat avec rage. Il était devenu amoureux comme un Corse et républicain de la nuance de Marat.

Nous devions repartir ensemble le lendemain matin et ne nous quitter qu'à Padoue. Nous nous étions donné rendez-vous à la gare, parce qu'avant de partir, Beltramo voulait faire ses adieux à Fioretta. Je l'attendis assez longtemps dans un taudis qui sert de douane et où l'on est surveillé attentivement par des êtres abjects moitié argousins, moitié gabelous qui vous demandent des verres pour boire. Il faisait un temps fort laid et il m'ennuyait de quitter Venise, dont la désolation vous attire et vous retient irrésistiblement. Je regardais l'eau du ciel gris tomber dans l'eau verte du canal et les gondoliers couverts de toile cirée se secouer en débarquant sur le quai, comme des chiens humides. J'attendais Beltramo et je pensais le voir arriver furieux.

Il arriva triomphant dans un rayon de soleil qui fendit tout-à-coup les nuages. Je voulus savoir ce qui le rendait si heureux, il mit un doigt sur la bouche. Quand nous fûmes seuls

(et par hasard dans le compartiment de wagon qui nous avait amenés : je le reconnus à une vitre fêlée) Beltramo prit la parole et dit :

— Tout est arrangé, je l'enlève !

— Bah !

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais vous enlevez à distance ; vous partez seul.

— Fioretta fera la moitié du chemin.

— Voilà une singulière aventure.

— N'est-ce pas ? Et d'autant plus singulière que tout a été disposé par Sangramin. Ce sera, je crois, la première fois qu'un père aura tant fait pour le rapt de sa fille.

— Vous allez m'expliquer, j'espère....

— C'est tout simple. Sangramin s'est découvert une vieille cousine à Peschiera.

— Eh bien ?

— A la rigueur on peut se passer de passeport pour aller d'une ville de la Vénétie à l'autre.

— A merveille.

— D'ailleurs ceux qui arrivent à Peschiera, ne sont pas suspects quand ils viennent de Venise. Ils ne le sont qu'en arrivant de Milan.

— De mieux en mieux.

— Fioretta pourra donc arriver à Peschiera chez sa cousine.

— Admirablement.

— Il s'agira alors de passer la frontière, n'est-ce pas ?

— J'allais vous le dire.

— Et si elle montait en wagon à Peschiera dans le train qui se rend en Lombardie, la Fioretta risquerait d'être arrêtée brusquement.

— Vous parlez comme un livre.

— Aussi ne montera-t-elle pas en wagon.

— Diantre !

— Elle sortira tous les matins, pour se promener, avec sa cousine.

— Après ?

— Elle choisira de préférence la route qui mène à la frontière.

— Je devine.

— Elle ira chaque jour négligemment un peu plus près de la perche ou de la borne où l'Autriche finit.

— J'avais deviné.

— Pendant ce temps je serai allé m'établir à Desenzano avec une longue-vue, une chaise de poste, des chevaux de selle et un bateau sur le lac de Garde, en cas de besoin.

— Vous voilà mousquetaire.

— Les sentinelles autrichiennes, habituées au visage de Fioretta, ne se douteront de rien.

— Dieu le veuille !

— Et un beau jour, à un signal donné, pendant que les Tédesques, dans un accès du mal du pays, auront la tête tournée....... un bond suffit et au galop !

Nous arrivâmes à Padoue. Je quittai Beltramo assez triste.

Je n'osais le dissuader de cette aventure ; il ne devait plus reculer. Renoncer alors à son idée, c'était renoncer à Fioretta qui l'eût traité de lâche. Il lui en serait resté plus qu'un remords, une honte amère pour le reste de ses jours. Au lieu que le succès lui préparait un bon souvenir et une bonne fierté qui pouvaient le retremper tout-à-fait dans la conscience de sa force. Déjà depuis deux jours il était devenu tout autre, renouvelé déjà, par quelques luttes d'un peu d'amour.

En me quittant, il me promit de m'écrire à Naples. Je viens de recevoir sa lettre, en voici le fragment.

« Enfin, c'est chose faite. La Fioretta, par malheur, avait » hâte d'en finir, elle a passé trop vite. Les Croates lui ont » crié : *Halte !* — c'est un mot allemand — elle ne l'a pas » compris, ils l'ont couchée en joue, mais j'avais mon revol- » ver et je les ai touchés.

« Il faisait du brouillard, et nous avons pu monter en voi- » ture. D'autres ont fait derrière nous un feu du diable, une » balle ou deux se sont logées dans le caisson. Mais nos sol- » dats sont accourus et les ont forcés de se taire. Les officiers » de part et d'autre ont fait cesser le feu, l'affaire est étouf- » fée, non avenue : elle doit rester secrète. — Aussi je vous

» en supplie, m'écrit Beltramo, n'en dites rien dans les jour-
» naux, au nom du ciel!... »

Vous voyez que je me rends à sa prière.

Juin 1861.

MARC-MONNIER.

HISTOIRE DE GENÈVE

FRAGMENTS INÉDITS DE J.-J. ROUSSEAU (Suite)

LIVRE DEUXIÈME

Nous avons vu que durant l'épiscopal, Genève était une ville libre sous l'autorité de ses évêques, mais opprimée et tourmentée par un puissant voisin. Les Genevois souffraient dans leur liberté tous les maux de l'esclavage, et ce qui est peut-être un exemple unique dans l'histoire, ils avaient pour défenseurs de leurs droits leurs propres princes et pour usurpateur un prince étranger.

Tout changea dans le seizième siècle. Réduite presque à l'extrémité par la plus violente crise, Genève fit un acte de vigueur qui la sauva après avoir secoué le joug de son terrible voisin; alléchée par ce succès, elle secoua encore celui de l'église. Devenue indépendante de toute puissance étrangère, est-elle plus libre qu'auparavant? Il ne semble-

rait pas que cela dût faire une question. C'en est pourtant une sur laquelle il ne faut pas se presser de prononcer.

Les Genevois, plus frappés de la dernière révolution que de l'autre, les confondent ordinairement. Ils croient que l'expulsion des ducs de Savoie et de son vidomne fut celle de l'évêque et de son clergé; ils se trompent. Ces deux révolutions n'eurent ni les mêmes dates ni les mêmes causes, elles furent voisines, mais elles furent très distinctes, et cette distinction est importante à faire pour bien voir l'influence de l'une et de l'autre sur l'état subséquent des Genevois.

Le projet de s'emparer de leur ville avait été formé par la maison de Savoie presque dès sa naissance. Elle le poursuivit sans relâche depuis trois siècles; les moyens étaient différents, selon les divers caractères des princes, mais tous allaient au même but, et le duc Philibert était tout prêt enfin d'y atteindre quand d'autres soins lui en firent manquer le moment.

Leur premier pas pour y parvenir, fut de prendre la défense de l'évêque et de la ville contre le comte de Genève. Cette démarche bien ménagée leur valut un château et le vidomnat. Ensuite, voyant la maison de Genève sur son déclin et prête à s'éteindre, ils prirent leurs mesures pour en obtenir l'héritage ou plutôt les droits; car ils l'avaient déjà presque entièrement dépouillée de ses possessions. Ayant joint à leurs prétentions celles des comtes de Genève, ils mirent à les établir la même vigueur et le même zèle qu'ils avaient mis à les combattre. Appuyés au dehors par de grandes alliances, ils saisissaient tous les moments favorables pour obtenir des papes et des empereurs des bulles et des déclarations qu'ils savaient bien faire valoir, malgré les révocations dont ils ne s'embarrassaient guère. Il n'importait pas que leurs titres fussent légitimes, il leur suffisait d'en avoir, parce qu'il ne faut à l'usurpation qu'un prétexte, et qu'un droit mal fondé lui sert tout autant qu'un bon. En prenant ainsi leurs mesures au-dehors, ils ne négligeaient pas l'intérieur de la ville, et leur sûreté s'y fortifiait de jour en jour. Le plus grand obstacle venait des évêques, bien plus difficiles à réduire que les comtes, et dont

l'autorité plus puissante que la force, défendait mieux leur état que des soldats. On prit le parti d'opposer l'église à elle-même et l'intérêt de l'évêque à celui de l'évêché. On gagna ces prélats par de riches abbayes, dont les revenus répondaient de leur docilité, on avança leurs pauvres, on favorisa leurs familles. Ce n'était pas encore assez, le siége épiscopal était électif; ce qu'on avait fait pour un évêque, ne servait de rien pour l'autre, c'était toujours à recommencer. On eut soin de gagner aussi les électeurs. Le chapitre était composé de la noblesse des environs, et par conséquent de sujets du duc en grande partie; il parvint par eux à se rendre maître des élections, alors faisant toujours choisir l'évêque dans sa famille, ou dans ses états, rien ne lui manquait pour s'en assurer, autant qu'il était possible, et pour détruire les droits du siége par ceux qu'il avait soin d'y placer. Ajoutez à cela que la ville était son territoire. Les citoyens ne pouvaient acquérir des terres que chez leurs voisins, et comme on ne manquait pas de favoriser ces acquisitions, les trois quarts de leurs biens étant en Savoie, les rendaient très soigneux de n'en pas affermir le souverain, aussi ne lui refusait-on rien de ce qu'il demandait. On se contentait de protester qu'on l'accordait librement et non par devoir. On lui demandait une déclaration pareille, et il ne la refusait jamais. Car que lui importait de quelle manière il fût le maître, pourvu qu'il le devînt en effet.

Tous ces moyens combinés et suivis avec la prudence et la fermeté qui ont mis la maison de Savoie au point où elle est, semblaient assurer si bien le succès de cette entreprise, qu'il paraît étonnant qu'elle ait échoué lorsqu'elle touchait à son terme, car il est certain qu'il ne manquait plus au duc Charles III que le titre de souverain; dans Genève il en avait toute l'autorité.

Deux causes principales amenèrent la révolution qui la lui ôta. La première vint des guerres qui s'allumèrent entre Charles-Quint et François I[er], et qui, mettant l'Italie en feu, forcèrent le duc de Savoie à porter son attention de ce côté-là. L'autre fut la prospérité des Suisses après la défaite de Charles-le-Hardi, car alors, se voyant en état de résister aux princes qui les inquiétaient, ils se mirent à faire des

ligues, non-seulement entre eux, mais avec leurs voisins, et Genève en profita.

Ainsi la délivrance de cette ville vint des guerres du Milanais et de son alliance avec Fribourg et Berne, alors toutes deux catholiques. Avant même qu'il fût question de la réformation, Genève était unie avec deux villes libres et libre elle-même. Le duc et son vidomne en étaient expulsés, qu'à peine savait-on qu'il y eût des luthériens au monde. La religion n'eut donc aucune part à son affranchissement; si elle en eut, ce fut dans un sens bien contraire, puisque tous les moyens qui facilitèrent l'établissement de la république lui vinrent des catholiques, et lui auraient manqué si les citoyens ne l'avaient pas été. Ce furent les évêques qui, mus par une politique très naturelle, mirent la ville en état de secouer aisément le joug du duc et le leur. La maison de Savoie avait beau vouloir s'assurer d'eux, elle ne pouvait empêcher que l'intérêt de leur autorité ne fût contraire à ses entreprises, et moins ils osaient lui résister et plus ils avaient besoin de mettre une barrière entre ses prétentions et leurs droits. Cette barrière était la ville et ses priviléges; cela explique comment on voyait ces priviléges s'étendre à mesure que le danger devenait plus pressant.

Ce système des évêques, marqué dans toute leur conduite, est la seule clef de l'historique et des faits qui, sans cela, n'offriraient qu'une énigme inexpliquable. Quand les anciens évêques résistaient avec vigueur aux comtes de Genève et de Savoie et les forçaient à leur rendre hommage, il n'était question que des droits de l'église, à peine parlait-on des Genevois; mais sitôt que la maison de Savoie dispose de l'épiscopat, tout change, l'évêque ose à peine se montrer, c'est la ville alors qui se montre. Que si quelque évêque se sent assez fort pour agir seul, il résiste par lui-même, aussitôt la ville, dont il n'a plus besoin, rentre dans la dépendance, et les citoyens ne disent plus rien. Tel fut le cas de Jean-Louis de Savoie qui, tenant de trop près aux ducs de Savoie, ne les craignait point et leur faisait tête, et qui, n'ayant plus besoin de faire agir les Genevois, les ménageait peu : cependant, ce fut ce prélat qui fonda la république par un traité qu'il fit avec la Suisse au nom de la

ville et au sien, et les Genevois étaient alors si bêtes, que ce traité fut fait presque malgré eux, et qu'ils ne voulurent pas le rendre perpétuel.

Tous les évêques des derniers temps, gens de bon sens, malgré leurs défauts, ont suivi ces mêmes maximes.

Ils ont tous constamment favorisé la ville et soutenu ses franchises, à proportion de l'impuissance où ils se sentaient de soutenir leurs propres droits. Il n'en faut excepter que le seul Jean de Savoie, vil débauché, tyran servile, avide sans ambition, qui, loin d'avoir l'honneur d'être de la maison de Savoie, dont il croit porter le nom, n'était qu'un bâtard d'évêque, et soutenait parfaitement, par ses goûts, les mœurs qui l'avaient fait naître.

Pierre de la Baume, son successeur et dernier évêque de Genève, fut accusé d'inconstance. Mais cette inconstance prétendue était moins dans son caractère que dans sa situation. Nul évêque n'a plus favorisé que lui la ville et ses priviléges ; il approuva l'alliance avec les deux cantons, il y voulut être compris, il se fit recevoir bourgeois, il donna aux syndics la connaissance des causes civiles ; toutes les fois donc qu'il s'agit de lui-même, ce fut toujours au profit de ses sujets ; mais se voyant par ses biens et surtout par son abbaye de Pignerol à la merci du duc, dont la puissance était d'ailleurs très effrayante, il fut souvent forcé de lui complaire, malgré lui, encore ne put-il éviter d'offenser ce prince qui, plus d'une fois, voulut le faire saisir. Pierre de la Baume ne perdit jamais ces dispositions favorables aux Genevois, jusqu'à ce qu'il les vit livrés à la nouvelle doctrine et prêts à méconnaître son autorité, ce fut alors seulement qu'il les abandonna. Il est donc injuste d'attribuer à son inconstance des variations qui étaient l'ouvrage de la nécessité. Mais il est vrai qu'elle le poussa quelquefois à des démarches bien ridicules, jusqu'à envoyer à la même diète deux députés chargés d'instructions toutes contraires, et dont chacune démentait tout ce que l'autre avait dit.

J'ai dit que ce fut un évêque qui fit, presque malgré les citoyens, la première alliance avec les deux villes ; j'ajouterai que ce fut celle de Fribourg qui sauva des mains du duc la république naissante, et qui le força de quitter Genève,

où il était entré avec un appareil formidable, résolu de n'en sortir que souverain reconnu. Ce fut là le moment décisif. Le duc sorti de Genève, n'y rentra plus. La ville ainsi délivrée, sentant l'utilité de la combourgeoisie avec Fribourg, sut en profiter jusqu'à la réformation, et ils trouvèrent toujours dans les Fribourgeois des amis sûrs et de fidèles combourgeois qui les servirent avec plus d'affection et de désintéressement qu'ils n'en ont trouvé depuis dans aucun autre allié.

Ajoutez que l'établissement du conseil des deux cents, de celui des soixante, la forme fixe du petit conseil, l'institution du lieutenant et des auditeurs, l'interdiction de l'appel à Vienne et à Rome, enfin toute la constitution présente était en être avant la réformation, et vous conviendrez que ces deux révolutions, loin d'être liées comme on l'imagine, le furent dans un sens contraire, et que l'établissement antérieur de la liberté produisit celui de la réformation; car les Genevois ayant commencé de goûter l'indépendance, la voulurent entière et tournèrent contre l'église les armes qu'elle leur avait données contre les ducs.

Sans l'établissement antérieur de la liberté, celui de la réformation n'eût pu se faire, cette dernière révolution mit contre Genève tout ce qui l'avait favorisée dans la première. Fribourg l'abandonna, la France ne la soutint qu'à contrecœur, le pape ne cessa de sonner le tocsin contre elle. Le duc, charmé de n'avoir plus l'évêque entre elle et lui, se mit à l'aise daus son projet, et loin de s'en cacher encore, en faisait une affaire de conscience à laquelle tous les princes catholiques devaient encourir. Depuis ce temps, Genève, soutenue presque uniquement par un allié non moins à craindre que ses ennemis même, s'est, jusqu'aux derniers traités, toujours vue à deux doigts de sa ruine. Tout ce qu'elle a pu faire en cet état, était de soutenir la liberté; pour l'acquérir, il en fallait un plus favorable.

Pourquoi donc Genève se réforma-t-elle? Pour cela même, pour affermir la liberté qu'elle avait acquise avant la réformation. Si Genève fût restée catholique, il est probable qu'elle aurait eu le sort de Strasbourg; mais il me paraît certain que les ducs de Savoie auraient eu moins d'avantage contre elle, qu'ils n'en ont eu depuis la réformation. Genève

réformée est restée plus unie aux cantons protestants, raison de circonspection de la part de la France. Les droits de l'évêque s'étant confondus avec ceux du duc, Louis XIV, malgré son zèle, n'osant rétablir le premier, de peur de rétablir aussi l'autre, aima mieux laisser Genève comme elle était.

Ainsi d'un côté, la réforme a donné plus d'avantage à la maison de Savoie qui déjà n'était plus à craindre, et de l'autre, elle a forcé la France à plus de ménagements, en favorisant le plus faible et contenant le plus fort, elle a précisément mis entre ces deux redoutables voisins, l'équilibre nécessaire pour contenir l'un et l'autre. Genève, qui ne pouvait s'affranchir que catholique, ne pouvait guère se maintenir que réformée, et voilà comment la fortune lui a toujours fait le meilleur parti pour sa conservation.

Mais la liberté politique a-t-elle augmenté la liberté civile, l'indépendance de l'état s'est-elle étendue à tous ses membres, et l'établissement de la réformation a-t-il été favorable ou contraire aux franchises des citoyens? Voilà une question qui ne peut se résoudre qu'en examinant le gouvernement qui fut établi, et en le comparant avec celui qui l'avait précédé. Je vais pour cela reprendre en peu de mots l'historique des changements qu'amena la révolution.

Le premier de ces changements fut l'abolition du vidomne, et le second fut la concession faite aux syndics, par l'évêque, du jugement des causes civiles qui appartenaient à ses officiers. La compétence de toutes les causes civiles était auparavant tellement répartie entre le vidomne et l'official, que le peuple ni ses syndics n'avaient à cet égard aucune espèce d'autorité.

La ville s'étant partagée en deux factions au sujet du traité de combourgeoisie avec Fribourg et Berne, et les Eidgnots partisans de l'alliance ayant l'avantage, les ducaux mammeloucs furent maltraités, ce qui effraya tellement le vidomne Verneau, qu'il quitta la ville en 1526, laissant seulement un secrétaire qui n'y resta pas longtemps après lui. On saisit l'occasion de cette désertion, pour transporter aux syndics l'autorité de l'exécution des causes criminelles qu'ils avaient déjà seuls droit de prononcer, et pour y ajouter celle

de juger les causes civiles dont le vidomne connaissait auparavant; l'année suivante, l'évêque ayant par un acte en bonnes formes transporté aux syndics le droit de juger toutes les causes civiles, ils se trouvèrent ainsi pleinement revêtus des deux juridictions.

Pour mettre quelque ordre dans leurs procédures, dès le mois de février 1529, le conseil des deux cents, dont il sera parlé ci-après, avait nommé un syndic et six assistants tant du petit conseil que de son propre corps, pour composer un tribunal qui devait expédier les petites causes et tenir de celui du vidomne, mais comme les causes civiles étaient une matière dans laquelle les syndics ni le conseil n'étaient nullement versés, que la grande multitude des affaires publiques nuisait à l'instruction des procès, que d'ailleurs ce tribunal partiel n'ayant point été approuvé en conseil général, n'était pas suffisamment autorisé, le même conseil de deux cents résolut le 7 décembre de la même année de proposer l'établissement fixe et irrévocable d'une cour de justice, composée d'un lieutenant, des syndics et de quatre assistants ou auditeurs, où la justice serait administrée d'une manière abrégée et facile à des franchises. Ces résolutions furent approuvées en conseil général, où le 14 du même mois furent élus Claude Richardet, lieutenant, Nicolin du Crèse, Girardin de la Rive, Claude Savoie et Jean Balard, auditeurs. On députa à l'évêque pour lui demander la confirmation de cette institution qu'il accorda secrètement, ne voulant pas que le duc de Savoie en fût instruit.

Le second changement et le plus considérable, fut l'institution des ordres politiques ou corps intermédiaire entre le conseil général et les syndics. Je mets ces établissements des conseils après celui de la justice ; car bien que le soixante et le deux cents fussent nommés auparavant, ils n'eurent leur forme fixe et précise que deux ans après l'élection de ce tribunal. J'ai dit que sous le gouvernement épiscopal, le petit conseil était un établissement libre et précaire, dépendant presque absolument du choix et de la volonté des syndics, ainsi que l'addition de ces assesseurs n'avait pas pour objet de diminuer le pouvoir de ceux qui les nommaient, mais d'en éclairer l'usage.

Lorsqu'il s'agissait de prendre des résolutions qui demandaient de plus longues délibérations qu'on ne les pouvait faire en conseil général, on formait des conseils extraordinaires, auxquels celui-ci remettait son pouvoir d'agir.

UN TRAIN DE PLAISIR

DE BERLIN A DRESDE

L'été est le mauvais côté des grandes villes. Berlin, la cité artificielle par excellence, doit s'en ressentir plus que toute autre. Au milieu des beaux ombrages du *Thiergarten*, et des nombreux jardins particuliers qui entourent le magnifique faubourg qu'on appelle la *Friedrichsvorstadt*, le sable de la Marche reprend ses droits, dès qu'il est dégagé de l'humidité de l'hiver, et répand dans l'air des nuages étouffants de poussière. Tout ceux qui ont des ailes d'or en profitent pour aller chercher le véritable été aux bords de la mer, dans les bains ou dans les montagnes. Le menu fretin, auquel j'appartiens, n'a d'autre ressource que les trains de plaisir.

Nous partîmes le dimanche 28 juillet, à sept heures du matin, par un temps chagrin qui ne fit que s'assombrir à mesure que nous traversions les plaines interminables de la Marche, mais qui ne nous empêcha pas de remarquer avec joie, à l'approche de Dresde, la prodigieuse différence du terrain et de la végétation. En revoyant des côteaux boisés, des montagnes lointaines, et surtout de la vraie terre dans les sillons, et non plus ce sable blanc des environs de Ber-

lin ; je croyais arriver dans mon pays, et je compris le nom de *Suisse saxonne*, donné aux monticules des bords de l'Elbe par l'admiration bien naturelle des habitants du nord. Accueillis par une pluie décidée, à notre arrivée à Dresde, vers midi et demi, nous n'eûmes rien de mieux à faire que de nous réfugier dans nos hôtels respectifs. On m'avait conseillé une auberge de troisième ordre, le *Trompeterschlösschen*, où je fus fort bien logé et que je me promis de nommer par reconnaissance.

Du chemin de fer à l'hôtel, j'avais découvert le palais japonais, traversé le pont de l'Elbe, et reconnu, d'après les descriptions, la fameuse terrasse de Brühl qui domine l'Elbe et le passage environnant. Ce fut là que je me rendis après m'être reconforté. Malgré le mauvais temps j'y trouvai nombreuse compagnie. Il y avait concert au belvédère, et la musique était exquise ainsi que la bière. Que peut-on demander de mieux en Allemagne?

Herz, mein Herz, was willst du noch mehr? [1]

Il me manquait cependant une chose; c'était une figure connue, quelqu'un du moins à qui parler. J'eus le plaisir de m'adresser à un jeune architecte de Vienne qui m'initia aux chefs-d'œuvre de Semper, que j'avais encore à admirer. L'un d'eux est le théâtre, où je cherchai à pénétrer pour entendre l'opéra de *Rienzi* de Richard Wagner. Mais tout était plein. Le mauvais temps faisait les affaires de la musique de l'avenir. Je dus y renoncer, et je me rendis au *Vogelwiese* ou *Pré de l'oiseau*, où l'on inaugurait, à travers la pluie et le vent, la grande fête annuelle du tir à l'oiseau. Plusieurs centaines de baraques en planches ou de tentes faisaient tête à la bourrasque, les pieds dans l'eau. Une foule immense, crottée de la tête aux pieds, mais non moins disposée à s'amuser, accourait de tous côtés. Ce n'était pas beau, mais cela ne manquait pas de gaîté. La grosse caisse ou la trompette des saltimbanques, les voix criardes des chanteurs en plein vent, des bouffées de tyroliennes qui m'arrivaient à travers les planches, donnaient à l'air cet ébranlement nerveux qui forme l'athmosphère d'une fête. La pluie cessa vers le soir,

[1] Mon cœur, que veux-tu de plus? (Romance allemande.)

et la foule devint tellement compacte, que j'eus beaucoup de peine à m'en sortir.

Ce n'était point pour admirer une Kermesse allemande, une succursale de la fête de Montmartre ou des Batignolles, que j'étais venu à Dresde. Ce qui m'y appelait depuis longtemps, c'était la collection de tableaux. En attendant l'ouverture du musée, il convient de donner un coup d'œil à ce monument. Il est l'œuvre de Semper, et je le trouve supérieur au théâtre. Celui-ci est un peu chargé de détails qui ne sont pas toujours du meilleur goût, et est percé de trop de fenêtres. Tous deux sont d'architecture italienne, et formaient contraste dans mon esprit avec l'architecture grecque, qui, grâce à Schinkel, règne presque exclusivement à Berlin. On a fort agité la question de savoir laquelle de ces deux architectures convenait le mieux à notre époque. A mon avis, ce ne serait ni l'une, ni l'autre, mais bien une architecture originale que nous n'avons pas encore trouvée, mais qui me paraît indiquée en germes dans certaines maisons particulières de Munich, de Paris, et même de Dresde. C'est une espèce de voûte en plein ceintre surbaissée, qui conviendrait, ce me semble, à nos besoins d'élégance, avec des ornements qui se rapprochent du style byzantin. Mais je n'insiste pas sur un sujet qui n'est pas de ma compétence. Le fait est que le musée de Dresde, avec ses grandes fenêtres arrondies, séparées convenablement par un travail de maçonnerie qui fait saillir chaque pierre, et qu'interrompent symétriquement des statues de Rietschel et de Hähnel, est un monument sérieux, digne d'une capitale, et même des admirables trésors qu'il renferme.

Ce n'est pas sans émotion que je pénétrai dans ce sanctuaire où j'allais voir les chefs-d'œuvres de Raphaël, d'Holbein, de Rembrandt, de Corrége et de Van Dyck. Mon attente fut dépassée. Familiarisé avec la galerie du Louvre, je m'attendais à courir longtemps afin de rencontrer çà et là les meilleurs tableaux que j'avais à voir. Mais, dès les premiers pas, je me trouvai dans le pays des merveilles. A peine songe-t-on à s'arrêter au premier étage qui renferme cependant de magnifiques pastels de Liotard, de Latour, de Raphaël-Mengs et de la vénitienne Rosalba Carriéra, un grand

nombre de vues de Canale et de Canaletto, d'une remarquable beauté; et une cinquantaine de tableaux de Dietrich, espèce de Tragouard allemand qui a traité indistinctement tous les genres, depuis la peinture religieuse jusqu'à la peinture érotique, depuis les batailles et l'histoire jusqu'au paysage et aux intérieurs, et cela, d'une brosse aussi variée que les sujets eux-mêmes, tantôt énergique, tantôt gracieuse, toujours habile, mais manquant de la grande vertu: l'originalité. Montons quelques degrés de plus, et nous voilà en pleine peinture espagnole. Ribera y domine par le nombre de ses toiles. J'ai admiré surtout une *Sainte-Marie habillée par un ange*, peinture pleine de naïveté et d'une couleur charmante. Un *Christ* de Moralès, un *Saint-Pierre* de Herrera, plusieurs moines de Zurbaran, complètent le gros de l'armée espagnole. Les chefs sont représentés par deux portraits admirables de Velasquez, et par une vierge de Murillo, qui semble n'être qu'une copie, réduite à deux personnages, de la *Vierge au croisant* du Louvre. Toutes ces toiles sont admirablement éclairées, groupées avec goût et intelligence, et c'est sans fatigue et sans peine qu'on passe d'une salle à l'autre, et qu'on embrasse d'nn coup d'œil toute l'œuvre d'une école.

Nous arrivons aux grands flamands. Les Rubens abondent. On en compte jusqu'à quarante, et de sa plus belle couleur : des scènes de la Bible, traitées d'une manière fort peu orthodoxe, telles que : la *Fille d'Hérodias*, *Bethsabée*, une *Adoration des Bergers*, un *Christ;* des scènes mythologiques un peu crues : *Diane et les Nymphes*, un *Satyre*, un *Jugement de Paris*, *Vénus et Adonis*, l'*Enlèvement de Proserpine;* d'autres prétextes à nudités, tels que : *Clélie se sauvant à la nage du camp des Etruriens*, le *jardin d'amour*, etc., et enfin des chasses, des portraits, et même un paysage, l'*Escurial*, énergique, furibond, fruit d'une gageure, dit-on, et qui en a bien l'air. On peut voir ailleurs, entre autres à Munich, à Cologne et à Anvers, de plus beaux Rubens, mais il n'est pas nécessaire d'en voir davantage pour connaître à fond le maître, et ne plus jamais l'oublier. En tout cas, j'ai trouvé les Rubens de Dresde supérieurs à ceux du Louvre, qui, pour la plupart, ne sont que d'immenses toiles décora-

tives. Le *Jugement dernier* surtout, de sa manière plus fine et plus soignée, est certainement un de ses chefs-d'œuvre, et Dresde aurait le droit de s'enorgueillir de la possession de cette seule toile, de moyenne grandeur.

De Rubens, qui représente le triomphe de la chair, nous passons à Van Dick, c'est-à-dire au triomphe de l'expression et de l'élégance. On compte à Dresde jusqu'à treize portraits de ce maître, parmi lesquels se trouve celui du roi d'Angleterre, Charles Ier, le plus exquis, le plus fin, le plus personnel, le plus parfait que j'aie vu de ma vie. Devant de pareilles œuvres, on se demande comment un art aussi élevé a pu exister, il y a deux siècles, sans avoir laissé d'autres traces que la peinture actuelle. Qu'on me montre des portraits de la force de ceux de Van Dyck, de Rubens, de Rembrandt, de Titien ou d'Holbein? Le moule en est brisé, la recette perdue. Ce qui nous manque pour atteindre à ces modèles, c'est la profondeur psychologique, le sérieux, le sentiment divin de l'art. Les grands maîtres ne cherchaient ni l'effet, ni le brillant, ni le procédé, ni la ligne, ni la couleur. Ils cherchaient l'homme.... et ils le trouvaient.

J'ai parlé de Rembrandt. C'est ici qu'on apprend à connaître ce génie de la couleur, cet enchanteur qui a surpris les plus splendides secrets de la nature et a su les fixer tout palpitants sur la toile. *Le sacrifice de Manoé et de sa femme*, à qui l'ange vient annoncer la naissance de Samson, est une grande toile d'un effet d'autant plus saisissant que la scène est pleine d'activité. On croit généralement qu'il ne faut pas demander à Rembrandt ce qu'on est convenu d'appeler l'idéal. Sans doute, la femme de Manoé, ainsi que ses portraits, sont loin de rappeler l'œuvre de Phidias ou de Raphaël, ce ne sont pas des lignes pures que nous avons sous les yeux. Mais que nous importent les lignes quand nous goûtons, à la vue des tableaux du peintre hollandais, cette fraîche et puissante saveur de la nature, de la réalité, qui fait oublier toute autre recherche? Rembrandt est poétique jusque dans les moindres détails de ses œuvres, jusque dans ses toiles grotesques, tels que son *Ganymède enlevé par un aigle*, dont il a fait un gros garçon de cinq à six ans, enlevé par la chemise, et grimaçant de peur, entre les serres de l'oiseau

royal. C'est que la poésie de Rembrandt, c'est le jeu du soleil et de l'ombre, le mystère du clair obscur et du raccourci, le vague miroitement des objets dans les profondeurs de l'espace. Rembrandt est à peu près le seul qui n'ait pas eu besoin de refaire la nature pour l'élever jusqu'à l'idéal. Il s'est contenté de la comprendre et de la fixer.

Si je voulais entrer dans quelques détails et m'arrêter aux autres représentants de cette admirable école hollandaise, je n'en finirais pas. Les élèves de Rembrandt, Bol, Honthorst, Victoor; le merveilleux Gérard Dow avec ses exquises miniatures, Terburg, Metsu, van Ostade, Mieris, Netscher et le fécond Wouwermans; les Flamands : D. Teuniers, Coquez, Bril, Breughel de Velours, me fourniraient au besoin des volumes. Mais je dois me restreindre, car entre la description détaillée, exacte, et le coup d'œil général, il n'y pas de milieu pour l'intérêt.

Cependant il m'est impossible de ne pas parler de Buysdaël, de ce poète du paysage, qui a su donner aux champs, aux arbres, aux ruines, et surtout aux ciels une expression puissante et sombre qu'on croirait ne pouvoir attendre que de la force passionnée de l'homme. Les plus célèbres paysages de Ruysdaël : *la Chasse*, *le Cimetière juif*, *le Cloître*, sont comptés parmi les perles de l'opulente collection qui nous occupe. — Signalons aussi A. von der Werff qui semble, avec Pœlenburg, continuer les gracieuses traditions de l'Albane pour les léguer plus tard à Prudhon.

Rien d'étonnant à ce que l'ancienne école allemande soit dignement représentée à Dresde. Cependant elle est loin d'y être aussi complète qu'au musée royal de Berlin, et franchement je ne pense pas que personne ait lieu de s'en plaindre. Dresde a mieux que Kranach, van Eyck, Hemling ou Amberger. Il a pour lui la *Madone* d'Holbein : le bourgmestre Meyer de Bâle et sa famille sont agenouillés aux pieds de la Vierge. Celle-ci tient dans ses bras un enfant qui évidemment n'est pas l'enfant-Dieu, mais bien un rejeton de la famille suisse. Plus bas, mêlé aux adorateurs de sa mère, on reconnaît le petit Jésus à sa grâce divine, à sa pose pleine de noblesse et de naïveté. C'est ainsi que dans l'idée du peintre protestant, la Vierge a adopté, pour un instant du

moins, l'enfant de la famille qui l'adore, et lui a confié son propre fils. Quelle tête que celle de Marie ! Ce n'est plus la belle Italienne, la Fornarina, qui a servi de modèle à la madone de Saint-Sixte, c'est la vierge allemande, la vierge-mère, pleine de compassion, de douceur et de sentiment. L'exquise perfection des traits de chacun des personnages, le dessin des mains, des draperies, m'ont révélé un Holbein dont je ne me doutais pas. Je ne le croyais que bon portraitiste et j'ai trouvé en lui un émule de Raphaël. Le dirais-je ? Cette madone allemande si douce, si émue, si simple m'a frappé davantage que la célèbre Vierge de *Saint-Sixte* pour laquelle j'étais venu à Dresde. Chez Raphaël je rencontrais la perfection de l'art méridional; chez Holbein, l'onction pénétrante du sentiment germanique; chez l'un la grâce et l'éloquence extérieures, l'éclat de la dévotion catholique; chez l'autre, le recueillement intérieur et profond, la foi vivante et éclairée.

D'Albert Durer, que j'aurais voulu connaître, je n'ai découvert qu'un portrait d'homme, un petit portement de croix et un lapin, œuvres exactes et un peu sèches qui ne suffisent pas pour donner une idée du maître qu'on a appelé le Raphaël allemand. En revanche, Dresde possède quelques portraits de Denner, ce peintre au microscope, qui dans ses figures de grandeur naturelle a su, sans nuire à l'effet, rendre jusqu'aux moindres fissures de la peau, aux plus légers poils de barbe, aux détails les plus ténus. J'ai admiré aussi de fort beaux portraits d'Angélia Kaufmann, entre autres une dame en costume de vestale, d'un dessin savant et d'une haute élégance.

Avant de passer aux Italiens, deux mots seulement de l'école française représentée par ses deux noms les plus illustrès, Poussin et Claude Lorrain. Le premier n'a pas moins de onze toiles dans cette collection, et la plupart appartiennent à la peinture historique : *le Martyre de Saint-Erasme*, *l'Adoration des rois*, *le Sacrifice de Noë*. C'est du haut style et de la grande peinture qui révèlent bien le génie du fondateur du paysage historique. La meilleure est sans contredit *le Moïse exposé sur le Nil*. — De la manière érotique et mythologique il y a une Vénus qui est un chef-d'œuvre de réa-

lisme ou de réalité, si l'on aime mieux, et deux autres compositions pleines de légèreté et de grâce. Enfin, son portrait peint par lui-même complète la riche gerbe du peintre français.

Quant à Claude Lorrain, il ne nous fournit que deux paysages, mais ce sont des œuvres capitales, que je préfère pour ma part, à ses ports de mer. Rien de plus vaste, de plus profond que ces magnifiques compositions, grâce à la perspective aérienne la mieux entendue et la plus riche de ton, ainsi qu'à l'harmonie puissante qui y règne. Quelque remarquable que soit la peinture de paysage actuelle en France, je doute que les Rousseau, les Daubigny, les Corot soient jamais parvenus à une pareille grandeur de conception et aient exprimé avec une gamme plus riche la dégradation des teintes des premiers plans jusqu'à l'horizon, et la transparence calme et splendide de l'air.

Quelques belles toiles de Rigain, de Largillière, de Watteau, de Lancret, de Silvestre, de Subleyras, de Pater, de Nattier, un portrait de Napoléon par Gérard et une petite peinture sur cuivre de Callot sont, eu outre, tout ce que Dresde possède de l'école française.

Son vrai triomphe, c'est l'école italienne. On sait que la collection de Dresde, la plus ancienne de l'Europe avec le Louvre, fut formée par Auguste III, qui acheta pour cent mille écus (450,000 francs) la galerie des ducs de Modène.

En suivant l'ordre du catalogue, les premiers que nous rencontrons sont les Florentins, et parmi eux des œuvres de Bigio, de Vanucci, de Vasari, de Carlo Dolci, dont on admire surtout une *Sainte-Cécile*, pleine de grâce et d'expression. Sur leurs traces, nous arrivons à Raphaël et à la *Vierge de Saint-Sixte* à laquelle on a consacré une chambre à part, où elle trône sur un piédestal monumental d'une remarquable élégance. Voici ce que dit de cette toile célèbre M. Charles Clément dans son beau livre sur Michel-Ange, Raphaël et Léonard de Vinci : « Si la *Sainte-Famille* du musée occupe, par son importance et par ses beautés de tout genre qui s'y trouvent réunies, le premier rang parmi les tableaux de chevalet de Raphaël, *la Madone entre Saint-Sixte et Sainte-Barbe*, de la galerie de Dresde, la surpasse par la grandeur de la concep-

tion, par son caractère de simplicité sublime. Cette Vierge triomphante n'a plus rien de terrestre; c'est une divinité sous la forme humaine. Son visage rappelle encore le type bien connu de la Fornarine, mais purifié et transfiguré. Entourée d'un chœur d'anges, les pieds sur les nuages, elle présente son fils au monde, et je ne crois pas que Raphaël ait jamais rien créé qui puisse se comparer à cet enfant vraiment divin. L'exécution elle-même de la peinture, ferme et large cependant, a quelque chose de léger, d'immatériel, qui laisse à l'imagination toute sa liberté, et les yeux contemplent une de ces scènes surnaturelles que rêve l'esprit. »

Certes, je suis loin de vouloir retrancher un mot à ce jugement si bien motivé, et il s'entend que si la madone d'Holbein m'a frappé davantage que celle de Raphaël, c'est relatiment à la réputation inégale de ces deux peintres. Je m'attendais à l'une, non à l'autre. La Vierge de Saint-Sixte est l'idéal de la peinture religieuse. Elle se meut dans une sphère supérieure qui, n'étant pas à la portée de tout le monde, la fait paraître un peu théâtrale aux esprits modestes qui aiment avant tout les sentiments intimes et naturels. Telle qu'elle est, c'est en effet, comme le dit M. Clément, par la simplicité de la composition qu'elle séduit. Ces rideaux verts qui s'entr'ouvrent sur l'apparition céleste, ces petits anges accoudés sur la balustrade qui semblent jouir de l'admiration qu'on accorde à la mère de Jésus, ces moyens pour ainsi dire ingénieux par leur réalisme même, nous préparent admirablement à la contemplation de la scène principale. Mais pourquoi Saint-Sixte et Sainte-Barbe ne restent-ils pas en deçà des limites du monde matériel? n'auraient-ils pas contribué à rendre l'illusion plus forte s'ils eussent été placés sur le premier plan, abandonnant ainsi à la Vierge seule et à ses anges les sphères immatérielles? Ce n'est point une critique du tableau que j'ai la prétention de faire, mais bien de la peinture religieuse elle-même, de la légende catholique qui, en plaçant des saints entre Dieu et nous, ne fait que diminuer, en le comblant, l'espace qui sépare le ciel de la terre. Murillo me paraît sous ce rapport bien moins conventionnel que Raphaël; car il prend soin, dans chacune de ses compositions, de distinguer, non pas la place qu'il leur

donne, mais surtout par la nature du dessin et de la couleur, les personnages terrestres des apparitions divines.

L'école lombarde nous fournit aussi une abondante moisson, entre autres la plus belle collection de Corrége qui existe au monde. Deux *Vierges glorieuses* rayonnant, comme celle de Raphaël dans les nuages, mais différemment entourées, et une *Madone avec l'Enfant*, sont déjà des œuvres capitales, connues d'ailleurs par la gravure et difficiles à décrire. Mais la plus remarquable des grandes toiles du fondateur de l'école lombarde, c'est l'*Adoration des Bergers*, tableau connu sous le nom de *la Nuit*, et qui passe pour le chef-d'œuvre du maître.

Cette composition est d'un effet fort original et non moins ingénienx. Le petit Jésus noyé dans un flot de lumière qui rayonne autour de lui, en est le centre. La Vierge, ainsi que les bergers, sont frappés diversement de cette lueur surnaturelle. Une bergère qui n'en peut supporter l'éclat, place la main devant les yeux. La tête de la Vierge est charmante : elle semble absorbée par l'admiration que lui inspire son enfant divin. Ainsi l'effet de lumière sert à exprimer la divinité de Jésus et l'adoration de ceux qui l'entourent. Au-dessus, des anges d'une étrange hardiesse de dessin semblent s'en retourner pour annoncer à d'autres la grande nouvelle.

Une autre toile de Corrége, non moins célèbre, quoique d'une fort petite dimension, est la *Madeleine au désert* ou *la Liseuse*, si connue par la gravure. Cette simple peinture est d'un effet ravissant, tant la couleur en est riche et harmonieuse, la touche fine et délicate et l'expression pénétrante.

Je n'aborde pas même les élèves de Raphaël ou de Corrége qui dans une collection moins aristocratique (dans le bon sens du mot), mériteraient une mention particulière, et pour en finir avec une description qui dit bien moins à celui qui la lit pour apprendre, qu'à celui qui l'écrit pour se souvenir, je passe à la brillante pléïade des Vénitiens, dans laquelle Titien, Véronèse et le Tintoret occupent la première place.

Le meilleur tableau de Titien à Dresde est une toile à deux personnages, intitulée : *Il Christo della moneta*, c'est-à-

dire, la parabole du denier. La tête de Jésus est d'une grande finesse de couleur et d'expression. Une *Vierge avec l'enfant* fait le pendant d'une *Vénus avec l'amour*, sujets également recherchés sous ce beau ciel d'Italie où les sentiments religieux et profanes se mêlent et se confondent si souvent dans la joie de vivre pour l'amour ou l'adoration. Enfin, six portraits de ce grand maître achèvent de le faire connaître et de le placer à côté des plus grands coloristes, comme dans le camp des amants de la ligne idéale et de la beauté.

Près de lui, on peut admirer Paul Véronèse, le peintre des grandeurs et des élégances princières, le grand anachroniste du costume et l'harmonieux coloriste. On ne compte pas moins de quinze toiles importantes de ce brillant représentant de l'école vénitienne, entre autres une *Adoration des Rois* avec des costumes du 16e siècle, une *Noce de Cana*, moins grande que celle du Louvre, mais tout aussi belle, un *Centenier de Capernaum*, d'une admirable richesse de couleur et du plus beau mouvement, un *Moïse sauvé des eaux*, et plusieurs scènes de la Bible.

Enfin, Robusti, dit le Tintoret, se distingue à Dresde par plusieurs grandes pages hardiment brossées, entre autres une *Chute des anges*, qui est tout-à-fait dans sa manière hâtive et momentanée, une *Vierge*, une *Femme adultère*, en tout cinq morceaux de choix.

Après ces maîtres, il paraît oiseux de citer les Palma, les da Ponte, les Bellini, les Turchi, les Ferabosco, les Ricci, les Migliori, les Bordone, qui partout ailleurs mériteraient d'occuper une haute place dans l'admiration de la critique.

C'est à peine si j'ai eu le temps de jeter un regard sur cette école bolonaise des Carrache qui ne fait que répéter sur un mode un peu uniforme les grandes écoles antérieures. J'ai dû remarquer cependant la célèbre *Tête du Christ avec la couronne d'épines*, de Guido Beni, et les autres tableaux religieux de ce peintre d'un sentiment si profond; les gracieuses compositions de l'Albane, et les énergiques tableaux d'histoire ou portraits de Guerchin. — Dresde possède aussi une délicieuse *Madeleine repentante* de Francescini, et plusieurs toiles un peu rudes, mais pleines d'expression, de Crespi, qui m'a rappelé Herrera et sa manière furibonde.

Enfin, les Napolitains fournissent *une Tempête* de Salvator Rosa, un grand nombre de toiles remarquables de Giordano, et deux ou trois exquises compositions de Solimène. — En relisant le compte-rendu que j'ai cherché à faire des écoles d'Italie, je m'aperçois que j'ai oublié un beau portrait de Léonard de Vinci, une dizaine de grandes compositions d'Andre del Sarto, des toiles de Jules Romain, de Maratte et de bien d'autres. Ces oublis, même, donnent une idée de la valeur d'une telle collection dans laquelle tout est beau, tout est lumineux, de premier choix, et où l'on se sent aux premières loges du temple de l'art. On pourrait passer ainsi six mois à visiter tous les jours le musée de Dresde, avec l'espérance d'y découvrir chaque fois de nouvelles beautés, de nouveaux trésors. Pendant le court séjour que j'ai fait à Dresde, j'y ai passé bien des heures et cela sans fatigue, sans éblouissement, sans mal de tête, tant le local est commode, la lumière abondante, l'atmosphère sereine, fortifiante et l'admiration toujours surexcitée. Beaucoup moins mêlé que le musée du Louvre, celui de Dresde étonne tout autant, et satisfait bien davantage, parce qu'on a le sentiment de n'y avoir pas fait un pas de trop à la recherche de chefs-d'œuvre trop clair-semés.

Après deux jours d'admiration, non fatigué, mais éprouvant le besoin de me recueillir en pleine nature, le temps invitant à la promenade, un bateau à vapeur appareillant au pied de la terrasse de Brühl, je m'embarquai pour Schandau, petite ville qui, à deux pas de la frontière d'Autriche, forme le centre de la Suisse saxonne. Les coteaux devant lesquels on passe, en sortant de Dresde, rappellent, avec leurs maisons de campagne, leurs châteaux modernes, leurs villages étagés dans la verdure, les bords du lac de Thoune au sortir de l'Aar. A Loschwitz, on me montra le pavillon de Carlos, ainsi nommé parce que ce fut là que Schiller acheva en 1786 la tragédie de Don Carlos. Vis-à-vis, de l'autre côté de l'Elbe, se trouve le village de Blasewitz, où le grand poète allemand allait se restaurer et recevait sa chope ou son *petit pot* (Töpfchen) de bière, comme on dit en Saxe, des mains d'une fille d'auberge qu'il a immortalisée dans le Camp de Wallenstein. « Eh! c'est là Gustel de Blasewitz! » s'écrie un

soldat en voyant arriver une cantinière. On assure que cette phrase a fait la fortune de l'aubergiste du village, mais on n'est pas sûr qu'elle ait fait le bonheur à Gustel; la célébrité ne vaut rien aux femmes.

Tandis que j'étais plongé dans ces souvenirs littéraires, je mesentis frapper sur l'épaule. C'était un ami de Berlin, M. Franz D., qui s'étonnait de ma présence dans ces parages. — Etes-vous seul ? me dit-il. — Comme vous voyez. — Et vous allez?.. Je lui exposai mon petit plan de promenade qui consistait tout simplemeut à revenir le soir à Dresde. — Y pensez-vous, fit-il, vous passerez une heure à Schandau sans avoir le temps d'atteindre les montagnes, et vous reviendrez sans avoir rien vu. Descendez plutôt avec moi à Pillnitz, vous y trouverez une joyeuse compagnie, et nous vous ferons voir la Suisse. — Au microscope? —

Ainsi échoua mon plan de voyage devant le château japonais de Pillnitz. Le château est japonais, mais les souvenirs sont européens. Ce fut devant cette informe bâtisse, hérissée de cheminées en clochettes, que l'empereur Léopold II, le roi Frédéric-Guillaume II et le comte d'Artois, signèrent le 25 août 1791, cette fameuse convention qui devait rétablir l'autorité monarchique en France par les armes, mais dont l'effet se fit attendre environ vingt-quatre ans, grâce à l'apparition d'un nouveau météore qui n'était point prévu par le calendrier légitimiste. Actuellement, Pillnitz est le Versailles ou le Saint-Cloud du roi de Saxe, et j'eus même le plaisir d'y voir passer ce monarque à cheval, la casquette sur la tête, faisant sa promenade de matin.

A notre arrivée, nous étions attendus par Mme D. et d'autres personnes de sa famille. Le poète Tempeltey, auteur d'une Clytemnestre célèbre, était des nôtres. Nous résolûmes de risquer l'ascension du Porsberg qui s'élève à la hauteur de 908 pieds au-dessus du niveau de l'Elbe. Il s'agissait de traverser une gorge, un bois de sapin, et quelques champs de blé pour arriver au sommet. Le chemin n'était ainsi pittoresque qu'à son début, et finissait comme une comédie de Scribe, par un champ de pommes de terre.

Mais du belvédère qui domine cette montagne allemande, la vue est charmante. — Le paysage traversé d'un bout à l'au-

tre par l'Elbe, nous présentait à droite le clocher de Dresde noyé dans les vapeurs du couchant, en face une plaine interminable, et à gauche, à deux ou trois lieues de distance, une foule de cônes tronqués, régulièrement coupés à pics, dont l'un, le Kœnigstein, était couronné d'une citadelle, mais qui, grâce à la monotomie de leur forme, avaient l'air d'une douzaine de pâtés sur la table d'un marchand de comestibles. C'était la Suisse saxonne. J'ai dit l'aspect qu'elle a de loin; de près, heureusement, c'est tout autre chose.

Le lendemain, de grand matin, je continuais ma route vers Schandau. Nous passâmes au pied de ce terrible Kœnigstein, qui s'élève si fièrement au-dessus de la vallée de l'Elbe, ce qui ne l'empêcha pas d'être détruit en 1425 et converti en cloître au 16e siècle, pour redevenir une citadelle sous le roi Christian. Depuis ce temps il passe pour imprenable et c'est là, dit-on, que, dans le cas d'une guerre, on transporterait les richesses des musées de Dresde pour les soustraire aux dévastations de l'ennemi. Saluons donc de tout notre cœur cette citadelle de l'art.

Nous fûmes accueillis à Schandau par une excellente musique militaire autrichienne qui avait passé la frontière la veille et allait se rembarquer pour la Bohême. Je n'avais que deux heures à passer à Schandau, qui est l'Interlaken de la Suisse saxonne. J'en profitai pour grimper sur les rochers qui dominent la petite ville, et de là, en voyant les pâtés d'un peu plus près, je trouvai déjà qu'ils ressemblaient davantage à des montagnes.

La famille D. m'avait donné rendez-vous à la *Bastei*, rocher à pic, au pied duquel j'avais passé avant d'arriver à Kœnigstein, et qui s'élève d'un seul jet à un millier de pieds au-dessus de l'Elbe. Je rebroussai donc chemin, en prenant le chemin de fer sur la rive opposée à Schandau, et vers les trois heures je touchais au pied de la Bastei. Enfin, j'allais franchir un vrai sentier de montagne. Je m'élançai comme un chevreuil à travers les gorges étroites, les voûtes de rocher, sur les escaliers taillés dans le roc. Je traversai un hardi pont de pierre qui relie deux cîmes de rocher, et au bout de vingt minutes j'étais suspendu au-dessus de la vallée de l'Elbe, en nombreuse compagnie. On trouverait rarement

en Suisse des formations de rochers aussi baroques, aussi folles que celles de la Suisse saxonne. On dirait, à voir ces masses de pierre à couches horizontales, et affectant la forme d'obélisques et quelquefois la forme humaine, des colonnes de disques superposés au hasard. C'est un vaste parc, construit par les géants des légendes allemandes, et destiné à donner asile aux gnomes à longue barbe, et aux poètes à longs cheveux. C'est là que retentit sur tant de lyres allemandes ce cri d'enthousiasme : *O Natur!* qui semble être la note dominante du lyrisme germanique.

En dépit de la hauteur du lieu, il y avait là une excellente musique qui jouait des valses de Verdi et des ouvertures de Flotow, pour un public de messieurs et de dames en fraîches toilettes, absolument comme dans les jardins de Dresde ou de Berlin. J'y retrouvai ma société de la veille, augmentée de Mme de Bouliowsky, la première tragédienne de Dresde, et de son mari, magnat de Hongrie et amateur de la grande vie artistique. La conversation s'établit en français, et se mit bientôt à l'unisson de la riante nature qui nous entourait. Pour regagner la vallée, nous prîmes par le ravin d'*Uttewald*, qui s'enfonce à travers les déchirements les plus bizarres des roches, et fournit à l'imagination allemande les formes les plus fantastiques. C'est ainsi que nous passâmes devant la *cuisine du diable*, espèce de grotte terminée par un couloir fort étroit, qu'on se fait un plaisir de traverser, devant l'*enfer*, étroite fissure de rocher qui rappelle l'entrée de l'enfer de Dante, par Corot, devant les *roches d'Hercule*, deux obélisques de 100 pieds de haut, qu'on découvre à deux pas, derrière un sapin, et enfin par la *porte de pierre*, formée par quelques blocs qui, en s'écroulant, n'ont pu parvenir jusqu'au sol, à cause de l'étroitesse du passage, et sont restés suspendus à quelques pieds de hauteur. Arrivés devant une excavation de forme carrée : « Voici, nous dit le petit guide qui portait nos plaids, voici le théâtre ! Les rochers forment les coulisses, les arbres sont les acteurs, l'honorable société représente le public, et moi, le souffleur, pour vous servir ! » Ce petit discours avait été débité avec beaucoup d'aplomb. Un peu plus loin, Mme D., se trouvant lasse et peu disposée à nous suivre dans le *Zscherren-*

grund, petit ravin latéral que nous voulions explorer, le petit guide lui dit en lui montrant des mulets qui redescendaient à Wehlen, au bord de l'Elbe : « Prenez seulement les devants, vous ne manquerez pas de société. Vous n'avez qu'à suivre les bêtes. » Et nous de rire. On rit de rien en pleine campagne.

Une demi-heure après, nous étions sur le bateau à vapeur qui nous éparpilla les uns et les autres aux différentes stations. Les deux jours qui suivirent, je les employai à revoir mon cher musée et différentes autres collections, entre autres celle du *Palais japonais.* Ce malheureux goût japonais des souverains de Dresde, qui pourrait bien leur avoir été inspiré par la nature baroque de leur Suisse en miniature, reparaît à tout instant dans les édifices de cette capitale. Nous l'avons vu à Pillnitz, nous le retrouvons encore au *Zwinger,* palais d'architecture du plus pur rococo, auquel on croit devoir ajouter, pour le couronner dignement, une tour japonaise. Aussi proposons-nous de donner à Dresde, à côté du titre de la *Florence de l'Elbe*, dont un poète l'a qualifiée, et qu'elle mérite par sa galerie, celui de *Japon de l'Allemagne*, qui lui revient par ses monuments. Cinq jours après notre départ, nous franchissions en cinq heures et demie les 24 milles ou quarante-huit lieues qui nous séparaient de Berlin.

William REYMOND.

LA REINE EDITHE.

HISTOIRE SAXONNE.

« Je l'ai vue bien des fois dans mon enfance, dit un
» contemporain, lorsque j'allais visiter mon père, em-
» ployé au palais du roi. Si elle me rencontrait au sor-
» tir de l'école, elle m'interrogeait sur ma grammaire,
» sur mes vers, ou bien sur la logique, où elle était fort
» habile ; et quand elle m'avait enlacé dans les filets de
» quelque argument subtil, elle ne manquait jamais de
» me faire donner trois ou quatre écus par sa suivante ,
» et de m'envoyer rafraîchir à l'office. »

(AUGUSTIN THIERRY, Conquête des Normands,
Liv. II. Traduit d'Ingulfns Croylandensis.)

— Venez çà, petits enfants; il est temps de cesser vos jeux; la lune brille derrière les peupliers, et le vent siffle sur la neige. Voici votre mère qui prend son rouet, après avoir fermé la porte et jeté du bois dans le foyer. Rassemblez-vous autour de moi et je vous raconterai quelque histoire du temps passé.

Les enfants se hâtent d'accourir à la voix du vieillard, ils se rangent en cercle autour de lui. L'aîné n'a pas encore dix ans, et le plus jeune atteint à peine sa troisième année. Toutes ces têtes blondes, toutes ces joues roses, tous ces

yeux brillants s'agitent dans la lueur du brasier à côté de la figure vénérable et de la barbe blanche du guerrier saxon. Un gros chien velu vient s'accroupir près de l'âtre, le museau allongé sur les genoux de son maître; on entend le bruit du rouet de la jeune femme, et celui du mélèze qui pétille sous les efforts de la flamme.

L'aïeul posa tendrement sa main sur chacune de ces jeunes têtes comme pour les bénir. Puis un soupir sortit de sa poitrine.

— Oui, murmura-t-il, voilà une belle couvée de jeunes guerriers; et j'ose dire que le plus timide d'entre eux n'aurait pas démenti l'antique renom de sa famille. Mais aujourd'hui à quoi bon? A quoi bon avoir des enfants si beaux et si forts pour en faire les valets de charrue d'un Normand? A propos, petits, quel était donc votre jeu de tout-à-l'heure? Vous poussiez des cris comme un jour de bataille.

— Nous jouions aux Outlaws, répondit gravement l'aîné. Nous nous battions contre l'étranger.

— Et qui était le chef?

— C'était moi.

— Et qui étaient les Normands?

— Personne. Il n'y a point de Saxon assez lâche pour prendre le nom d'un Normand.

— Par Saint-Cuthbert! le vieux sang parle encore dans ces enfants. Ainsi vous vous battiez contre les murs?

— Il le fallait bien. Mais patience. Demain nous nous dédommagerons.

— Comment cela?

— Oui les fils des fermiers normands viennent aussi à l'école. Ils nous insultent et nous nous battons. Hier, Wilhelm m'a rencontré sous les arbres. J'étais seul, il était avec trois camarades, tous mécréants comme lui. Ils m'ont appelé fils de chien saxon, mais je suis allé droit à lui, je l'ai terrassé, quoiqu'il ait deux ans de plus que moi, et je lui ai bien fait voir ce que pèse la main d'un Anglais.

— Eh quoi? Cédric, dit la jeune femme, est-ce ainsi que tu mets en pratique les leçons de l'Eglise? Ne sais-tu pas, petit impie, que nous devons tendre la joue droite à qui nous frappe la gauche? Et, cela étant, devais-tu en user

si méchamment envers un pauvre garçon qui n'a fait que suivre l'exemple de ses parents égarés ?

— Par l'ombre d'Alfred, ma bru, vous ne savez ce que vous dites, reprit le vieillard. Comment osez-vous, moi présent, enseigner à mes fils vos maximes de lâcheté? Je ne prétends en faire, Dieu merci, ni des moines, ni des gens d'église. Pourvu qu'ils soient de bons guerriers et de braves Anglais, je les dispense d'être des saints et de rendre le bien pour le mal.

— Mon père, mon père, ne dites pas de semblables choses devant ces enfants. Leur nature déjà ne les pousse que trop à de coupables violences; aidez-moi plutôt à calmer cette ardeur belliqueuse.

— Qui, moi, que je vous aide à efféminer mes fils?.... Mais vous avez raison. La bravoure et l'honneur sont aujourd'hui les plus grands des crimes, comme la lâcheté et le mépris des vieux temps sont les plus sublimes des vertus. Soyons donc chrétiens, puisqu'il ne nous est plus permis d'être Anglais. Ecoutez votre mère, enfants, et profitez de ses conseils. Soyez doux, humbles comme des agneaux; et si quelqu'un vous frappe sur la joue gauche, tendez la droite..... à moins..... oui à moins que ce ne soit un Normand.

— Oh! mon père, prenez garde, mon père.

— Silence, jeune femme. Je ne puis enseigner à mes fils une vertu qui me semble odieuse. Je ne veux pas les voir courber le front devant l'orgueilleux étranger, je veux qu'ils soient Saxons comme moi, et comme mon père avant moi. Point de trahison, point de faiblesse! Haine éternelle aux oppresseurs. Allez, enfants, allez : continuez à jouer aux Outlaws : c'est un noble divertissement et qui convient à des hommes libres. Vos oncles et moi l'avons jadis joué dans les forêts, contre vos beaux seigneurs de Normandie. Seulement alors ce n'était pas un jeu, oui, j'ose le dire, ce n'était pas un jeu.

— Etait-ce du temps de la bonne reine Edithe, grand-père, dit le plus jeune, qui voulait une histoire et que le monologue du vieillard n'amusait pas.

— Eh! non, petit fou. Dans ce temps-là, il n'y avait ni

Outlaws, ni vainqueurs normands. C'était le roi Edouard qui régnait, et l'Angleterre était libre. Moi j'étais encore un enfant.

— Oh! dis-nous cela, grand-père, fais-nous un conte sur la reine Edithe.

— Un conte! Vous êtes toujours les mêmes. Vous ne pouvez écouter ce qui ne vous divertit pas. Cela n'est pas bien, cela n'est pas sage. Il faut savoir être grave et et prendre plaisir aux choses sérieuses.

— Oui, grand-père. Mais pour aujourd'hui seulement, une histoire.

— Il faut bien vous obéir sous peine de vous ennuyer. Or vous le saurez un jour, petits, le plus grand bonheur d'un vieillard après le plaisir de parler, est celui d'être écouté. Seulement tenez-vous tranquilles; faites silence; et si vous ne comprenez pas, interrogez-moi. Car il faut bien que vous sachiez une chose : c'est que je ne vous raconte pas cela pour vous amuser, mais pour vous instruire. Un Saxon qui ne connaît pas l'histoire de son pays, est un mauvais Saxon, entendez-vous?

— Oui, grand-père.

— Eh bien! voyons. Vous voulez une histoire de la reine Edithe.

— Oh! oui. Oh! oui, sur la bonne reine Edithe.

— Ah! Et lequel de vous me dira ce qu'était la reine Edithe?... Vous ne dites mot... Ah! ah! vous voilà bien embarrassés. Voyons toi, petit, dis-nous cela.

— La reine Edithe était une bonne reine que tout le monde aimait et qui était belle, et qui faisait du bien aux pauvres gens. C'est pourquoi on l'aimait.

— Oui, c'était une vraie Saxonne. Et pourtant son mari, Saxon comme elle, l'a sacrifiée à ses favoris Normands. O fatal, fatal aveuglement d'un roi!... Qui était le père de la reine?

— Le père d'Edithe?

— Oui.

— C'était un brave homme, aussi : il s'appelait Godwin, et il était père d'Harold qui fut tué......

— Silence, enfant, ne réveille pas ces souvenirs, si tu

ne veux rendre mon front plus sombre qu'un soir de novembre. Au seul nom d'Hastings, je vois se dresser devant moi les ombres des héros tués dans cette affreuse journée. Oh! que de morts! La terre en est couverte, il y en a dans la plaine et sur la montagne. Les corbeaux se rassemblent dans l'air, les chevaux sans maîtres errent à l'aventure, les naseaux soufflants, les crins hérissés, cherchant vainement une place vide pour y poser le pied. La lune se lève pâle et froide sur ce grand ossuaire; elle éclaire une jeune fille qui va de cadavre en cadavre, cherchant parmi ces corps celui qu'elle a aimé. C'est la belle au cou de cygne; et celui qu'elle cherche, c'est Harold. Oh! que de deuil, que de larmes, que de tristesse? Tout ce qui était brave a été moissonné, tout ce qui avait vie est mort. Que reste-t-il à la vieille Angleterre? Ses fils sont tombés pour elle sans pouvoir la sauver. Que lui reste-t-il encore? Oh! voyez, voyez. le champ de carnage s'agite; il en sort des voix redoutables qui retentissent au loin à travers la plaine et jusqu'aux sommets des montagnes. Harold et ses deux fils secouent ensanglantés la poussière qui les couvre. Ils regardent au loin dans la plaine et soulèvent le vieil étendard, pour réunir une fois encore les enfants d'Angleterre. Nul ne répond : quelques proscrits au fond des bois, quelques vieillards que l'âge retient enroidis auprès du feu dans leur chaumière, voilà tout ce qui reste de l'ancienne race des Saxons. Car les fils ont abdiqué la loyauté de leurs pères, ils ont jeté l'épée et se sont faits les valets d'un Normand. Ah! Levez-vous, vieux braves, Moskar, Edwin, Gurth, Lofwin, Eric, Waltheof, et vous, moines belliqueux de Hida, qui n'avez pas cru que la charité chrétienne vous dispensât du patriotisme, mais qui êtes venus mourir auprès de votre roi sous le haubert du soldat. Levez-vous tous, venez ranimer une sainte fierté dans le cœur de nos hommes d'armes. Peut-être la liberté n'est-elle pas morte, mais seulement endormie. Venez la réveiller. Avec votre aide, la justice peut encore triompher, l'Angleterre peut encore nous être rendue. La cause saxonne n'est peut-être pas perdue pour toujours.

— Grand-père, et la reine Edithe?

— Vous avez raison, je m'oublie. Mais il est permis aux

vieillards de divaguer un peu. Revenons donc à la reine Edithe, puisque vous l'aimez d'un amour si fidèle. Vous savez qu'elle était bonne et belle, fille d'un vieux guerrier saxon et femme du roi Edouard qui poussait l'Angleterre à sa ruine, par faiblesse pour ses favoris normands. Dieu fasse paix à son âme : il a bien pleuré cette faute aux derniers jours de sa vie; je ne lui en veux pas, il croyait bien faire, il était jeune : ignorance et faiblesse d'esprit ne sont pas des crimes. Mais c'en est un pour un peuple, que de choisir pour monarque un homme incapable de le gouverner. Nos chefs ont agi comme des enfants. Mais que voulez-vous? les plus sages sont toujours des hommes. Et puis il avait dans ses veines du sang de nos rois.

— Mais Edithe?

— Edithe! Oui, reposons nos regards sur ce nom bien-aimé. Edithe, Edithe! Ces enfants sont plus sages que moi, je leur parle de guerre, de haine, de vengeance, et ils me parlent des anges du ciel. Eh bien, soit, parlons d'Edithe. Elle était reine, mais elle était saxonne; la simplicité antique revivait en elle. Le palais d'Edouard et sa pompe étrangère n'avaient nul attrait pour son cœur. Elle se levait avec le jour, comme une fille des champs, s'habillait du plus simple costume et sortait dans la campagne avec sa suivante. J'étais un enfant alors; et comme j'habitais un village situé à quelque distance dans la montagne, j'étais obligé de faire chaque matin plusieurs milles pour me rendre à l'école. Je partais donc gaiement à l'aube, mon déjeûner dans ma poche et mon livre sous le bras, sautant les ruisseaux, franchissant les haies et prenant à travers champs pour être plus vite; ou bien, si le temps était beau, je m'attardais à rêver sous quelque ombrage au bord du chemin. Si un papillon venait à passer, je lui donnais la chasse, quitte à revenir ensuite à toutes jambes pour regagner le temps perdu; j'émiettais mon pain pour les petits oiseaux, et je me sentais heureux sous cet air pur, au milieu de cette nature fraîche, humide, avec ses fleurs entr'ouvertes au premier rayon du soleil. J'aimais surtout le cri de l'alouette qui s'élevait toujours plus haut et toujours plus pur dans l'air matinal : il me rappelait une vieille ballade de ma mère, où une jeune

fille, longtemps captive dans un triste donjon, s'envolait un matin sous la figure de cet oiseau. Ainsi jouant, ainsi courant, et triste ou gai tour à tour, je franchissais la distance qui séparait l'école de la maison paternelle. Un jour, je rencontrai au détour du sentier, deux belles dames qui s'avancèrent vers moi. L'une portait dans ses bras une corbeille de jonc, et l'autre, plus jeune, jetait pêle-mêle une grande quantité de fleurs qu'elle cueillait sur le bord de la haie. J'avais aussi un bouquet à la main, et la courtoisie commandait de l'offrir aux jolies moissonneuses. Mais la timidité me retint, et avec tant d'avantage, que je songeai à rebrousser chemin en toute hâte, plutôt que de me rencontrer face à face avec ces deux gracieuses figures. Je m'élançai donc par-dessus la haie d'aubépines qui bordait le sentier. Mais je pris si mal mon temps, que je tombai au beau milieu des broussailles, au grand détriment de mes habits et de mes mains. L'aventure était triste. Mais en véritable Saxon, je fis bonne contenance, et au lieu de pleurer comme j'en avais bonne envie, je pris un air hautain qui dut donner à ma situation, déjà assez bizarre, quelque chose de singulièrement ridicule. Je le sentis bien, et ce ne fut pas sans un secret dépit que j'entendis à quelques pas de moi, deux francs éclats de rire qui, vu l'état des choses, ne pouvaient avoir d'autre objet que ma mésaventure. Je redoublai de fierté, et les rires n'en devinrent que plus moqueurs. L'indignation me donna des forces et, par un suprême effort, je parvins à me tirer du milieu des épines; il était temps pour mon honneur, car, en ce moment même, les deux jolies rieuses se disposaient à me prêter un secours bien doux pour un homme, mais très humiliant pour un guerrier. Lorsque je fus sorti du fourré, et que je me trouvai face à face avec deux jolies dames qui venaient de s'égayer à mes dépens, je fus, je l'avoue, fort embarrassé de ma contenance. Car, il faut le dire, j'étais un peu paysan, je n'avais vu jusqu'alors d'autres femmes que de robustes Saxonnes, plus remarquables par leur vigueur que par leur beauté. Or, en ce moment, une sorte d'instinct m'avertissait que j'étais en présence d'êtres d'une espèce supérieure. C'est pourquoi je restais debout, en silence et les yeux baissés. Je crois que la

plus jeune des dames eût pitié de mon embarras, car elle sourit et s'adressant à sa compagne :

— Vois donc, Hedwige, l'aimable cavalier que Saint-Dunstar nous envoie. Voilà un petit seigneur qui se fera un plaisir de nous conduire dans les bois; nous n'osions nous y aventurer toutes seules. Mais avec un tel secours.....

— Je n'en sais rien, dit l'autre; monsieur me paraît aimer la solitude et peut-être ne lui plaira-t-il pas de s'embarrasser de deux pauvres femmes comme nous.

— Je gage qu'il le voudra.

— Je gage que non.

— Prends garde, Hedwige; tu vas te faire un ennemi de ce petit gentilhomme, si tu mets en doute sa courtoisie. Mais n'en croyez rien, me dit-elle, mon amie est moqueuse et veut vous faire une querelle. Moi, je suis sûre que vous serez enchanté d'être notre guide. N'est-il pas vrai?

— Non, lui dis-je, je ne peux pas.

— Oh! tu ne peux pas, quand c'est une femme qui te prie. Va, je n'ai que faire de ton aide : tu n'es pas un Saxon.

— Oui, j'en suis un, m'écriai-je en relevant la tête, je m'appelle Cédric, je suis fils d'Athelstane, vous pouvez vous informer. Notre famille est illustre dans la contrée : on en a parlé au temps du roi Alfred.

— A la bonne heure, tu es un brave garçon. Mais pourquoi fais-tu acte de déloyauté, en refusant ce que te demande une femme.

— Il faut que j'aille à l'école, mon père le veut.

— Je te le disais, Hedwige : il n'y a pour un Saxon que trois choses saintes, Dieu, la patrie et son père. Eh bien! mon petit savant, que vas-tu apprendre à l'école. T'y enseigne-t-on ce qui peut faire de toi un brave soldat et un honnête homme?

— On m'enseigne à lire, à écrire et puis à compter.

— A lire, dis-tu. C'est un acte commode en effet. Ceux qui ne pensent pas, peuvent par là s'approprier la vue d'autrui. Moi, je n'aime pas les hommes qui lisent. Cela annonce un esprit paresseux, une tête vide qui se remplit d'idées qu'elle ne digère pas. Ecrire! c'est le moyen de pro-

pager le mal qui est en nous et de faire du mensonge une science réglée. Compter! A quoi bon? Nos pères ne comptaient pas leurs ennemis et il ne faut pas être bien habile pour compter nos vertus. Et voilà donc à quoi se réduit tout ce bel enseignement, l'orgueil mis en principe, l'égoïsme organisé, rien de plus. Regarde autour de toi, enfant, la nature suffit pour t'instruire. Toutes les vérités s'y trouvent à l'état de symboles. Mais il faut les comprendre et pour cela il faut observer et penser. Ainsi ont fait les hommes primitifs : ils ont vu dans les montagnes la grandeur de Dieu, sa grâce dans les fleurs, dans les moissons sa providence, dans les sombres profondeurs des bois, sa majesté mystérieuse. Les déchirements de la terre et des eaux ont été pour eux autant d'évangiles, leur annonçant la puissance redoutable de ce Dieu qu'ils adoraient. Et ils ont appris à le craindre. Le murmure des eaux et le souffle harmonieux des bises leur ont enseigné sa clémence. Et ils ont appris à l'aimer. Par malheur, l'homme se maintient difficilement dans les hauteurs de l'idée. Il lui faut des images matérielles et grossières qui rappellent à ses sens ce que son âme oublie. C'est pourquoi les fils des premiers hommes ont inventé les mythologies, personnifié la nature et transporté à des statues monstrueuses l'adoration que leurs pères rendaient à Dieu. Qu'as-tu besoin de livres? Ecoute les vieillards : ils te raconteront les choses du temps passé; ils aiment la patrie et te la feront aimer. Ils te diront comment Alfred sut triompher des Danois, et ce sera pour toi une école de gloire. Ecoute ta mère : elle te dira les légendes de la Vierge, elle te chantera les hymnes de Noël. Et ce sera pour toi une école de vertu. L'honneur et la foi entreront ainsi dans ton âme; et, une fois entrés, ils y prendront peu à peu toute la place. Qu'as-tu besoin de livres pour t'enseigner cela? Vois-tu, petit, tu n'es pas dans la bonne voie. Veux-tu être heureux? Sois simple, c'est le plus sûr des secrets. Trop de savoir exalte l'orgueil, trop d'orgueil dessèche le cœur. Un cœur sec est toujours morose. On ne peut guère se haïr soi-même sans folie, mais au moins faut-il savoir s'aimer. L'égoïste s'aime mal et se rend triste, voulant se rendre heureux. Pour s'aimer bien il faut aimer les autres; et

pour cela il faut être simple. Je reviens à mon point de départ. Sais-tu ce qui perdra les Saxons? Ce n'est pas le fer de l'étranger, ce sont ses mœurs, sa science et son langage. L'antique austérité s'en va; la jeunesse méprise ce qu'on vénérait jadis. Elle se fait savante, et elle oublie que la patrie n'a pas besoin de docteurs, mais de soldats. Ainsi l'esprit national s'affaiblit peu à peu, on accueille à la cour les fils de nos anciens adversaires, et l'on ne voit pas, l'on ne veut pas voir que l'envahissement par la pensée est cent fois plus dangereux que la conquête par le glaive. Car les hommes et les armées se remplacent, mais on ne refait pas les mœurs.

— Vous oubliez, Madame, que vous parlez à un enfant, qui sans doute ne comprend pas.

— Non, non, Hedwige, je n'oublie rien. Je sais à qui je m'adresse et comment je dois le faire. Il y a dans cet enfant l'étoffe d'un Anglais, et si je puis rendre un homme à mon pays, je ne regretterai pas ma peine. N'est-ce pas mon devoir? Si le roi Edouard, aveuglé par son amour pour ses favoris normands, exile de sa cour tout ce qui a dans ses veines quelques gouttes du sang saxon, n'est-ce que pas à moi de résister à sa place et de protéger mes compatriotes? Je suis Saxonne aussi, j'en ai le courage et la fierté : et je ne puis voir sans douleur périr nos mœurs nationales. Chaque peuple a sa physionomie qui ne périt qu'avec lui. La nôtre est la simplicité.

J'écoutais et je ne disais rien. Tout ce langage m'étourdissait; je comprenais seulement que j'étais devant une grande dame, et cette conviction faisait battre mon cœur avec violence. Elle vit mon émotion et me prenant familièrement le menton :

— Tu me trouves bien grondeuse, petit, n'est-ce pas? Pourtant un jour viendra où tu seras comme moi. On vieillit vite dans une décadence, on apprend vite à regretter le passé. Mais allons, tu es un sage enfant, tu as écouté mon sermon sans trop d'impatience et tu feras, j'en suis sûre, un brave petit guerrier. Maintenant, va vite à l'école, car il faut obéir à son père; mais souviens-toi de nos conseils et, surtout, ne deviens jamais un savant.

— Mais, lui dis-je, vous m'avez demandé de vous conduire à travers le bois.

— Et tu as refusé, c'est vrai.

— Mais je veux bien à présent.

— Oh! non, j'ai changé d'idée, nous irons seules. Toi, va à l'école.

Elle se rapprocha de sa compagne, lui parla à voix basse et revint vers moi.

— Tiens, petit, me dit-elle, voici deux gâteaux que tu mangeras en dédommagement du sermon, et voici un collier que tu porteras en souvenir de moi. Maintenant cours vite, il est tard.

Elle me tendit sa main, et j'osai la baiser. Cette hardiesse lui plut, elle se mit à rire.

— Vois-tu, Hedwige. Quand je disais que c'était un vrai Saxon. Rude comme un ours au premier abord, et plus tard tendre comme un agneau.

Elle se pencha vers moi, écarta mes cheveux et me baisa sur le front. Je m'enfuis à toutes jambes, rouge comme une cerise et tout fier de mon aventure.

Le soir je portai en triomphe le collier à ma mère. Elle le regarda avec étonnement et le passa à mon père. Celui-ci s'approcha de moi, et posant sur ma tête sa large main calleuse :

— Petit, me dit-il, souviens-toi toute ta vie de cette journée. Car, par Saint-Dunstan, tu as obtenu aujourd'hui une faveur que le plus brave demanderait vainement à genoux.

Je le regardais étonné.

— Sais-tu bien quelle est la dame dont les lèvres se sont posées sur ton front?

— C'est, dis-je, une très-aimable dame, jeune, jolie et un peu grondeuse.

— C'est Edithe, reine d'Angleterre, dit le vieillard, dont la main tremblait.

Un peu étourdi je regardais ma mère; une larme brillait dans ses yeux; elle m'attira à elle et me pressa contre son sein.

— Tu pleures, mère?

— Oh ! oui, de joie.
— C'était donc une véritable reine ?
— C'est une sainte, mon enfant.

Le vieillard se tut et il se fit un silence, troublé seulement par le bruit monotone du rouet et le pétillement du brasier. Puis les cuchottements recommencèrent, le chien se leva, étira ses membres et bâilla. On heurta à la porte et la mère alla ouvrir. La foule des enfants se précipita sur ses pas. Un homme de haute taille parut sur le seuil, embrassa la jeune femme, secoua ses bottes couvertes de neige et s'approcha du foyer. Il tendit au vieillard sa large main que celui-ci pressa dans une silencieuse étreinte. Les enfants étaient joyeux. Mais l'aîné, Cédric, demeurait pensif, le menton sur sa main, regardant la flamme.

— Qu'as-tu donc toi? lui dit son père. Tu rêves ?

L'enfant tressaillit.

— Je veux, dit-il, aller dans les bois et tuer les Normands.

— Et pourquoi cela?

— Pour que la reine Edithe m'aime, et qu'elle vienne vers moi, et qu'elle me donne aussi un baiser.

Marc Debrit.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Littératures nationales. — Traduction de la *Prairie du Jacinto*, par M. Revillod.

Qu'est-ce que la littérature nationale? C'est, nous dit Channing, l'expression de l'âme et de l'esprit d'un peuple, l'expression spontanée de son génie national, manifestée dans les œuvres de ses écrivains. Ce génie national sera nécessairement moins caractéristique et moins original chez tout peuple appelé à employer une langue qui lui est commune avec un grand pays fortement constitué et centralisé ; mais aussi, l'importance d'une littérature nationale sera, dans de telles circonstances et dans un semblable pays, d'autant plus appréciable ; si ce pays doué d'une organisation moins homogène ne réagit pas contre la puissante influence des théories et des idées venues du dehors : sa vie nationale en souffrira et l'on peut être persuadé que l'assujettissement politique risque de suivre de près la dépendance intellectuelle. Comme on l'a dit, un peuple qui veut vivre, ne doit compter que sur lui-même et un pays moralement et intellectuellement conquis est à moitié perdu.

Aux Etats-Unis, les penseurs et les écrivains ont depuis longtemps compris qu'ils doivent, pour être réellement et complétement indépendants de la nation anglaise, s'affranchir du joug de sa littérature et se créer en dehors de l'Angleterre un ordre d'idées et de croyances qui leur soit particulier. Il y a déjà bien des années, en 1385, M. Channing se fit l'écho de ce sentiment général chez ses compatriotes et fit ressortir avec bonheur l'utilité des littératures nationales. Avec son esprit si fin et si sa-

gace, il savait apprécier les avantages d'une autonomie intellectuelle, même relative, et voulait faire de son pays le théâtre d'un mouvement littéraire suffisant pour satisfaire aux exigences de la nation et pour combattre avec succès les idées et les théories anglaises. Si Channing voyait ainsi quelque danger pour les Etats-Unis à dépendre de l'Angleterre, la Belgique ne doit-elle pas concevoir de plus légitimes inquiétudes, elle qui n'est pas séparée de la France par une barrière infranchissable, comme l'Océan. Malheureusement, en Belgique, la question n'a point été suffisamment éclairée, comme aux Etats-Unis; cependant, un écrivain belge, M. Peetermans, a tout récemment insisté avec autorité sur la nécessité immédiate de diriger l'attention dans ce sens; aux yeux de M. Peetermans, la question se pose ainsi : « La France par ses écrits façonnera-t-elle le pays à sa guise? La Belgique ne sera-t-elle que l'écho de ce qui se pense et s'écrit sur le territoire français. » Chaque peuple a ses sentiments, ses passions, ses mœurs que l'étranger ne comprend qu'imparfaitement; suivant M. Peetermans, l'écrivain belge doit exploiter ces éléments originaux, et si le tableau des mœurs et des institutions nationales est vivant, il plaira certes aussi bien à l'étranger que dans le pays. En un mot, l'auteur doit donner à son œuvre de la physionomie, tout en restant français dans la forme et dans les procédés. Un autre moyen suggéré par M. Peetremans pour contrebalancer l'influence française, c'est que la Belgique se fasse l'interprète en quelque sorte obligé des grandes œuvres anglaises et allemandes. « Que les Belges ne l'oublient pas, dit en terminant M. Peetremans, » l'amour des lettres et des beaux-arts est seul capable de faire » d'un territoire une patrie. Du jour où ces vérités ne seront » plus senties, nous serons bien près de l'avoir perdue; nous » aurons succombé sous le pire des esclavages. Qu'ils se disent : » ce problème de créer uee littérature nationale, un petit peuple » de 540,000 âmes a su le résoudre; pourquoi ne ferions-nous » pas ce qu'ont pu faire les Romands ou Wallons de la Suisse. » Ainsi, c'est la Suisse romande que l'on cherche à donner comme modèle à la Belgique. Le modèle est-il bien choisi? C'est ce que nous ne sommes pas bien compétents à décider. Recherchons cependant en toute impartialité si nous pouvons accepter sans restriction l'éloge qui nous est si libéralement accordé. La Suisse romande est, après les Etats-Unis et la Belgique, l'un des pays pour lesquels une littérature nationale est un précieux privilége. Entourés en partie par un puissant voisin, dont nous partageons la langue, nous ne sommes que trop enclins à tout accepter de la France sans contrôle. Nous lisons ses livres, ses journaux, ses revues; nous aimons et admirons ses gloires littéraires. Dans certains cercles on affiche même un dédain pour les auteurs nationaux; on ne les lit que du bout du doigt, en protestant qu'ils ne méritent pas la lecture. Nous réglons ainsi

nos goûts et nos sympathies d'après la France, sans nous apercevoir jusqu'où cette habitude peut nous entraîner. A ce titre, une littérature nationale doit être pour nous d'une évidente utilité. « Pour un tel pays, disait Channing, il faut une littérature » nationale, ne fût-ce que pour faire contrepoids à la littérature » d'importation étrangère et pour lui apprendre à en user sa» gement. Comme moyen de résistance et de vie, il lui faut une » puissance intérieure proportionnée à celle qui s'exerce sur » lui. Il convient qu'une nation dont les institutions ne peuvent » être soutenues qu'à l'aide d'un esprit libre et ferme, soumette à » une critique mâle et indépendante tout ce qui vient du dehors. »

Si l'utilité d'une littérature locale semble suffisamment démontrée, nous ne sommes pas bien sûr qu'on puisse affirmer que cette garantie intellectuelle existe d'une manière positive dans notre Suisse romande. Jusqu'à présent, semble-t-il, les principaux cantons qui la composent ont joui d'aptitudes diverses, quelquefois même opposées et en tout cas indépendantes. Dans le passé, le contraste entre les écrivains vaudois et genevois, par exemple, est si frappant qu'on ne se douterait pas qu'il pût exister entre eux quelque lien. Qui penserait en effet à comparer, ne fut-ce que pour le style, les romans de Mme de Charrière, les lettres spirituelles et railleuses de Benjamin Constant avec les œuvres froides et compassées des prédicateurs et des pamphlétaires genevois du dix-huitième siècle. La sphère d'idées dans laquelle se mouvaient ces individualités était essentiellement différente, et l'histoire littéraire de nos contrées amène à conclure que le pays de Vaud et Neuchâtel ont toujours mieux compris et apprécié les genres purement littéraires que l'austère Genève. Maintenant, il est vrai, le caractère exclusivement scientifique de l'érudition genevoise s'est modifié, et la poésie, les sciences littéraires et historiques y ont graduellement conquis leur place au soleil; nous ne sommes plus au temps où M. Petit-Senn pouvait dire « que les » sciences, prônées, choyées, entourées d'égards, se pavanaient » fièrement au sommet de l'enseignement, tandis que la litté» rature, négligée, humiliée, contrariée, luttait péniblement » dans l'ombre épaisse qui l'enveloppait. » Si la littérature est maintenant plus appréciée à Genève, il ne s'ensuit pas qu'elle se soit encore créé une vie originale; elle en est encore aux premiers tâtonnements: dans le canton de Vaud et à Neuchâtel il ne semble pas non plus qu'il existe un mouvement spontané et national d'idées littéraires. Comment y pourvoir, comment au moins favoriser l'essor d'œuvres littéraires? A défaut de littérature nationale, un premier pas vers ce but serait la traduction consciencieuse des œuvres anglaises, italiennes et allemandes; c'est le moyen proposé par M. Peetremans aux auteurs belges. Par sa position géographique, la Suisse romande peut, comme la Belgique, servir d'intermédiaire aux trois nationalités qui

l'entourent ; pour l'Angleterre, nous avons toujours eu avec elle des relations politiques ou religieuses, et dans certaines parties de la Suisse, à Genève, en particulier, les idées et les tendances anglaises ont pendant longtemps prévalu et ont en quelque sorte déteint sur nos mœurs. Les premiers rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*, devenue plus tard *Bibliothèque universelle*, ont puissamment contribué à ce résultat et ils comprenaient l'efficacité des traductions pour donner quelque originalité à la vie littéraire du pays. L'étude de nos mœurs, de nos institutions, de notre passé est aussi une excellente sauvegarde contre la toute-puissance des littératures étrangères. Reconnaissons humblement notre petitesse, mais sachons aussi sentir que nous existons et surtout que nous avons existé. Sismondi, dans une de ses lettres, signale le contraste frappant qui existe entre la noblesse du peuple de Rome et la vivacité, la gaîté servile de celui de Naples. « Les deux peuples ne diffèrent, suivant lui, que parce que l'un a le souvenir du temps où il était quelque chose, et se respecte dans son passé ; l'autre, dans toute la suite des siècles, ne peut trouver une période honorable de son histoire, et il s'échappe de ses souvenirs dans les voluptés. » Personne ne pouvait insister avec plus d'autorité que M. de Sismondi sur l'importance d'un glorieux passé pour la vie nationale d'un peuple ; c'est ainsi qu'un peuple apprend à se respecter lui-même et le respect de soi-même est une garantie de force et d'indépendance. L'étude du passé, dans son ensemble comme dans ses détails, est donc d'une véritable utilité pour notre vie intellectuelle : « Etudions avec soin l'histoire de notre » pays, disait M. Cousin, appliquons-nous à le bien connaître ; » plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons, et l'amour » donne tout : il donne la foi et l'espérance ; il tourne en joie les » sacrifices, il enseigne la constance, il engendre l'union ; il » prépare la force. »

Le directeur actuel de la *Bibliothèque universelle*, M. Gustave Revilliod, déjà connu par ses belles réimpressions des auteurs du seizième siècle, est au nombre de ceux qui comprennent l'utilité et l'intérêt des traductions ; il y a déjà quelque temps qu'il rendit avec une scrupuleuse fidélité les *Scènes de la vie californienne*, de Gerstæcker ; c'est à lui que nous devons en dernier lieu la traduction d'une des plus brillantes productions de la littérature allemande contemporaine, la *Prairie du Jacinto*, par Scalsfield. Avant d'analyser rapidement l'œuvre elle-même, il convient de donner quelques détails sur l'auteur, resté longtemps anonyme. M. Charles Scalsfield[1], actuellement l'un des romanciers les plus populaires de l'Allemagne, quitta fort jeune son pays natal pour se rendre aux Etats-Unis. Après un séjour assez prolongé, il y obtint le droit de

[1] Ces détails sont tirés de Julian Schmidt ; je les donne sous toutes réserves.

bourgeoisie. Dans une courte visite qu'il revint faire à sa patrie, il écrivit en allemand un ouvrage sur les Etats-Unis, puis s'en fut en Angleterre; de retour en Amérique, il parcourut le sud-ouest de l'Union et écrivit son roman de *Tokeah* ou la *Rose blanche*. De 1829 à 1830, il fut à la tête de la rédaction du *Courrier des Etats-Unis*, puis partit comme correspondant du *Morning-Courier* pour Paris et pour Londres, où il demeura jusqu'en 1832; c'est à cette époque que M. Scalsfield, renonçant à sa collaboration aux journaux, se retira en Suisse; depuis quelques années il s'est fixé aux environs de Soleure.

Les nombreux écrits de M. Scalsfield, presque tous relatifs à la civilisation et aux mœurs américaines, ont tout l'attrait d'une exploration en pays inconnu; dans la *Prairie du Jacinto*, qui a trouvé en M. Revilliod un habile interprête, il a raconté avec une verve et un coloris incomparables les péripéties multipliées qui signalèrent la scission entre le Texas et le Mexique; les mœurs, les institutions des colons de la Prairie sont dépeints avec un intérêt tout dramatique. Le cadre, choisi par M. Scalsfield, est très simple; il n'a point fait un roman; son livre n'est pas non plus une étude politique ou sociale; c'est une peinture de mœurs, animée par le récit émouvant de la guerre entre les Texiens et les Mexicains. Dès la première page le lecteur se trouve transporté au sein d'une réunion d'Américains, occupés à discuter l'opportunité et l'intérêt direct d'une réunion du Texas à la Confédération américaine. Les avis sont très partagés et la discussion, maintenue pendant quelque temps sur un ton de prévenante politesse, commence à s'envenimer. « A force de boire du Madère et du Shervy, du « Chambertin et du Laffite; à force de discuter sur les ga- « geures gagnées et perdues, sur les prix des cotons et des « esclaves, sur les systèmes qui menacent les banques et le « trésor, » les têtes s'échauffent; à la suite d'une parole injurieuse pour le Texas prononcée au plus vif de la discussion, un des assistants se détache du groupe de ceux qui l'entourent, et demande des explications au colonel Cracker, l'auteur de l'agression.

« — A qui ai-je l'honneur de parler? demande le colonel Cracker.

— Au colonel Morse du Texas.

— Au colonel Morse du Texas?... s'écrient une douzaine de voix.

— Au colonel Morse de Texas? répète le colonel Cracker en se levant de son fauteuil.

— Le même qui a figuré au fort Velasco? demande le général.

— Et après devant San Antonio? dit le colonel Cracker.

— Et en dernier lieu dans la grande bataille?

— Le même, répond le jeune homme.

— Ah! en ce cas, c'est toute autre chose, dit en riant le colonel Cracker, et c'est avec plaisir que, pour vous, je préciserai mes termes. Colonel Morse, vous êtes un gentilhomme, un véritable gentilhomme. »

L'incident, une fois terminé, la conversation se rétablit et plusieurs des assistants, intrigués, demandent au colonel Morse de leur raconter comment il a fait pour aller jusqu'au Texas, et quelles circonstances l'y ont entraîné. Comment, vous, le fils d'une de nos meilleures familles du Maryland, fîtes-vous pour aller au Texas, ajoute un des assistants. Le colonel Morse, poussé dans ses derniers retranchements, consent à satisfaire la curiosité générale. Ce récit, qui est le fonds même de l'ouvrage, est des plus dramatiques. Possesseur d'une inscription de terre sur le Texas, le colonel Morse s'était rendu dans cette contrée sur laquelle se portaient vers 1830 la fièvre de spéculation et les habitudes entreprenantes des populations américaines. Quelque temps après son arrivée, à la suite d'une chasse imprudente, il s'égara dans la Prairie; seul, sans vivres, livré au désespoir, il erra pendant quatre jours dans ce désert émaillé de fleurs, et dont l'horizon enfin ne révélait aucune chance de salut. Une inexprimable grandeur réside dans ce contraste entre la nature calme et riante et la profonde tristesse du malheureux, égaré au milieu de tant de merveilles, épuisé par une course haletante, mourant de faim et de soif; ces souffrances physiques et morales, qui dégénèrent en hallucinations, sont décrites avec le plus saisissant intérêt. On frissonne avec le voyageur quand, après avoir suivi, avec transport, des traces de chevaux, il découvre tout-à-coup qu'il a tourné sur lui-même et qu'il se trouve à la même place où il avait couché la veille. A côté de ces beautés du premier ordre, M. Scalsfield a des traits d'une poétique délicatesse; un exemple suffira pour caractériser sa manière et son style dont M. Revilliod a compris et rendu avec bonheur les plus fines nuances; c'est un fragment d'une description de la Prairie :

« Devant moi s'étendait le tapis sans fin de la prairie, avec » ses myriades de roses, de tubéreuses, de mimosas, et avec » cette plante surtout, si délicate et si charmante qui, chaque fois » que vous l'approchez, relève ses tiges et ses feuilles, et semble vous regarder, puis frémir, mais si visiblement que vous » vous arrêtez étonné, comme si vous vous attendiez à ce qu'elle » dût pousser une plainte accusatrice..... Plante singulière! » Avant que les fers ou les pieds de mon cheval l'eussent touchée, elle frémissait déjà; à la distance de cinq pas, je la » voyais, frissonnante, me regarder honteuse et timide, avec » un air de reproche, pour retomber sur elle-même. Le coup » donné par la marche du cheval, ou même par celle de l'homme, se communique à la plante au moyen de ses longues racines horizontales, l'ébranle et fait frissonner ses tiges et ses » feuilles. Frémissement singulier, qui ressemble à de l'effroi. »

Au moment où les forces abandonnent le voyageur égaré, quand toute espérance semble anéantie, un sauveur inattendu se présente; c'est un homme couvert des crimes les plus odieux, et dont les remords ont ébranlé la raison. Une lutte s'engage dans son cœur; un moment il hésite, puis, vaincu par un vague sentiment d'humanité, il sauve le colonel Morse et le ramène à la plantation la plus voisine. A partir de cette phase du récit, l'intérêt jusqu'alors concentré tout entier sur Morse, se porte sur Rob Rock, type effrayant de dégradation morale. Vaincu par les remords auxquels il ne peut se dérober, l'*outlaw* américain dévoile ses forfaits au juge ou alcade de la colonie; cet alcalade est une des créations les plus originales de M. Scalsfield; c'est un personnage aristocrate-démocrate, comme il s'intitule lui-même, mélange de sensibilité et de dureté, d'ignorance et de finesse, aimant à discuter, causant avec animation de Napoléon, des Normands et de Wellington, comme un député au congrès ou comme un membre du parlement. Cet alcade a conçu de vastes plans pour l'affranchissement et l'indépendance du Texas. Rob Rock lui paraît pouvoir être un utile instrument, et il ne cache pas sa vive répugnance à le condamner. Les instances de Rob le décident enfin à convoquer le jury qui condamne l'accusé à être pendu. Ces délibérations du jury forment à elles seules un tableau de mœurs d'une touche originale. Justice est sur le point d'être faite, lorsqu'une révélation inattendue de Rob sème le trouble et la terreur parmi les colons accourus. Le juge en profite pour sauver Rob qu'il veut associer à ses projets pour la lutte entre le Texas et le Mexique. Dans la seconde partie du récit, tout-à-fait indépendante de l'action principale, se déroule le tableau du soulèvement du Texas contre le Mexique, de la bataille du Salado, des alternatives de succès et de défaites qui relèvent ou abattent le courage des Texiens. L'ouvrage se termine par le triomphe glorieux et définitif des armes du Texas et par la prise et la défaite du dictateur mexicain Santa-Rosa.

Au milieu des péripéties multipliées de la guerre, le rôle de Morse et de Rob devient moins saillant. Dans deux batailles Rob apparait comme un fantôme de destruction et de malheur; il se distingue par sa bravoure et meurt glorieusement dans la dernière rencontre. C'est à ce moment que l'alcade, après lui avoir rendu les derniers devoirs, révèle en quelques mots la conduite énergique et dévouée de l'outlaw régénéré : « Le juge » considéra quelques instants le cadavre avec de douloureux » regards, puis se leva et me dit à voix basse :

« — Le Dieu du ciel ne veut pas la mort du pécheur, mais » sa conversion, c'était là mon idée quand il y aujourd'hui » quatre ans je le détachai du patriarche [1].

[1] Arbre gigantesque à l'ombre duquel reposait une des victimes de Rob et sous lequel il devait expier son crime.

« — Aujourd'hui quatre ans?... répondis-je avec émotion et » vous l'avez détaché de là afin qu'il se convertît? Et s'est-il » converti? Etait-ce lui qui, hier, dans notre camp devant » Harrisbourg, nous a apporté des nouvelles de l'ennemi?

« — Il a fait plus, ajouta l'alcade, et les larmes se succé- » daient rapidement sous ses paupières; il a continué pendant » quatre mortelles années à traîner son existence misérable, » proscrite et méprisée. Pendant quatre ans il nous a servis, il » a vécu, combattu pour nous, il a fait l'espion, et cela sans » espérance, sans consolation, sans honneur, sans un seul ins- » tant de repos, et sans aucun autre désir que celui de trouver » la mort. La plus haute vertu, le patriotisme le plus exalté » reculeraient devant les sacrifices que cet homme nous a faits, » à nous et au Texas, et il avait été six fois meurtrier. Dieu aura » pitié de son âme, n'est-ce pas? me demanda-t-il à voix » basse.

« — Il en aura pitié, lui répondis-je. »

Dans tout ce récit l'unité fait souvent défaut, du moins est-elle rarement saisissable. L'intérêt est fréquemment détourné; tantôt c'est le conteur, Edouard Morse, tantôt c'est Rob ou l'alcade qui fixe et captive l'attention. Souvent on est tenté de se demander lequel, de Morse ou de son sauveur, est destiné, dans le plan de l'auteur, à jouer le rôle principal. Les deux types font contraste et absorbent l'attention à un degré à peu près égal. Le défaut de plan est d'ailleurs la seule critique fondée qu'on puisse formuler; les imperfections de détail sont peu nombreuses et l'intérêt du récit les rachète largement. Une des qualités les plus remarquables de M. Scalsfield, c'est d'avoir su équilibrer avec un tact et une délicatesse incomparables le dialogue et l'action; ces deux éléments d'intérêt, tous deux indispensables, mais à des degrés divers, ont été utilisés avec une rare intelligence par le romancier.

Une part légitime de reconnaissance revient au traducteur, M. Revilliod; il eût été difficile d'interpréter avec plus de goût, plus d'élégance l'œuvre de M. Scalsfield; on sent, en lisant la *Prairie du Jacinto*, que l'écrivain a trouvé un admirateur sympathique, qui reflète avec intellligence et fidélité ses idées et les nuances les plus fines de sa pensée. La traduction, comprise ainsi, devient une création; elle contribue, pour sa bonne part, à peupler de réalités ces solitudes mystérieuses du Nouveau-Monde, jusqu'à présent si peu connues.

Henri Fazy.

A NOS ABONNÉS.

Nos abonnés ou nos amis (car c'est tout un pour nous), n'apprendront sans doute pas sans surprise, que notre *Revue* vient d'entrer dans une phase nouvelle de son existence déjà si agitée depuis plusieurs années. Elle suit l'impulsion d'un courant, qui tend de plus en plus à se justifier auprès des esprits même les plus conservateurs. Comme la rivière va grossir les eaux du fleuve, comme le faible s'appuie sur le fort, comme les puissances de second ordre se groupent autour des plus grandes, elle va.... où donc demandez-vous?.... Rassurez-vous, chers lecteurs, la *Revue Suisse* est trop suisse pour passer la frontière. Elle va simplement tendre la main à sa sœur de Genève, fraterniser avec elle, partager sa bonne ou sa mauvaise fortune, et jusqu'à son nom. C'est un mariage en bonne et due forme, une association de corps et biens, non pas une annexion, s'il vous plait (car nos amis de Genève ont une telle horreur de ce mot, qu'ils penseraient commettre un crime de lèse-patrie en le prononçant, même à propos de la *Revue Suisse*, mais une fusion, une combinaison, une mise en commun d'intérêts, de souvenirs, de traditions et d'espérances.

Pour le dire en deux mots plus clairs, la *Revue Suisse* cessera de paraître dès le mois prochain, pour s'unir à la

Bibliothèque universelle de Genève, qui, à partir du 1er janvier 1862, portera le double titre de : *Bibliothèque universelle* et *Revue Suisse*. Afin de donner immédiatement à nos abonnés une preuve de la consommation de ce mariage littéraire, nous leur adresserons en échange des numéros de novembre et décembre de la *Revue Suisse*, le dernier volume de la *Bibliothèque universelle* de cette année. Ils recevront en outre dans une livraison à part, et qui formera comme un appendice de la *Revue Suisse*, les suites d'articles qui n'ont pas encore paru.

Tel est l'événement, plus ou moins prévu peut-être par quelques-uns de nos lecteurs, qui nous préoccupe nous-mêmes aujourd'hui. Nous ne nous serions décidés qu'à grande peine à voir disparaître un recueil qui, depuis vingt-trois ans, pouvait être envisagé comme l'organe le plus indigène de notre Suisse romande, si nous n'avions le sentiment que cette fusion, loin d'être la mort de la *Revue Suisse*, est au contraire la plus sûre garantie de son existence future. Dès longtemps en effet, plusieurs circonstances nous avertissaient que l'heure était venue de réaliser dans le domaine littéraire ce qui dans la Suisse des dernières années a été tenté avec succès dans la sphère politique. Les barrières qui séparaient des cantons voisins, s'abaissent de jour en jour. Une plus grande communauté de vie s'établit entre eux, et si quelque part le principe des nationalités a sa place et sa réalité, c'est bien dans notre Suisse romande. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi à tous égards? Pourquoi, en particulier, nos forces littéraires resteraient-elles disséminées dans deux publications du même genre, et qui poursuivent le même but? La vieille morale de la fable nous est revenue en mémoire, et dans ce siècle d'industrialisme, vrai siècle de fer pour tout ce qui s'appelle littérature sérieuse et digne, il nous paraît urgent d'opposer un faisceau plus serré à l'invasion croissante de publications et d'idées étrangères à notre génie national. Aussi, sans vouloir nous exagérer l'importance du rôle que pouvait jouer notre modeste *Revue*

et la portée d'une combinaison qui la rattache à une sœur bien plus anciennement posée dans le monde, nous voyons dans ce rapprochement avec nos amis de Genève un symptôme de patriotisme littéraire des deux parts.

Il ne peut donc être question d'adieux entre nous et des lecteurs que nous savons être animés des mêmes sentiments et des mêmes désirs que nous. Nous croirions leur faire injure en prenant congé d'eux, comme si nous doutions un instant de leur fidélité à nos destinées quelles qu'elles soient. L'amitié oblige plus encore que la noblesse, et quelle que soit notre dette de reconnaissance envers ceux qui nous ont soutenus et encouragés, nous osons compter sur eux à Genève comme à Neuchâtel.

Nous ne nous séparons pas davantage de nos excellents et dévoués collaborateurs. Ils peuvent être assurés qu'ils trouveront dans la *Bibliothèque universelle* unie à la *Revue Suisse* le même accueil que dans cette dernière, et, toute modestie à part, ils ne peuvent que gagner à voir leurs noms dans les sommaires d'un journal plus complet, plus répandu, et par conséquent plus digne de leurs talents.

La Rédaction.

LA RELIGION DE BUDDHA

L'histoire de la doctrine de Buddha présente l'un des phénomènes religieux les plus surprenants de l'antiquité. Au lieu de s'armer du glaive, c'est par l'organe de paisibles missionnaires qu'elle fit la conquête de l'Asie orientale. Et son empire s'y établit si solidement que, de nos jours encore, plus de deux mille ans après sa fondation, elle compte autant de sectateurs que le christianisme. Sous les formes diverses qu'elle revêtit, nous retrouvons partout le même fond de doctrines, jusque dans cette hiérarchie, dans ces ordres monastiques, dans ces pratiques que les missionnaires catholiques considéraient comme la caricature diabolique du rite chrétien. Les plus anciens écrits buddhistes attestent que, lorsqu'elle prit naissance, Brahmâ, Çiva et Vichnu, les trois grands dieux de l'Inde, étaient universellement adorés : la Trimûrti s'était lentement formée, et la société brahmanique se trouvait parquée dans ses castes. M. Lassen mon-

tre que, quatorze cents ans avant notre ère, les Ariens de l'Est occupaient depuis fort longtemps déjà les contrées du nord de l'Inde. Il est également certain que le buddhisme vit le jour dans le sixième siècle avant Jésus-Christ. C'est la seule des religions païennes qui ait un fondateur au sens propre du mot; et ce fondateur fit, de sa personne, le centre de sa doctrine. Après avoir eu son berceau dans la conscience du peuple, la religion sortait enfin de celle de l'individu.

Le jeune Gautama, de l'ancienne race de Çakya, renonça, dès l'âge de vingt-neuf ans, aux brillants avantages attachés à sa position sociale, pour rechercher les moyens de se soustraire aux maux inséparables de l'existence humaine. Connu, dès-lors, sous le nom de Çakyamuni, « le solitaire de la famille de Çakya, » il comprit que la marche de toutes les choses figure un cercle éternel, que la vie se précipite vers la mort, et que la mort retourne à la vie. L'homme, condamné à revêtir successivement toutes les formes de l'existence, occupe, dans l'échelle infinie des êtres, une place déterminée par sa valeur morale : le méchant renaît dans un corps maudit, l'homme vertueux avec un corps divin. Néanmoins, le temps efface les œuvres, bonnes et mauvaises; et la loi du changement, ramenant sur la terre le dieu comme l'homme, les contraint à recommencer leur éternelle transmigration. Dans son ardent désir d'affranchir l'humanité de cette nécessité terrible, Çakyamuni lui en enseigne le moyen. Ce moyen consiste à « entrer dans le Nirvana, » c'est-à-dire dans le vide, dans un néant moral où la personnalité s'éteint, ainsi qu'une lampe au souffle du vent.

Mais comment s'élever à ce non-être qui constitue la délivrance souveraine du mal?

Au moyen des sept perfections, savoir : la pratique de l'aumône, la pureté des mœurs, la connaissance, la persévérance, la patience, l'abnégation, l'amour; en un mot, au moyen d'une vie pure, et de la rectitude des idées.

On le voit, c'est en s'autorisant de l'excellence de sa doctrine et de la sainteté de sa personne, que Çakaymuni se présentait à ses semblables : il ne leur donne, pour preuve de sa mission, que la sévérité de ses mœurs et la perfection

de son savoir. N'est-il pas le réveillé, l'illuminé, le savant, c'est-à-dire Buddha ? Ne lit-il pas clairement dans le passé, dans le présent et dans l'avenir? Aussi déclare-t-il que sa doctrine lui survivra des milliers d'années, et que si elle devait s'altérer, un nouveau Buddha viendrait la rétablir.

Telle est, dans sa forme primitive, la doctrine de Gautama, comme on le reconnaît depuis quelques années. Cette doctrine n'est ainsi rien d'autre qu'une morale basée sur un principe essentiellement négatif. Au lieu de se présenter comme un novateur, qui cherche à renverser l'ancienne foi, Çakyamuni n'avait d'autre but que de travailler à la réforme de la religion existante. L'accueil qu'il rencontra s'explique par le besoin qu'on éprouvait d'une semblable réforme. S'il ne poursuit pas en ligne directe le développement de l'idée religieuse, c'est qu'il ne parvient à le simplifier que par le rejet d'un certain nombre de ses meilleurs éléments. Comment, d'ailleurs, après le règne de Vichnu, la religion aurait-elle revêtu un caractère universel, à moins d'entrer dans la voie que suivit le buddhisme? Aussi lorsqu'on vit ce dernier éclore, le considéra-t-on simplement comme une secte du brahmanisme. Gautama n'avait-il pas pris rang parmi ces nombreux solitaires qui allaient demander à la science de brahmanes célèbres l'explication de l'existence humaine? Et lorsque de disciple il put devenir maître, ne comptait-on pas des brahmanes parmi ses disciples? Mais si les brahmanes ne comprirent guère d'abord l'importance de sa doctrine, la foule de ceux qui le suivaient éveilla bientôt leur attention.

Ce qui lui attirait cette grande affluence, ce n'étaient pas les prodiges que les brahmanes le mettaient au défi d'opérer, et qui, de son propre aveu, ne valaient pas mieux que ceux au moyen desquels ils cherchaient à le combattre. Ce qui lui gagnait les cœurs, c'était sa bienveillance, la pitié que lui inspirait le sort du peuple, sa mansuétude, sa charité : c'était encore la sagesse qui brillait dans ses discours, lorsqu'il expliquait l'état présent des inconvertis par leur naissance antérieure, et qu'il offrait à leurs regards la perspective de la délivrance. Loin, d'ailleurs, de s'élever au-dessus de ses semblables, et de se glorifier du pouvoir surnaturel dont il était revêtu, il reconnaissait ne s'être pas

conservé pur de péché, et avoir dû, pour se purifier, renaître en des temps antérieurs. On l'entendait répéter à ses disciples : « Allez, hommes pieux, cachant vos bonnes œuvres et montrant vos péchés. » Pour donner le coup de grâce à l'égoïsme, il déclarait qu'on ne saurait faire son bien particulier qu'en travaillant à celui des autres, qu'on ne sauve qu'en sauvant, et que ce n'est qu'en consolant qu'on peut être consolé. La doctrine de Gautama se montre encore supérieure à celles qui l'ont précédée en ce qu'elle reconnaît l'insuffisance de quelques mérites isolés pour procurer une délivrance infinie, et en ce qu'elle réclame une sainteté positive de sentiments et d'intentions : c'est ainsi qu'elle agrandissait l'horizon du culte de Vichnu.

Animé envers chacun du même esprit de charité, également accessible à tous, Çakyamuni ne désespérait de personne. Il accueillait les plus malheureux et les plus pervers des hommes ; et les brahmanes lui reprochaient de recevoir indistinctement, dans sa communauté, le rebut des dernières castes. A ces reproches, il répond : « Ma loi est une loi de grâce pour tous ; » et il ajoute : « Non moins bien disposé envers les hommes qu'on méprise, qu'envers ceux qu'on respecte, envers les méchants qu'envers les bons, j'expose la loi aux ignorants comme aux savants : tous ceux qui m'écoutent deviendront des Buddhas. » Cet esprit de mansuétude, de bonté, de paix faisait la gloire, comme la force du buddhisme. Le chemin du salut, fermé à tant d'hommes par la naissance, leur fut soudain ouvert. Une délivrance inespérée vint chercher des milliers de malheureux que les institutions sacrées condamnaient à la réprobation ; c'est pourquoi les pauvres et les opprimés accouraient en foule auprès de Gautama. Néanmoins, aussi longtemps que sa doctrine ne sortit pas de l'enceinte de l'école, les brahmanes demeurèrent paisibles spectateurs des progrès du buddhisme, qui put insensiblement miner le sol sous leurs pas. Au sein d'une société fondée sur la naissance, et dont les héritiers privilégiés du salut se constituaient les geôliers, il se forma, sans distinction de castes, une communauté libre d'ascètes célibataires. Le cadre de l'Etat brahmanique pouvait être maintenu pour la division du travail ; mais les

castes changeaient entièrement de nature. Et comme la direction des choses religieuses passait en d'autres mains, la caste dépositaire des grâces du ciel subissait une métamorphose complète. Ainsi le buddhisme se montrait, par son origine du moins, le légitime fils du brahmanisme. Sans doute, les castes sont encore debout à Ceylan, où sa domination s'établit plus solidement que partout ailleurs hors de l'Inde. Mais au lieu de séparer les hommes en autant de sociétés ennemies, elles n'y servaient qu'à les mieux rapprocher, en déterminant les fonctions sociales. Comme tous étaient égaux aux yeux de la religion, la société brahmanique se trouvait, en réalité, remplacée par une société nouvelle. Gautama, il est vrai, ne dirige aucune attaque contre les castes, ni contre le collége des prêtres. Mais en les acceptant comme des faits, il les transforme totalement par la signification qu'il leur attache. Encore rend-il compte de leur existence dans un esprit vraiment brahmanique, quand il les considère comme la récompense des vertus ou comme la punition des crimes antérieurs. La longue paix qui régna entre les brahmanes et les buddhistes s'explique par le respect de ceux-ci pour les croyances reçues. Mais comme ils n'en pouvaient poursuivre le développement sans ruiner l'existence des institutions établies, une guerre terrible devait, tôt ou tard, éclater entre les partisans des deux cultes.

Ainsi le buddhisme, enfant du brahmanisme, n'en fut d'abord qu'une secte. Pour se soustraire à la loi du voyage éternel des êtres à travers le monde, le brahmane s'exilait dans la solitude des bois, où il s'étudiait à se dépouiller de sa vie par le martyre du corps. Le buddhiste ne croyait pouvoir trouver le repos que dans l'anéantissement complet de sa personnalité.

On ne saurait contester que Çakyamuni ne sape la base du vieil édifice des castes, par l'institution de l'égalité religieuse, dont il fait la loi même de la société. Tous, appelés par lui à la régénération, peuvent devenir buddhas, et par conséquent brahmanes. Le prêtre buddhiste ne doit rien à la naissance : et comme tous sont sortis de la même souche, il n'y a pas quatre castes, mais une seule classe d'hommes. Si le culte de Vichnu était parvenu à déployer les conséquences

fécondes dont il renfermait le principe, le même résultat se serait produit sous une forme moins négative. Au fait, la conservation des castes sous le couvert de ce culte proteste contre les aspirations qui font sa gloire. Quoi qu'on dise, le Dieu sauveur était le mot suprême de la conscience hindoue : et le développement des croyances religieuses ne pouvait se poursuivre au-delà de ce point lumineux, sans sortir, en quelque mesure, des limites de la religion. Aussi le buddhisme n'offre-t-il nullement le caractère d'un culte mythologique, produit de la réflexion ; il n'est autre chose qu'une morale religieuse. Plaçant le salut dans la sainteté des sentiments et des actions, il substitua le règne du devoir à celui des dieux : tout lui sembla vanité, hormis la pratique du bien : car le buddhiste, voyant le ciel impuissant à le sauver du désespoir, ne demande le salut qu'à lui-même. Buddha n'est donc ni un dieu, ni un être mythique, mais un homme qui a traversé toutes les formes de l'existence, que la force de son âme a élevé au-dessus du cercle fatal de la métempsycose, et qui, par son entrée dans le Nirvana, a définitivement surmonté la nécessité de renaître dans la matière. Parvenu à la consommation finale, il est le saint des saints, l'éclairé, le bienheureux. Sa victoire sur la vie et sur la mort le rend supérieur aux dieux, qui sont soumis à la nécessité de renaître. Sa science, son pouvoir sont infinis ; tandis qu'une limite est imposée à ceux des dieux, qui ne sauraient résister à ses efforts. Ne relevant que de lui-même, il est son propre créateur, le premier des êtres et le Dieu des dieux. Il enseigne la foi à toutes les divinités, qui adorent sa venue : il protège la terre, et communique à l'homme la puissance supérieure par sa seule bénédiction. « La force de Brahma, bien qu'immense, n'égale même pas celle d'un fils de Buddha. »

Au lieu d'inviter ses semblables à recourir à un dieu se manifestant, comme Vichnu, sous forme humaine, Çakya les engageait donc à se mettre, par leurs propres efforts, en possession de l'essence divine. Les incarnations de Vichnu n'avaient pu rétablir l'union rompue entre le ciel et la terre : la vertu de Buddha crut rendre l'homme plus puissant que la divinité. Le Dieu-Homme devait conduire à l'Homme-

Dieu, le sacrifice de Chrichna à l'immolation tragique de l'individualité morale. On conçoit que le buddhisme ne pût rien fonder de grand, hormis l'autorité abstraite du devoir. Il ne figure qu'au second rang parmi ces mémorables révélations de la conscience humaine qui vinrent, aux époques créatoires, tirer, chacune, du néant une civilisation nouvelle. Toute religion mythologique s'incarne dans la conscience d'un peuple, qu'elle fait vivre de sa vie, dont elle féconde le génie, et qu'elle élève à une culture, auquel elle donne des arts, des institutions, des vertus en rapport avec sa nature propre. Une religion mythologique est, dès-lors, dans son essence, exclusive, et ne saurait, à l'exemple du buddhisme, prétendre à revêtir un caractère universel. Comment donc une civilisation mythologique aurait-elle pu sortir de la doctrine de Gautama ?

Le buddhisme construit le salut de l'homme sur la négation de Dieu. L'idée d'une créature ne saurait trouver place dans l'enceinte d'une doctrine aux yeux de laquelle le monde constitue le mal universel. Aussi envisageait-il Dieu comme un espace éternel rempli d'atomes, où les mondes naissent selon des lois immuables. Tout provient d'un mystérieux enchaînement de causes et d'effets, source de l'incessante contradiction qui frappe nos regards, et dont nous ne saurions indiquer la cause. Sitôt nés, les êtres commencent à mourir, pour renaître et mourir d'eux-mêmes : et si les vertus de l'homme concourent à la conservation du monde, ses vices en accélèrent d'autant la destruction. Ainsi toutes les existences, entraînées dans un mouvement incompréhensible, roulent dans un tourbillon perpétuel. Les excitations des sens, les sentiments et les désirs, les images et les idées jettent l'âme dans une agitation continuelle, et la retiennent dans un état de trouble et d'inquiétude, qui rend toute paix impossible. Aussi doit-on travailler à détruire, dans les sens, la faculté de sentir, celle qui crée les images, comme celle qui produit les idées, en un mot l'esprit humain lui-même. Comment surmonter cette mobilité d'impressions qui nous rend toujours plus esclaves des apparences, sans tarir la source intérieure de la douleur et de la joie, sans frapper de mort l'imagination, et sans

anéantir la pensée. Ainsi s'arrête le mouvement avec l'intelligence : les formes se dissolvent, la conscience et la volonté s'éteignent, et l'homme, mis en possession de l'élément du vide, n'est qu'une monstrueuse ruine. Mais l'esprit humain n'est susceptible d'une telle destruction qu'autant qu'il assimile ses puissances à celles de la matière. On ne saurait placer le salut dans l'anéantissement personnel, à moins de considérer l'âme comme la portion la plus noble du corps. L'effort stérile de l'Hindou, pour se soustraire au pouvoir de la fatalité, l'y soumet donc d'autant plus qu'il réussit mieux à prendre le change : le terme le ramène au point de départ. Jouet d'une contradiction éternelle, il se voit réduit à mettre sa joie dans son infortune, et sa force dans sa misère.

C'est en suivant cette aride voie, qu'on s'élève graduellement, du monde inférieur, qui est de nature terrestre, au monde sans couleur ni forme, où rien de matériel ne pénètre. Les purifications successives au moyen desquelles on y parvient, s'accomplissent dans des régions intermédiaires, de plus en plus aériennes. Le ciel suprême, qui ne renferme que les éléments éthérés des êtres, est indestructible comme la lumière qui le remplit : là tout est devenu Buddha. La sainteté découle donc de pénitences toujours plus grandes, qui rendent l'être humain toujours plus simple, jusqu'à ce qu'il ait acquis la transparence d'un atome, ou disparu dans une insaisissable abstraction. Ainsi l'homme doit, au sein du vide, renoncer même à l'idée du vide, s'élever au-dessus de toute contemplation, et s'absorber dans l'anéantissement final des formes diverses de l'existence.

Tel est le dernier mot du buddhisme. S'il ne revêtit pas, dans la bouche de son fondateur, une forme systématique, il contenait néanmoins le germe des développements qu'il reçut dans la suite.

Préoccupé de questions pratiques, le buddhisme primitif renfermait peu de dogmes. Si la doctrine de la métempsycose et d'une rémunération future était déjà enseignée par la théologie brahmanique, il n'est pas aisé de dire comment elle se rattachait à l'ancienne foi. On peut croire qu'elle sortit de celle de l'incarnation, interprêtée au point de vue

de la fatalité. Il n'est pas plus aisé de dire exactement en quoi consistait la métempsycose aux yeux de Gautama. S'il posa la base d'un grand système, il n'avait aucune vue d'ensemble sur l'existence de l'univers. Le monde sensible lui paraissait peuplé d'esprits détenus dans les liens de la matière éternelle, qui contient les formes sans nombre que ces esprits revêtent. Il reconnaissait l'œuvre du destin dans le mouvement ascendant des âmes, qui est en rapport étroit avec la soif de repos qui les travaille : voilà pourquoi les êtres les plus abjects lui paraissaient susceptibles d'une renaissance morale. Mais après s'être graduellement élevée à la dignité d'un Bouddha dans certains âges du monde, la création possédait encore, à ses yeux, une personnalité qui la rendait toujours périssable, et dont il lui fallait se dépouiller indéfiniment. Force lui était ainsi de rentrer dans la carrière de la métempsycose, pour arriver un jour à la délivrance complète.

Çakyamuni ne paraît pas avoir mieux précisé l'idée du Nirvana. Tantôt ce mot exprime, dans sa bouche, l'état de contemplation sereine où vit l'individu qui est devenu Buddha : tantôt il marque la jouissance de l'homme qui s'est séparé du monde sensible : tantôt il désigne le contraire absolu de l'existence périssable, le vide où s'éteignent toutes les puissances de la matière dont l'âme subit l'empire. Et comme toute vie, tout mouvement, prenant naissance dans la matière, supposent imperfection et douleur, le Nirvana marque le dépouillement complet de l'existence, et non pas seulement l'extinction de cette personnalité que le buddhisme ne pouvait séparer des impressions pénibles. Mais au lieu de gagner ses semblables par la perspective du bonheur de ce vide parfait, Çakyamuni ne leur garantissait d'abord que la possession de la sainteté dont il était revêtu, et de la paix que procure le renoncement à la société. Ainsi se forma cette communauté buddhiste dont le rapide accroissement s'explique, en partie du moins, par sa constitution hiérarchique. L'assemblée des religieux composait non-seulement l'autorité souveraine en matière de foi, mais encore le haut tribunal des mœurs. Aux yeux de cette cour suprême de justice, l'individu demeurait responsable de ses paroles

et de ses actions. Tout coupable devait expier son péché, en manifestant le repentir qu'il en éprouvait devant l'assemblée des religieux, gardiens de la loi. Le contrôle moral qu'exerçaient Gautama et ses successeurs, devait aboutir à l'établissement régulier de la confession, et d'un grand nombre de rites analogues à ceux du culte catholique. Le concile souverain et son omnipotence devinrent même l'un des objets essentiels de la foi en Buddha. Ainsi la religion prit insensiblement le caractère d'une institution de police qui, tour à tour, noble et vulgaire travaillait à garrotter l'âme humaine dans le réseau fatal des plus étroites observances.

Car si l'idée d'un culte se trouvait en contradiction avec l'esprit du buddhisme, l'établissement de la communauté en avait fait peu à peu sentir la convenance. Personne ne songeait, sans doute, à voir en Gautama un dieu. Néanmoins, dans une société de couleur aussi complètement religieuse que la société hindoue, la foi de Çakya ne pouvait se répandre et se soutenir à moins de prendre la forme d'une religion. De quel droit, à tout autre titre, parler de conversion, et prétendre ouvrir au monde la voie du salut? Si un système de philosophie peut séduire les esprits cultivés, le peuple ne se soumet qu'à ce qui revêt à ses yeux l'autorité d'une religion. Or toute religion suppose un dieu. Aussi, après sa mort, Gautama ne tarda-t-il pas à recevoir les honneurs divins. Ses reliques furent partout vénérées, et l'Inde se couvrit de tombeaux qui renfermaient ses restes ou son portrait. On considérait le culte rendu à sa dépouille comme adressé à sa personne; mais on ne lui offrait aucun sacrifice. La doctrine de la métempsycose et l'esprit de douceur que le buddhisme respire condamnaient, en effet, tout sacrifice sanglant. La vie de l'animal n'a pas moins de prix que celle de l'homme, dès que l'un et l'autre sont destinés à devenir Buddha. Le brahmanisme, considérant le sacrifice par son côté religieux, le mettait en rapport avec l'expiation du péché. Le buddhisme, voulant procurer la paix au moyen de la sainteté personnelle, en faisait sentir la complète inutilité.

Nous ne saurions retracer l'histoire des changements que subit la doctrine de Buddha hors des frontières de l'Inde.

On sait que, si elle revêtit au Tibet la forme semi-catholique du lamaïsme, elle devint nationale chez les Mongols et à Ceylan, et populaire dans la Chine et au Japon, sans parvenir à détrôner l'ancien culte du ciel.

Malgré le caractère sérieux que le buddhisme revêt, la méditation solitaire et l'ascétisme qu'il imposait comme un devoir, ne le rendaient accessible qu'à un petit nombre de personnes. Le peuple tombait, sous son influence, dans une grossière idolâtrie; et l'homme grave allait demander à la philosophie un salut que la religion ne pouvait lui procurer. Aussi, pour mieux voiler l'absence d'un dieu, le buddhisme postérieur institua-t-il toute une hiérarchie de Buddhas, êtres divers de pure fantaisie, et le Tibet reconnut-il un Buddha permanent dans la personne de son Dalaï-Lama. Mais à l'aspect de ce ciel désert, livré aux impulsions de sa faible nature, et manquant de point d'appui pour atteindre au salut, l'homme se vit réduit à recourir au pouvoir obscur de la magie. Ainsi le buddhisme épuisé avait perdu toute vertu morale : sa mission dans l'Inde accomplie, il s'affaissait comme un édifice dont les fondements sont minés. Cessant de le trouver redoutable, les brahmanes se levèrent pour le détruire, vers la fin du cinquième siècle. « Que du pont de Rama, s'écriaient-ils, jusqu'à l'Himalaya couvert de neiges, quiconque épargne les buddhistes soit mis à mort. » Néanmoins, ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'ils parvinrent à l'extirper du sol hindou. Cherchant alors à renouveler le vieux brahmanisme, ils s'efforcèrent de réunir, à son ombre, toutes les sectes religieuses, et pour rendre un prestige aux livres sacrés, fondèrent la littérature des poèmes puraniques. La société hindoue épuisée avait parcouru le cercle de son développement religieux, sans parvenir à cette unité féconde dont le besoin la travaillait. Et ne pouvant trouver désormais du repos que dans le sein d'une église véritablement spirituelle, il ne lui restait pour lors qu'à rapprocher les croyances diverses, afin de mettre un terme aux luttes qui la déchiraient. Ce rétablissement factice de l'ancienne foi devait suffire pour montrer qu'elle était définitivement condamnée par la nature des besoins religieux. Dans le sentiment de sa décadence, le brahmanisme, debout comme

une ruine, attend avec foi la venue d'un restaurateur. Vichnu, disent les Puranas, doit apparaître, un jour, pour anéantir les barbares, détruire les voleurs, et punir quiconque pratique l'injustice : il rétablira le droit sur la terre. Ceux qui vivront à la fin de la période actuelle du monde, seront renouvelés et acquerront la pureté et la transparence du cristal : alors renaîtra l'âge d'or. Cette attente paisible et ferme d'un restaurateur divin semble devoir porter la société hindoue au devant de la religion de Jésus, qui vient du fond de l'Occident, répondre à la prophétie. Après les crises religieuses qu'a traversées cette antique société, l'Evangile a seul la vertu de faire couler dans son sein la sève d'une vie nouvelle, et de la mettre ainsi en possession de remplir encore un rôle glorieux.

J.-P. Trottet.

PROFILS PARISIENS

En sortant de Paris par le côté du sud-est, le premier village qu'on rencontre est Charenton. Il n'en est pas de plus connu, mais son nom éveille partout l'image de la plus cruelle et de la plus inexplicable des infirmités humaines. Hélas ! elle est bien fragile cette intelligence dont nous nous glorifions, et la moindre fêlure en est irréparable ! Combien d'existences viennent échouer sur cet écueil ! Combien ils sont nombreux ceux que l'âme abandonne avant l'heure et laisse végéter ici bas comme des plantes insensibles !

On n'ose pas arrêter sa pensée sur cet effrayant mystère, car chacun sent trop bien la lumière toujours vacillante en soi et prête à s'éteindre. L'homme le plus esprit fort hâte le pas et détourne la tête, si le hasard l'amène auprès de ces demeures fermées, cloîtres que le progrès n'abolira pas ; il lui semble lire sur tous les murs ce terrible vers de Dante :

« Lasciate ogni Speranza, voi ch' ntrate. »

Cependant notre compassion se trompe peut-être ; tous les hôtes de Charenton ne sont pas à plaindre. Il est de douces folies. Parfois, ce n'est qu'un retour aux joies de l'enfance, une illusion tenace et vive, sans cesse renaissante. Semblables à des

voyageurs fatigués, ceux qui sont ainsi ont déposé le fardeau des soucis et ils continuent en chantant leur chemin dans le pays des rêves. Les guérir serait les rendre aux douleurs oubliées. Plusieurs d'entre eux le sentent, le comprennent et ne voudraient à aucun prix rentrer dans les luttes de la vie. Ne sont-ils pas les vrais sages ceux-là? Leur erreur ne vaut-elle pas notre raison?

Erasme a écrit l'éloge de la folie, et nul ne fait difficulté de répéter après Boileau : « Tous les hommes sont fous... plus ou moins. » Seulement en le disant, chacun, au fond du cœur, s'excepte et se met à part, seul, avec le bon sens. Exception flatteuse, mais où l'on voit déjà percer le bout de l'oreille et qui devient par là un titre à rentrer dans la loi commune.

L'hospice de Charenton est, comme notre Préfargier, un fort bel édifice, dans une position ravissante. Il a été reconstruit en partie depuis peu de temps. De ses terrasses, le regard s'étend au loin, et les belles lignes de son architecture italienne donnent au paysage un peu bourgeois qui l'entoure un air de distinction et de grandeur. A ses pieds coule la Marne, au milieu de fabriques et d'ombrages, mêlés, pressés, confondus dans un désordre assez pittoresque. La paresseuse rivière se *hâte lentement* vers la Seine, qui l'attend en embuscade pour lui ravir à la fois son lit et son nom.

En géographie comme en histoire, la raison du plus fort est toujours la meilleure. Le Rhône, semblable *à un lion*, s'élance sur la Saône, l'étrangle et prend sa place. La Seine y met des formes plus douces. C'est Elisabeth avec Marie Stuart. La pauvre Marne pourrait s'écrier aussi d'un air tragique :

« Si le ciel était juste, indigne souveraine,
Vous seriez à mes pieds; je serais votre reine. »

Mais elle se contente d'imiter les vaincus de Rome en imposant ses habitudes et ses goûts à son heureuse rivale. La Seine aimait à aller au plus court, droit son chemin; désormais elle ralentira sa marche et se traînera péniblement vers la mer en détours infinis. Les Parisiens n'ont pas manqué d'attribuer ces allures nouvelles au regret de les quitter. Cela prouverait, de la part du fleuve, une débonnaireté sans pareille, car, Dieu sait à quel métier horrible l'édilité municipale le condamne!

Charenton n'a pas seulement deux belles rivières; il est encore le confluent de deux grandes routes, jadis royales et fort importantes, celle de Troyes et celle de Tonnerre.

Bourgogne ou Champagne, demandait le postillon aux voyageurs en poste. Et l'on pouvait répondre au hasard sans crainte de se tromper. Ces deux provinces sont également bonnes à connaître, et, par l'une et l'autre voie, on se retrouvait à Dijon, la capitale du Chambertin, du Clos-Vougeot et de tant d'autres points renommés.

L'avantage de cette situation a fait de Charenton le théâtre de beaucoup d'événements historiques. Dès le huitième siècle les chroniques parlent de *Pons-Carantonis*. Ce pont fut dès lors pris et repris un grand nombre de fois, avec force gens occis dessus et noyés dessous. En 1814, un bataillon de vétérans, aidé par les élèves de l'école d'Alfort, le défendit héroïquement; ce fut sa dernière affaire.

Des souvenirs plus doux recommandent Charenton aux amis du bon vieux temps. Les rois de France y possédèrent longtemps une maison de plaisance; on l'appelait : *le séjour du roi*. C'est là que, l'année 1420, la ville de Paris envoya « quatre » charretées de moult bon vin » au roi Henri V d'Angleterre se rendant à Troyes pour y épouser Catherine de France.

Enfin, le 1er août 1606, Henri IV désigna Charenton pour le lieu de réunion des protestants. Ceux-ci y firent bâtir un temple pouvant contenir plus de 14,000 personnes, dit-on. Détruit de fond en comble, en moins de cinq jours, après la révocation de l'édit de Nantes, sur le même emplacement on éleva un couvent. Ce couvent fut renversé à son tour pendant la révolution et le terrain, vendu par lots, est maintenant couvert de petites habitations et de jardins, où les boutiquiers de Paris viennent le dimanche cultiver des groseilles et des framboises. Ainsi va le monde. Chaque chose a son heure, et les broussailles, en définitive, restent les maîtresses du sol.

Plusieurs communes se sont groupées autour du vieux pont; elles forment une espèce de petite ville qui sera bientôt un faubourg de Paris. C'est là que se trouve l'école vétérinaire d'Alfort.

Cet établissement fut fondé en 1764 sur le plan de Bourgelat, le vrai créateur de l'*hippiatrique*. On lui doit, sur cette science, des ouvrages qui sont restés classiques. Le premier de ses livres est, pour le rappeler en passant, un *traité de cavalerie*, publié à *Lausanne* en 1747.

Des professeurs de premier ordre, parmi lesquels Vicq-d'Azyr, Daubenton, Fourcroy, ont donné et donnent encore un grand lustre à cette école. On y professe, non-seulement l'art de soigner et de guérir les animaux domestiques, mais toutes

les connaissances qui se rattachent à l'agriculture, l'économie rurale, la botanique, l'anatomie, la chimie, etc., etc. Une belle bibliothèque et des collections admirables offrent toutes les ressources d'une instruction complète en ces matières. Dans le cercle particulier des connaissances qu'on y enseigne, élève de l'école d'Alfort est un titre égal à celui d'élève de l'école polytechnique dans un autre ordre d'études.

J'avais beaucoup entendu parler de cette institution, mais je n'avais aucun désir de la visiter, ne pensant pas qu'un profane pût en retirer quelque fruit. Toutefois, « l'occasion, l'herbe tendre, » un aimable compagnon, une bonne voiture, rapidement entraînée par un pur-sang anglais!... Il eût fallu des raisons graves pour refuser, et je n'avais pas même un prétexte.

Nous arrivons. Mon cicérone me fait ouvrir toutes les portes. Musée, salles d'études, jardins, cours, écuries. « Allez, venez, me dit-il. Vous avez de quoi voir et de quoi étudier, si cela vous plaît. Partout vous trouverez quelqu'un pour vous donner les explications dont vous aurez besoin. Moi, j'ai à faire ici pour une heure ou deux ; dès que je serai libre, je vous appellerai. »

Me voilà donc parcourant ce monde des bêtes, si nouveau pour moi, examinant, furetant, questionnant, et bientôt prenant à toutes ces choses un intérêt très-vif et très-inattendu.

L'organisation, le développement, le caractère des utiles auxiliaires dont la bonne nature nous a entourés, ne peuvent en effet laisser indifférent, et si peu qu'il soit permis de pénétrer dans ces existences mêlées aux nôtres, on y découvre bientôt une foule de sujets dignes de toute notre attention.

Que serions-nous sur cette terre sans les animaux? Un pauvre animal cent fois plus malheureux que tous les autres, car ils peuvent se passer de nous et nous ne pouvons nous passer d'eux. Autant ils ont de motifs de nous redouter, de nous haïr, autant nous en avons pour les aimer, pour les protéger et pour reconnaître par une sollicitude affectueuse — ce mot n'est que juste — tous les services qu'ils nous rendent.

En cela, d'ailleurs, comme il arrive presque toujours, l'équité, le devoir, sont encore, après tout, le meilleur des calculs, la plus habile spéculation. Notre bonté n'est qu'un placement à gros intérêts; nous recevons en proportion de ce que nous donnons. Les animaux en ce point semblent doués d'une fière susceptibilité peu connue chez les humains. Ils remboursent avec usure tout ce qu'on leur prête et ne font jamais faillite.

Mais les bonnes intentions ne suffisent pas. Les sociétés protectrices des animaux, établies en Angleterre, en France, en

Suisse, ne doivent pas se borner à prêcher la mansuétude. Il faut surtout qu'elles enseignent à connaître, à prévoir les besoins et les exigences des animaux domestiques. Malmener un cheval, le frapper hors de mesure et de propos, sera éternellement une barbarie impardonnable chez un être de raison, ou soi-disant tel, mais, pour le convaincre de sa faute, le plus éloquent discours ne vaudra pas une leçon élémentaire d'hippiatrique. Prouvez-lui que son cheval, mieux nourri, mieux attelé, mieux traité, fera sans difficultés ce qu'il n'obtient pas à grands coups, et il oubliera son fouet pour aller chercher un boisseau d'avoine.

Rien n'est plus mal aisé à renverser que l'abus ou la négation d'un droit consacré par la routine. Les propriétaires de la Caroline et de la Virginie se révoltent si on leur parle d'égalité humaine ; cependant beaucoup d'entre eux sont des hommes doux, éclairés, et les plus endurcis comprennent parfaitement *l'avantage* de bien traiter leurs esclaves.

Sans aller si loin, le *droit* de battre sa femme n'est-il pas encore en Europe un préjugé fortement enraciné et contre lequel échouent tous les raisonnements ?

J'en ai vu un exemple bien *frappant* — c'est le cas de le dire — il y a quelques jours, au palais de justice. Un ouvrier venait d'être condamné à trois mois de prison pour délit de brutalité envers son épouse, et le président du tribunal essayait de lui montrer combien il avait eu tort... « Tort ! je ne dis pas, répondit le coupable. J'ai tapé trop dur, c'est possible ; que voulez-vous ? Le poignet est un peu rude, mais quant au *droit*, jamais on ne changera mon idée. Un mari ne serait donc plus un mari ! ce serait une huître. Seulement une autre fois je mettrai des gants. »

Comment donc empêcherait-on un manant de cette espèce d'assommer son âne ou son chien, si on n'a pas d'abord éveillé son esprit sur l'intérêt positif qu'il a d'agir autrement ?

Il est triste, je l'avoue, d'être obligé de placer toujours ce maudit intérêt ponr premier mobile de bien faire. La faiblesse humaine le veut ainsi, et la morale même des saints a pour point d'appui la récompense, mais il est rare au moins que, parti de là pour s'instruire, l'homme n'atteigne pas bientôt une sphère plus élevée et de plus nobles principes de conduite.

Nos paysans suisses soignent en général, ou *gouvernent*, suivant leur heureuse expression, fort bien les vaches. Nourriture abondante et saine, étable chaude, bonne litière, rien ne leur manque. C'est qu'en effet, au moindre oubli, à la moindre négli-

gence, le lait diminue et avec lui le revenu. Il n'en est pas ainsi pour les chevaux ; le résultat des soins qu'on leur donne n'étant pas directement et immédiatement établi en déficit, on fait volontiers à leurs dépens de fâcheuses économies d'avoine et même de foin. Ces braves serviteurs deviennent, sous l'influence d'une nourriture mauvaise, mous, lents et lourds, mais leur tâche s'accomplit néanmoins tant bien que mal, plutôt mal, et le maître ne s'aperçoit pas, au bout de l'année, qu'il a perdu trois ou quatre fois la valeur des sacs d'avoine épargnés. Aucune éloquence n'y peut rien, si ce n'est celle des chiffres. Il faut arriver à leur démontrer que deux et deux ne font pas toujours quatre.

Or, la source de cette algèbre perfectionnée est dans les écoles vétérinaires, dans celle d'Alfort surtout : chaque année un nombre considérable de jeunes gens instruits en sortent pour semer dans les campagnes, si ce n'est le savoir au moins les fruits du savoir. Par eux se répandent, se vulgarisent des pratiques nouvelles, qui ont pour base et pour point de départ les longues et patientes études d'esprits éminents. Le bien est contagieux, heureusement, tout autant que le mal. De proche en proche, il s'avance, il gagne du terrain, et, comme la flamme, s'agrandit et se fortifie, chaque fois qu'il rencontre de nouveaux aliments.

Ainsi pensant, de salle en salle et d'écurie en écurie, j'étais arrivé à la fin de ma visite. Nous étions en hiver ; la nuit s'approchait et mon compagnon ne revenait pas. Il m'avait dit deux heures au plus .. et la troisième allait finir... mais il faut toujours compter sur le quart d'heure de grâce. J'allumai donc un cigarre et je me mis, tout en poursuivant mes réflexions, à arpenter en long et en large d'abord la grande cour, puis une seconde, puis une troisième. Elles étaient mornes et désertes ; à peine un palefrenier, sa lanterne à la main, les traversait de temps en temps. Mais il y avait une autre cour, plus reculée encore et à demi-fermée par une barrière entr'ouverte. Je m'avançai plusieurs fois dans l'intention d'y pénétrer et toujours je revins sur mes pas sous l'influence de je ne sais quelle répulsion instinctive. Il m'avait semblé apercevoir des ombres s'agiter dans le crépuscule obscur, entendre des plaintes sourdes et des voix étranges. J'éprouvais en même temps l'envie et la peur de voir, et, comme l'âne de Buridan, également pressé par l'une et par l'autre sensation, je restais immobile. J'y serais encore, je crois, si une circonstance fortuite n'avait mis fin à mon indécision.

Plusieurs jeunes gens vinrent à sortir de cette enceinte mystérieuse. Ils causaient et riaient en marchant, sans avoir l'air d'être le moins du monde sous l'empire d'impressions tristes. Les uns portaient des livres et des cahiers, les autres des instruments de chirurgie. Ils ne me virent pas dans l'angle où je m'étais retiré, et je n'osai leur adresser la parole. Aussitôt qu'ils eurent disparu, je me hasardai à m'approcher de nouveau et alors je me trouvai face à face avec un nouveau personnage ; il sortait de la même issue et suivait le même chemin.

C'était, autant que je pus en juger, un beau jeune homme, d'apparence délicate et d'une expression de figure douce et tendre. Il n'avait point de barbe encore, mais une chevelure blonde, abondante, tombant en boucles soyeuses sur son cou et le long de ses joues fraîches, lui laissait tout le charme féminin de l'adolescence.

Il devina sans doute l'anxiété qui m'agitait, car, sans attendre mes questions :

« Ne craignez rien, monsieur ; vous pouvez entrer, ce sont les chevaux du mercredi. »

Et comme je demeurais la tête tendue, bouche béante, dans l'attitude de celui qui écoute sans comprendre, il se hâta d'ajouter :

« Pardon, j'oublie que vous êtes étranger. Voici ce que c'est ; une fois par semaine, le mercredi, on nous livre des chevaux destinés à l'abattoir, et nous essayons sur eux toutes les opérations de notre art. »

« — Vivants ! » dis-je tout effaré.

« — Parbleu ! sans cela à quoi bon ? Où serait le mérite et l'utilité ? Comment saisir le secret de la vie dans une chair morte ? Il faut que l'œil s'accoutume à ne pas se troubler devant le sang qui coule, et la main à rester sûre en touchant la fibre douloureuse. Un cadavre ne palpite pas sous le scalpel et ne se révolte pas contre la blessure. Ce n'est plus un être, c'est une chose quelconque, un morceau de bois. Nous commençons par disséquer beaucoup, mais cela ne suffit pas pour acquérir l'expérience.

« Pauvres bêtes, » murmurai-je tout bas.

« — Oui, pauvres bêtes, reprit mon interlocuteur, mais que voulez-vous ? c'est au profit des autres. Elles souffrent moins pourtant que vous ne le croyez. C'est à peine si elles vivent encore. Depuis huit ou dix jours leurs rations sont réduites au strict nécessaire... même au-dessous ; la sensibilité est bien affaiblie : elles respirent, voilà tout.

« — N'avez-vous pas ici, comme dans les hôpitaux humains, de

vrais malades à soigner, à guérir... à essayer de guérir au moins. »

— En médecine, oui ; en chirurgie, non. Aucun cheval ne vaut une opération. Celui à qui la plus simple devient nécessaire, après comme avant, n'a plus de valeur : il vaut mieux l'abattre que de l'essayer seulement. Ainsi, nous remettons les jambes cassées ; cela réussit parfaitement. Vous avez pu voir, écurie n° 3, une grande jument noire, superbe animal, elle est sur le point d'être guérie ; déjà elle marche, mais elle n'en est pas moins perdue et à tout jamais hors de service. On ne la vendrait pas, en sortant d'Alfort, la moitié des frais que son traitement a coûtés. »

« — Alors, les chevaux du mercredi. »

« — Je prévoyais votre réflexion, repartit le jeune élève en m'interrompant. Et la science, monsieur ! Nous vous paraissons cruels, durs, impitoyables, et cela sans excuses, sans motifs, inutilement ! Ah ! il faut, je l'avoue, se faire à ces exercices, et ce n'est pas du premier jour qu'on y parvient. Longtemps le cœur manque, la résolution vous abandonne,.. Mais quand le besoin de connaître s'est emparé de l'âme, tout s'efface devant cette soif ardente, plus rien ne coûte. Pour vérifier une hypothèse, pour découvrir un secret, on se condamne à tout, on supporte tout. L'oreille se ferme, le cœur se bronze. Dans ces sacrifices sanglants, nous puisons des leçons d'humanité, des leçons de prévoyance. S'ils ne nous servent pas à fermer des plaies incurables, ils nous en révèlent les causes, les conséquences, et, par là, souvent le moyen de les prévenir. L'hygiène est la science véritablement utile, et c'est à elle que nous offrons ces holocaustes hebdomadaires. »

« — Allons ! me disais-je en l'écoutant. Un homme doit savoir supporter la vue du mal ! Que toute crainte s'efface, que toute lâcheté soit morte ! » et, sans plus hésiter, je franchis la porte sombre. Je ne distinguai rien d'abord : des masses confuses, sans formes, sans couleurs, flottaient devant moi ; un chaos plein de soupirs et de gémissements « qui faisaient trembler l'air, muet de toute lumière. »

Mon cœur se serra dans ma poitrine ; je sentais mes jambes faiblir et mes yeux se fermer. Je me remis cependant par un violent effort de volonté et bientôt le regard dominant l'obscurité, parcourut tous les détails de cette scène lugubre.

Il y avait là sept ou huit chevaux, couchés sur une paille humide de sang ; les uns sans sabots et sans pieds, les autres sans oreilles, sans narines, sans lèvres ; celui-ci la poitrine ouverte,

celui-là le flanc et les reins sillonnés de larges entailles. L'immobilité du tombeau planait sur ces débris; la plupart avaient achevé de mourir, je l'espérais du moins, mais, de moment en moment, un soubresaut, une suprême convulsion, et le râle lamentable de ces corps puissants, trahissaient à la fois l'énergie de la vie et l'énergie de la souffrance, qui se livraient en eux la dernière lutte.

Les chevaux sauvages, frappés d'un coup mortel, jettent aux vents des forêts et des prairies un cri si pénétrant, si plein de douleur, qu'il porte au loin l'épouvante. Rien n'est comparable, dit Cooper, à ces accents, et celui qui les a entendus n'en perd jamais la mémoire. Ainsi résonneront toujours en moi les notes déchirantes de ces agonies. L'écho du passé me les rapporte avec le charme fantastique d'un chœur de démons, adouci par la distance; il me semble avoir fait un voyage par delà notre monde.

Dans le moment où ces plaintes déchirantes frappaient réellement mon oreille, et faisaient trembler tout mon corps comme la feuille du bouleau au souffle de l'orage, je n'eus pas cependant la pensée ou la force de fuir et je me trouvai, je ne sais comment, sans en avoir conscience, assis sur une pierre et la tête penchée vers le corps tout palpitant d'un de ces mourants. Ah! que de fatigues, pensais-je, que de labeurs et de peines t'ont conduit, pauvre animal, à ce douloureux passage! Combien n'aurais-tu pas de reproches à nous adresser et de choses à nous dire si tu pouvais nous raconter ton histoire! Alors, ouvrant avec peine son grand œil doux et bienveillant, il me regarda et je crus entendre... oui, j'entendis bien, en effet, le récit qu'on va lire :

O âme généreuse, vous que la pitié retient en ces lieux funestes, soyez béni! Si le roi de l'univers écoutait ma prière, je lui demanderais de vous rendre la compassion que vous me témoignez et de vous donner la paix. Pour moi je ne puis que satisfaire à votre désir. Je parlerai pendant que le mal, comme en ce moment, me laisse un peu de repos.

La terre où je naquis est assise près de la mer, non loin des rivages où la Seine se jette dans l'Océan. Nul pays n'a des herbages meilleurs, ni de plus grasses prairies; sans les hommes, ce serait un paradis. Je ne puis dire combien mon enfance y fut heureuse!

Par malheur, quoique né de famille plébéienne et dans une condition obscure, le ciel m'avait donné de la beauté, de l'élégance et ce qu'on appelle *des dispositions*, c'est-à-dire le goût

des choses agréables, le dégoût des rudes labeurs. Je marchais naturellement la tête haute, le pied relevé et j'aimais à regarder les nuages en rêvant.

Les parents se laissent toujours prendre à ces airs de supériorité. Ils s'imaginent qu'un harnais de cuir verni sera plus doux aux épaules de leurs enfants, que le lourd collier dont le poids les blesse, et leur amour-propre est flatté d'avance de la perspective d'avoir un fils bien mis et bien posé dans le monde !

Grande erreur et fort commune ! Travail pour travail, celui des champs vaut tous les autres. Au lieu de m'apprendre le métier sain du laboureur, on me fit porter la selle, on m'enseigna à marcher comme un danseur et à tenir la queue en voûte, ce qui est un signe de distinction.

A trois ans, j'avais passé tous les degrés de l'école primaire, et on me citait à plus de trois lieues à la ronde, Au dire de toutes les fortes têtes de l'endroit, tant de talents ne pouvaient rester enfouis au fond d'une province. On résolut donc de m'envoyer à Paris.

Je n'oublierai jamais le jour de mon départ. C'était une belle matinée d'avril ; les vapeurs de la nuit s'élevaient lentement en s'évanouissant aux rayons du soleil ; la prairie se couvrait de fleurs. Parents et amis vinrent en foule m'accompagner, mais nous étions les uns et les autres insensibles à ce réveil de la nature et aux influences printanières, ceux-là par le chagrin de la séparation, ceux-ci, envieux de mon sort et cachant une secrète jalousie sous les dehors d'un regret affectueux, moi tout entier je le confesse, tourné vers le grand avenir ouvert à mes espérances.

Longtemps après seulement et trop tard, j'ai compris et retrouvé, dans ma mémoire, les charmes de cette journée, où tous les attraits de la campagne semblaient s'être réunis pour me retenir !

O folle jeunesse ! ! Je me promettais un retour glorieux et je ne devais jamais revoir ma Normandie ! Mes premières impressions, en arrivant dans la capitale, furent celles de tous les jeunes gens. Une joie d'enfant, mêlée du naïf orgueil et de l'ambition secrète de jouer à mon tour un rôle brillant sur ce théâtre sans pareil.

Dans cette vue je pris la résolution de ne rien négliger pour réussir, et je me soumis aux exercices des écoles avec une application ardente. Avant six mois je savais par cœur tous les changements de pied, toutes les voltes, toutes les allures.

Chose plus utile, j'appris l'art des courbettes, sans lequel la science n'est qu'un moyen plus court de mourir de faim.

Notre organisation est supérieure à celle de l'homme, cela est évident. Cependant il a la prétention de se croire le plus fort, et puisqu'il a plu au Destin, je ne sais pourquoi, de soumettre notre race à celle des humains, il nous faut malgré nous opposer la ruse à la ruse et chercher par la flatterie un adoucissemennt à la servitude. Ma fierté se révoltait à la pensée d'une telle humiliation; cela me semblait injuste et plus d'une fois je fus sur le point de céder à mes instincts naturels d'indépendance, mais l'énergie de ma volonté dompta celle de mon corps, et je finis par me plier à tous les caprices de mes maîtres, quand le moindre effort m'eût débarrassé des entraves qu'ils pensaient invincibles.

Cette victoire difficile trouva sa récompense. Sur la recommandation de mes professeurs, un honnête homme me choisit pour devenir le compagnon de son fils.

Ce jeune homme était doux et timide, d'une complexion délicate, mais nerveuse. Sa naissance avait coûté la vie à sa mère. Malgré cela — ou à cause de cela — son père lui portait une tendresse excessive. Il ne put s'en séparer, même pour son éducation, et lui donna des précepteurs particuliers. Cette méthode n'en fit pas un savant, mais elle le laissa grandir dans l'innocence, à l'abri des exemples et des conseils corrupteurs du petit monde des colléges. A vingt-deux ans, M. Arthur n'était pas fort en thème, mais il était sage comme une demoiselle et son père n'en demandait pas davantage.

Toutefois celui-ci, vieillard avisé, comprit qu'il fallait prévoir l'irruption du torrent et lui préparer un lit bien endigué sur un terrain permis; il autorisa, il provoqua la passion du cheval, afin d'éviter les autres. L'événement sembla d'abord justifier cette paternelle prudence. Le bonheur de me posséder suffisait pleinement aux besoins d'un cœur, jusque-là tenu sous cloche, loin de tous les dangers. Mon jeune maître ne me quittait pour ainsi dire pas; il veillait avec sollicitude à tous les détails de mon bien-être : nourriture, litière, j'avais tout à profusion et de premier choix. De travail, fort peu. Une promenade tous les jours, et encore si le temps était beau. En un mot, on ne peut rêver une existence plus heureuse et plus pure.

Malheureusement, on se lasse de tout, de la vertu, — surtout de la vertu — comme d'autre chose. Les charmes agrestes du bois de Boulogne, ses allées solitaires sous les arbres, le plaisir de me conduire tantôt avec la rapidité d'une flèche,

tantôt d'un pas tranquille pour mieux savourer l'air frais et les riantes perspectives, ne tardèrent pas à paraître fades au goût de M. Arthur. Peu à peu familiarisé avec la foule qui d'abord l'effrayait, il finit par ne plus quitter le petit cercle à la mode.

C'est là, sur un espace étroit d'un kilomètre au plus de longueur, que se rencontre, dans une cohue abominable, le beau monde de Paris, le monde élégant, le monde à équipages. Les voitures pas à pas se mettent à la file, allant et venant en trois ou quatre rangées, au milieu des tourbillons de poussière. Ce n'est plus une promenade, c'est un *raoût*, une revue générale et mutuelle dont la bienveillance ne fait pas précisément le caractère. Là naissent les médisances, les haines, les calomnies, les rivalités; là se nouent bien des intrigues et bien des drames plus noirs et plus compliqués que ceux d'Alexandre Dumas ou de Balzac.

Là aussi devaient commencer mes malheurs. Parmi les habitués de cette foule brillante Arthur remarqua bientôt une victoria ponceau du meilleur goût et dans cette victoria une belle dame aux yeux bleus. Elle était toujours seule. A vrai dire, il n'en pouvait être autrement. Nonchalemment couchée plutôt qu'assise, sa robe de velours ou de moire étalait sa majestueuse ampleur dans toute la largeur de la voiture et rebondissait même jusqu'au-dessus des roues. Soit hasard, soit affinité secrète, notre phaëton se trouvait toujours à côté de la victoria, mais celle-ci daignait à peine laisser tomber de notre côté un regard protecteur. Arthur, au contraire, fut pris d'emblée : il aurait suivi cette victoria au bout du monde. Pauvre garçon!

La partie n'était pas égale.

D'un côté, une beauté merveilleuse, rehaussée encore par le luxe et l'éclat des plus ébouriffantes toilettes — beaucoup d'expérience avec la fleur de la jeunesse — une grande ambition, un bon estomac et pas de cœur!

De l'autre, toutes les vertus primitives, toutes les illusions, et une violente envie de les perdre! Il ne nous manquait plus que d'*oser*.

La victoria voulut bien nous en fournir l'occasion. Un jour son cheval s'emporta tout à coup et disparut dans les profondeurs du bois; je le suivais de mon mieux, craignant un accident, quand ,parvenu à un endroit très-retiré, je vis la voiture s'arrêter et la belle dame en descendre.... Nous arrivions précisément, et mon maître, à qui la peur avait donné du courage, se précipita vers elle en lui demandant si elle n'était point blessée.

« — Nullement, dit-elle, c'est un caprice de mon cheval;... mais le cocher pense qu'il serait sage de le reconduire à la main, et je me trouve ici dans un assez grand embarras. »

Ce qui donne de l'esprit aux filles ouvre aussi parfois celui des garçons.... J'eus l'honneur de ramener en ville ce précieux fardeau.

A partir de ce moment, tout fut changé dans nos habitudes. Nous n'allions plus au bois; un petit hôtel, — Breda-Street, — devint le but et le centre de toutes nos courses. Arthur finit par n'en plus guère sortir: je passais la moitié des jours — et souvent des nuits — à l'attendre à la porte.

Ces longues stations me parurent d'abord d'un ennui mortel, puis j'y trouvai une source inépuisable d'observations curieuses. On ne connaît pas Paris si on n'a vu ainsi, des heures entières, passer devant soi le multiple courant de sa monstrueuse activité. En suivant le flot, on ne peut juger ni de sa force, ni de la variété des éléments qui le composent; mais s'il vient à se briser sur un obstacle fixe, tous ses détails, toutes ses individualités, montent à la surface, jaillissent, s'éparpillent, murmurent et se dévoilent aux yeux les moins clairvoyants.

Le nombre prodigieux des passants est à lui seul un sujet perpétuel d'étonnement; il dépasse tout ce qu'on peut imaginer, même après avoir parcouru longtemps la ville. J'ai compté, à un carrefour, plus de cinq cents voitures et le double de piétons en une demi-heure. Pauvres humains! quelle agitation! quelle fièvre! D'où vient tout ce peuple? où va-t-il?

A travers le masque insignifiant de la plupart des physionomies, se trahit l'effort persistant, l'ardente poursuite d'un objet toujours manqué et toujours reparaissant.... là-bas, là-bas. C'est là l'impression première, générale; le trait commun. On la retrouve dans tous les quartiers. Avec des habits différents, et avec d'autres formes, les mêmes causes produisent les mêmes effets. Le milieu et les circonstances extérieures changent d'étage en étage; l'homme ne change pas. Uniformité consolante, peut-être, mais triste au fond et qui me remplissait le cœur d'une grande pitié. Combien de fois j'ai frémi en voyant glisser dans l'ombre, éperdue et tremblante, Marguerite au bras de Faust, ou Desgrieux mené en laisse par Manon Lescaut! Combien de Lovelaces, de Faublas, de Turcarets! Ceux-ci en équipages et ceux-là en haillons.... Des Danaës insatiables.... et leur contrefaçons de cuivre et de plomb, courant sans souliers dans la rue. Combien encore de Georges Dandins! Et ce bon monsieur Tar-

tuffe ! le pauvre homme ! Sa postérité est plus nombreuse que celle d'Abraham ! Elle court, elle trotte, rampe, s'insinue, se faufile, ment, trompe, flatte, pille, assassine !... Que la volonté de Dieu soit faite !... Le bon bourgeois de Paris n'est guère bon non plus, je vous assure, moins encore fidèle, et sa compagne le lui rend bien. Il ne faut pas une grande dose de perspicacité pour distinguer à la simple vue l'empreinte des maladies morales qui tourmentent les hommes. Elles ont, comme les autres, leurs signes constants. J'étais parvenu à reconnaître assez facilement, du premier coup d'œil, les genres, les espèces et les degrés. Souvent d'ailleurs les passants eux-mêmes livrent leur secret.

Un plaideur discute tout haut son procès, il gesticule, parle, plaide, juge et ne manque pas de se donner gain de cause, bien entendu.

Le mari *grondeur* prépare son entrée, fait le poing en répétant la péroraison qui doit frapper de terreur la coupable épouse. — Le mari *grondé* balbutie d'avance une excuse, arrange les faits, groupe les circonstances, explique et finit par promettre de ne plus recommencer ! et tant d'autres ! Un mot surpris au passage éclaire toute une situation. La franchise des monologues est proverbiale. Mais ce n'est pas seulement un mot et pas seulement un monologue qu'on peut recueillir ainsi : j'ai suivi des conversations assez longues, j'ai assisté à des scènes assez complètes pour deviner aisément ce qui avait précédé, ce qui devait suivre.

En somme, *sauf les exceptions nécessaires*, tous les humains cherchent à se tromper les uns les autres ; il est même rare d'en voir qui soient sincères avec eux-mêmes. Leur monde est une duperie universelle ! Quelle différence avec le nôtre ! Par malheur, nous sommes les esclaves des hommes et je devais bientôt ressentir le contre-coup de leurs folies.

Pendant que M. Arthur passait tout son temps aux pieds de la dame à la victoria, Jean, mon groom, ne résistait pas mieux aux avances de la soubrette. Il mangeait, ou plutôt buvait avec elle ses gages, ses profits et une partie de mon avoine et de mon foin. Petit à petit, chaque jour, ma ration diminuait ; mon maître, vous le pensez, n'avait plus la liberté d'esprit d'y veiller : tel maître, tel valet. Je maigrissais à vue d'œil, je perdais ma force et mon courage, et je ne m'accoutumais point à ce régime, malgré ma philosophie et la sobriété naturelle de notre race. Mais, tant va la cruche à l'eau.... nous touchions à la catastrophe.

Un matin, je remarquai beaucoup d'agitation dans la maison: les voisins chuchotaient entre eux. Jean avait l'air consterné. Enfin je sus la nouvelle : la victoria avait repris ses promenades vers la grande allée du lac ; l'hôtel Breda ne s'ouvrait plus pour M. Arthur. Celui-ci était ruiné.... complétement ruiné ! Présent et avenir, sa fortune, celle de son père, ses espérances.... tout avait été dévoré.... *fricassé !*... comme disait Jean. Le malheureux vieillard en mourut de chagrin, sans avoir compris, probablement, comment un jeune homme si bien élevé, maître d'un si beau cheval, avait pu se laisser prendre aux séductions d'une femme !.... Que la terre lui soit légère ! Le doux Arthur partit pour l'Afrique, devint zouave, puis turcos et finit par se faire tuer avec les galons de sergent-major. Pour moi, je fus conduit au *Tattersall* et vendu à la criée du samedi.

Je n'avais pas l'air bien fringant après la diète sévère que je venais de supporter, on peut le croire, aussi les amateurs ne firent-ils pas grande attention à ma chétive personne ; je devins pour quelques louis la propriété d'un certain agent ou courtier d'affaires, nommé M. Pressé. Ce gaillard-là connaissait le proverbe : le temps, c'est de l'argent, et comme l'argent était à ses yeux la seule chose utile, bonne, nécessaire, il ne perdait pas une minute. Dormait-il? je n'en sais rien. Avant le jour il sonnait ses domestiques, demandait son café, faisait préparer le cabriolet. Nous partions et jusqu'à midi, de rue en rue, de poste en poste, allant, venant, revenant, nous allions quêter des ordres et porter des réponses. Et toujours train de poste, cinq lieues à l'heure ! M. Pressé vivait la montre à la main ; il mangeait en courant, travaillait en courant, se délassait en courant ou plutôt ne se délassait jamais. Ses plaisirs étaient encore un travail, une spéculation, une affaire ! J'en perds encore l'haleine rien que d'y songer. Ah ! le terrible homme ! Laissez-moi me remettre un peu !

Cependant M. Pressé n'était que la moitié de mes tourments. Dès qu'il m'abandonnait, madame Pressé faisait atteler sa calèche. Ce digne couple avait deux voitures, mais il ne possédait qu'un cheval. Jamais deux parties d'un tout ne se convinrent mieux. Mme Pressé comprenait admirablement son mari, et le servait avec l'instinct d'un bon chien de chasse. Flairer le gibier, suivre la piste, mettre en arrêt les clients, les traquer, les circonvenir, c'était son rôle, et elle avait pour cela un nez merveilleux. Très-désintéressée en apparence et tout-à-fait étrangère aux questions de chiffres, elle s'attachait à plaire et à se faire partout des amies. — Quand on tient le cœur des femmes,

les hommes sont pris du même coup, et M. Pressé savait s'en servir.

Jamais Mme Pressé ne faisait de promenades ou de visites inutiles : sa voiture, ses toilettes, ses bals, ses dîners flattaient sans doute la bosse très-marquée de la vanité qui décorait son crâne aplati ; mais avant tout elle les considérait comme une enseigne, une annonce, dont le public devait payer les frais.

Pour surcroît de malheur, l'association Pressé se trouvait avoir une fille à marier. On la présentait à la cour, à la ville, partout où on pouvait accrocher un billet d'invitation, Et Mlle Pressé n'aurait pas manqué un *cotillon*,... car n'est-ce pas au cotillon que les victoires se décident? Je devais donc l'attendre d'ordinaire jusqu'au matin ; à peine s'il me restait le temps de changer de harnais pour reprendre avec M Pressé la journée quotidienne !...

Cette vie haletante. cette existence de locomotive toujours chauffée est pourtant celle d'un grand nombre de Parisiens. Comment ils y résistent, je ne puis me l'expliquer. Au bout de six mois, je n'en pouvais plus ; j'étais sur les dents, fourbu, poussif et couronné !... Un été de repos dans les prairies natales m'aurait remis sans doute et rendu à ma vigueur première. J'étais jeune encore, mais M. Pressé n'eut pas le temps d'y songer seulement. Il me vendit à un loueur de voitures de remise. Cet homme aimait et traitait les chevaux, comme on aime et comme on traite une pièce de terre.... en vue du produit. Leur faire rapporter beaucoup, le plus possible, était son unique préoccupation. Il n'épargnait ni les soins, ni la nourriture. Très-clairvoyant sur son intérêt, il comprit la nécessité de me *remonter* par un peu de repos. Mais ce bien-être relatif ne devait pas être de longue durée. J'étais destiné à descendre rapidement la pente fatale des misères de notre condition terrestre. Chaque heure de ma vie représentait maintenant une somme de deux francs vingt-cinq centimes ; mon maître le savait trop bien pour en perdre volontairement les minutes et les secondes. Au bout de quelques jours, je me retrouvai attelé sous une porte cochère, attendant la pratique.

Quand on en est là, il n'y a plus qu'à courber la tête et à se résigner à tout. On vit pour le collier, à la merci de tous les orages, et qui pis est, du caprice de tous les passants. Les journées ne sont plus de douze heures, mais de quinze, de dix-huit, de trente ! On dort debout à la pluie, les pieds dans l'eau ; on mange quand on peut, à moments perdus, par fragments et jamais à des heures régulières. C'est l'enfer, monsieur, le proverbe dit vrai.

Vous raconterai-je les détails de cette existence de damnés? Tantôt il faut d'un trait, par une chaleur étouffante, faire une course de douze lieues, et tantôt se morfondre, harrassé, grelottant et transi, une nuit entière de carnaval, à la porte de l'Opéra. On regagne enfin son écurie, accablé de fatigue; survient un client, il faut repartir où bon lui plaira.... Les pauvres cochers qui nous mènent sont bien à plaindre; nous le sommes davantage. Les pieds brûlés par le pavé, épuisés par le macadam, la mort est bientôt notre seule espérance.... A bout d'énergie et de courage, je tombai un soir, mais ce n'était pas la fin de mes épreuves.

Un entrepreneur des boues de Paris me trouva bon encore pour traîner ou plutôt pour aider à traîner son ignoble charrette. Il fut trompé en cela par le loueur de voitures. Celui-ci, habile maquignon, avait réussi, à force d'art, de cosmétiques et d'excitants, à me rendre une apparence de vigueur. Dans cet état il me conduisit au marché aux chevaux, ce dernier rendez-vous des infortunes et des débris de notre malheureuse race. Il n'y a là que des victimes un instant parées, un instant rajeunies, enjeu misérable de toutes sortes de tromperies et de mensonges. Mon boueur s'aperçut bien vite de la faute qu'il avait commise en m'achetant, et remplaçant l'avoine par des coups, il voulut au moins essayer de regagner une partie du prix, bien minime que je lui coutais.

La vie est bien tenace!... je supportai ce régime plus d'un mois!... Puis, au lieu de m'atteler à la charrette.... on me mit dessus. Et c'est ici qu'on m'amena!

Ma fin est cruelle. S'il y a, comme plusieurs le croient, un séjour où les chevaux règnent sur le reste des créatures, j'aime à penser qu'ils usent de ce privilége avec plus d'intelligence et de bonté que ne font les hommes ici-bas. Je ne murmure pas toutefois. Mes souffrances sont sans doute une juste expiation et elles seront utiles, je l'espère, à mes semblables. Vivre, c'est souffrir; ainsi le veut la destinée, mais la vie est courte. Peu importe, au dernier moment, qu'elle ait été plus ou moins douce, plus ou moins pénible; la mort remet tout à sa place. Plaisirs et peines vont se confondre, et dans la seconde vie, à chacun suivant ses œuvres.

Adieu; la douceur du grand repos me pénètre; le sentiment de mes douleurs se perd au milieu d'ineffables harmonies.... il me semble que des esprits m'emportent par de là tous nos cieux et déjà je découvre.... »

A ces mots la voix s'éteignit.... au moins je n'en pus entendre

davantage... mais je restais encore, l'oreille tendue, dans la même attitude, tout absorbé par l'émotion de cette aventure étrange, lorsque, me frappant sur l'épaule, mon compagnon me rappela brusquement à la réalité. — « Que diable faites-vous là, me dit-il. Voilà une heure que je vous cherche.... Il est tard, et on nous attend, vous le savez, au rocher de Cancale.... »

JEMAND.

LE TRÈS-HONORABLE

BENJAMIN DISRAÉLI

(Suite et fin).

Sans nous attacher à la suite du très-honorable gentleman dans la foule des prélats et des guerriers, des diplomates et des propriétaires de provinces assemblés à l'ouverture de la session de 1837, arrivons à l'histoire de l'heure inexorable où notre vanité nous avoue, pour la première fois, que nous ne sommes ni infaillibles ni irrésistibles; elle allait sonner pour M. Disraéli. La session avait à peine commencé, qu'une sortie grossière d'OConnell contre sir Francis Burdett lui remit en mémoire une querelle déjà vieille, et une promesse (*nous nous retrouverons à Philippes*) qui est de celles qu'on tient quand on peut. Il se disposa à la tenir. Tel est l'empressement avec lequel les dettes de haine se paient : si toutes les autres s'acquittaient de la même manière, il y aurait moins de crises commerciales.

« La Chambre aura sans doute pour moi, dit-il en prenant la parole, l'indulgence qu'elle n'a jamais refusée à ceux qui s'adressent à elle pour la première fois; j'espère ne pas en

abuser. Je ne demande que le temps de produire quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit pendant le discours de l'honorable membre pour Dublin. On est accoutumé à tout de sa part, aussi ne m'étonné-je point de le voir mettre une main hardie sur toutes sortes de questions qui n'ont de connexité que celle qu'elles empruntent à ses rancunes contre notre pays, ni de l'entendre en même temps reprocher à l'honorable baronnet de se livrer aux caprices d'une imagination vagabonde. Ce qui m'étonne, c'est la durée de l'entente cordiale entre le *grand* parti whig, entre le gouvernement de Sa Majesté, et le chef de l'agitation séparatiste d'Irlande. (Interruption). Je désire parler à des hommes modérés le langage de la modération. (Rires). Un instant me suffit. (Rires). Vous riez! Ces rires, ne craignez-vous pas qu'on les attribue à des motifs... (Nouvelle interruption). Ce que j'ai à dire est l'opinion de plusieurs honorables membres... (Dénégation). Parlez donc de préjugés après cela! (Rires). J'entendrais volontiers une parole sympathique même de la bouche d'adversaires. (Rires bruyants). Mais je devais m'attendre à ce qui m'arrive[1]. N'importe, j'ai déjà recommencé bien des choses, je m'arrête maintenant, mais le temps viendra où vous m'écouterez! »

Ainsi débuta l'un des plus grands orateurs parlementaires de l'Angleterre; il nous dira que les lauriers de la victoire ne consolent pas toujours de ces défaites-là. L'occasion, espérée sans relâche pendant des années, saisie enfin comme en un rêve, disparaissait avec une escorte d'éclats de rires, auxquels l'article de fond du lendemain ferait faire le tour du monde. « Le voilà donc, ce précieux M. Disraéli, qui devait illuminer les Communes comme la perle illumine les huîtres autour d'elle, au fond des mers! Puisse cette

[1] Evidemment. Qu'attendre d'autre après les personnalités des *Lettres de Runnymède*. Voici comment les deux principaux chefs whigs sont traités dans cet ouvrage. « Lord John Russell... né avec une forte ambition et une faible intelligence, est toujours occupé du bavardage des valets et des servantes. — Un Catilina en miniature.... Un jour se croyant poète, il a écrit la plus pauvre des tragédies de notre langue. Lord Palmerston.... le Cupidon des employés de troisième ordre, se maintient au pouvoir malgré le mépris de la nation.... Sa dextérité semble une combinaison des finesses de procureur et des intrigues d'un Grec du Bas-Empire. Il vous rappelle un valet de pied en trop bons termes avec sa maîtresse... » etc.

leçon lui apprendre que la modestie sied au génie dont les affaires sont embarrassées,» etc. Il lui semblait entendre ces commentaires, et un monde inconnu, où il comptait pour zéro, se révélait soudainement à ses yeux.

.... (Nous nous étions proposé de l'y suivre pas à pas, comptant ses conquêtes et en causant avec ceux de nos lecteurs curieux de peser quelques-uns des éléments du succès politique, mais la fin inopinée de la *Revue* précipite celle de de cette esquisse, et nous réduit à enfermer en vingt pages, vingt années d'une vie qui a influé et influe encore sur les destinées d'un grand peuple. On comprendra qu'il y ait peu de fleurs à cueillir dans la solution d'un problème de ce genre.)

A peu de jours de cette catastrophe, il trouva la force de répondre à un discours de Macaulay sur le droit de copie quelques mots dans le sens des doctrines du congrès de Bruxelles. En sa qualité d'écrivain distingué, il avait trop droit à son dire sur un tel sujet pour être interrompu : la brigade irlandaise même respecta dans les précautions et le souffle atténué de l'orateur les enseignements des grandes misères. Une improvisation d'une demi-colonne, lors de la discussion de la motion Villiers contre la loi sur les grains, lui valut plus tard, de loin en loin, un *hear! hear!* de la part des protectionnistes. Relevé par cet encouragement imprévu, il osait déjà s'aventurer, vers la fin de la session, sur le terrain glissant de l'Irlande pour blâmer le gouvernement de pactiser avec les séditions, quand de formidables oh! oh! le rappelèrent à de cruels souvenirs. Il se rassit. Telle fut sa première session : un grand scandale et un petit succès. Une compensation lui était réservée.... Six mois après, la jeune et belle veuve de Windham Lewio, un de ses collègues, lui apportait en dot une somme ronde de quatorze mille livres sterling de revenus (350,000 fr.) : il n'en faut pas tant pour commander l'attention des assemblées délibérantes.

Cependant des événements autrement graves que la crise ministérielle,[1] suivie du « complot » dit « de la chambre à

[1] A la suite de la discussion sur les affaires de la Jamaïque, les ministres s'étaient décidés brusquement à donner leur démission. Sir Robert Peel se déclara prêt à former un cabinet et en indiqua sur-le-champ les princi-

coucher » s'accomplissaient dans les culs-de-sac de la civilisation britannique où le chartisme affamé hurlait de ses cent mille voix la menace de la guerre civile. Des chefs populaires répondaient aux paroles d'ordre et de paix, que l'ordre et la paix dans l'état, c'est l'abondance dans la famille, le suffrage universel et le scrutin secret aux élections, et reprochaient au gouvernement de leur avoir ôté jusqu'au pain sec des grands mots de réforme et de liberté. Poussés à bout par la non-prise en considération de leur pétition monstre, prétendûment couverte de cinq millions de signatures, ils ne se refusaient plus à l'impatience d'une majorité résolue à la violence....

Les émeutes de Birmingham (1839), trouvant whigs et tories d'accord sur les moyens de répression, M. Disraéli et deux radicaux irlandais furent seuls à refuser des soldats aux ministres. Dédaigneux cette fois des interruptions, ou s'arrêtant pour demander aux interrupteurs, à l'instar de Volney, si c'était l'aristocratie des poumons qu'ils allaient inaugurer en manière de bravade aux chartistes, il offrit aux multitudes trompées l'inutile appui de beaux mouvements oratoires. Les causes des désordres, elles étaient dans la tendance attentatoire à l'influence du gentleman des réformes commencées en 1832, dans l'emploi d'un gouvernement qui, ne se pouvant respecter nulle part, invitait partout aux soulèvements. « Ce que les hommes ont toujours « désiré, le type d'autorité, qui est dans leur esprit et » dans leur cœur, c'est un pouvoir réunissant toutes les garanties de capacité et de moralité : ils obéissent à cette » inspiration quand ils parlent de souveraineté du peuple, » sans se douter que ce gouvernement produit toujours un » résultat inverse de la capacité et de la moralité.... Mais on

paux membres. Mais comme les whigs avaient entouré la reine dès son avènement au trône de personnes dévouées à leurs intérêts et à leurs pansions, Peel demanda à disposer des principales charges de la maison royale. La reine répondit à cette exigence par le billet suivant, en conséquence duquel l'homme d'état conservateur reprit pour deux ans encore son rôle de chef de l'opposition :

« La reine ayant réfléchi sur la proposition faite hier par sir Robert Peel, » d'éloigner les dames de sa chambre, ne peut consentir à un procédé qu'elle » croit contraire à l'usage et qui répugne à ses sentiments. » — Ce petit démêlé a reçu le nom de « complot de la chambre à coucher. »

» s'efforce de faire croire que la conscience de chaque ci-
» toyen, par l'illumination naturelle et spontanée, est un
» meilleur juge des intérêts de l'état que la conscience de
» personnes qui, par position, par éducation, par esprit
» de corps, par intérêt de carrière, sont directement liées
» au pouvoir... Aux tribunes électorales (A High Wycombe?)
» et ailleurs on ne cesse de remplir la tête du peuple de
» notions sur l'esprit humain, le progrès des lumières, et
« toutes ces puissances idéales qui ne sont pas accoutumées
« à rendre compte de leurs actes. — Puis l'on trouve étrange
» que le peuple nous rende responsable de tout ce qui lui
» arrive de mal, de tout ce qui lui manque de bien! et l'on
» ne veut lui répondre qu'avec de la mitraille! »

N'est-il point d'excuse aux excès de ces chartistes? Il en voit une dans leur misère et termine ici le tableau de l'état où il les a trouvés :

« Il y a un moyen de parler de tant de détresse de ma-
» nière à ne pas empêcher les heureux de dormir : il ne
» s'agit pas de partir du point de vue qu'on s'y habitue. Pour
» moi, j'ai toujours vu dans la pauvreté la plus difficile à
» endurer de toutes les peines humaines. Le temps nous
» console de nos pertes. La maladie a sa convalescence, le
» crime ses moments de repentir. Mais la pauvreté, parmi
» nous où le pauvre est un criminel couvert de sarcasmes et
» insulté avec impunité, la pauvreté est une plaie, une honte
» sans fin. Elle donne au monde un aspect connu du pauvre
» seul. Les douleurs de la vie sont plus terribles, parce qu'el-
» les tombent de tout leur poids sur le cœur, et ses joies,
» entrevues de loin, navrent plus que tout le reste, parce
» qu'elles sont inabordables. La terre même, se joignant
» aux ennemis du pauvre, déploie devant lui des prairies
» vertes et des bois pleins d'ombre où ses pas n'osent pé-
» nétrer. Et le ciel... a des vents pour le mordre, et des
» averses pour le glacer. Ainsi il cesse d'être homme, mais
» si les animaux des champs ont leurs tanières, lui, chassé
» de la porte du pauvre comme de celle du laboureur, est en
» proie à plus de souffrances qu'il n'en échoit à aucune au-
» tre créature! »

« Mon unique objet en ce moment, ajoute-t-il en finis-

» sant, est de dire à mes risques et périls ce que je pense » de la conduite des affaires; il ne m'appartient pas de dis- » cuter les moyens. Les moyens ne manquent jamais aux » principes, quand les principes sont bons et en bonnes » mains. Mais au lieu d'effaroucher l'esprit public et de l'en- » raciner dans ses méfiances, il me semble grand temps de » commencer la réforme morale des intelligences. On réus- » sit à déplacer de mauvaises idées et de mauvais sentiments » au profit de meilleures idées et de meilleurs sentiments. » On échouera toujours à vouloir refouler les plus funestes » tendances par la force. L'intelligence seule doit corriger » et diriger l'intelligence. »

Malgré cette doctrine, il refusait, quelques jours après, son assentiment à un projet d'instruction obligatoire présenté par lord John Russell. Disons en passant que ce projet échoua, parce que les chefs des différents partis ne purent tomber d'accord sur la nécessité d'une diffusion plus générale de l'alphabet, base assez étroite cependant pour concilier la majorité des esprits. Outre d'insurmontables objections contre la clause d'obligation, basées sur le fait que le secret de la liberté réside dans le SELF GOVERNMENT *de l'individu et la faiblesse du pouvoir;* que l'école pas plus que la presse n'a besoin d'être organisée, que ces forces produisent spontanément tout le bien qu'on doit en attendre; qu'étant de leur nature des instruments d'opposition, elles perdraient toute leur efficacité entre les mains du pouvoir, etc., il en avait de non moins sérieuses, disait-il, à élever contre les dispositions d'un projet où l'élément religieux n'occupait pas, selon lui, une place assez prépondérante. Partant de généralités : « L'homme ne vit pas seulement du pain, et ses destinées dans le temps préparent ses destinées immortelles; pour lui, la terre ne sera jamais qu'une figure qui passe, et la vie que le rêve d'une ombre; à moins de supprimer la mort et d'étouffer ces dégoûts, profonds précurseurs d'une autre félicité, nos théories sont d'amères dérisions; il faut une religion à l'homme pour l'aider à supporter la vie, il en faut une aux sociétés, pour qu'elles subsistent; moraliser le peuple, c'est lui rendre ses croyances, c'est l'enlever à un matérialisme grossier pour faire arriver

jusqu'à lui l'enseignement religieux dont la tradition semble parfois prête à s'interrompre, c'est rapprocher le peuple du clergé, etc.; partant de là, disons-nous, pour critiquer le système proposé, il se hâtait de poser les questions suivantes : Qu'est-ce que la publicité de la presse ? Une machine qui distribue l'écriture imprimée sous la forme où elle est le plus facilement accessible aux masses, et qui établit un mode de correspondance régulière entre des écrivains quelconques, inconnus les uns aux autres. Qu'est-ce que votre instruction primaire ? Une méthode mécanique pour apprendre à lire, écrire et compter, sans acception de l'usage qu'on peut faire de ces moyens de communication intellectuelle.... Confondre l'extension des lumières avec celle de la justice, continuait-il, était la grave erreur du libéralisme whig. »

Voilà donc un homme politique qui refuse des soldats aux ministres par le motif que l'émeute a sa source dans la faiblesse du pouvoir, et repousse un projet d'éducation parce que le gouvernement doit rester faible dans l'intérêt de la liberté. Dans sa haine aveugle des whigs, M. Disraéli s'exposait vraiment à d'étranges reproches d'inconséquence. Qui sait? peut-être les ambitionnait-il plus que rien d'autre, et avait-il aiguisé d'avance les poignards de sa réplique.. Alors il eut la joie de se voir attaqué successivement par deux ministres du cabinet qui ne se doutaient pas des dangers d'une lutte personnelle avec un homme d'une si belle imagination. « On parle de contradiction, fit-il en commençant. Que les très-honorables gentlemens me permettent de le leur dire : j'espère me contredire souvent ici... Les questions importantes se présentent toujours sous plusieurs aspects contradictoires, » etc. Il aurait dû ajouter : surtout selon les temps et les besoins de la cause. Cette scène tournait à son profit en le tirant de la foule des unités parlementaires : n'est pas pris à partie par deux secrétaires d'état qui veut. Poursuivant ses avantages, le 9 août 1839, toujours à propos du chartisme, il passa en revue les actes des whigs et les fit voir eux-mêmes, non tels qu'ils s'efforcent de paraître en badigeonnant leur décrépitude, mais tels qu'ils sont, les intérêts qui les dominent, et ce qu'il y a encore de vi-

vant dans la formule : sorte de statistique morale où le détachement de cœur et d'esprit disparaissait derrière une verve passionnée. « Il leur sied de parler de ce peuple » pour lequel ils n'ont que des lois repressives, des juges, » des grandes routes, des rues bien pavées, des gendarmes » et l'éclairage au gaz; à qui ils n'ont donné pour les choses » d'ici-bas, pour les devoirs, les droits, les intérêts de la » vie domestique et politique ni principes fixes, ni croyances » actives qui fassent vibrer dans l'âme la corde du dévoue- » ment et de l'honneur aujourd'hui muette.... Ils se vantent » de leur constitution! En effet! c'est un système au moyen » duquel le souverain ne peut faire de mal et personne ne « peut faire de bien. » Que voulait-il donc? se demande-t-on. Une république ou un shah? En premier lieu la chute des whigs : ensuite une royauté forte. Le faible des sociétés modernes, à ses yeux, c'est le pouvoir, et dans le pouvoir la royauté. Ses romans politiques laissent entrevoir le reste. On sait que notre échelle sociale n'est pas celle des anges : il en imagine là une autre où le milieu manque... Du sommet, une aristocratie opulente laisse tomber d'abondantes aumônes.

En attendant, M. Disraëli se ruinait dans l'esprit de son chef, car d'un côté l'honorable baronnet, constamment soucieux de conserver le respect de ses adversaires, désapprouvait chez ses amis politiques les intempérances de langage; de l'autre, loin de partager des vues ultra-conservatrices, il se montrait déjà disposé à accorder des concessions aux lieux communs de son époque. De tous les membres de la chambre des communes, nul peut-être n'était plus inhabile par caractère et habitudes de pensée à discerner les grands talents de M. Disraëli.

*
* *

Les whigs usés peu à peu par les difficultés auxquelles nous avons déjà fait allusion, succombèrent enfin en 1841 à un vote de non-confiance, sanctionné après un appel au pays, par une majorité conservatrice de 90 voix. Ministres encore à l'ouverture du parlement, et appelés à rédiger le discours de la couronne, ils eurent soin d'y définir la double tâche qu'ils n'avaient pu accomplir, mais qu'ils impo-

saient à leurs successeurs. Ils dirent aux Chambres : « Les dépenses extraordinaires qu'ont entraînées les événements du Canada, de la Chine et de la Méditerranée, et la nécessité de tenir sur pied des forces suffisantes pour protéger nos vastes possessions, nous obligent à chercher les moyens d'accroître le revenu public. Sa Majesté désire ardemment que ce but soit atteint de la manière la moins onéreuse pour son peuple, et il lui a paru que votre attention devrait se porter sur la révision des droits qui frappent les produits étrangers. Vous aurez à examiner, d'une part, si quelques-uns de ces droits ne sont pas à la fois improductifs pour le trésor public et vexatoires pour le commerce : d'autre part, si le principe de la protection n'a pas reçu une extension également nuisible au revenu de l'état et aux intérêts du peuple. Sa Majesté désire aussi que vous preniez en considération les lois qui règlent le commerce des grains. Vous aurez à voir si ces lois n'aggravent pas les fluctuations naturelles des moyens de subsistance, si elles n'entravent pas le commerce, ne dérangent pas le cours de la circulation monétaire, ne diminuent pas le bien-être, et n'accroissent pas les privations du grand corps de la nation. »

« Ainsi, dit M. Guizot, les whigs chargeaient sir Robert Peel de réparer leurs fautes et d'acquitter leurs promesses. » Il était condamné à relever les pouvoirs et à réformer les lois, à combler le déficit et à soulager le peuple. Pour lui, conservateur, il s'agissait d'opérer à l'aide d'une majorité, dominée au fond par des préjugés intraitables, des réformes où les libéraux de profession avaient échoué. A la façon dont il se mit à l'œuvre, il fit voir qu'à la faculté de comprendre les situations, il joignait une grande disposition à s'y soumettre. La question financière attirant d'abord son attention, il appliqua avec hardiesse le principe que, quand la substitution d'un droit modeste à un droit excessif amène une diminution considérable dans le prix d'un objet, elle a pour résultat un développement de la consommation. La vérité de ce principe avait été démontrée par la réforme de sir Rowland Hill dans les postes. De 1 fr. 10 c., prix moyen d'un port de lettre en Angleterre, le port tomba brusquement à 10 centimes. Il fallait donc que le nombre des lettres fît

plus que décupler, pour que le trésor retrouvât la même recette brute. Ce résultat, cru impossible, s'est pourtant réalisé. Sir Robert Peel fit le même essai sur les droits de douane. Douze cents articles étaient compris dans le tarif, il réduisit les droits sur sept cent cinquante, et ces réductions, en y ajoutant celle dont le café et les bois de construction furent également l'objet, devaient entraîner pour le trésor une perte de 26,000,000 de francs. Pour rétablir l'équilibre, il s'adressa à une taxe de 3 pour $_0/^0$ sur les revenus fonciers, mobiliers ou professionnels au-dessus de 3750 fr. Quant aux lois qui frappaient les blés étrangers d'une sorte de prohibition (35 fr. par 300 livres), il en amoindrit l'effet en abaissant la taxe de 10 fr. Ces mesures de conciliation ne satisfirent complètement que la minorité modérée de l'assemblée. Le parti radical poussa systématiquement à la suppression de tous les impôts de consommation, afin de rendre inévitable les taxes sur la propriété et le revenu, et de faire peu à peu de l'impôt direct la base des finances nationales. Les whigs, pour capter l'appui des classes industrielles, abondaient dans le sens de ce système qui aboutirait en dernière analyse à exempter la masse des contribuables pour faire peser exclusivement les charges publiques sur les propriétaires : c'est-à-dire, à l'oppression de la minorité par la majorité. Les tories de l'ancienne école demandaient qu'à tous les degrés de l'échelle mobile les droits fussent élevés. Une scission commença dans le parti conservateur et jusque dans le cabinet, d'où le duc de Buckingham se retira, criant à la défection et à la ruine du pays. Dans la discussion du budget, il y eut cette anomalie, que Peel était applaudi quelquefois par les whigs, et écouté la plupart du temps avec une sorte de consternation sur les bancs ministériels. En vue de le soustraire aux périls d'une situation qui devait se dessiner à la votation par le passage de 104 voix conservatrices à l'opposition, M. Disraëli essaya à plusieurs reprises de démontrer que les principes financiers du très-honorable barronnet coïncidaient avec ceux professés par Pitt pendant et après la guerre d'Amérique; que, par conséquent, la liberté du commerce, loin d'être d'invention radicale comme on le croyait communément, était en réalité

l'une des traditions précieuses du parti tory; mais il parlait à des gens enclins à prendre l'obstination du caractère et la médiocrité monotone de vues pour de la probité politique; et les principes de Pitt, quels qu'ils fussent, n'avaient point été appliqués. La vraie défense de sir Robert Peel était dans la force des choses. La politique est, comme toute science, un résultat variable et progressif, une combinaison du travail des faits et du travail de la raison humaine. Elle ne doit pas résister à l'expérience au nom de doctrines, qui bien souvent n'ont eu qu'une minute dans l'histoire et un jour dans la tête de leurs inventeurs. Lorsque, pendant un certain espace de temps, elle a été impuissante devant une situation, il faut qu'elle remette ses plans à l'étude, et qu'elle se demande si elle n'a point omis quelque donnée du problème qu'elle voulait résoudre. La foi à des abstractions, dites *protection, liberté*, etc., n'opère pas sur les événements comme une baguette magique : si l'on ignore ou méconnaît les désirs qui sont au fond de la société, et qui demandent à se faire voir, on est toujours forcé de céder la place à ceux qui prennent le rôle plus adroit et plus facile de nier les principes pour s'en rapporter aux faits.

L'Irlande attendait ensuite le très-honorable barronnet : là encore il se retrouvait en face des adversaires et des partisans systématiques des innovations. C'était O'Connell réclamant pour son pays la même franchise électorale, la même organisation municipale qu'en Angleterre, et pour ses concitoyens les droits et priviléges du peuple anglais. C'étaient les tories de la Haute-Eglise qui se refusaient même à continuer le léger subside accordé au collége catholique de Maynooth. C'était ailleurs des centaines de mille fanatiques accourus aux meetings pour réclamer le rappel de l'union. Placé entre ces divers antagonismes l'homme d'Etat a songé premièrement à protéger les personnes contre l'assassinat : à cet effet, un bill pour établir quelques mesures de police sur la possession des armes à feu fut présenté par lord Eliot, secrétaire d'Irlande. Lord Cléments, député du comté de Leitrun, le taxa aussitôt de diabolique: M. Sheil tint à peu près le même langage : « On se demandera en Irlande, dit-il, comment il se fait que des mesures qu'aucun ministre n'o-

serait proposer pour l'Angleterre, soient adoptées sans difficulté pour notre pays. » A ces clameurs et à d'autres, sur lesquelles il fallait compter, s'ajouta celle de M. Disraéli, jusqu'alors un des partisans, nous dirons même un des admirateurs les plus bruyants du ministre.

Il déplorait le sort du parti tory, empêché dans une ornière, abandonné de ses chefs,... réduit à appuyer un ministère sans savoir pourquoi. Pour la première fois, un ministre tory se montrait hostile à l'Irlande. Les torys étaient les alliés naturels de l'Irlande; ce n'était pas à eux qu'elle devait son code pénal. Fouillant l'histoire, sans y trouver Strafford, il en tirait les dogmes de ce parti tory, *le parti de la démocratie anglaise*, et faisait voir combien sir Robert Peel les violait dans sa conduite actuelle. « Or, ajoute-t-il, je veux bien appartenir à ce parti, mais encore faut-il un chef capable de le conduire. »

On a cru voir la clef de cette évolution inattendue dans le refus net, opposé à certaines avances indirectes, auxquelles un jour M. Disraéli faisait allusion dans une réplique, en reconnaissant qu'à la formation du ministère Peel, il eût volontiers accepté une place dans l'administration. Quoi qu'il en soit, il est certain que dès cette mémorable nuit de juillet 1843, on le rencontre en toute circonstance avec les adversaires déclarés du très-honorable baronnet, au premier rang des tories, hostiles au mouvement, qui s'étaient séparés du ministère dès la première session et dont le nombre allait croissant avec le développement naturel des réformes apportées à la législation des douanes. Quand, en 1841[1], sir Robert Peel fit une question de cabinet de son projet sur les sucres, et pria la Chambre de revenir sur un vote précédent, déclarant, qu'indépendamment de son opinion personnelle sur les mérites de ce vote même, il y avait des raisons politiques qui ne lui permettraient pas de l'accepter, qu'il était le résultat d'une coalition d'éléments hétérogènes, et que se soumettre à un fait si grave, serait en encourager d'autres de

[1] La chambre avait adopté, en l'absence de Peel, sur la proposition d'un membre conservateur, et malgré l'opposition du chancelier de l'échiquier, un amendement qui réduisit de 4 shellings les droits sur les sucres, d'où qu'ils vinssent. Le projet ministériel faisait une exception au préjudice des États à esclaves.

même nature, M. Disraéli se demanda pourquoi l'horreur du très-honorable baronnet pour l'esclavage ne s'étendait pas aux bancs ministériels, avilis deux fois en un mois par l'obligation de rescinder leurs décisions. Quand Peel refusait plus tard de distraire des consolidés une somme de 280,000 livres, en faveur de cette vague généralité, les intérêts agricoles, M. Disraéli arborait le drapeau de la protection, sauf à se faire ressouvenir de la théorie sur les origines de la liberté du commerce, et à répliquer que toutes les libertés sont sujettes à des restrictions. Puis il concluait ainsi un discours de deux heures, applaudi à outrance par l'école dite « de la Jeune-Angleterre, » déjà groupée autour de sa personne, « *S'il nous faut le free trade* » pour ma part, honorant le génie, je préfère que nous le recevions de l'honorable membre pour Stockpart (Cobden), plutôt que de celles de quelqu'un qui a trompé la confiance généreuse d'un grand peuple et d'un grand parti par d'habiles manœuvres parlementaires. Peu m'importe le résultat. Dissolvez, si cela vous plaît, un parlement que vous avez trahi. Appelez-en au peuple, il se méfie de vous. En attendant, nous avons toujours la ressource de vous dire que votre gouvernement est une hypocrisie organisée! »

Ces deux passages suffisent pour montrer l'esprit dans lequel se faisaient ces attaques; nous ne les multiplierons pas. Le moment de la charge à fond arriva quand sir Robert Peel, convaincu par l'insuffisance des récoltes et la maladie des pommes de terre, non moins que par les arguments de M. Cobden, de la nécessité de sacrifier ses intérêts de parti à son honnête sollicitude pour son pays, se résolut à ouvrir toutes les portes aux moyens de subsistance. Il faudrait raconter les épisodes de la lutte, dire quelle persévérance, quelle habileté, M. Disraéli mit à prouver à cet homme fort qu'il en était un plus fort encore; comment il « arracha le masque d'hypocrisie, » à ses protestations de désintéressement et de moralité, l'entraîna sur le terrain des personnalités ne l'accusant de perfidie et de petites roueries plus méprisables que le mensonge; comment il le rendit ridicule aux yeux de ses amis même, en imitant ses gestes et répétant ses citations latines; comment il devint plus

pressant à mesure que s'élargissait le gouffre, où l'homme d'état finit par être entraîné, après avoir prémuni l'Angleterre contre la disette de 1847, comment enfin, et surtout, des services publics si éclatants ne devant pas demeurer sans récompense, la capitainerie de l'aristocratie orgueilleuse de l'Angleterre lui fut offerte aux Communes. Mais le temps presse : passons.

(A suivre).

CHRONIQUE BERLINOISE.

Depuis ma dernière lettre, il s'est passé tant d'événements importants dans la capitale de la Prusse, que j'aurai beaucoup à faire à les récapituler, même en courant. A mon retour de Dresde, je suis tombé en pleine *Fête gymnastique*, et il ne s'agissait de rien moins que d'une manifestation nationale qui avait attiré environ 50,000 étrangers à Berlin. Grâce au vieux patriote germain, le Dr John, la gymnastique n'est point seulement pour les Allemands un exercice d'école, mais bien un principe national et un moyen de propagande libérale. « Le but de la gymnastique, » dit un écrivain du recueil *Unser Vaterland*, dont je vous ai déjà parlé, « est la fleur et la santé corporelle et spirituelle de l'état et de la famille ; » c'est ce qui a donné à la fête du 10 août une importance exceptionnelle. Plusieurs milliers de gymnastes, venus de toutes les parties de l'Allemagne, tous vêtus de triége gris clair, se sont déployés en cortége dans les rues de Berlin, à l'ombre du drapeau allemand dont les couleurs, *noir*, *rouge* et *or*, avaient été proscrites jusqu'en 1848. Dans

les bois de pins de la Hasenheide, l'assemblée fêta le cinquantième anniversaire de l'établissement de gymnastique de Berlin, et là, comme à Spandau, à Pichelswerder, où l'armée des gymnastes fit des parties de campagne, et dans le vaste établissement de Kroll où eut lieu le banquet et le bal d'adieu, retentit ce cri : *Vive l'unité de l'Allemagne !*

Ce phénomène était loin d'être isolé. Il se rattachait à l'agitation générale inspirée par la crainte de l'envahissement des provinces rhénanes par les Français, et propagée par le *National-Verein.* Cette agitation a cela de remarquable, qu'au lieu d'être anarchique comme en 1848, elle se place volontairement sous le sceptre du roi de Prusse, ou plutôt elle force celui-ci à accepter, bon gré malgré, la mission de réaliser l'unité allemande en face des menaces de l'extérieur.

La grande souscription nationale pour la construction d'une flotte qui serait placée sous le commandement immédiat de la Prusse, est le levier dont se sert pour le moment le parti libéral. Le roi Guillaume aurait mauvaise grâce à refuser la puissance qu'on lui offre et le titre anticipé d'empereur d'Allemagne, dont on fait ouvertement resplendir les lettres d'or à ses yeux. Malheureusement le parti révolutionnaire comprend tout le danger de cette séduisante perspective et prévoit qu'il faudra plus tard compter avec la nation, à des conditions qui ne feront pas les affaires de l'opinion monarchique. En attendant, on multiplie les collectes pour la flotte, tout en murmurant contre la fantaisie du roi d'aller se faire couronner pompeusement à Kœnigsberg, tandis que les sommes précieuses affectées à cette cérémonie surannée, viendraient si à propos en aide à l'œuvre nationale de la marine. Quelques naïfs s'imaginent que l'entrevue de Compiègne réduira à néant toute l'agitation actuelle en la rendant désormais inutile par le réglement entre l'empereur et le roi des questions litigieuses; mais pour qui connaît le souverain du deux décembre il n'y a pas d'illusion possible. S'il parle de paix, ce sera le cas de dire : *para bellum !* et d'ailleurs si le roi de Prusse songeait à immiscer Napoléon III dans les affaires de l'Allemagne, sa popularité serait à jamais perdue.

L'agitation allemande ne se borne pas seulement à la politique. Dans son aigreur contre l'élément français en général, elle s'empare des moindres occasions pour jeter la pierre à son voisin d'outre-Rhin. C'est ainsi que la malencontreuse publication de l'abbé Domenech intitulée : *Manuscrit pictographique américain, précédé d'une notice sur l'Idéographie des peaux-rouges*, a été exploitée depuis deux ou trois mois par tous les journaux allemands, ravis de pouvoir prendre les savants français ainsi que le ministère d'Etat et l'Académie, sous les auspices desquels le livre a paru, en flagrant délit de légèreté et d'ignorance. On sait que les images primitives et souvent obscènes reproduites dans ce livre, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'arsenal, sont accompagnées d'inscriptions ou d'explications en allemand, que le savant abbé a prises pour des termes de la langue des peaux-rouges. On en a tiré la conséquence, que ce fameux manuscrit attribué aux sauvages de l'Amérique du nord, n'était autre chose qu'un cahier d'école barbouillé par un gamin allemand mal élevé, et reproduisant des scènes vulgaires, des ustensiles de ménage, des pains d'épice, des ciseaux, des fourchettes, des verres à bière, des fusils, etc. Certes, il y avait de quoi rire d'une découverte si pompeusement proclamée, et surtout de la sanction que lui donnait le premier corps savant de France. Mais de là à en remplir les journaux, à publier des brochures, à étendre sur toute la nation française la faute grossière d'un seul, il y avait une distance à observer, dont le bon goût et la délicatesse internationale eussent dû marquer les limites, et, sous ce rapport, la presse allemande s'est montrée pédante et mesquine là où elle aurait dû rester juste.

Pour ma part, si j'avais une opinion à exprimer sur la publication de l'abbé Domenech, que j'ai tenue plusieurs fois entre mes mains, je serais porté à attribuer le manuscrit non à un écolier, mais à un maniaque, car les grossiers dessins qu'on y trouve, tout primitifs qu'ils soient, n'ont rien d'hésité, de débile, de tremblant comme le barbouillage des enfants. D'un bout à l'autre du cahier au contraire, le trait est ferme, décidé, comme les images tout aussi inhabiles qu'on retrouve sur les tombes égyptiennes; chaque personnage est

indiqué par les mêmes traits et d'une manière typique. En outre il règne dans tout le manuscrit une régularité, une répétition constante des mêmes motifs, qui trahit une idée fixe. Et enfin les personnages, animaux, ustensiles ou armes, sont accompagnées de signes mathématiques tels que des ronds, des croix, qui m'ont rappelé la manie d'un fou du Champ-de-l'Air de Lausanne, lequel multipliait partout des figures du même genre. Telles sont les raisons qui me font croire qu'il s'agit de l'œuvre de quelque colon maniaque, œuvre dont l'étrangeté est d'ailleurs incontestable. Cela n'empêche pas l'abbé Domenech et l'Académie de s'être ridiculement compromis en prenant des caractères et des mots allemands pour des monuments de la langue des sauvages [1].

Tandis que les journaux font des gorges chaudes du livre des sauvages, le théâtre s'est emparé après eux de l'aventure du comte de Hahn. Ce hobereau de la vieille roche a fort amusé l'Allemagne par la proclamation d'un décret destiné à réglementer la conduite de ses vassaux vis à vis de sa hautesse. Il exige, par exemple, que ses serviteurs ne s'approchent de lui que parés d'une cravatte blanche et de gants de même couleur, qu'ils déposent en sa présence leur pipe ou leur instrument de travail et s'inclinent trois fois en lui souhaitant un très-humble bonjour (unterthänigsten guten morgen), etc. Ce réglement, digne du moyen âge, et qui sans doute n'était pas destiné par son auteur à la publicité, a néanmoins fait le tour des journaux libéraux de l'Allemagne, qui en ont profité pour jeter le ridicule sur la vieille aristocratie allemande qui, à la vérité, ne le mérite que trop. Aussi le seigneur de Hahn n'est-il plus appelé (par allusion à son nom qui signifie coq), que le *comte Kikeriki*, et les petits théâtres se sont empressés d'en enrichir leur répertoire bouffon.

Comme on le voit, tous ces petits faits se lient intimément, et ne sont qu'autant de symptômes d'un nouveau réveil du libéralisme, qui est dû cette fois plutôt à la crainte de l'étran-

[1] Au moment où j'écris ces lignes, je découvre dans le *Temps* et autres journaux de Paris, une lettre de l'abbé Domenech qui, de retour d'un long voyage, s'étonne de tout le bruit qui se fait autour de son livre et annonce une justification complète de sa découverte. Il sera curieux de voir comment il s'y prendra !

ger qu'à la haine des institutions politiques. L'approche des élections donne en outre à ce mouvement un but d'une actualité pleine d'urgence, et l'on a tout lieu de croire que la majorité de la nouvelle chambre des députés sera d'un libéralisme assez prononcé pour donner des inquiétudes au parti de la cour, et pour achever la défaite des féodaux absolutistes.

Tandis que la bannière aux trois couleurs se déploie impunément aux yeux du nouveau roi constitutionnel, et que les souscriptions pour la flotte allemande remuent un peu le sang pâle et tranquille des Prussiens, le parti féodal déplore les pertes les plus précieuses. Sthal, son chef, son soutien, son organisateur, son orateur, vient de mourir. C'est pour lui comme pour la science une perte qui est sentie même par les ennemis du vieux système. J'ai eu la bonne fortune d'entendre Stahl dans sa chaire de l'université, et j'ai admiré cette parole claire, hardie et habile, d'autant plus dangereuse qu'elle donnait à l'erreur toutes les belles apparences de la vérité. Le grand inventeur de l'état christo-germanique, ce réactionnaire dogmatique qui avait énoncé la fameuse proposition : « *L'autorité, non la majorité,* » qui prétendait que la science, pour éviter le danger de l'application, doit retourner en arrière, n'était autre chose qu'un homme de lumière qui, volontairement, s'était placé du côté de l'ombre afin d'y briller d'un plus grand éclat. Un esprit comme le sien eût pu faire marcher la science conformément à l'esprit du siècle, mais, égaré par une ambition mesquine, il a préféré pousser ses racines dans les profondeurs du sol ébranlé par les secousses des dernières années, et émonder ses rameaux qui ne demandaient qu'à s'étendre. — Juif de naissance, il a trahi sa race en proclamant l'intolérance en matière religieuse; homme du peuple, il a trahi sa classe en donnant la main à la féodalité; homme de science, il a trahi la science en la retournant du côté des vieilles doctrines. Il aurait pu être comme Mittermeyer, le grand et éloquent jurisconsulte d'une société nouvelle ; il a préféré se faire le sophiste des vieux préjugés et des puissances vermoulues. — Aussi est-il bien mort tout entier, enseveli sous l'échafaudage impossible qu'il avait construit pour étayer les ruines de la féodalité.

Le spectacle qu'offre actuellement la Prusse est de nature à frapper les étrangers, surtout ceux qui viennent de France. Dernièrement, rentrant chez moi, je trouve sur ma table les cartes ornées de MM. Garnier-Pagès et Ernest Desmarest, dont je venais d'apprendre la présence à Berlin. Je les rejoins à leur hôtel et je les trouve ravis de l'état de l'Allemagne, aspirant avec délices cet air de liberté dont l'empire a sauvé leur patrie, reconnaissants de la cordiale réception qu'ils rencontrent, et tout émus encore du grand succès qu'ils venaient d'obtenir la veille dans la séance du *National-Verein*, où M. Garnier-Pagès avait pu porter, à haute et intelligible voix, un toast à la fraternité et à la liberté des peuples.

Sous le régime constitutionnel, Berlin, qui jusqu'à présent n'était guère qu'une résidence militaire et une ville universitaire, comme tant d'autres en Allemagne, prend peu à peu le caractère d'une ville européenne. Le progrès est si visible que j'ai pu le constater par les faits depuis un an que je suis de retour en Prusse. C'est ainsi que les deux ou trois lignes d'omnibus qu'on comptait à Berlin l'été dernier se sont décuplées depuis quelque temps et que le public, qui d'abord avait évité comme trop coûteuse, ou méprisé comme trop populaire, cette manière de circuler dans les vastes espaces de la ville, a fini par s'y habituer et remplit maintenant jusqu'à l'impériale les voitures, qui le transportent, pour un *silbergros*, d'un quartier à l'autre. Un autre progrès non moins précieux, c'est l'institution de commissionaires tarifés qui, pour une bagatelle, sont à la disposition du public. A-t-on un avis à faire parvenir, le commissionnaire vous fournit le papier, l'encre, la plume, en un mot *tout ce qu'il faut pour écrire*, comme dit M. Scribe, et par dessus le marché, le ministère de ses jambes qui, pour une bagatelle, vont porter votre message à son adresse. — Avez-vous soif, vous trouvez sur les places, dans les principales rues, sur les promenades, d'élégants pavillons où de jeunes hébés fort dégourdies vous servent un soda rafraîchissant, *mit oder ohne...*, c'est-à-dire, *avec ou sans* sirop de groseilles. — Enfin, les droschkes ou fiacres sont toujours à meilleur marché que partout ailleurs. Pour cinq silbergros, environ 75 centimes, ils vous transportent aussi loin que vous le désirez, dans l'intérieur de la

ville. — Les Berlinois, ravis de ces perfectionnements, commencent à appeler leur cité une *Weltstadt* (ville cosmopolite) et je crois qu'ils auront raison dans une dizaine d'années. Paris, non plus, n'a pas été bâti en un jour.

A ce propos, permettez-moi, comme on dit dans la vie parlementaire, de vous demander la parole pour un fait personnel. L'opinion, qu'ensuite de ma première impression, j'avais exprimée sur Berlin dans la *Revue* du mois de février, m'a valu de divers côtés des reproches et des récriminations. Une revue très-connue, le *Magazin für die Literatur des Auslands* (Magazin pour la littérature de l'étranger) m'a pris à partie dans un article intitulé : *Herr Wilhelm Reymond und die Revue Suisse*, et signé des initiales J. R. D. Ce qui a vexé avant tout l'auteur germain, c'est que je reproche aux Berlinois de manquer de rondeur. « Ainsi, s'écrie-t-il, l'Allemand doit être *tout rond* , comme un tonneau de bière. » Evidemment l'écrivain berlinois n'a pas compris que *rondeur* signifie en français *franchise*, *bienveillance*, *ouverture d'esprit*, et son article anonyme n'est guère de nature à me faire revenir de mon opinion. Il me reproche aussi de porter un jugement trop précipité sur Berlin, que j'aurais auparavant dû étudier à fond et sans doute pendant de longues années. Quatre ans et demi de séjour en Prusse m'avaient paru suffisants pour me faire une idée du pays. C'est encore trop peu pour l'écrivain du *Magazin*, semble-t-il. Comme si tout Allemand qui a passé huit jours à Paris, ne se hâtait pas d'écrire un volume sur cette « Babylone moderne! » D'ailleurs le temps ne fait rien à l'affaire. Une nation n'est pas comme un livre dont il faut connaître toutes les pages. Une nation est comme un homme : elle se trahit par sa physionomie et d'autant mieux qn'on vient de plus loin et qu'on la juge du premier coup d'œil. Quitte après à l'examiner en détail et à compléter les données vagues de la première impression. Mais au bout de quelques années on s'habitue au caractère de la population parmi laquelle on habite, on se fait à ses mœurs, à son originalité, à ses préjugés, et même à ses ridicules, et alors on a cessé de pouvoir porter sur elle un jugement général. L'auteur de l'article du *Magazin* a mauvaise grâce d'ailleurs à me reprocher mon ignorance, quand il m'appelle lui-même un

jeune Neuchâtelois. — Non qu'il y ait la moindre importance à savoir que je ne suis ni l'un ni l'autre, mais parce qu'il semble croire qu'on ne peut critiquer la Prusse que lorsqu'on appartient à cette province infidèle de Neuchâtel, qui n'a plus voulu de la domination des Hohenzollern et qui a osé lui préférer son indépendance. Eh! cher monsieur! il y a longtemps qu'à Neuchâtel même on ne songe plus à la Prusse, pas même pour critiquer les Berlinois.

Cet article cependant m'a fait plaisir, parce qu'il rend toute justice aux travaux de la *Revue Suisse* qu'il appelle « une des imitations les plus estimables de la *Revue des Deux-Mondes,* et parce qu'il la recommande à ses lecteurs et contribue à la répandre.

Déjà elle est devenue la lecture aimée des habitués de la *Conditorei Steheli*, sur le *Gendarmen-Markt*, local fréquenté par les professeurs, les hauts fonctionnaires, les artistes et gens de lettres. C'est là que nous pouvons lire huit à dix journaux français, et oublier même, dans la conversation de quelques étrangers, et entr'autres de quelques étudiants de Genève et de Lausanne, que nous sommes à deux cents lieues de la frontière française. Pour cette fois-ci je n'abuserai pas plus longtemps de l'attention de mes lecteurs auxquels je me réserve d'envoyer le mois prochain une description des fêtes du couronnement qui vont avoir lieu à Kœnigsberg et à Berlin, et dont la splendeur promet d'être exceptionnelle.

William Reymond.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

La FILLE DE SION ou le rétablissement d'Israel. Chant IIIme. *L'expiation*, par M. A.-F. Pettavel.

Nous sommes heureux de pouvoir encore, avant de fermer pour toujours les colonnes de la *Revue Suisse*, rendre hommage au talent et à la piété d'un de nos plus respectables compatriotes. Tout entier à une œuvre missionnaire qu'il poursuit depuis de longues années, M. Pettavel y a associé jusqu'à sa muse, dont les chants sont à leur manière une prédication. Ce que nous en entendons aujourd'hui, n'est qu'un fragment d'un poëme destiné à retracer les fautes, les châtiments, puis le relèvement et la gloire à venir de la Fille de Sion. Les deux premiers chants ont paru il y a quelques années. Dieu veuille conserver à l'auteur les forces d'une verte vieillesse, afin qu'il puisse mener à bonne fin une entreprise qui doit être comme le couronnement d'une vie laborieusement remplie.

Certes, il n'est guère de sujets plus dignes d'inspirer un poëte chrétien que les souvenirs et les tribulations d'un peu-

ple dont l'histoire est devenue une épopée élégiaque, jusqu'à ce que l'avenir la change en un triomphe. Quel spectacle plus saisissant que celui d'une nation qui ne peut ni vivre ni mourir, qui persiste à travers les siècles, les révolutions, les bouleversements politiques et sociaux, disséminée sur tous les points du globe, tantôt traquée, pourchassée, persécutée, violentée de toutes manières, tantôt méprisée et mise au ban de la société, et cependant toujours intacte dans son orgueilleuse indépendance, toujours soutenue par une espérance que n'affaiblit point la succession des générations, toujours fidèle au même Dieu et aux mêmes traditions!

On comprend que l'incrédulité de plus d'un savant soit venue se briser devant ce fait unique et inexplicable d'après les lois ordinaires et apparentes de l'histoire. Ce que l'on conçoit moins, c'est qu'un pareil sujet ait jusqu'ici séduit si peu d'imaginations, et qu'on ne l'ait guère traité que sous la forme légendaire d'Ahasverus, au lieu de l'aborder directement, dans sa réalité, bien plus imposante que toutes les figures fantastiques du Juif errant. Est-ce donc encore un trait de plus de la réprobation dont ce peuple est frappé, que la poésie, sympathique à toutes les douleurs humaines, ait comme détourné son visage de la plus immense des infortunes?

Quoi qu'il en soit, M. Pettavel a voulu réparer cet oubli. Il l'a fait en homme qui dédaigne les petits moyens des littérateurs en quête de succès, et qui n'obéit qu'à l'impulsion d'un cœur ému de compassion et d'amour, à la voix intérieure qui lui a dit: Adore et chante. Aussi ne cherchez pas dans son poème des qualités brillantes de style, des effets calculés d'ombre et de lumière, une invention ingénieuse et hardie. Ce serait méconnaître le cachet d'austère et religieuse simplicité que l'auteur a voulu garder à son œuvre.

M. Pettavel s'est attaché avant tout à la vérité historique, et pour chaque ligne en quelque sorte de son poème, il pourrait vous citer ses autorités. L'érudition nous semble même parfois dépasser un peu les bornes de ce qui pouvait être nécessaire à une œuvre dans laquelle l'imagination doit avoir une part légitime. Personne n'aurait su mauvais gré à l'auteur, s'il eût été moins scrupuleux à cet endroit, et la plupart des lecteurs ne lui demanderont pas des notes explica-

tives. En poésie, quand le cœur est saisi, il s'inquiète peu de contrôler les faits dont le récit l'a ému ou captivé.

Ceci ne veut point dire que le souffle poétique manque à l'œuvre de M. Pettavel. Au contraire, nous pourrions citer ici plusieurs morceaux, et des vers nombreux, dont la touche, pleine d'ampleur et de noblesse, rappelle celle des maîtres. Qu'on lise par exemple le récit de cette scène bien connue du sac de Jérusalem, où les soldats romains reculent d'horreur devant cette mère qui, pour apaiser les tortures de la faim, a dévoré son enfant. Il y a là, dans un style sobre et fort, un tableau saisissant. Nous en dirons autant d'Ananus, le prophète de malheur, parcourant durant sept ans entiers les remparts de la ville avec la même menace. qui retentit comme un glas funèbre, ou comme un « cri de funérailles. » — Et Bonnivard à Chillon! Quoique ce morceau fasse un peu l'effet d'un hors-d'œuvre, et ressemble ainsi à un épisode à la manière d'Homère, il n'en est pas moins remarquable, et M. Vulliemin pensera comme nous qu'il était difficile de mieux traduire en vers ses pages si souvent citées.

L'espace nous manque pour donner à nos lecteurs des échantillons de cette poésie sévère, mais bien préférable, selon nous, au clinquant auquel nous ne sommes que trop accoutumés aujourd'hui. On sent que M. Pettavel s'est inspiré dans l'étude de l'antiquité classique, non moins que dans la méditation des Livres Saints. Son style en a gardé, ce qui caractérise nos vieux poètes religieux, formés à la même école, un parfum d'un autre âge qui s'harmonise parfaitement avec la nature du sujet lui-même, mais que ceux-là seuls goûteront qui n'ont pas oublié les traditions de leurs études classiques.

GÉOGRAPHIE DU PREMIER AGE, par F. Godet, pasteur. Neuchâtel 1861.

« La sobriété des instituteurs primaires, dans les mots qu'ils confient à la mémoire de l'enfance, est parmi eux une qualité aussi rare qu'importante pour le succès de leurs ef-

forts. En géographie, en histoire, dans les sciences naturelles, la plupart d'entre eux font connaître à leurs élèves beaucoup plus de mots qu'ils n'en doivent et qu'ils n'en peuvent retenir. » Cette observation de M. Roger de Guimps s'applique parfaitement à beaucoup de nos écoles primaires où domine encore la méthode française qui s'adresse presque exclusivement à la mémoire et la surcharge de noms et de dates au grand détriment de la véritable culture de l'esprit. Pour ce qui concerne la géographie en particulier, rien n'est certainement plus facile que d'inspirer aux enfants l'amour et le goût de cette étude à la fois si intéressante et si utile; il suffit pour cela de ne pas demander à leur intelligence plus qu'elle ne peut produire. Malheureusement, les manuels qu'on leur met entre les mains, sout trop longs pour un premier enseignement; en les faisant apprendre par cœur, selon l'usage généralemeut suivi, on fatigue la mémoire des élèves, et de bonne heure on leur donne la funeste habitude d'apprendre pour oublier.

Il nous manquait donc jusqu'ici un manuel de géographie qui fût véritablement approprié à l'enfance; M. le pasteur Godet a tenté de résoudre ce difficile problème, et, selon nous, il y a réussi. Son petit livre, destiné aux élèves de six à huit ans, ne comprend que les notions géographiques dont l'homme le plus ignorant ne peut se passer, celles que l'enfant ne devra jamais oublier. Dans quarante modestes pages, l'auteur a su résumer, avec une clarté parfaite, ce qu'il y a d'essentiel à savoir en fait de géographie topique ou politique: les continents et les océans, les fleuves et leurs bassins, les états et leurs capitales. Il y a là la matière suffisante pour le cours d'une année. Mais pour que la *Géographie du premier âge* rende tous les services qu'on peut en attendre, il faut que le maître sache s'en servir. M. Godet donne à cet égard des conseils que nous ne saurions trop appuyer; il recommande: « 1° d'employer constamment la carte; — 2° tout en faisant mémoriser si l'on veut, de travailler continuellement à faire sortir l'enfant de sa passivité naturelle, et pour cela, de lui adresser des questions dont il devra formuler lui-même la réponse au moyen du manuel et de la carte; — 3° de remédier, d'un bout à l'autre de l'enseignement, à l'in-

convénient presque inévitable dans un manuel de la division par catégorie (par exemple, *lacs*, *fleuves*, *pays* d'un continent); dans ce but, il faudra faire recomposer chaque partie d'un océan ou d'un continent par la réunion des éléments divers qui lui appartiennent, de manière à laisser dans l'esprit de l'enfant un tableau complet; — 4° de substituer des exemples empruntés à la localité qu'habite l'élève, à ceux qu'indique le manuel, en sorte que l'intuition serve toujours de base à l'emploi de la mémoire. » Nous pouvons ajouter une autre recommandation, c'est de faire dessiner *par cœur* la carte d'un pays, en la décomposant en ses divers éléments géographiques : contours, montagnes, fleuves, etc. Nous ne connaissons pas d'exercice plus propre à graver dans les jeunes têtes la configuration et le profil des différentes parties du globe.

La Géographie du premier âge est un extrait des deux petits ouvrages l'*Etude de la Mappemonde* et *les Peuples et les Etats*, publiés il y a quelques années. L'auteur annonce qu'il a l'intention de réunir en un seul volume ces deux manuels en retranchant le questionnaire qu'il y avait ajouté; ce volume formera ainsi la matière d'un second cours qui pourra aisément se faire en deux ans. Si, comme on peut l'espérer, cette nouvelle publication répond à l'attente que fait naître la *Géographie du premier âge*, M. Godet aura rendu un grand service à nos écoles en les dotant de deux excellents livres élémentaires destinés à faciliter l'étude de l'une des branches importantes de l'enseignement primaire.

C. Ayer.

LE TRÈS-HONORABLE

BENJAMIN DISRAÉLI

(Suite et fin).

Lorsque lord John Russell prit le pouvoir des mains de sir Robert Peel, tous les partis déclarèrent l'un après l'autre qu'ils attendraient le ministère whig à l'œuvre pour le juger, et qu'ils lui laisseraient toute facilité de gouverner. On eut alors le spectacle, inouï en Angleterre, d'un ministère sans opposition. Cet armistice général ne se prolongea point au delà de deux sessions, et lorsque la mort soudaine de lord George Bentinck fit passer le gouvernement des tories aux mains de M. Disraéli, cet orateur éminent, qui venait de se montrer tacticien plein de ressource, s'occupa sans perte de temps à réorganiser le parti conservateur. Ses efforts persévérants furent couronnés de succès ; dans la session de 1850, l'opposition arriva en deux ou trois votes à balancer presque les forces de tout le parti ministériel, et, en 1852, lorsque lord John Russell crut devoir donner sa démission, après le vote sur l'amendement proposé par lord Palmerston [1] au

[1] Le noble vicomte se trouvait alors sur les bancs de l'opposition, ayant été pour ainsi dire expulsé du cabinet à la suite d'une scène assez vive avec lord John Russell.

bill sur la milice, l'occasion fut offerte aux tories de reprendre le pouvoir. La reine envoya un message au comte de Derby, qui se trouvait en visite chez le duc de Beaufort, et qui revint immédiatement à Londres.

Ce seigneur ne s'attendait pas à la chute du cabinet whig; son absence de Londres le prouvait suffisamment. Néanmoins la retraite de lord John Russell ne le prenait pas au dépourvu : les fréquents échecs du cabinet et l'état des partis l'avaient préparé à cet événement. En 1851, à la suite d'une autre crise ministérielle, il avait refusé le pouvoir, parce qu'on était encore trop près des débats sur la protection, parce que la faiblesse et la désunion du parti whig n'avaient pas encore éclaté au grand jour, parce que le lendemain de son arrivée au ministère il aurait eu une opposition formidable à combattre, sans qu'un jour de répit fût accordé à ses collègues inexpérimentés; enfin parce que les élections générales, qui seraient devenues inévitables, se seraient faites sur la question de la protection, et n'auraient pas manqué de tourner au désavantage des tories, en réunissant contre eux toutes les autres fractions de la Chambre des communes. La situation était différente en 1852. Depuis un an, lord Derby et ses amis s'étaient préparés à recueillir la succession des whigs; on avait arrêté les rôles et distribué les plans de campagne. Une expérience décisive avait constaté que le ministère whig était hors d'état de gouverner et hors d'état de se transformer, que, par conséquent, la formation d'une majorité dans la Chambre des communes était impossible. En acceptant le pouvoir, les tories se chargeaient d'un fardeau dont lord Palmerston, ni Gladstone ou sir James Graham ne pouvaient se charger, et ils avaient le droit de demander qu'on ne leur créât pas de difficultés inutiles.

Au bout de quatre jours, lord Derby présenta à la reine un ministère pris entièrement dans les rangs du parti conservateur. Le chef tory aurait désiré s'adjoindre lord Palmerston, que les whigs avaient congédié et que les *peelites* détestaient alors presque autant que M. Disraéli : il était difficile de croire qu'un homme de la valeur du noble lord se résignât à n'être plus qu'une individualité brillante en dehors de tous les partis et écartée à jamais du pouvoir. Lord

Palmerston refusa cependant, tout en se défendant de pensées hostiles pour le nouveau gouvernement. Tout compté, parmi les membres du cabinet, deux seulement, le comte de Derby lui-même et M. Herries, président du bureau de contrôle, avaient passé par les affaires.

La presse anglaise accueillit le nouveau ministère avec une évidente hostilité. L'avénement d'un cabinet tory devait être, pour les radicaux, un juste sujet d'alarmes, et leur mécontentement n'avait rien que de naturel ; mais les feuilles qui avaient fait une guerre incessante au ministère whig, qui avaient raillé sa faiblesse et son impéritie, triomphé de tous ses échecs, se montrèrent les plus irrités. Le *Chronicle*, organe du petit noyau d'hommes d'état en disponibilité, qu'on appelait les *peelites*, en mémoire du nom de leur défunt chef (Gladstone, Sidney Herbert, Cardwell, sir James Graham, etc.,) s'étendit avec le dédain le plus absurde sur l'inexpérience des collègues de lord Derby, et présenta le cabinet comme un ramassis de nullités dont il était impossible de rien attendre. Il en ridiculisa tout le personnel dans une galerie de portraits diffamatoires, où M. Disraéli recevait la part du lion. Un romancier devenir ministre et chancelier de l'échiquier ! n'était-ce pas le monde renversé ? Le *Times* débuta par tracer du ministère le tableau suivant : « Des enfants, des aventuriers, des parvenus, des débutants, des gens isolés, » et prétendit que lord Derby aurait pu faire tirer au sort les ministères, ses collègues étant également incapables d'en occuper aucun.

La même explosion d'hostilités eut lieu à la Chambre. Lord John Russell, avant d'avoir quitté le banc de la trésorerie, annonça son opposition avec une énergie de gestes et une âpreté de paroles qui cachait mal son désappointement d'avoir été pris au mot par la reine. Les anciens amis de sir Robert Peel firent voir encore plus de dépit et d'irritation : c'est que des ouvertures, loin de leur avoir été faites, l'avaient été à lord Palmerston, l'un des hommes qu'ils avaient le plus attaqué. Ils se sentaient en outre menacés du sort réservé tôt ou tard aux nuances intermédiaires qui disparaissent le jour où la lutte s'engage. Ils ne pouvaient compter que médiocrement sur l'appui des libéraux dans la lutte électorale,

et la presse tory prenait vis-à-vis d'eux une position franchement hostile, annonçant que c'était à leurs dépens que le parti conservateur conquerrait une majorité dans les élections.

La lutte commença le 15 mars 1852 dans les deux chambres par des interpellations qui furent pour M. Disraéli l'occasion d'un des plus beaux triomphes oratoires que les annales du parlement anglais aient enregistré. Les whigs croyaient faire merveille en venant dire aux ministres : Pendant que vous étiez de l'opposition vous avez combattu pour le rétablissement d'un droit sur le blé; la possession du pouvoir vous impose l'obligation de demander immédiatement ce rétablissement; si vous ne l'osez faire, retirez-vous et dissolvez le parlement; vous n'avez pas le droit de gouverner tant que vous êtes en minorité. Le nouveau ministre n'accepta point la position qu'on voulait lui faire; il prit l'offensive.

Les whigs, dit-il à peu près, se méprennent sur leur rôle. Ils viennent interroger le gouvernement, c'est à eux de répondre. Quels sont leurs desseins, et quelle sera leur conduite? Lord John Russell ameute contre le gouvernement sir James Graham, M. Cobden et M. Herries; quel est le but de cette coalition? Veut-il reprendre le pouvoir quinze jours après s'être déclaré incapable de l'exercer? Veut-il empêcher le ministère de gouverner en le contraignant à une dissolution immédiate? Ses efforts seront superflus : ni défaites parlementaires, ni menaces, ni insultes, ne lui feront avancer d'un jour la dissolution; il restera à son poste tant que les nécessités de l'Angleterre l'exigeront, et, le jour des élections venu, il demandera hautement aux électeurs de choisir entre des hommes qui n'ont pas *reculé* devant le pouvoir (le mot est joli, n'est-ce pas?) et ceux qui, incapables de gouverner, se sont vengés de leur impuissance en rendant le gouvernement impossible aux autres, etc.

Telle est la vigoureuse réplique que M. Disraéli hérissa de sarcasmes amers et de mordantes épigrammes. Pris directement à partie lorsqu'ils croyaient attaquer, persifflés sur leurs fautes passées, sur leurs divisions, sur leur faiblesse actuelle et sur leurs prétentions, les whigs furent mis dans dans une complète déroute. Lord John Russell qui, d'ailleurs,

depuis sa chute, semblait avoir recouvré la vigueur de la jeunesse, n'avait jamais été si embarrassé, si à court de raisons, et malgré le certain esprit qu'il a, il dut se réfugier dans des platitudes sur les usages parlementaires.

Une révélation se produisit au milieu de ces débats. Il fut constaté que des propositions avaient été faites par le chef des tories à lord Palmerston, et que la seule raison qui avait empêché celui-ci d'entrer dans le nouveau cabinet avait été le refus de la part de lord Derby de renoncer en principe au rétablissement d'un droit sur le blé. Lord Palmerston déclara du reste, dans le cours de la discussion, que, quelles qu'eussent été ses opinions en 1846, il croyait maintenant tout droit protecteur impossible. Cette déclaration confirma le projet qu'on lui prêtait déjà de vouloir se ménager une position entre lord John Russell et lord Derby, afin d'être au besoin l'héritier de tous les deux.

M. Disraéli présenta son exposé financier après les vacances de Pâques. Il subissait là une de ces épreuves qui décident de l'avenir d'un homme. Pendant une année entière, ses adversaires avaient répété sur tous les tons une parole échappée à lord Derby, à savoir qu'il avait refusé le pouvoir en 1851 parce qu'il n'avait autour de lui aucun homme qui eût acquis l'expérience du gouvernement. On donnait à entendre que le noble comte avait été le premier à déclarer M. Disraéli incapable d'être ministre. Les mêmes hommes et les mêmes journaux avaient joué la surprise et l'inquiétude en voyant M. Disraéli prendre, non le portefeuille de l'intérieur, qu'on ne pouvait refuser à son talent de parole et à sa position dans le parti tory, mais celui bien plus lourd des finances. Qu'il fût arrivé par le travail et la persévérance à être un homme de tribune, qu'il se chargeât d'habiller en beau langage et d'orner de fleurs de rhétorique la politique arrêtée par ses collègues, passe encore, mais qu'il choisît pour lui la tâche la plus difficile, c'était de la présomption et de la démence : il se noierait au milieu des chiffres. Et tout le monde de crier en chœur qu'on l'attendait à son premier budget. — Depuis trois mois les grands calculateurs de la Chambre, les économistes whigs, les apôtres de l'école de Manchester, tous ceux qui se posent modestement en hom-

mes d'affaires, s'enquéraient de temps à autre du jour où il ferait son exposé. Et quand le ministre répondait qu'il se hâtait, mais qu'il lui fallait encore quelques jours, les hommes d'affaires hochaient la tête avec compassion. Cet écrivain d'imagination aux prises avec les choses sérieuses, ils trouvaient dans leur âme de quoi le plaindre. On les entendait prêcher à leurs amis une feinte indulgence, proclamant que la science des finances ne s'improvise pas, qu'il fallait tenir compte de l'inexpérience de Vivian Grey, etc.

Ce premier budget vint enfin le 30 avril. Ce qui resta en route, ce furent les railleries des mauvais plaisants et la satisfaction qu'ils s'étaient promise. Le *Times*, qui ne pouvait être suspecté de partialité pour M. Disraéli, compara le lendemain ce qui s'était passé aux Communes à l'effet d'une boîte à surprise. « Nous avons tous vu, dit-il, disparaître dans la boîte le pan d'habit de l'orateur protectionniste, et le couvercle était à peine levé que nous avons vu sortir un vrai chancelier de l'Echiquier. » En effet, cet homme de lettres, ce romancier, cet arrangeur de mots avait tenu pendant deux heures et demie la Chambre attentive, déroulé devant elle le tableau des finances anglaises avec une lucidité, une aisance incomparables, parlé chiffres, impôt, revenu, comme s'il eût été vingt ans assis à un comptoir, substitué l'élégance et la verve au jargon des hommes prétendus spéciaux, fait toucher au doigt le fort et le faible de chaque impôt, et, ce qu'on n'avait jamais vu en matière de finance, s'était fait comprendre de tout le monde.

On peut dire que jamais homme ne donna un plus complet démenti à l'attente universelle. Les espérances des uns, les appréhensions des autres s'évanouirent devant cette parole ferme, assurée, toujours vive, toujours nette, qui faisait des calculs comme elle lançait des épigrammes. L'orateur mordant et incisif se retrouva pourtant de loin en loin pour aiguiser la fin d'une période, ou pour relever par une moquerie la transition d'un chapitre à l'autre. Quand il s'assit, d'universels applaudissements éclatèrent, et tous les orateurs, quelque parti qu'ils représentassent, ne purent se dispenser de rendre hommage l'un après l'autre à ce talent qui venait de donner une preuve si manifeste de sa merveilleuse sou-

plesse. Ce fut un grand succès pour M. Disraéli personnellement, dont les droits à occuper le premier rang dans son parti et à siéger dans un ministère ne purent plus être contestés par personne, et qui fit ce jour-là ses preuves comme ministre, après les avoir faites depuis longtemps comme orateur. Ce fut aussi un succès pour le parti tory, auquel on reprochait d'être demeuré stérile en hommes capables, et de ne plus contenir dans ses rangs, depuis le schisme de 1846, les éléments d'un gouvernement.

M. Disraéli ne proposa aucune innovation au budget des recettes, préparé par son prédécesseur : ce n'était pas à une époque si tardive et à l'expiration d'un parlement qu'il pouvait entreprendre des réformes financières. Il fit ses réserves pour le cas où les élections confirmeraient le ministère dans la possession du pouvoir ; il critiqua l'assiette de plusieurs impôts de manière à montrer que, s'il avait les mains libres, il menacerait d'y toucher ; mais, à son avis, il fallait que la question politique, encore en suspens, fût préalablement tranchée. C'était là ce qui le déterminait à demander pour une année la prolongation de la taxe sur le revenu, tout en faisant de cette taxe la critique la plus vive et la mieux justifiée. — Ses propositions furent adoptées sans opposition.

Une portion de son discours avait été couverte de bruyants applaudissements par ses adversaires. Il avait montré combien les réductions opérées dans les douanes depuis 1842 avaient été fécondes : les feuilles libres-échangistes affectèrent de voir dans ce passage la condamnation des doctrines proposées par ses amis et lui-même. Elles faisaient là une de ces confusions qui ont souvent été leur principal argument dans les discussions économiques. M. Disraéli, nous l'avons vu, avait appuyé la réforme des douanes, en tant qu'elle consistait en une *diminution* des tarifs : il s'y était opposé dès que sir Robert Peel avait voulu la pousser à des conséquences que la majorité du parti tory croyait illégitimes. Il pouvait donc, sans la moindre inconséquence, louer la première partie de la politique de sir Robert Peel, et continuer à voir dans la seconde la ruine de l'agriculture anglaise.

L'épreuve électorale qui suivit la dissolution du parlement,

le 15 juin, tourna à l'avantage des tories. Leurs pertes furent insignifiantes et amplement compensées. Les forces de leur parti, dans le parlement précédent, n'avaient jamais dépassé 260 voix : après les élections, les calculs les moins favorables en donnèrent 300 au ministère, 315 ou 320 à l'opposition, plus 30 à 40 voix douteuses. Toutefois cet avantage se constatait moins encore par leurs conquêtes que par les désastres de leurs adversaires les plus proches et leurs successeurs en expectative. Le parti le plus maltraité avait été, sans contredit, celui des amis de sir Robert Peel, un moment au nombre de cent, et qui, quinze jours plus tôt, s'évaluaient encore à soixante. Plus de la moitié de cette petite phalange resta sur le carreau : partout les tories lui firent une guerre acharnée, et dans les colléges où ils ne pouvaient avoir un candidat de leur opinion, ils réussirent souvent à faire tourner l'élection au profit des whigs.

Ce résultat, quoique favorable, ne répondit point à leur attente. La cause en fut dans l'hostilité des catholiques d'Irlande, que valurent au ministère une proclamation malencontreuse contre les processions, et la motion de M. Spooner contre le séminaire de Maynorth. Le clergé se déclara contre le gouvernement avec une violence extrême, et la lutte prit un caractère d'acharnement qu'elle n'avait jamais eu depuis 1829, ensorte qu'au lieu de 20 voix, le ministère n'en gagna que 7 ou 8 : échec grave, dont on dut comprendre l'importance six mois plus tard.

Six mois plus tard, le 3 décembre 1852, M. Disraéli faisait devant la Chambre le plan de son budget. Nouvelle surprise. Tous les partis s'étaient évertués à deviner ses projets ; tous lui avaient prêté un budget de leur façon et avaient arrangé leur plan de campagne en conséquence. Rien ne se vérifia. Il présenta un vaste ensemble de mesures, un système bien coordonné dans toutes ses parties, qui enlevait aux ergoteurs leurs améliorations de détail et dépassait par la hardiesse toutes les réformes dont on espérait se faire une arme contre le ministère. Il parla six heures avec une clarté, une netteté, une justesse merveilleuse : les journaux de tous les partis furent obligés de rendre justice à ses connaissances profondes et à l'étendue de ses vues. Le *Times* déclara que ce bud-

get était le plus important qu'on eût présenté au Parlement depuis le dernier budget de sir Robert Peel. « On croyait, dit cet organe, qu'il n'y avait plus qu'à continuer dans la voie où l'on était entré et à réaliser des réformes de détail; M. Disraéli vient d'ouvrir devant le pays des perspectives toutes nouvelles. »

Les propositions de M. Disraéli pouvaient se résumer ainsi : faire disparaître cent millions des taxes annuellement perçues, et retrouver ces cent millions par la plus value des taxes conservées, mais mieux assises et plus équitablement réparties. Ce chiffre de cent millions donne une idée de l'échelle sur laquelle il se proposait d'opérer. On lui avait attribué l'intention de venir en aide à l'agriculture en mettant à la charge du trésor public une partie des taxes légales, et de subvenir à cet accroissement de dépenses soit par l'économie que produirait une conversion nouvelle de la rente, soit par un impôt additionnel qui frapperait les détenteurs de fonds publics. Il trouvait le moyen d'assurer aux classes agricoles une compensation des pertes qu'on leur avait imposées, mais c'était en sommant les disciples de Peel de se montrer conséquents avec eux-mêmes, c'était en leur proposant une nouvelle réduction d'impôts. Les hommes qui avaient demandé l'abolition des lois sur les céréales en se fondant sur ce qu'elles augmentent le prix du pain ne pouvaient refuser aux agriculteurs une diminution de moitié dans les droits sur la drêche et le houblon, qui accroissent le prix de la boisson populaire. Or cette diminution de moitié représentait une perte de soixante millions pour le trésor.

M. Disraéli avait trouvé dans l'application d'une autre théorie des réformistes un second moyen de venir en aide aux mêmes classes. L'école de Manchester, par hostilité contre les propriétaires fonciers, s'est mise à préconiser l'impôt direct et spécialement la taxe sur le revenu; mais elle soutient qu'il est injuste de taxer uniformément le revenu fixe et assuré d'une propriété, et le revenu toujours précaire que l'homme laborieux tire de son travail, de son industrie et de son savoir. Le ministre prenait ces réformateurs au mot : il conservait la taxe sur le revenu, mais il divisait les contribuables en deux grandes classes, payant une quotité inégale.

Dans la première, il plaçait les revenus fixes ou capitalisés, comme ceux qui proviennent de la propriété foncière ou des fonds publics; dans la seconde, il plaçait les revenus éventuels, variables et précaires, comme ceux de l'industriel, du marchand et du *fermier*. En vertu de cette classification, les fermiers obtenaient un dégrèvement de 25 °/₀. Les avocats des classes industrielles qui ont fait si souvent valoir en faveur des manufacturiers les alternatives de hausse et de baisse dans les matières premières, les chômages, etc., ne pouvaient faire d'objection à ce qu'on mît sur la même ligne que les produits industriels les produits de la terre, soumis à toutes les variations des saisons.

Le point délicat de ce budget était la taxe des maisons, qui avait remplacé, en 1851, la taxe des portes et fenêtres. Cet impôt ne s'appliquait pas aux maisons dont le loyer était inférieur à 500 fr., ce qui équivalait à l'exemption de presque toutes les maisons situées en dehors des grandes villes ou des quartiers commerçants; il devait être étendu désormais à toutes les maisons dont la valeur locative ne serait pas inférieure à 250 fr., ce qui restreignait l'exemption à l'habitation du pauvre et devait procurer au trésor un accroissement de revenu.

Cette proposition était presque une réforme électorale sous le déguisement d'une question d'impôt. Le paiement d'un loyer de 250 fr. confère dans les bourgs d'Angleterre le droit d'être inscrit sur les listes électorales. Or, la plupart des gens qui sont électeurs à ce titre échappent par la nature et le chiffre de leurs revenus à l'impôt direct; ils profitent dans la même proportion que tout le monde des réductions dans les impôts de consommation, et ils ont intérêt, par conséquent, à pousser à l'abolition de toutes les taxes indirectes. Ce sont des parasites qui participent à tous les bienfaits du gouvernement, sans supporter aucune part dans les charges publiques. M. Disraéli les mettait tous dans la nécessité d'acquitter une taxe de 15 shillings ou de renoncer à leurs droits électoraux en prenant un loyer inférieur à 250 fr. Il était facile de prévoir que ces électeurs préféreraient conserver à la fois et leurs droits politiques et leur immunité de fait, et comme ils disposent de l'élection dans un grand nombre de

bourgs, l'irritation qu'ils montrèrent intimida un certain nombre de députés qui n'eurent pas le courage de voter pour le gouvernement, ou qui poussèrent la faiblesse jusqu'à voter contre lui.

Ce fut par là que l'opposition résolut d'attaquer le ministère. L'un après l'autre, les meneurs sonnèrent la charge, ne s'accordant guère que dans leur détermination de donner un vote négatif. Lord Palmerston, retenu chez lui par une attaque de goutte, ou le désir de laisser exécuter le gouvernement en son absence, fut le seul d'entre eux qui ne prit point part au débat..... La discussion dura huit jours entiers. M. Disraéli fit face, avec un courage indomptable, à la coalition qui l'assaillait : il tint tête, presque seul, à tous les orateurs de la Chambre, et son immense talent sembla grandir avec l'effort de cette lutte inégale. Enfin, le 16 décembre, quand la cohorte des assaillants eut épuisé ses attaques, voyant la victoire lui échapper, il voulut du moins faire expier à la coalition le triomphe qu'elle allait remporter, et ne pas tomber sans vengeance; il appela à son aide toute sa verve et toute son amertume, et, dans un discours d'une éloquence admirable et d'une ironie brûlante, il passa ses adversaires en revue, traçant leur portrait en traits sanglants et flagellant sans pitié leurs antécédents, leur conduite actuelle et leurs contradictions. Chaque sarcasme portait coup et provoquait des explosions de rage. Gladstone pâle, mais l'œil en feu, répliqua sur le ton de la violence et de l'outrage. On procéda au vote : le ministère était vaincu par une majorité de 18.

Le 20 décembre, M. Disraéli annonça officiellement à la Chambre la retraite du cabinet. Après avoir remercié, selon l'usage, les députés qui avaient soutenu le gouvernement, le ministre exprima le regret d'avoir laissé échapper quelques paroles d'une nature blessante, et le désir de les voir mettre en oubli par ses adversaires. Cette déclaration imprévue, faite dans les termes les plus dignes, et avec une courtoisie chevaleresque, fut accueillie par d'unanimes applaudissements. Lord John Russell, en appuyant la proposition d'ajournement faite par M. Disraéli, rendit hommage au « *beau génie* » dont le chancelier de l'Echiquier avait fait preuve

dans cette lutte, et exprima des sentiments de conciliation auxquels sir Charles Wood et sir Charles Graham s'empressèrent d'adhérer.

* *
*

Puisqu'il faut en finir ici et nous taire sur *Coningsby Sybil* et d'autres ouvrages, traduits partout, qui n'ont rien ajouté d'ailleurs à la réputation de leur auteur, parvenue à son apogée dans *Henriette Temple*, nous nous bornons, nous, à inviter le lecteur à voir, avant de conclure, un portrait politique de M. Disraéli dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1852. Si, en trigonométrie, la hauteur d'un objet inaccessible ne se détermine que par des observations faites sur deux points différents, au moins, pourquoi dans la vie nous en rapporterions-nous à un *seul* homme de notre opinion sur un autre.

On sait comment, dans son second passage aux affaires en 1858, M. Disraéli s'est attaché à prouver sa théorie favorite du conservatisme progressif par des mesures sympathiques aux idées de son siècle. Cette conduite a donné un prétexte bien tangible à nombre d'ennemis intimes qu'il ne pouvait manquer de se faire en se maintenant pendant plus de dix ans à la tête d'un parti puissant. L'année prochaine nous dira s'il est écuyer à se laisser désarçonner par une cavale prise au lasso, sauvage, il est vrai, mais obéissante à la rêne et docile à l'éperon maintenant. « Le sort de Peel le menace, disait l'autre jour un journaliste rêveur ; il lui est assuré dès qu'il aura le courage de s'associer à une grande pensée. Telle est la Némésis de la politique. Mais les Disraéli deviennent octogénaires. Dans dix ans, qui sait si nous ne retrouverons pas le très honorable gentleman à la tête d'une autre bande de politiques, et l'homme le plus populaire de son temps? »

Depuis quelques années, M. Disraéli n'a guère repris la plume que pour corriger l'épreuve d'un discours ou élaborer une adresse à ses électeurs : pratique avant tout, il semble renoncer à l'exercice d'un art qui lui a déjà rendu ce qu'il pouvait en attendre.

Emile Delessert.

LETTRES DU COMTE DE GOLOWKIN

à M. Nicolas Châtelain.

(Suite et fin).

LETTRE XV.

Montallègre, ce 3 juillet 1809.

Je vous écris pour vous prier de me mander, si par hazard vous le savez, pourquoi nous ne nous écrivons plus. Je pense que vous m'aviez gâté, que vous m'aviez, dans le cours de notre correspondance, laissé le département le plus commode, celui des réponses, et qu'une fois que vous cessiez de m'écrire je n'avais plus rien à vous dire. S'il y a eu quelque intention de votre part dans ce procédé, je suis bien aise de vous avertir qu'il vous a réussi. Je me repens, je me corrige et me hâte de prendre la plume, de crainte qu'une lettre de vous m'arrivant entre aujourd'hui et demain, ne m'ôte le mérite de mon amendement. Sans m'en piquer j'ai des vertus, sans m'en vanter j'ai un cœur, et si mon malheur vous en avait fait douter, je le pardonne à mon étoile en faveur de l'occasion qu'elle me fournit de vous prouver ce qui en est. Au reste la Suisse me néglige

d'une horrible façon. J'ai cru y avoir des parents, des amis, mais mon livre de poste m'avertit de mon erreur, et depuis deux mois je n'ai rien vu venir qui fût timbré du pied des Alpes ou du Jura. Quand je me suis vu si bien traité à Paris, je me suis dit, c'est une vogue passagère, c'est une mode, cela finira avec les manches bouffantes et les guirlandes de marguerites, il n'y faut pas compter et, bien que cela se prolonge encore, n'y comptons pas. Mais j'avais autrement jugé des cœurs du bord du Léman ; je croyais être solidement établi à Vevey, à Lausanne, à Rolle, à Genève; mon orgueil me disait : elles sont à vous, ces villes-là. Oui! fiez-vous aux apparences. Hélas ! hors madame de Staël, sur laquelle je ne comptais pas, personne ne prend notice de mon existence; elle seule, pour achever mon désappointement, me donne des marques d'intérêt et de souvenir. La volonté de Dieu soit faite ! je laisserai courir mon cœur, ne fût-ce qu'après des ingrats.

Je suis ici dans la plus modeste et la plus aimable retraite du monde, fort content de mon petit manoir, de l'air que j'y respire et des plantations dont je l'ai entouré. Je me trouve à cette distance de Paris qui m'assure que les Parisiens n'y viennent ni par ennui, ni par politesse. Quatre lieues pour aller et autant pour revenir en font huit, et huit lieues sont fort au delà des limites du dégoût et des procédés. Il faut aimer un peu pour les faire, de sorte que je suis obligé d'aimer la plupart de ceux qui les font. J'ai presque tous les jours quelqu'un et quelquefois jusqu'à dix personnes, qui est tout ce que ma salle à manger peut contenir. Quand on vient en force, on est tenu de m'avertir deux jours d'avance, ce qui est fort aisé, puisque, outre la poste ordinaire, j'en ai établi une particulière entre ma maison de ville et ma campagne. Je me promène et j'écris beaucoup et ne vais guères à Paris que pour le service de mes amis. On me croit un certain talent, un certain crédit et cette opinion que mon peu de réussite ne parvient pas à démentir, me force à plus de courses que je n'en voudrais faire. Je commence à m'excuser sur le manque de chevaux, car je n'ai pas de quoi en tenir l'été, mais on double de raisons, on a l'air de me dire *louez-en*, et alors je pars. L'homme qui aspire à une entière li-

berté ne connaît pas, croyez-moi, le monde. Il n'est pas de nullité assez prononcée pour la lui assurer, il trouve toujours quelqu'un qui a un fardeau à porter ou à traîner et qui vient le prier de l'aider. Je suis faible et j'y cours quand on m'appelle.

J'ai un vrai besoin de détails. Etes-vous à la campagne ou à votre porte de la Tour? Comment va la respectable maman? Se souvient-elle encore d'un des hommes qui lui est le plus attaché? Les Chavannes sont-ils avec vous? Que font les Eynard? Savez-vous que le frère me plaît fort; mais je n'ai fait que l'entrevoir; il est dans les cours de physique et de littérature, je ne sais où le reprendre et n'ose lui proposer de venir se promener jusques chez moi, où il aurait fort naturellement un lit pour se reposer. Si je ne lui plaisais pas autant qu'il me plaît, j'achèverais de lui déplaire par une avance aussi outrée. Il faut s'entendre sur de certaines choses avant de poursuivre. Comment réussit cette campagne de madame votre sœur. A-t-elle planté? A-t-elle peint ce qu'elle avait planté? Voilà un étrange assommoir de questions. Mais nos rôles sont changés et vous n'avez plus qu'à répondre. Et madame Du Fresne où est-elle?

Je voudrais vous parler spectacles et littérature, mais je ne vois pas les uns, et l'autre me semble bien endormie. J'ai essayé deux fois *les Martyrs*, mais à chaque fois je me sentais endormir avant le troisième livre. Ces chrétiens sont si ennuyeux, si impolis. *Les lettres de Mlle de l'Espinasse* enlèvent, dit-on, la paille. Cela se place hardiment entre madame de Sévigné et la *Nouvelle Héloïse*, aussi n'est-ce pas une œuvre de littérature. On dit *Lacretelle* très-bon; mais j'ai de l'histoire par dessus les oreilles et tout occupé que je suis de l'écrire je n'ai pas de temps à donner à mes confrères. Je ne sors plus du seizième siècle. C'est là les confins de mon érudition. Les romans foisonnent. Il en a paru un de ma femme: *Alphonse de Ladève;* mais que tout cela est pauvre et languissant. Voilà du moins ce que me disent ceux auxquels je m'en fie, car je n'ai garde de perdre mes larmes en un tel labyrinthe. Celui de l'histoire suffit bien à mes yeux.

Adieu mon cher Clas. Faites quelque cas de mon repentir et ne me laissez pas ignorer jusqu'à quel point il vous touche.

G.

LETTRE XVI.

Lausanne, ce 6 avril 1813.

Je vois avec un vrai plaisir, mon cher Clas, que vous m'avez conservé toute votre obligeance et que ce ne sera pas une amitié à recommencer. Je me suis fait une fête de vous recevoir et j'ai abîmé Chavannes de questions à votre sujet. Il m'a répondu à tout, m'a fait voir le bon et le mauvais de votre position ; de sorte que je la connais comme vous et la partage de tout mon cœur. J'irai à Rolle dans quinze jours ou trois semaines, car cela dépend des arrangements de madame de Noailles. Il n'est pas prouvé cependant que je ne vous voie pas sans la permission de mes hauts parents. Mais je suis dans l'horreur des arrangements, entre peintre, tapissier, maçon, charpentier, car je fais ici une espèce d'établissement. Je suis devenu vieux, cassé, ennuyeux ; mais j'ai conservé mon cœur et me flatte que vous serez content de la place qui vous y est restée. G.

—

LETTRE XVII.

Lausanne, ce 9 juillet 1813.

Vous voulez savoir pourquoi je ne me suis pas fait naturaliser en Suisse, dans ce canton de Vaud que je me fais gloire d'aimer. Mon amitié pour vous justifie votre curiosité et même l'autorise.

Vous m'assurez qu'on serait bien aise de faire une si *précieuse acquisition :* plus tard je répondrai aux compliments, établissons les faits. Il est de notoriété que j'ai eu, il y a quelque temps, le bonheur d'être utile à la commune de Monnaz. On a dit que les fils voulaient se montrer reconnaissants des services rendus aux pères, nous verrons : j'attends dans un respectueux silence qu'ils me donnent cette preuve de la bonté de leur cœur. Mais pour ce qui serait d'*empletter* jamais, dans aucun cas, une bourgeoisie helvétique à *beaux deniers comptants*, je vous dirai qu'étant décidé à borner ma

postérité à mon individu, l'acquisition du bijou que vous me proposez ne saurait me convenir. J'ai appris, mon cher Clas, à ne faire cas des choses qu'à proportion de leur *utilité réelle et progressive*. Toute ma conduite a été basée sur ce principe et le peu d'écrits que j'ai publiés n'a eu d'autre but. Mettez encore, je vous prie, sur vos tablettes au nombre de mes raisons (car elles abondent) que je ne me soucie d'appartenir à aucune portion de la terre plus particulièrement qu'à une autre : j'ai expérimenté que toutes avaient leur convenance et leurs désagréments. Il est des gens qui ont arboré, on ne sait pourquoi, la bannière de la philantropie ; je n'arbore rien, mais je suis philantrope de fait, et de même que le jardinier ne parcourt point ses espaliers sans avoir sa serpette à la main pour abattre le bois mort ou les branches gourmandes qui nuiraient à l'accroissement, de même j'exerce ma *haute justice* sur les bavards, les fainéants, les sots qui nuiraient à l'avancement de la civilisation. Cette comparaison m'a paru si juste que je l'ai consignée dans mes apologues, et comme La Fontaine a dédié quelques-unes de ses fables à l'Auteur des Maximes, vous pensez si vous pourrez échapper à une de mes *dédicaces*. Quant au reste de ma conduite générale à l'égard de ce pays-ci, mon plan a été uniforme, j'ai pris pour règle de me soutenir de mon mieux sur mes perfections individuelles sans rien demander au sort, de me laisser flotter tout doucement à l'aventure sans attendre quoi que ce soit de personne ; d'ambition je ne saurais en avoir ; de place, lors même que je serais bourgeois des 22 cantons, je n'en puis postuler, quand ce ne serait que par la raison qu'on me les refuserait ; ils ne sont déjà que trop autour du gâteau qui est petit, mince et peu sucré. Puis un homme dont le grand-père a été chargé par lettres-patentes de Pierre-le-Grand de poser la première pierre à sa capitale de Saint-Pétersbourg, ne pourrait accepter à Lausanne d'emploi moindre que celui de marguiller de Saint-François ou de bedeau de l'Académie ; or il y a presse.

Comme je n'ai point écrit cette longue apologie de mes *faits et gestes* sans dessein, je vous permets de la lire à qui bon vous semblera. G.

—

LETTRE XVIII.

Lausanne, ce 9 septembre 1813.

Je vous remercie, mon cher Clas, de la lettre bien amicale que vous m'avez écrite et vous prie de faire part de ma reconnaissance à madame votre sœur. Elle trouvera bon que je vous réponde à tous deux à la fois. Mon cœur suffirait à chacun de vous, mais ma pauvre tête s'y refuse. Je suis bien accablé, je n'ai pas la soumission nécessaire, les principaux fils qui me tenaient à la vie sont rompus, mes espérances ont disparu, rien ne peut remplacer ce que j'ai perdu, je suis en face d'un abîme. Le temps ne le comblera pas, mais il m'accoutumera à le voir et c'est une douceur pour moi de vous compter tous les deux parmi les amis qui me retiennent sur le bord. Mille choses à tous les Beaulieu. J'y viendrai quand on aura besoin de moi et ce sera une véritable distraction dans quelque temps d'ici. G.

—

LETTRE XIX.

Lausanne, ce 10 octobre 1813.

Voilà comme vous jugez, voilà comme vous me traitez, et à moins de me dire en face que je suis un étourdi, je ne sais trop ce qui vous reste à faire. Sachez cependant que cette lettre était si bien écrite, que je manquai tomber à la renverse en apprenant qu'elle ne vous était point parvenue. Me voilà donc dans les recherches infinies mais inutiles; injures et sévices à l'égard de la poste; menaces et coups pour mon domestique; cris à émouvoir le voisinage, mais point de lettre ni à Rolle, ni à Lausanne. Enfin hier au soir, cherchant un livre qu'on m'avait prêté et qu'il fallait rendre, je trouve une jolie petite lettre, bien propre, bien adressée à M. N. Châtelain à l'hôtel Quinquina. Si vous croyez devoir m'en parler encore, apprenez qu'entre gens de cour une pareille aventure se range parmi les contradictions et les obstacles inévitables de la vie, et que traiter une

pareille affaire, de suite d'étourderie, serait du plus mauvais goût. — Mon sermon (sur l'usage de la parole) a un succès immense et les prêtres en prennent beaucoup d'humeur. Ils affectent d'ignorer que je suis de la religion et de ridiculiser un Grec qui prêche des protestants. L'un a demandé en plein cercle *si cela n'était pas à pouffer de rire et comment des gens pieux se prêtaient à une pareille indécence.* Quand on lui a dit que dans l'étude de la théologie j'avais été au grand collége de Berlin, l'émule des Ancillon et des Palmier, que le sermon avait fait une grande impression et déjà beaucoup de bien; que mademoiselle R. Constant avait dit *qu'il était singulier que messieurs les ministres laissassent à un étranger le soin de faire connaître l'utilité et les délices du silence*, il a froncé les sourcils, a commencé à déclamer contre de pareilles lectures. *Tantæne animis cœlestibus iræ!* Enfin j'attends le retour de votre beau-frère pour savoir s'il le prêchera, et en attendant, tout ayant été arrangé pour le dire ce matin devant beaucoup de monde, à l'heure du service, chez madame Van-Berchem, j'ai cru devoir prétexter un grand enrouement et le temps affreux qu'il fait, et ne pas y aller. Je ne veux choquer personne, ni me faire déclarer par acclamations évêque de Lausanne. Le fait est, car je n'en fais pas le fin avec vous, que c'est un morceau d'une haute éloquence et d'une grande doctrine. — Je n'écris pas au sujet du trépan, parce que cela n'aboutirait à rien. Il n'y a que Zurich, croyez-moi; tout autre moyen portera à faux. Je vous ai prouvé que je ne m'épargne pas pour mes amis, mais je suis revenu des démarches inutiles. — C'est aujourd'hui mon jour de naissance. Je l'ai commencé avec vous, mais il me semble que ma lettre sent un peu trop le nouveau-né. Mes hommages et amitiés au Beau-lieu que j'embellirai encore moyennant le secours de Dieu et d'une attention religieuse de la part des possesseurs.

G.

—

LETTRE XX.

De mon Isle, ce 27 juillet 1814.

Je voudrais que vous ne m'eussiez pas tant cajolé *à l'en-*

droit de mon dernier sermon pour vous dire, sans m'exposer au reproche d'un amour-propre désordonné, combien votre lettre d'hier est aimable et de quelle manière elle s'est appliquée sur mon cœur. Vous me paraissez un homme d'un goût bien sain et d'un esprit bien cultivé par le jugement que vous portez de ce discours. On ne l'a que trop loué d'ailleurs, mais personne ne s'était arrêté au cèdre, au sicomore, ni à la colonne du Stylite, et j'avoue, mais comme en confession, que ma faconde en était demeurée interdite. Encouragez-moi, car j'en ai besoin, et dites-moi que la comparaison du palmier et ce bonheur de la créature qui est la récompense du Créateur, ne vous ont pas déplu. Je suis occupé maintenant d'un sermon *sur l'usage du cœur* (ma livrée est l'amour) *Cantique de Salomon, chapitre II, verset* 4. Cela m'amène les résultats les plus piquants et les plus profonds, et l'exorde est telle que les auditeurs ne seront nullement effrayés de le voir partagé en quatre points, ce qui, je l'avoue, me ferait sauver de l'église avec la plupart de nos ministres. J'y compare le cœur au roi d'Angleterre, et l'on reste pendant ce temps à mille lieues du ridicule et de la plaisanterie; enfin vous verrez, car je vous apporterai cette œuvre singulière bien parachevée à mon retour et ce sera mon adieu aux pauvres de Lausanne. Vous voulez une description de mon canton et de la manière dont j'y suis casé. Le Grand-Condé demandait une gasconnade à un Gascon, qui lui répondit: « Monseigneur, cela ne se peut, car vous en mourriez. » Dans le vrai, s'il était possible de peindre l'endroit où je me trouve avec les couleurs propres à le bien rendre, on ferait déserter tous les hommes libres du lieu où ils sont pour venir se fixer ici. La plupart de ceux qui pourraient vous en parler ne l'ont vu qu'en passant, mais il faut y habiter, il faut l'étudier, il faut avoir le temps de faire le catalogue des merveilles qui s'y trouvent pour en bien juger, et voilà où j'en suis après deux mois d'habitation. D'abord quand il y fait très-mauvais temps, quand les nuages sont à terre, je crois être logé à la jonction du Vecht et de l'Amstel; je vois le clocher d'Abkoude; mon amour de la patrie se réveille à la vue de tant d'humidité et de platitude, et M. Themmingk et sa fille, pourront vous dire à quel point

leur cœur a été saisi de cette extrême ressemblance. Tout à coup le temps se lève: au-delà du bassin que forme l'Aar devant mon île, avant de la serrer dans ses bras, je vois le parc de Hoffstedt et le château de la Schadau; puis l'Abendberg et l'entrée de toutes les belles vallées qui entourent le Niesen; puis le Niesen et le Stockhorn et le Ralltigen-Flue et le Schwalmeren et enfin avec le soleil, toute la chaîne des Alpes gigantesques depuis le Finsteraarhorn jusqu'au Doldenhorn. Mais il semble que Dieu va se montrer, qu'il n'a plus rien à me cacher et que tous les secrets de la nature sont à moi. Avant-hier, jour de la Saint-Jacques, à la tombée de la nuit, les bergers avaient allumé sur toutes les âmes où l'on peut atteindre d'immenses feux. Jamais je ne vis rien de plus solennel et de plus singulier, et il me semble voir en réalité ce que j'ai vu dans je ne sais quelle grande Bible à l'article de l'Apocalypse, les étoiles tombées sur la terre. Pendant ce temps, on lançait de différents endroits de la plaine des fusées, et alors marchant avec le Dante et Milton, je crus qu'allait commencer un combat entre la terre et les cieux. Mais la Lune parut, les Feux s'éteignirent, les Fusées cessèrent et la paix redescendit sur la terre accompagnée du sommeil et du repos. — Nous avons eu pendant trois jours un surcroît de plaisirs innocents, c'est une campagne militaire qn'ont faite à Thoune les dernières classes de l'école de Berne. Ils sont arrivés, tambour battant, enseignes déployées et leurs canons avec eux. L'école de Thoune est allée à leur rencontre armée d'arbalètes, avec les drapeaux et la musique de la ville et Guillaume Tell et son fils à leur tête. L'entrée de ces deux troupes réunies était vraiment charmante. Le premier jour, repas et feu d'artifices; le second, revue et combat simulé; rien n'était plus original que les petits canons si bien servis par de petits canonniers de 7 à 8 ans. L'après-midi, grande promenade sur le lac avec les canons et les fanfares à bord, avec un bruit et des cris que les échos portaient jusqu'en Italie, et le soir bal. Hier soir troisième jour, ils sont repartis en grande cérémonie sur les deux heures de l'après-midi; et rien jamais ne m'a paru plus gentil, ni mieux imaginé que cette expédition. Les malheureux mirmidons cependant ont bien souffert

de la chaleur et le jour de la bataille c'était une pitié d'en voir rapporter dans l'ombre, les uns évanouis, les autres saignant au nez. Mais des verres d'eau au visage les remettaient bien vite et ils retournaient en courant où les appelaient la gloire et le plaisir. C'est de la semence de héros avec laquelle je viendrai vous conquérir un de ces jours, car Berne ne se soucie pas de vous; vous lui semblez une gangrène heureusement coupée et qu'on serait charmé de voir mise en terre par d'autres. — Mais adieu, r'écrivez-moi bien vite, louez-moi beaucoup, car cela me fait un bien extrême.

G.

—

LETTRE XXI.

Lausanne, ce 19 septembre 1814.

Croirez-vous que j'ai été si embarrassé de l'élégant morceau de prose que vous m'avez fait parvenir, qu'il n'a pas fallu moins de temps que je n'en ai pris pour trouver le courage d'y répondre. Si vous écrivez l'histoire, vous êtes un flagorneur fort dangereux; si vous vous moquez du héros, vous êtes le roi des impertinents. Je n'ai pas trouvé de milieu entre ces deux extrêmes-là, et dans le doute où je suis je me trouve une bête pitoyable de ne vous avoir pas encore fait emprisonner. Je m'en vais à Paris, me noyer dans la poussière des boulevards, la presse des spectacles et la bonne compagnie des marchés, pour vous sauver la vie. Voilà tout ce que je puis faire en votre faveur, car en attendant votre mort, je ne veux ni vous remercier ni vous quereller. J'ai eu une autre correspondance d'un genre particulier, c'est avec un Suisse qui est à Paris et qui croyait m'y trouver. Il me mande *sa douleur de n'avoir pas joui des plaisirs de cette intéressante métropole sous les auspices d'un homme qui y est vénéré dans toutes les classes.* Je lui ai répondu que j'étais ravi de ne pas me trouver à Paris pour lui refuser tout ce qu'il m'aurait demandé; qu'heureux d'être admis dans la familiarité de quelques personnes, ma reconnaissance envers elles me défendait de leur présenter d'autre personne que la

mienne ; que je n'expliquais ni les spectacles, ni le jardin du roi, ni les musées ; que je ne dînais jamais ni chez moi, ni chez le restaurateur, que partant, j'étais complétement inutile à ceux qui débarquaient et que si malgré cela il me conservait quelque bonté, je le priais de ne plus se servir *à mon endroit* du verbe *vénérer* qui me cause une émotion et une frayeur involontaires. On m'a mandé qu'il est furieux. Il a tort, ma position est telle dans ce pays-là, que pour la conserver, je dois m'abstenir de tout patronage. Je pars donc. Je me recommande, non à votre souvenir, j'ai la fatuité d'en être sûr, mais aux marques que j'en attends. Mes hommages empressés à Beau-lieu et Mont-riant. G.

LETTRE XXII.

Veuillerens, ce 19 mai 1815.

Vraiment oui, ce m'est une chose fort extraordinaire que de vous écrire d'ici. On a beau être nul et modeste, on appartient aux grands événements : c'est une couronne ou des éclaboussures, mais il faut absolument en tirer quelque chose. Je suis fort heureux après ce nouveau dérangement, de trouver un asile aussi aimable et aussi aimé que la Suisse, et qu'en quittant des gens que j'aime, mais avec lesquels il n'y a plus moyen de rester, d'en trouver d'autres que j'aime autant et qui me reçoivent si bien. Je vous dirai en confidence qu'il n'y a rien comme les Français en fait de platitude, de légèreté, d'inconséquence, d'imprudence, d'immoralité, de perfidie, d'irréligion, et qu'ils ne sont plus aimables, ce qui jadis, par une suite de la démoralisation générale, leur faisait pardonner bien des choses. Il n'existe plus une classe dans ce beau pays-là qui fasse exception et le peu d'individus qui pourraient la faire, vous donne à peine envie de recommencer la conversation de Loth avec le bon Dieu. Pour moi, à quelques fils près qui tiennent au fond de mon cœur, j'ai rompu sans peine tous mes liens. Le charmant Montalègre est en vente, mon appartement à louer ou à prendre, bref, je ne veux plus qu'on me parle de ce pays-là. Mais c'est une

confidence que je vous fais. Il ne faut décrier personne, surtout après l'avoir tant aimé. J'y ai vu de trop près pour que mon opinion puisse être comptée pour rien et c'est à cause de cela que j'ai pris le parti du silence. Je vous avertis que je suis revenu avec toutes mes mauvaises manières, ma grossière amitié, mon despotisme, mes inégalités et mes aspérités.

J'aurais voulu vous revoir, vous raccoutumer à ma taille, à mon ton, mais je n'ai pas le temps, et les petites villes me suffoquent. Quand j'aurai passé cinq mois dans la retraite, je ne doute pas que Rolle ne me paraisse une capitale. Pour le moment je n'y vois qu'un salon mal arrangé et rempli de petites maisons et de commères, et je n'ai pas assez de nerfs pour m'y risquer. Je retourne à mon île, où j'y serai du premier juin. Je dirai aux Alpes que j'ai vu un peuple qui prend la licence pour la liberté, la religion pour un aboutissement, l'insolence pour du caractère et nous causerons. Quelques feuillets de votre écriture feront bien à travers de mes discours et je les attendrai. — Comme autrefois, cher Clas, je vous aime sincèrement.

G.

—

LETTRE XXIII.

Lausanne, ce 29 juin 1815.

J'ai reçu vos manuscrits, je vous remercie de votre confiance et pour vous prouver que j'en suis digne, je vous promets de vous étriller copieusement, mais ce ne sera pas aujourd'hui. Plus je suis mécontent des hommes, plus je suis content de Dieu. Je foule aux pieds les petitesses politiques, et dans quel parti n'y en a-t-il point! Je ne m'occupe que des beautés de ma terrasse, de ce paysage, de cet air, de cette eau, de ce déploiement immense de lumière; c'est cette splendeur infinie, résultat naturel de l'accord de tous les éléments, c'est en un mot cet ensemble ineffable qui sera à jamais au-dessus des moyens, de tous les procédés humains, pour le définir, le dépeindre ou le décrire, qui sera toujours hors de la portée du poète, du philosophe, du peintre et de

l'orateur. Pour l'admirer, une âme et des yeux suffisent : il semble que Dieu (en étendant ainsi au loin le théâtre de sa gloire et de sa magnificence) ait voulu arracher pendant quelques instants la créature raisonnable à ses folles joies, à ses chagrins, à ses misères de toute espèce, à ses hideuses passions, à ses animosités pleines de turpitude pour l'élever, la transporter par la pensée auprès de l'origine primitive de son être ; pour placer (par la contemplation du moins) l'esprit de l'homme au niveau du marche-pied du Très-Haut.... Quelle élévation ! qui pourrait la soutenir longtemps ! Aussi à ce ravissement en esprit, qui tient de la rapidité de l'extase, les moyens ordinaires de calculer la durée ne lui sauraient être agréables.

Mon cher Clas, que nous voilà loin de vos manuscrits ! Je vous ai dit que je ne valais rien aujourd'hui pour les juger : mais nous y reviendrons, vous n'y perdrez rien.

Adieu.

G.

—

LETTRE XXIV.

Lausanne, ce 3 novembre 1815.

En ce moment j'ai le loisir de vous écrire, ce qui, malgré ma bonne volonté habituelle, ne m'arrive pas toujours. Je ne veux vous parler que de mon bonheur, de ma belle vue, à laquelle plus j'en prends possession, moins je m'y accoutume. Tous les jours, tous les instants je trouve de nouvelles jouissances, de nouvelles raisons d'admirer l'ensemble ou les détails. Il n'y a qu'un moment qu'une petite voile blanche se dirigeait sur nous depuis la Savoie. Eh bien ! je l'ai suivie avec sollicitude pendant ce long trajet ; j'ai accompagné son scillage, j'étais de tous ses coups de rame, car il en fallait, le vent étant contraire. Vous trouvez cela *bien enfant*, n'est-ce pas ? Il est sûr cependant que le vaisseau qui ramenait le demi-dieu Thésée, après sa périlleuse expédition du Minotaure, ne fut pas attendu avec plus d'anxiété que je n'attendis cette coquille de noix qui nous amenait des châtaignes d'Evian.

Tout le monde ne se contente pas de jouissances aussi paisibles que moi. Quel trouble aux Uttins, quel plaisir mêlé de dérangements, quelle coupe de joies avec de petits aromates amers au fond! quel bonheur, à l'âge de M. et de Mme de N., de pouvoir se jeter à droite et à gauche et d'avoir des cœurs et des procédés qui triomphent du gel et de la bise! Moi, j'attendrai le dauphin des Uttins dans ma chaise curule, songeant à tous les soins que feue ma mère m'a demandés pour son fils aîné.

Adieu, mon cher Clas. Mes hommages à madame votre sœur. Entretenez mesdames Rollaz et Boër dans de favorables souvenirs de votre féal

G.

—

LETTRE XXV.

Lausanne, 21 décembre 1815.

Je n'emprunterai ni le style ni l'orthographe de personne pour vous remercier, mon cher Clas, de l'intérêt que vous me témoignez: quoique très-souffrant et avec l'addition à tous mes maux d'une tête monstrueuse d'enflure, je vous dirai que je suis fort sensible à cette marque de souvenir et d'amitié. Je suis véritablement dans un piteux état, mais voilà neuf ans que l'hiver me produit le même effet et mes souffrances n'ont plus le mérite de la nouveauté. Ce sont les changements de médecins qui sont comiques. Chacun d'eux commence par m'étudier, par essayer des remèdes, par voir qu'ils ne servent à rien et finissent par annoncer comme une découverte ce que je leur avais confié à la première visite; c'est que mes muscles étaient trop vigoureux, que mon sang est trop fort pour mes pauvres nerfs.

Voici un enuyeux petit discours, mais vous l'avez provoqué; aussi n'y ajouterai-je aucune excuse. Vous m'avez fait pâmer d'aise et de rire par vos papillons d'hiver, et l'envie qu'ils vous donnent de vous faire clouer dans votre chaire, car vous avez trouvé là une comparaison qui rend parfaitement mon idée et à laquelle mon imagination n'était point arrivée. Que vous avez raison! que ces vieilles agitations sont

impatientes, qu'on serait désolé d'être sorti de la chrysalide avec un besoin aussi prolongé d'abattre la poussière de dessus les fleurs. Je suis fâché que vous ayez jeté au feu votre sentence au sujet du grand fils ****. J'aurais voulu vous entendre sur ce long et froid chapitre et ma réponse eût été d'une extrême franchise. Voyez si vous voulez y revenir. J'ai un étrange loisir pour m'occuper de semblables procédures, et vous n'avez qu'à commencer à instrumenter. Vous aurez bien, ne fût-ce que par madame Boër, quelque fait, dit ou geste à porter devant mon tribunal, et vous verrez que je suis aussi éloquent sur l'impertinence que madame Bellard sur la trahison. — Si vous saviez à quel point la perspective de nager pendant quinze jours dans le vaste sein de ma famille me déplaît, vous comprendriez que je voudrais bien ne faire qu'un saut de Noël aux Rois. J'ai la haine des positions extraordinaires. Tout ce qui sort de la route me vexe, et je crois vous l'avoir dit cent fois. J'aimerais mieux une semaine de sept dimanches avec obligation du prêche, qu'un dimanche le septième jour. J'ai l'esprit mal fait sans doute, le cœur visant à une liberté indécente, mais je n'y vois plus de remède, et en face que me voilà du nouvel an, époque que je déteste par excellence, je ne vois aucun moyen de me corriger. Gardez-moi le secret. On me mettrait frire dans un alambic d'humeur et d'ennui qui m'achèverait à coup sûr.

Adieu, mon cher Clas. Aimez-moi, écrivez-moi et vous verrez si j'en suis bien aise.

G.

—

LETTRE XXVI.

Lausanne, ce 13 février 1816.

J'ai peu reçu, mon cher ami, de cadeaux plus agréables et qui me fissent autant de plaisir que celui qui vint me surprendre hier. Il y a bien du talent dans l'ouvrage et bien de la bonté dans le procédé, de sorte que mon cœur et mon goût ont été également touchés. L'arrivée de cette belle Agar a dérangé tout l'ordre de bataille du musée. Elle fait l'objet principal en face de la porte d'entrée, de sorte que je suis

sûr d'être à peine salué par les arrivants. La semaine prochaine lui fera une véritable exposition, car pour me débarrasser du courant des politesses et surtout des caquets, je donne quatre assemblées, lundi, mardi, jeudi et vendredi. Les cornes me viennent quand j'y pense, mais aussi quel soulagement après la fatigue! Le véritable paresseux ne craint pas la peine, il travaille parce que l'image du repos lui sourit au delà. — Nous eûmes hier spectacle chez monsieur de Seigneux. Le croix des pièces était excellent. *Une heure d'absence :* monsieur d'Elian, de Morges, y fut excellent aussi. *La suite d'un bal masqué*, où madame de Cottens me fit gagner le pari qu'on pouvait en faire une bonne actrice, et *l'Adonis de Châteauvilain*, vaudeville très-plaisant où le maître de la maison et madame d'Hermanches firent beaucoup rire. Le reste était médiocre ou mauvais et l'on y pouvait reprocher aux acteurs la chose pour laquelle nul d'entre eux ne trouverait jamais d'excuse, savoir le manque de mémoire. Il me semble qu'on n'oubliera pas de sitôt le début des leçons que je donne à madame de Cottens, à laquelle véritablement il fallait tout apprendre. « D'abord, madame, mettez-vous en tête que vous avez tout l'air d'une mésange, et qu'on ne peut rien faire d'une mésange à la Comédie française. » Je ne sais comment cela me vint, mais sûr est-il que cette première vérité fut saisie d'elle et de tout le monde. Aussi, dans les moments où elle enlevait les applaudissements, on entendait murmurer dans la salle « bravo la mésange. » Cette fête se répètera après-demain. En attendant et pour nous réchauffer par le temps qu'il fait, tout Lausanne va ce soir danser à Cour, chez monsieur de Cerjeat. Je suis épouvanté de cette expédition, mais dès qu'il y a du danger je ne me permets pas de reculer.

Je suis transi; il fume dans toute la maison : il a fallu ouvrir toutes les fenêtres, et vous écrire est un miracle, qui ne pouvait être opéré que par la reconnaissance et l'amitié. Acceptez-en, mon cher, cette preuve en attendant toutes celles que je voudrais vous donner. Mes hommages à madame votre sœur et à madame Boër.

G.

—

LETTRE XXVII.

Lausanne, ce 8 mars 1816.

Je suis bien-aise de vous prouver que bien ou mal, tôt ou tard, je remplis les ordres de mes amis. Voilà, non pas la traduction, mais la bien fidèle imitation du petit conte que vous m'aviez envoyé et auquel vous avez joint un si joli dessin. J'ai renversé la charpente de l'original, mais toutes les pièces y sont employées et le caractère de simplicité est resté. Un de ces jours je prendrai le long *faucon de Hollande* auquel il ne manque guère plus de quarante vers. Dès qu'ils seront faits je me jetterai dans le polissage et puis nous verrons. Mais quand je me porte bien je ne travaille pas et lorsque, comme à présent, je suis incommodé, je ne suis jamais seul un instant. J'ai fait ceci à la volée et à la dérobée et vingt fois interrompu. Si vous n'en êtes pas content, songez que le talent me manque et que les circonstances me sont encore moins favorables que les muses. — Nos plaisirs se calment un peu. Le bal en costume de papa Temminck y a mis le signet pour le moment ; cependant nous aurons encore et bals et comédies. Je n'use pas des uns et voudrais n'être pas obligé à user des autres, de sorte qu'il n'y a dans mes espérances rien de ce qui contrarie l'esprit nécessaire en carême. A ce grand bal du bonhomme Temminck, j'étais en cardinal Ximènes d'après le portrait de Vélasquez. Un froc brun, des sandales, la culotte de cardinal, une grande fraise à l'espagnole; un reliquaire enrichi de pierres précieuses sur la poitrine et un air d'autorité convenable. Mais malheureusement par crainte de la foule et de la chaleur je n'avais sous le froc que ma chemise, ce qui me fit accaparer tous les froids grands et petits qui circulaient dans la fête. De là le bel état où je me trouve. — Mes lundis vont leur train, ainsi que les fureurs de ceux qui n'en sont pas. Cela va jusqu'aux couplets, ou, pour parler plus correctement, jusqu'aux sarcasmes rimés. Les élégantes de Lausanne, devenues poètes à mon endroit, serviront fort à la propagation des talents de société dans votre capitale, de sorte que dans tous les cas j'ai bien fait de rester le maître chez moi. Pour lundi prochain le

prince royal de Suède a demandé la *princesse d'Amalfi*, que je vais donc faire déterrer à cette occasion, et que ma société paraît être charmée de revoir. J'espère qu'il me reviendra un peu de forces pour cette fatigante expédition. Adieu, mon très cher Clas.

G.

—

LETTRE XXVIII.

Lausanne, ce 8 avril 1816.

Je vous remercie.... encore.... Je vous remercie.... encore.... Je vous remercie encore. Voilà la correspondance que l'indiscrétion et la reconnaissance ont établie de ma part avec vous. Chaque envoi me donne de nouveaux désirs et jusqu'à ce que je vous aie vu nu de vos ouvrages, je n'aurai ni repos, ni parfait contentement. Vraiment, vous êtes trop aimable. C'est chez vous un talent comme l'autre. Je voulais vous renvoyer vos planches, mais on en a fait le plus joli feu du monde. Il ne me reste donc que ce carton, qui a faim et soif de ce que vous allez y mettre encore. Mon musée, Clas, devient une chose délicieuse et mes remercîments seraient sans fin si je ne craignais de vous dégoûter de la gratitude.

G.

—

LETTRE XXIX.

Lausanne, ce 22 avril 1816.

Je ne sais en vérité comment vous remercier, car vous me comblez. C'est une gâterie qui n'a pas d'exemple et n'aura pas d'imitateurs. Il faudrait être peintre, ou pour nous payer d'un pareil dépouillement ou pour vous peindre l'effet qu'il produit sur moi. Je suis honteux de mon indiscrétion, je le suis de votre bonté, enfin je rougirais jusques dans le toupet si je parvenais à vous rencontrer dans le cours de la première émotion. Si je pouvais emprunter la flèche de cet amour esquissé d'après le Corrège, j'écrirais quelque par ttout ce que je ne sais pas vous dire. *Les Buveurs,* dont l'un dans

le tonneau; *les Joueurs ; les Prêtres qui se méprisent ; le Lecteur*, les petits croquis, tout est vraiment délicieux, et si vous vouliez en reprendre la moindre chose, je ne sais trop ce que je consentirais à lâcher. Nous en causerons ces jours-ci, au cas que je parvienne à m'échapper un moment du dîner que les d'Aruffens et moi avons ordre de venir faire aux Uttins, la semaine prochaine. — Les Van Muyden, qui devaient partir vendredi, sont encore ici : monsieur Fellenberg ayant perdu un enfant et n'ayant pu disposer de ses chevaux pour les faire chercher. C'est autant de gagné pour moi, qui tombe par leur départ dans une sorte de veuvage, qui me paraîtrait insupportable si moi-même je ne m'éloignais d'ici. Je vais passer mai et juin dans de grands travaux à Veuillerens; juillet, août et septembre à Plombières, dont j'ai grand besoin, et puis le Ciel m'enverra des désirs et une volonté apparemment, car je ne veux pas de Paris où l'on m'appelle, ni d'autres endroits où l'on ne me souhaite pas et surtout pas de Lausanne la commère, où il n'y a ni justice, ni liberté et où chacun, bien qu'il ne vaille guères, se croit meilleur que tout le monde. Est-ce pressentiment ou hasard; mais voilà qu'on m'interrompt au commencement du chapitre.... Je n'ai que le temps de fermer ma lettre et de vous embrasser de tout mon cœur.

G.

LETTRE XXX.

Lausanne, ce 29 avril 1816.

On commit un assassinat dans une maison et devant la porte on trouva un jeune homme profondément endormi. Ses mains étaient teintes de sang, ses poches étaient pleines de rossignols et de fausses clefs, il fut très effrayé lorsqu'on l'arrêta; l'espoir de se sauver le fit se couper dans les interrogatoires, il fut condamné et exécuté, car rien n'était plus clair que son crime. Vingt-trois ans après, le véritable coupable tomba dans les mains de la justice, et l'innocence de cet infortuné fut reconnue. J'espère qu'il ne m'en faudra pas autant pour me

justifier. En attendant vous ressemblez comme deux gouttes d'eau aux juges dont je viens de parler.

Nous recevons tout-à-coup un ordre suprême de venir dîner à Rolle. Monsieur d'Aruffens m'offre une place dans sa voiture. Je la refuse pour être libre sur deux points. L'un, d'arriver assez tôt pour vous aller voir, l'autre de ne pas manquer à un rendez-vous pour sept heures. Je pars à neuf heures, on me charge de conduire le petit Edmond. Mon premier mouvement est de m'arrêter chez vous, mais je crains qu'on ne me reproche et trop peu d'empressement et de ne pas conduire l'enfant jusqu'aux Uttins. Là commencent les histoires, les récits, les anecdotes. Le reste de la famille arrive, je veux profiter du moment pour me sauver. Bah! viennent les affaires de la tante de Genève. Nos douze cornes s'entrelacent et le sujet devient inépuisable. Je tente encore d'échapper. Vous irez le voir après dîner. — Soit. — A quatre heures on amène mon char. Ne voilà-t-il pas le duc qui descend pour l'examiner; discours sans fin, réflexions par torrents. Je crois cependant que l'arrivée de madame Mestral, d'Aubonne, va mettre fin au discours; mais jugez de l'effroi qui me saisit, lorsqu'il me dit : *On ne juge bien d'une chose qu'en l'essayant; je vais me placer avec vous et vous me conduirez jusqu'au dernier pont de Rolle.* Alors il fallut avoir la permission de madame de Noailles, puis mettre le surtout, puis la perruque doublée, enfin il était cinq heures quand nous partîmes et à sept heures, comme je l'ai déjà dit, il fallait être en Saint-Jean à Lausanne. Que faire! Retourner chez vous depuis le pont? Manquer à ma parole pour vous faire une visite peu décente? Ni l'un ni l'autre ne se pouvait. J'ai senti toutes les suites qu'auraient des apparences aussi coupables; mais comment les éviter? Si vous eussiez été à la fenêtre, si vous eussiez vu Edmond en arrivant et le duc en partant, assis dans ma voiture, vous auriez tout deviné et ne m'auriez pas condamné sur les apparences. Mais vous êtes comme tous les juges, vous ne demandez que plaie et bosse; vous cherchez des pécheurs pour exiger leur mort. Après cela vous êtes mon bienfaiteur. Je suis obligé de filer doux, de tenter la longue et fastidieuse voie des justifications et des explications, de me soumettre à l'arbitraire de vos ju-

gements et de vous embrasser quand j'aurais envie de vous battre. Au reste, je serai bientôt à Rolle et vous pourrez me mettre en pénitence sous le jet d'eau du château,

G.

—

LETTRE XXXI.

Lausanne, ce 7 mai 1816.

Oui et non, quoique je sois ici on ne peut mieux, sous bien des rapports sociaux, je suis cependant mécontent quelquefois des petitesses que je remarque. Vous savez, la pruderie est mon aversion; ne semble-t-il pas que ce soit un parti pris de me regarder comme le *Lovelace de la descente d'Ouchy*. Assurément je ne prétends point au titre d'homme dangereux; aussi y aurait-il bien plus de bon sens à me venir voir comme l'éléphant ou le tigre royal dans sa cage. Si les Lausannoises avaient autant de bon esprit qu'elles en ont de romanesque,

La mère en prescrirait la *visite* à sa fille.

Mais si le goût est rare, mon cher Clas, ce qui est plus rare encore, c'est une entière simplicité de ton, de mœurs, et de manières; on ne les connaît, on ne les apprécie que dans les grandes villes; ceci a l'air paradoxe et cependant rien de plus vrai. Dans les petites villes, on ne croirait marcher droit qu'autant qu'on marche un peu de côté.... tout s'y fait par spirale. Dans les grandes villes on ne connaît que la *ligne droite*. Dans le *bien* comme dans le *mal*, on va par le plus *court*. J'ai tort de murmurer, on ne me néglige point; les soirs où je reçois, mon salon ne désemplit pas, et j'ai souvent le plaisir d'offrir des gâteaux et de l'eau chaude à des gens qui me valent bien.

Tout est en l'air en ce moment chez les d'Aruffens pour la réception de la princesse Soltikoff et de sa noble famille; sans doute ma cousine n'oubliera rien pour donner bonne opinion à sa nièce des grandes dames de Vaud et des Métraux. Quant à moi, je laisserai paisiblement passer cette bouffée; je me tiendrai tapis dans mon coin de Mont-benon, ne refu-

sant jamais aux hommes en place et aux autorités qui passent le coup de fesse que je leur dois. *Rendre à César ce qui est à Cesar* à toujours été ma devise.

G.

—

LETTRE XXXII.

Lausanne, ce 12 mai 1816.

Je vous renvoie avec mes remercîments accoutumés les marques de vos bontés ordinaires, car c'est un commerce établi où tout l'agrément est de mon côté; mais je le sens bien; de sorte que le but de la fondation n'est point manqué.

Marquez-moi le nom de l'artiste qui a fait le petit dessin que vous m'avez donné et celui de l'auteur des costumes suisses en couleur. Je vous en serai fort obligé.

De nouvelles de société je n'en sais point dignes de votre seigneurie, à moins que je ne voulusse me vanter d'être un peu dans les bonnes grâces de votre nièce Herminie, qui est toujours fort aimable pour moi. Cependant ses apparitions sont courtes et rares, ce qui les gâte beaucoup.

Vale

G.

—

LETTRE XXXIII.

Lausanne, ce 19 mai 1816.

Sans trop comprendre ce que vous entendez par le mal que vous payez par tant de bien, je me hâte de vous remercier de l'envoi d'avant-hier qui est vraiment délicieux et qui, à la soirée d'hier, a fait un grand effet. J'imaginais dans la simplicité de mon cœur que je méritais un peu les marques de votre amitié par la constance et le *ne regardez ni à droite ni à gauche* de la mienne, mais apparemment nous ne sommes pas du même avis ou sur le fond ou sur la manière. Quoi qu'il en soit, vos dessins sont charmants et m'ont fait un plaisir réel, surtout celui du grand garçon et de la petite fille. Je me suis hâté de mettre en collection tout ce qui m'est jamais

venu de vous et je persiste à croire, ainsi que tous les connaisseurs, qu'avec la moindre application vous seriez arrivé aux plus hautes portées de l'art. Il y a une hardiesse dans vos contours, un bien placé dans vos ombres, un bonheur de teinte dans votre coloris, une justesse d'expression dans les figures et les physionomies, qui surprennent à chaque fois qu'on y regarde. Ah! de grâce, envoyez-moi le reste de ce portefeuille poudreux, que la plus coupable indifférence laisse inconnu dans un galetas; j'en ferai une des joies de mes jours et un des legs les plus précieux de mon testament. Je ne rabattrai jamais de cette opinion, ni de ce désir.

Je voudrais être peintre comme vous, pour vous satisfaire au sujet du bal de monsieur Temminck, qui est déjà si loin de ma pensée, que, si de mon froc de Cordelier je ne m'étais fait faire une capote, je saurais à peine de quoi il est question. Je crois vous avoir déjà dit que la chose avait été manquée dès l'origine par le peu de connaissance qu'a le public de Lausanne des usages du plaisir, et le peu de fortune qu'il y peut consacrer. Quand il fut question de cette fête on put s'apercevoir que le susdit public ne mettait aucune différence entre un bal masqué et un bal costumé, et j'eus beau dire à ceux qui se faisaient un embarras de ce qu'ils auraient à discourir ou à chanter, que l'on ne chantait et discourait que dans un bal masqué et qu'il n'y aurait pas de masques dans cette occasion; ils voulaient absolument montrer leur esprit, lorsqu'on n'exigeait que de montrer du goût. Un bal costumé est une permission ou une occasion de se faire voir sans crainte du ridicule, de la manière que l'on croit la plus avantageuse au développement de sa figure ou de sa physionomie, et de là vient le choix ordinaire des personnages historiques avec lesquels on a plus ou moins de ressemblance, ou des habillements les plus propres à faire valoir les charmes ou à cacher les défauts du corps. Le bal masqué autorise les écarts de la gaîté, le bal costumé exige la plus grande décence; voilà pourquoi vous m'avez si fort scandalisé en me demandant si le cardinal Golowkin ne se promenait pas avec la religieuse Van-Muyden? Ces deux costumes, qui sont convenables dans un bal costumé, seraient indécents dans un bal masqué, où il ne peut y avoir de plaisanterie que pour

les personnages plaisants de leur nature. Madame de Cottens en folie, était tenue à être folle jusqu'au jour; monsieur Van Muyden-Bugnon, en abbé de l'Attaignant, pouvait rire avec elle; mais un cardinal et une religieuse qui auraient eu l'air de les remarquer, n'eussent été bons qu'à être chassés du bal. Le prince royal était en uniforme et en cordons, de sorte que lorsque je m'approchai de monsieur Polier pour le prier d'assurer Son Altesse royale que je n'élèverais aucune des difficultés d'usage pour la première place à table ou la droite au passage des portes, bien que ce fût une plaisanterie, elle ne sortait ni de la gravité convenable, ni de l'esprit d'un rôle qui m'égalisait en quelque sorte au prince et donnait aux assistants la mesure de ce qu'on peut risquer en pareille occasion, aussi le prince me fit-il une belle révérence et monsieur Polier m'assura-t-il que *Son Altesse royale avait toujours été persuadée de l'affection de Son Eminence.* Quand le bal costumé est traité de cette sorte, il offre un tableau historique des mœurs, des usages et des siècles qui est d'un grand intérêt et d'une haute instruction. Il semble voir une galerie de tableaux à laquelle le Ciel accorde tout à coup le mouvement et la parole. On aime, parmi les personnages graves, à rencontrer de jeunes filles, de jolies femmes, qui ont été chercher dans quelques contrées de l'Italie, de l'Espagne ou du Nouveau-Monde, la permission d'arborer un jupon court et des cheveux flottants; cette légèreté momentanée jointe au maintien de la pudeur développe leurs charmes sans nuire à leur réputation. On a horreur au contraire de cette sâle économie, qui fait qu'une femme du monde emprunte les vêtements de sa cuisinière et pour en mieux maintenir l'état, renonce à ses bonnes manières accoutumées. Madame Steiguer-Lapotterie était si vulgairement Bernoise, que les uns la prenaient pour une bonne d'enfants qui, à la faveur du bal, s'était emparée d'une place dans la salle, et que la plupart des étrangers s'obstinèrent à la prendre pour un garçon déguisé en fille. Au reste, le bal était manqué sous tous les rapports d'intention. La quantité de demoiselles économiquement vêtues en paysannes et de messieurs parcimonieusement habillés en uniformes, lui donnait tout l'air d'un bal de filles à l'époque d'un renouvelle-

ment de garnison, de sorte que Constant Rubens et sa seconde femme, Golowkin-Ximénès, Chavannes de la Borde-Blondel et deux ou trois personnages convenablement costumés avaient l'air de gens qui s'étaient fourvoyés ou qui, par un oubli ou un malheur inconcevable, s'étaient hasardés en mauvaise compagnie. Un autre inconvénient, mais qui ne pouvait être saisi que par des personnes habituées aux plaisirs des grandes capitales, venait de la magnificence et de la profonde ignorance des jeunes Anglais. Ils avaient laissé aux plus accréditées modistes de Genève le soin de leurs costumes et il en était résulté des habits de toutes les couleurs, couverts de paillons et auxquels elles avaient donné au hasard les noms les plus incohérens. Le beau monsieur Cury avait nne dalmatique bleue et or, surmontée d'un court manteau rose-blanc et argent, avec un large pantalon de Florence bleu et un haut turban blanc-rose et argent, et il venait, avec toute l'audace de l'ignorance, vous dire qu'il était en ancien prince de Galles. Ces messieurs rappelaient ces masques de Paris, payés par la police pour rendre la foule plus brillante que l'on habille avec les oripeaux des mélodrames, et qu'en bonne compagnie on appelle des *chie-en-lit.* — Voilà, mon cher ami, tout ce que je puis vous conter de cette fête, à laquelle vous attachez un si grand intérêt et où je n'ai vu de véritable gracieux que la manière d'envoyer les femmes à table et de les y placer moyennant une distribution de fleurs, auxquelles pendaient des devises pleines d'esprit et de goût. — Maintenant on est ici dans les préparatifs de quatre représentations théâtrales, deux en Saint-Denis et deux en Sévery; ce qui me vaut, malade que je suis, de passer mes journées à faire répéter les dames, qui toutes, hors madame d'Hermenches, ont la bonhomie de croire que je leur inoculerai les talents nécessaires. Ajoutez à cela le soin de former un jeune avocat à l'éloquence du barreau et vous comprendrez que je n'ai de libre pour mes affaires à moi, que la nuit. J'ai cru un moment pouvoir aller soigner la duchesse de Noailles et vous venir demander à déjeûner en passant, mais au lieu de partir il a fallu me faire saigner et baigner et cette neige continuelle, qui s'op-

pose à mon rétablissement, m'ôte jusqu'à l'espoir d'accomplir un projet auquel vous aviez tant de part.

G.

Pardon de la manière leste dont on vous a renvoyé l'aimable président de Brosses, mais monsieur d'Aruffens a voulu profiter d'une occasion et je n'en ai pas été prévenu assez à temps pour y ajouter l'expression de sa reconnaissance et de celle de toute la famille.

—

LETTRE XXXIV.

Lausanne, ce 25 mai 1816.

A quoi pensez-vous de me donner des dessins aussi jolis? Je vous ai dit que je n'ai plus de collection; c'est donc vouloir m'obliger à la recommencer, que de me faire un pareil cadeau. Mais je le garde, bien qu'il soit un peu trop considérable pour ne pas mettre en danger. Les bienfaiteurs sont comme les dieux. Ils donnent, reprennent ou brisent sans vons faire sortir d'une profonde reconnaissance. Vous me gâtez en vous occupant autant de moi, prenez-y garde, je suis homme et cette pâte ne vaut rien.

Je compte fort sur le plaisir de vous voir cette semaine.

G.

—

LETTRE XXXV.

Les Uttins, ce 3 juin 1816.

Vous êtes comme tous ceux qui se sentent coupables. Vous me faites des coquetteries; vous me flattez ingénieusement, mais je suis un vieux routier, et toute la poésie de votre prose ne parviendra ni à me faire oublier combien vous êtes coupable, ni à vous obtenir votre pardon. Ma tante vous croit malade, mais moi je vous juge comme vous le méritez. Il y a un fond pour les petites maisons dans votre conduite et si vous vous y abandonnez, vous ne les échapperez pas. Quand je me serai radouci, je répondrai au dialogue que

vous m'avez envoyé. Mais comment apprendre le bonheur à un homme qui ne sait pas faire un dîner en bonne compagnie?

G.

—

LETTRE XXXVI.

Florence, ce 5 mars 1817.

Votre lettre du 15 août est la première marque de souvenir de vous, mon cher Clas, qui me soit parvenue. Ni vos éloges, suites naturelles de votre vieille indulgence pour moi, ni vos critiques qui m'eussent été bien plus précieuses, rien ne m'est arrivé. Ce que je tiens m'en consolerait par le luxe du style et des dessins et l'amitié qui m'en fait fête, si j'aimais à perdre quelque chose de vous et si je supportais l'idée de voir perdu dans quelque coin ce qu'on m'envoie ou ce que j'écris. Vos petits bureaux de poste n'ont de célébrité que par leur inexactitude, et si par malheur vous avez oublié d'affranchir jusqu'à Milan, ils trouveront plus naturel de vous en punir par un désagrément trés réel, que de se donner la peine de faire deux pas pour vous avertir de votre faute. On écrirait un pamphlet sur les postes de Vaud et leur administration, tant il y a de choses à en citer. — Mes œuvres paraîtront je ne sais quand. Le comte de Clary, par la plus bête de modestie dont on ait jamais entendu parler, s'est ravisé pour les dessins. Monsieur Piatti, l'imprimeur de Florence, sachant que les Muses françaises sont peu appréciées en Italie, et qu'il est difficile de faire entrer des livres en France à des propositions inacceptables; enfin moi qui n'ai pas plus envie d'être imprimé que pendu, je finis par n'y plus songer. Mon manuscrit est bien correct, bien complet et il en arrivera ce qui plaît au Ciel. Je travaille à dix choses à la fois; un ouvrage *sur l'éducation dans ses rapports avec la tranquillité publi,ue;* un roman philosophique nommé *Vendramina*, une *traduction* des tragédies de Monti; une traduction en italien de mon art : Cathérine II de la *Biographie universelle;* enfin je travaille comme si j'en devais vivre, et cela m'amuse comme s'il n'y avait pas d'autre

plaisir dans le monde. Ma vie est tout arrangée pour cela. Une liberté indéfinie ; la petite bibliothèque du grand-duc, la plus belle qui existe, à ma disposition, une santé meilleure que par le passé ; un certain degré de considération dans le monde, qui plaît lorsque par hasard on s'y montre, une protection bien déclarée de la part du gouvernement, qui ôte les appréhensions dont un étranger pourrait se coiffer ; enfin en moi une grande reconnaissance envers le Créateur et les créatures, qui fait que nous passerions réciproquement et sans difficulté un bail de cinquante ans ; mais voilà le hic. Il faudra décompter, il faut s'y préparer tous les jours et l'on ne se fait plus faire de culottes neuves de crainte de ne les pas user.

Mes hommages à mesdames vos sœurs, à madame Boër aux dames de Mont-riant et bien des amitiés aux Eynard.

G.

—

LETTRE XXXVII.

Lausanne, ce 4 octobre 1817.

J'ai reçu votre billet et me jette à corps perdu dans l'excès de vos coquetteries. Faites commencer ma statue, car *je reste*. Point de Paris, point de Vienne ; Lausanne, rien que Lausanne et le louable canton de Vaud. On s'étonne, on se récrie, on serait tenté de croire que je ne puis aller nulle part ; mais on a trop de preuves qu'on m'appelle partout et l'on finit par comprendre que je n'ai pas le sens commun. Enfin me *revoilà*. J'ai manqué vous voir. J'arrive un jour midi sonnant aux *Uttins*. Visage de bois du haut en bas, mais je ne suis point en peine. J'irai voir mon ami Clas et de là je me rendrai à Mont-riant et à Beau-lieu. « Oui, allez-y. Il y a fête aujourd'hui sur cette jolie colline, on y attend des Altesses Royales ; le marché de Rolle a été enlevé d'un coup de filet, enfin tout grille, tout rôtit, tout cuit en ce moment » et la peur de me saisir et l'idée de la raideur qui se mêlera à notre réunion, de me repousser. Je demande des chevaux et arrive à Vuillerens, où l'on ne m'attendait pas de sitôt. Voilà mon début. La cour des Uttins a trouvé assez sot que

je ne me fusse point enquis du lieu de sa résidence : mais d'abord quand je n'aurais qu'un échantillon d'honneur dans l'âme, jamais je ne pourrai m'arrêter à Genève, après l'infamie que son gouvernement m'a faite au sujet de mon livre et ensuite, il était plus naturel, sachant le jour de mon passage, de me faire trouver à la porte de Plain-Palais un mot qui m'annonçât la maladie du duc. Quoi qu'il en soit, je suis coupable et partant, dans une sorte de disgrâce dont je prendrais mon parti, si je ne craignais de ne pas revoir tous mes Eynard cette année et si cela ne retardait pas le moment de vous revoir, vous qui me gâtez depuis tant d'années. Je suis ici depuis hier, malade dans les eaux amères, sans parler de celles que le Ciel verse si généreusement sur nous et dont le froid, au sortir de l'Italie, me paraît un tantin sauvage. — J'accepte toutes vos bontés: Fellenberg, Apollon, Cathérine de Médicis, et par dessus tout l'assurance de leur continuation. Je ne puis vous payer qu'en amitié, mais je ne bats que monnaie de bon aloi. Mes hommages aux habitants de la riante colline.

Adieu, mon cher Clas.

G.

J'espère que monsieur Gabriel a reçu une lettre dont je m'étais chargé pour lui, quand je la lui expédiai des Uttins, je ne pus trouver un bout de papier pour lui expliquer pourquoi je ne la lui portais pas.

—

LETTRE XXXVIII.

Lausanne, ce 15 novembre 1817.

Depuis avant-hier, mon cher Clas, j'ai pris mes aises; je me suis mis sur le pied de Bossuet, je ne rends plus de visite à personne; vous savez, il n'en rendait point. J'ai pensé que ma santé me permettait cette infraction aux usages reçus; des visites, j'en reçois encore; il faut bien tenir aux hommes par quelque endroit, d'ailleurs, j'ai trop de raison pour vouloir rompre entièrement avec eux, j'ai brisé les

liens de la gêne, je veux conserver ceux de la reconnaissance. En m'examinant de près, j'ai trouvé que je suis, par rapport à l'univers, comme un amant est à l'égard de sa maîtresse qu'il boude, parce qu'elle lui a fait quelque noirceur. Il dit qu'il l'oublie, qu'il veut l'oublier et le pauvre homme en parle sans cesse. Moi aussi je me souviens encore de ce vieil univers, où j'ai joué autrefois un rôle et auquel j'aimerais encore à être utile ; je suis comme Sully retiré dans son château de Villebon et déplorant dans sa retraite studieuse, son solitaire manoir, le bien qu'il aurait pu faire si on avait voulu l'écouter. — Je ne suis point au reste de votre avis sur les bienfaits des souverains. Les souverains doivent mettre à leurs bienfaits un caractère de solennité et même de publicité qui en perpétue le souvenir, afin qu'il serve de stimulant à faire naître l'idée de nouveaux bienfaits chez leurs successeurs. « Faites luire vos œuvres devant les hommes (c'est la morale des princes), » « que la main gauche ignore ce que fait la droite, » c'est la morale des particuliers.

Vous autres plébéïens, qui voudriez tout gouverner à votre mode et à vos formules, vous me permettrez encore une observation. En s'exprimant au sujet d'un prince, on peut dire qu'il a des manières douces et affables, mais on ne saurait dire qu'il a des manières engageantes ; cette expression ne peut convenir qu'à des particuliers, jamais à des princes : on peut dire d'une princesse, d'une reine, qu'elle a daigné mettre beaucoup de bonté et de grâce dans son accueil, mais jamais on ne saurait dire : Sa Majesté a été gracieuse.... C'est madame de Geoffrin ou madame de Sévigné ou madame Rilliet-Hubert qui pouvait être gracieuse en recevant le monde chez elle, mais non une reine de France, une impératrice tenant sa cour. En conséquence un homme qui aura été, je suppose, avec une princesse chez un artiste à une exposition de tableaux ou dans tel autre lieu public, ne s'avisera point de dire qu'il a eu l'honneur d'accompagner Son Altesse, mais qu'il a eu l'honneur de la suivre. J'avoue, ce sont des riens que la fierté républicaine et la brutalité populaire repoussent, mais qui ne laissent pas de contribuer à l'aménité des mœurs.

Je n'aurais pas été fâché de dîner avec Lycurgue ou Solon,

de goûter de leurs méchants brouets noirs, mais j'aurais voulu avoir en perspective le souper de Crésus ou d'Artaxerxès; j'aime bien autant les grandes perruques du temps de Louis XIV que les petites du temps de Robespierre.

Vous aimez les choses curieuses, je vous envoie deux lettres inédites et parfaitement reconnues pour être de madame de Maintenon, j'ai vu les originaux, vous pouvez compter sur l'authenticité et les mettre hardiment avec vos autres rogatons d'hommes et femmes illustres. Quoique les lettres de madame de Sévigné soient d'un ton parfait, peut-être y a-t-il encore un ton de comme il faut de plus dans celles de madame de Maintenon. C'est au comte de Falkensriold que j'ai escamoté ces deux copies; je vous en conterai un jour la filiation.

G.

Si vous voyez ma tante, dites-lui que je m'occupe de sa commission.

—

LETTRE XXXIX.

Lausanne, ce 18 janvier 1818.

Il faut que je commence toutes mes lettres par des remercîments; c'est une manière qui dure depuis dix ans et c'est vous qui les avez tournées de cette manière-là. Cette fois ce sera pour les éloges que vous faites de mon sermon. Il devait vous plaire. L'obligeance est tout à fait de votre domaine, et c'est une promenade que je vous ai fait faire dans votre propre cœur. Quant à votre critique sur le sens que vous croyez que j'attache à la bienveillance, je ne puis l'admettre ni comme prédicateur chrétien, ni comme moraliste. Je ne dis nulle part qu'elle soit une vertu, ni une qualité particulière, je la fais voir comme le véhicule de toutes. Voyez page 16 : « Elle est la politique de la bonté, de la charité, de » la clémence, de la miséricorde. Elle est la douceur du fort, » la force du faible, la science de l'ignorant, le génie du simple. » Il suffit même de s'arrêter au partage du sermon en

quatre points et à la nature de ces points, pour vous prouver que vous ne m'avez pas entendu. Si jamais vous relisez le sermon, souvenez-vous de cette explication, et vous-même conviendrez alors que vous n'aviez pas saisi le sens que j'y ai mis. Je ne vous parlerai pas de l'ouvrage sur l'éducation. Il peut plaire par quelques détails, mais on peut être saisi dans l'ensemble par ceux qui n'habitent pas les grandes monarchies modernes. Il embrasse un trop grand horizon qui leur est inconnu et qu'ils ne peuvent juger. Les éloges et les critiques portent également à faux, et jusqu'à présent, dans l'averse de lettres que cet ouvrage m'a valu, je n'ai trouvé que chez les souverains et les ministres le coup-d'œil que je cherchais. Le premier ministre de Sardaigne surtout m'a compris d'une manière qui m'a charmé et dont je félicite son pays. Si je m'étais avisé d'envoyer mon ouvrage aux différentes cours, tout petit qu'il est, il m'eût valu force cordons et cadeaux. Je lè savais et c'est pourquoi j'ai laissé au libraire le soin de le répandre en Europe. — En écrivant ce n'est pas tout que de n'être pas vendu, il ne faut pas même être payé ou récompensé.

On dit que l'on commence à s'amuser dans la capitale. Comme je ne sors pas des vieilles femmes, où je me tiens au chaud et convenablement à la saison et à ma santé, je ne puis rien vous dire de ce qui se passe hors de là. On donne des forces, on prépare des comédies; en plus d'un lieu les planches sont déjà sur les tonneaux; mais c'est tout ce que j'en sais. Si une grande assemblée bien ennuyeuse, un lotto de douze personnes et huit tables de jeu, entrecoupées d'eau chaude et de gâteaux, pouvait vous séduire, je vous attendrais pour mardi 20, à sept heures du soir. Voilà quel est mon contingent, voilà comme je sors de ma coquille.

Vous aurez su que la propriétaire de ma maison m'avait fulminé depuis Rome un bref pour en sortir au mois d'avril. J'étais dans la rue. Mesdemoiselles de Cerjat, qui ne voulaient ni vendre, ni louer leur grand hôtel, me l'ont livré pour dix ans. On va le restaurer et le remeubler de la cave au grenier, j'aurai le plus bel appartement de la ville, en bon air, au centre de mes amis, avec une terrasse bien ombragée, une sortie dans les champs; enfin c'est un coup

du sort, et le tout pour cinquante louis. Pardon de mes détails domestiques, mais en amitié il n'y a que ceux-là qui servent. G.

—

LETTRE XL.

Lausanne, ce 12 février 1818.

Quatorze exemplaires de mon sermon! Voilà tout, le Rollois converti, ou peu s'en faut. La charité, la compassion, la clémence, la bienveillance y vont fleurir comme l'herbe des champs. Dieu est puissant, c'est tout ce que je puis dire. Nul n'est prophète en son pays, et je vois distinctement que je ne suis pas de Rolle. En attendant, je reviens de l'autre monde, qni est un peu mieux réglé que celui-ci, entre nous soit dit. Je garde encore la chamhre ensuite des fatigues de ce voyage, et le temps irrégulier que nous avons n'est pas fort propre à m'en remettre. — N'avez-vous pas été à Lausanne? N'êtes-vous pas venu me voir? Une dinde qui, sous le nom de Marianne, me tient lieu de servante, m'a dit un jour qu'un monsieur qui n'est pas d'ici était venu pour me voir. Elle n'a pas su me le nommer, mais à la description topograpbique qu'elle m'en a fait, à la délicatesse de la taille et de l'organe, aux yeux doux dont elle m'a parlé, j'ai crû vous reconnaître. Pourquoi n'êtes vous jamais dans la capitale qu'en manière d'apparition? pourquoi ne forcez-vous pas une porte qui vous est toujours ouverte, lorsqu'il n'y a qu'une servante imbécile entre vous et moi pour vous en barrer le passage? Pourquoi ne revenez-vous pas chez moi avant de disparaître et de lâcher le coup de tonnerre qui annonce que vous rentrez dans l'autre monde de Rolle? Vraiment, nous n'avons ici ni la peste, ni la gale, et pour y rester quelques jours, vous n'en seriez pas moins le coq de votre paroisse au retour.

Mais adieu, mon très cher. Ma tête n'est pas encore à l'écriture. Vous vous en apercevrez aux ratures. J'expédie la *livrée qui est amour* et vous baise les mains, ainsi qu'à madame votre sœur.

Vale et ama. G.

—

LETTRE XLI.

Lausanne, ce 31 mai 1818.

Mandez-moi, mon cher Clas, si vous vous êtes déjà donné les *Mémoires de madame d'Epinay* et les *Mémoires de l'abbé Georgel*. Vous ne saurez la raison de cette inquisition bibliothécaire, que quand vous aurez satisfait ma curiosité à cet égard. Je suis mourant, mais je vous aime. Puisse ce souvenir vous en être une preuve! J'espère que le Rollois est moins en souffrance de cette saison que le Lausannois. Au reste on y danse tous les soirs.

G.

—

LETTRE XLII.

Lausanne, ce 7 avril 1818.

Je vais maintenant vous dire le mot de l'énigme, ou pour mieux dire de la question au sujet des livres; c'est que je voulais savoir si vous vous les étiez donnés afin de vous en faire le cadeau s'ils manquaient à votre bibliothèque. J'ai donc été charmé d'apprendre que vous ne les aviez pas. Je vous expédierai *Madame d'Epinay* et puis viendra *l'abbé Georgel* qui court encore le monde. Ce sont des ouvrages qu'il faut avoir quand on fait collection de livres, parce qu'ils rendent un compte exact et lumineux des mœurs de la fin du dernier siècle, et par là même expliquent bien des choses. Le *Georgel* sera classique et l'on attend avec impatience les quatre volumes qui vont suivre au premier jour les deux premiers. — Je ne sais si votre char vous mènera à l'hôpital, mais il est sûr que je ne ferai, à la manière dont je l'arrange, que passer par la maison de Cerjat pour vous y aller trouver. Je serai ravi d'y être en si bonne compagnie et vous prie de ne pas manquer au rendez-vous. Ce char, au demeurant, est une belle fondation domestique et va fort augmenter le nombre de vos courtisans dans une bicoque peuplée de piétons. — Nous avons eu une suite d'hiver aussi remarquable par les plaisirs que par la température; malheureusement je

n'ai eu à faire qu'avec la dernière, qui m'a fait beaucoup souffrir.

Adieu, mon très cher Clas. Portez-vous bien, songez quelquefois à moi, maintenez-moi dans les bonnes grâces des Rolloises, et que le ciel répande ses bénédictions les plus amples sur le Rollois. Les Noailles y reviennent, dit-on, pour quelques jours. C'est une course bien printanière pour des amateurs de cet âge.

G.

Comme je veux retravailler le *Faucon*, faites-moi le plaisir de m'en faire la critique. Je n'ai jamais reçu celle que vous m'aviez adressée en Italie et j'en ai besoin.

—

LETTRE XLIII.

Lausanne, ce 17 mai 1818.

Je ne lirai point le livre que vous me recommandez; rien ne me paraît plus mal compris, en un mot plus gauche que d'envoyer à des peuples anthropophages des cargaisons de catéchismes et des liasses de traités théologiques; c'est une matière beaucoup trop creuse pour eux; il y a trop loin des idées de la vie éternelle à celle de manger son prochain. La prédestination ne ressemble guère à une fesse de vaincu dont on se fait donner une tranche par celui qui en fait les honneurs. Aux anthropophages, mon cher Clas, pour leur prouver qu'ils sont dans l'erreur, il faut leur envoyer l'*Almanach des gourmands*, et alors leur entendement s'ouvrira. C'est avec de la soupe à la tortue qu'il faut leur dessiller les yeux; de coulis, de consommé, de tourte aux pigeonneaux qu'il faut les entretenir pour toute controverse; c'est alors qu'ils connaîtront l'énormité de leurs fautes, qu'ils tomberont aux pieds d'un marmiton et se trouveront trop heureux, si on le leur permet, d'entrer dans le giron de la cuisine.

Je revoyais ce matin la lettre où vous me demandez des lectures. Si vous voulez quatre bouchées délectables dignes d'un gourmand tel que vous, relisez l'histoire de la Grèce

jusqu'à la guerre du Péloponèse exclusivement, celle de Rome jusqu'à la bataille des Cimbres, celle de Suisse jusqu'à la bataille de Marignan et celle de Napoléon jusqu'à sa duplicité envers les Bourbons d'Espagne. Si tout n'y est pas parfait, tout du moins y est beau, tout a un caractère de grandeur. Si l'on n'approuve pas sans restriction, on a souvent le plaisir d'applaudir; c'est beaucoup quand il est question des hommes, qui rarement se conduisent longtemps d'une manière uniforme et d'après des principes fixes. Les lois de Lycurgue se conservèrent 500 ans sans infraction. Les célèbres transactions de la paix de Westphalie demeurèrent obligatoires pour les parties contractantes un demi-siècle, mais aussi ce sont là par rapport à l'antiquité et aux temps modernes des cas d'exception.

Vous vous trompez si vous croyez que madame d'Aruffens marche; elle est toujours à plat de lit et c'est fort prudent à elle ; on ne relève pas une cathédrale comme une maigre chapelle. — Je regarderai votre opuscule tout à mon aise pour y donner plus d'attention et je vous étrillerai si je crois que vous le méritez. Salomon (qui était à la lettre le Louis XIV et le Rochefoucauldt de son siècle) a dit : « Celui qui épargne la verge à son fils ne l'aime point; » je voudrais ajouter : « Celui qui n'administre pas l'étrille à ses amis les hait. » Basez là-dessus mes sentiments pour vous.

G.

P. S. Au lieu de vos mysticités abyssiniques, que ne citez-vous l'admirable *Histoire de la Suisse* par Muller, dont je fais mes délices. Voilà qui est digne d'un être pensant; voilà qui vous élève l'âme aux plus hautes considérations. Je ne donne pas un sol de tous les livres sur l'origine et la génération de nos idées , ou remplis de recherches sur l'imagination ; cela n'a jamais procuré ni imagination, ni idées ; il en est de cela comme de lire un traité sur les finances, qui ne met pas un liard dans la poche des filous.

—

LETTRE XLIV.

Bâle, ce 6 juillet 1818.

Un spectacle fort extraordinaire sur ma table de Bâle fut produit par trois paquets sur lesquels je reconnais votre écriture. J'en étais charmé, comme vous pensez bien, mais cette vue inattendue me donna tant à penser, que je fus longtemps sans les ouvrir. Mes idées s'entrechoquaient et ces deux lettres et ce billet arrivés à la fois, me faisaient à la fois peine et plaisir. J'allai jusqu'à croire que monsieur et madame de Noailles avaient succombé à la douleur de ma perte et que vous aviez cru devoir vous hâter de m'apprendre ce terrible effet de ma puissance. Heureusement je me suis trompé, et le plaisir de vous lire a été d'autant plus pur que vous m'annoncez le succès de votre dernier sermon. — Je chemine fort agréablement; ce n'est pas un voyage, c'est une promenade. Quand je vais, c'est comme le vent et je débute de cinq à neuf de la matinée par faire sept à huit lieues. Quand je m'arrête, c'est pour voir des objets nouveaux, pour écrire ou pour manger, car je ne suis aérien dans aucune circonstance et j'avance beaucoup, tout en ayant l'air de musarder partout. — Ici je me suis laissé arrêter quatre jours pour le charme de parler hollandais, de manger du Laberdaan, des Garnat, du Amsterdam Osseflées et de boire du Blauwe-Jau. Monsieur Streckeisen a un établissement de la plus solide magnificence, quatre générations vivant sous le même toit, et quel toit, quelles terrasses à pic sur le Rhin, quelles fleurs sur ces terrasses; quelle vue des Vosges, de la plaine d'Alsace et de la Forêt-Noire! Enfin c'est le solide fruit de quarante ans de travaux assidus et d'une considération que le roi des Pays-Bas a voulu couronner de la croix de Guillaume. — Je pars demain pour Schintznach, d'où, après avoir embrassé mesdemoiselles Gronier et Dupont, je me rendrai par Zurich et Lucerne à Thun et dans la cuve pleine d'eau chaude qui m'attend à Wisseburg. J'ai renoncé à la Linth, à la terre classique, aux petits cantons; c'est un sacrifice que j'ai dû faire à ma bourse, surprise par les pauvres habitants de Martigny. Adieu mon très cher. Mes hommages à madame

votre sœur et mes amitiés à monsieur son frère. Si les Eynard sont enfin arivés, rappelez-moi à leur souvenir; je parle de vos Eynard.

G.

—

LETTRE XLV.

Lausanne, ce 8 novembre 1818.

Ma maison s'est transformée en hôpital. La rougeole y est comme chez elle. Je ne l'ai pas encore, mais elle ne manquera de me prendre à la gorge au premier jour. Ce changement de temps est dur après le second été dont nous commencions à jouir. Nous avons dans la tête un fond d'impertinence qui fait que nous nous plaignons lorsqu'une chose, dont nous ne devions pas jouir, vient à cesser, Il semble que le ciel nous ôte ce qui nous appartient, comme si quelque chose pouvait durer autant que le plaisir d'en jouir et la prétention de la conserver à notre disposition. — Je comptais aller passer quarante-huit heures dans votre bourgade, mais trompé comme je le suis dans une épidémie et avec une bise noire, cela sentirait les petites maisons. On vous aura mandé que le second concert de Lavigne lui a valu, tous frais faits, mille francs du pays. La foule était énorme. Dès cinq heures et demie il n'y avait plus de place.

Adieu mon très cher.

G,

—

LETTRE XLVI.

Lausanne, ce 22 novembre 1818.

J'avais pris vos manuscrits avec moi à Vuillerens, d'où ma tante, qui est fort exacte, doit vous les avoir rapportés avec toute l'insolence de mes remarques. J'ai attentivement parcouru ces pages; toujours les mêmes défauts et les mêmes beautés; j'aimerais, quand ce ne serait que pour distraire votre Aristarque, que vous missiez un peu de variété dans vos imperfections comme dans leurs contraires; cela

m'engagerait de mon côté à varier un peu mes éloges et mes réprimandes. Pourquoi, par exemple ce luxe d'épithètes? Je sais bien que les lois somptuaires sont toujours un peu tyranniques, mais je ne voudrais pas moins en imposer quelques-unes à votre style. Vous savez que ce sont les faits, non les mots, les choses et non point les adjectifs qui louent; aussi ai-je pris la liberté d'en immoler bon nombre; je me comparais à la grue qui extermine la race des grenouilles; cette idée me soutenait dans mon travail. Au reste je vous en ai laissé encore assez honnêtement pour vos menus plaisirs voilà pour la composition.

Maintenant vous demanderez compte des beautés; permettez-moi de n'en rien dire; ce n'est pas qu'il n'y en ait et en bon nombre, mais je crois parfaitement inutile de vous les faire remarquer. On n'ignore guère ce qui nous est avantageux. C'est sur nos défauts que nous avons besoin d'être éclairés, qu'il faut être avertis et qu'un ami est nécessaire. On connaît assez, a dit je crois la Bruyère, qu'on a la main belle, la jambe bien tournée, on sait à peine qu'on est boiteux et qu'on est borgne. — Somme, aux pages 1, 2, 5, 7, 8, 11, 14, 20, 24, vous aurez dû trouver, je pense, des choses qui vous ont fait plaisir, car elles *m'en ont fait.*

Quant aux idées il y en a dont *vous ne vous* déferez jamais, dont vous ne reviendrez point, je le crains du moins. Pourquoi dans vos plaisanteries, dans votre humeur joyeuse, harceler sans cesse le pape, et pourtant vous savez (dussiez-vous m'en accuser de papisme) que je l'ai pris sous ma sauvegarde spéciale; cela seul ne devait-il pas le *rendre sacré?* Le noyau d'une pêche n'est point beau, il est vrai, c'est même, je l'avoue, quelque chose d'assez rebutant : néanmoins concevez-vous que son fruit si beau, si délicat, puisse se passer de cet appui intérieur? Eh bien! cette pierre, ce noyau, ce corps si dur et si solide, je l'appelle le *pape*; les chairs délicates qui sont à l'entour c'est l'Eglise; tirez-vous de cette comparaison, si vous pouvez, je la maintiens excellente. Or convenez qu'un pape (que ce soit un berger ou un Ganganelli n'importe) est comme centre un être nécessaire, comme *unité* une puissance indispensable, et je suis d'autant plus surpris que vous marchandiez à admettre cette vérité, que

votre protégé Bonaparte l'avait très bien comprise. Il ne le détruisit point, quoique la chose fût un moment en son pouvoir et qu'il eût pu aussi facilement rayer le Saint-Père du tableau des souverains que moi-même j'efface une partie de piquet gagnée contre le général Dupont, mais je doute qu'à sa place vous eussiez été aussi modéré, c'est-à-dire aussi sage. De longue main Napoléon avait compris que ce vieillard, paisiblement retiré au-delà des Apennins, pourrait un jour lui être utile à Paris. Pour vous, à sa place, vous n'auriez été touché que du pitoyable plaisir d'humilier l'*Antechrist;* aussi comptez qu'il ne vous eût jamais couronné. Peut-être en me fâchant contre ceux qui molestent le saint-père, ne fais-je au fond que défendre ma propre cause. On m'a dit plusieurs fois (le prince de Ligne entre autres), que je ne ferais pas un méchant père des chrétiens, et que ma rotondité ne remplirait pas avec trop de scandale la chaire de saint Pierre. Quoi qu'il en soit, n'allez pas répliquer que Bonaparte a fait arrêter le pape, qu'il l'a traîné en captivité.... Lorsqu'il s'est rendu coupable d'une si haute inconvenance, Bonaparte n'était plus lui-même, Bonaparte s'est survécu longtemps, quoi qu'en puissent dire ses flatteurs. Ses guerres d'Espagne et de Russie n'étaient plus que des radotages politiques et militaires, aussi a-t-il fini comme un homme qu'on met hors de la société, comme on fait à un père de famille que ses fils mêmes, par ordre supérieur, font séquestrer. C'est ici qu'il faudrait, non pas ma plume, mais celle d'un évêque de Meaux.

Quel sujet, quelle haute leçon pour toute la terre, depuis le petit caporal inclusivement jusqu'au grand empereur, puisque empereur il y a eu. C'est du rocher de Sainte-Hélène qu'il eût fallu entendre tonner Bossuet et dire : « *Et nunc audite Reges, erudimini, vos qui judicatis terram.* » C'est de ce point élevé et solitaire du globe que les vents et les vagues auraient dû porter ces paroles dans toutes les contrées au pied du trône de tous les monarques du monde....

En toutes choses, mon cher Clas, tout consiste à ne pas remplir la coupe, à ne pas combler la mesure. Je pourrais bien l'avoir comblée par ma longue lettre.

—

LETTRE XLVII.

Lausanne, ce 1er décembre 1818.

Je vous remercie de la brochure. Non; dans l'ouvrage de monsieur Boissy d'Anglas, comme dans le cœur de tous les gens instruits, il n'y a rien qui arrête, ni diminue la plus tendre et la plus respectueuse admiration pour monsieur de Lamoignon de Malesherbes. Comment citer un ouvrage aussi décidément satyrique et scandaleux que *Paris, Versailles et les provinces ?* Cela n'a été lu, n'a pu avoir de succès que dans les provinces, parce que le but de tout désunir, tout décolorer, tout trahir, à commencer par la vérité, y est si visible que la bonne compagnie a dû jeter le livre dès les premières pages. Je me rappelle d'avoir entendu tellement tancer dans le salon de madame de Coislin quelqu'un qui le citait, qu'il en manqua prendre la porte du salon et de la capitale. J'attends l'Armagnac du Nord avec impatience. Mon grand-père était ambassadeur à Paris du temps de la régence et mon père y est né, mais tout cela ne fait pas un Armagnac, quelque talent que vous y mettiez. Ce qu'il y a de plus certain dans l'affaire, c'est votre amabilité et mon amitié.

G.

—

LETTRE XLVIII.

Lausanne, ce 24 décembre 1818.

Eh ! vraiment oui, si l'histoire de mes malheurs n'est pas arrivée jusqu'à vous, mon silence a dû vous paraître d'une extrême grossièreté. Vous savez ce cabinet où je vous reçus avec tant de plaisir, qui était si joli, si consolant, qui offrait un port si rassurant au sortir des orages de ma vie : vous en souvient-il bien ? le voyez-vous devant vos yeux et l'Alcibiade-tonneau au milieu ? Eh bien, il a brûlé ; plancher, plafond, lambris, plantes, tout a été ou détruit ou gâté, et je campe sur mes ruines depuis huit jours. Quand il fut question de

la collection de miniatures, je fis jeter un drap par dessus et je n'ai pas encore eu le courage de le lever. Cela n'est pas trop d'un Armagnac, mais c'est d'une âme faible et chrétienne qui n'aurait pas encore la force de ne pas murmurer. Vous ne vous attendiez pas à une excuse pareille de mon apparente ingratitude. Je dis ingratitude, car rien n'est plus aimable que ce petit écrit, dont je compte régaler la cour de Vuillerens, arrivée d'hier dans la capitale. Je vous écris ceci au milieu d'un cercle qui s'est formé insensiblement, et l'idée de ce que vous pouviez penser d'un plus long silence m'a mis au-dessus de toutes les règles de la politesse à l'égard de cette belle compagnie. Je vous remercie donc et vous admire et puis je vous embrasse et vous souhaite une année parfaite.

G.

—

LETTRE XLIX.

Lausanne, ce 7 avril 1819.

Vous vous trompez bien, mon cher Clas, il n'en faut pas tant pour le bonheur, mais ce peu doit être confortable et selon notre goût. J'ai été élevé à la cour des princes ; mon enfance s'est passée dans leurs palais : je me suis battu avec de petits souverains à qui mettrait le premier la cuiller au plat[1]. D'après ces privautés, des esprits superficiels, des âmes vulgaires jugent que rien ne doit m'être plus nécessaire que les grandeurs et la familiarité de ceux qui les dispensent. Ils se trompent comme vous et je pourrais leur répondre par un adage trivial mais incontestable, « rien ne désenchante des charmes d'une perspective comme d'en être trop près. » J'aurais été fort heureux, moi, avec mes goûts simples, dans un désert ; une Thébaïde m'eût convenu ; une Arabie Pétrée était mon fait, ou plutôt comme je fais cas de l'état social, du moins parmi les végétaux, une forêt de sapins, un bois spacieux fort distant de toute habitation m'eût plu davantage ; bien entendu que le soleil fût venu le visiter, car le soleil,

[1] Les Princes de la Maison de Brandebourg.

je l'avoue, est le seul souverain dont je ne saurais me passer. Il m'eût fallu aussi un espace tapissé demousse plutôt blanche que verte, la verte est presque toujouɹs humide. Là, mollement couché, un Plutarque ou un Montaigne à la main, j'aurais rendu à l'univers *oubli* pour *oubli*. Les heures se seraient envolées avec une légèreté dont on n'a nulle idée dans les tristes cités. Je n'eusse pas haï qu'en renouvellement d'un exemple mémorable des anciens temps, quelque messager de ces bois, quelque complaisant corbeau, s'il en existe encore de cette espèce, fût venu m'apporter la becquée; mais à une condition expresse, c'est que mon *pourvoyeur* eût toujours été *le même*, même en fait de corbeaux; je hais les nouveaux voyages; j'aime mieux les vieux serviteurs, les anciens domestiques qui ne sont pas en droit de reprocher une ride à leur maître.

Adieu, mon cher Clas, voilà bien de la causerie. Voudriez-vous dire au papa Des Arts que je compte mercredi venir tomber dans sa soupe, s'il n'y a pas d'empêchement, c'est-à-dire si ma santé, dont je ne peux absolument répondre, le permet. — Mes compliments à la sage B...., à la jeune A..... et en E....,, s'il y a place.

G.

—

LETTRE L.

Lausanne, ce 30 novembre 1820.

De peur que l'hiver, qui s'approche, ne vous refroidisse tout à fait à mon égard, je vous dédie une fable que j'ai faite assez lentement pour qu'elle soit pleine de fautes, et demande les commentaires d'un épilogueur de votre force. Vous l'éplucherez et songerez à moi :

L'écheveau, le dévidoir et l'ouvrier.

» Quel train pour si peu de chose! »
Disait au bruyant dévidoir,
Qui tournait du matin au soir,
Un écheveau couleur de rose.

« Quand tu te démènerais moins
» En serais-tu moins sûr de plaire.
» Et crois-tu que ton savoir faire
» Soit au nombre de mes besoins ? —
» La navette rétive et discrète
» Vous répondra pour moi. —
» Je me moque de la navette
» Aussi bien que de toi.
» Avec son nez pointu, sa mine chattemite
» Elle va, revient et s'agite
» Et semble croire dans son coin
» Qu'elle a l'univers pour témoin. —
» Allons, allons. Trève d'impertinence »
Dit l'ouvrier lassé de ces propos,
« Travaillez tous et vivez en repos,
» Ce sera devoir et prudence :
» L'un sans l'autre vous n'êtes rien,
» Vous n'êtes rien sans moi, je pense,
» Et comme moi vous ferez bien
» De rester dans l'obéissance.
« Nous sommes tous instruments du néant ;
» Mais chacun à son choix peut gagner sa journée. »
« C'est la commune destinée.
» Il n'est ici de sot, de malséant,
» Parmi tant de gens à l'ouvrage,
» Que de fronder et d'être oisif.
» Le Chef n'assure d'avantage
» Qu'au plus modeste, au plus actif. »

Voilà ce que je vous offre en toute humilité, soumis d'avance à tout usage que vous jugerez à propos d'en faire.

J'espère vous voir bientôt. A la première coïncidence d'un temps passable et du clair de lune, je demanderai à dîner à monsieur le syndic et viendrai nettoyer de mon front le seuil de votre porte. Quand vous embrasserez vos belles, mettez-y quelque intention de ma part. La grande belle, la belle par excellence, est-elle déjà trempée dans la fièvre jaune ? — Adieu, mon cher Mécénas. Deux mots de votre prose paieront magnifiquement mes pauvres trente-deux vers.

G.

—

LETTRE LI.

Lausanne, ce 16 juin 1821.

Quel aimable fagot vous m'avez jeté à la tête et comme vos injures me peignent bien le fond de votre amitié. Vous avez bien raison ; je n'osais vous annoncer ma désertion et comme je n'avais d'autres étrennes à vous donner que la nouvelle de mon départ, j'avais résolu de passer sous silence le nouvel an. Je suis désolé de quitter mon nid ! il était bien étoffé, bien tranquille, il suffisait au bonheur négatif d'un philosophe éprouvé; de m'éloigner du cimetière des paysans de Vuillerens où j'avais choisi ma place; de changer d'habitudes, d'idées, de projets journaliers ; mais une série de devoirs imposants est venue se placer devant mes yeux ; il n'y avait point à balancer ; le sacrifice a été résolu ; les premiers moments seront pénibles, mais il sera payé par de douces et journalières compensations, par une perspective qui dans ma position actuelle se couvrait d'un voile lugubre, la crainte de mourir dans l'isolement et dans l'abandon Il y a force gens qui s'appliquent à me mettre en colère en me vantant le bonheur d'habiter Paris et qui me supposent ravi d'avoir trouvé une bonne raison d'y retourner. Est-ce que je ne connais point Paris ? N'y ai-je pas rempli le ministère de la plus brillante sautilité ? Qui m'empêcherait d'y rester, d'y prolonger ce que les sots appelaient mes succès ? Ah ! ce n'est point Babylone qui me consolera d'une révolution si entière dans mon existence et dans mes projets. Je n'y serai que le temps qu'il faudra y être, et huit mois au moins se passeront paisiblement dans un bon château au-dessus du Pont-de-Saint-Cloud, d'où je ne verrai que de loin les agitations de cette immense potée d'hommes, toujours sans résultat, et où je verrai la Seine serpenter tranquillement entre les folies humaines et les miennes. Je vous verrai encore avant de partir. Je compte, au mois d'avril, passer une semaine à Rolle. C'est là où je viendrai prendre vos ordres pour un avenir dans lequel je place votre pèlerinage à Sainte-Geneviève.

Quelqu'un qui plaît dans ce pays-là, c'est M. de S***. On lui trouve de l'esprit et un ton que les jeunes gens n'ont

plus. A propos de jeunes gens, je vous dirai que nous ne ferons rien de R****. C'est une suffisance avec ses égaux et une sauvagerie avec ses supérieurs, qui ne sont bonnes qu'à lui aliéner tout le monde. Je l'avais assez vanté, j'aurais pu le produire, mais dès qu'il voit un homme de bonne compagnie, ses yeux ne quittent plus la porte et il y passe dès qu'elle s'entr'ouvre. Quand on veut faire son chemin et se faire une carrière distinguée, il faut chercher à plaire, écouter avec attention, profiter de ce qu'on entend et ne pas prendre un trou politique comme le canton de Vaud pour le centre des principes et des idées propres à régir le monde. [1] Vos nièces m'ont fort bien prouvé que sa gaucherie n'est pas de la modestie, mais un orgueil qui se sent privé de moyens. Ce sont elles qui sont charmantes. Plus je les connais, plus je les aime et plus elles me feront regretter Lausanne. — Voilà une longue épître telle que vous me l'avez commandée. Es-tu content, Coucy? Soyez-le au moins de ma vieille et sincère amitié.

Mes hommages à *tutti quanti.*

G.

—

LETTRE LII.

Lausanne, ce 5 juillet 1821.

Je viens de déjeûner sur ma terrasse, mon Dieu! que je voudrais que tout le monde pût comprendre ce que c'est qu'une terrasse donnant sur le lac Léman, c'est-à-dire, sût partager mes émotions, qu'il comprît bien ce paysage, qu'il entrât bien dans les détails de ce tableau. Je n'ai jamais trop compris qu'on pût se haïr et se persécuter pour cause de religion, mais pour cause de paysage, oui, même la chose m'a paru assez morale!

Il y a une heure que je suis ici et il est quatre heures du matin, le 5 de juillet; je veux le consigner pour m'en sou-

[1] Il faut bien remarquer que l'opinion énoncée ici, par le comte G. au sujet du canton de Vand, est de 1821, et que si en 1836, il eût eu de nouveau à porter un jugement, il est vraisemblable qu'on y eût trouvé quelque différence.

venir. J'ai devancé le jour, j'ai épié le crépuscule, c'est une bonne fortune. La sensation que l'âme éprouve à l'approche du point du jour, lorsqu'elle se trouve en présence de cette immense nature, ne peut s'exprimer. C'est un sentiment d'anéantissement et de joie dont chacun a son charme et son attrait. Ce combat mystérieux de l'âme avec les impressions du dehors dure jusqu'à ce que la grande lumière, une fois établie, fasse régner, je dirai, presque dominer sans partage le sentiment de confiance et d'amour.

Après une contemplation immobile et m'être longtemps saturé de l'air du matin que l'aurore m'envoie en abondance, j'ai laissé un libre cours à mes regards, et mes yeux ont bientôt découvert la ville coupable, Lausanne et ses toits enfumés, où plusieurs générations sont encore plongées dans le plus profond sommeil, à l'exception toutefois de quelques charretiers qui congédient la Dulcinée dont ils ont profané les charmes et de quelques grands seigneurs qui partent après avoir avalé leur café moka, crû à la Martinique, et moi m'arrogeant le rôle du *Diable boîteux* ou de l'ange Ithuriel, je me transporte en esprit sur les combles, je me juche sur les cheminées pour voir de plus près tous ces personnages léthargiquement appesantis qui font un si généreux abandon de leurs moyens intellectuels. Alors tout se dévoile, tout paraît à découvert à mes yeux surpris et indignés ; je vois les faiblesses des uns, les erreurs des autres, les fautes multipliées de tous, en un mot, mon cher Clas, les péchés des petits et les péchés des grands, les iniquités du peuple et les transgressions des magistrats.

N'allez pas croire que ma chaste plume veuille se prêter à vous amuser par des détails qui alimenteraient votre maligne curiosité, ou pourraient le moins du monde blesser la pruderie la mieux acquise. Loin.... loin de moi ces pensées profanes ! Je suis bon homme, tout autrement indulgent que l'esprit de ténèbres, ou vous qui, en pareil cas, ne vous fussiez pas refusé au plaisir malin de quelque révélation indiscrète. Quant à moi, je ne vis que des personnages engourdis, des fainéants, des buveurs, des joueurs, des débauchés, des femmes passées et qui se croient fraîches, des coquettes à petite fortune, des douairières qui, à l'abri de leurs ri-

deaux de lampas, attendent leur vieille femme de chambre ou leur jeune imprimeur, des hommes de lettres qui n'en sont pas, et qui perdent en vaines subtilités théologiques un temps précieux qu'ils feraient mieux de consacrer à l'éloquence de la chaire. Je m'arrête ici, me réservant de revenir sur la matière.

Adieu, mon cher Clas. Mes hommages à madame votre sœur. Maintenez-moi en recommandation auprès mesdames Boër et Rollaz. Quant aux autres Rollois et Rolloises, laissez-leur à mon égard entière liberté. Ce sont gens que je ne compte gêner en rien.

G.

—

LETTRE LIII.

Lausanne, ce 9 juillet 1821.

Vous avez donc pris au sérieux ce que je vous disais dans ma dernière, que je reviendrais sur la *matière*. Mais ne vous rappelez-vous pas qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien. En fait de lettres surtout, on ne peut guère renouer. Mais vous le voulez, seigneur, j'obéis.

Lorsque je considère tous ces individus qui respirent un air lourd et malsain, lorsque je songe avec quelle profusion la nature, qui connaît si bien nos vrais besoins, répand dans les vallons, sur les coteaux, sur les monts et dans les plaines des torrents d'air vital imprégné de thym, de verveine, de violette (dont les animaux seuls ont l'esprit de profiter), lorsque je songe que pas loin de nous (je connais ce local[1]), dans un bois de hêtre noirci de fraîcheur et d'ombre, une source limpide s'échappe d'un roc ombragé par cet épais feuillage, lorsque je songe que peut-être en cet instant un daim, un jeune cerf, une humble marmotte habitante de ces

[1] Et nous aussi, nous avons visité le local en question. En effet un rocher pittoresque apparaît dans l'enfoncement de ce bois, nous y trouvâmes un jeune garçon couché dans l'ombrage et entouré de moutons; la flaque d'eau était peu de chose; de marmottes nous n'en vîmes point, et quant aux daims, nous doutons fort qu'il en existe un seul dans cette contrée....... Au reste ce n'est ici, comme on le conçoit, qu'une fiction purement poétique.

lieux, une biche, viennent à l'envi s'y désaltérer, fort surpris de n'y voir accourir ni l'homme de Dieu, ni l'homme de lettres, ni la douairière, ni la coquette, ni le libertin, ni le buveur, ni l'imprimeur, ni la femme de chambre, ni la femme passée, ni le fainéant, je partage moi-même l'étonnement, presque la juste indignation de ces animaux qui bien mieux que nous connaissent le prix d'une heure matinale, qui bien mieux que nous savent apprécier un local ravissant; certes j'entre dans une sorte de transport et de colère assez semblable à ceux des anciens prophètes. Mais quand on s'est bien fâché, savez-vous ce qu'on fait? On s'apaise; lorsqu'on a suffisamment tremblé pour le salut d'autrui, on songe au sien. Je revins donc, après mon excursion en esprit, tout naturellement à moi et à la vue ravissante, surtout je revins à cet inouï mélange de sensations, à cet ineffable imbroglio d'impressions morales et physiques que ne manque jamais de faire naître la contemplation de la nature. Dire où les unes finissent, déterminer où les autres commencent serait impossible, mais cela même est selon moi une preuve incontestable et victorieuse de la double existence des deux natures bien distinctes de l'âme et du corps, l'une et l'autre étant également incompréhensibles.... Oui, ce lac, ces montagnes, pendant que la presque totalité en est encore enveloppée des teintes profondément pourprées de la nuit, que la lune ne pâlit point encore, mais usurpe cette clarté dorée que le soleil lui prête et qu'il va bientôt lui ravir; que l'étoile du matin (seule de toutes ses compagnes à qui elle a survécu) scintille encore contre la voûte du firmament, pendant que le grand luminaire du monde commence à faire pressentir son approche par ces nuances de rose qui se meuvent dans les airs et vont se poser sur les sommités les plus élevées de ces régions inaccessibles, oui, c'est alors que ce lac, que ces montagnes invitent aux plus sublimes méditations, aux aberrations les plus lointaines, les plus profondes que puisse atteindre la pensée humaine.

Qui cependant reçoit ces impressions? *Qui* éprouve ces ineffables jouissances? *Qui* se trouve dans ce vague indicible qui s'empare involontairement de nous et comme à notre insu? *Qui* enfin se trouve inondé par cette langueur déli-

cieuse de l'âme que ni la plume d'un Fénélon, ni celle d'un Bernardin de Saint-Pierre, ni même celle d'un Rousseau n'ont pu rendre, bien qu'elles y aient tâché ?

Est-ce la *matière seule* qui éprouve ceci ? Non, assurément. Est-ce le principe immatériel indépendamment de la matière? Tout aussi peu. Donc, mon cher Clas, comment conclurait tout bon logicien ?...

Mais en voilà bien assez, trop même, sur cette importante matière. Aussi mes deux substances, la matérielle (qui se confesse n'être que poudre), l'immatérielle (qui par son nom seul prétend à la spiritualité), saluent les deux vôtres avec tous les égards qui leur sont dûs.

G.

—

LETTRE LIV.

Lausanne, ce 1er janvier 1822.

Je vous demande pardon, mon très cher, de n'avoir pas répondu de suite à votre lettre politico-gaillarde ; mais vous aurez su dans quelle douleur m'a jeté la mort de mademoiselle Lucie Grenier, la plus ancienne et la plus solide amie que j'eusse sur la terre. Je suis tellement anéanti de cette perte, le monde est si désert, Lausanne si décoloré, ma santé si dérangée, que je ne sais trop où j'en suis de ma propre vie. — J'ai retrouvé votre lettre en rangeant les papiers auxquels je voulais revenir, et c'est dans l'isolement où je me suis mis pour aujourd'hui que je tâche d'y répondre, autant que je suis en état de le faire.

Vous me demandez ce que je pense du changement de ministère en France; je serais tenté de vous répondre : « qu'est-ce que cela vous fait et la chose par elle-même, à vous qui avez l'extrême bonheur de pouvoir n'y pas prendre garde ; à moi qui ne sais où trouver un endroit où l'on n'entende parler ni de politique, ni de constitution ; à la France, qui sait qu'il faut accomplir le cercle des essais et des sottises pour revenir au point où ses éléments naturels et la Providence l'avaient placée ? Si vous n'étiez pas depuis vingt ans dans le fond d'un puits, où l'on ne voit, ni ne sait rien,

vous verriez et vous sauriez que ce qui se passe dans le monde aujourd'hui n'est intéressant à observer que sous le rapport de maladie morale et que lorsque les nations seront quittes des accès, elles retourneront tranquillement sous les lois du sol, des localités et de leur population, qui font des unes des agricoles, des autres des commerçants, des autres des soldats, qui ont dévoué de tout temps les unes au régime républicain et les autres au régime monarchique. Comme homme d'Etat, il y a sottise et comme chrétien, révolte ouverte à voir autrement. Je relis dans ce moment un chef-d'œuvre qui s'appelle *Histoire universelle de Jean de Müller*, On est confondu, en méditant avec ce grand historien, des choses qui se font et se disent encore, parmi les gens qui mangent leur soupe avec une cuiller. La vraie barbarie est dans les demi-lumières qui servent de fanal aux sots et de tombe aux coquins.

Je suis souffrant et n'en puis dire davantage. Recevez avec les assurances de ma vieille amitié tous les vœux que je forme pour ce qui vous sera nécessaire ou agréable.

G.

—

LETTRE LV.

Lausanne, ce 6 février 1822.

Je me hâte de vous tranquiliser. C'est le grand magasin de planches de Hugonin, en Saint-Laurent, qui a brûlé. Comme il avait été estimé le matin et devait être mis en vente le lendemain, pour cause de partage d'hoirie, tous les comptes et quittances, tout était rassemblé et a été brûlé. C'est 15,000 francs de Suisse qui se sont évaporés en fumée, mais ce qui a le plus intéressé le public a été la maison attenante de ce foyer terrible, et où se trouvaient, au rez-de-chaussée, le C.... de Wittgenstein, plus haut monsieur et madame Fischer-Roguin, et plus haut encore les bons Dautun. J'y étais et je crois avoir fait un miracle. Les pompes de la ville étaient gâtées, mais celles de la province ont fait mes merveilles, même les vôtres. Ce qui était fort touchant, était de voir les vieux pasteurs, MM. Curtat, Sécretan et Ricoux, portant des

seilles d'eau comme les derniers du peuple. Cette expédition nocturne m'a fort éprouvé. Ce qui m'a restauré, fut de dîner avec Herminie à un beau et aimable conventicule de mangeaille chez le docteur Scholl. Je vais passer la soirée de samedi chez madame votre sœur en petit particulier, et nous verrons si monsieur son frère est un homme de bon sens. — Je suis enfin logé; j'ai le superbe rez-de-chaussée et la fameuse terrasse de la maison Steiner. Adieu; j'ai reçu cent lettres ce matin, entre autres du Roi votre maître; mais quand il a fallu répondre, j'ai commencé par vous.

G.

Monsieur le syndic est-il revenu à Rolle? Mon amitié et mon respect pour lui ne savent où le chercher.

—

LETTRE LVI.

Lausanne, ce 21 février 1822.

Vraiment le ciel nous fournit de grands sujets de correspondance; c'est bien pis que la pluie et le beau temps. Des incendies, des tremblements de terre! Le monde physique ne veut point être en reste avec le monde politique. Nous fûmes donc secoués à la même heure que vous. Il y eut des frayeurs de tout genre. Madame d'Aruffens se sauva en chemise chez sa fille, qui, pendant cette translation des reliques maternelles, criait depuis son lit: « On peut bien me réveiller s'il est tard, mais il est fort sot de me secouer par les épaules. » On peut voir par les costumes qui se présentèrent à toutes les fenêtres, que le beau monde de Lausanne n'est pas trop matinal. Pour moi, j'écrivais et j'entends un coup de pistolet sur l'escalier, et pris le tremblement de terre pour le saisissement que me faisait éprouver cette détonation inattendue. L'idée me vint qu'une bouteille de médecine avait sauté dans l'armoire où je les tiens. Mes gens crurent que la provision de bois qui est au grenier s'était écroulée, et nos réflexions n'allèrent pas plus loin, jusqu'à ce que la frayeur publique vint éclairer la nôtre. On dit qu'un des grands rocs de Meillerie s'est précipité dans le lac et que le

refoulement a fait beaucoup de mal sur la côte voisine. Enfin les histoires sont sans fin. — Je vous prie de dire en réponse à monsieur le syndic que je suis très flatté de son souvenir, et que si le temps n'est pas contraire à mes maux, je viendrai lui demander à dîner lundi 25. Comme ma santé est assez mauvaise, j'ajouterai que si je ne suis pas à Rolle à une heure et demie, je ne viendrai pas. Ce ne sera pas manque de courage ou de désir, mais impossibilité totale. — Madame Eynard m'a envoyé un cadeau charmant, une famille de l'Oberland. — J'ai passé une soirée fort agréable chez madame Chavannes.

Vous voyez, par mon obéissance à vos ordres suprêmes, que je ne suis pas à la veille de rompre avec vous et les vôtres.

G.

—

LETTRE LVII.

Lausanne, ce 15 juillet 1822.

Quel coup d'œil ! Me revoilà en présence de mon lac. Depuis deux heures je suis ici, jouissant de cet immense déploiement, respirant cet air pur, me repaissant de mes rêveries, me nourrissant de mes sensations, en un mot retrempant toutes mes facultés émoussées par les futilités du monde, par les riens dont la vie se compose.

Je l'ai dit parce que je l'ai éprouvé ; ces divers points de perspective parsemés devant nous, ce théâtre de magnificence tout étendu sous nos yeux, forment comme une avant-scène, comme une haute transition entre ce monde matériel et le monde invisible, entre le monde qui passe et celui qui sera immuable ; c'est un portique qui ouvre sur l'éternité... Peut-être (l'on aime à conclure de la partie à son tout), peut-être fallait-il, pour pouvoir se faire quelque faible image d'un avenir sans bornes, pour se former quelque idée incomplète d'une existence sans fin, fallait-il que nos regards eussent été délectés pendant quelque temps du spectacle de ce magnifique bassin, entouré d'un triple rang de montagnes, d'une double chaîne de ces Alpes qui en laissent toujours entrevoir d'autres, en font toujours pressentir de nouvelles.

Je viens de relire ce que j'ai écrit. Je le trouve tellement au-dessous de ce que j'ai éprouvé et de ce que j'ai cru exprimer, qu'il ne me reste qu'un sentiment de confusion d'avoir voulu rendre des impressions au-dessus de mes forces et qui peut-être ne pouvaient l'être par personne. Mais cependant, qu'il est profondément humiliant de songer que cette même main qui réussit parfois à reproduire plus ou moins bien ce qui est imparfait, défectueux, même ridicule, que cette même main perde toute assurance et toute fermeté, qu'elle tremble enfin dès qu'il s'agit d'aborder seulement de loin ces questions, ces aperçus, ces idées d'un ordre supérieur qui font le sujet habituel de l'entretien des esprits célestes. Que cela nous ravale!!

On m'annonce le général Dupont; il faut que j'aille avaler sa respectable visite. Le devoir va avant le plaisir. Adieu donc, à demain.

G.

LETTRE LVIII.

Lausanne, ce 16 juillet 1822.

La brise matinale que nous envoie le lever de l'aurore, cette brise bienfaisante qui arrive après chaque nuit et dont on est trop peu reconnaissant, a rafraîchi mes poumons fatigués par l'énormité des réponses qu'il a fallu faire aux importuns de la veille; les derniers vestiges de cet air caressant du matin font en ce moment légèrement ondoyer les replis de ma vaste robe de chambre; à voir leur mouvement, vous diriez des voiles d'un vaisseau doucement enflées par les vents alisés. Le parfum de la rose effleure la page où j'écris; les exhalaisons aromatiques que la nature dispense d'une main si libérale sont des compensations à l'absence de nos amis; ils suppléent à ce qu'une trop entière solitude, un isolement complet, auraient eu de trop absolu. Un petit chat, noir comme du jais, dont j'ai soigné l'éducation pour complaire à une amie, à qui j'ai sacrifié de trop justes préventions, se joue entre mes jambes comme les petits abbés de Rome se glissent entre la colonnade de Saint-Pierre; quel-

quefois, en m'imprimant sa griffe au travers d'un pantalon assez mince, il me fait sentir que le bien doit toujours être acheté par quelque mal. Du milieu de ces soins que l'amitié anoblit, je pose ma plume, je regarde et bientôt mes regards, jetés à l'aventure, deviennent de la rêverie et de la contemplation, je m'attendris par degrés, un mouvement d'admiration élève et abaisse ma poitrine, je me sens ému, profondément ému de reconnaissance pour *Celui* qui d'un seul mot, d'un seul acte de sa volonté, donna l'être à ce grand tout et le mit à la disposition de ses créatures pour l'admirer. Que de bonté, de sagesse et de puissance, et puis, que de puissance, de sagesse et de bonté dans ce vaste univers, ce *grand tout* où tant de choses sont nécessaires, indispensables, incompréhensibles, sans qu'aucune (pas même moi) ne soit absolument inutile ou superflue : tout sert, tout est coordonné pour l'effet général. Chaque objet, chaque individu joue un rôle et entre en scène au moment qu'il lui a été ordonné ; son interlocuteur de même arrive de son côté et la pièce qui dure depuis six mille ans est toujours telle, toujours nouvelle et à juste raison toujours applaudie.

De ces considérations générales, je passe aux particulières. Ma pensée me dirige vers vous, parce que naturellement mes sentiments m'y portent ; guidés et mis en mouvement par ce principe intime de notre activité, notre âme en un mot, où toutes nos affections morales aboutissent et où tour à tour elles deviennent cause et effet, asile et point de départ, origine première et dernière fin, où elles sont, pourrait-on dire, la colombe messagère qui cache sous son aile tantôt l'expression de l'amour et de la fidélité, tantôt celle de la détresse et du reconfort ; enfin dans cette âme, dans ce cœur, mon cher Clas, vous y avez bonne part.

G.

LETTRE LIX.

Lausanne, ce 19 juillet 1822.

J'avoue que ce que vous me demandez est bien fort ; quelque bonne opinion que je puisse avoir à tort ou à raison de

mon jugement, les questions que vous me posez passent ma gamme. Pour les résoudre, il faudrait être de l'autre côté de la vie. Dans celui-ci on ne voit que la moitié, encore la plus petite; on ne peut répondre sans voir les deux.

Il m'a souvent semblé, au sujet de cette inextricable métamorphose de nos sentiments, que le cœur de celui qui a beaucoup aimé et partant beaucoup souffert, de celui qui a souvent conçu de hauts desseins, des projets élevés qui n'ont pas toujours réussi, que ce cœur-là on pourrait le comparer aux ruines d'un palais, à ces fameux vestiges, par exemple, que vous avez plus d'une fois parcourus comme moi, ces vestiges qui se reflètent avec tant de charme et de mélancolie dans le golfe de Naples [1]; quelles formes, quelles couleurs, que de magie, que de férie, que de souvenirs ineffaçables! Ces ruines, j'allais volontiers les admirer par un beau couchant, vers ce moment poétique où le soleil atteint imperceptiblement le terme de sa course. C'est un souverain magnanime qui fait ses adieux à la terre; il ne jette pas comme les faibles roitelets du monde quelques poignées de vile monnaie à la populace, pour qu'elle laisse passer d'autant plus librement sa lourde berline, sur la portière de laquelle Sa Majesté inquiète incline un visage blême. Non! le soleil, maître de l'univers, montre un visage vermeil et éclatant; sans presser, sans retarder ses coursiers, il laisse flotter les rênes et pendant que son char, que nul œil ne peut fixer, gagne sans obstacle les confins du monde, des flots d'or, de pourpre, d'argent, marquent la trace de son royal passage. Poètes, orateurs, hommes sensibles et vous amants, si vous avez quelque loisir, c'est pour vous que le spectacle est ouvert; venez puiser des beautés de détail sans nombre que vous reproduirez ensuite dans vos ouvrages, dans vos lettres, dans vos billets. Pour moi je faisais alors attacher ma frêle nacelle à *la Scola de Virgile* et commençais à promener mes regards autour de moi. Le fond de la mer déjà d'un bleu sombre, d'un azur stygien, abandonnant les derniers faisceaux de la lumière du jour à la cime ébréchée du palais de la Reine, et il me semblait en ces instants que toutes les illu-

[1] Le palais de la Reine Jeanne.

sions de l'amour et des grandeurs humaines, tous les projets où la tendresse et l'ambition avaient eu part et ont échoué, s'étaient réfugiés sur ces éblouissants créneaux pour y chercher je ne sais quel dernier refuge sur le sommet des plus hautes montagnes; mais bientôt l'ombre immense dont la progression est aussi irrésistible que l'accroissement même des eaux, emportait encore ce dernier poste. Tout subissait enfin la loi uniforme et silencieuse d'une belle nuit; dès lors l'admiration prenait un caractère plus grave et plus solennel, c'était le plus pur recueillement. Cependant, moins touché que moi ou plus accoutumé à ce spectacle, mon lazzaroni n'avait pas plus tôt vu le soleil se coucher et abandonner la sommité de son bonnet écarlate, que je ne sais quelle impatience s'emparait de lui; il me proposait de regagner la rive. Sa main de bronze, digne de Salvator-Rosa, faisait à tout moment gémir l'aviron.

Absorbé dans une douce rêverie, ou vraiment perdu dans les espaces imaginaires, demandant compte à ces étoiles qui roulaient au-dessus de ma tête, de l'âme des deux reines Jeanne et de Caraccioli et de tant d'autres personnages intéressants qui ont aimé (et dont je prenais hautement la défense contre tous les indifférents qui ne songeaient pas le moins du monde à me rien contester), je n'entendais rien ou faisais semblant de ne rien entendre au langage muet de mon batelier; enfin, revenu pourtant aux vivants à force d'avoir pensé aux morts, n'ayant reçu de ce ciel étoilé aucune réponse à mes nombreuses questions, je faisais signe de reprendre la rame, et me chargeant moi-même du rôle de pilote, je murmurais doucement « e dunque Geronimo a Napoli! » mon ordre était exécuté avec une rapidité surprenante; en moins de rien nous voyions apparaître de loin, comme des points lumineux, les milliers de flambeaux que les *volanti* agitaient devant les équipages qui sillonnaient le *Chiaïa.* Approchant davantage encore, bientôt les lumières plus sourdes, les lanternes de papier qui illuminaient les échoppes nombreuses de comestibles faisaient aussi remarquer leur éclat populaire et blanchâtre. C'était de nouveau toute la vie ordinaire et vulgaire, accompagnée de ses plaisirs et de ses besoins. Le tout était couronné par un parfum assez savoureux de macreuses et

de rougets qui venaient de finir leur vie dans l'huile bouillante, ensorte que cette soirée si pittoresque. si romantique, où mon esprit avait battu tant de pays, où mon imagination avait décrit un si vaste cercle, où j'avais presque interrogé Dieu sur son trône, finit par du poisson frit. Je me rappelai à cette occasion le mot excellent de Pascal; ne pouvant encore *faire l'ange* et ne voulant surtout pas *faire la bête* par des prétentions trop au-dessus de mon état actuel, je me fis donner de ce poisson, et j'y fis honneur mieux qu'un lazzaroni.

Mais pardon, mon cher Clas, de tous ces rabachages; il n'est pas du meilleur savoir-vivre de rendre ainsi prolixement compte de ses sensations, lorsqu'elles sont déjà anciennes et qu'on ne vous l'a pas demandé. Je m'attends bien aussi à toutes vos distractions et que vous traiterez ces confessions *avec tous les égards qu'elles méritent*. Pardon surtout de vous avoir si longtemps distrait du trousseau de clefs de madame de Sévigné, et de la migraine de sa pécore de fille; retournez à ces idoles et à ce bercail dont vous êtes le Céladon et le grand-prêtre, mais au milieu de vos bergeries et de votre temple, n'oubliez pas ma vieille amitié qui ne vieillira point.

G.

—

LETTRE LX.

Lausanne, ce 23 juillet 1822.

Vous devez avoir été confondu du retour de votre page, sans un mot de ma main; mais je sortais d'une apoplexie et, sans me vanter de trop de force, croyez que vous êtes encore en ce moment le seul pour qui je puisse avoir l'idée de prendre la plume. Cela m'arriva samedi. On me trouva sans connaissance, le visage tout noir, les membre roidis et ce ne fut qu'au bout de cinq heures qu'on parvint à me faire reprendre connaissance. Voilà où j'en étais quand ce charmant cadeau m'arriva. Il m'a fait un plaisir extrême, et dès que je le pourrai, je vous donnerai les détails de mon admiration. En attendant, recevez en masse ma sincère et juste reconnaissance.

G.

—

LETTRE LXI.

Lausanne, ce 15 août 1822.

J'ai l'air sauvage, insensible. Je parais repousser les Grâces et les Muses, mais songez donc que je meurs, ou peu s'en faut; songez ce qu'est après cinq mois de maux et de réclusion la dyssenterie. Je suis désolé d'avoir manqué madame Aunant, mademoiselle Amey, d'avoir... voilà un cri affreux... C'est ce pauvre Temminck qui s'est jeté par la fenêtre et s'est tué devant la fenêtre de ma salle à manger. Quelle délivrance, mais quel moment pour ces malheureuses et respectables filles! Il faut que je pose la plume. Je tâcherai de la reprendre tantôt.

J'étais si faible en commençant! Ceci ne m'a pas corroboré. Je me bornerai à vous remercier des couplets que vous m'avez communiqués, et, sans examiner qui de vous ou de monsieur Porchat est le teinturier, je vous dirai qu'ils me semblent très bien faits. Il y a même de la véritable poésie, de la tête montée avec le cœur à froid, car il faut avouer que dans ce camp de Bière il n'y avait, pour les gens sensés, que du vin, et Dieu sait encore quel vin!

Adieu, vale et ama.

G.

—

LETTRE LXII.

Lausanne, ce 13 janvier 1823.

J'accepte des deux mains vos gouttes égyptiennes, c'est-à-dire la recette, car je suis dans un état assez sérieux pour ne rien prendre sans savoir ce que c'est, sans pouvoir donner à la *faculté* de bonnes raisons de mon choix. Les suffocations que me cause la neige sont au plus haut degré, et j'ai passé la nuit dernière assis et suant sang et eau. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler. Chacun, à son tour, se trouve établi à l'hôpital et dans les antichambres de la mort. Cela ne fut digne de remarque qu'à l'occasiou d'Abel et d'Adam, et puis ce me semble, hors dans l'intimité, il n'y eut plus de quoi

rire et de quoi pleurer. Heureux ceux que le ciel dote de vingt ans pour réfléchir en souffrant au bonheur de quitter la terre! Plus heureux peut-être ceux qu'il en arrache subitement. Quant à moi, je suis content de mon lot, qui est de me voir mourir depuis longtemps et d'y être tout préparé. Arrivé avec une âme forte et un esprit d'ordre, dans un temps de trouble et d'indécision, je n'appartiens à la terre que par mes faiblesses ; ce qui fit entre nous une assez sotte liaison : quand elle cessera, nous ne nous regretterons guère. J'ai été fils sans jouir du bonheur de vivre avec mes parents ; j'ai été marié sans donner le jour à personne ; j'ai eu une patrie pour aller vivre à huit cents lieues de là. Je me suis senti quelques talents et un grand caractère, sans jamais pouvoir les mettre dans leur vrai jour ; je ne suis ici-bas qu'une de ces plantes exotiques sans fleurs ni fruits, qu'on trouve au fond de ces orangeries où l'on veut de tout. Voilà ma biographie en peu de mots. Elle donne à ceux qni n'ont pas de respect pour les voies secrètes de la Providence, le droit de demander pourquoi je suis si longtemps (cinquante-six ans !) sur la terre. — Vous êtes trop heureux d'être à l'abri de mes opuscules, et l'indulgence qu'exerce mademoiselle Herminie à mon égard ne doit vous causer aucun regret. — J'ait fait dernièrement une petite fable philosophique intitulée *Charlot*, qui n'est pas à la portée de tout le monde et que je vous enverrai quand j'aurai la force de la copier ou quelqu'un pour cela. Il m'est arrivé ces jours-ci une chose assez piquante. On vantait un ouvrage ayant pour titre : *De la Russie et de l'esclavage ;* quelqu'un me dit tout bas : « Vous y êtes cité. » — « Moi ?... comment ? » — « Oh ! vous verrez, je vous enverrai le livre demain. » Cela me parut fort équivoque. On veut bien être cité parce qu'on est vaniteux, et puis on craint de l'être en pareille matière parce qu'elle est sujette à mille interprétations. Enfin je tiens le livre et me voilà le feuilletant sans rien trouver. Plus j'avance dans les pages, moins je comprends par quel côté j'ai pu y entrer. Enfin je trouve le fameux quatrain sur un *certain endroit*, et qui après son succès à Paris, fut placé en manière d'inscription à Montalègre. L'anecdote mise en note est fausse ; les vers sont changés ; le tout ne valait pas l'espèce de trouble que j'en ai ressenti.

C'est une fort croustilleuse affaire que de se trouver tout-à-coup imprimé; c'est encore pis que le *Scripta manent*, pour les gens qui, depuis un demi-siècle, se croyaient suffisamment retranchés derrière le *verba volant*. — Si en même temps que la recette de Cagliostro vous pouvez m'en envoyer une pour faire fondre ces immenses neiges, sous l'atmosphère desquelles je me sens suffoquer, vous me donnerez une bien belle preuve de votre amitié. En tout cas j'y compterai comme j'entends que vous comptiez sur la mienne.

G.

—

LETTRE LXIII.

Lausanne, ce 16 janvier 1823.

Je vous remercie de votre recette. Je me fais une fête de la montrer à mon médecin. Qu'il sera capot en voyant que trente des siennes, cousues ensemble, n'arriveraient pas à la taille de celle-là! C'est bien comme on dit, *toutes les herbes de la St Jean*. Dès que j'en aurai causé avec le docteur, j'en prendrai *in ogni modo* et me moquerai bien ensuite de la science. Comme nous voilà en commerce réglé de drogues, je vais vous transcrire ma fable.

Charlot.

Charlot naquit plein d'esprit et de cœur.
Le bon curé voulut en faire un sage,
Et, sept ans accomplis, l'éloignant du village,
Lui donna pour patron son frère le recteur.
Que de chagrins l'attendaient à la ville!
Le grec et le latin du matin jusqu'au soir;
Des livres et des coups, des pleurs et du pain noir.
Il grandit rachitique et mourut imbécile.
Telle est en bref l'histoire de Charlot,
Tel est de maint enfant le trop funeste lot.

Que d'erreurs le pédant cumule en sa semonce,
Quel pathos, que lui-même il n'entendra jamais!
Il semble un arpenteur errant sur des marais,
Sur ces mouvants terrains où le poltron s'avance,

Et que les bons chasseurs franchissent en courant.
Ennuyez, s'il le faut, un petit ignorant,
Et la férule haute, obligez sa faiblesse
A se reconforter de grec et de latin.
Mais ne parler jamais à l'ardente jeunesse
Que d'Aristote et de Thomas d'Aquin,
C'est l'hébêter aux portes de la vie
Et lui donner l'horreur de la philosophie,
Sans laquelle, entre nous, tout le savoir n'est rien.
Qu'un fond d'instruction clair et mathématique
Livre l'adolescent à sa propre logique,
Que croyant à lui seul découvrir le lien
Qui de tout temps unit les sciences entr'elles,
Il les trouve à la fois plus riches et plus belles.
De quel œil pensez-vous qu'il fixera les cieux
Et voudra s'enquérir et des temps et des lieux,
Quand muni du compas de la géométrie
Il verra que l'histoire et la géographie,
L'une sans l'autre, en vain, tenteraient de marcher;
Et que s'il veut savoir où l'avenir le mène,
Et quels sont les fanaux de sa route incertaine,
C'est en de vieux bouquins qu'il la faudra chercher.
Les livres, les discours, vous laissent peu de chose
Si la saine raison n'y découvre un trésor :
C'est une mine obscure où tout se décompose;
La réflexion seule en peut tirer de l'or.
Laissez donc au jeune âge à mesurer la plaine
Qu'accorda la nature à ses premiers essais.
Suivez à ses côtés le penchant qui l'entraîne;
S'il tombe, il se relève et prudent désormais
Viendra vous demander, ravi de vous entendre,
Ce que la veille encore il refusait d'apprendre.
Vous le verrez grandir à chaque notion
Et, se sentant plus grand, adorer votre empire.
Qu'en obtiendriez-vous si son ambition
N'était ce qui le porte à se laisser conduire,
A chercher en lui-même un second à vos soins?
Alors sur son chemin qu'il trouve quelque livre,
Qu'entouré comme il l'est, de piéges, de besoins,
Il s'essaie en lisant, à penser, à bien vivre,

Et d'exemples nombreux cherche à se pénétrer.
Aristote peut-être alors pourra lui plaire,
Et de maint écrivain le savant commentaire
Dans les moindres détails le pourra faire entrer.
Oui, tôt ou tard l'esprit se développe
Et, victime échappée aux dangers du berceau,
Parvient un beau matin à percer l'enveloppe
Dont parfois la nature a coiffé le cerveau.

L'art du pédant tient de la chirurgie,
Il n'agit que de force et blesse sans succès,
Du cerveau qu'il entame affaiblit l'énergie
Et croit par la pratique excuser ses excès;
La cicatrice est tout ce qu'il en reste.
On lit au front des malheureux humains,
Ecrite trop souvent par de cruelles mains,
De l'éducation l'histoire manifeste.

Après ceci je n'ai plus rien à vous dire sur la confiance que je mets dans votre amitié. Vous m'envoyez des restaurants, je riposte par des somnifères. Vous faites un commerce de dupes et mon attachement pour vous exige que je vous en avertisse. On peut être mauvais poète, mais il faut être honnête homme. G.

—

LETTRE LXIV.

Lausanne, ce 21 janvier 1823.

Très honoré docteur et ami!

Je vous remercie cordialement de l'indication du cordial que vous conseillez à mes maux. Hélas! hors des buchers allumés et assez considérables pour faire fondre la neige à une lieue à la ronde, je ne vois rien pour le moment qui les puisse soulager et diminuer. Cette neige, qui m'avait forcé à m'expatrier, va me forcer à m'expatrier encore de ce monde, et c'est du fond de mon lit que je calcule ce qu'il me reste de chances contre elle. J'ai cependant fait honneur à votre recommandation, parce que je voulais vous avoir une obligation nouvelle; j'ai fait demander à madame votre sœur quelques

gouttes de cette panacée Batavo-miraculeuse. Elle a bien voulu me les octroyer; j'en ai pris, selon la prescription, 12 à 15 sur un morceau de sucre, mais d'abord je leur ai trouvé un goût de corne de cerf fort différent de celui d'ambroisie, dont vous m'aviez parlé, et puis, soit que ma constitution ne fût pas en harmonie avec la leur, soit que le moment fût mal choisi, j'en ai ressenti des embarras assez douloureux dans les dernières voies. Voilà, mon très honoré, ce que je crois devoir vous en dire, ainsi que de ma reconnaissance pour la bienfaisante intention. Je resterai fidèle aux friandises du docteur Rueg et rangerai celles du docteur Chatelain parmi les cadeaux honorables et inutiles de la nouvelle année, que je lui souhaite parfaite et suivie de beaucoup d'autres.

Nous ne vous avons pas trop longtemps privé des charmes de madame Aunant. Elle a barbarement dédaigné le reste des miens. La chose, la consolation, dont je me croyais le plus sûr dans mes maux, était son apparition; mais elle n'a pas voulu que j'en jouisse une seule minute. Mes cheveux blancs donnent, depuis bien longtemps, aux jolies femmes, la permission de franchir mon seuil; il n'y a pas ombre de vertu à me négliger; vos nièces le savent bien. Elles viennent me voir une à une et sans appréhension d'un flagrant délit, et la Grignan de Rolle à qui j'avais fait trouver à son débotté une grande carte d'invitation, n'a pas même songé à me faire dire un mot de regret sur la rechute qui m'empêchait de la festoyer. Vous avouerez que c'est, en fait de sentiment ou de procédés, aller jusqu'aux derniers confins de la barbarie.

Si en votre qualité de *libéral* vous vous étiez donné la brochure de Bignon *sur les peuples et les gouvernements*, rendez-moi le service de me la prêter. Vous sentez bien qu'un *infâme ultrà* ne laissera pas moisir de pareilles drogues sur son bureau, et qu'au bout de trente-six heures elle reprendra sa place dans votre bibliothèque. Adieu, mon très cher. Conservez-moi, pour le peu de jours qui me restent, vos sentiments de tant d'années passées, j'y ferai honneur.

G.

—

LETTRE LXV.

Lausanne, ce 1 février 1823.

Quel temps nous avons eu! avec quelle surprise j'ai appris qu'il n'a point empêché mesdames Trembley et Rollaz de venir dîner dans la capitale. Si j'avais l'envie encore d'aller m'établir au Moulin de Rolle, j'en serais corrigé par l'indifférence humiliante de vos dames. Je puis dire sans fatuité et sans exagération que ce sont les seules de l'Europe qui, arrivant à Lausanne, ne fût-ce que pour changer de chevaux, ne viennent pas me donner une marque de souvenir. Cela passe même en général pour une preuve de bon goût. Mon âge et mes maux ôtent à cette marque de bonté la seule chose qui la pourra faire critiquer. Au reste cela me prouve une chose plus flatteuse que les visites, c'est que les Vaudois me regardent comme étant des leurs : or *nul n'est prophète en son pays*.

Je suis toujours souffrant et reclus. La neige m'a condamné à six semaines de régime de toute espèce. Il ne me pèse que depuis l'établissement des comédiens, qui, dit-on, ne sont pas trop mauvais. Dès que la neige sera fondue et que l'atmosphère se trouvera débarrassée de nître, je me risquerai jusque dans le parterre, craignant moins les exhalaisons des petits que le coudoiement des grands, qui, soit de la Cité, soit de Bourg, sont trop menaçants pour des côtes comme les miennes.

Vos nièces ont eu la bonté de venir passer, il y a trois jours, une heure avant la soirée d'en haut, avec moi. Comme les deux petites pièces auxquelles se bornent l'appartement de malade ne peuvent contenir chacune que cinq personnes, je suis condamné pour les soins à ma partie de wist. Ces aimables visages m'ont reconforté et j'ai été fort touché de leur intérêt.

Voilà le soleil et le baromètre qui remontent avec rapidité. Ce qui reste toujours invariable et à la même hauteur, ce sont mes sentiments pour vous. Voilà une belle fin de lettre!

G.

LETTRE LXVI.

Lausanne, ce 13 février 1823.

Votre explication autographe de madame Rollaz m'a chagriné. J'ai l'air d'un homme à prétentions impertinentes, et j'en suis à mille lieues. Nous voilà dans des explications de visites, et il ne s'agissait de ma part que d'une affaire d'hôpital, d'un malheureux ne quittant guères sa place depuis un an et désirant revoir entre la dernière saignée et l'extrême-onction, deux personnes qu'il aime beaucoup. Quant à mes visites dans Rolle, il ne faut qu'un peu de justice dans le cœur et de justesse dans l'esprit pour voir qu'il faut les faire toutes, ou me borner à rendre celles qu'on veut bien me faire. Or les faire toutes et à chaque fois, lorsqu'on n'arrive que pour quelques jours, serait un supplice hors de toute proportion et qui me ferait renoncer net au plaisir très réel que j'éprouve à voir les habitants de Rolle. Je me fais vieux, je suis lourd; j'ai été gâté partout et ne fais plus d'ailleurs que ce qui me convient lorsque cela ne m'entraîne pas dans de futurs inconvénients. J'irais dix fois pour une voir madame R., mais voyez quelle queue! les Ernst, les Boër, les Aunant, les Saint-Georges, les Passavant, les Desrideaux, etc., etc., etc., et cela le lendemain de chaque arrivée. J'aimerais mieux me noyer au passage de la Morée. — Je fis hier ma première sortie. Scholl me fit d'autorité porter à la comédie et je fus plus content des acteurs que de mes forces. On ne vit de salle plus remplie. Les cuisinières étaient au paradis comme les Séraphins dans une gloire. On ne voyait que des têtes avec des ailes de linon et de mousseline. Cependant le parterre fut moins incommode qu'à l'ordinaire. De petits citoyens, s'essayant à la licence légale avec de petits sifflets et un petit nuage, suite des pipes mises en poche à l'entrée, furent les seules choses un peu remarquables en fait de désagrément. Aujourd'hui spectacle particulier chez madame Braun, dont on prône d'avance les merveilles. Il y aura, dit-on, très peu d'élus; c'est une distinction infinie que d'en être; c'est une promotion de cordons bleus. Si vous voulez le mien, arrivez, car je n'irai que pour

soutenir la valeur de la chose. — Je vous rends sains et saufs les Larrey. Ils vinrent me voir hier matin avec madame leur belle-sœur, dont les visites sont des phénomènes, sa vie s'écoulant entre une mauvaise santé et une grande sainteté. Or je ne suis encore ni panacée, ni corps saint. et ma fréquentation n'est pas encore absolument dégagée d'inconvénients. — On marie ici notre jolie Madelaine avec monsieur de Loys; mais je me permets d'en douter. Entre les pères des deux parts, ce serait le triomphe des manières. De quelle imperfection cet amusant spectacle me pénétrerait! — Adieu. Si vous aimez la pluie, vous n'avez rien à désirer, et alors mon cœur nage dans la joie.

G.

—

LETTRE LXVII.

Lausanne, ce 8 mars 1823.

Le rapport qu'a fait mademoiselle Amey de ma santé m'a été une preuve frappante du degré que j'ai ambitionné et obtenu dans l'art de cacher mes souffrances à ceux qui me font l'honneur d'y venir voir. J'étais, le jour et à l'heure où elle vint, dans un tel état, que je prévoyais déjà tout ce qui s'en suivrait. Je n'ai que la force de vous faire ces deux lignes pour vous remercier de l'intérêt que vous m'annoncez. Je pourrais, en retour de vos bourgeons de chèvrefeuille, vous en envoyer de lilas de Perse, mais ce sont des amorces auxquelles il ne faut pas se laisser prendre cette année. Le *Messager boîteux* fait frémir les curieux de l'avenir et de tous les hommes. Ce messager est celui qui m'a le moins trompé.

G.

—

LETTRE LXVIII.

Lausanne, ce 24 avril 1823.

Je profite des remercîments que j'ai à vous faire pour vous prier de me faciliter une petite négociation devant laquelle

mon génie malade reste comme stupéfait. Veuillez remettre de ma part à mademoiselle Amey *un louis*. Elle en sait la destination. Je vous le rembourserai un de ces jours quand j'en saurai la meilleure manière, ou que vous m'aurez fait savoir si vous ne préférez pas que je le remette à quelqu'un d'ici. J'ai si peu l'habitude de ces petites négociations d'argent, que la dernière des servantes s'en tire mieux que moi. Mais j'en reviens à ma reconnaissance pour l'intérêt que vous témoignez à ma pauvre santé, qui non contente d'un fort sot courant, se jette dans les événements extraordinaires. J'ai de la peine à me remettre du dernier. La vue et l'ouie en ont beaucoup souffert, et mon embarras en matière de finances vous prouvera où en est la tête de votre très obéissant serviteur.

G.

Je ne parviens pas à me rappeler du nombre de gouttes de l'elixir merveilleux que vous avez eu la bonté de m'envoyer et auquel je veux devoir la vie.

PÈLERINAGE ROMANTIQUE

AU PAYS DES TROUBADOURS

(Suite et fin).

Les felibres de Provence.

Voilà une dizaine d'années qu'il s'est passé dans le midi de la France une série d'événements littéraires qui ont mérité le nom de *Renaissance provençale*. Les troubadours du moyen-âge employaient la langue d'*oc* pour chanter. Leur poésie légère est tombée en désuétude depuis les guerres religieuses des Albigeois, au seizième siècle, et depuis la prépondérance politique et la victoire du nord sur le midi de la France; mais elle n'a cependant jamais été oubliée, et ce n'est pas ici la place de rappeler l'influence qu'elle exerça sur la poésie des autres nations européennes, qui lui ont emprunté ses rythmes et souvent aussi ses sujets. Un illustre savant, Fauriel, a fait l'*Histoire de la poésie provençale* avant de mourir, sans se douter que, quand il éditerait cet ouvrage posthume, cette poésie se préparerait à renaître sous une forme vive, saisissante et sérieuse, grâce aux labeurs dignes et admirables de Joseph Roumanille, le chef de la pléïade littéraire de Provence. Cette renaissance est maintenant un fait

accompli, disons un fait glorieux, marqué par les succès du maître d'abord, Roumanille, l'auteur de plusieurs poésies et recueils, animés de la plus franche et saine inspiration ; ensuite de Frédéric Mistral, l'auteur de l'épopée rustique de *Mireille*, puis de Théodore Aubanel, le chantre touchant et énergique, mélodieux et tendre, de la *Grenade entr'ouverte.* L'apparition de ce livre a été saluée par les applaudissements unanimes des grands écrivains : Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Autran, Victor de Laprade, Jean Reboul, Emile Deschamps, Legouvé, ces maîtres de la lyre, ont félicité leur nouveau frère en poésie; et la critique a confirmé ces éloges. C'est le plus récent triomphe inscrit aux annales si neuves, mais déjà si remplies de la Renaissance provençale : ce ne sera pas le dernier. D'autres volumes, en effet, ne tarderont pas d'éclore sous la chaleur de cette inspiration du Midi, sous le fécond soleil d'Avignon, d'Aix, de Montpellier, de Beaucaire, d'Arles et de Toulouse. Sans nous arrêter aux noms populaires et bien connus, nous en signalerons plusieurs qui mériteront de l'être et auxquels on attachera une valeur incontestable : Après Roumanille, Mistral, Aubanel, on voit Anselme Mathieu, Louis Roumieux, Alphonse Tavan, Jean Brunet, Jean-Baptiste Gaut, Crousillat, Camille Reybaud, l'amusant Marius Bourelly, le goguenard Cassan, l'harmonieux Adolphe Dumas, qui, certes, sont pourvus de rares talents et dignes de la renommée. Nous n'avançons rien au hasard ; les preuves appuieront notre dire.

La *Grenade entr'ouverte*, de Théodore Aubanel, est une sorte de romancero d'amour : c'est son caractère propre et saillant. Ainsi la dernière œuvre des troubadours contemporains renoue la tradition élégiaque des vieux troubadours, et arbore le même étendard avec la même devise : Honneur et fidélité à la dame de ses pensées. On a longuement et en détail apprécié cette œuvre de toutes parts ; nous y reviendrons, espérant que notre jugement ne fera pas double emploi dans le public lettré, au courant des nouveautés d'esprit. Mais nous nous attacherons principalement à suivre cette veine de sentiment tendre, à relever des inspirations analogues, des pièces qui ont la même couleur, la même teinte avec des nuances, et qui sont tirées du fond riche des cœurs et du thème inépuisable de l'amour.

I

Roumanille, qui est avant tout un missionnaire en littérature, a touché cette corde du luth, celle qui résonne de l'amour pur. On trouve éparses dans ses œuvres des pièces qui, par leur exquise sensibilité et leur douceur tendre, révèlent et évoquent l'état de l'âme aux heureux moments de la vie, aux jours des rêves de jeunesse, de la passion belle et cachée. Une de ces élégies s'appelle *Ma petite croix d'or*. Elle se rattache à une série d'inspirations analogues, que l'auteur a pensé devoir laisser dans l'obscurité ou condamner au feu, pour quelques-unes de ces raisons que nous alléguerons contre la poésie du personnalisme. Cet ensemble de pièces de la même couleur aurait formé un recueil dont la perte est regrettable pour l'art qui étudie dans le détail les imperceptibles mouvements du cœur, sans s'inquiéter de la portée et de l'utilité pratique de pareilles analyses. Qne sont-elles, en effet, sinon un aliment à la curiosité, une agréable distraction aux cœurs épris, et non point un mobile de réforme intérieure, une source de conseils salutaires, un livre de directions morales. Mais ne nous arrêtons pas maintenant à ce point de vue : voyons une poésie typique de ce genre chez Roumanille. C'est à la belle jeune fille de Saint-Remy, à *Marie*, qu'elle est adressée sous le titre énoncé :

« J'ai une croix, une jolie petite croix d'or, que j'aime bien, que mes lèvres baisent souvent et qui est sacrée ! Au sommet de mon lit, avec un ruban vert, je l'ai appendue, sous un brin de laurier du dimanche des Rameaux, à côté de mon bénitier.

» Dis-moi que je suis un enfant ; crois-le ou non ; cent fois je monte pour la voir. Ah ! c'est que je l'aime, je l'aime tant ! Quand ma pauvre âme se désole, ce qui arrive trop souvent, je t'en donne ma foi : c'est ma croix d'or qui me soulage.

» Que te dirai-je ? je me trouve heureux quand le soleil clôt mes paupières ; au ciel alors je vois ma croix plns brillante que les étoiles. Je vois le front et les blonds cheveux d'un ange qui a le doux parler... Alors je couvre de baisers une petite main, la petite main de Marie.

» Une nuée passe sur mon étoile dès que le matin est venu. Que reste-t-il ? ma croix d'or à la place de l'ange évanoui. Quand ma croix me fut donnée... oh ! quel adieu ! — Il me fut dit des paroles du paradis pour rasséréner mes pensées... Que cet objet te préserve de l'ennui rongeur ! Que ce soit un baume à tes douleurs. Adieu ! Tiens, le voilà, voilà l'amour et l'espérance.

» De loin comme de près, tu le vois bien, Marie, je songe à toi. Je t'envoie ces vers ; lis-les seule. C'est un encens que je brûle aux pieds de ta vertu. Si quelque étourdi va te conter fleurettes, Marie, ô mes amours, ô ma perle, ô ma richesse, songe que tu m'as donné ta petite croix d'or. »

Voilà la veine de Roumanille dans un thème d'amour qui est dominé par une pensée mystique. Mais que ce sentiment soit plus directement appliqué à son objet, vous concevez l'émotion profonde qui coulerait dans les strophes du poète. Ce n'est pas que l'idée religieuse ôte du charme à l'amour ; au contraire, elle lui prête un ressort mystérieux qui lui sied et lui plaît. Toutefois l'amour, comme un petit païen de Vatteau, dans les palais de Versailles, semble profane en matière de foi, qu'il touche, et rejeter cet alliage ; il est d'une couleur tranchée et d'un jet spontané, qui sont de la nature humaine seule. Il faut avoir la supériorité de Klopstock pour tailler l'épisode de Cedlie et de Sémida dans la Messiade.

Voici une pièce où il y a du sentiment ; mais le sentiment humain, naturel, dégagé de mélange ; c'est l'union de la convoitise de l'amant et de la fantaisie de l'artiste : le morceau s'appelle *Ma voisine*.

« Vois-tu, Marguerite, tu es une petite perle, tu as une taille faite au tour, des yeux qui étincellent d'amour ; tu es bonne autant que gentille : tu ressembles à un ange, Marguerite : un cœur d'or, une âme innocente : tu as une bouche qui sourit, une petite bouche d'enfant.

» Enfin tu es, ma voisine, un trésor, un bijou de roi ! mais, mon enfant, voici ce que c'est : Il n'est pas de roses sans épines ; il n'est personne sans défaut. Ton épine, jeune fleur, et ton laid péché, pauvrette ! c'est que tu joues... avec le chat !

» Avec le chat ! hier je t'épiais ; ne viens pas me dire non :

tu le berçais sur tes genoux, et moi, hélas ! je soupirais ! Bien plus, tu lui faisais les doux yeux, comme si ç'avait été un enfant : tu le dorlotais, tu le prenais, tu le cajolais avec un air d'extrême tendresse. Et c'était une fête pour ton cœur ; tu étais transportée de joie, tout en toi riait. Que te dirai-je? Les cheveux m'en dressèrent sur le front. Mais voici le plus gros péché. Tu lui fis un baiser tendre ! tu posas ta belle bouche sur le museau de ton chat ! ! Oui, tu es une sainte voisine, un trésor, un bijou de roi ; mais, mon enfant, voilà ce que c'est. Il n'y a pas de rose sans épines. Si tu voulais m'en croire, Marguerite, tu l'enverrais chasser les rats, tu ne le caresserais plus, ma fille ! tu ne gaspillerais plus tes baisers. Vois-tu, ma fille, si tu veux avoir quelque chose à mignoter, à choyer, viens embrasser ton poète.

« Quand tu prends ton petit chat, mes amours, cela me trouble et m'irrite. Il me semble voir une araignée qui s'agite sur une fleur. Chasse cette bête, voisine, quand elle miaulera autour de toi, et bientôt ma muse te dira : tu es une rose sans épines. »

Le portrait de Lelète, la folle d'amour, est une suave élégie qu'il nous faut signaler. Lelète est une jeune fille éprise d'un garçon dont elle se croit aimée, et qui en épouse une autre. Elle tombe insensée de cette perfidie, elle devient maigre et pâle, et désole sa mère. Dans sa douleur, la pauvre Lelète, elle court la campagne en appelant celui qui l'a délaissée ; trahison dont elle mourra, l'infortunée ! trahison dont lui, le méchant ! soit maudit et châtié !

Voyez aussi Louise, qui a le mal d'amour depuis le départ d'Isidore, son fiancé. Elle languit, elle se fane. Elle ne s'occupe plus de travailler à l'aiguille ou des soins du ménage dans la maison, ou de sarcler les fleurs du jardin. Elle est toujours taciturne et pleure à l'écart : sa grand'mère qui veut la consoler, sa pauvre aïeule s'en afflige. Louise, qui ne se plaît qu'à la chute des feuilles, est consumée par les chagrins de l'absence et par une agonie sans trêve ; elle meurt : les jeunes filles, vêtues de blanc, jettent des fleurs sur sa tombe, et le soir, désolées, elles l'emportent dans un cercueil au cimetière, où elles la quittent pour jamais !

Isidore arrive au moment où les cloches sonnent, lugu-

bres, et gémissent à grandes volées ; il apprend le trépas de sa promise et ne peut y survivre. Les garçons du village plantèrent une autre croix à côté de celle même qui marquait la tombe fraîche de Louise.

Nous ne saurions rendre ce qu'il y a de triste et d'attendrissant dans ces élégies, qui sont toutes faites avec le cœur désolé, et qui nous émeuvent jusqu'aux larmes. Ces accords simples touchent je ne sais quelles fibres de la mélancolie en nous. Nous ne pouvons que les indiquer, afin de poursuivre notre examen ; c'est avec regret, car elles méritent d'arrêter le critique, et nous voudrions, en outre, faire partager au lecteur notre admiration et notre jouissance.

II

Anselme Mathieu est le poète des baisers, *lou félibres di poutoun*. C'est lui qui, à notre sens, représente le mieux en Provence le troubadour, et ce genre d'inspirations suaves, tendres, mais superficielles et un peu monotones des premiers chantres du midi français. Il renoue cette tradition classique de la poésie romane ; il marche à l'égal de Pierre Vidal, de Bertrand de Born, de Raimbaud, de Vaqueiras ; il a hérité du souffle mélancolique et doux de ces ancêtres spirituels.

Mathieu a fait son droit à Aix : c'était un des étudiants farceurs qui coiffèrent un soir, sur le cours, le roi René, une statue, avec un chapeau de gendarme. Ce genre d'exploit convenait à sa gaîté naturelle. Ne lui demandez pas d'emboucher la trompette épique, ou d'atteindre les hauteurs brûlantes de l'ode : l'impétuosité de caractère et l'énergie de conception lui faillent là ; mais comme la mandoline et la guitare soupireront sous ses doigts ! comme il rendra une sérénade ! et comme il dessinera la prestance des Arlésiennes, la figure chiffonnée des Avignonnaises, les traits accentués des Aixoises, la beauté douce des Montpelleraises. Il apprécie la beauté d'un coup d'œil, et le contour d'une jambe de contadine ; il juge en maître le pied des filles de Tarascon et la poitrine des tendrons de Beaucaire. Je ne jurerais pas qu'il ne soit extasié devant les hanches d'une Toulousane taillée pour la maternité, comme le statuaire devant le torse égyptien de femme que possède la maison carrée de Nîmes.

Anselme est une âme tranquille et sereine, il est dans la vie comme en voyage, un charmant compagnon de route. C'est un type de bonté simple et douce; il n'a jamais de soucis dévorants; il s'accommode des circonstances contraires comme des favorables; il ne lutte contre aucun courant, mais le suit, de façon qu'au sortir d'une épreuve il n'est ni blessé ni meurtri. Sa placidité naturelle équivaut à la résignation forte. Amateur délicat du confortable, il savoure et célèbre le vin de Châteauneuf-du-Pape, dans un quatrain.

A force de souffler, l'aquilon fait plaisir; les mets embaumés d'ail donnent au cœur la gaîté; les jeunes filles de vingt ans inspirent la passion tendre; les vins de Châteauneuf donnent la voix : aimons le chant, aimons l'amour, aimons la joie! — Honneur au cep généreux! salut à ces vignobles!

Le poète des baisers ne dément pas son titre. A Saint-Rémy, il embrassa trente Provençales de suite : c'est à la lettre. Un militaire en congé, revoyant les compagnes de son enfance, leur mettait un baiser sur les joues. Anselme voulut avoir sa part à la fête : il commença par la maîtresse d'hôtel, qui se prêta de bonne grâce à l'accolade — riez encore, madame Gautier — et trompa de la sorte les belles jeunes filles qui s'imaginaient rencontrer, après une longue absence aussi, un soldat en congé ou peut-être *le frère* du troupier. Elles s'enfuirent en reconnaissant leur méprise, moitié riant, moitié vergogneuses.

Anselme est d'une grande piété filiale, qui a développé en lui les qualités de société : la bienveillance, l'affabilité et l'égalité d'humeur. Sa conversation est intarissable : il connaît les vertus des simples comme un fils de la Celtique, comme un druide vénérable; il sait les légendes, les croyances naïves du pays, les maléfices, des histoires de castels et de sorcières; il dit merveilleusement les aventures, il tiendrait tête aux aïeules superstitieuses de l'endroit, et il semble attacher une telle créance à leurs récits extraordinaires que vous doutez s'il n'en est pas persuadé lui-même. Il me souviendra toujours d'une excursion à l'Etang d'Eyraigues, au mausolée et à l'arc de triomphe de Saint-Rémy, à la ville pierreuse des Baux, par les défilés des Alpilles, vêtues de marjolaine et de lavande; au verger de Maussane, à la tour de Fontvieille, à

l'abbaye de Montmajour, à la plaine de la Crau, qui nourrit le tamaris et le peuplier blanc; aux arènes d'Arles et aux cloîtres mystérieux de Saint-Trophime; au delta désolé de la Camargue, aux décombres mélancoliques de Villeneuve-lès-Avignon, au théâtre d'Orange. Nous étions tous trois : lui, Anselme Mathieu, toi, Théodore Aubanel, et moi, qui trace ces lignes. O pèlerinage de la poésie! Un jour nous marchions à pied, au soleil levant, par les gorges embaumées des montagnes. Une femme assise sur un âne chargé de provisions et de médicaments nous tint compagnie dans les âpres sentiers des Alpilles aux roches tourmentées, et mit nos redingotes sur la croupe de la bête : c'était assez pour nous du poids de la chaleur. Anselme lui débitait des contes d'or sur l'efficacité des plantes : la ciguë, l'aconit mélangé à d'autres ingrédiens avaient fait des guérisons merveilleuses... charmant souvenir et digne de la mémoire! Comment oublier nos devis enthousiastes sur la poésie, nos aspirations vers le beau idéal, et surtout notre fraternelle amitié! Puisqu'elle est rentrée chez nous cette poésie, qu'elle prospère et qu'elle dure sur sa terre natale de Provence!

Anselme Mathieu excelle à rendre les scènes enfantines, mignonnes, les choses douces. La grâce et la fraîcheur dans la peinture, la suavité et la délicatesse du sentiment, la parfaite harmonie d'une forme souple, le choix de l'expression et des rythmes cadencés, un goût pur qui est un sage tempérament du style et de l'idée; ces choses-là, vous les retrouvez à chaque page du recueil qu'Anselme Mathieu nous prépare, et dont il s'exhale un parfum printanier; il semble qu'il respire l'aubépine en fleurs au mois de mai, et qu'on frôle ces haies odorantes de roses et de jasmins dans les parages d'Hières et de Napoule. Mathieu, pénétré du genre gracieux où il brille, a bien dénommé le livre qu'il fera *Les Feuilles de myrte*, qui lui rappellent un bois de cette essence au village natal, dominé de vignobles où le silex communique son feu au vin du terroir, et couronné par les ruines crénelées du Château-des-Papes; les souverains pontifes y passèrent leurs jours de *villégiature* pendant leur règne à Avignon.

Ces branches de myrte forment une guirlande parfumée dont il faut arracher quelques fleurons. C'est un répertoire de mélodies, dont le motif est d'ordinaire léger.

La suite de ces pièces, adressées à de jeunes filles, rappelle une farandole de Provençales.

Anselme Mathieu a traité le même sujet de fantaisie que Roumanille : comparez le *Chaton* du premier et la *Voisine* de l'autre. Dans les deux morceaux il y a une grâce exquise, plus de sentiment spontané, de jalousie réelle dans Roumanille ; plus d'art et de bercement dans le système de Mathieu.

S'ère toun catoun, bello Zino,
Qu'un jour manjé ta cardelino
Auriés encaro, o ma vesino,
Toun aucelet, tan galantoun,
S'ère ton catoun.

« Si j'étais le petit chat, belle Thérèse, qui un jour dévora ton chardonneret, tu aurais encore, ô ma voisine, ton oiselet charmant, si j'étais ton petit chat.

» Si j'étais le petit chat qui se blottit dans tes bras blancs, ô gentille enfant, et t'égratigne avec sa griffe, je ne t'en marquerais pas le menton, si j'étais ton petit chat.

» Si j'étais, douce amie, le petit chat qui sommeille la nuit sur tes pieds mignons, si j'étais le petit chat qui, en miaulant, tourne autour de ta table, tu pourrais lire de tendres paroles dans le feu de mes prunelles, si j'étais ton petit chat.

» Si j'étais ton petit chat qui baise ton cou blanc, ta joue rondelette, si j'étais ton petit chat, ô jeune fille, que de caresses ne te ferais-je pas, si j'étais ton chaton ! »

Dites-moi, n'est-ce pas là un bijou de fantaisie ? Et il en a un écrin rempli.

Les strophes intitulées *Les deux baisers* témoignent de cette calme et douce inspiration qui se berce elle-même dans le rêve, s'y complait, et trahissent le caractère placide du troubadour qui ne se soucie que de plaire à sa maîtresse. L'amour, ici, c'est bien l'égoïsme à deux.

Qu'importe que la société crie et s'agite, tâtonne, blasphème, se défasse et s'efforce de se reconstituer ? Anselme Mathieu se croit au temps de Stephanie Ganthelme ; il va volontiers tenir la cour d'amour sous les ormes de Romanin, fléchir le genou devant les juges en toque et en robe de ve-

lours ; nobles dames du lieu, il croit à ce temps par une illusion du cœur ; peu lui importe-t-il que la féodalité règne dans ces siècles passés qu'il évoque, ou que la révolution, avec ses transitions douloureuses, s'empare du présent. Il ne cherche jamais à détruire une douce chimère. Il conserve la foi naïve, parce qu'il a peur du doute désolant.

Comme ces strophes-ci coulent avec lenteur et volupté :

Au ceu la luno blanquinello,
Espandi soun front pensatieu
Coune per ansi di tounello,
Lou pichot cant dous et pleintieu.
    Ansin ma poulido,
    Ansin mi Consoun
    D'amour soun emplido
    Ben emplido soun.

« Dans le ciel la lune blanchâtre épanouit son front rêveur, comme pour écouter le chant doux et plaintif des grillons. Ainsi, ma charmante, écoute mes chansons; d'amour elles sont pleines, bien pleines d'amour. Toi, si gentille et si brave, jeune fille, viens, viens vite ouvrir les persiennes de ta chambrette où luit la lampe bleuâtre. Et puis, ma charmante, écoute mes chansons d'amour, elles sont pleines, bien pleines d'amour.

Alors la jeune fille, contente, ouvrit vite sa fenêtre, et, de sa petite bouche souriante, lui envoya deux petits baisers. Et puis la mignonne dit : Tes chansons sont pleines d'amour, oh ! bien pleines d'amour. »

Anselme Mathieu ne se borna pas toujours à effleurer le sentiment tendre; il a quelquefois des accents hauts et vrais, nullement forcés, et sa voix a des larmes amères et naturelles, sans monter au ton déchirant du désespoir. Il s'adresse ainsi à Marguerite pour lui donner quelques soulas :

« Ah ! non, la rosée du matin, ces pleurs de la nuit, ne scintille pas toujours sur les fougères; le vent du nord, l'âpre autan de la mer, ne secouent pas toujours les yeuses avec furie : de Gigaudas les hautes dentelures ne sont pas sans cesse couvertes de glaces ; et l'on n'entend pas toujours dans les haies le chant monotone du verdier.

« Si ton cœur aujourd'hui est bouleversé, ô ma douce Mar-

guerite, et plus agité que la grande mer, lorsqu'elle déborde écumante.

» Un jour viendra que tu seras consolée et que ton sein virginal sera calme comme celui d'une nonne au couvent du Grand Saint-Blaise.

» Ainsi le Rhône de ses rives parfois s'élance avec colère ; mais lorsque paraissent les beaux jours d'avril, il coule paisible entre les peupliers. »

Uno floureto nous reporte aujour de la fête de Marguerite ; le poète cherche en vain des fleurs dans la campagne dévastée par le mistral ; il lui envoie un brin de cette petite fleur fanée qu'il a mise dans son livre d'heures. Lorsqu'à la messe l'amant baise en secret ce myosotis au milieu de la foule, et qu'il prie avec plus de ferveur après, on est touché de ce sentiment tendre qui se glisse dans le sentiment mystique, en une cérémonie où l'on ne s'y attend pas.

L'oiseau en cage est peut-être ce qu'Anselme Mathieu a fait de meilleur ; à côté de la grâce et de la sensibilité exquise qui règnent dans la pièce, on y trouve ce regret qu'exprime le rossignol de n'avoir pas sa liberté. L'idée mère sans doute n'est pas neuve : il est peu de thèmes vierges ; mais la façon dont Mathieu a traité le sujet le rehausse certainement. La captivité n'a pas de douceurs qui fassent oublier la première indépendance, ou effacent les joies du berceau ou du nid natal.

« Si tu chantes comme un enragé, c'est, Dieu merci, que rien ne t'afflige, petit oiseau de mon amie, toi qui est constamment en cage. Aussi bien fais-tu envie à Zine, Zine, la maladive ; tu cueilles les fleurs de la vie pour lui en laisser, à elle, les épines.

C'est vrai, dit le petit oiseau, mais qu'il est mauvais d'être en cage !

» Le jour que sa main te prit dans les greniers du château tu étais couvert de duvet, tes grosses plumes n'étaient pas écloses, et, ravie de joie, entre les plis de son tablier, elle te cacha mollement au chaud en te faisant de tendres baisers.

» C'est vrai, dit le petit oiseau ; mais qu'il est mauvais d'être en prison.

» Tous les jours, la blonde enfant renouvelle le boire de ton auget ; elle t'apporte le grain qui te fait vivre, et que,

pour toi, elle cherche dans la campagne. Tous les jours te sont des dimanches, petit oiseau né dans les champs pierreux ; et dans le chemin, personne ne passe qu'il ne t'écoute et ne te regarde.

» C'est vrai, dit le petit oiseau, mais qu'il est mauvais d'être en prison!

» Tu es à l'abri des hivers, des vents de terre et des gelées ; tu as toujours de fraîche salade, de frais senesson jaune et vert ; jamais la pluie et la neige ne t'ont donné beaucoup de frissons, et jamais la tempête, la nuit, ne t'a secoué sur une branche.

» C'est vrai, dit le petit oiseau, mais qu'il est triste d'être en prison !

» Quand l'oiselet laisse son nid, il doit chercher sa vie aux champs, et plus d'une fois il se nourrit de l'amertume des herbes épineuses ; mais toi, quand vient le matin, une fillette aux longs cheveux blonds , légère comme une perdrix, en souriant t'apporte la becquée.

» C'est vrai, dit l'oiselet, mais qu'il est mauvais d'être en prison !

»C'est vrai, piaula l'oiseau, rien ne manque dans ma cage, sinon le rameau de l'arbre où je naquis au soleil ; rien ne me manque, herbes, petites graines, ni baisers, mais je ne puis chanter avec la femelle mes amours, la liberté et les chansons de l'aérienne patrie.

» Voilà pourquoi, dit l'oiselet, il est si cruel d'être en prison. »

Nous en avons trop dit pour rester dans les bornes de notre travail, mais pas assez pour apprécier Anselme Mathieu dans son entier. O Châteauneuf-des-Papes ! tu n'as pas seulement à t'énorgueillir de tes vins aux flots blonds et pourprés, de ton soleil qui dore tes hautes ruines pontificales, qui déploie la tige massive et les lourdes feuilles de tes cactus d'outre-mer, ouvre les fleurs rouges de tes grenadiers, et caresse les forêts de myrte et les champs d'oliviers ; tu seras fière un jour d'avoir donné à l'art de Provence Anselme Mathieu, ce mélodieux troubadour, comme tu l'es déjà d'avoir donné à Avignon Baptiste Reboul, ce type de force et de sobriété dans la peinture.

III

Louis Roumieux est de Nîmes, et, pour cette raison, a emprunté son nom à un monument, reste grandiose dont l'antique usage est inconnu, et qui s'élève comme un phare sur une haute colline (Mont cavalier) plantée de sapins et de cyprès, et domine la vaste plaine qui était sous les Celtes et les Gaulois couverte de forêts.

Louis Roumieux est le *félibre de la Tourmagne*. C'est le type du Provençal ardent, courageux. Il écrivait dans un journal, il y a quelque trois ans, que les chemins de fer arrivant, la foire de Beaucaire s'en allait. Pour sa franchise, les habitants du Vieux Ugernam le brûlèrent en effigie sur le pré de foire. Le soir de ce dimanche, dans un café, on le voulait écharper. Seul, il se redressa contre une foule d'assaillants, et sa bravoure imposa au point que plusieurs de ses adversaires se déclarèrent snr le champ ses partisans. Ce trait peint l'homme.

Louis Roumieux est dégagé dans son refrain bachique, il mène fort bien le conte et traite délicatement l'élégie ; il a composé des pièces érotiques qui chevauchent sur celles que nous avons vues, par une couleur égrillarde et l'excessive vivacité de la passion ; le *Rideau de ma voisine* le témoignerait au besoin. Je préfère ici renvoyer le lecteur au texte provençal qui, dans les mots, à l'instar du latin, brave la pruderie : il y a là une gradation artistement rendue, dans les mouvements de la scène ingénue d'un côté et fort troublée de l'autre ; à l'heure tardive du coucher, une jeune fille se dévêt dans sa chambre, et un curieux la considère de la fenêtre à l'opposite.

L'*Orpheline*, tentée par un riche corrompu, est une fleur que la chenille voudrait souiller de son contact.

« Toujours rien que moi ! seule sur la terre... Seule ? non, j'ai tort ; les soucis, les pleurs, les chagrins, la misère tourmentent ma vie.

» Mais, hormis ces compagnons, souffreteuse orpheline, je n'ai autour de moi jamais personne, ô mon Dieu ! ni frère aimant, ni sœur fidèle ; toujours rien que moi, toujours rien que moi !

» On m'a dit que, le soir où ma pauvre mère m'avait mise au monde, elle avait tant gémi que vers le bon Dieu elle s'envola, la pauvre ! Oh ! comme elle, alors, pourquoi ne pas mourir !

» Pourquoi ne pas mourir? Pourquoi de la vie ai-je foulé le triste seuil? Pourquoi dans le deuil mon âme ulcérée s'est-elle tant attachée à mon corps chétif?

« Oh ! quand tout le jour je me suis traînée d'une porte à l'autre, en pleurant, et que ma prière n'est pas écoutée, que je rentre à la maison sans un morceau de pain ?

» Elle a beau pleurer, ma voix plaintive : je n'ai pour me consoler jamais personne. Mon Dieu ! ni frère fidèle, ni sœur aimante ; toujours rien que moi ! toujours rien que moi !

» Quelqu'un m'a bien dit : que tu serais heureuse, si à un cœur tu voulais donner ton amour ! tu pourrais mettre au feu ta robe en haillons ; tu aurais assez d'or pour sécher tes pleurs !

» Tu ne saurais plus ce que c'est que la faim qui déchire : tout se changerait pour toi en plaisirs ; tu pourrais vider la coupe du délice ; te faire adorer serait ton seul souci...

» Oh ! viens avec moi !... Mais sa voix brûlante me dit un mot si laid et si affreux, que j'eus peur alors pour mon âme... et mon âme à moi, c'est tout ce que j'ai !...

» Aussi prenez-la, mon Dieu ! je vous la donne ! A ma pauvre voix quand tout reste sourd, pourquoi ne pas mourir ? Mon Dieu, marquez ma dernière heure, et que là-haut je vive éternellement !

» Car hélas ! ici-bas, souffreteuse orpheline, je n'ai, pour me consoler, jamais personne, mon Dieu ! ni frère aimant, ni sœur fidèle ; toujours rien que moi ! toujours rien que moi !

Je vous prie, lecteur d'admirer la verve, le tour alerte de ce conte au dénouement imprévu. C'est un trait emprunté à la physionomie fine des moines. Ecoutez plutôt l'aventure de *Frère Barthélemy.*

« Avec les insignes d'un pèlerin, un soir, frère Barthélemy, pour le nécessaire du couvent, venait de parcourir les bourgades et s'en retournait tout content du résultat de ses courses.

Sous sa robe de bure, voyez-le, avec son sac plein à crever ! — Ah ! notre supérieur, dit-il, ne chantera pas *De profundis* quand il va voir tant de petites pièces ! lui qui disait toujours de moi que je n'étais bon qu'à prier Dieu ; il ne dira plus que je ne suis bon à rien quand il verra briller tout cet argent ! Quelle joie pour notre bon père ! Mon Dieu qu'il va être content !...

Et le pèlerin cheminait ; il courait, il volait, il dévorait l'espace au point de se détraquer les os : il fallait qu'il traversât une forêt, et comme la nuit s'approchait, il n'aurait pas voulu s'exposer à se faire voler son sac !... La locomotive d'un chemin de fer ne va pas plus vite ; aussi voyait-il déjà au loin son monastère poindre à la cime d'un pic !...

Tout d'un coup il semble au moine d'entendre derrière les sapins quelque chose comme un pas qui bruit... Il s'arrête effrayé, se penche pour écouter ; mais il n'entendit que le vent qui, dans les arbres, se plaignait, et la chouette qui chantait et les hibous qui répondaient !... — « Allons, dit notre frère quêteur, j'en serai quitte pour la peur et jusqu'au couvent sans encombre j'arriverai, si Dieu le veut...

— » Et si je ne le veux pas, moi, parleur !... » lui cria une voix qui l'épouvante, un homme qui sort d'une cachette et qui l'arrête avec un pistolet double sur la gorge.

— » Saints et saintes du paradis ! (dit le pèlerin, les mains jointes sur sa poitrine, où sont renfermées les petites pièces) que tout malheur disparaisse de devant moi, je vous en prie !

— » Mille tonnerres !... tu veux que je jure ? (lui dit le terrible voleur). Tu portes de l'argent sous ta robe, je le sais ; donne-le, sinon, fainéant, tu as assez mangé de soupe, car je te démantibule le menton... »

Barthélemy, tremblant comme jonc de la grande frayeur qui lui court dans le dos, plus mort que vif, lui dit en bégayant :

— « Je vous jure devant le bon Dieu, monsieur, comme vous êtes un brave homme, que je ne porte rien que...

— » Par saint Jérôme, par saint Pierre, par saint Mathieu, par tous les saints du tonnerre divin (puisse-t-il te renverser par terre et te curer !) — lui réplique l'autre — je te jure que si tu n'obéis pas sur le champ, vois-tu, je t'envoie rejoin-

dre tes saints... » Il avait le doigt sur la détente : Barthélemy donna les pièces, non sans les regretter et les pleurer.

Radieux, le voleur s'en allait. Comme si un rayon l'éclairait, la face du malheureux volé s'illuminait d'un vif éclat. Il appelle le voleur qui s'en allait et lui dit :

— « Mon brave monsieur, puisque vous avez mes écus, c'est de grand cœur que je vous les donne ; ils ne sont pas miens ! Mais, Dieu me pardonne ! quand ceux du couvent me verront revenir avec rien dans les mains, ils me diront (c'est clair comme verre !) que je suis le voleur, le brigand, et qui sait ce qu'ils me feront... Je voudrais alors leur faire accroire qu'avant de lâcher les écus je me suis battu comme un désespéré. Ils me croiraient si je leur faisais voir, par exemple, mon vêtement en désordre, troué de balles, déchiré... Comme preuve de notre lutte, je vous prie alors de bien vouloir envoyer, avec votre pistolet, une balle dans mon capuchon...

» — Oh ! brave homme, si ce n'est que cela, ce n'est pas bien difficile, » dit le larron. Et *boum !* il tire un coup dans le capuchon du quêteur.

» — Cela peut me tirer d'affaire (lui dit celui-ci), grand-merci ! Pourtant un autre coup là, sur le devant, à notre père prouverait que j'ai lutté longtemps ; deux balles dans une soutane me feraient passer pour un crâne !... Et *boum !* le voleur en riant lui laboure d'une autre balle sa soutane qui *descend la garde.*

» — Oh grand merci, comme cela va bien ! quelle raclée ! quelle batterie (disait le frère) ! Mais vous croyez que la chose n'irait pas encore mieux si vous ajoutiez quelques grains de plomb ?...

» — Alors, tu penses tout bonnement, lui réplique lestement le voleur, que j'ai dans la poche de ma veste tout l'arsenal d'un régiment ?... »

Rassuré, le rusé quêteur :

« — Ah ! dit-il, tu n'as plus d'armes sur toi ; tu les restitueras alors, mon pauvre homme !... mes petites pièces et mes beaux écus... »

Et vlan ! il retrousse sa soutane, part sur le voleur et lui distribue tant de soufflets et tant de coups de poing qu'il eut

vite repris son argent ; l'autre, défiguré par les horions, se sauve vite. — Il court encore.

Le recueil que Louis Roumieux prépare sera intitulé : *Boutons de rose*. Une très-gracieuse pièce porte le titre de : *Un baiser*. Nous regrettons de ne pouvoir la reproduire par défaut de place et par convenance de proportions : ce serait un terme de comparaison avec des pièces analogues. Nous ne tarderons pas à lire du même auteur une comédie en portefeuille : à coup sûr nous rirons de bon cœur, et si la Provence regrette le Marseillais Bellot, qui a tant amusé ses compatriotes avec des charges exhilarantes, la Provence retrouvera des moments de folle gaîté avec le piquant et narquois Roumieux.

IV

Passons à Châteauneuf de Gadagne, sur la route d'Avignno à Vaucluse : saluons Font-Ségur, la colline de Cancabel, les immenses plaines d'oliviers et Alphonse Tavan. C'est un félibre qui nous montrera sa fiancée, si nous y tenons ; en tout cas, il nous dira les chansons qu'il lui adresse pour lui souhaiter le bon an ou lui rappeler les soirées des doux larcins. Va, mon rustique poète, ne crains pas, raconte-nous tes prouesses auprès du sexe tendre ; garde ton allure cavalière. Ne viens-tu pas de Rome, où tu étais au service de la France? conserve ta rondeur de soldat. Tu reprends la bèche et le hoyau sur la terre de Provence, où le concert des grillons roux et les ritournelles des moissonneurs au teint bronzé effacent de ta mémoire le murmure du Tibre jaune et les aspects grandioses et les fières transtéverines de la ville éternelle. C'est que nulle patrie pour toi ne vaut ta patrie. Dis-nous tes aimables exploits ; tu n'offenseras pas nos oreilles en nous révélant tes lestes procédés, tu as trop de franchise pour révolter même la pruderie. Qu'il claque bien ton baiser sur la joue adolescente d'Amouloun ; mais la pudeur ne s'en effarouchera pas non plus ; tu t'en tiens à cette démonstration superficielle et à quelques coups de plume qui sont sans préjudice réel pour l'honneur de tes sages villageoises. Le recueil de Tavan s'appellera *Les coudées franches*, dont voici une : *Le baiser de Thérésine*.

« Je t'ai fait un baiser, Zine; quoi que tu me dises, il a résonné sur ta joue comme il faut! il a bien bruit, que tu pleures ou que tu ries, et ton bon ange a tremblé de peur. Toi, la terreur de toute une jeunesse, l'écueil signalé d'un garçon amoureux, toi, Zine, l'effroi de la moindre caresse, je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser.

» C'était un beau soir... la lune se levait... je tenais tes doigts bien serrés dans les miens... ta douce main m'échappait presque. Que craignais-tu de te voir avec moi? Nous étions seuls... La clarté blanche des étoiles se colorait en tombant sur ton front; va, tu es aussi folâtre que belle. Je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser.

» Peut-être croyais-tu, quand la lune mêlait sur ton front ses rayons à mes molles œillades, de me laisser seul sous le ciel qui te regardait, et, dans ta fuite, de tout emporter d'une si belle nuit? Mais au moment que tu te croyais sauve, un petit bruit t'a fait faire un grand bond. Mire-toi : ta joue est assez marquée. Je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser.

» Je te connais bien : cette surprise te fut comme un petit nuage au milieu d'un ciel pur comme toi. Ton front jetait un éclat trop vif : sans un baiser, Zine, je t'eusse mordue, ce qui t'apprend, fille fière et jolie, à te moquer d'un jeune et tendre cœur. Entends-tu la voix qui sans cesse te crie : Je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser.

» Il vallait la peine avec tes joues roses, tes yeux de louve et ton air africain, de sauter plus qu'une chèvre effarouchée au seul nom d'amour et de jeune homme, quand un beau soir l'haleine de ma bouche devait effleurer le duvet de ton visage. A l'avenir ne soit pas douce : je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser.

» Maintenant va encore, folle congréganiste, vanter ton cœur sans amour ni bon sens, si tu ne crains pas qu'une jeune choriste montre du doigt ton visage empourpré! Moi presque fou d'une telle aventure, sur le tableau de la congrégation, je veux placarder en grosses lettres : Je t'ai fait un baiser, Zine, je t'ai fait un baiser. »

Les cheveux frisés de Mariette.

« Il y a une fille à Châteauneuf, enjouée et vive, fraîche et propre comme un œuf. Elle plaît à tous mes camarades; pour moi, elle m'est assez agréable : Et ses cheveux tombent en frisant et voltigeant sur son front : Oh! que j'en aime les boucles, ma petite Mariette.

» Elle doit avoir seize ans au plus : on dit que c'est un bijou. Certes, elle a un air galant avec une fine figure. Ce n'est rien en comparaison de ses cheveux qui flottent à la brise et s'entortillent et tourbillonnent : oh! que j'en aime les boucles, ma petite Mariette.

» Quand le soir, au vent frais et gai, ses amies folâtrent, alors elle fait voir avec quelle gente tournure ses boucles de cheveux se recoquillent; ni noires ni brunes, elles sont blondes comme un épi d'orge et fuient en hélices! Que j'aime ces boucles de cheveux, ma petite Mariette.

» Puis on dit qu'elles lui vont si bien! jamais la plus belle Arlésienne n'a vu jouer ses cheveux au vent comme notre belle Castelnolenque. Qu'elles aillent en haut ou en bas, qu'elles se recourbent ou s'allongent, qu'elles s'éparpillent ou se ramassent ensemble, elles sont jolies tes boucles de cheveux, ma petite Mariette.

» Vaut-il la peine d'avoir tes mèches de cheveux, si bien lissées, voisine? Oserais-tu mettre ton catogan contre les cheveux de ma frisée? Va la regarder en cachette quand elle dansera avec ses sœurs, et tu viendras dire avec raison : qu'elles sont jolies les boucles de cheveux de la petite Marielle.

» Mais si, en les regardant si roux, je voulais devenir son prétendant, si ensuite j'étais amoureux d'elle, ce serait le plus beau de l'affaire. Et si je lui faisais un baiser, où poserais-je ma bouche?... Il n'est besoin de vous le dire... qu'elles sont jolies les boucles de cheveux de la petite Mariette!

» Cheveux frisés, libres de chaînes, merveille de notre hameau, que rien ne puisse vous empêcher d'errer sur son visage! Que la montagne, le vallon, les bois, les vents et la petite source répètent mon charmant refrain : Oh! qu'elles sont jolies les boucles de cheveux de ma petite Mariette. »

C'est bien, Alphonse Tavan ; chante toujours ainsi. Le sang bondit dans tes artères au nom seul de la muse ou de ta promise du hameau. Tu es un troubadour, tu es un amoureux !...

V.

Avignon a toujours compté beaucoup d'artistes ; elle a maintenant le statuaire Cournot, les peintres Joseph Aubanel, lauréat, Jean-Baptiste Reboul, Grivolaz, Jean Brunet. Ce dernier est en même temps félibre, et nous en voulons venir à lui. Il manie le pinceau et la lyre ; c'est un troubadour chevaleresque ; il donne des coups de plume qui valent des coups d'épée. Voyons un peu la crâne allure de ce tenson ; c'est le nom qu'il faut donner à cette pièce qui, par son exposition, rappelle le souvenir des joûtes poétiques d'autrefois. Brunet, par son profil et son talent mêlé de virilité et de tendresse, rappelle involontairement à la mémoire Raimbaud de Vaqueiras, dont la statue se voit à Orange ; il est appuyé d'une main sur le pommeau de sa dague et touche de l'autre un luth déposé auprès de lui. La pièce que nous allons citer s'intitule : *Les trois chansons*, et clôt dignement la revue des poètes qui sont de pareille souche, de l'ancienne famille des chanteurs de Provence :

« Dans son grand siége d'or, le roi s'est assis au milieu de la grande salle. Trouvères, avancez-vous : de votre gai savoir, allons, voyons, qui me régale ? Cherchez la reine des chansons, cherchez-la entre mille. Ah ! il faut qu'elle n'ait pas sa pareille.

» Voilà que du sein de la foule un jeune homme sort la guitare tendue. Il a bonne mine, celui qui vers le roi s'avance, et qui, l'épée au côté... faites-lui place... il vient par ici. Taisez-vous, il va commencer ; il a l'épée bien affilée et la guitare bien tendue.

» Je sais trois chansons, dit le jeune homme au roi ; dans un temps, tu savais la première... tu ne t'en souviens plus ? Tu t'en souviendras plus tard. Voici, traître que tu es, ton jour. En secret tu as attaqué mon frère ; c'est toi qui me l'as fait mourir, puis tu l'as jeté dans le fleuve. Régale-toi de ma première.

» Ma seconde chanson !... j'y ai pensé ! dans mes longues

nuits sombres!... Il faut que nous dégaînions, que nous luttions, toi avec moi, sur-le-champ! Il me faut ton sang, il m'est dû : je veux ta peau de roi. Nous allons nous battre à vie, à mort. Ta mort sera la bienvenue... Oh! ma seconde est sombre!

» Ayant dit, sur la table le jeune homme pose vite sa guitare de chanteur; il prend son épée et la tire du fourreau. Le roi, qui était un vaillant compère, en fait autant de son côté. Ils se battirent jusqu'à ce que le roi tombât à l'écart, étendu roide mort par le chanteur.

» A présent, dit le jeune homme, je vais vous chanter la plus belle de mes chansons, celle que je tiens depuis longtemps en réserve comme une belle demoiselle.

» Le roi est mort, et jamais je ne cesserai de la chanter: Oh! le roi frémit haletant dans son sang... De mes chansons, c'est la plus belle! »

VI

Dans la veine érotique, le maître est sans contredit Théodore Aubanel, d'Avignon. Il appartient à une famille où vivent les traditions chrétiennes et où la profession d'imprimeur est héréditaire. Lui-même édite les œuvres provençales et a soigné comme un premier-né son volume de vers. Il est religieux, rempli d'instruction, connaisseur dans les beaux-arts, touriste infatigable, bon chanteur et ami enthousiaste. La *Grenade entr'ouverte*, la *miougrano entreduberto*, qui est le titre de ce volume publié, prouve de plus que c'est un franc amoureux et un peintre en poésie. Ce livre de l'amour, ce livre de la mort, partagés par le livre de la vie, qui a beaucoup d'ombre pour peu de lumière. Entre l'amour et la mort, entre le rêve de feu et la tombe de terre, il y a des éclaircies, semblables à ces pans du ciel qu'on voit briller dans certaines nuits, entre l'orient où s'enflamme le matin et la partie opposée de l'horizon couverte de ténèbres, et comme veuve et en deuil de l'astre qui s'y est couché la veille.

Lou libre de l'amour, *l'entrelusido*, *lou libre de la mort*, telles sont les trois parties du recueil. Cette division est logique et ne manque pas d'une certaine délicatesse de goût. Le livre de l'amour commence les pages; en effet, la jeu-

nesse, c'est la suave galanterie; la jeunesse ouvre la marche et imprime l'entrain dans un livre comme dans une fête. Là sont les rubis de la *grenade*, les pierres précieuses de l'écrin. Le *livre de la mort* ferme le cortége, naguère triomphal et maintenant lugubre. C'est tout naturel. Mais entre l'amour, représenté ici par une passion fidèle, et le livre de la mort qui évoque de funèbres mémoires, entre ces deux pôles de l'existence terrestre, entre ces deux points extrêmes de notre horizon, entre l'espace étroit du berceau et de la fosse, entre ces deux grands troubles de naître et de mourir, je dirai presque entre ces deux nuages, il y a un milieu plus défini et plus calme, il y a une *entrelusido*, une entrelueur, une échappée de soleil, qui est la vie réelle avec ses labeurs et ses joies, ses longues peines et ses rapides plaisirs. Cette lueur intermédiaire est faite pour reposer le lecteur fatigué des tourments du cœur et effrayé de la vue du cimetière; de sorte qu'il passe moins brusquement des amertumes de l'amour aux angoisses de la mort. Cet intermède nécessaire à tout drame — et la vie n'est-elle pas un drame sans métaphore? — comprendra des pièces telles que le tableau champêtre des *Faucheurs*, le Noël lyrique des *Esclaves*, les *Jumeaux*, strophes où règne le bon sens rassis de la femme d'un pêcheur, heureuse de sa nombreuse famille et pleine de confiance dans Dieu et le produit des poissons que son mari prend aux filets.

Les *Eclaircies* et le *Livre de la mort* réclament une mention à part, les morceaux dont ils se composent n'étant point d'ordinaire dans la couleur de ceux que nous présenterons et qui appartiennent à la poésie amoureuse, chapitre à ajouter à l'histoire de ce genre dans le midi.

VII

« Comme fait la grenade au soleil qui la mûrit, mon cœur s'est ouvert; et ne pouvant trouver de plus tendre langage, il se répandit en pleurs. »

L'épigraphe du livre en est le résumé, la pensée fondamentale, et je dirai, comme l'expression concentrée. Théodore Aubanel a pleuré, souvent des jours entiers; c'était, comme je ne sais quel trop plein de son âme, qui débordait

par ses yeux désolés ; le secret de ses larmes est le secret de sa poésie. Là encore est une leçon pour ceux qui chantent, pour chanter, non pour se soulager ; qui n'ont rien à révéler et qui veulent parler *urbi* et *orbi*, à Paris et au monde. Que de sentiment, de coloris, de vérité de cœur pourtant, lorsqu'on suit la pente naturelle de l'inspiration soutenue par elle-même et par le sujet.

Le grenadier de sa nature est sauvage plus que les autres arbres, nous dit Mistral dans la préface du volume ; il aime à croître dans les endroits pierreux, au milieu de cailloux, à l'ardeur du soleil, loin des hommes et près de Dieu. Là, seul comme un ermite, à la ruisselante lumière de l'été, il déploie en secret ses fleurs sanglantes. L'amour et le soleil fécondent la fleur épanouie, et dans le calice rouge se forment mille graines de corail, mille charmantes sœurettes, toutes couchées sous la même couverture. La grenade gonflée retient sous son écorce et s'efforce de rassembler ses belles graines rouges, ses filles belles de pudeur.

Mais les oiseaux de la lande viennent au grenadier : « Que veux-tu faire de tes graines?... Tout à l'heure vient l'automne, tout à l'heure vient l'hiver, qui vont nous chasser au delà des mers. Veux-tu qu'il soit dit, ô grenadier sauvage, que nous quittions la Provence sans voir se déployer tes belles graines de corail, sans voir tes belles filles se colorer de pudeur? » Alors l'arbre, pour contenter l'envie des oiselets de la lande, entr'ouvre l'écorce de ses grenades mûres! Les mille fillettes craintives, avec leurs joues roses, semblent mettre la tête à la petite fenêtre ; mais les espiègles d'oiseaux fondent alors par essaims sur la grenade entr'ouverte, et se régalent à plaisir des belles graines de corail ; les coquins d'amoureux dévorent de baisers les belles filles pudiques.

Théodore Aubanel est un grenadier sauvage : on a eu raison de l'appeler *lou félibre de la miougrano*, le poète de la grenade. Il y a plusieurs années que le public provençal fut émerveillé des créations hardies, spontanées, franches et vigoureuses de ce jeune homme ; le public commençait à se dire : que fait-il que nous ne l'entendons plus chanter?

Aubanel chantait dans la solitude. L'amour, cette divine abeille qui fait du miel si doux, quand la saison et les roses

lui plaisent, et qui, lorsqu'il est contrarié, fait des blessures si fortes, l'amour avait enfoncé dans le cœur d'Aubanel son aiguillon terrible et sans pitié. La passion malheureuse du poète était sans espérance, la maladie sans remède : l'amie de son cœur, la vierge entrevue dans sa jeunesse s'était faite nonne au couvent.

Il regretta sept ans la belle absente : il n'est pas encore consolé, tant l'amour chaste est le plus durable. Pour s'arracher du front cette douleur soucieuse qui le brûlait, il partit d'Avignon à la belle aventure. Il alla à Rome, il alla à Paris, les deux centres autour desquels se groupent tant de souvenirs et de gloires, de mélancolies et de grandeurs. Rien, disons-nous, ne pouvait déraciner cet amour en lui. Seulement le trop plein du cœur déborde ; la surabondance de son amour, de loin en loin, jaillissait en torrents de poésie. Il avait pour devise, gravée à son cachet d'ailleurs :

Quou canto
Son mau encanto.

Qui chante, son mal enchante. Et chaque fois que le mal lui donnait un élancement, le pauvre enfant poussait une plainte. Il a pleuré des jours entiers, des jours entiers appelé du bord de la mer son amie qui partait.

Et c'est ce débord du cœur, cette plainte, ces tourments de l'amour, semblable à une flèche acérée, que Théodore Aubanel, à la prière de ses amis qui sont les oiseaux de la lande, publie sous le joli titre de *Grenade entr'ouverte*.

C'est donc un phénix ce livre qui naît de lui-même. Le poète n'a point fait ce livre pour le plaisir de faire un livre : c'est un chant sincère, de bonne foi ; c'est une flamme vivace, c'est l'émotion des larmes qui est à côté de la force des sentiments. Par intervalle, auprès de la plainte mélancolique s'élève la voix sombre et puissante du poète, qui a été connu d'abord par ses inspirations réalistes et terribles, témoin *Le neuf thermidor*. Mais dans ce recueil, il nous montre que, sous la vigueur du tempérament peut vivre une âme sensible qui s'attendrit et nous attendrit. Il n'est pas d'humeur sauvage qui tienne devant les œillades incendiaires d'une contadine. Il arrive dans la même pièce qu'on voit se côtoyer, se

mêler, se suivre, s'entrelacer ces deux veines si différentes du talent d'Aubanel : la douceur aimante et la farouche énergie. *La faim de l'amour* rappelle tout à fait ses débuts poétiques; elle est dans le ton et la couleur du *Massacre des Innocents*. Il y a deux cordes vibrantes à sa lyre : elles sont tour à tour émues, l'une par le souffle d'une imagination emportée, douée de force plastique et qui penche aux images accentuées et se tourne vers les scènes hideuses; et l'autre, par le souffle d'une passion tendre ou d'un triste et fatal souvenir; l'instrument résonne alors comme la harpe éolienne sous la brise d'Asie.

VIII

On rencontre dans ce livre pour ainsi dire les mêmes situations de cœur que dans Pétrarque, le même trait fondamental d'un amour partagé, mais rendu malheureux par la mort ou par l'absence, cette sœur de l'oubli et de la mort. L'un et l'autre poète errent inconsolés dans les plaines et par les monts, marchent comme le somnambule au milieu de la foule des vivants. Sans le vouloir non plus, à cinq siècles de distance, ils tracent au crayon des paysages, et leurs paysages se ressemblent. C'est qu'en effet la nature n'a pas changé et le cœur humain est resté identique à ce qu'il fut, hormis les nuances que les siècles, avec leur lente transformation par l'esprit de doctrine et les mœurs, apportent dans les sentiments primordiaux de notre intime nature, et hormis quelques modifications partielles qu'apportent les hommes civilisés dans la nature extérieure.

Ces lieux ont été mille fois le théâtre de sentiments analogues aux vôtres, Pétrarque! mille fois ils ont servi de cadre à une image enchantée qui peuplait votre entendement. Voici Avignon : mais les villes sont bâties par les hommes; de sa splendeur antique, il reste à celle-ci des palais vides où se perdent d'humbles familles, où se campent grotesquement des bourgeois aux courts moyens. — Le grand Rhône coule toujours et caresse ou noie la verte île de la Barthelasse; le Rocher-des-Doms est demeuré immobile sur sa base, la métropole byzantine le commande : de là on contemple toujours à ses pieds la masse cyclopéenne du Palais-des-Papes et vingt

clochers, et dans le voisinage du couvent détruit des cordeliers où reposaient les cendres de Laure, la Sorgue murmurante, qui a salué les pittoresques remparts d'Avignon et roule, encaissée de murs, ses derniers flots qui aient un nom avant de se perdre dans le fleuve; au loin, les immenses plaines de la Provence, la triste et pâle verdure des oliviers, les bouquets d'amandiers au gai feuillage; les plants de mûriers, alignés dans la campagne comme les arbres d'une avenue; vis-à-vis ce sont les calcaires arides et les ruines superbes de Villeneuve, avec sa tour carrée de Philippe-le-Bel, avec le fort Saint-André aux grandes tours rondes à créneaux, dorées par le soleil; avec le vaste cloître des chartreux, mutilé par les Vendales modernes, et où, par les fentes, sortent irrésistiblement de tortueux figuiers qui semblent, de leurs feuilles, vouloir couvrir les outrages des hommes; et à gauche, les angles avec des mamelons boisés et les croupes pelées des collines, avec les chênes-verts classiques de l'auberge de ce nom, et les marronniers prospères du parc de M. de Pontmartin que les inondations visitent régulièrement. Au sud est la Durance, qui se dessine comme un ruban argenté, avec des rives dénudées où s'élancent des peupliers, et des marais où frissonnent les hièbles et les tiges éplorées des roseaux; là-bas, le Ventour aride l'été, couvert de son manteau de neige dès les jours de l'automne; et au fond, la chaîne des Alpines dont la ligne est si douce, les inondations de Cancabel, et les éminences de Vaucluse.

Tous ces tableaux ne changent guère avec les siècles; l'homme n'exerce qu'une action partielle sur les domaines du vallon et les granits des Alpes. La voie ferrée sillonnera bien la contrée, elle ébrèchera quelques massifs de basalte; la locomotive, de son panache de fumée, estompera quelques plantations. Mais modifierez-vous l'aspect général du pays? Transformerez-vous la nature du sol, le climat, et les productions qui sont liées à l'une et à l'autre? Remplacerez-vous les essences des forêts qu'il vous a été trop souvent loisible de détruire? Encore une fois l'action de l'homme est limitée de ce côté-là. On introduira ici la culture de la garance, et des richesses inconnues viendront refluer dans des lieux d'où elles semblaient exilées. Mais une seule plante,

qui peut servir à spécifier une industrie, ne suffit pas pour imprimer tout un ensemble de caractère à la végétation commune d'une province, d'une zone terrestre; pas plus que le ver à soie dont la culture alimente des populations, n'est propre à nous instruire de la faune d'un département.

Enfin, il est une chose qui reste la même : c'est le cœur humain avec son fond de sentiments, de désirs, d'aspirations, avec son cortége d'espérances, de craintes, d'illusions et de douleurs, de rêves et de déceptions, de défaillances lamentables ou de résignations fortes. Le cœur répète sans cesse à travers les âges des accents pareils sous des modulations infinies, sous des formes variées et capricieuses, comme le tissu mobile de chaque existence qui est supportée par une trame analogue d'événements, dont les seules circonstances accessoires diffèrent. Les grandes choses sont éternelles. Les hymnes tourmentées de Byron répondent à travers les espaces du temps au cri de désespoir de Job; et les psaumes lyriques de David préludent aux *Méditations* et aux *Harmonies* de Lamartine. Ah! c'est que la muse n'est pas une grossière bourgeoise qui ne s'occupe que des affaires de la maison; elle interroge l'ordre futur, et par là, répond aux besoins impérieux de ce cœur humain qui demande sans trève et obstinément la clef de notre finale destinée. Ainsi vous avez fait, Homère, lorsque vous conduisiez Ulysse au tombeau où lui apparaissait l'ombre de sa mère; ainsi, Virgile, quand vous nous montrez Enée aux enfers; ainsi, Dante, quand vous voyagez dans les cercles de l'abîme, sur la montagne des expiations, et dans les sphères du paradis. Ainsi feront les grands poètes.

IX

Le trait dans le sein, Théodore Aubanel parcourut la Provence, il erra dans le Ventour, l'Esterel et les Alpines.

Voici un paysage pris dans les gorges des Alpes et qui aurait plu à Salvator Rosa :

« Dans le septentrion de Lure, dont les pics sourcilleux et noirs s'élèvent comme les tours d'un castel maudit, je gravis un jour, dit-il, à travers les rocs étranges et les sapins qui le ceignent de toutes parts. Je me détourne toujours du sen-

tier battu : hardi, j'entrai au fond d'un labyrinthe sombre : je marchai longtemps sous les frènes, les ifs et les fayards ; la frayeur me montrait souvent, dans les grosses racines qui se tordaient par terre, grises et sauvages, des serpents que j'entendais siffler. Cependant tout était silence, pas un battement d'aile, pas un cri d'oiseau dans le massif des rameaux ; rien que mon pas qui, avec un bruit d'ondée, s'imprimait lentement sur les feuilles brunes.

» Par intervalles un grand arbre mort entravait la route. Site étrange ! Le *Pas du mal de cœur !* Va, on t'a bien baptisé. Rochers, forêts, ravines, déserts, je ne sache aucun lieu plus rempli d'amertumes et d'épouvantes. L'ombre m'enveloppe ; ils s'alignent sans fin, s'allongent inaccessibles, les troncs noirs, tachés de mousse blanchâtre, et dont les grandes branches ressemblent à de grands bras. J'étais las, j'avais faim, froid, j'avais peur. Soudain une ondée de rayons tombe sur le sentier : l'horrible forêt s'ouvre à la lumière, et le soleil enflamme la terre, au loin éblouissante... Et l'âme extravasant de bonheur, je tombai à genoux.

» Dans l'étrange forêt de ma douleur, il n'est pas un rayon qui brille, pas un seul qui caresse mon chemin sombre.

» Ma nuit n'est-elle pas encore assez ténébreuse, n'est-elle pas assez froide ? Je suis las, ô mon Dieu ! Cependant je courrai vite... — Où donc est le bonheur ? où donc est le soleil ? »

Le bonheur ?

Le vois tu pas là-bas ?

Afin de le poursuivre, ou du moins afin d'échapper à l'ennui rongeur, notre poète fréquentera les grandes cités qui dévorent notre esprit et dépensent nos admirations.

Il est dans la ville aux sept collines.

« O Rome, avec tes palais roux, ton soleil éblouissant qui dore tes grandes rues, avec ton peuple gai et tes femmes dignes et fières qui se montrent aux fenêtres et font envie, tu me laisses malheureux.

» Je suis monté sur la colonne Trajane : voici le Quirinal, voici le Vatican et les verts jardins du Pape ; comme un ruban immense, le Tibre jaune se déroule sous les ponts !

» Vois s'élever comme une montagne là-bas le grand Saint-Pierre, qui dresse sa coupole entre les pins : il y a un Saint-Pierre en Provence; que je voudrais le voir poindre dans les arbres d'Avignon, avec son clocher élancé !

» Les vieux remparts de Rome, avec leurs brèches désolées et leurs blocs calcinés par le feu barbare; et, se donnant la main, les grandes arches jumelles du Colysée, bâti de briques rouges !

» Toujours quelque monument me rappelle le pays natal ! ô Colysée, tu es pour moi les arènes d'Arles. Et toi, que je pleure tant et que je nomme sans cesse au milieu de ce peuple, seule je ne t'ai pas vue.

» Plus loin, dans la campagne sauvage qui s'étend de la porte Latine à la porte Saint-Paule, féroces avec leurs cornes, les taureaux noirs et libres vaguent par troupeaux, comme dans la Camargue.

» Moi, je croyais d'oublier : sur terre et sur mer, je croyais délaisser en chemin un peu de ma peine : c'est le temps qui s'en va, c'est ma vie qui s'use et mon cœur a toujours plus de tristesse et d'amertume. »

Vous le voyez; c'est Pétrarque gravissant les rochers de Vaucluse et foulant à l'user le chemin âpre du château en ruines maintenant, de Philippe de Cabassole, son ami, l'évêque de Cavaillon; c'est le poète qui regrette, qui pleure son amie emportée par l'absence ou la mort et qui promène son chagrin pour le distraire; mais ni ses marches le long du Rhône, où il se soulageait la poitrine oppressée de sanglots, ni l'ascension des cimes de la montagne, ni les courses sur les grèves frappées par le gémissement éternel de la vague marine n'endormiront cette douleur : rien ne lui arrachera du cœur cet amour qui s'y est incarné.

X

Quelle était donc cette Laure nouvelle? Est-ce une châtelaine de Noves, de Sades ou des Baux ? Juge-t-elle dans les cours d'amour avec l'autorité du génie et de la beauté? Se courbe-t-on sous les arrêts équitables de sa bouche harmonieuse? Faut-il, quand elle le dit, réduire l'amour à n'être qu'un long soupir ? A-t-elle imposé la vertu à l'amant pour assurer

la durée de l'amour? Et se nourrissant du seul désir, le sentiment brûle-t-il avec plus de constance et de vivacité?

La volupté serait-elle le tombeau de la passion, auparavant éthérée, matérialisée après? Les passions malheureuses, à la vérité, ont été les plus célèbres. La Yolande (Catherine d'Almada) de Camoëns, qui lui valut l'exil, comme la Julia impériale à Ovide; l'Eléonore du Tasse qui, dans le culte de cette princesse, gagna la folie et la prison de la part du duc de Ferrare; la Laure de Pétrarque errant et plaintif; la Metha de Klopstock, louée avant l'hyménée et après sa mort; la Béatrice de Dante, qui était une élue du ciel, et non point l'abstraite théologie qui s'occupe de l'enfer comme du paradis, et qui, par conséquent, aurait dû conduire Dante chez les damnés, comme parmi les âmes en expiation et en félicité; voilà presque autant de noms immortalisés par la lyre des poètes qui ont souffert. Ce sont des êtres réels : on ne se passionne pas pour l'idéal, pour l'abstraction, mais pour un être réel que le poète idéalise et orne de perfection. La *Fiametta* de Boccace, la *Cinthie* de Tibulle, la *Lesbie* de Properce n'ont point gardé dans la prospérité des traits aussi touchants, un prestige aussi indélébile que les autres héroïnes citées.

La muse de Provence n'est pas de haut lignage.

Non, c'est la simple fille de Comte-Verte, c'est la muse qui, avec son jugement, sa naïveté, son pieux enthousiasme, exhorte les nouveaux chanteurs à la poésie, les approuve, les guide, les encourage; c'est la muse qui donne l'élan à ces talents déjà formés, ou à de jeunes esprits qui s'essaient à l'art poétique.

Que sait-on de la muse de Provence? Quels souvenirs se rattachent aux premiers pas de cette enfant, renée en quelque sorte de son aïeule oubliée?

« Ce n'était pas une reine et sa cour galoppant sur sa cavale blanche, et qui, dans les grands bois, soulève jusqu'aux rameaux des arbres la poussière de son chemin.

» Ce n'était pas une reine à cheval, suivie de ses dames d'honneur et de ses valets, et qui, d'un mot de sa bouche, vous fait rougir ou vous rend pâles.

» Ce n'était qu'une enfant, assise sur un âne gris, et qui cheminait avec lenteur le long du sentier. Je voyais pour la

première fois la bachelette qui certes ne m'avait jamais vu.

» C'est vers la fontaine de la prairie que nous nous étions rencontrés ; et comme le chemin était trop étroit pour y passer deux, elle me dit : Prenez garde ! l'âne rue. — Je lui souris, elle me rendit mon sourire.

» Passez devant, lui dis-je, et par plaisir je la regarde en suspendant ma marche ; et voici qu'elle s'arrête. Une reine peut-être m'aurait tourné la tête ; mais pour l'enfant, elle tourna mon cœur.

» Ce n'était qu'une enfant ; elle n'en était que plus belle. Son corset de basin, trop petit, se plissait un peu sur sa poitrine, et ses jolis bras nus sortaient de sa manche de toile.

» Elle n'avait pas de fichu, c'était au temps de la chaleur ; la fillette s'éventait avec un brin de mûrier ; au balancement de l'âne qui trottait, pendaient ses pieds déchaux.

» Elle s'arrête. — Un an de plus et de moi elle aurait eu honte. Cependant nous ne parlions pas d'amour, mais l'enfant devint femme, et chaque année, chaque jour la faisait plus grande et plus gentille.

» Pour la grâce, pour le port et pour la majesté, je n'en ai pas vu de pareille dans les cités. Vous pouvez chercher longtemps, chercher entre mille, tant d'innocence et de beauté.

» Ma petite, quel est ton nom ? — Je vais vous le dire ; on me dit Rose et ma mère Rosette. — Et ton âne, comment l'appelle-t-on ? — Blanquet. L'enfant alors se mit à rire.

» — Et quel est le plus vieux de ton âne ou de toi ? C'est peut-être toi, Rosette, qui est la plus jeune ? — Oh ! je ne suis pas bien âgée ! — Et pourtant tu es grandelette ; combien as-tu d'années ? — Je ne m'en souviens plus. — On t'a appris à lire, ma mignonne ; tu as été à l'école ? — Oh ! oui ! — Ta communion ? — Je l'ai faite l'an passé. — Et où vas-tu ? — Mes gens moissonnent à la hâte, je m'en vais à la plaine, derrière la colline.

Et l'enfant tourna rond et disparut parmi les jeunes pins. Oh ! beauté ! qu'il faut donc que tu aies de pouvoir pour ôter en un instant le fiel de mon âme éprise ! »

Ce tableau de genre ne manque point de charme dans sa simplicité. Cette pensée de la petite paysanne, qui prend plus d'empire sur le cœur qu'une grande dame, apparaît sous

une autre forme, dans une pièce de Mistral à cette chère muse :

« Il en est, dit-il, à peu près et beaucoup mieux que nous, il en est qui plus que toi sont puissantes, quand le matin elles descendent de leurs appartements et, se croyant belles, font résonner sur les trottoirs leurs bottines de satin ; il en est qui, mieux que toi, tourbillonnent avec harmonie à la danse voluptueuse. Plus que toi, il en est de riches qui, avec leurs robes de soie, font grand vent, lorsque l'été, sous les ombreuses avenues, elles étalent leur pompe en se promenant ; plus que toi, il en est qui sont belles, et avec leurs yeux fascinent les jeunes gens. Et pourtant, tu nous vois devant toi, jeune fille ; pour te plaire, nous t'avons fait un bouquet de chansons ; et nous venons, émus d'une douce crainte, le présenter à ta blanche main. Quoi qu'il soit de roses, ce bouquet n'a point d'épines ; prends-le ; ces roses sont comme toi, jeune fille.

» Le doronic qui sort dans les semis d'orge, de roses campanules, des lys, des anémones et des églantines, chaque année, combien en est-il d'épanouis? La clématite embaume. — Et pour t'en couronner, entre toutes, cependant nous t'avons choisie!...

» Mais on me dira : Comment cela est-il? — Je ne sais.

» Un jour que je prenais le soleil, je vaguais seul sur la grève, le long de la mer. Oh! qu'elle était belle! Le soleil dardait une pluie de rayons sur la lame, qui semblait un miroir éclatant ; altéré, lorsque je vis cette eau, j'en bus dans ma main... arrière! qu'elle était amère.

» Une autre fois, je me promenais le long du Rhône ; il avait la couleur d'une aube de mai. Belles ondes, pensais-je, vous me réjouissez, et je me baissais pour boire aux flots courants, mais aussitôt ma bouche desséchée rejeta une eau fangeuse qui l'altérait encore plus.

» Et pourtant une fois au pied de la montagne, je rencontrai une source qu'un pâtre aurait tarie avec la main. Un petit bois charmant la couvrait de fraicheur, un bosquet de châtaigniers ; et je m'assis auprès et jusqu'au lendemain, je restai avec la fontaine au pied de la montagne.

» Certes, belle est la mer ; certes, le Rhône est beau ! mais

cette source qui coulait entre des rochers, qui cachait sous l'ombrage son gai filet d'eau, rien qu'avec le babil de son flot pur, me fit longuement rêver au bonheur. Et je me serais tenu sur ces bords pendant ma vie !

« Comment se fait-il ? — Je ne sais. »

Et voilà que chaque poète a tressé sa guirlande à la muse provençale : tous à l'envi ont mis un fleuron à sa couronne. Et ces poésies, qui se cachent sous le demi-jour du mystère, auraient été imprimées, dit-on, à un exemplaire... pour elle.

XII.

Une autre fois, c'est une aventure de touriste attardé : on croit rêver devant un tableau flamand.

Le félibre ne séjourne plus avec plaisir à Avignon : il a perdu sa mère, la mort est irréparable ; il ne reverra point son amie, l'absence est éternelle : il n'a personne à qui dire son cœur, il n'a pas de maison où échanger les confidences de la tendresse partagée. Sa pensée d'Avignon lui est dure ; il veut essayer d'une autre contrée et voir si partout le malheur est inévitable. Il va devant lui, le cœur gonflé d'amertume comme une poire sauvage. « Vous cheminez depuis l'aube et vous vous croyez perdu ; et le soir vous arrivez dans le hameau caché au fond d'un vallon vert, étrange. Dans le ciel naissent les étoiles, vous faites peur aux poules, vous entendez japper les chiens ; et la femme qui lie là-bas ses laitues dorées, et s'arrête et se relève. — Bonsoir, lui dites-vous. — Bon vêpres, dit-elle : où allez-vous à ces heures, bel ami ? — Je suis égaré, je suis las ; si vous pouviez m'héberger... — Entrez à la ferme ; entrez, asseyez-vous ! — Aussitôt la ramée flambe au foyer en égayant la maison. — Notre homme, celui qui siffle là-bas en conduisant la charrue, va venir ; nous souperons dans un instant. — La femme regarde cuire les faséoles ; avec le couteau, elle taille en lèches le pain brun pour la soupe. Elle va quérir de l'eau fraiche à la fontaine avec son broc de cuivre, et puis va voir sur le seuil ; ce sont ses gens qui rentrent au mas ; elle les appelle. Et la soupe est vidée dans la large terrine ; et pendant qu'elle trempe, l'hôte amical vous fait boire un coup de sa piquette !... Ensuite, chacun à son tour, aïeul, mari, femme,

enfant, se sert une assiétée de potage, et s'ôte la faim. Et vous mangez de la soupe et vous êtes de la famille. Mais le repas fini, chacun déjà sommeille ; l'hôtesse prend sa lampe et vous va chercher un drap, un beau drap de toile rousse, rude et tout neuf. La fatigue du corps est un baume pour l'âme. Ah ! qu'il fait bon dormir dans les étables sur un lit de feuilles ; dormir franc, dormir sans rêves au milieu des troupeaux ; n'être réveillé que par les grelots des chèvres le matin, et aller avec les pâtres se coucher tout le jour sur le marrube odorant. »

On sait l'insomnie qui s'attache à une passion opiniâtre. Le repos d'un enfant endormi fait envie au malheureux qui ignore la paix des nuits. Voyez ce tableau si frais et si pur :

« Sur le tablier que sa mère avait laissé dans la jonchaie, l'enfant dormait un peu de côté, et la tête en arrière toute rose et blonde et frisée ; une main dans ses longues boucles de cheveux, la douce enfant dormait bercée par la brise murmurante.

» Les grands arbres pleins de soleil, laissaient comme une pluie, tomber de leurs feuilles l'ombre et la douce fraîcheur.

» Dors, innocente, découverte à demi ; pour te regarder, gais et envieux, les petits lézards gris et verts viennent sans bruit dans le sentier.

» Les papillons, dont les ailes volent à toutes les fleurs des champs, viennent se reposer sur elle pour voir l'heureuse enfant.

» Moi, qui passais dans le sentier, je m'arrêtai tout pensif, et je dis :

» De quoi rêve-t-elle, pour être si belle, mon Dieu ? »

» O sommeil ! doux sommeil de l'enfance, beau sommeil, pourquoi n'as-tu qu'un temps ; tu ferais tant de bien à l'homme dans ses amours, dans ses douleurs.

» Beau sommeil que je ne puis plus faire ; oh ! que je voudrais redevenir petit enfant avec sa mère ! Oh ! que je voudrais dormir ainsi !.... »

Pétrarque peint souvent Laure, à la blonde chevelure et aux yeux bleus ; l'aménité de son caractère et la pureté idéale de sa vie. Voici le portrait de Jenny. « Elle a le rire » cordial, la causerie douce, pour tous un mot agréable. Elle

» égaie les veillées par son babil folâtre. Il en est qui sont » las dans la vie ; et là où l'on pleure il y aura bientôt une » consolation ; elle aime ceux qui sont à plaindre ; les vieil- » lards, les pauvres vieillards tout courbés et blanchis ; ceux » qui sont dans le malheur ; ceux qui n'ont pas de pain ; les » enfants qui n'ont point de mères, les mères qui n'ont plus » d'enfants ! » — Certes, il est charmant d'être plaint par votre bouche, vous savez si bien dire : Pécaire ! Et pour sécher les larmes, votre main est enchantée. Avec un fin corsage et sa robe de laine qui a la couleur de la grenade ; avec son front uni et ses grands yeux si beaux ! avec ses longs cheveux noirs et son visage brun, je la verrai tout à l'heure, et de sa douce voix elle dira ainsi : Bonsoir !.... Oh , Jenny, venez vite ; nous aimons les veillées où vous êtes.

Il serait long pour le critique et fastidieux pour le lecteur d'analyser pièce par pièce le *Livre d'amour*. On nous saura gré de donner quelques spécimens de cette poésie du cœur. Le premier morceau que nous offrons s'appelle *Le miroir*. Le miroir a souvent réfléchi la figure de Jenny, et le troubadour évoque cette image. Nous en transcrivons la première strophe qui est typique, c'est-à-dire qu'elle nous offre le rhythme de cette élégie à refrain.

Ah ! naqui pamins la chambreto
Suounte vivié la chatouneto !
Mas, aru, coume l'atrouva,
D-nis lis endré qu'a tant treva ?
O mis ius, mi grands ius beveïrs,
D-nis soun mirais regardas ben :
Mirais mirais, fai-me la veirs,
Tu que l'as visto tant souvent.

» Ah ! voilà pourtant la chambrette où venait la jeune fille ! Mais maintenant comment la retrouver dans ces lieux qu'elle a tant parcourus. O mes yeux, mes grands yeux avides, regardez bien dans son miroir.

» Miroir fais que je la voie, toi qui l'as vue si souvent.

» Le matin dans l'eau claire quand elle mouillait son beau visage, quand elle mouillait ses belles mains, qu'elle faisait

sa toilette en chantant et qu'entre ses lèvres rieuses perloyaient ses blanches dents : miroir fais que je la voie, toi qui l'as vue si souvent

» Qu'elle était naïve et qu'elle était heureuse ! Laissant au moindre bruit tomber toute pudique, sur ses épaules, sa longue chevelure comme un long fichu ! Puis dans le livre d'heures de son aïeul, longtemps elle parlait au bon Dieu. Miroir, rends-moi son image, toi où elle s'est mirée si souvent.

» Contre une branche de laurier bénit, le livre est sur la cheminée ; elle va venir, voyez ! car elle l'a laissé ouvert où elle avait commencé de lire. Son petit pas léger, sautillant, je l'entends jusque dans la brise qui souffle. Miroir, rends-moi son image, toi qui l'as possédée si souvent.

» Les jours de fêtes et de grand'messe, qu'elle était gentille et bien mise, la pauvre enfant ! De mon coin je la contemplais — pardonnez-moi, Seigneur ! — je la contemplais en pleine foule, dans l'église de Saint-Pierre, au milieu de l'encens et d'une échappée de soleil ! Miroir, miroir, fais que je la voie, toi qui l'as vue si souvent !

» Assise ici, elle travaillait, babillait de la fenêtre ; pour les pauvres, pour le bon Dieu, qu'elle a dépensé de laine et de fil ! Et dans la chambre et dans la glace limpide, ses doigts allaient et venaient. Miroir, fais que je la voie, toi qui l'as vue si souvent !

» Ah ! le temps du doux babil, et de l'amour et de la danse, temps de joie et de poésie, ah ! ce temps est bien passé. Avec ses longs cheveux qu'a coupés le prêtre, hélas, nous avons tant joué... Miroir, rends-moi son image, toi qui l'as réfléchie si souvent.

» Il en est ainsi, mon Dieu, vous êtes le maître ! Dans les malheurs, dans les revers, vous mûrissez votre moisson ; sur les épines des buissons vous choisissez, ô divin cueilleur, les plus belles fleurs du printemps. Miroir, fais que je la voie, toi qui l'as vue si souvent !

» Le lundi qu'elle s'en est allée, ses joues était noyées de larmes. Ah ! qu'ils avaient pleuré, ses beaux yeux ; ils avaient pleuré toute la nuit. Pourtant elle n'a pas regardé en arrière, quand elle s'est enfoncée au couvent. Miroir, fais que je voie son image, toi qui l'as tant vue !

» Parmi les feuilles mortes de la treille, j'ai lu là-bas : Miroir à vendre ! Ecriteau, tu m'as crevé le cœur ! Personne ! plus personne !... Je ne veux pas le croire ; toujours mon cœur revient vers ce seuil et tu ne me la fais pas voir, ô miroir, toi qui l'as vue si souvent !

XIII.

L'autre pièce que nous voulons citer peut s'intituler *La faim du cœur*. Ce n'est pas le cri de la chair, et pourtant on dirait qu'elle réclame ses droits, et une autorité usurpée qu'elle prend trop souvent sur l'esprit ; c'est le tourment d'un cœur inapaisé qui veut se rassasier d'affection ; c'est un besoin invincible qui se formule avec force. Cette pièce a une couleur sombre et énergique ; le refrain classique de la ballade revient après chaque couplet dont voici le premier précédé de ritournelle.

De que vos, moun cor, de qu'as fam ?
Oh ! de qu'as, que toujour crides coume un enfant ?

Coume un enfant crides e pleures,
Coume un enfant qu'an desmama
Paurs cor d'amour afama
Apres lou bonur courres, courres....

» Que veux-tu mon cœur ? Quelle est ta faim ? Qu'as-tu que toujours tu cries comme un enfant ?

» Comme un enfant tu cries et pleures, comme un enfant qu'on a sevré ; pauvre cœur affamé d'amour. Après le bonheur tu cours, tu cours.

» Que veux-tu mon cœur ? quelle etc.

» Tu voudrais quelque part dans le monde, avec elle bien loin t'en aller, et te cacher et ne plus revenir, car il faut que le bonheur se cache.

» Que veux-tu, etc.

» Au lieu d'écrire sur du papier, tu voudrais dire ce que tu n'as pas dit : tu voudrais.... Rien que son souvenir te fait mourir.

» Que veux-tu, etc.

» Tu voudrais de doux et de longs embrassements, et jusqu'à demain, couvrir de baisers son joli front, sa jeune main, ses mains arrosées de tes pleurs.

» Que veux-tu mon cœur, etc.

» O beauté ! pain de la jeunesse, ô pain savoureux, beau pain blanc, pain que l'on mange avec tremblement, pain de l'amour, pain des caresses !

» Que veux-tu, mon cœur, etc.

» Et puis, que serais-tu de plus ? La mère berce l'enfant sur ses genoux, et le dévore de baisers, et les baisers consolent.

» Que veux-tu, etc.

» Mais, l'amour, l'amour ! rien ne l'apaise ! Il a toujours faim, il a toujours soif ; toujours brûlant, il a toujours froid ; toujours il tressaille et tremble.

» Que veux-tu, etc.

» Il en est qui s'en vont, pleins d'illusions, vers l'amour, et s'en reviennent si tristes qu'ils font frémir ceux qui cherchaient la joie.

» Que veux-tu, etc.

» Va ! les caresses de la femme ne sont bonnes que pour les enfants ; quand vous êtes hommes, que de mal elles vous font ; dans leurs baisers, que de larmes !

» Que veux-tu, etc.

» Les plus roses deviennent pâles dans l'amour et ses délices ; ils deviennent bien faibles les plus forts, et il est des embrassements mortels !

» Que veux-tu, etc.

» De quoi te plains-tu encore ?... Ah ! Si l'amour et la beauté ne donnent pas le bonheur, mon Dieu, pourquoi mon cœur ne le ferme-t-il ?

« Que veux-tu, etc.

« Tais-toi, pauvre cœur ; pourquoi as-tu faim ? Pourquoi toujours, pourquoi crier comme un enfant. »

XIX.

Voilà plusieurs échantillons pris au cœur du livre d'amour. Plusieurs pièces suaves montrent les traits particuliers et les phases de cette juvénile affection. Le poète a le cœur malade ; son premier mouvement est de se tourner vers le côté tout idéal du sentiment qui n'est jamais plus spiritualisé, c'est-à-dire plus épuré est plus fort que lorsqu'il le confond avec une pensée religieuse : à quoi il arrive lorsqu'il

est sans espoir. Au début, c'est le souvenir d'une prière du soir, faite en commun à la maison des champs de Combe-Verte et écrite de la main de Jenny pour un félibre désireux de l'avoir.

O pierre sacrée,
Belle, belle croix,
Soyez honorée,
Par les fleurs des bois.

Ici c'est une ardente aspiration du cœur, qui voudrait avoir des ailes pour voler là-bas vers l'amante, et lui parler d'amour.

Là, c'est le souvenir de ces calmes veillées où l'on rit et devise à la ronde ; plus loin, c'est un conte de jadis, quand un roi donne à son fils un paysan pour nourricier.

Tantôt c'est une petite main brune et chaude pressée au clair de la lune, c'est une chute de la belle, qui tombe dans les bras de son ami, sur la prairie, à l'heure du couchant ; ou bien c'est une folle course à deux dans la sombre forêt, comme pour donner essor à l'excès de force et à la surabondance de sève de cet âge de vingt-ans ; — tantôt, contraste douloureux ! Ce sont les brisements intimes de la séparation, l'adieu déchirant de Jenny, qui devient amoureuse d'un hôpital et se met sœur de charité ; cette vocation décisive apparaît dans ce dialogue étrange et bref comme un coup de foudre :

— Je ne te verrai plus, lui dit-elle. — Et pourquoi donc ? — Je m'en vais. — Et où vas-tu ? — Je vais me faire nonne. — J'ai peur pour toi, ma mignonne, j'ai bien peur ! Tu seras malade ; oh ! tu es si jeune ; prends garde à ton cœur tendre, pauvrette ! tu seras malade : — Eh bien ! je mourrai. — Ce jour-là, le dernier, nous n'en dîmes pas davantage.

E questo giorno non leggemmo pui avanti

La réminiscence dantesque est ici toute transformée : le vers italien signale le moment où Françoise de Rimini laisse cheoir le livre qu'elle goûte avec Paolo. Et dans l'épisode actuel, la conversation s'arrête sur la triste réalité que les amants inséparables se vont quitter pour jamais.

Et puis, ce sont les prières du troubadour, qui supplie la jeune fille de ne pas abandonner ainsi son vieux père ; l'as-

cension du poète sur les mornes d'où l'on voit la mer qui a emporté la nonnette, puis la rêverie qui le berce souvent au delà de cette bleue Méditerranée sur des horizons dorés ; c'est dans ses moindres détails l'image de cette femme qu'il redemande au miroir et aux fontaines qu'elle fréquentait. Il visite la chambrette qu'elle habitait. Il lit au mur deux noms : Jenny, morte au monde. — Julia, tout à fait morte, excepté dans le ciel. Oh ! que ces chères reliques du cœur le navrent ! Et plus bas dans les pages, pourquoi cet autre petit nom, Clara ? C'est que Clara ressemble à Jenny, et que le poète a été un moment sous le charme de l'illusion qui le persuadait de la présence réelle de sa bien-aimée absente. Les joies du dehors et d'autrui aggravent sa peine ; la nature qui ressucite avec le printemps, loin de la fermer, élargit cette plaie profonde ; le bourdonnement des insectes, le ramage des oiseaux, les ritournelles champêtres des gais moissonneurs, tout l'importune, rien n'allége sa souffrance obstinée.

Il y a alors des vers véhéments ou lamentables dans le livre de l'amour ; mais comme la vague s'abat et expire au rivage, comme un chant passionné se pert par degrés dans une calme mélodie, l'hymne désespéré s'achève dans les accents d'une placide et forte résignation au vouloir de Dieu, source de la paix intérieure.

« En avril, le long de haies reverdies, l'aubépine exhale une senteur douce et âpre ensemble.

« En mai, à la fraîcheur du soir, le chant du rossignol dans les lilas, est vif, passionné, vibrant et plaintif.

« Du Rocher d'Avignon, on voit au coucher du soleil étinceler le Rhône sous le pont antique de Saint-Bézenet, c'est comme un manteau royal tout rouge et resplendissant, troué de coups de lance et qui flotte et flamboie.

« Parfums de fleurs, notes d'oiseau, aspect du fleuve empourpré aux derniers rayons du jour. »

C'est à quoi se peuvent comparer les chants de *La Grenade entr'ouverte*. A coup sûr, si les présages ne sont menteurs, les graines de ce beau fruit qui est l'emblême et l'enseigne du volume, deviendraient le chapelet des amoureux.

XV.

Quelque part, dans cette espèce de romancero d'amour, l'auteur de la *grenade entr'ouverte* nous montre Jenny dans l'église de Saint-Pierre d'Avignon, et les sentiments qui l'agitent, lui dans le lieu saint, nous nous sommes rappelé alors, — par association ou affinité d'idées, — la page suivante, tirée des mémoires latins de Pétrarque, résumé fidèle et onctueux de sa vie, peinture de ses maux, de son génie et de son caractère ; il parle ainsi de l'origine de la passion qui remplit son existence : qu'on excuse l'imparfaite traduction.

« Dans mon adolescence, je soutins les peines d'un amour très cruel, mais unique et bien séant, et je les aurais soutenues fort longtemps, si la mort dure, mais utile, n'eût éteint ce feu qui commençait à brûler. J'aimais une femme dont l'esprit dégagé des soucis terrestres, était enflammé de célestes désirs ; sur son visage brillaient les rayons de la beauté divine ; ses mœurs étaient un modèle de parfaite honnêteté ; en elle ni la voix, ni l'éclat des yeux, ni le port ne montraient une créature humaine ou mortelle. Je dirai tout en raccourci. Laure m'apparut la première fois, à l'aurore de son adolescence, dans l'année du Seigneur mil trois cent vingt-sept, le sixième jour d'avril, au matin, dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon. Dans la même ville, au même mois d'avril, dans la même journée du six, à la même première heure (suivant la manière de compter en Italie), dans l'année du Seigneur treize cent quarante-huit, — cette lumière me fut ravie par la lumière de la vie éternelle. Par malheur je me trouvais alors à Vérone ignorant de mon destin, hélas! J'en reçus à Parme la triste nouvelle par des lettres de mon Louis, la même année, au mois de mai, le matin du dix-neuf. Le corps très-beau et chaste de Laure, fut le même jour de sa mort, sur le soir, placé dans un lieu approprié, au couvent des Frères-Mineurs et je crois que son âme est, comme le dit Sénèque de Scipion l'Africain, retournée au ciel dont elle était. J'aimais la vertu de Laure, cette vertu n'est pas éteinte. Je ne fixais plus mon esprit sur une chose mortelle, mais je mis ma complaisance dans l'âme surhumaine et les mœurs honnêtes de Laure ; son exemple me donne l'argu-

ment de la manière dont vivent les habitants du ciel. Dans mon amour, il n'y eut rien de honteux, rien d'impur, sinon qu'il fut excessif et par là blâmable. Et je ne tairai pas que le peu que je suis, je le devins par elle ; et que si j'ai quelque gloire et renommée, je n'y serais jamais parvenu sans elle, car la délicate semence de vertu que la nature avait déposée dans mon âme a été cultivée par la noble affection de cette dame. Oui, elle arracha mon âme à ce qui est bas, et la contraignit de s'arrêter aux choses sublimes. Et n'est-il pas certain que l'amour nous transfigure dans l'objet aimé, et forme en nous les mœurs de la personne chérie ? Mais il n'y eut jamais de médisance qui avec des paroles piquantes osât toucher à sa réputation, assurer d'avoir vu en elle, je ne dis pas dans les actes, mais jusque dans les inflexions de sa voix, quelque chose de répréhensible. Aussi ceux mêmes qui n'avaient rien laissé d'intact, la laissèrent telle, en l'admirant et la vénérant. Il n'y a donc pas à s'étonner si sa renommée très remarquable accrut et éleva encore en moi le désir d'acquérir une renommée illustre, et radoucit les peines très âpres que j'endurai pour la pouvoir gagner. Jeune, je ne désirais rien sinon de lui plaire à elle seule, parce que seule elle m'avait plu.... »

Cette confession est bien conforme au sentiment qui jaillit de toutes parts des sonnets, des canzoni, des triomphes de Pétrarque : C'est toujours le sentiment éthéré ; de chaque page s'exhale le parfum de l'idéal et l'incessante aspiration de l'âme au ciel. Souvent le poète perd pied de la terre ; il nous faut le suivre dans des sentiers mystiques qui débouchent dans le vague.

Nous disons à dessein ce mot, le vague et non pas l'infini qui ne s'est précisé comme sentiment littéraire que dans la poésie moderne, s'emparant des notions claires et suprêmes de la métaphysique de Descartes. Laure est une sainte dont la tête est entourée d'un nimbe d'or; elle s'évanouit parmi les spectres lumineux du paradis ; où sont les traits distinctifs de sa personnalité ?

Notre poète reste dans des sentiments humains et déterminés ; sa pensée a des contours dessinés ; la jeune fille est

devenue sœur de charité, elle a sa robe grise et sa cornette blanche, elle passe au milieu des malades comme l'ange de l'hôpital.

Et pour nous résumer, dans ce simple rapprochement qui n'est point certes un parallèle, car il faut laisser aux réputations nouvelles le temps de s'affermir et ne pas trancher des questions de supériorité que l'épreuve des siècles résout, nous dirirons, sous toutes réserves et à titre d'impression personnelle : l'amour du poète italien monte du cœur à la tête et se subtilise ; l'amour du poète provençal descend de la tête au cœur et s'échauffe ; et tandis que la verve de l'un s'étendrait comme en une nappe d'eau, la verve de l'autre semblerait se creuser un puits. La teinte vaporeuse du premier contraste avec la teinte réaliste du second. A quoi tient cette différence ? Tous les deux sont croyants ; seulement Pétrarque touche aux traditions de la chevalerie et du moyen âge. Aubanel, d'un tempérament vigoureux, à l'inverse de Pétrarque, a plus de force que d'adresse dans l'esprit ; il est familiarisé au coloris passionné de notre époque et il est capable d'émotion vive. C'est peut-être là le secret de ces touches diverses Pouvons-nous le chercher ailleurs ? par exemple dans les événements propres de chacune de ces passions ? Nous en avons marqué le plus capital. Hélas! ces douleurs sont jumelles. Les tourmens irrémédiables de l'absence valent le coup de la mort. Il s'ensuit toujours la rupture des rapports d'une personne avec les siens ou avec le monde. Que la fiancée soit au ciel ou au cloître, il revient presque au même pour l'amant, excepté chez lui d'imperceptibles nuances de sentiments que de fines analyses pourront démêler. Comparons quelques exemples, pour justifier les analogies et les distinctions.

XVI

Quand Pétrarque sort de sa maison de Vaucluse, il lui semble voir Laure s'inclinant avec pitié vers lui, auprès de la fontaine ou dans la prairie.

Quante fiate al mio dolce ricetto...

« Que de fois fuyant les autres dans ma douce retraite, et moi-même, s'il est possible, je vais mouillant l'herbe et mon

sein des larmes de mes yeux, et troublant avec mes soupirs l'air d'alentour.

» Que de fois seul, plein d'angoisse par des lieux ombrageux et obscurs, me suis-je mis à chercher de la pensée la haute affection que la mort m'a ravie, d'où je l'appelle souvent.

» Tantôt elle m'apparaît sous la forme d'une nymphe ou d'une autre déesse, qui sort du fond le plus clair de la Sorgue et vient s'asseoir sur la rive.

» Tantôt je la vois sur l'herbe fraîche fouler les fleurs comme une femme vivante, montrant à son visage combien elle est affligée pour moi. »

Aubanel nous dit le jour du départ de Jenny, qui s'est embarquée :

Ai escola sus la cimo di mourre...

« Je suis monté sur la cime des mornes, là-haut, où se dresse le castel, je suis monté sur le sommet des tours.

» Blanches et ouvertes dans le ciel comme des ailes d'oiseau, j'ai vu les voiles d'un navire très loin, bien loin, longtemps, longtemps encore... puis, je n'ai plus vu que le soleil et ses étincellements sur l'onde amère.

» Alors des hauteurs, alors je suis descendu ; le long de la mer et de ses grandes vagues, j'ai couru comme un inconsolé ; et par son nom, je l'ai appelée tout un jour. »

D'autres fragments accuseraient le caractère distinctif de chacune de ces poésies : bornons-nous à peu.

Chiare et fresche onde...

« Claires, fraîches et douces ondes où posa ses beaux membres celle qui fut ma seule dame ; gentil rameau dont il me plut — je m'en souviens en soupirant — de lui faire un appui pour son flanc ; herbes, fleurs que sa robe élégante recouvrit avec son sein angélique ; air sacré et serein où l'amour m'ouvrit le cœur avec les beaux yeux de la blonde Laure, écoutez ensemble mes paroles dolentes, mes paroles dernières... »

Ainsi s'exhalent les plaintes douces, mélancoliques de Pétrarque. La beauté extérieure n'est que le mobile de la direction la plus éthérée : nulle épithète ne semble mieux mar-

quer ce qu'il y a d'impalpable dans cette passion tant idéalisée dont l'objet tend à devenir une transparente abstraction.

Voici des accents vrais et rudes ; le poète de la *Grenade* dépeint la blessure de l'amour.

« Ah ! ma plaie est grande et le mal est profond. Tous les blessés de l'amour, où sont-ils ? où sont-ils, tous les blessés de l'amour ? Et certes, il n'en manque pas ! entrez dans mon cœur, la porte est ouverte.

« Entrez dans mon cœur et regardez-y. N'est-ce pas que mon mal n'a pas son pareil ! N'aurait-il pas mieux valu qu'un loup, un loup féroce, m'eût déchiré, m'eût mis le corps en lambeaux.

« A quoi bon, mon Dieu, à quoi bon aimer ? et se consumer de chagrin ? Ah ! que l'amour si beau soit un rêve qui leurre ! Et toujours plus fort mon cœur saigne et brûle.

« Voilà d'où vient que je suis tel que je suis, un mort qui passe au milieu des vivants. Bonne comme le pain et douce comme un ange, une enfant m'a fait cette étrange blessure. »

Oh ! oui elle l'ignore, et elle ne se doute pas que son nom courra sur des livres profanes et retentira dans la république des lettres. De là-bas, en songeant à la patrie absente, vous devez avoir pitié de nous, de nos passions et de nos vanités, de nos délires de fortune et de gloire, de nos labeurs stériles, des folles servitudes et des aspirations désordonnées de notre âme. Ah ! ma sœur, puisque chacun vous appelle ainsi, vous avez pris la bonne part dans la vie. Vous êtes fixée dans l'irrévocable choix de votre liberté qui est vendue à sa loi et qui n'accomplira que le bien. Dans la renonciation de vous-même vous avez vaincu l'orgueil et la volupté ; vous avez embrassé dans votre amour tous ceux qui souffrent, jusqu'à vos ennemis, obéissant au précepte de l'Evangile et comblant le vide immense du cœur. Vous passez vos veillées, vos nuits, au chevet des malades, des agonisants, des morts même ; vous recueillez l'enfant abandonné, vous soignez l'orphelin, vous adoptez les déshérités dans le giron de votre maternité virginale. Vous conservez et accroissez le patrimoine des pauvres avec la richesse de votre dévouement, de votre sobriété, de votre vertu. Et vous les nourrissez, vous les vêtez

et les abritez. Et cette commune opulence de vos hospices se fondrait vite dans les mains politiques ou dans les mains impies qui les raviraient, car elles sont tendues vers les jouissances dissipatrices.

Mieux que les théoriciens et les économistes, que les réformateurs et les esprits forts, vous dans votre foi simple que suivent les œuvres, vous construisez l'avenir social en semant votre carrière de sacrifice et en respirant l'abnégation. Qu'on le veuille ou non, ici-bas, c'est l'épreuve, et là-haut, le bonheur suprême. Pourquoi ne pas résolument se résigner, et volontairement accepter la douleur pour en profiter ! Le devoir accompli, qu'il soit récompensé par les hommes ou qu'il en soit payé d'ingratitude, il n'importe, c'est l'austère contentement seul en harmonie avec la conscience. Dans notre existence troublée et inquiète, nous envions votre paix et votre sérénité. Pour vous, ma sœur, vous vieillirez dans les travaux de la charité, vous n'aurez pas à nombrer vos déceptions, vos remords et vos jours perdus, ni à décompter dans vos espérances qui sont fondées et ailleurs que dans l'éphémère présent !

Laure, mère de plusieurs enfants, ne se doutait pas non plus que la postérité s'occuperait d'elle. Laure de Fade, disent des chroniqueurs. Singulière destinée des noms ! Dans cette famille apparaît la plus chaste figure de femme qu'on se plaise à rêver : et quatre siècles plus tard, le type du parfait débauché qu'a enregistré l'histoire, le marquis Donatien de Fade. Et par une coïncidence des lieux, le voyageur qui gagne Vaucluse en murmurant les pudiques sonnets de Pétrarque, ne peut s'empêcher de voir à sa gauche, sur l'arête des collines, le château de Faumanes, repaire d'infamies cruelles. L'esprit est frappé de ces contrastes qu'il caresse.

Au témoignage de ses mémoires, Pétrarque regardait comme étant de vil prix les chants qu'il écrivait en langue vulgaire; il croyait que le latin serait à jamais en honneur et en pouvoir. Il s'est trompé : singulière destinée des idiomes et irrésistible mouvement des esprits ! La langue de Rome avait perdu son empire et ne pouvait désormais ressusciter que dans ses propres dégradations, qui se réaliseraient et s'organiseraient lentement à leur tour, qui se poliraient et s'appelleraient un jour l'italien, l'espagnol, le portugais, le français,

le provençal, dès que ces patois auraient servi d'instrument à de puissants et impérissables génies, et par là, se seraient relevés, en quelque sorte, de l'obscurité et de la roture. Malgré l'opinion des contemporains de Pétrarque sur le règne perpétuel du latin, et en dépit de l'usage qu'ils faisaient de cette langue dans les lettres, nous lisons peu les vers héroïques de l'Africa, épopée où le poète chante Scipion ; nous nous bornons à goûter les délices de l'hexamètre dans Virgile.

En revanche, qui dans un pèlerinage romantique à Vaucluse, n'emporte avec lui les rimes du délicat, gracieux, tendre et suave Pétrarque? Qui ne s'est donné le plaisir agreste de mêler quelque vers sonores du poète au bruit de la Sorgue qui bondit en cascades sur les pierres mousseuses, ou de jeter les stances d'une canzone aux échos de la grotte et de la montagne anfractueuse?

Victor Duret.

TABLE DES MATIÈRES

du Tome XXIV.

ERRATA.

Page 180, ligne 26, lisez, *Au moment de la réconciliation, Annette vient de dire: Pour plaire, etc.*

Entre plusieurs erreurs typographiques qui se sont glissées dans l'article sur Disraéli, du N° d'octobre de la *Revue*, nos lecteurs sont priés de corriger les suivantes:

590 ligne 1, au lieu de *attacher*, lisez *attarder*.
594 — 2, — *l'illumination*, lisez *illumination*.
» — 14, — *ici* » *ainsi*.
» — 18, — *s'agit pas* » *s'agit que*.
596 — 9, — après *écrivains quelconques*, lisez, *et des lecteurs quelconques*.
» ligne 25, au lieu de *ministres du cabinet*, lisez *membres du cabinet*.
596 ligne 37, après *et les fit voir*, lisez, *non tels qu'ils s'efforcent de paraître*.
600 ligne 32, au lieu de *a songé* lisez *songea*.
602 » 8, — *la théorie* » *sa théorie*.

